BnF Gallica

L'histoire des Indes orientales et occidentales ([Reprod.]) / du R. P. Jean Pierre Maffée,... ; trad. de latin en [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Maffei, Giovanni Pietro (1533?-1603). Auteur du texte. L'histoire des Indes orientales et occidentales ([Reprod.]) / du R. P. Jean Pierre Maffée,... ; trad. de latin en françois par M. M. D. P..... 1665.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

L'HISTOIRE
DES INDES
ORIENTALES
ET
OCCIDENTALES

DV R. P. IE'AN PIERRE MAFFE'E,
DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

Traduite de Latin en François par M. M. D. P.

Avec deux Tables, l'vne des Chapitres, & l'autre des Matieres, tant Geographiques qu'Hiſtoriques.

A PARIS,
Chez ROBERT DE NINVILLE, au bout du Pont S. Michel, ruë Vieille-Boucleric, à l'Eſcu de France & de Navarre.

M. DC. LXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AV ROY

SIRE,

Ce n'eſt point icy vn remercîment des faveurs que j'ay receuës de V. M. ni

vne excuſe du ſilence que j'ay gardé depuis que je les ay receuës ; ſes bien-faits me ſont trop precieux pour hazarder l'obligation que je luy en ay, ſur de ſimples compliments, ou ſur de vaines paroles. Cét ouvrage, SIRE, *eſt vne peinture de la naiſſance du commerce, & vn amas d'exploits Chreſtiens, & de vertus guerrieres, qui nous ont ouvert les portes de l'Orient, & qui ont commencé d'enrichir l'Europe de la dépouille des Indes conquiſes ; des treſors des climats reculez, & de la fertilité des terres juſqu'alors inconnuës. Ce ſont des idées que V. M. doit mettre en œuvre ; des projets qu'elle ſeule peut conſommer ; ou pour dire quelque choſe de plus en peu de mots, ce ſont des routes pour ſes vaiſſeaux, & des guides pour*

ſes conqueſtes. Elle honorera, SIRE, *les veſtiges qu'elle daignera ſuivre: & loin d'avoir à craindre pour ſa gloire, ou à murmurer contre l'avance des temps qui luy ont enlevé l'honneur des premiers coups; elle doit s'applaudir & ſe flater de ne voir étaler à ſes yeux que des exemples qu'elle a ſurpaſſez, & des vertus que les ſiennes ont effacées. Pour peu qu'elle daigne reflechir ſur ces premiers efforts, hazardez contre des hommes nuds, des païs expoſez, & des nations deſarmées: Elle benira ces moments differez qui ont reſervé à voſtre valeur des peuples inſtruits, des ennemis en deffenſe, & des mains aguerries. Comme l'on n'offre aux Dieux les fruits que dans leur maturité, ou qu'on ne preſente aux ouvriers extraordinaires que des ſujets*

choiſis, & des matieres preparées: Il eſtoit de l'intereſt de vos beaux deſtins d'employer des ſiecles entiers, & des braves ſans nombre, à remuër ces terres incultes, à les diſpoſer pour vos victoires, & à les rendre plus dignes de vous & de voſtre ambition. Elle n'eſt pas de ces inquietes & fougueuſes qui ne gouſtent point les ſuccez tranquilles, qui courent inceſſamment à de nouveaux efforts & ne ſe refuſent rien de ce qu'elles ſe peuvent promettre. Elle eſt toute innocente & toute pure; elle n'a que des mouvements compaſſez, & borne ſa vaſte étenduë aux ſeuls deſſeins ſans reproche, & aux ſeuls avantages legitimes. Cette ambition toutefois, SIRE, *n'en eſt pas plus oiſive, ou moins redoutable. Elle a donné du reſpect juſ-*

qu'aux elements ; & de la terreur à toutes les puissances du monde. Il n'est plus pour elle d'obstacles, ni dans les revoltes de la mer & des vents ; ni dans l'intemperie des airs & des climats ; ni enfin dans la distance des lieux, ou dans la difficulté des approches: Et les Potentats les plus éloignez, ou les trosnes les plus affermis ne doivent leur repos qu'à la discretion de vos pensées, qu'à la modestie de vos desirs, & qu'à la retenuë de vostre puissance. Aussi n'est-il rien qui puisse resister à V. M. armée de tant de forces, d'vne valeur heroïque qui rend par tout ses armes victorieuses, & d'vne conduite juste & solide, qui sçait rendre mesme nostre repos fructueux ; faire des conquestes en pleine

paix ; & pouſſer juſqu'aux extrémitez de la terre ſes progrés glorieux , & purgez de tout meſlange de temerité & de violence. Aprés cela , SIRE, *ſouffrez que je perde tout ſcrupule de preſenter à V. M. ce plan de tant de grandes choſes , de luy offrir des Heros qui ne ſont plus ; & moy-meſme qui ſuis ,*

De voſtre Majeſté ,

Le tres-humble, tres-obeïſſant, tres-obligé,
& tres-fidele Serviteur, & ſujet, DE PVRE.

TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE LIVRE.

LIVRE PREMIER.

PREFACE. *page 1*

Chap. I. *Iusqu'ou les Anciens ont osé se hazarder sur la mer.* 4

II. *Victoire de Iean de Portugal sur les Maures. Dessein de Henry contre eux.* 5

III. *Henry determiné par vn bruit & par vn songe d'équiper des vaisseaux & de courir les mers. Durant dix ans fait plusieurs & vaines tentatives. Hardie entreprise, & glorieux succez de Consalve, de Vasez, & de Gilles Annic. Henry les recompense, & meurt.* page 6

IV. *Alphonse suit ses projets. Description de la Guinée. Commencement du commerce. Mort d'Alphonse.* 8

V. *Iean second succede au Royaume. L'Ethiopie reçoit la foy. Il fait travailler trois Mathematiciens. Inuention de la Boussole.* 10

VI. *Canus passe les autres, & arrive à Congo. Il en amene des Ethiopiens.* 12

VII. *Le Roy Iean renvoye Canus & les Ethiopiens. Canus éleve des Colonnes bien loin par de là Congo. Revient à Congo & y convertit le Roy, qui le renvoye avec beaucoup de regret, & quantité de presens.* 13

VIII. *Iean reçoit bien les Ethiopiens, les fait instruire, & les renvoye avec des Docteurs. L'Oncle du Roy reçoit le Baptesme, fait bastir vne espece de Temple, & fait baptiser sa famille, & tous ceux qu'il peut persuader.* 15

IX. *Le Roy eſt ravi de la converſion de ſon Oncle. Emanuel renverſe les Idoles. Veut punir l'irreverence des Courtiſans.* 16

X. *Soſa va vers le Roy. Sa reception. Deſcription de la pompe, du Throſne & de l'habit du Roy, & des preſents de Soſa.* 17

XI. *Le deſſein de baſtir un Temple. Deſcription du grand Lac. Le Bapteſme du Roy & de la Reyne. Obſtination du ſecond fils Panſus. Victoire du Roy Chreſtien. Bapteſme du fils aiſne dans la nouvelle Egliſe. Il reçoit le nom d'Alphonſe.* 19

XII. *Départ de Soſa. Diſgrace des Portugais laiſſez dans l'Ethiopie. Changement des eſprits. Les femmes achevent de ruiner la Religion Chreſtienne.* 21

XIII. *Panſus perſecute les Chreſtiens. Alphonſe les protege. Il eſt calomnié & accuſé. Abſous & rétabli en ſes biens. Fait abattre les Idoles malgré le Roy meſme, dont la mort le raſſure. Panſus s'oppoſe avec des troupes à ſon inſtalation dans le Throſne.* 23

XIV. *Alphonſe ſe jette dans Ambaſſe. Parle au peuple, & l'irrite contre Panſus. Ce temeraire ne laiſſe pas d'attaquer Alphonſe, qui luy donne la fuite preſque ſans combatre, & le prend ſans y penſer. Panſus meurt Payen, & on pardonne à ſon Lieutenant General, qui ſe convertit.* 25

XV. *Cette victoire rend Alphonſe paiſible. Artifices du Roy de Bengala pour ſe conſerver l'amitié d'Alphonſe, & pour ſe ſervir des Portugais. Chaſſé par les ſiens il s'en va en Portugal, où il eſt baptiſé avec grande pompe.* 28

XVI. *Le Roy de Portugal renvoye celuy des Beniens avec une Armée. Vaſez le tuë. L'Armée & le païs en ſont eſtonnez. Divers Ambaſſadeurs ſont envoyez au Roy de Portugal par les Princes d'Afrique. Le nom & la gloire des Portugais en ce païs.* 30

XVII. *Colomb propoſe un grand voyage. Eſt rebuté. Il va à la Cour de Fernand de Caſtille, qui apres pluſieurs refus luy accorde trois vaiſſeaux, avec leſquels il découvre les Iſles Primeras, & en ramene des habitans en Eſpagne. Ialouſie de Iean. Plainte de part & d'autre. Colomb retourne à ſes conqueſtes. Le Pape accorde leur differend, & leur partage la terre. Diaiz ſe met en mer. Double le Cap, & plante des Colonnes aux Iſles de ſainte Croix. Retourne en Portugal.* 32

XVIII. *Deſcription de l'Afrique & de l'Aſie.* 35

XIX. *Le Roy veut eſtablir un commerce du Portugal en Orient. En-*

voye par la Mediterranée Couillan & Paiues. L'vn perit en Ethiopie. L'autre parcourt l'Inde & se rend à Memphis, où ayant appris la mort de Paiues, il se resout d'aller en Ethiopie, & écrit au Roy. 37

XX. *Alexandre reçoit bien Couillan, mais il meurt. Nahu son frere & son successeur le mal-traite & le retient. Iean meurt. Emanuel son neveu luy succede dans son Royaume & dans ses projets. Il consulte les habiles, dont les opinions sont diverses sur l'vtilité du commerce d'Orient.* 42

XXI. *Emanuel équipe quatre vaisseaux, & fait General Vasques Gamma, qui apres avoir receu auec grande solemnité, part, passe heureusement le Cap & le reste de l'Ethiopie.* 44

XXII. *Maladie dans la flote. Gamma change de sejour. Il est pris pour Turc, & bien receu. Réconnu Chrestien, il est mal-traité; mais il s'en vange.* 48

XXIII. *Ce Pilote Barbare les pensa faire perir. Gamma aborde à Mombaza, où il est bien accueilli en apparence, & heureusement delivré de la fureur des Barbares. Il prend deux vaisseaux Sarrazins & arrive à Melinde, où il est d'abord bien receu & visité par le fils du Roy. Il ne veut point descendre de son vaisseau, mais il envoye deux Officiers au Roy, auquel il donne pareillement les esclaves Sarrazins.* 52

XXIV. *Ils passent à Malabar. Bigearreric de ce climat. Détail des diverses conditions, des habits, du commerce avec les Estrangers, & de leur Religion.* 53

XXV. *Des Brachmanes, ou Prestres de Calecut.* 55

XXVI. *Des Naïres, ou de la milice Indienne.* 56

XXVII *Des Agricultures.* 58

XXVIII. *Gamma demande permission d'entrer dans le port de Panan, où estoit Zamorin. Il laisse à son frere la garde des vaisseaux. Fait vne entrée superbe, & est receu pompeusement par Zamorin. Lettres, presents & propositions du commerce agréez par Zamorin.* 59

XXIX. *Les Sarrazins & les Arabes jaloux du succez de Gamma alarment Zamorin, corrompent ses Officiers, & les disposent à faire perir Gamma. Il en est averti, se rend à ses vaisseaux, d'où il escrit à Zamorin, qui s'excuse.* 62

TABLE

LIVRE SECOND.

Chap. I. *Pieté d'Emanuel. Il fait augmenter la Chappelle de Henry. Envoye Capral aux Indes : & permet à Gamma de joüir de son repos & de sa gloire.* page 65

II. *Arrivée aux Hesperiaes. La tempeste dissipe les vaisseaux. Perez retourne. Capral descouvre le Bresil. Description du Bresil, de sa situation & de ses plantes. De ses animaux.* 66

III. *De la Religion du Bresil. Quelques Coustumes du lieu. Leur ignorance. Leur façon de vivre. Leur dexterité à pescher. Leur inhumanité dans leurs festins.* 71

IV. *Capral va en Orient. Apparition d'vne Comete. Tempeste horrible, quatre vaisseaux en sont engloutis, & dure vingt iours. Capral arrive à las Primas avec trois vaisseaux, en reçoit d'autres à Sofala. Poursuit son chemin dans l'Inde. Alliance renouvellée à Calecut, aussi-tost violée & vangée.* 73

V. *Capral à Cocin est tres-bien venu, & le commerce s'y establit. Offre des Roys de Colan & de Cananor. Description de ce Royaume. Des animaux extraordinaires qui y naissent. Retour de Capral en Portugal.* 77

VI. *Emanuel envoye chercher des nouvelles de Capral par quatre vaisseaux conduits par Callecez. Heureuse route, heureux combat, heureux retour. Consalve plus mal-heureux au voyage du Bresil. Gamma fait encore General, rend le Roy de Quiloa tributaire. Rend des compliments de son maistre à toute l'Inde, & en reçoit aussi, & mesme des Chrestiens de Coromandel. Miracles de saint Thomas. Conversion de Sagam. Mort de saint Thomas. Miracles & ses reliques. Religion du pais alterée.* 79

VII *Deputation des Chrestiens d'Orient à Gamma. Sa response. Son depart. Laisse Sodrez Lieutenant pour le Roy Emanuel, sur toute la coste. Genereuse response de Trimumpara à Zamorin. Gamma combat l'Infidelle. Fait vn riche butin, & arrive heureusement à Lisbonne, où il est bien receu.* 85

VIII. *Zamorin leve vne Armée de 50000. hommes. Alarme de Cocin. Courage du Roy, lascheté des subjets. Desertion de deux Chrestiens: bien-tost punie. Dureté de Sodrez pareillement punie. Iuste & genereuse resolution d'Ataide. Nouvelle generosité du Roy. Disposition*

à la deffenſe. Repelin emporté. Naramvin trahi & tué. Trimumpara fugitif en l'Iſle de Vaiprin, avec les Portugais. François Albuquerque rétablit le Roy à Cocin. Trace vn fort. Arrivée d'Alphonſe Albuquerque. 88

IX. *Conſtruction du Fort & d'vne Chapelle. Solemnelle benediction de l'vn & de l'autre. Degaſts, priſes de Villes. Paix demandée par Zamorin. Par ceux de Colan où eſtoient pluſieurs Chreſtiens. Les Portugais firent tributaire d'Emanuel, le Roy de Zanzibar : & la Paix entre Melinde & Mombaza. La priſe d'vn vaiſſeau Indien irrite Zamorin, qui s'en veut vanger contre Trimumpoira. Depart des Albuquerques. François perit. Alphonſe arrive heureuſement à Lisbonne. Armement de Zamorin. Terreur de ceux de Cocin. Courage des Portugais.* 94

X. *Repelin attaqué. Deffendu par les Portugais. La peſte parmy les Infidelles. Nouvelle machine de mer, mais également inutile. Zamorin deſeſperé de ſes ſuccez, quitte le Royaume, & vit en particulier dans vn deſert : mais pour peu de temps, car il reprend auſſitoſt le timon des affaires, & le deſſein de faire la guerre. Il eſt toûjours mal-heureux. Le Roy de Tanor ſe rend tributaire. Alvarengues bat les Arabes, & avec vn grand butin retourne en Portugal, où il ramene Patieque, qui y eſt extrémement bien receu.* 98

LIVRE TROISIESME.

Chap. I. *EManuel conçoit de grands deſſeins ſur Aden, Ormus & Malaca. Les Indiens envoyent vn Ambaſſadeur au Sultan d'Egypte pour en obtenir du ſecours. Le Roy d'Aden luy en envoye vn autre à meſme fin. Le Sultan le leur promet.* page 104

II. *Le Sultan eſt irreſolu pour cette guerre. Les voyes des fineſſes & des menaces : Maurus eſt porteur de ſes lettres au Pape. Subſtance de la lettre renduë au Pape. Maurus eſt envoyé à Emanuel, qui l'aſſeure le mieux qu'il peut, & le renvoye au Pape. Almeide eſt fait General d'vne nouvelle flotte. Il eſt emporté vers le Pole, retourne à Quiloa, depoſſede Abrahem, luy ſubroge Mahomet Anconin, trace & acheve le fort S. Iacques. Va à Mombaza, la prend, la brûle, & met le Roy en fuite. Il bâtit des forts à Anchedive & à Cananor. Maſſacre les Portugais. Vengeance priſe par Almeide fils. Le Pere confirme la diſpoſition de Trimumpara.* 105

III. *Gnaia bâtit à Quiloa avec la permiſſion d'Iſuf, vn fort de bois. Eſt attaqué par Mocondez, qu'il met en fuite. Tuë Iſuf dans ſon Palais. Se deffend contre le peuple de Quiloa. Eſtablit ſur le Trône Soliman.* 111

IV. *Zamorin leve des troupes, taſche de ſurprendre Laurent Almeide, qui eſt adverti par Ludovici Romain. Grand combat naval. Le Calecutain eſt battu. Almeide rentre victorieux à Cananor, & y accomplit le vœu qu'il avoit fait avant le combat. Tabaja par vn renegat veut ſurprendre le fort des Portugais dans Anchedive. Il eſt vigoureuſement repouſſé par Pejani Genois. Laurent va chercher les flotes Sarrazines dans les Maldives; mais le vent l'emporte à Ceilan. Particularitez de cette Iſle.* 114

V. *Vne nouvelle flotte part de Portugal, ſous la conduite de Triſtan Acuignez & d'Alphonſe Albuquerque. On reconnoiſt Madagaſcar. Sa fertilité & ſes richeſſes. Elle paſſe à Melinde. Eſt victorieuſe du Roy d'Oia. Fait tributaire celuy de Lamen. Force Brava à payer le tribut qu'elle devoit. Cruauté du pillage. Deſcription & religion de Socotera. Attaque de Bevin. Mort d'Abrahem. Conſolation des habitans Chreſtiens.* 118

VI. *Triſtan laiſſe en Afrique Albuquerque, & va aux Indes. Il y trouve grande conſternation des noſtres, causée par le beſoin & par vne éclipſe de Soleil. L'avarice & la cruauté d'vn Portugais forcent le peuple & le Roy d'aſſieger leur fort. Brit le deffend valeureuſement contre vingt mille hommes. Valeur d'vn Caſtillan. Confuſion des Barbares. Secours du Ciel envoyé aux Portugais reduits à l'extremité. Aſſaut donné, mais ſi bien ſoûtenu, que l'ennemi eſt contraint de lever le ſiege. Triſtan renouvelle la Paix, & va à Cocin.* 121

VII. *Malgré les ſoins & les forces de Zamorin, les deux Generaux ſe mettent à l'anchre devant Panan. On l'attaque. Des braves ſe devoüent pour ſa deffenſe. Elle eſt priſe & brûlée par les deux Generaux.* 127

VIII. *Albuquerque croiſe les mers d'Arabie & de Perſe. Eſt bien receu, & fait alliance avec quelques-vns. Les Curiats ſe veulent deffendre. Ils ſont attaquez par Alphonſe. Ils ſont forcez & mis en fuite. Maſcate ſe rend. Deux mille hommes Arabes s'y jettent, & taſchent de revolter le peuple contre le Gouverneur, qui l'a rendue ſans deffenſe. Ils courent ſur les Portugais. Ils ſe retirent dans leurs vaiſ-*

ſeaux, mais en ſuitte ils remettent pied à terre, forcent les ennemis, pillent & brûlent la Ville. Miracle. 133

IX. *Il prend Sohar, Orfacan, & va à Ormus. Somme le Roy de luy payer tribut, ou de ſe reſoudre à la guerre. Combat naval, heureux pour les Portugais. Vne Paix avantageuſe ſuit leur victoire. Ormus eſt tributaire au Portugal. On commence la conſtruction du fort, & on renvoye bruſquement les Ambaſſadeurs des Perſans, qui demandoient le payement du tribut dû au Sophi par Zeifadin. Albuquerque emplit vn baſſin de bales de mouſquet & de fers de piques, & dit que le Roy ſon Maiſtre ne payc ſes ennemis qu'en cette monnoye.* 134

X. *On travaille en toute diligence au fort. Murmure des ſoldats & des Officiers; la ſeverité d'Albuquerque augmente. Atar en profite, rappelle ſes troupes, & attaque les noſtres. Deſcription d'Ormus. Combat de Turumbat. Deſertion des Officiers empeſche vne inſigne victoire. Albuquerque eſt contraint de retourner en Afrique. Fait lever le ſiege de Socotera, & met en fuite les Fartaques.* 143

LIVRE QVATRIESME.

Chap. I. *LIgue formée dans l'Inde contre les Portugais. Le Roy de Cambaia y entre, & y attire le Sultan d'Egypte. Ce Prince met vne flotte ſur pied: elle eſt rencontrée par le Chevalier Amaral qui en coule à fond, en prend & met le reſte en fuite. Il en paſſa toutefois pour baſtir des vaiſſeaux. Hocen General de la flotte Mahometane. Les divers degrez de fortune de Iaz. Il fortifie l'Iſle de Diu. Il fait baſtir Rumepolis, & eſt ravi de recevoir l'Armée Turqueſque.* page 146

II. *Hiſamaluc Gouverneur des coſtes de Chaül. Hocen ſurprend avec ſa flotte Almeide. Il n'oſe l'attaquer. Almeide ſe hazarde au combat. Il eſt bleſſé. Grand combat. Diſgrace du vaiſſeau d'Almeide. Sa mort. Valeur de deux Portugais. Les Ennemis ſe réjoüiſſent de leur victoire, enterrent leurs morts. Les noſtres ſe retirent à Cocin. Le pere Almeide reçoit avec grande rage la nouvelle de la mort de ſon fils.* 149

III. *Albuquerque prend, pille & brûle Calajate & Nabanden. Il reçoit des troupes, & l'ordre d'aller prendre la place d'Almeide. Le reſſentiment de pere engage le General à la vengeance de ſon fils.*

Il part. Moüille à Anchedive. Discours à ses soldats. Il attaque Dabul. Le prend, le pille, le brule. Grand carnage. Va à Dio. Rude combat naval. Fuite d'Hocen. Bravoure de Soarez. Vn superbe vaisseau de Iaz ruine. Glorieuse victoire. 155

IV *et 11 des vaisseaux pris sur les Egyptiens. Drapeaux envoyez en Portugal. Iaz traite avec les Portugais. En suite Nisamaluc, & le Roy de Batcala, payerent le tribut qu'ils avoient si long-temps refusé. Cotinez est envoyé avec vne nouvelle flote dans l'Inde. Malheureuse mort d'*Almeide. *Saccagement de Calecut. Mort de Cotinez. Blessure a* Albuquerque. *Decouverte & detail de Somatra. L'vtilité de son commerce.* 162

V. *Sequeria traite de paix avec les Roys de Pedir & d'*Achen. *Met à terre Texeria* Ambassadeur *de Portugal au Roy de Sion. Perfidie de ces Barbares. Festins simulez pour y égorger les nostres.* Autres *Offices affectez pour déguiser leurs embusches. Le fils du Roy Vtimut visite Sequeria dans son vaisseau, à dessein de l'égorger. Peril extréme des Portugais. Sequeria promet s'en vanger, & retourne en Portugal.* 168

VI. *Albuquerque se dispose à la guerre d'Ormus. Reçoit divers complimens de divers Princes. Timoia luy donne la pensée d'aller attaquer Goa. Timoia & Noronia prennent Pangin & Bardes. Les habitans de Goa se rendent; superbe entrée d'*Albuquerque. *Discipline militaire, & parole du vainqueur religieusement gardée. Idalcan surpris de la perte de sa Ville, envoye* Camalcan *pour la recouvrer. Partage des habitans. Prudence d'*Albuquerque. Arrivée *d'Idalcan, retraite d'*Albuquerque. 173

VII. *Albuquerque reprend deux forts.* Attaque *courageusement les vaisseaux d'Idalcan. Mort de son neveu. Retraite a* Anchedive. Albuquerque *rétablit les affaires de Cocin. Reprend Goa. Pieté d'*Albuquerque. 180

LIVRE CINQVIESME.

Chap. I. *Albuquerque allant en* Arabie *est pousé à Somatra. Chemin faisant il prend quelques vaisseaux Indiens.* Admirable *vertu de l'os d'vn poisson appellé Cabi.* Albuquerque *se presente à Malaca, y met le feu, obtient les Portugais esclaves, & leur fait des conditions pour leur alliance & pour le commerce. Partage de ceux*

de

de Malaca. La guerre preferée aux conditions demandées. Départ de Malaca. Traité de Paix ſecret avec Vtimut. Attaque de Malaca. Déroute des Indiens, honteuſe fuite du Roy de Panar. Malaca eſt priſe. Richeſſe de la Ville. Les premiers ſoins pour la conſerver, ſont ceux du commerce. Il baſtit vne Citadelle & fait divers Reglemens dans la Ville. 186

II. *Albuquerque reçoit des congratulations, & fait des alliances de tous coſtez. Il envoye Abrez aux Moluques. Supplice d'Vtimut & de ſon fils. Deſſein d'Idalcan ſur Goa. Deſertion de quelques Portugais. Retour à l'Egliſe d'vn renegat. Abondance & rafraichiſſemens viennent de toutes parts avec la belle ſaiſon. Andrade eſt laiſſé pour veiller ſur tout le Sincapur. Affreuſe tempeſte près de Somatra. Peril d'Albuquerque, & perte des ſiens.* 195

III. *Religion du Pere Laures pour ſa parole. Separation des habitations des Fideles & des Payens à Cocin. Ioye extréme à Goa de la venuë d'Albuquerque. Les Barbares chaſſez de Beneſtarin. Punition de quelques renegats rendus. Action de grace pour le ſalut du General. Proceſſion publique pour l'entier recouvrement de l'Iſle ſur les Infidelles. Zamorin, Idalcan, le Roy des Maldives, celuy d'Ethiopie, envoyent divers Ambaſſadeurs à Albuquerque, pour demander l'alliance avec les Portugais. Matthieu envoyé en Portugal.* 200

IV. *Le Roy de Congo envoye ſon fils en Portugal, qui eſt bien receu à Rome. Nouveaux troubles à Malaca Victoire des Portugais. Conſtance d'vn Canonier. Quitir chaſſé de l'Iſle. Autre victoire d'Andrade ſur Lacſaman. Autre ſur Onus. Trahiſon heureuſement avortée. Raretez de l'Iſle de Banda. Mort d'Abrez. Diſgrace de Serran heureuſement terminée. Les Portugais appellez par le Roy de Ternat contre les Tidoriens.* 209

V. *Accueil fait à Serran. Détail des Moluques. Richeſſes de Batechin. Montagne ardante de Ternat. Gloire de leur découverte deuë aux Portugais. Albuquerque diſpoſe des Gouvernemens de l'Inde. Va à Aden; eſt contraint de lever l'ancre; nouveaux perils en mer. Hyverne à Camaran. Maladie contagieuſe dans ſes troupes. Croix au Ciel. Origine du nom de l'Iſle. Albuquerque rette à Aden. Va à Dio. Fait payer le tribut à Nizamaluc, arrive à Goa.* 219

VI. *Mort de Zamorin. Naubeadarin ſuccede & fait alliance avec nous. Ialouſie de Cocin & de Cananor. Albuquerque les raſſure. Le Roy Emanuel apprend ces progrez avec vne extreme joye. Il fait*

d'extraordinaires preſents à Leon X. Il reçoit ceux du Roy des Abiſſins par l'Ambaſſadeur Matthieu. George Albuquerque rétablit le Roy de Pacen. Botel vainqueur du Roy de Linga. Amene Abdala à Malaca. 214

VII. *Depoſſeſſion & deſeſpoir de Ninachet. Soupçon puny dans Abdala. Sa mort pompeuſe & extraordinaire. Albuquerque raſſure les eſprits alarmez. Envoye Botel vers les Roys voiſins. Perfidie de Syacan évitée. Vaiſſeaux ennemis mis en fuite. Botel retourne à Malaca. Iaz empeſche le Traité avec Cambaia. Ambaſſadeurs pour l'alliance, & ſur tout pour le commerce avec Idalcan & Narſingue. Eſtat de Tor, Roy d'Ormus. Mort du Favory tranche toutes les difficultez. Ambaſſadeur d'Iſmaël Roy de Perſe, à Albuquerque. Sa pompeuſe entrée. Celle de Lemos pour Albuquerque. Mort de ce General. Projet ſur le Nil. Sur la Meque. Suares luy ſuccede.* 223

LIVRE SIXIESME.

Chap. I. *Qualité de la Chine. Ses richeſſes. Sa fertilité. Abondance & ſplendeur de ſes Villes, de ſes édifices, & de leurs maiſons de plaiſance.* 229

II. *Temples de la Chine. Couleur & traits de viſage. Coifures. Leurs habits. Beautez des Dames. Leur année de douze Lunes. Leurs Comedies. De leurs banquets. Leur principal mets. Leur maniere de table, de boire, & de ſe ſalüer. Leur aptitude pour les Arts. Ils ſçavent de long-temps l'art de faire des canons, & de l'Imprimerie. Leur façon d'eſcrire. Leur idiome. Point de faineans parmy eux.* 233

III. *Leur maniere de compter l'eſpace des chemins. Ie leurs voyages. Leur monnoye. Leur œconomie. Leurs regles pour l'uſure. Leurs équipages de mer. Leur commerce admirable. Soin de nourrir de la volaille dans les bateaux. De leur peſche. Leurs eſtudes principales; on fait juſtice au merite des eſtudians. On s'éleve par là aux Loüanges. Diſtinction des charges principales. Diverſes marques des divers Magiſtrats. Tous les voyages & toutes les fonctions au nom & aux dépens du Roy. Maniere des Tribunaux & des Audiences. Grande lenteur dans les cauſes criminelles. Magnificence du train des Magiſtrats, & reſpect qu'on leur rend quand ils paſſent.* 238

IV. *Leur maniere de faire la guerre, de garder leurs portes. Leurs limites murées du coſté des Tartares. Equipage de leurs Cavaliers, de*

leurs fant aſſins. Merveilleux ordre pour les grands chemins, & pour l'exercice de la Iuſtice. Reſpect rendu au nom du Roy. Succeſſion à la Couronne. Revenu du Roy. 246

V. *Leur Religion. Divers ſentimens Leur maniere de ſort. Leurs funerailles. Eſprits forts. Leurs chaſtimens. Orgueil de leurs Rois. Ceremonies de leurs Entrées. Deſcription de Canton. Andrade à Pekin obtient vn paſſe-port. Mal heureuſe mort de Pereire dans ſon Ambaſſade.* 249

LIVRE SEPTIESME.

Chap. I. *HOcen pour ſe reſtablir propoſe la fortification de Geoda. A ordre d'y travailler: il l'entoure de murailles. Differe le deſſein de la Citadelle. Nouvelle flote à Suez, a pour General Soliman de Mitelene, pour Lieutenant Hocen. Attaque d'Aden rude, mais vaine. Retraite à Camaran. Hocen y conſtruit vn fort. Soliman prend Zibit.* page 258

II. *Revolte de Hocen. Soliman le pourſuit à Geoda. L'vn & l'autre ſont accommodez par l'arrivée du Preſtre de la Meque. Soliman ſurprend Hocen, le fait noyer. Rentre en grace avec le fils de Selim. Sotte equité de Soarez. Occaſion perduë irreparable. Se preſente à Geoda ſans rien oſer. Se retire à Camaran, où il eſt accable de diſgraces. Dix-ſept Portugais faits eſclaves.* 261

III. *Le General prend Zeila. Brûle juſqu'aux vivres, dont il avoit beſoin. Se preſente à Aden, où il eſt receu avec meſpris. Fidelle refuge d'Ancoſtan à Calderia. Brutale haine du Gouverneur de Goa. Malheureuſe entrepriſe. Bravoure de Machiades. Fuite de Fernand. Idalcan ravi d'avoir occaſion de rompre avec les Portugais. Attaque Goa. Aſſiege l'Iſle. Divers ſecours font lever le ſiege.* 265

IV. *Brit irrite les eſprits de Malaca. Sa violence la fait deſerter. Sa mort attire de nouveaux troubles entre Nuignez & Patteque. Surpriſe de celuy-cy. Soarez envoye Menezez avec des vaiſſeaux & des troupes. Arrivée d'Andrade de la Chine. Cælio eſt envoyé au Roy de Syonis. Il y arbore la Croix. Echouë ſur les terres du beau frere d'Alodin: il y fait vne heureuſe negociation pour le commerce de Malaca, & pour l'intereſt du Roy. Alodin ſçait ſeparer les Capitaines, & affoiblir par des Traitez la garniſon de Malaca. Dés qu'ils ſont partis, il attaque la Citadelle. Extremité des aſſiegez. Merveilleux ſecours. Défaite des ennemis.* 270

V. *Soarez taſche d'eſtablir le commerce avec le Roy de Colomban. Ce Roy y conſent. Il change d'advis ſur les inſtances des Sarrazins. Grand combat. Les noſtres ſont vainqueurs. Patieque tué. Nouveau traité de Paix. Grand tribut de Colomban au Roy Emanuel. Continuation du fort des Portugais. Retour glorieux du General à Cocin.* 275

VI. *Sequeria envoyé General au lieu de Soarez. Monſtre auprés du Cap. Le Roy de Baticala eſt rangé à ſon devoir. Corrée eſt envoyé à Malaca. Détail de Pegu. Ceremonie pour la celebration du traité d'alliance. Particularité curieuſe du ſerment fait par les Portugais. Retour de Corrée à Malaca cauſe de grands ſoulagemens. Fortifications d'Alodin ruinées par les noſtres. Grand combat. Fuite des Barbares. Butin des noſtres. Alodin ſe retire.* 279

VII. *Divers inſultes faits aux Portugais. Vangez par Garcie Sala. Bravoure de cinq Portugais. Détail des Maldives. Du Palmier. De la Capitale. Facilité du Roy. Obſtacle des Sarrazins, qui tuent Gomez. Portugais chaſſez des Maldives. Le feu pris aux poudres, conſume vne Caravelle Portugaiſe. Soſa voulant tirer raiſon de nos pertes, eſt contraint de ſe retirer.* 283

VIII. *George Albuquerque part de Lisbonne avec quatorze vaiſſeaux. La mer ne luy en laiſſe que quatre, avec leſquels il arrive à Goa. Projet de Sequeria en Arabie. Obſtacle des vents & de la mer. Autre en Abyſſinie. Il y décharge l'Ambaſſadeur Matthieu. Il y laiſſe Rodrigue Lima. Détail de Mazüa. Conference de Bernagaz & de Sequeria. Serment de Paix.* 289

IX. *George Albuquerque va chaſſer Geinal. Fineſſe de Criſnara. Infidelité d'Idalcan. Combat entre ces deux Rois. Défaite de celuy de Decan. Priſe de Raciolo. Inſigne perfidie d'vn Gouverneur de Concan. Idalcan gagne à ſon tour vne bataille, & Raciolo. Monſtre extraordinaire. Albuquerque reſtablit le Prince orphelin. Mort de George Brit. Détail de l'Iſle & de la Ville de Bintan. Mal-heureuſe entrepriſe d'Albuquerque.* 294

LIVRE HVITIESME.

Chap. I. *MAgellan rebuté par Emanuel ſe va donner à Charles-Quint, & en obtient apres pluſieurs & longues ſollicitations, des vaiſſeaux. Il fait voile au Midy. Découvre la mer de Magellan, & les Iſles de Subu, où il eſt tué. Les ſiens invitez,*

trahis & massacrez, à la reserve de Serran. page 301

II. *Ils font reveuë de leurs forces. Brûlent vn de leurs trois vaisseaux. Arrivent aux Moluques. Ils y chargent, & retournent en Europe.* 304

III. *Nouvelles de Ceilan. Lopez Brit y fait vn fort, restablit tout ce qu'il y a de defectueux. Les habitans mal-traitent sa garnison. Il s'en vange. Il est assiegé. Plusieurs belles actions pour sa defense. Enfin il fait lever le siege, & demander la Paix.* 306

IV. *Sequeria part d'Ormus. Veut prendre Dio : y bastir vn fort. Il en est empeschè par l'adresse de Iaz, qui fortifie sa Ville.* 310

V. *Sequeria se dispose à la guerre avec quarante-huit vaisseaux. Demande à Iaz permission de bastir. Le fils de Iaz le refuse avec des termes fort adroits.* 312

VI. *Sequeria voit son Conseil partagé. Suit le plus doux avis. Laisse des siens pour attendre le consentement de Mamud, & pour bastir le fort. Il se retire à Ormus.* 314

VII. *Mocrin Roy de Babaren, se revolte contre Tor. Le General envoye Corrée pour le mettre à la raison. Il fait sa descente & son attaque. Défait Mocrin.* 316

VIII. *Corrée dissimule la perfidie de Xaraf, & le fait Gouverneur de la place. Le corps de Mocrin pris ainsi qu'on le portoit au tombeau, on luy coupe la teste, & on l'expose en la place publique. L'Isle renduë à Tor. Hamet rend Catifa & toute l'Isle. Les Portugais la rendent à Tor, à condition du tribut. Brit retourne à Ormus. Sequeria pourvoit aux revenus du Roy, tant à Babaren qu'à Ormus, il apprend des nouvelles de Dio. Projet d'vne forteresse avorté à Madrasaba, qui reüssit à Chaül. Sequeria retourne à Goa, & depose sa Charge entre les mains de Menezez.* 320

IX. *Menezez équipe douze vaisseaux. Prend Dabul & des Mahometans qui s'y estoient refugiez. Revolte d'Ormus. Massacre à Babaren. Martyre de Bot. Sosa se fortifie, & envoye à Goa demander secours. Vega arrive à Ormus. En suite Sosa, qui est secouru de vivres par Aga, malgré les ennemis. Combat de Sosa & de ceux d'Ormus, à la veuë du Roy, qui assiege par terre la Citadelle ; mais apres vn assaut où il est repoussé, il leve le siege, s'enfuit & brûle Ormus. Menezez envoye son frere Louys avec des gens au secours des siens. Louys trouve le Roy trahi & tué, & la Ville brûlée : cependant par politique il fait la paix avec le meurtrier du Roy.* 323

X. *Le Roy de Mombaza débauche plusieurs Isles de l'obeïssance de leurs*

Rois. Entr'autre celle de Quereba. Caſtro avec peu d'hommes gagne la Ville. Va dans l'Inde. Brit arrive aux Moluques, & fait grand carnage. Eſt bien receu à Ternat, où il fait vn grand fort. 350

XI. *Mort d'Emanuel. Iean ſon fils luy ſuccede. Divers ordres pour la Religion, entr'autres vn exprés de chercher le tombeau de S. Thomas. On croit l'avoir trouvé, auſſi bien que ſon corps, & on l'envoye à Goa.* 333

XII. *Idalcan taſche de reprendre Cocan, & reüſſit. Le Tiran Abrahem fait de grandes conqueſtes par la terreur, que cauſent ſes cruautez. Il attaque Pacen. Il l'emporte. Fuite des Portugais precipitée & honteuſe.* 335

XIII. *Alodin incommode Malaca. Les Chinois cruels aux Portugais. Troubles dans les Moluques. Aroez ſe fiant ſur l'appui des Portugais, enleve le Roy & ſes freres. Fait la guerre. Priſe de Mariaco, & de Machian.* 339

XIV. *Vaſquez Gamma fait General. Tremblement de mer. Il meurt. Menezez luy eſt ſubrogé. Maniere de faire les ſubrogez. Le General prend, chemin faiſant vers Cocin, des brigantins Mahometans: prend & brûle Panan: en fait le meſme à Coulet.* 341

XV. *Zamorin attaque la forteresſe de Calecut. Lima la deffend: eſt ſecouru par Iuſartez.* 345

XVI. *Les Barbares donnent vn aſſaut general du coſté de terre. Lima les repouſſe à force de coups & de grenades. Fonſeque envoye & reçoit des lettres. Retourne à Cocin. Zamorin donne vn aſſaut general, mais il luy reüſſit auſſi mal que les travaux du Renegat. Lima ſollicité de ſe rendre plûtoſt que de mourir de faim, pour reſponſe jette de la chair fraiſche & du betel. Le ſecours arrive & chaſſe l'ennemy de ſes travaux; ſe poſte entre la forteresſe & l'armée; & la fait enfin miner & ſauter en l'air, avec les Indiens qui s'en eſtoient emparez.* 349

XVII. *Henry ramene ſes troupes à Cocin, où il meurt. Succés des noſtres à Malaca. Leur diſgrace dans les Moluques. Exploits de Sylves prés la mer rouge. Retour de Rodrigues Lima, Ambaſſadeur en Egypte. L'Ambaſſade de Zagarab vers Iean. De François Alvarez vers le Pape.* 352

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENVS EN CETTE SECONDE PARTIE.

LIVRE NEVFIESME.

Chap. I. *N subroge Maſcareignas. Son abſence oblige à élire Lopez Vaſez juſqu'à ſon arrivée. Vaſez excrce la Charge, & avec peu de monde défait vne Armée de Barbares à Bacanor. Il a vn ſuccez plus aiſé à Dabul. Subrogé pour vne ſeconde fois, il ſe reſout à ſupplanter ſon Competiteur.* page 1

II. *Maſcareignas part de Malaca malgré la ſaiſon. Eſt contraint d'y retourner par les tempeſtes. Il attaque Bintan. Défait le ſecours du Roy de Panen. Met en fuite Alodin. Prend, pille, & brûle Bintan.* 6

III. *Sala eſt renvoyé à Sunda, mais ſans ſuccez. Maſcareignas part & arrive à Goa. Haute injuſtice luy eſt faite. Il eſt mis aux fers, & Vaſez ſe maintient par ſa violence.* 11

IV. *On nomme des Arbitres, qui ſont tous favorables à Vaſez. Maſcareignas va en Portugal. Le Roy luy fait juſtice. Guerre dans les Moluques, en ſuite d'vne Paix faite par Garcie, qui eſt accuſé d'avoir fait empoiſonner Almanſor. Fait d'autres cruautez qui irritent les Inſulaires, qui chaſſent les Portugais de tous coſtez.* 15

V. *Differends entre les Eſpagnols & les Portugais; Entre Ignace & Garcie. Revolte naiſſante tolerée par Menezez. Garcie & luy ſe broüillent. Celuy-là eſt mis en priſon. Ils s'accommodent à la fin. Nouvelle broüillerie entre-eux. Menezez eſt fait priſonnier par*

Garcie, qui luy rend la liberté; mais apres s'eſtre precautionné d'vn vaiſſeau pour partir. 18

VI *A Linga on tuë des Portugais, & Alvare Brit. Correas vange bien ce maſſacre. Deza prend quarante-huit brigantins. Brûle pluſieurs Villes du Continent. Défait l'Armée navale de Calecut, & fait priſonnier le General, dont il a vne bonne rançon. Les Turcs ſurprennent en mer vne barque, & font eſclaves dix-ſept Portugais. Conſtance de Meſquitez. Les Portugais échoüent à Catua. Sont tuez. Zamorin arme. Fait Curiales ſon General, qui eſt défait par les noſtres. Vengeance priſe de ceux de Catua. La femme & la fille du Gouverneur ſont priſes.* 24

VII. *Le bruit d'vne défaite prés de Dio fait accourir le General. Grand combat prés Chaül. Grande victoire ſur les ennemis. Il pourvoit par de bons reglemens aux receptes, & laiſſe en tres-bon eſtat ſa Charge & ſes ordres à Nuignez Acuignez.* 27

VIII. *Acuignez paſſe l'Hyver à Melinde. Prend Monbaza. Va à Ormus. Empriſonne Raf. Aſſiege mal-heureuſement Bubaren. Leve le ſiege.* 30

IX. *Sylvere fait vne belle retraite. Attaque Bacaun. Prend les dehors, en ſuite la Ville. Miranda prend des vaiſſeaux de Calecut qui alloient à la Meque.* 32

LIVRE DIXIESME.

Chap. I. *DIvers Gouvernemens donnez. Antoine Sylvere ravage Cambaia. Apres avoir brûlé Surrat il attaque Reinel, le prend, le pille, & le brûle auſſi bien que leurs vaiſſeaux. Il prend Daman & Agetin. Paſſe dans l'Iſle de Bombain, & moüille à Tanahan.* 35

II. *Imprudence de Percire mal-heureuſe, & de plus punie; Il perd la Citadelle & eſt degradé. Sylvere eſt envoyé à Calecut pour negocier vne Paix. Zamorin en vn moment change de deſſein. Sylvere indigné de ſa legereté, brûle deux cent maiſons de la Ville. Il empeſche le commerce de la Meque, prend Mangalor, pend vn traiſtre, pille la Ville & brûle la Citadelle.* 37

III. *Muſtapha & Sofar tuent leur Gouverneur, & vont aſſieger Aden. Le bruit de l'approche des noſtres leur fait lever le ſiege. Sylvere fait alliance avec le Roy d'Aden. Moyennant tribut le met ſous la*

la protection de Portugal. Infidelité du Roy d'Adon. 39

IV. *Miſere des Portugais & des Eſpagnols aux Moluques. Diviſion des Inſulaires. Les vns ſont pour les noſtres. Les autres pour les Caſtillans. Tandis que ceux de Gilolo & Roden vont attaquer les Ternates, les Portugais vont prendre Tidor. Forcent les Caſtillans dans la Citadelle, qui la rendent ſous de rudes conditions.* 41

V. *Mort de Boahat. Ajal ſon cadet éleu en ſa place. Mal-heur de Vajac. Menezez vange la mort d'vne truye Chinoiſe qu'il aimoit, par l'empriſonnement du grand Preſtre. Sa liberté encore plus fatale. Irrité de l'affront qu'il receut à ſa ſortie de priſon, il ſollicite d'Iſle en Iſle contre les Portugais. Nouvelles diſſenſions. Cruauté de Menezez. Reünion de Catabrun & d'Aroës. Les troubles augmentent par les ſupplices.* 44

VI. *Pereire ſuccede à Menezez, informe contre luy, & l'envoye avec ſon procez dans l'Inde. Il execute l'Edict du Roy touchant le commerce. L'inſolence d'vn Preſtre attire vn grand deſordre. Conjuration formée contre Pereire, on le tuë. La Citadelle en peril, mais ſauvée par la precipitation des conjurez. Election de Fonſeque ſcandaleuſe. Procedé contraire à l'Edict, mais pardonné par le General.* 48

VII. *On parle de ſubſtituer vn baſtard au legitime ſucceſſeur. Indignation des ſubjets. Crainte perpetuelle de Fonſeque. Ataide luy ſuccede. Belle occaſion d'établir le Chriſtianiſme. Le Gouverneur de Momoja ſe convertit, & attire tous les ſiens. Tabar rendu ſuſpect à Alaide, eſt envoyé dans l'Inde. Il y eſt abſous, & fait Chreſtien, meurt à Malaca. Violence faite à l'élection d'vn Roy. Crime de Pintez.* 49

VIII. *Eſprits irritez. Tous les Roys des Moluques conſpirent. Ceux de Ternat commencent la guerre par leur deſertion, & par des actes d'hoſtilité. Les autres Iſles font main baſſe ſur les Portugais amis & alliez. Le Roy de Gilolo eſt empriſonné. Cantabrun ſon aſſaſſin vſurpe ſon Thrône. Perſecution des Chreſtiens. Conſtance de Iean.* 52

IX. *Ataide retombe dans les derniers beſoins, & perd preſque l'eſperance apres quelques combats ſur mer, qui luy furent mal-heureux. Antoine Galva le releve & rétablit ſes affaires. Miraculeuſe entrepriſe de Galva ſur Tidor. L'alarme des Roys aux chaiſnes les fait fuir, & leur fuite devient occaſion de faire la paix. Mutinerie & deſertion des ſoldats Portugais.* 54

X. *Vigilance, bonté, liberalité & juſtice de Galva. Les Inſulaires retournent en leurs foyers. Il ſonge à pacifier Gilolo & Bacian. Il fait de grandes reparations, & meſme des embelliſſemens à la Citadelle. Il eſt honoré, chery & conſulté, & par le Roy & par ſes ſubjets.* 59

XI. *Victoire contre vn pirate dans les Papous. Vinagrez Preſtre & Capitaine, ramene à l'Egliſe quantité de Chreſtiens fugitifs. Azevedo vainqueur de ceux de Iava, Banda & Macaſſar. Reduit aux Portugais les coſtes d'Amboin. Aux Papous Forace envoyé par Galva, s'attira la bien-veillance de tous les Roys par ſa modeſtie & par ſa conduite. Macaſſar reçoit l'Evangile. Sa deſcription. Envoy de Caſtro, qui convertit le Roy des Celebes & pluſieurs de ſes ſubjets. En ſuite celuy de Siligan & ſa famille, & trois autres Roys. Galva entreprend vn Seminaire.* 61

XII. *Fernand de l'Ordre de ſaint François, premier Eveſque de l'Inde. Zufolar traite avec les Portugais de Bardez & de Salſit. Il ſe repent, leve vne Armée pour les reprendre. Pereire y accourt, s'engage vn peu trop. Harangue les ſiens étonnez. Gagne la bataille ſans aucune perte. Action de graces au Ciel. Retour triomphant à Goa. La paix dans la Province.* 64

LIVRE ONZIESME.

Chap. I. *Acuignez ſe met en mer. Deſſein ſur Dio. Fait voile à Aduman. Les habitans deſertent. On y dit la Meſſe. Betele eſt fortifiée par les ordres du Roy de Cambaia, priſe & ſa garniſon défaite. Rage des habitans. Bravoure d'vn ſoldat. Temps perdu à Betele. Muſtapha & Sophar ſecourent de leurs troupes Dio, & travaillent à ſa fortification. Acuignez l'attaque ſans ſuccez, ſe retire à Goa. Saldaigne l'y rejoint bien-toſt à l'aiſe. La garde de Betele & de la coſte à Iacques Sylvere.* 69

II. *Le General va à Cial y fait vn fort ſans obſtacle. Degaſts de Sylvere pour le Roy, luy & ſes ſoldats ſont enrichis. Attaque de Baçain. La prend, la raze, & chargé d'vn grand butin s'en retourne hyverner à Goa.* 73

III. *Eſtienne Gamma purge la mer de Malaca des courſes du Roy d'Vgentan. Soſa nouvellement arrivé de Portugal, eſt envoyé aſſieger Damam. Il trouve la Ville deſerte, & la Citadelle deffenduë par les Turcs. Il les tuë, les force, & raze la place. Guerre & Armée épou-*

vantable de Bardur contre la Reyne Sanga & les Mogols. Il assiege Chitor, fait fuir la Reyne Sanga, prend la Ville & en triomphe. Promptes disgraces. Il est battu trois fois. Il a recours à la Porte. Achete des troupes. Traite avec les Portugais. 67

IV. *Resolution de Botel. Ioyes du Roy d'apprendre les nouvelles de Dio. Rétablissement de Botel. Alphonse Sosa chasse le Prince de Repelin de sa Ville, défait la flotte de Zamorin. Projets du Sultan contre les Portugais & contre la Citadelle. Son artifice puny par vne barbare supercherie. Sofar échappé est r'envoyé dans la Ville, qu'il appaise. Toute l'Isle se rend aux Portugais. Ordre étably dans le Port Rumepolis ruinée, on y bastit vn fort, & on acheve celuy de Dio. Homme âgé de 335. ans. Sylvere Gouverneur de la Citadelle de Dio.* 82

V. *Mamud éleu Roy. On luy donne trois tuteurs. Sofar les anime contre les Portugais. Resolution d'assieger la Citadelle de Dio. Siege. Armée d'Ottoman conduite par Soliman, Bassa d'Egypte. Cruauté de ce General envers ses nautonniers, & envers le Roy d'Aden. Il va à Dio. Sylvere encourage les siens, & se pourvoit le mieux qu'il peut de ce qui luy est necessaire. Soupçon d'Aluca. Invention d'vne machine ardente. Belle action de Goüez.* 88

VI. *Les Turcs battent Rumée. Courage viril d'vne femme. Sainte audace de Pereire & de six Portugais. Rumée se rend. On coupe la teste aux nostres contre la foy du Traité. Toutes les forces ennemies se réünissent contre la Citadelle. Grand & furieux assaut. Genereuse deffense. Estrange extremité. Acuignez par vn simple stratagesme met en fuite le Turc, & delivre les assiegez.* 93

VII. *Noronias succede au Generalat. Iean Albuquerque de l'Ordre de saint François, succede aussi à l'Evesque Fernand. Acuignez meurt, & s'en retournant en Portugal, la Paix se conclud avec le Roy de Cambaia, & se rompt bien-tost par les secrettes instigations de la Reyne Mere, & du Favory. Escarmouches peu heureuses aux Barbares. Les Guzarates sont chassez.* 97

VIII. *Les Calecutains défaits par Ferrere, qui envoye la teste de Patemarcar au Roy de Ceilan. Son genereux refus des sommes offertes. Grand progrez de la foy dans les Moluques. Sage conduite de Galva. Ambassade commencée de divers Roys, pour obtenir de celuy de Portugal la conservation du Gouuernement des Moluques à Galva. Castro luy succede. Le General meurt. Estienne Gamma succede. Paix avec*

le Perſan. Caraval le ſecourt contre le pirate de Reixel. Qui eſt pris & puny. 99

IX. *Glorieux projet de Gamma contre les Turcs, qui ne pût eſtre executé. Gamma envoye ſon frere avec 400. Portugais, au ſecours du Roy des Abiſſins. Ioye incroyable des Chreſtiens. Eliſabeth demeure dans le Camp. Retraite des freres des Roys. Marche d'Eliſabeth. Reception que luy fait Gamma dans ſon Camp. Pour joindre les troupes on eſt contraint de ſe battre. Gamma emporte deux inſignes victoires, & enfin eſt vaincu, pris, mal-traité, & tué. Claude en ſceut tirer ſa raiſon. Sa pieté exemplaire.* 102

LIVRE DOVZIESME.

Chap. I. *Divers progrez de la Religion Chreſtienne. Choix de deux compagnons d'Ignace pour les Indes. Saint François Xavier en eſt vn.* page 111

II. *Deſcription du voyage annuel de Lisbonne à Goa. De ſa durée & de ſes incommoditez. Miraculeux progrez de ſaint Xavier à Parava, Maëra, Manar, Muſacar. Grande & vtile conference entre Paiva & le Roy des Supans, entre luy & le Roy de Sian. Tous deux ſont convertis & baptiſez.* 119

III. *Soſa va faire payer le tribut que devoit la Reyne de Baticala. Retourne à Cocin, établit des droicts Royaux à Malaca, & pille vn Temple. Le Roy Iean r'envoye de Portugal ce qu'on luy avoit envoyé de l'Inde, & le fait rendre à ceux à qui on l'avoit pris.* 129

IV. *Differends nouveaux entre Azedecan & Idalcan. Deſſein de rétablir Meal dans Decan, formé & rompu. Grande victoire d'Idalcan, ſa liberalité envers les Portugais. Retour de Soſa en Portugal. Détail des Iapons.* 132

V. *Des premiers envoyez aux Iapons. Caſtro prend ſoin de rétablir les flotes. Iuſtice renduë au Roy de Ternat par Caſtro. Lettres du Roy Iean à Caſtro. Zele de ſaint Xavier à Parava, aux Moluques. Son retour à Goa. Perſecution des Chreſtiens par Tol. Victoire contre luy miraculeuſe.* 148

DES CHAPITRES.

LIVRE TREIZIESME.

Chap. I. *LA guerre eſt r'allumée par Soſar. Il ſollicite divers Roys qui contribuent à la Ligue. Soſar eſt General, Rumecan ſon fils eſt ſon Lieutenant. Entrée pompeuſe de Soſar dans la Ville de Dio. Civilitez mal-heureuſes à Pheus Portugais. Declaration de la guerre. On attaque la Citadelle de Dio.* page 155

II. *Maſcareignas diſpoſe ſes poſtes. Divers travaux des aſſiegeans. Valeur de Laëtes. Caſtro envoye vne flote ſous la conduite de ſes deux enfans. Mamud arrive au Camp. Soſar tué. Rumecan retient les ſoldats découragez.* 163

III. *Rumecan preſente Pheus ſous les murailles. Fiere réponſe du Gouverneur. Rude attaque des aſſiegeans. Valeur des femmes. Nouvelles attaques; nouveaux ſtratageſmes; mines éventées. Le fort de S. Iean & pluſieurs Portugais, ſont enlevez. Les Mamudiens ſe preſentent à la bréche, dont ils ſont repouſſez par quatre Portugais y reſtans. Les autres mines ou vaines pour les aſſiegeans, ou favorables aux aſſiegez.* 172

IV. *Le ſecours arrive. Fierté des nouveaux venus. Murmure contre la ſageſſe de Maſcarcignas. Soins redoublez des deux partis. Fermeté de Caſtro. Acuignez envoye au ſecours de Dio. Arrivée du General. Preparation au combat. Ruſe & diſpoſition de Caſtro. Sa harangue à ſon Armée. Combat furieux, douteux: Enfin heureux aux noſtres. Meurtre des Indiens. Miraculeuſe victoire.* 178

V. *Legereté d'Idalcan. Il eſt mis en fuite par Almeide. Caſtro raze & fait le degaſt à Cambaia. Preſente la bataille à Mamud. Grand degaſt. Priſe de Patan, de Patane, & de Dabul. Combat. Premier Viceroy. Sa mort. Remarques ſur ſa vie. Ouverture des billets pour l'élection d'vn ſucceſſeur. Maſcareignas eſt nommé, à ſon abſence Salu.* 187

LIVRE QVATORZIESME.

Chap. I. *VN Iaponois nommé Anger, cherche par tout ſaint Xavier; le trouve à Malaca. Va devant à Goa. Deſſein de ſaint Xavier d'aller au Iapon, combatu par ſes amis. Reponſe du Saint. Il part. Paſſe à Malaca, & eſt enfin contraint de ſe fier à vn*

Corſaire pour aller au Iapon. Il arrive à Cangoximan, eſtudie la langue du païs. Bien receu du Prince, bien écouté des peuples. Obtient la permiſſion de preſcher, & baptiſe pluſieurs. Il fait deſſein d'aller à la Capitale; mais il eſt encore retenu. 193

II. *Le Roy change ſes bonnes intentions pour les Chreſtiens. Xavier va à Firando. Le Roy luy eſt tres-favorable, & il fait grand progrez par ſes ſermons. Va à Meac. Amangüer centre du Iapon. Grandes incommoditez dans les chemins par les rigueurs de l'Hyver. Saint Xavier pour donner plus de force à ſon miniſtere, va parmy les Iapons avec vn grand équipage. Ce ſaint artifice rend le Roy d'Amangüer favorable, qui permet & deffend d'apporter aucun obſtacle à ſes ſermons.* 199

III. *Saint Xavier eſt toûjours perſeverant dans ſes ſoins. La patience de Fernand produiſit vne grande converſion, & en ſuite pluſieurs autres. Xavier a grand deſir d'aller dans la Chine. De Gaſpar Berth. ſa naiſſance, ſa profeſſion, ſon voyage & ſa vertu. Ses ſervices à Goa, en ſuite à Ormus. On livre Monajan aux ennemis. Pantalcon Sala y eſt envoyé. Il le reprend par compoſition. Converſion du Roy d'Ormus, peu aſſurée. Gaſpar demande des conferences, & diſpute à la fin avec vn vieil Preſtre Perſan. Ses filles demanderent le Bapteſme. Gaſpar irrité par les Perſans, modere ſon zele pour ne point manquer contre l'obeïſſance. Bapteſme d'vn fameux devot des Perſans, ſuivi de pluſieurs autres. Martyre de Criminal.* 203

LIVRE QVINZIESME.

Chap. I. *LE Roy de Tanor converty, ſe diſpoſe au voyage de Goa Il eſt enfermé dans vne place. Il paſſe trois murailles. Monte dans nos vaiſſeaux. Sa ſolemnelle reception à Goa. Il y reçoit la Confirmation. Ioyes & feſtes. Il retourne en ſon païs chargé de preſents & de careſſes. Deux des ſiens ſe refugient vers les Portugais. Mort de Garcie.* page 222

II. *Six Ieſuites accompagnent Soſa au Breſil. On baſtit la Ville du Sauveur. Les Egliſes baſtiſſent vne Egliſe, & la cedent en ſuite à vn Curé. Deux Ieſuites vont à ſaint Vincent. Barbarie des habitans. Humanité des Ieſuites.* 228

III. *En Ethiopie Iacques ſuccede à Alphonſe. Le Roy Iean y envoye quatre Ieſuites. Grand progrez de la Foy interrompu. Capral range*

DES CHAPITRES.

Zamorin à ſon devoir. Noroignez luy ſuccede. Diſgrace pour la Religion. Divers deſordres dans les Moluques. On prend vne forteresſe au Roy de Gilolo. Le Roy s'empoiſonne. Soſa conſerve le Thrône au fils du mort. Le Pere Beïra ramene les peuples à l'Egliſe. 235

IV. *Le Pere Gaſpar va d'Ormus à Baçain. Il paſſe à Tanaha & Chaül, & enfin arrive à Goa. Saint Xavier retourne à la Chine. Bien traité du Roy de Bungo, qui ſe fait baptiſer & prend le nom de François, en ſouvenance de Xavier. Il envoye ſes Ambaſſadeurs au Pape. De deux Iaponois envoyez par ſaint Xavier, l'vn mourut à Goa, & l'autre à Conimbre. Saint Xavier arrive à Santian. Projet pour entrer dans la Chine. Charité miraculeuſe de ſaint Xavier, pour deux Infidelles.* 240

V. *Xavier arrive à Goa, fait approuver au General le deſſein qu'il a pour la Chine. Il part, calme les orages, amolit les rochers & les bans, & arrive apres ces miracles à Malaca. Le bon ſens d'vn Gouverneur contrarie les bonnes intentions du Saint, & du bon homme Pereira. Diſgraces de l'vn & proſperitez de l'autre. Saint Xavier convient avec vn Chinois. Mort de ſaint Xavier. Miraculeuſe conſervation de ſon corps. Accueil qu'on luy fit par tout. Mort du Pere Gaſpar.* 243

LIVRE SEIZIESME.

Chap. I. *Maſſacre du Roy de Colomban par ſes heritiers preſomptifs. Guerre entre les meurtriers. Mort de deux des aſſaſſins. Le troiſieſme mis en fuite par Noroniez. Il prend Ciambé. Deſſein du Turc ſur Ormus. Prend Iarumbac, pille Ormus, bat la Citadelle. Noroniez envoyé de Goa au ſecours, trouve le ſiege levé.* 253

II. *Le General envoye ſon fils, qui prend des barques Ottomanes. Addreſſe du Roy Cindiſcan. Peribec eſt décapité. Des Turcs meſlez avec les Malabarois, courent la coſte de Cori. Aſſiegent Panical. Grandes diſgraces pour les Chreſtiens. Fernand Carual entreprend de ſecourir l'Egliſe de Paravan. Défait les ennemis. Trente ieunes garçons martyriſez. Le General dégage Carual des emprunts où il s'eſtoit obligé pour le public.* 257

III. *Hiſtoire tragique & diſgraces extraordinaires de Soſa. Barbarie des Roys d'Ethiopie. Mort miſerable de ſa femme. De toute ſa grande troupe il n'en échappe que vingt-ſix, entre leſquels eſtoit Pantalcon. Pareilles diſgraces de mer & de terre à d'autres Portugais.* 260

IV. *Pierre Maſcareignas ſuccede à Alphonſe Noroignez, & extirpe les ceremonies Payennes; il meurt dans l'an. Pierre Barret luy ſuccede. Meal en liberté, eſt battu par Idalcan, a recours à Niſamaluc, & retourne ſans ſecours à Goa. Faux pas du General à Chaül. Projets d'Idalcan ſur les coſtes de Canar. Le General l'attaque dans ſon poſte, le met en fuite. On rajuſte les affaires par les Ambaſſadeurs envoyez de part & d'autre. Divers envoyez au Breſil; peu de Chreſtiens font peur à beaucoup de Barbares. Cruauté des Tapinaquins contre les Chreſtiens. Pierre Corrée y va. Ingratitude de deux Barbares, fatale à Corrée & à ſon compagnon. Le Roy Iean veut reconcilier les Abiſſins au ſaint Siege. Lettre de ſaint Ignace.* 269

V. *Vn Patriarche & vn Ambaſſadeur ſont envoyez en Ethiopie. Inutils ſoins & travaux de Rodriguez contre les ſchiſmatiques. Trois Ieſuites & deux cent paſſagers reſtent, qui y meurent de faim. Nouvelle tentative auſſi vaine. Mort de Soſa; perverſion de Claude. Sa mort. Adamus ſon frere luy ſuccede. Vn Ieſuite apres avoir confondu vn Neſtorien, eſt envoyé à la Chine, où il finit ſes iours. Diverſes miſſions. Le Roy de Bungo donne des habitations aux Ieſuites. Mort de ſaint Ignace. Divers avantages pour la Foy. Duc de Bragance General dans l'Inde.* 281

FIN.

L'HISTOIRE

L'HISTOIRE DES INDES DE IEAN PIERRE MAFFE'E P. DE LA COMPAGNIE DE IESVS.

LIVRE PREMIER.

PREFACE.

LEs Sages ont raiſon de dire qu'il vaut mieux par vne ſimplicité ſoûmiſe, & par vn ſilence reſpectueux adorer cet Eſtre eternel qui de tout temps gouverne toutes choſes, que vouloir penetrer dans ſes ſecrets & dans ſes deſſeins par de temeraires ſubtilitez, ou par de vaines diſputes. Car bien qu'il n'y ait rien de plus éclatant par ſoy meſme, que cét ordre celeſte ſi conſtant & ſi reglé en toutes choſes: il n'eſt rien toutefois de plus obſcur du coſté de la foibleſſe humaine. Cependant autant que l'eſprit de l'homme peut raiſonner, & que le poids de ſa mortalité peut luy permettre de s'élever & de juger par les évenemens; il

ſemble que la Providence divine jette long-temps auparavant les fondemens de tout ce qu'elle medite de faire, & qu'elle ſe pique de les conduire à leur perfection, par des moyens ſecrets & par des progrez inſenſibles. Pour le reconnoiſtre plus aiſément, il ne faut que repaſſer les temps les plus reculez des vieilles Hiſtoires. Aprés le Deluge vniverſel, l'Homme s'eſtant rendu encore plus coupable, & ayant abandonné le culte du vray Dieu pour ſuivre laſchement le party des Demons; pour ne pas laiſſer perir toute ſorte de pieté, cette Providence ſceût prendre ſon temps, & ſe choiſir vn peuple particulier ſoûmis à ſa loy, fidelle à ſa religion, & l'interprete de ſes Oracles. Combien de ſiecles auparavant pour cette meſme fin, ſepara-t-il Abraham de la foule; le mit à part comme vn homme d'vn charactere particulier, & ſes deſcendans comme la meilleure race d'vn bon Troupeau? En ſuite, comment ce peuple rebelle & paſſant de la perfidie à l'impieté le fit-il reſoudre à porter ailleurs les lumieres de la verité, l'avantage des ſaintes ceremonies, & les ſacrez droits de ſon adoption? Combien d'années auparavant permit-il la naiſſance de Rome? comment la laiſſa-t-il élever; & de ſes foibles commencemens parvenir à l'Empire du monde? Sans doute qu'il avoit déja formé le deſſein d'y eſtablir le premier Throſne de l'Egliſe, & le centre de la Religion; d'où comme toutes les Nations de la terre en avoient receû les loix & les ſuperſtitions, elles en puſſent tirer des decrets infaillibles, de ſaintes inſtitutions, & de veritables maximes de bien vivre. Enfin du ſouvenir de nos Peres, ayant deſſein de faire part des lumieres de l'Evangile aux Nations les plus reculées qui n'en avoient encore eu aucuns rayons: ou que la negligence & l'éloignement avoient laiſſé eſteindre. Combien a-t-il fait naiſtre de bons eſprits, de grands cœurs, & d'hommes experts, qui malgré l'incertitude des diverſes opinions, & l'evidence des frequens perils, ſe ſont opiniaſtrez à parcourir les terres & les mers les plus inconnuës de l'Orient ou de l'Occident? N'eſt-ce pas pour ſe ſervir de ce commerce reciproque entre les Eſtrangers & les Habitans des diverſes Nations & des divers lieux; & pour vſer de cét échange des ouvrages de la Nature, de l'Art, & de tout ce qui concerne les beſoins de la vie;

comme d'vne belle occaſion pour des Preſtres également ſaints & diſerts, afin que ſous l'autorité du Souverain Pontife de Rome, ils pûſſent ſemer par tout également la parole de Dieu, détourner les Troupeaux égarez des ſteriles buiſſons & des bois diſgraciez, & les ramener dans les abondans paſturages du Sauveur, & dans les ſûres retraites de l'Egliſe. Mais parce que le Portugal & l'Eſpagne pretendent également à la gloire d'vne ſi illuſtre entrepriſe, & d'vne ſi longue navigation qui paſſe toutes celles des Argonautes, des Bacchus & des Hercules. Nous laiſſons à d'autres Eſcrivains le ſoin, de ce que les Eſpagnols ont fait dans l'Occident: & nous nous ſommes reſervez d'eſcrire en Latin les conqueſtes des Portugais, & la naiſſance & les progrez de l'Evangile tant dans le Midy que dans l'Orient, pour ſatisfaire aux ordres que nous avons receus de ceux à qui nous avons juré d'eternelles ſoûmiſſions: & pour contribuer quelque choſe à la gloire de Dieu & à la conſolation de l'Egliſe. Cette connoiſſance peut produire de bons effets dans les bonnes ames. Elle leur donnera de la joye leur faiſant voir les ceremonies profanes abolies & les Autels des faux Dieux abbatus; elle fera naiſtre de la douleur, expoſant les juſtes indignations de la Religion Chreſtienne indignée contre les crimes & les erreurs de nos climats, & qui ſemble s'envoler dans les Iſles inconnuës, ou comme dit Iſaïe, dans les terres les plus reculées; & par vne vengeance de Dieu transferer ailleurs ſon Empire: ou enfin elle les épouvantera par les menaces de la fin du monde, que les Oracles ont preveuë immediatement aprés la publication de l'Evangile par tout le monde. Mais ce Souverain Arbitre des choſes les reglera toutes ſelon ſa ſuprême bonté & ſa ſageſſe infinie: & dans cét ouvrage, que j'ay entrepris par vne aveugle obeïſſance pluſtoſt que par aucune preſomption d'y pouvoir réüſſir, je n'ay rien à craindre, ſinon qu'ayant à étaler des choſes profanes & ſaçrées qui ſemblent au deſſus de la nature & de l'ordre des choſes, mon recit ne donne trop d'eſtonnement & trop peu de creance. Pour prevenir cette injuſtice, je declare & je jure que je n'écriray rien que je ne ſçache de bonne part, & que je n'aye tiré d'Actes authentiques ou d'Autheurs avoüez, ou de témoins perſonnels, &

qui ont eu part aux choſes. Ie me ſuis meſme tranſporté à Liſbonne pour en avoir plus ſouvent des memoires, parce que comme cette ville ſemble commander à la mer, & qu'elle a tousjours eſté le ſejour & le ſiege ordinaire des Rois de Portugal, elle a eſté la ſource & le germe glorieux d'où ſont écoulées & écloſes toutes les grandes entrepriſes ſur les Indes. Enfin rien ne nous eſt ou ne doit eſtre plus cher que la verité; car outre que ce Dieu à qui je me ſuis conſacré eſt ennemi de tout menſonge, aprés la ſolennelle renonciation que j'ay faite au monde, je n'ay rien qui m'oblige à des fauſſetez ou à des flateries. Mais il eſt temps de commencer.

CHAPITRE PREMIER.

Iuſqu'où les Anciens ont oſé ſe haſarder ſur la mer.

LEs Anciens diviſerent la terre en trois parties, mais enfin les nouvelles découvertes en ont fait adjouſter vne quatriéme; ſi toutefois elle doit eſtre priſe pour vne ſeule partie, puiſque ſeule elle égale en grandeur preſque les trois enſemble. Mais non ſeulement ces climats éloignez leur ont eſté inconnus dans les anciennes diviſions; de conſiderables eſpaces de terre ont échappé à leur connoiſſance. Car Ptolomée meſme qui d'ailleurs eſt vn tres-habile homme auſſi-bien que pluſieurs autres illuſtres Geographes, ſe ſont ſouvent trompez; & ils ont ignoré tous ces pays meridionaux qui ſont en Afrique depuis le Cap des Courans, l'Ethiopie interieure & les montagnes de la Lune, & beaucoup d'Iſles qui regardent les bords ou de l'Afrique ou des Indes. Outre qu'il y a cent ans que la maniere de naviger eſtoit ſi peu ſceuë des peuples du Couchant faute de l'Aſtrolabe marin qui n'avoit pas encore eſté inventé, que les plus hardis n'oſoient ſe mettre en mer ni quitter les coſtes; & que ſi-toſt que la mer leur paroiſſoit s'irriter, ou qu'ils appercevoient quelque deſtroit dangereux, ils faiſoient auſſi-toſt leur retraite. Et comme ſi les flots eſlevez eſtoient des barrieres oppoſées par les Dieux, ils avoient de la religion pour ces obſtacles, & faiſoient ſcrupule de les franchir & de paſſer outre. Ainſi ils ſe conten-

De las corrientes, *Hiſp.* Praſum, *Latin.*

toient d'aller juſqu'au pied d'Atlas, renommé par ſes écueils & par les impetueuſes agitations de ſes eaux. Son ancien nom fut Chaunar, & les Nautonniers d'aujourd'huy l'ont appellé le Cap *Non*, parce qu'ils ne vouloient point aller plus loin, perſuadez qu'ils eſtoient que ceux que leur temerité avoit portez à paſſer outre n'en eſtoient jamais revenus. Si-bien que pour faire mieux comprendre comment les Portugais ſe ſont ouverts ces paſſages, & comment ils ont porté le Saint Evangile dans ces divers lieux ſi differents de langage, de mœurs, & de Religion; il faut me permettre de reprendre l'hiſtoire vn peu plus loin.

CHAPITRE SECOND.

Victoire de Iean de Portugal ſur les Maures. Deſſein de Henry contre eux.

ENTRE les Rois de Portugal qui ont également épouſé les intereſts de l'Eſtat & de la Religion, & qui ont le mieux réüſſi & dans l'vn & dans l'autre, le plus celebre d'entre eux eſt ſans doute Iean Premier du nom, qui ayant fait paſſer vne puiſſante armée en Afrique, emporta ſur les Mores la ville de Ceuta que Procope appelle du mot Grec, *Epton*, & que d'autres ont appellée la ville des ſept freres. Il avoit épouſé Philippe de Lanclaſtre petite fille d'Edoüard Sixiéme, Roy de la Grand' Bretagne. Il en eut cinq fils, dont le troiſiéme ou, comme d'autres aſſeurent, le quatriéme fut Henry, ſi eſtimé de tous les Eſcrivains: qui outre mille vertus guerrieres qu'il fit paroiſtre à la priſe de cette ville, fit éclater dans ſes mœurs tant de ſainteté, tant de religion, & tant de devotion à la tres-Sainte Vierge, que quoy qu'il eut vn temperament du corps tres-fort & tres-robuſte, il ſceut ſe defendre juſques à la mort de toutes les fragilitez de la nature, & des atteintes de la corruption. Encore qu'aprés la mort de ſon frere & la défaite des Maures il euſt vne extréme paſſion de pourſuivre cette perfide nation, & de les chaſſer non ſeulement de la Mauritanie, mais meſme de toute l'Afrique. Toutefois le reſpect qu'il eut pour Edoüard ſon aiſné, à qui

Septa, Lat. Epton, Grec.

comme à l'heritier vne' ſi glorieuſe occaſion ſembloit devoir eſtre reſervée auſſi-bien que le Royaume, fit qu'il tourna ailleurs ſes deſſeins; & qu'il conceut des penſées qui ne luy devoient pas eſtre moins glorieuſes, ſoit qu'elles fuſſent executées ſous ſes auſpices, ſoit qu'il peuſt en ſouſtenir la dépenſe; car il eſtoit Chef de l'Ordre des Nobles Chevaliers que Denys ſon Triſayeul avoit inſtitué pour combattre les Barbares, & jouyſſoit par conſequent d'vn revenu tres-grand & tres-conſiderable.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Henry déterminé par vn bruit & par vn ſonge d'équiper des vaiſſeaux & de courir les mers. Durant dix ans fait pluſieurs & vaines tentatives. Hardie entrepriſe, & glorieux ſuccez de Conſalve, de Vaſez, & de Giles Annic. Henry les recompenſe & meurt.

PARMI les divers projets que Henry fait & où il reſve nuit & jour, la penſée luy tombe qu'il ne pouvoit rien entreprendre de plus glorieux à ſon pays ni de plus agreable à Dieu que de parcourir les mers inconnuës, d'armer de nouvelles flotes, & de faire tous ſes efforts pour étendre plus loin la veritable Religion de ſes Peres. Il en concevoit d'autant plus aiſement l'eſpoir d'y réüſſir, qu'il s'en ſentoit ſollicité par de puiſſants & ſecrets mouvements. Le hazard augmenta ſes deſirs. Car vn bruit courut en meſme temps que quelques vaiſſeaux marchands d'Angleterre & de France avoient eſté portez par la tempeſte en des lieux inconnus, & habitez ſeulement par des beſtes & des adorateurs du Demon. Ce bruit acheva de confirmer la reſolution de Henry. D'abord il conſulte les Mathematiciens, il eſtudie exactement la ſituation du monde, ſes divers climats, & comme il avoit beaucoup d'intelligence, il lit & raiſonne ſans ceſſe, & fait pluſieurs queſtions à ceux qui avoient eſté captifs à Tanger, & aux habitans de la Libye interieure. Enfin tandis qu'il conſidere toutes choſes, qu'il examine attentivement l'importance & la difficulté de l'entrepriſe; & qu'il s'attache ſur tout à vouloir

baſtir prés du Cãp Saint Vincent vne nouvelle ville à Terſanabal, que depuis on a nommée *Ville infante*. Le bruit eſt que dormant profondément il luy ſembla recevoir en ſonge des reproches de ſes delais pour vne ſi glorieuſe conqueſte, & pour ſa pareſſe dans des projets ſi ſaints & ſi loüables. Ainſi donc à ſon premier réveil ſans heſiter davantage, il fait promptement équiper deux vaiſſeaux, les munit de toutes choſes, & aprés les avoir recommandez à la Vierge Sainte, il choiſit les plus experts des Andalouſiens, les en fait les Capitaines, les exhorte par tout ce qui peut leur promettre, de parcourir les endroits les plus reculez de l'Afrique, & d'en reconnoiſtre ſoigneuſement les diverſes contrées.

Lat. Sacrum Promontorium. Terſanabal, *quaſi Turris Annibalis.*

Ces Officiers quoy que bien inſtruits des perils & des peines qu'il leur faudroit eſſuyer; ſoit par reſpect pour leur Prince, ſoit par cette ardeur pour la gloire ſi naturelle aux Portugais, entreprirent ce voyage avec joye & meſme avec quelque eſperance. En l'an 1410. parmi les acclamations & les feux du peuple, ils ſe mettent à la voile, tirent vers le Midi, paſſent le Promontoire d'Atlas, que nous avons dit eſtre les bornes de la navigation de ces temps; & à ſoixante lieuës de-là ils rencontrent les Canaries. Lors les extraordinaires agitations des eaux, les bancs frequents, & la longue eſtenduë de ce Promontoire, les arreſterent & empeſcherent de paſſer outre. Ainſi durant dix ans entiers la meſme crainte & les meſmes perils empeſcherent de plus hardies entrepriſes. Mais pour toutes ces raiſons, Henry ne changea point de deſſein. Car inſtruit par les Relations d'Afrique, & par les arguments des Mathematiciens, qu'il y avoit vn continent qui paſſoit des bords de la Mauritanie ſous l'Equateur: il ſe perſuada que ſi les grandes chaleurs ou les vaſtes ſolitudes rendoient le voyage de terre trop incommode ou trop dangereux, qu'vn peu de reſolution & de perſeverance en rendoient les accez poſſibles par mer. Son opinion ne fut pas deceuë. Car en l'année 1620. les Nautonniers s'eſtant hazardez en pleine mer, & ayant eſſuyé pluſieurs tourmentes & pluſieurs dangers, ils découvrirent enfin certaines Iſles, & enſuite d'année en année les bords les plus reculez de l'Afrique; ſi-bien qu'ils arriverent juſqu'au mont Leæna, éloigné de trois cens ſoixante lieuës des Cana-

ries. Le bon-heur & la vertu de trois de ce beau nombre, ont particulierement merité d'eſtre conſacrez par tous les monuments des Lettres. Iean Conſalve, & Triſtan Vaſez furent les premiers qui oſerent s'éloigner des bords, & s'expoſer le plus avant en mer. Eux deux ſoit par le hazard & par les vents, ſoit par leur conſtance & par leur adreſſe, découvrirent quelques Iſles, & entre autres vne tres-conſiderable & tres-riche qui porte le nom de ſes richeſſes. Le troiſiéme fut Giles Annic, qui ayant évité pluſieurs écueils, & reconnu exactement le flux & reflux de la mer, s'acquit tant d'intelligence dans la navigation, qu'il doubla le Cap des Canaries, & qu'il ouvrit à la Foy le chemin de l'Ethiopie occidentale, & des autres nations juſqu'à ce temps inconnuës. Henry prit grand ſoin de recompenſer le merite & le courage de ces grands hommes, & de tous ceux qui depuis les ont voulu imiter: & de peur de laiſſer refroidir vne ſi noble ardeur, il obtint de Martin Cinquiéme (ce qui luy a eſté confirmé par d'autres Papes) que tout ce qui ſeroit découvert depuis les Canaries juſques aux Indes, appartiendroit legitimement aux Portugais. Cette premiere entrepriſe dura environ cinquante ans, au bout deſquels Henry mourut glorieux, aprés avoir laiſſé pluſieurs monuments de ſa pieté, & ouvert la voye à l'Evangile en pluſieurs pays.

CHAPITRE QVATRIE'ME.

Alphonſe ſuit ſes projets. Deſcription de la Guinée. Commencement du Commerce. Mort d'Alphonſe.

ALPHONSE Cinquiéme qui ne luy cedoit point en courage, n'eut pas plûtoſt obtenu l'Empire d'Edoüard ſon pere que la mort luy avoit ravi aſſez toſt, & atteint ſa dix-ſeptiéme année qui l'affranchiſſoit de la dépendance de ſes tuteurs, qu'encore qu'il fuſt ſuffiſamment occupé à ſes affaires domeſtiques & à la guerre avec ſes voiſins, il ne laiſſa pas de ſe porter avec vne tres-grande ardeur à vne ſi loüable entrepriſe, par le moyen de pluſieurs vaillants Capitaines, & des plus habiles Pilotes. Il étendit la gloire du nom de I. C. & de celuy des Portugais juſqu'au Cap *Arſinaria*, dont le nom recent

eſt

eſt le Cap Vert, & en ſuite juſqu'au Promontoire de Sainte Catherine, qui eſt deux degrez & plus par delà l'Æquateur, c'eſt à dire environ quarante & deux lieuës. En ce meſme temps pluſieurs Iſles furent découvertes, dont il eſt peu important de faire icy mention. Il inſtitua vn commerce avec diverſes Nations, principalement avec les Ethiopiens Occidentaux, qui habitent le pays que nous appellons aujourd'huy la Guinée, du nom de ſa principale ville Genne, qui eſt ſur le celebre fleuve du Niger, & dont les diverſes commoditez ont attiré de toutes parts les negocians.

La Guinée s'eſtend extrémement, & bien qu'elle ſoit ſous la Zone temperée, elle ne laiſſe pas d'eſtre bruſlée du ſoleil. Les grandes ardeurs toutefois ne la rendent point deſerte, comme l'ont crû les anciens. Elle a pluſieurs peuples: les maritimes vivent de poiſſon, & partie de ceux qui ſont plus avant dans le continent ſe repaiſſent de leſars & d'autres animaux immondes. Partie ſelon les diſpoſitions du climat ſe nourriſſent de laict, & des divers fruits de la terre, & ils changent ſouvent d'habitation, & s'aſſemblent plûtoſt par familles que par villes ou par bourgades. Ces familles toutefois ont ſouvent des démeſlez entre elles, ſoit pour leurs paſturages, ou pour l'vſage des ſources & des ruiſſeaux. Infortuné genre d'hommes, & nai pour la ſervitude, qui parmi les autres diſgraces eſt privé de la connoiſſance du vray Dieu, qui eſt la plus grande des miſeres.

Les Portugais commençoient donc à traiter avec eux par le truchement de quelques captifs, & bien que le ſoupçon des vns & des autres, la ſurpriſe de la nouveauté, & le meurtre de quelques Chreſtiens y euſſent cauſé quelque deſordre; toutefois l'equité des Roys de Portugal eſtant reconnuë; la douceur dont on vſa avec les barbares, & quelques preſens qu'on leur fit apprivoiſerent à la fin leur humeur farouche, & les delivrerent de leurs premieres terreurs. Ainſi s'établit entre eux vn libre commerce de vendre & d'achepter; & pour des robes de diverſes ſortes, ou pour des outils vtiles & domeſtiques, on avoit d'eux de l'or & de l'yvoire, & des eſclaves avec vne extréme legalité, & avec autant de bonne foy du coſté des eſclaves vendus, que de celuy des Patrons vendeurs. Il eſt vray qu'ils y avoient vn grand avantage: car au lieu des ſablons d'Ethiopie, & de leurs champe-

ſtres & petites cabanes, ils ſe voyoient transferez dans ces fertiles campagnes du Portugal, & dans cette ſuperbe ville de Liſbonne. Si bien que par la ſeule multitude du peuple, & par l'abondance de toutes choſes ils s'inſtruiſoient inſenſiblement dans nos mœurs douces & humaines, & ce qui eſt encore plus important dans les myſteres du ſalut : ainſi ils eſtoient baptizez, & de vils & ignorans eſclaves du demon, ils devenoient compagnons des Anges, & domeſtiques du vray Dieu. Ces choſes ainſi diſposées on jugea à propos de conſtruire quelques forts, ſoit pour mettre en ſeureté les marchandiſes, ſoit pour s'aſſeurer de leur amitié. Les Ethiopiens n'y apporterent aucun obſtacle, & tout reüſſiſſoit au ſouhait des Portugais, quand on apprit qu'Alphonſe, caſsé de vieilleſſe & de fatigue, eſtoit mort apres vne longue maladie.

CHAPITRE CINQVIESME.

Iean Second ſuccede au Royaume. L'Ethiopie reçoit la foy. Il fait travailler trois Mathematiciens. Invention de la Bouſſole.

LE Royaume tomba en partage à Iean ſecond du nom. Il commença à regner par vne rencontre heureuſe, en meſme temps qu'on commença de dire la Meſſe dans l'Ethiopie. Les Barbares furent eſtonnez à l'aſpect de nos Autels, ayant les yeux attachez ſur nos ceremonies, quand ceux des Portugais eſtoient baignez de larmes de joye de voir que Dieu ſe fuſt ſervi d'eux pour porter ſon culte dans vn climat ſi eſloigné, pour purger ces pays barbares de ſes profanations, pour dégager des ames abiſmées dans l'ignorance, & dévoüées au demon, & pour leur faire gouſter la liberté de l'Evangile, & de la grace de Ieſus-Chriſt.

Ces nouvelles apportées à ce nouveau Prince, qui avoit l'ame toute genereuſe & toute royale le firent reſoudre, non ſeulement de prendre ſoin de conſerver ces premieres conqueſtes, mais meſme de les pouſſer encore plus loin ; & de faire obſerver particulierement s'il n'y avoit point de paſſage favorable pour aller de la mer Atlantique dans celle d'Orient. Car outre vn tres-ardent zele dont il brûloit pour la propagation de l'E-

vangile, ces abondantes richeſſes de l'Arabie, & le lucre du commerce des Indes occupoient ſes pensées & enflammoient ſes deſirs. Iugeant donc vtile à ſon deſſein de s'aquerir l'amitié des Seigneurs des bords nouvellement reconnus; il y reüſſit ſans beaucoup de peine, & traita de paix ſous certaines conditions avec Beſignic, Caramanſa, Baiſaman, & quelques autres petits Princes. Il envoya en ſuite des gens d'vne vertu & d'vne fidelité connuë, & qu'il conſideroit beaucoup, pour faire de nouvelles découvertes: mais pour les engager à entreprendre plus volontiers le voyage, & pour en adoucir les fatigues, ou en diminuer les perils, il aſſembla Rhoteric & Ioſeph ſes Medecins, & vn certain Martin Boheſme, qui avoit eſté élevé par Iean de Montreal, tous trois des plus habiles Mathematiciens de ſon temps, & leur donna ordre de travailler de concert à trouver quelque ſûr moyen de naviger ſur les mers ignorées, & dans les climats inconnus: qui pût aſſurer le Nautonnier privé par les tempeſtes, par les obſcuritez, ou par les vaſtes égaremens de l'aſpect des Aſtres connus, qui luy ſervent de guide, & par où il peut en quelque façon connoiſtre la plage où il eſt, & les juſtes eſpaces de ſa traite, & de l'éloignement de ſon bord. Apres de longues meditations, & des conteſtations opiniaſtrées par vne divine & nouvelle invention ils perfectionnerent l'Aſtrolabe, qui juſqu'alors n'avoit eſté employé que par les Aſtronomes, pour connoiſtre le mouvement des planetes, & par vne juſte deſcription des diverſes declinaiſons, ils en rendirent l'vſage commun aux Pilotes & leur firent connoiſtre la latitude (pour parler comme les Coſmographes) de chaque lieu où ils ſe trouvent indépendamment du Ciel & de ſes Aſtres. Cette ſeule invention rend toute l'Europe infiniment redevable au Portugal: de ſorte que ſi noſtre bon deſtin, ou leur beau genie avoit pû auſſi bien rencontrer le ſecret pour s'aſſurer des longitudes, on auroit, ſans aucune crainte d'errer, parcouru les mers tout autour de la terre. Mais comme il n'y a rien dans le mouvement du Ciel de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient qui ſoit fixe, & qui puiſſe ſervir de direction pour meſurer juſte les diſtances, les approches ou les éloignemens: perſonne n'en a pû encore marquer les degrez, ni tracer de routes certaines. Cependant les Maiſtres Pilotes faute de

cette connoiſſance ſont expoſez tous les jours à de dangereuſes erreurs. Peut-eſtre que Dieu ſe ſert de cette difficulté qui reſte, pour aiguiſer l'intelligence humaine, pour en exciter l'induſtrie, ou pour en arreſter l'inſatiabilité. Les Nautonniers toutefois ont receu de cette invention d'aſſez grands & conſiderables avantages. L'Evangile de Ieſus Chriſt s'en eſt répandu en pluſieurs terres; car depuis, pluſieurs habiles & experts Officiers ſe preſenterent au Roy de toutes parts, pour avoir de tels emplois & pour entreprendre de nouvelles courſes.

CHAPITRE SIXIESME.

Canus paſſe les autres & arrive à Congo. Il en amene des Ethiopiens.

PARMI pluſieurs la vertu & la perſeverance de Iean Canus ſe fit admirer. Apres avoir receû les ordres du Roy, & pris des vaiſſeaux, il paſſa de beaucoup les brisées d'Alphonſe. Il alla juſqu'à l'embouchure d'vn grand fleuve (les habitans l'appellent Zaires) qui tire ſa ſource du Nil, & tombe principalement en hyver avec tant d'impetuoſité dans l'Ocean, qu'il ſurmonte la mer, pour ainſi dire, conſerve la douceur de ſes eaux durant plus de quatre-vingts milles, & ſe fait ainſi reconnoiſtre aux voyageurs. Par ordre du Roy Canus avoit apporté certaines colonnes où au deſſous d'vne Croix, les Armes des Roys de Portugal, les noms des Roys, les pays découverts ſelon les divers temps & les divers progrez eſtoient gravez en Latin & en Portugais. Il en éleve donc vne à l'embouchure de ce fleuve pour ſervir de titre à ſa Nation, & d'vn témoignage de ſa conqueſte.

En ſuite ayant remonté ce fleuve il rencontra des troupes d'Ethiopions noirs de viſage, & les cheveux creſpez comme les autres; mais moins farouches, & dont le ſol & l'eſprit plus cultivez ne couſterent aux noſtres que de legers ſoins & de modiques preſens pour les attirer à eux. Ils ſe rendirent aux premieres civilitez, s'approcherent d'eux avec tant de confiance, qu'ils montoient dans leurs vaiſſeaux ſans ſoupçon & ſans crainte. On les auroit pris pour de vieux amis, ſi entre eux il y euſt eu vne maniere de ſe faire entendre: mais n'ayant de part ny d'autre aucun qui fuſt capable de ſervir de truchement, il falut ſe contenter de par-

ler par signes. On apprit comme l'on pût qu'ils avoient vn puissant Roy auquel ils obeyssoient, mais dont la demeure estoit esloignée de plusieurs journées. Canus profitant de cette occasion, donna ordre à quelques-vns des siens de remarquer les divers endroits du pays, & de passer s'ils pouvoient sous la conduite des habitans jusqu'à la Cour du Roy. Ainsi les ayant laissez comme des ostages, il prit pareillement quatre Ethiopiens qu'il emmena en Portugal, s'obligeant par les plus saints sermens de les ramener dans quinze mois dans leur pays. Ces Ethiopiens, par les soins de Canus & par leur naturelle docilité, s'instruisant de plus en plus en la langue Portugaise, commencerent à descrire le Royaume de Congo (car enfin on reconnut qu'il s'appelloit ainsi) & à en déduire les richesses, les coustumes, les loix, avec de l'ordre & de l'apparence.

CHAPITRE SEPTIESME.

Le Roy Iean renvoye Canus & les Ethiopiens. Canus éleve des colonnes bien loin par delà Congo. Revient à Congo & y convertit le Roy, qui le renvoye avec beaucoup de regret, & quantité de presens.

LEVR arrivée donna vne extréme joye au Roy Iean, & apres avoir publiquement loüé la prudence de Canus, & donné ordre de faire bien traiter ses nouveaux hostes, il fit à loisir plusieurs questions & de longues enquestes sur le voyage. Apprehendant toutefois que les Portugais qui estoient restez pour ostages ne souffrissent de l'incommodité du sejour, ou de leur impatience, il commande à Canus de reprendre la mesme route, de remener ses Ethiopiens, de reprendre ses ostages, & apres quelques nouvelles découvertes, que luy-mesme aille visiter le Roy de Congo, & le sollicite de se faire Chrestien. Cela fut heureusement & en peu de temps executé. Canus profitant d'vn temps favorable, ramene les Ethiopiens & reprend ses ostages de bonne foy, & de peur de perdre le beau temps, fait voile deux cens lieuës par delà le Royaume de Congo. Il éleve pareillement deux autres colonnes en deux differents lieux, dont l'vn a pris le nom de Saint Augustin, à cause de son heureux abord le jour

de ſa feſte, & l'autre l'a pris du nom de la pierre meſme dont ſa colonne eſtoit conſtruite.

Il revint de là à Congo, où il fut receû parmi les applaudiſſemens & les congratulations: & il ſe preſenta au Roy avec vn grand equipage, & luy fit de riches preſents. Le Roy ayant appris des ſiens juſqu'où avoit eſté la munificence & la bonté de Iean, le receût avec de grands témoignages d'eſtime & de bienveillance. En ſuite & peu à peu Canus prit occaſion, ſelon l'ordre expres qu'il avoit de luy parler des choſes divines, & de l'exhorter à renoncer à des Dieux fabuleux, pour ſuivre le culte du Dieu du Ciel, & du Createur de la Terre; & en cét endroit il fut aiſé de voir comme la veritable charité a tout vn autre pouvoir pour la converſion des ames, que la pompe des mots & que les artifices de l'oraiſon. Canus eſtoit vn homme de guerre élevé dans les armes pluſtoſt que dans les lettres. Cependant ce Roy barbare ſe laiſſe tellement toucher aux ſimples diſcours de ce guerrier, & s'embraze à ce point d'vn zele veritable & d'vne ſainte pieté, qu'il ne peut ſe ſouler de l'entendre, & qu'il l'accable tous les jours de nouvelles queſtions ſur ſa Religion. Davantage, il taſchoit de porter dans ſes meſmes ſentimens ſes plus familiers amis, & les principaux de ſa Cour. Il ne faut pas auſſi douter qu'il n'y euſt de ſécretes inſpirations du Ciel, qui par des mouvemens inconnus diſpoſaſſent inſenſiblement ces pauvres aveuglez à recevoir ces premiers rayons du ſalut: Mais ſi le champ eſtoit bien preparé pour y ſemer l'Evangile, le temps de retour de Canus eſtoit auſſi tres-proche. Le Roy encore qu'il jugeaſt bien qu'il auroit en ſa perſonne vn puiſſant Advocat aupres de ſon Maiſtre, le laiſſa neantmoins partir à regret. Il luy donna vne eſcorte des plus nobles de ſa jeuneſſe ſous la conduite d'vn nommé Zacuta: (qui avoit eſté vn des quatre premiers amenez en Portugal) il luy donne ordre de faire ſes complimens à Iean, de luy rendre graces de toutes ſes faveurs, & de le ſupplier de renvoyer à Congo le meſme Ambaſſadeur avec des gens baptizez & bien inſtruits dans les myſteres du Chriſtianiſme, & des Preſtres du grand & vnique Dieu; parce qu'il a vn extréme deſir de ſuivre les maximes Chreſtiennes, & de les pouvoir eſtablir & perſuader à ſes enfans & à ſes proches, & s'il peut meſme encore, à tout ſon Royaume. Il

adjouſte à ces ordres de magnifiques preſents, de grands & extraordinaires morceaux d'yvoire, quantité d'habits (car c'eſt toute la richeſſe d'Ethiopie) faits de feuilles de palmier, & d'vne façon toute induſtrieuſe.

CHAPITRE HVITIESME

Jean reçoit bien les Ethiopiens; les fait inſtruire, & les renvoye avec des Docteurs. L'Oncle du Roy reçoit le bapteſme, fait baſtir vne eſpece de Temple, & fait baptizer ſa famille, & tous ceux qu'il peut perſuader.

LE Roy Iean, comme eſtant vn Prince tres-pieux, receut vne joye incroyable d'vne ſi heureuſe ouverture à l'Evangile. Donc le Roy & la Reyne Eleonor ſa femme, quand toutes choſes furent en eſtat, preſenterent au bapteſme avec beaucoup de joye & de pompe ce Zacuta. Les Princes & les Seigneurs rendirent pareil office aux autres Ethiopiens, conformément à l'ancienne pratique de l'Egliſe. Zacuta fut nommé Iean, & chacun des autres prit le nom de ſon parrain. Apres le bapteſme ils furent mis entre les mains d'habiles Docteurs, qui durant deux ans entiers les inſtruiſirent de tout ce qui concerne les myſteres & les mœurs des Chreſtiens: & on reſolut d'envoyer vne nouvelle ambaſſade à Congo, avec de ſuperbes preſents, & de magnifiques ornements pour la celebration des myſteres. On ne renvoya pas ſeulement ces Neophytes: mais on y adjoûta trois Peres Dominicains des plus habiles & des plus vertueux de leur Ordre, pour inſtruire les Ethiopiens, & pour leur adminiſtrer les Sacremens. On y mena meſme des Architectes, pour y baſtir des Temples au vray Dieu, & l'Ambaſſadeur eut pour Chef Conſalve Soſa, qui eſtant mort de la peſte, eut pour ſucceſſeur, du conſentement de tous, Rodrigue ſon neveu.

Les Ethiopiens d'vn autre coſté eſtoient dans vne extréme impatience d'apprendre quelque choſe de la nouvelle Religion, & les plus grands & les plus petits deſiroient ardamment l'arrivée des Chreſtiens. Sur tous l'oncle du Roy de Congo, qui commandoit dans les places maritimes (ils appellent cette charge *Sonum*) teſmoignoit en avoir vne paſſion extraordinaire. Au

premier avis qu'il eut de l'abord des noſtres, il accourut au port accompagné de grand nombre d'hommes, & les receut au bruit des cimbales & des trompetes, & dans des tranſports de joye incroyables. Mais parce qu'il eſtoit déja vieux, & de peur de perdre vne ſi ſainte occaſion que Dieu luy faiſoit naiſtre, il voulut eſtre d'abord baptizé avec le plus jeune de ſes fils, à qui ſon peu d'âge ne permettoit pas de pouvoir demander le bapteſme. Toutefois pour rendre quelque ſorte de reſpect au Roy & à ſes enfans, il ne voulut pas ſouffrir que ſon autre fils déja adulte & eſgalement enflammé du deſir d'eſtre Chreſtien, fuſt baptizé avant le Roy & ſes enfans, de peur de quelque jalouſie, ou de crainte de cauſer quelque froideur pour des myſteres ſi importans. Ayant donc ſur le champ & à la haſte dreſſé vne eſpece de Temple de feüilles & de rameaux, on éleva trois Autels à la maniere Chreſtienne, & on commença à y baptizer pour la premiere fois avec des joyes publiques & extraordinaires en l'année 1491. Le pere receut pour ſon nouveau nom celuy d'Emanuel: & le fils fut appellé Antoine. Mais ce vieillard ne ſe contenta pas de taſcher d'edifier les teſmoins de ſon action par vne contenance pieuſe, modeſte, & conforme à ſa nouvelle religion. Il aſſembla encore les peuples, & commença à preſcher luy-meſme contre leurs fauſſes divinitez, & leurs ſuperſtitions criminelles avec tant de zele, & avec vne ſi fervente abjuration de ſes premieres erreurs, qu'il fit bien connoiſtre que la main de Dieu avoit operé en luy, & qu'elle eſtoit la cauſe d'vn ſi notable changement.

CHAPITRE NEVFVIESME.

Le Roy eſt ravi de la converſion de ſon oncle. Emanuel renverſe les idoles. Veut punir l'irreverence des Courtiſans.

LE bruit de ces choſes donna vne joye incroyable au Roy de Congo, qui pour en rendre des témoignages plus effectifs, adjouſta à ces premieres conjouïſſances le don d'vne terre qui avoit trente lieuës de longueur ſur dix de largeur. Emanuel de ſon coſté animé du favorable jugement que le Roy avoit fait de ſon procedé, accompagna ſes premieres & ſi ferventes inſtructions d'vne autre action fort conſiderable

par

Car par vn Edit il fit rechercher exactement toutes les Idoles, & malgré le murmure des plus opiniaſtres, ou des plus aveuglez, les ayant entaſsées les vnes ſur les autres, il les fit toutes brûler. On ne peut exprimer le reſpect qu'il portoit aux Preſtres de Ieſus-Chriſt, il les honoroit comme des hommes deſcendus du Ciel, & ne ceſſoit de leur faire des queſtions ſur les myſteres & ſur les vertus qui peuvent nous le faire gagner. En ſuitte il eſtoit toûjours en prieres pour obtenir de Dieu de luy donner le temps de reparer dans le peu de jours qui luy pouvoient reſter, les impietez & les profanations où il avoit conſumé la plus grande partie de ſa vie: & qu'apres avoir ſervi ſi ſuperſtitieuſement & ſi long-temps le demon, il puſt du moins conſacrer à Ieſus-Chriſt, & employer dans vne ſainte & veritable pieté le reſte de ſes années. Certains Officiers ou Courtiſans des plus conſiderables, faiſans vn peu trop de bruit à la porte du Temple, ou par mégarde, ou par jeuneſſe, ainſi qu'il entendoit la Meſſe, furent ſur le champ punis, tant il eſtoit religieux aux myſteres; tant il avoit ſoin de faire garder le reſpect & le ſilence pendant vn ſi ſaint ſacrifice; & tant il ſe ſentoit indigné contre l'irreverence des hommes, dans vn myſtere où le Dieu qu'ils adorent s'immole pour eux. Il eſt ſans doute que les jeunes gens, qui parmi nous n'euſſent eſté que legerement coupables, auroient perdu la vie, ſi leur jeuneſſe n'euſt attiré ſur eux vn peu de pitié, & ſi les Portugais n'euſſent oppoſé à ſa ſeverité l'exemple & le ſouvenir de la clemence divine.

CHAPITRE DIXIESME.

Soſa va vers le Roy. Sa reception. Deſcription de la pompe, du Throſne, & de l'habit du Roy, & des preſents de Soza.

ENFIN les envoyez du Roy de Congo arriverent, qui prierent noſtre Ambaſſadeur de ne pas differer plus long-temps de l'aller voir, qu'il l'attendoit dans Ambaſſe, où il faiſoit de perpetuelles feſtes de joye, pour le bapteſme de ſon oncle: qu'il eſtoit dans vne extréme impatience de pouvoir avec le reſte de ſon Royaume, eſtre aggregé au nombre des enfans de Dieu. Cette nouvelle obligea Soſa de ne pas retarder davantage, & ayant laiſsé quelque ſoldateſque pour la garde de ſes vaiſſeaux, il ſe mit en chemin avec le reſte de ſa troupe. Emanuel outre beaucoup d'autres

faveurs, luy donna vne escorte de deux cens hommes ; mais pour porter leurs hardes, & sur tout les ornemens Ecclesiastiques, les porte-faix s'en chargeoient à l'envi les vns des autres. Au milieu du chemin ils trouverent vn des principaux Officiers du Roy, & vn peu apres ils en rencontrerent vn autre venu seulement pour rendre leurs respects à nôtre Ambassadeur. Estant prés de la ville les habitans armez & divisez en trois escadrons, selon la coustume du pays, sortirent à leur rencontre, chantans les graces qu'ils avoient receuës des Portugais. Si bien que toute la ceremonie de ces bataillons rangez, cette marche observée, & cette sorte de chants continuez pourroient estre comparez à vne de nos plus solennelles & plus pompeuses processions. Quelques-vns d'entre eux entonnoient leurs chansons, & quelques autres les suivoient, Enfin la foule se meslant au concert, poussoient des tons hauts & forcez, mais de mesure, & dans de justes espaces; & ayant avec des visibles marques d'vne extréme joye mis les nôtres au milieu d'eux, ils les conduisirent en cét ordre au Palais du Roy. Enfin le concours du peuple fut si grand, que le desordre s'y mit, & qu'à peine les nostres pûrent trouver passage pour aller saluer le Roy. Il estoit dans vne chaire d'yvoire placée sur vn throsne esleué, où l'on pouvoit le voir de toutes parts ; Il avoit vn turban ou vne coiffure de teste faite de feuilles de palmier, mais d'vne maniere industrieuse & galante. Il estoit nud depuis la teste jusques vn peu au dessous du nombril, le reste du corps estoit vestu d'vne estoffe de soye ; le bras gauche estoit paré de quelques bracelets d'airain, & vne queuë de cheval (il n'est que le Roy seul qui la puisse porter) luy pendoit sur les espaules. Nostre Ambassadeur fut ainsi introduit & receu fort magnifiquement. Aprés les saluts & les complimens, & aprés luy avoir fait entendre les volontez de son Maistre, il fit deployer aux Prestres qui l'environnoient, tous ses presents ; vn riche vestement, vn beau tableau, des vases d'or & d'argent, & enfin tout ce qui peut servir aux ceremonies Chrestiennes ; & les fit voir à tout le peuple, le Roy ayant témoigné le desirer ainsi. Cependant luy-mesme consideroit attentivement le tout, & demandoit de temps en temps l'vsage ou le mystere de chaque chose. Il y avoit entre autres vn riche & brillant estendart de la Croix, que le Pape Innocent huictiesme ayant beni dans vne procession

ſolemnelle, avoit envoyé au Roy de Portugal. A peine fut-il developpé & exposé aux yeux du peuple, que le Roy & toute l'aſſemblée ſe jette à genoux pour l'adorer. Car les Ethiopiens obſervoient ſi exactement toutes ſortes de geſtes & de mouvemens de nos Preſtres, qu'ils eſtoient auſſi prompts que les Portugais, ſoit à joindre les mains, ſoit à s'incliner, ſoit à ſe mettre à genoux. Les noſtres en ſuite furent conduits en divers logis.

CHAPITRE ONZIESME.

Le deſſein de baſtir vn temple. Deſcription du grand lac. Le bapteſme du Roy & de la Reyne Obſtination du ſecond fils Panſus. Victoire du Roy Chreſtien. Bapteſme du fils aiſné dans la nouvelle Egliſe. Il reçoit le nom d'Alphonſe.

ON commença de parler tout de bon du bapteſme du Roy & de la Reyne. Mais pour rendre la choſe plus ſolemnelle, on trouva à propos de faire baſtir auparavant vn Temple à la maniere Chreſtienne. L'entrepriſe toutefois paroiſſoit difficile. Car il faloit aller querir bien loin & les pierres & le ciment. Mais le zele prevalut aux difficultez : & le Roy en teſmoigna tant d'ardeur & tant d'empreſſement, qu'on mit auſſi-toſt la main à l'œuvre, & que le grand nombre d'ouvriers luy fournit dans peu de temps tous les materiaux neceſſaires, & mit le tout en eſtat d'eſtre commencé. Comme on avoit deſtiné vn Temple à la ſainte Croix, la premiere pierre fut poſée le cinquieſme jour de May, que l'Egliſe a conſacré du nom de l'Invention de ce ſacré bois. Mais parmi de ſi doux progrez, nouvelles arrivent que les ennemis ſont ſur la frontiere du Royaume, où ils brûlent, ſaccagent & enlevent tous les beſtiaux, & tout ce qu'ils rencontrent. Il y a dans l'Ethiopie interieure vn vaſte* lac, & qui ſemble vne mer : car on croit que ſa longueur eſt environ de cent lieuës. Il ſert de ſource aux trois plus grands fleuves de l'Afrique. Au Nil, dont l'antiquité a cherché ſa ſource avec tant de ſoin & ſi peu de ſucces, & qui ſe décharge dans la mer Mediterranée. A Cuama & au Zaire, dont nous avons parlé, & ces deux derniers vont tomber dans l'Ocean. Ce lac contient quelques Iſles de ſi grande eſtenduë, & ſi peuplées, qu'il en peut ſortir

Zaire ou Zembere.

trente mil hommes portans les armes. Les plus celebres toutefois de ces peuples ſont les Mundequetis, qui en ce meſme temps s'eſtoient revoltez contre le Roy de Congo, & qui conſternez & comme confus avoient pris les armes, & faiſoient ainſi des courſes ſur les frontieres du Royaume. Le Roy jugeant que ce mal impreveû demandoit vn ſoudain remede, & meſme ſa preſence pour en éviter vn plus grand, ſe reſout de ſe munir du ſaint bapteſme, & d'employer ces premiers ſoins à ſon ſalut. La Reyne ne voulut pas non plus differer davantage, & pour donner des marques de leur ſouvenir & de leur reconnoiſſance envers les Roys de Portugal, l'vn prit le nom de Iean, & l'autre d'Eleonor. Les Ethiopiens accoururent de toutes parts à ce ſpectacle, & pluſieurs perſonnes de condition ſuivans les ſaints exemples de leur Roy, & les ſalutaires conſeils des Predicateurs, s'enrollerent ſous l'eſtendart de Ieſus-Chriſt. Des deux fils du Roy, l'aiſné, Prince doüé de toutes les loüables inclinations, & d'vn amour particulier pour toute ſorte de vertus, s'eſtoit déja avancé vers l'ennemy pour en defendre les frontieres. Le plus jeune nommé Panſus Aquitimus, ſoit que la Providence l'euſt deſtiné pour exercer les bons, ſoit que ſes inclinations fuſſent plus farouches, ne put jamais eſtre deſabuſé de ſon erreur, ni arraché de la ſuperſtition de ſes peres. Le Roy donc ayant mis ſon armée en eſtat, & ayant pris avec ſoy quelques Portugais, va droit à l'ennemi. Soſa luy mit à la main le ſacré eſtendart de la Croix, l'encourage de livrer hardiment bataille, & luy promet la victoire, pourveu qu'il conſerve toûjours la meſme confiance qu'il a témoignée avoir en ce ſacré eſtendart. Ces promeſſes ne furent ni temeraires ni vaines. La Croix arborée, auſſi-toſt les rebelles furent battus & mis en fuite, & le Roy retourna peu apres victorieux dans ſon pays. Son fils aiſné le ſuivit, & ayant pris ſoin de ſe faire inſtruire dans la religion Chreſtienne, il fut en eſtat de recevoir le ſaint bapteſme dans le temple qui ſe trouva délors achevé. Il y receut le nom d'Alphonſe qu'il deſira, pour eſtre plus conforme au fils du Roy de Portugal, qu'il ſçavoit eſtre ainſi appellé. Pour rendre la joye plus grande, pluſieurs perſonnes de qualité furent avec luy baptizées. Mais luy s'eſtant retiré dans les terres des * Sundes, dont il eſtoit Gouverneur pour le Roy ſon pere, il y fit toutes les fonctions

* Vne des ſix Provinces de Congo.

d'vn veritable Apoſtre, & y preſcha luy-meſme à tout le monde la verité de l'Evangile.

CHAPITRE DOVZIESME.

Départ de Soſa. Diſgrace des Portugais laiſſez dans l'Ethiopie. Changement des eſprits. Les femmes achevent de ruiner la Religion Chreſtienne.

TOVTES choſes eſtant ſi bien diſposées en faveur du Chriſtianiſme, Soſa tres-ſatisfait de ſon voyage, retourne en Portugal, ayant laiſsé quelques Preſtres pour cultiver & tâcher d'accroiſtre les premiers progrez. Toutefois les vns perirent, ſoit par les extraordinaires chaleurs, ſoit par l'intemperie du climat, & les autres durerent peu aprés eux, ſoit par cette viciſſitude perpetuelle en toutes les choſes terreſtres, ſoit par les mauvais traitemens qu'ils receurent, & les cruautez que leur firent ſouffrir les Ethiopiens, ſur tout en l'abſence d'Alphonſe. Car tant qu'il ne fut queſtion que des ceremonies & que des myſteres: encore qu'il y ait des choſes au deſſus de l'intelligence, elles en paroiſſoient plus dignes d'vne veritable divinité. Ainſi ces barbares eſprits ne laiſſoient pas d'y trouver quelque conformité avec la raiſon, & ne faiſoient paroiſtre aucune repugnance de les croire. Mais ſi toſt qu'on voulut eſtablir les rigueurs de la juſtice, les loix de la temperance, & la parfaite ſoûmiſſion à la loy & à la diſcipline Chreſtienne: quand on vint à parler d'exterminer toute ſorte d'augure & de pronoſtiques, de reſtituer les choſes mal acquiſes, de pardonner les injures, de combattre les mauvaiſes inclinations, de mépriſer les plaiſirs; d'abord, comme ſi l'on avoit vané le grain, & trié le bon pour le porter net au moulin, il ſe fit vn grand partage des eſprits. Les bons voulurent auſſi-toſt ſe ſeparer des méchans; ceux-là épris de l'amour de la vertu, ou effrayez des craintes de la peine, ſe plaiſoient dans l'equité, ne deſiroient que la paix, fuyoient les voluptez, & rendoient mille preuves de reſpect & de bienveillance aux directeurs de leurs conſciences. Les autres au contraire engagez dans les lacs du demon retomberent auſſi-toſt dans leurs premieres erreurs, dans l'avarice, dans leur ſuperbe, & dans leurs infames turpitudes: &

prenant averſion pour toute ſorte de lumiere & de conduite, fuyoient tous les gens de doctrine & de pieté. Mais ce malheur ne ſe répandit pas ſeulement dans le vulgaire : les plus riches & les plus qualifiez conceûrent d'autant plus d'horreur pour les maximes innocentes & difficiles du Chriſtianiſme, qu'ils eſtoient fortement incitez par les méchans, & doucement attirez par les plaiſirs. Le Roy meſme qui avoit témoigné dans les commencements tant d'ardeur & de reſolution, ſi toſt qu'on luy voulut oſter la douceur du laict, & l'accouſtumer à des viandes plus ſolides; conceût d'abord de ſi grands deſirs de ſa premiere façon de vivre, qu'il n'y paroiſſoit plus en luy aucune marque de la force du Chreſtien. Les plaiſirs paſſez, ſes amuſemens, ſes yvreſſes, & les autres ſuites de ſa débauche luy revenoient dans l'eſprit. Les auſpices & les ſortileges dont toutes ces nations barbares ſont infatuées, s'offroient à tous moments à ſa memoire. La liberté de faire éclater ſon courroux, & la douceur de la vengeance flattoient ſenſiblement ſon ame; Enfin le demon reüſſit ſi bien par tous ces artifices, & fit de ſi heureux efforts, que non ſeulement ce Prince décheût d'abord du ſaint eſtat où il eſtoit vn peu auparavant, & qu'il taſcha de bannir de ſon ame le ſouvenir de la vraye Religion, mais meſme qu'il rendit inſupportables à ſes yeux & à ſes oreilles le ſeul aſpect des Preſtres, & leurs charitables remonſtrances. Les femmes acheverent ce damnable ouvrage: car ainſi que la pluſpart des autres Nations barbares, les Ethiopiens, outre leur femme legitime, ont la liberté d'avoir plus ou moins de concubines, ſelon que leurs facultez leur peuvent permettre d'en entretenir. Ces miſerables ſe voyant de toutes parts mépriſées & rejettées par ces nouvelles ſeveritez du Chriſtianiſme, comme elles ne ſont point capables de reſiſter à leurs reſſentimens, elles ne peurent ſouffrir cette injure & cette violence, pluſtoſt par l'intereſt de leurs plaiſirs & de leur ſexe, que de leur loy. Elles s'aſſemblent, & par leurs amis communs commencent à faire leurs remonſtrances au Roy: Qu'il repudiaſt ces religions eſtrangeres, & ces barbares & horribles manieres de vivre: Qu'il jouïſt des biens actuels, & de l'abondance des choſes effectives, & qu'il oſtaſt de ſa penſée vne felicité ideale future & incertaine, qui luy couſtoit la perte des plaiſirs preſents, & la jouïſſance de toutes les douceurs & de toutes les commoditez de la vie.

CHAPITRE TREIZIESME.

Panſus perſecute les Chreſtiens. Alphonſe les protege. Il eſt calomnié & accusé. Abſous & reſtabli en ſes biens. Fait abattre les Idoles malgré le Roy meſme, dont la mort le raſſure. Panſus s'oppoſe avec des troupes à ſon inſtalation dans le Throſne.

CEs flateries n'eſtant déja que trop bien écoutées du Roy, eurent beaucoup de partiſans, & entre tous les autres, le ſecond fils du Roy Panſus Aquitimus, qui redoublant ſes inſtances, & ſe joignant à leurs ſollicitations, reduiſit bien-toſt toute la Religion à l'extremité. Il y eut pourtant quelques gens de bien & fideles, qui empécherent leur violence, & qui bien que plus foibles en nombre, ſouſtenus par le Ciel & par la juſtice de la cauſe, ſe trouverent aſſez forts pour leur reſiſter. Alphonſe toutefois n'oublioit rien des ſoins deûs à la religion de la verité, & à la liberté de l'Evangile, & témoignant beaucoup de compaſſion de l'aveuglement de ſon pere, par exemples & par paroles, il retenoit le plus qu'il pouvoit les nouveaux convertis & les novices Chreſtiens. Pour lever cét obſtacle, quelques Grands du Royaume abordent Panſus bruſlant déja du deſir de regner, le flatent, & de concert avec luy, taſchent par mille accuſations de rendre Alphonſe ſuſpect à ſon pere. Ils luy dirent que ce Prince dégenerant de la vertu de ſes anceſtres, avoit non ſeulement renoncé à toute ſorte de ſenſibilité pour ſon païs & pour ſes anciennes couſtumes: mais meſme ſi fort aux devoirs & aux tendreſſes de la nature, qu'il mépriſoit & peut-eſtre auſſi haïſſoit le Roy. Que par les enchantemens qu'il avoit appris depuis peu des Chreſtiens, il ſçavoit déſeicher les fleuves, corrompre les fruits, & ſe diſpoſoit à enlever ſes concubines. Comme ils déchiroient par ces calomnies & par ces accuſations la reputation de ce fils innocent, ils ſceurent ſi bien fraper ce vieillard jaloux, & auſſi foible d'eſprit que de corps, qu'il ſe reſolut d'oſter toute ſorte d'authorité à Alphonſe, & que par vne derniere injuſtice il le priva de tous ſes honneurs & de tous ſes revenus. Ce courageux ſerviteur de Dieu alloit ſuc-

comber à ces malices, & estre reduit dans les deserts, accablé de honte & de misere, si par des coups secrets de la bonté divine, quelques personnes considerables n'eussent hautement representé au Roy le tort qu'il faisoit à l'heritier presomptif du Royaume, à l'aisné de ses fils, & à vn sujet d'vne vertu connuë, s'il le condamnoit sans l'entendre. Qu'il repassast vn peu dans son esprit ses derniers exploits, quand il repoussa si vigoureusement les ennemis: sa prudence & ses soins à conserver la paix & l'intelligence parmi ses sujets; & enfin ses respects & sa fidelité envers luy. Qu'il jugeast en suite si ses ennemis n'avoient point controuvé pour sa perte ce qu'on avoit osé hazarder à ses ordres trop faciles: & enfin si ce qu'on luy imputoit pouvoit se rencontrer dans vn si bon naturel, & s'accorder avec tant de loüables qualitez. Qu'il luy establist des Iuges equitables qui s'instruisissent au vray de la vie & des procedez de son fils, & qui aprés d'exactes enqueſtes & de religieuses procedures, ordonnassent en justice & en liberté de l'accusé & des accusateurs.

Le Roy enfin touché par ces remonstrances, & comme revenu de sa lethargie, s'accuse en soy-mesme de legereté; dissimulant toutefois ses intentions, il recherche exactement tout ce dont on accusoit son fils: & en ayant reconnu la fausseté, il le restablit dans toutes ses dignitez, ses honneurs & ses bonnes graces, parmi les applaudissements de tous les gens de bien: & fit mourir d'vne mort infame tous ces lâches calomniateurs, pour éviter vne seconde & pareille insolence. Alphonse reconnoissant visiblement ne devoir son salut qu'aux bontez de Dieu, en épousa encore plus ardamment & plus librement les interests du Christianisme, & en entreprit non seulement la deffense, mais encore la propagation. Outre ces premiers moyens dont il s'estoit servi jusqu'à ce jour pour exterminer les superstitions payennes, il fit encore publier dans tout le Royaume la deffense d'avoir & d'adorer des Idoles, ni en public, ni en particulier. Cét Edit jetta ses ennemis dans la derniere rage. Ils s'assemblent & vont au Palais du Roy, & ayant artificieusement suscité quelque espece de tumulte, ils persuadent à ce Roy credule & timide, que s'il ne revoque promptement cét Edit, tout va estre en desordre & en combustion. Ce pere intimidé envoye promptement à son fils, & luy fait dire qu'il songe bien à ce qu'il veut faire,

re, juſqu'où il pretend porter ſes projetz ; & qu'il prenne bien garde qu'vne eſtrangere & nouvelle religion qu'il veut ſouſtenir avec tant d'opiniaſtreté, n'attire ſa ruine viſible, celle de tous les ſiens, & de toutes leurs fortunes. Alphonſe ne laiſſe pas de tenir ferme dans ſa reſolution, bien perſuadé que Dieu eſt beaucoup plus à craindre que les hommes. Mais cette fermeté du fils irrite le pere, qui luy envoye vn ordre exprés de le venir trouver inceſſamment. Ce fils voyant que les intereſts de la religion naiſſante dépendoient de l'eſtat de ſa vie, s'excuſe ſur les dangers de la guerre, & cherchant tous les jours de nouvelles raiſons de ſon retardement, le differe ſi à propos, qu'enfin il apprend la maladie de ſon pere, & quelques jours en ſuitte ſa mort, les remedes eſtant devenus impuiſſants contre la force de ſes maux & le nombre de ſes années. Cependant Panſus également ſollicité par ſa propre ambition, & par le conſeil des méchans, conçoit vne certaine eſperance du Throſne. Il ſollicite à ſon tour ſes futurs ſujets. Il les appelle familierement. Il fait eſperer vne grande licence & vne entiere liberté dans les manieres de vivre : & enfin pour donner à ſon frere vne plus formelle excluſion du Royaume ; il leve des troupes.

CHAPITRE QVATORZIESME.

Alphonſe ſe jette dans Ambaſſe : parle au peuple, & l'irrite contre Panſus. Ce temeraire ne laiſſe pas d'attaquer Alphonſe, qui luy donne la fuite preſque ſans combatre, & le prend ſans y penſer. Panſus meurt payen, & on pardonne à ſon Lieutenant General, qui ſe convertit.

ALPHONSE exactement averti de la mort du Roy & de ces choſes, par la Reyne qui en avoit de l'horreur, s'avance à grandes journées, & ſe jette de nuit dans Ambaſſe. Si toſt qu'il eſt jour il aſſemble le peuple extrémement partagé ſur les affaires preſentes, & commençant ſon diſcours par la deſcription de la premiere arrivée des Portugais, & par les obligations que feu le Roy ſon pere & tout ſon Royaume leur avoit, il pourſuit qu'il ne faiſoit pas difficulté de proteger de tels hommes,

mes, & vne ſi ſainte religion que celle qu'il en avoit appriſe & receuë d'vn conſentement ſi general & ſi approuvé. Qu'il avoit ſujet de ſe plaindre de ſon frere & de ſes partiſans, de luy avoir tendu ſi ſouvent des embuſches, d'avoir voulu fleſtrir ſa reputation par des crimes inventez, & de l'avoir voulu injuſtement dépoüiller de ſes biens. Que Panſus dés le vivant de ſon pere avoit conceû vn eſpoir temeraire, & de coupables deſirs de de regner. Qu'aprés ſa mort, voyant qu'il ne peut juſtement l'empeſcher de monter ſur le Throſne, il n'épargne ni violence ni crimes pour le fruſtrer de ſa ſucceſſion. Que pour peu que le droit des gens, que les anciennes loix du pays, ou que les penſées de la vie eternelle ayent de force ſur leurs eſprits; ils ne preferent pas au veritable aiſné, au legitime ſucceſſeur de la Couronne, & à vn Prince enfin qui ne deſire que le bonheur de ſes ſujets, vn cadet temeraire & abusé par les mauvais conſeils des gens perdus & des ames impies. Qu'ils prennent ſur tout garde de ne point negliger les lumieres du Ciel qui leur ſont offertes pour embraſſer les erreurs & les tenebres, dont ils ſont ſi heureuſement ſortis. Qu'ils n'ont rien à craindre de Panſus ni de ſes troupes. Que la bonté & la juſtice du Dieu immortel ſçauront bien maintenir leur propre cauſe, & le parti des juſtes ſentimens. Ayant dit à peu prés ces choſes, & quelques autres auſſi propres aux affaires preſentes, avec beaucoup de vehemence & d'action, les auditeurs en furent tellement & ſi ſoudainement émeus, que tous d'vne voix & d'vn concert auſſi impreveû qu'incroyable, les bons & les méchans ſalüerent & declarerent Alphonſe pour leur Roy.

Si toſt que ces nouvelles furent portées à Panſus & à ſon armée qui eſtoit campée prés des faux-bourgs: de peur de donner loiſir à ſon frere d'aſſembler du monde, & de ſe mettre en eſtat de ſe pouvoir deffendre; il diviſe en deux les troupes qu'il peut avoir, & les fait marcher droit vers la ville. Le Roy ne s'en eſtonne point, & avec environ trente-ſix ſoldats qu'il avoit en tout (comme il a depuis avoüé luy-meſme par ſes lettres) il encourage la foule du peuple deſarmé, à qui la peur avoit fait chercher du refuge au Palais, & les aſſeure que ce Dieu qu'ils ont reſolu d'adorer ſur leurs autels, au lieu de leurs Idoles, combattra pour eux. Ces promeſſes ne furent pas vaines. A peine l'en-

nemi paroiſt à la portée d'vn trait, que les Chreſtiens, partie ſans armes, partie mal armez, aprés avoir hautement prononcé le nom de Ieſus-Chriſt, & crié à la Portugaiſe, Saint Iacques, d'abord l'avant-garde ennemie s'eſtonne, comme ſi elle avoit eſté frapée de la foudre, & aprés avoir flotté quelque temps entre la crainte de combatre & le deſir de fuïr, elle tourne auſſi-toſt le dos, & ſe renverſant ſur le corps de l'armée, & ſur les troupes qui l'épauloient, y porte la crainte & le deſordre, les force à fuïr, & à s'aller cacher ſur les montagnes, & dans les foreſts, & autres lieux inacceſſibles. Cette victoire preſque incroyable & toute ſurnaturelle fut ſuivie d'vne ſeconde gueres moins eſtonnante. Les Chaſſeurs avoient tendu dans la foreſt vne certaine machine pour prendre vne beſte; Panſus ſe precipite dedans, & y eſt arreſté par tant de bleſſures & avec tant de force, qu'il ne peut s'en retirer. Il eſt pris & mis en priſon, où il meurt dans vne brutale obſtination pour ſes erreurs, nonobſtant tous les ſoins que ſon frere daigne prendre pour l'en deſabuſer. Son Lieutenant General eut plus de ſoin de ſon ſalut & de ſa reputation. Ayant eſté pris dans la fuite generale des ſiens, & eſtant aſſuré de ſa punition, il envoye vn homme au Roy, & le charge de luy dire qu'il ne demande point la vie qu'il a trop merité de perdre : mais ſeulement le bonheur de n'en pas ſortir ſans eſtre initié dans les myſteres des Chreſtiens. Qu'au premier choc des armées il avoit veû autour d'Alphonſe des hommes d'vne apparence plus qu'humaine, diſtinguez des autres par vne croix qu'ils portoient, & telle que celle que les Portugais adorent, tout brillans de lumiere, & combattans d'vne valeur extraordinaire. Que cette viſion ayant eſté commune aux troupes de Panſus, avoit causé cette fuite ſubite & generale. De ſorte qu'il ne doutoit point qu'il y euſt d'autre Divinité que celle des Chreſtiens ni dans le ciel, ni ſur la terre, qui meritaſt des autels & de l'encens. Alphonſe voyant ſa reſipiſcence ne dedaigna pas de faire grace à ce brave; au contraire il l'accueille humainement, & l'ayant fait baptizer luy accorde la vie, à condition qu'au lieu de combattre deſormais, il n'auroit luy & les ſiens d'autre peine, que celle de garder & de nettoyer le temple de la Croix, de tenir les fonts baptiſmaux propres, & de fournir des eaux neceſſaires pour le S. Sacrement de Bapteſme.

CHAPITRE QVINZIESME.

Cette victoire rend Alphonse paisible. Artifices du Roy de Bengala pour se conserver l'amitié d'Alphonse, & pour se servir des Portugais. Chassé par les siens il s'en va en Portugal, où il est baptizé avec grande pompe.

CETTE victoire fut extrémement avantageuse à la Religion: & le Roy s'estant mis en possession du Royaume, surmonta heureusement toutes les revoltes que ces barbares oserent tenter contre le progrez de l'Evangile. Ainsi Alphonse regna le reste de sa vie, qui dura cinquante années, & s'acquita dignement de tous les devoirs de bon Prince, & de zelé promoteur de la Religion. Dans ce mesme temps que l'on commença de prescher l'Evangile dans le Royaume de Congo, le Prince des Beniens ses voisins, pria avec des grandes instances le Roy Iean par son Ambassadeur, de luy faire part de son amitié & de sa Religion: mais l'evenement fit bien voir qu'il cherchoit plustost sa protection, le secours des Portugais, & l'affermissement de sa fortune, que l'interest du Christianisme, ou de son salut. Cependant on luy envoye tres-volontiers de bons prestres, qui ayant pendant quelque temps taſché de tirer ce méchant homme de ses impies erreurs & de ses sacrileges superstitions, furent rappellez par le Roy, & s'en retournerent sans aucun succes. Vne seconde entrepriſe eut des commencements aussi peu favorables, & vne issuë encore plus disgraciée. Nous avons fait mention vn peu plus haut de * Gambea & de Zanaga, qui sont les deux plus considerables fleuves de tous ceux qui se trouvent dans l'Ethiopie Occidentale. Les anciens les appelloient Stachir & Darat. Tout le païs qui avance vers le Cap vert entre ces deux fleuves, est habité par ces peuples qu'on appelle Ialophes. Leur Roy (son nom estoit Benoin) ayant contracté quelque espece d'amitié avec les Portugais, fut sollicité par plusieurs Ambassadeurs, & par de frequents presents que luy envoya le Roy Iean, de vouloir se ranger au parti de Iesus-Christ. Cét infidele en donne quelque sorte d'esperance, & amuse cependant les saints desirs du Roy par des

* deux branches du Niger.

vaines promeſſes, & par des défaites artificieuſes. Il traite en effet parfaitement bien tous les Chreſtiens qui abordent en ſon païs, les honore de careſſes & de preſents : toutefois ce n'eſtoient que des bontez mercenaires & politiques, & il n'agiſſoit qu'en veuë des avantages apparents, & des grandes richeſſes qu'il eſperoit tirer de leur commerce. Mais enfin ſon deſtin & ſes diſgraces le forcerent à ſuivre de ſon propre mouvement vn parti & vn genre de vie, où ſa raiſon & ſes ſoins n'avoient pû l'engager. Il eſt chaſſé de ſon Royaume par ſes plus proches, & aprés pluſieurs efforts hazardez, & pluſieurs vaines tentatives faites pour y rentrer; laſſé de ſe voir ſi ſouvent vaincu & repouſſé, il prend enfin la reſolution de paſſer en Portugal avec le petit équipage qui luy reſte, & d'aller chercher refugé chez vn Roy d'vne vertu & d'vne bonté ſi connuë & ſi éprouvée. Il fait donc le ſuppliant, il implore ſon ſecours avec des baſſeſſes indignes, & pour l'obtenir encore plus aſſurément, il demande au Roy d'eſtre baptizé avec ſa petite ſuite (qui eſtoit d'environ vingt-cinq perſonnes de condition.) La ceremonie en fut faite le ſecond de Novembre, de l'année 1491. le Pape & les divers Princes s'en conjouïrent avec luy. On fit des jeux & des banquets publics, on donna des chaſſes & des ſpectacles. Les Ialophes y firent admirer leur adreſſe & leur agilité, & emporterent le prix ſur les Numides, qui ſe piquent ſur toutes choſes d'vne extraordinaire legereté, & d'vne particuliere diſpoſition de corps. Ils avoient les membres ſi ſouples, & eſtoient ſi robuſtes ou ſi adroits, qu'ils ſe tenoient tout droits ſur la ſelle des chevaux les plus vites, & pouſſez à toute jambe; & ſans retarder en façon quelconque le train du cheval, ils ſe tournoient & faiſoient pluſieurs poſtures : tantoſt s'eſtans mis preſtement en ſelle, ils ramaſſoient à terre des petits cailloux répandus ſur la carriere : tantoſt ils ſautoient à terre, & reſſautoient ſur leurs chevaux. Parmi toutes ces feſtes le nouveau Prince Chreſtien jura par lettres, ſes reſpects & ſes obeiſſances au Pape; & par vne eſpece de reconnoiſſance & de donation libre & volontaire, accorda au Roy de Portugal tout ſon païs, pourveu qu'il puſt le recouvrer, & s'engagea de conduire luy-meſme les Portugais aux Roys de la Libye interieure, & aux mines, & aux richeſſes du païs.

CHAPITRE SEIZIESME.

Le Roy de Portugal renvoye celuy des Beniens auec vne armée. Vases le tuë. L'armée & le pays en ſont eſtonnez. Divers Ambaſſadeurs ſont envoyez au Roy de Portugal par les Princes d'Afrique. Le nom & la gloire des Portugais en ce pays.

LA probité de ce Prince exilé reconnuë, & ſa fortune ſi eſtrangement traversée, toucherent l'ame du Roy de Portugal, & des principaux de ſon Royaume. Si bien que Iean ſe croyant d'vne part obligé de ſecourir puiſſamment ſon hoſte refugié, & que d'ailleurs il ne faloit point negliger les avis qu'il en avoit receûs, qui pouvoient luy apporter beaucoup de gloire & de richeſſes. Il fait armer vingt bons vaiſſeaux, munis de tout ce qu'il faloit, & les charge d'experts pilotes pour la conduite, de bons ſoldats pour la deffenſe, & de ſaints preſtres pour la predication de l'Evangile, auſquels il donna pour Chef le Reverend Pere Alvare Dominicain & ſon Confeſſeur. On y adjouſta non ſeulement, comme au precedent voyage, des Architectes & des Maſſons; mais meſme de peur de manquer de materiaux, on y porta du moilon & tout ce qui pouvoit eſtre neceſſaire pour baſtir. Le Roy avoit déja reſolu du conſentement meſme du Prince des Ialophes, de conſtruire vn Fort & vne Egliſe ſur la rive du Zanage, en quelque lieu ſeûr & propre tant pour la carguaiſon que pour le debit des marchandiſes. Mais tout ce grand appareil & toutes ces eſperances quoyque aſſez bien fondées n'eurent point de ſuccés. Car à peine fut-on arrivé au bord du Zanage, & eut-on jetté les fondements d'vn Fort (dont il reſte encore des veſtiges) que le General Pierre Vaſe, qui eut pour ſurnom Biſagut, tua d'vn coup de poignard le Roy des Ialophes, ne ſe défiant de rien, ſoit qu'il le ſoupçonnaſt de quelque fraude, ſoit qu'il ſe dépleuſt dans ce climat, où dans peu de jours pluſieurs Portugais eſtoient peris. La mort impreveuë de ce Prince cauſa de grands bruits non ſeulement parmi les barbares; mais meſme parmi les noſtres: cependant

pour éviter de plus grands accidents, toute la flote fut ramenée en Portugal au grand déplaiſir du Roy. Ainſi l'emportement & le courroux d'vn ſeul homme ruïna vne affaire de tres-grande vtilité, qui pouvoit aſſervir pluſieurs nations à Ieſus-Chriſt, & qui devoit ouvrir aux Portugais les voyes du commerce dans la Libye interieure, & dans les celebres mines d'or qui s'y rencontrent. Toutefois le bruit de cette grande flotte, de tout cét appareil de guerre, & du favorable accueil fait à ce Prince refugié, ne ſervirent pas peu à répandre par tous ces païs le nom, le merite, la reputation & la gloire des Portugais. On en porta plus de reſpect aux Chreſtiens, on eut plus de creance à la parole des negocians, & pluſieurs Princes & Gouverneurs envoyerent des Ambaſſadeurs & des preſents au Roy Iean, pour faire alliance avec luy, & pour s'aſſurer de ſon amitié. Le Roy de ſon coſté écrivit aux plus conſiderables Princes de l'Afrique, & leur envoya des Ambaſſadeurs; mais ſur tout aux Roys de Tombut, de Mandingue, de Fulli, & de ceux de ces nations appellées vulgairement Meſes, qui ont beaucoup de ceremonies des Chreſtiens, comme l'impoſition des noms au bapteſme, qui ordinairement ſont ceux des Apoſtres. Il n'oſa pas faire tenter vn voyage dans l'Ethiopie Chreſtienne, qui eſt ſous l'Egypte, ni écrire au Roy du pays, autrement dit des Abyſſins, & qui ſous le nom de Prete-Iean luy eſtoit déja connu par ſa renommée & par le bruit commun: car quoy qu'il en euſt vne paſſion extréme, le climat ſujet à la peſte, les animaux veneneux, & les vaſtes deſerts qu'il faloit paſſer luy firent renoncer à ſes deſirs. Il ſe conſola de voir que ces heureux commencements avoient déja fait bruit par toute l'Europe, que le nom des Portugais eſtoit en admiration à toutes les nations, qu'on en parloit par tout le monde, & que l'on ne faiſoit point de difficulté de les preferer, pour la connoiſſance des mers & de la navigation, aux Grecs, aux Phœniciens, & aux Carthaginois.

CHAPITRE DIX-SEPTIESME.

Colomb propoſe vn grand voyage. Eſt rebuté. Il va à la Cour de Fernand de Caſtille, qui apres pluſieurs refus luy accorde trois vaiſſeaux, avec leſquels il découvre les Iſles Primeras, & en ramene des habitans en Eſpagne. Ialouzie de Iean. Plainte de part & d'autre. Colomb retourne à ſes conqueſtes. Le Pape accorde leur different, & leur partage la terre. Diaz ſe met en mer. Double le Cap, & plante des colonnes aux Iſles de Sainte Croix. Retourne en Portugal.

TANT de gloire réveilla Chriſtophe Colomb, Genois, homme de grand courage & de haute connoiſſance de la mer, & l'engagea à vne glorieuſe emulation par des conſequences Aſtronomiques, & par quelques relations anciennes. Il conclut en ce meſme temps qu'il eſtoit de vaſtes eſpaces de terre habitable, au delà des païs habitez ou connus. Mais deſirant de confirmer ſes penſées par experience, & que cela eſtoit impoſſible à moins d'vn appareil & d'vne dépenſe extraordinaire, il taſcha de perſuader au Roy de Portugal cette grande & fameuſe entrepriſe: & offrit ſes ſoins & ſa perſonne pour l'execution. Il en fut rebuté comme vn viſionnaire, & comme vn homme égaré dans ſes idées. Ainſi il ſe va preſenter dans le meſme deſſein à Fernand Roy de Caſtille. Il n'en fut guere mieux receu. Mais par vne courageuſe opiniaſtreté, malgré mille refus qu'il ſouffre patiamment, il perſevere durant ſept années à faire les meſmes inſtances & les meſmes propoſitions, tantoſt par ſoy-meſme, tantoſt par ſes amis, & obtient à la fin qu'on luy equipe royalement trois vaiſſeaux à Seville, pour aller faire ces recherches propoſées. Il part ainſi, & ayant paſſé l'Ocean Atlantique, rencontre les Canaries. De là porté bien avant du coſté du Couchant, il découvre des Iſles nouvelles, qui ayant eſté les * premieres rencontrées, furent par luy ainſi appellées. A peine a-t-il déchargé ſa milice, & reconnu le lieu, qu'il trouve des mines d'or.

* Primeras.

d'or : il campe, en ce lieu propre & choiſi, il s'y retranche & s'y fortifie : & y ayant laiſſé bonne garniſon ; charge dix ou douze des habitans ; avec quelques autres choſes qui pûſſent ſervir de preuves d'vne nouvelle découverte, & les emporte en Eſpagne. Moins Fernand & toute ſa Cour en avoient conceû d'eſperance, & plus ils en receûrent de joye. Mais au contraire le Roy Iean eut vne plus ſenſible douleur, jugeant bien qu'vn tel ſuccés pouvoit diminuer la gloire acquiſe à la nation Portugaiſe, qui pour lors eſtoit la plus floriſſante ſur toutes les mers ; qu'il luy alloit ravir cét avantage ſi ſingulier de la navigation, & ſembloit le depoſſeder de l'Empire de l'Ocean. Pour chaſſer donc les Eſpagnols des Iſles Primeras, & en aſſûrer la conqueſte aux Portugais par l'avis de ſon Conſeil, il met en mer vne puiſſante flotte. Cét armement ſurprend Fernand, qui ſe plaint de ce qu'vn Prince Chreſtien ſon voiſin & ſon ami veut traverſer des conqueſtes faites ſur des mers qui luy ſont inconnuës, & par des gens qu'il a rebutez, & aprés pluſieurs lettres écrites de part & d'autre, aprés pluſieurs negociations ſur les divers droits des parties, Fernand luy envoya deux Ambaſſadeurs, tous deux des principaux de ſon Royaume, & en naiſſance & en habileté pour taſcher de faire changer de penſée au Portugais, de tirer du moins la choſe en longueur juſqu'à ce que Colomb qui avoit été envoyé avec vn beaucoup plus grand apparcil que le premier, fuſt de retour, & luy euſt apporté des nouvelles plus particulieres, & confirmé ſes eſperances conceuës de l'or, de l'argent, & des aûtres richeſſes de ces pays recemment découverts. Iean ne ſe laiſſa point decevoir à cét artifice, & comme il avoit l'eſprit extrémement vif & facetieux, voyant que ces Ambaſſadeurs alloient ſi lentement dans cette affaire, pour ſe railler des Ambaſſadeurs meſme, dont l'vn eſtoit boiteux, & l'autre fier & ſuperbe, & preſque tout en orgueil & en mine, il leur dit que *cette Ambaſſade n'avoit ni pied ni teſte*. Cependant Fernand ayant fait vne paix avantageuſe avec Charles Roy de France, par ſes divers ſuccés fit condeſcendre Iean de prendre le Pape pour juge commun de leurs differents, & d'abandonner tout deſſein de faire la guerre. Alexandre Sixiéme du nom tenoit lors le ſaint Siege. Aprés avoir bien exa-

miné l'affaire pour empeſcher que le procés ne ſe terminaſt par les armes; il partagea toute la terre en deux parties égales; & prit au delà des Heſperides quarante degrez du Septentrion au Pole Antartique. Iean à cauſe de l'antiquité de ſon droit, eut le choix, & prit les parties Orientales. L'Occident fut le partage de Fernand. Ainſi depuis il y eut vne merveilleuſe emulation entre les Portugais & les Caſtillans, pour la découverte des plages inconnuës. Enfin ſous les auſpices du Roy Fernand & de l'Empereur Charles, le meſme Chriſtophe Colomb & pluſieurs autres dignes d'vne loüange eternelle, découvrirent d'immenſes eſpaces de terre vers le Midy Occidental, avec vn incroyable profit & vn grand amas d'or & d'argent. Ce ſecours a extrémement ſervi à la Caſtille, pour ſoûtenir de ſi grandes & perpetuelles dépenſes qu'il luy a falu faire. Du coſté des Portugais, Barthelemi Diaiz vn des Courtiſans le plus cheri de Iean, & homme d'vne fermeté inébranlable, ſemble avoir non ſeulement égalé les belles actions de ceux qui l'avoient devancé, mais les avoir encore ſurpaſſées. Car outre les vents qui luy firent long-temps la guerre, il luy falut encore combattre l'inſolence de ſes compagnons ennuyez d'vne ſi longue fatigue, & faiſant chaque jour de nouvelles & inſolentes inſtances pour retourner en leur pays. Cependant les ayant adoucis le mieux qu'il pût, & ſatisfait à leurs plaintes par ſa douceur & par ſa prudence, aprés avoir paſſé bien loin au delà des Colonnes de Canus, il découvre enfin vne grande eſtenduë de terre, qui depuis l'Ethiopie interieure & ſur la meſme longueur, avançoit du coſté du Midy plus de ſix cens lieuës. Ni la vaſte grandeur de cette terre, ni les horribles tempeſtes de cette mer ne pûrent l'empeſcher de paſſer outre & de doubler le Cap, pour montrer que le tour du monde eſtoit libre & ouvert aux hommes de courage & d'experience. Cette heureuſe hardieſſe le jetta dans l'Iſle de ſainte Croix, car il la nomma ainſi, & y planta vne Colonne trois cens cinquante lieuës au delà de celles de Canus. Alors les proviſions commençant à luy manquer apres vne courſe de ſeize mois, il retourna en Portugal. Diaiz rendant compte au Roy de ſon voyage, & luy décrivant ce vaſte Promontoire que quelques-vns ont appellé le front de l'Afrique, & qu'il

croyoit pouvoir juſtement appeller vn Cap tempeſtueux, à cauſe des grandes & perpetuelles tempeſtes qui s'y éleuent ſans ceſſe. Au contraire, repart le Roy, qu'il ſoit vn Cap de bonne eſperance: (nom qui depuis luy eſt demeuré) puiſque ſa vaſte diſtance du Couchant, & ſon enorme eſtenduë vers le Midy ſemble montrer au doigt aux Portugais les richeſſes tant deſirées de l'Orient, & les celebres & fructueux ports de l'Aſie. Mais puiſque l'occaſion ſe preſente encore vne fois de parler des commerces de l'Orient, qui conſiſte ſans doute dans la navigation & dans la connoiſſance des ports d'Aſie, & d'Afrique. Cette rencontre ſemble deſirer de nous que nous retracions quelque choſe des divers fonds de l'vne & de l'autre, autant que noſtre premier deſſein nous le pourra permettre.

CHAPITRE DIXHVITIESME.

Deſcription de l'Afrique & de l'Aſie.

EN partant de Liſbonne pour aller au Midi, par delà le détroit de Gilbratar, on rencontre la Mauritanie ſur la gauche. En ſuite vne vaſte coſte qui aprés vn long circuit s'enfonce dans le pays des Autololes & des Ictiophages, peuples de la Guinée, & qui ſont au delà du Tropique du Cancre, juſqu'à ceux de *Congo, qui ſont ſous la ligne, & vont juſqu'à *Monomotapa, qui eſtoit aux anciens l'extremité du monde connu. Nos peres ont compris tous ces divers peuples ſous le nom d'Ethiopiens Occidentaux; comme ils ont appellé Orientaux ceux qui habitent la partie d'Afrique qui leur eſt oppoſée. Cette meſme coſte apres de longs & inégaux eſpaces s'eſtend bien loin au delà de l'Equateur & du Capricorne, & par vne vaſte eminence fait vne eſpece d'Angle. C'eſt ce qui s'appelle Cap de bonne eſperance dont nous avons parlé. De là en remontant vers le Septentrion par d'immenſes plages & des peuples peu connus, comme les Obiens, les Cafres, & ceux de l'Iſle Madagaſcar, qu'on appelle aujourd'huy S. Laurens, on regagne les bords connus aux anciens, & les deux Promontoires de Praſum & d'Aromata, dont l'vn s'appelle aujourd'huy Moſambic, & l'autre Guardafu, qui

*Lat. Palelongi.

*Lat. Agifimba.

eſt à cinq cens cinquante lieuës de Moſambie, & termine l'Afrique du coſté d'Orient. En ſuite au delà des deux mers ſi renommées, l'Arabique & la Perſique, qui font vne eſpece de Peninſule de l'Arabie heureuſe; on va droit dans ce riche climat qui eſt enfermé de deux celebres fleuves, le Gange & l'Inde, & qui tire ſon nom de ce dernier. L'Inde a des montagnes depuis le Caucaſe juſqu'au Cap de Cori (que les habitans appellent Comorin, s'étendant environ quatre cens lieuës vers le Midi. Elle a deux grandes & celebres coſtes ſur l'Ocean qui l'environne, dont la plus Occidentale contient de tres-grandes & notables villes, Calicut, Capitale du Royaume de Malabar, & qui a vn port riche, & où ſe fait le plus grand commerce du pays. Elle a pareillement Cocin, Gananor, Goa & pluſieurs autres. L'autre qui regarde l'Orient, paſſe du Cap de Comorin par la mer de Bengala, où le Gange ſe jette par Pegu & par divers autres tres-riches Royaumes, que quelques-vns ont eſtimé avec aſſez d'apparence eſtre les terres d'Ophir & de Tarſis. Elle ſe termine par la Cherſonneſe, où eſt ce port ſi fameux & ſi marchand de Malaca. On voit en ſuitte l'Iſle de Cëilan, qui ſemble eſtre arrachée du Cap de Cori, ne plus ne moins que la Sicile. Iean de Barro Portugais pretend & prouve par pluſieurs raiſons que c'eſt ce que les anciens appelloient Trapobana. De là on biaize vn peu, ſoit pour aller en la Cherſonneſe dorée, ſoit en l'Iſle de Somatra, que la pluſpart des Geographes croyent eſtre Trapobana. On rencontre auſſi toſt aprés pluſieurs Iſles de grande reputation, celles de Iava, majeure & mineure, celles de Borneo, de Banda, des Moluques, des Philipines, du Iapon, ou bien ſur la coſte du Continent, on trouve Camboia, Ciampe, Cocincine & la Chine, où s'eſt bornée la curioſité des Portugais. Outre la grande diſtance qu'il y a entre toutes ces terres & celles de l'Afrique, il y a encore entre elles vne grande difference pour les richeſſes & pour la fecondité du climat, qui ſemble n'avoir que des Aſtres favorables, vn ciel riant, la terre abreuvée de ruiſſeaux agreables & fertiles en tout ce qui peut concerner les beſoins ou les plaiſirs, en fruits, en metaux, en parfums, en plantes, en pierres precieuſes & en medicaments qu'elle produit en abondance. Avant ces découvertes les Marchands de Turquie & de la Iu-

dée les alloient achepter à vil prix en certaines foires, & les transportoient de là par la mer Persique à Commagene & en Syrie, ou par l'Arabique à Süez autrefois la ville des Heros, & de là sur des chameaux en Alexandrie, en payant vn certain tribut au Sultan d'Egypte, qui pour lors commandoit en ces pays; & qui en exigeoient en plusieurs endroits. On ne sçauroit dire les richesses que ce negoce apportoit tous les ans à Memphis.

CHAPITRE DIX-NEVFVIESME.

Le Roy veut establir vn commerce du Portugal en Orient. Envoye par la Mediterrannée Covillan & Paives. L'vn perit en Ethiopie. L'autre parcourt l'Inde & se rend à Memphis, où ayant appris la mort de Paives, il se resout d'aller en Ethiopie, & écrit au Roy.

LE Roy Iean connoissant l'importance d'vne si avantageuse negociation, & invité par l'experience & par le succés de ses Officiers, crut qu'il ne faloit épargner aucuns efforts pour détourner ces Marchands d'aller en Egypte & en Syrie, pour establir le commerce par mer droit en Portugal. En cela il y avoit vn double interest pour la Religion: car d'vn costé il ruinoit vne grande partie du revenu des ennemis de la Chrestienté, & de l'autre il répandoit, par le moyen de plusieurs rares & doctes Ecclesiastiques, la connoissance de l'Evangile dans les lieux d'où il pouvoit avoir esté banni, ou bien dans ceux où il n'avoit jamais esté presché. Il avoit appris de bonne part qu'il y avoit dans l'Orient grande quantité de peuples, dont les vns par vne erreur receuë de leurs peres, adoroient encore des Idoles, & dont les autres ayant esté instruits dans la foy de Iesus-Christ & dans les bonnes mœurs, en retenoient encore quelque chose, le reste s'estant entierement corrompu par la rencontre ou par la suitte des temps. Il sçavoit que le Roy des Ethiopiens Orientaux, autrement des Abyssins comme nous avons dit, estoit Chrestien, mais schismatique: & il desiroit avec passion le reconcilier avec l'Eglise. De plus croyant que son Empire fust d'vne tres-grande

eſtenduë, il ſe promettoit vn grand ſecours de ſes richeſſes ou de ſon interceſſion auprés des Rois des Indes, pour contracter amitié avec eux, & pour s'ouvrir en ſuitte vn libre commerce dans leurs Royaumes. Pour cette raiſon il ſe reſout d'envoyer par la Mediterrannée certains particuliers, pour apprendre quelque choſe des affaires de l'Ethiopie & des Indes. Mais l'ignorance des langues barbares les contraignit de revenir en Ieruſalem ſans avoir rien fait. Il y envoya en ſuite pour le meſme ſujet des Portugais, Pierre Covillan & Alphonſe Paives, qui entendoient fort bien l'Arabe, avec vn ordre de ſucceder reciproquement au pouvoir l'vn de l'autre ſi l'occaſion en écheoit. Ils abordent en Alexandrie, & vont delà à Memphis en habit de negocians. Là par le moyen de la langue Arabique, ils ſe meſlent aiſément avec les Marchands & les voyageurs Mahometans, abordent à Elana, celebre jadis par le paſſage des Iſraëlites, & encore aſſez connu aujourd'huy ſous le nom de Tor. De là ils paſſent à Aden, qui eſt vn Bourg tres-bien fortifié, à l'embouchure de la mer d'Arabie, appellée autrefois Maden, où ils arriverent heureuſement. Là ils partagent leur commiſſion, & comme l'Inde eſtoit à gauche & l'Ethiopie à droite, ils conviennent entre eux que l'vn iroit trouver le Roy des Abyſſins, & que l'autre iroit reconnoiſtre les coſtes de l'Inde : que tous deux ſe rendroient en ſuitte à Memphis. Le projet ſe fit ſans aucune difficulté de l'vn ou de l'autre ; mais il ne s'executa pas avec pareil ſuccés : car Paives qui devoit aller trouver le Roy d'Ethiopie, avant que d'arriver à ſa Cour perit en chemin, ſans qu'on ait jamais rien appris de ſa perte. Covillan au contraire eſtant heureuſement arrivé dans l'Inde, & ayant ſoigneuſement remarqué les manieres de ſon commerce, en fit d'exacts memoires, & marqua fidellement ſur vne carte maritime que luy avoit donnée le Roy Iean, l'aſſiette des ports de Calecut, de Goa, de Cocin, & autres des plus conſiderables. De là eſtant paſſé par la mer d'Arabie en Afrique. Il alla de Guardafu à Moſambique, vit l'embouchure du Rapt, qu'on appelle aujourd'huy Senga, paſſa à Melinde, à Quiloa (jadis nommée Rapta) & à Sofala. Si bien qu'il tomba enfin dans l'opinion encore naiſſante & mal eſtablie, que cette coſte faiſoit

vne partie du Cap de bonne eſperance, & qu'on le pouvoit doubler, & s'y confirma d'autant plus qu'il vit que celle de la pluſpart des gens de mer eſtoit conforme, & qu'il fut convaincu par les cheveux & par la couleur des habitans, qui eſtoient peu diſſemblables de ceux de l'Occident. Ravi d'avoir fait vne ſi heureuſe & ſi favorable traite, & deſirant extrémement de revoir ſon compagnon il ſe rendit à poinct nommé à Memphis. Il y apprend auſſi toſt des ennemis que Paives eſtoit mort peu de jours aprés ſon depart. Covillan fut ſurpris de cette nouvelle où il ne s'attendoit pas. Cependant quoyque extrémement ſollicité par ſoy-meſme de revoir ſa patrie, & ſçachant que le Roy avoit vne extréme paſſion d'apprendre quelque choſe de l'Ethiopie, il prefera courageuſement à ſes interests & à ſes deſirs, ceux du Roy ſon Maiſtre, & luy écrivit ſur le champ le trépas malheureux de Paives, & la bonne fortune de ſon voyage. Qu'aprés avoir reconnu toute l'Inde & toute la coſte d'Ethiopie juſqu'à Sofala ſi celebre pour ſes mines d'or, il ne faiſoit point difficulté de l'aſſurer que tout ce continent s'eſtendoit juſqu'au Cap de bonne eſperance. Que c'eſtoit l'opinion la plus receuë, & meſme demonſtrable par la Coſmographie & par les experiences de la navigation. Qu'il faiſoit deſſein de faire ce voyage, que la mort inopinée de Paives l'avoit empeſché d'achever. Qu'il alloit en ſa place en Ethiopie, afin qu'aprés avoir fait alliance avec le Roy des Abyſſins, & bien reconnu l'eſtenduë, les forces & les mœurs du pays, il puſt luy en porter en Portugal des nouvelles certaines. Cependant que ſa Majeſté ne deſiſtaſt point de ſes deſſeins. Que ſes pilotes ayant ſurmonté le Cap, ce qui ne ſouffroit plus tant de difficulté pour peu qu'on y vouluſt faire d'efforts, ils trouveroient des Marchands de Quiloa & de Melinde, qui leur ſerviroient de guide juſques dans l'Inde, & que c'eſtoit vne entrepriſe également glorieuſe & vtile. Il donna ſes lettres, ſes memoires & ſa charte à des Iuifs qu'il avoit bien reconnus eſtre des Marchands de Portugal, pour les porter à ſon Roy, & conformément à ſa derniere reſolution, il prit le chemin d'Ethiopie.

CHAPITRE VINGTIESME.

Alexandre reçoit bien Covillan, mais il meurt. Nahu ſon frere & ſon ſucceſſeur le maltraite & le retient. Iean meurt. Emanuel ſon neveu luy ſuccede dans ſon Royaume & dans ſes projets. Il conſulte les habiles dont les opinions ſont diverſes ſur l'utilité du commerce d'Orient.

ALexandre eſtoit le cinquiéme depuis Serſadeneghil, qui regnoit parmi les Abyſſins, & qui ſe maintient aujourd'huy avec aſſez de peine contre le Turc, qui luy retranche tous les jours quelque choſe de ſes pays & de ſes revenus. Il receut aſſez bien Covillan, bien qu'il euſt lieu de douter de tout ce qu'il luy diſoit. Toutefois ayant plus de penchant à le croire qu'à s'en défier, il parut eſtre ravi qu'vn Roy Chreſtien & ſi éloigné euſt témoigné par ſes lettres & par vn Envoyé, deſirer ſon alliance & ſon amitié. Mais ſe rendant curieux de ſçavoir quelque détail du merite de Iean & des autres Roys de l'Europe, ſur le poinct de renvoyer Covillan avec des lettres pour ſon Roy, il meurt ſoudainement. Il eut vn ſucceſſeur bien different d'eſprit & de mœurs, nommé Nahu, & qui eſtoit ſon frere. Ce nouveau Prince bien loin de daigner honorer le Roy de ſes compliments, ne voulut jamais permettre à Covillan de retourner en ſon pays. Ainſi ce malheureux voyageur n'ayant ni aucun moyen pour ſortir de l'Ethiopie, ni occaſion pour écrire à ſon Roy, paſſa pour mort à cauſe de ſa longue abſence, juſques à ce qu'il fuſt reconnu par d'autres Ambaſſadeurs envoyez à ce meſme Prince, comme nous dirons en ſon lieu. Cependant le Roy Iean ſollicité par les loüables aiguillons de ſa propre vertu, ne ceſſoit de reſver nuit & jour à ces entrepriſes; de regarder plus attentivement de ſi belles occaſions d'vne eternelle gloire, & de chercher enfin les moyens de ſe l'acquerir. Mais aprés quelques conferences des Marchands venus d'Egypte, & les lettres & les memoires de Covillan, il ſe ſentit ſi extraordinairement animé, qu'il ſe reſolut malgré toute ſorte de difficultez, de perils & de dépenſes, de faire executer les navigations projettées.

Il

Il fait choix auſſi-toſt parmi grand nombre des ſiens qui eſtoient capables de le ſervir, il fait choix diſ-je de ſes Capitaines & de ſes Pilotes : Fait conſtruire des vaiſſeaux capables de reſiſter à la furie des vents & de la mer, ſoit par la ſolidité de leur matiere, ſoit par l'intelligence de leur forme. Mais toutes choſes ſi bien diſpoſées, le Ciel diſpoſa autrement de luy meſme au grand regret de tout le monde, & principalement d'Emanuel, que Iean avoit inſtitué ſon heritier aprés la mort de ſon fils Alphonſe. Cette douleur extraordinaire pouvoit eſtre fondée ſur vn double lien d'alliance. Car Emanuel eſtoit fils de Fernand oncle du Roy, & avoit épouſé ſa ſœur Eleonor, qui eſtoit vne tres-vertueuſe Princeſſe. Mais outre cette ſorte d'affection qui eſt rare parmi les Princes les plus eſtroitement alliez, & qu'il luy devoit comme ſon ſeul & certain heritier, il en avoit encore vne toute particuliere pour ſes ſingulieres vertus, & ne ſouhaitoit rien plus ardamment que la durée de ſa vie, & le ſuccés de ſes deſirs. Ainſi ſa perte luy fut ſans doute tres-ſenſible, & luy couſta vne grande abondance de veritables & ſinceres larmes. Il luy rendit auſſi le plus pompeuſement qu'il pût les derniers devoirs, & n'oublia rien de ce que pouvoit deſirer ſa Majeſté Royale : & entra ainſi dans le maintien & dans l'adminiſtration du Royaume, & dans le deſſein ſur tout d'accomplir ſes projets pour la navigation des Indes.

Ce jeune Prince eſtoit à la fleur de ſon âge, (car il n'avoit que vingt-ſept ans) diſpos, ſain & vigoureux, & qui ne cedoit à aucun de ſes predeceſſeurs, ni en merite, ni en ambition. Mais il avoit d'autant plus de paſſion d'achever ces navigations projettées, qu'il eſtoit en quelque façon perſuadé que la providence l'avoit deſtiné pour recueillir le fruict de ſes grands ſoins & de ſes ſi longs travaux. De peur toutefois de paroiſtre trop preſumer de ſoy-meſme dans le commencement de ſon regne, il conſulta dans cette affaire les principaux & les plus experts de ſon Royaume. Il y eut differents avis dans ſon Conſeil. Les vns ne pouvoient approuver ces longues traites, & croyoient que les mers voiſines eſtoient aſſez vaſtes pour ſatisfaire noſtre curioſité, & pour acquerir de l'experience dans la navigation. Que ſi l'on avoit égard aux beſoins & aux vivres

qui eſtoient des ſoins plus naturels & plus neceſſaires au public, on avoit pluſieurs fois attiré pour cela en Portugal des Marchands des Royaumes eſtrangers, & meſme des Allemans. Qu'il valoit beaucoup mieux occuper le peuple faineant à planter des vignes, ou à ſemer des grains dans le pays de Coruche & de Laura, & dans toute cette ſpatieuſe plaine qui eſt entre l'Ebre & le Tage. Que ſi quelque deſir de gloire jette dans l'eſprit des penſées pour la guerre, qu'ils avoient preſque dans les entrailles de leur pays, les Maures, dont l'inſatiable avidité menaçoit tous les jours nos coſtes de nouveaux brigandages, de meurtres & de mil autres calamitez. Qu'il eſtoit plus expedient de tourner les armes des Portugais contre de ſi proches ennemis de Ieſus-Chriſt & de leur nation, que de les porter contre des peuples éloignez, qui ne nous ont jamais offenſez, dont la victoire & tous les avantages ſont tres-petits, & les pertes & les perils tres-conſiderables. Que depuis quatre-vingts ans on n'entend parler que des continuels naufrages & des dépenſes infinies, pour les flotes qu'on a envoyées au Midi, ſans qu'on en ait rapporté d'autre profit que de miſerables Ethiopiens plus onereux qu'vtiles à leurs maiſtres, quelque y voire ſuperflu, & quelques frivoles amas de feuïlles de palmes ſans fruict. Que ces bruits des mines d'or n'eſtoient que des impoſtures des Princes Africains, qui avoient grand intereſt d'attirer en leurs ſolitudes brûlées de nouvelles richeſſes & des habitans. Qu'il pluſt donc au Roy, pour la gloire & pour l'avantage de ſon Eſtat, de reünir les forces éparſes de ſon Royaume. Qu'il preferaſt aux guerres trop éloignées de plus proches conqueſtes. Que s'il n'eſtoit pas ſatisfait de ſon propre pays pour y faire exercer l'Agriculture, qu'il jettaſt les yeux ſur ces terres & graſſes & fertiles de la Mauritanie, pluſtoſt que de ſe laiſſer éblouïr à ces ideales propoſitions des commerces impoſſibles d'Aſie, ou de ces ſteriles ſables de la Libye interieure, & de ſes triſtes deſerts.

D'autres eſtoient d'avis contraire, & ne trouvoient pas que ni les travaux ni les dépenſes euſſent eſté inutiles, ni du coſté de la gloire, ni de celuy de l'intereſt. Qu'il eſtoit aiſé d'en remarquer les avantages par les frequentes Ambaſſades qui venoient de la part des Roys inconnus, & par les conſiderables aug-

mentations des revenus annuels. Que la favorable occaſion que le Ciel nous offroit, de faire alliance avec l'Inde, ne pouvoit eſtre negligée qu'avec vne perte dangereuſe & vne honte extréme. Que Henri qui eſtoit doüé d'vn eſprit divin, ayant ouvert l'entrée à ces projets, & par vne invincible perſeverance ſi bien ſceû maintenir ſa pensée contre les railleries & les médiſances des méchants, ſembloit avoir laiſſé à ſa poſterité cette riche moiſſon de gloire. Qu'Alphonſe en ſuitte, & en dernier lieu Iean, qui eſtoient tous deux, des Princes d'vne haute vertu & d'vne extréme ſageſſe, avoient ſuivi ces glorieuſes traces de toute leur force. Comment il ſe pourroit faire qu'Emanuël leur ſucceſſeur, dans la fleur de ſon âge, abondant en braves & en richeſſes, & ayant déja l'entrée ouverte dans l'Inde, puſt ſe relaſcher ſur vn ſi beau deſſein. Que dans les grandes & difficiles affaires il ne faloit pas d'abord regarder à l'intereſt : que les efforts, bien que malheureux, ne laiſſoient pas parmi les Iuges equitables d'avoir leur eſtime & leur gloire. Que le Prince ſuiviſt courageuſement vn deſſein dont la divine bonté ſembloit par tant de ſignes entreprendre la conduite, & qu'il ne ſe laiſſaſt point vaincre dans vn ſi glorieux deſſein par les laſchetez, & par les irreſolutions des ames timides.

Il y eut vne opinion moyenne, & où pluſieurs ſe rangerent. Qu'il ne faloit point renoncer à ces commencements de commerce, & encore moins aux derniers projets des nouvelles conqueſtes : mais qu'il pluſt à ſa Majeſté d'y apporter vn vtile & raiſonnable temperament. Qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la prudence d'vn ſi grand Prince, qu'aprés avoir fait tant de conqueſtes qu'il eſtoit preſque impoſſible de les conſerver, de s'abandonner encore tous les jours à de nouvelles eſperances, & pretendre faire inceſſamment la guerre contre les vents, les tempeſtes, les ſables, les flots & les abiſmes des mers ; de faire des courſes avec auſſi peu d'vtilité que de gloire ſur toutes les coſtes ; d'épouſer les ardeurs d'vne vaine & inſatiable curioſité contre l'ordre & la nature des choſes ; & de vouloir enfin forcer les barrieres du monde. Qu'il examinaſt vn peu en ſoy-meſme les orages perpetuels & les frequents naufrages ; La jeuneſſe de Portugal diminuée ; les affreuſes dépenſes des flottes, & ſur tout les immenſes eſpaces des chemins. Que ſupposé que la bon-

té divine luy fist vaincre tous ces obstacles, qu'elle luy rendist favorables les ondes & les vents, quel avantage il pourroit esperer de transporter à des estrangers & à des inconnus des denrées dont le commerce estoit déja estabii parmi leurs voisins negocians. Qui pouvoit assurer que ces Potentats de l'Inde, de la Syrie & de l'Egypte, pour ne point parler des autres pays seront insensibles à nos outrages, & verront en repos diminuer leurs revenus. Qui pouvoit nier que leur ressentiment ou leur interest leur mettant les armes à la main, tant s'en faut que le Portugal fust capable de leur tenir teste, que toute l'Europe ensemble auroit peine à leur resister. Que cette ambition de nos ayeuls que quelques-vns veulent faire valoir pour des exemples, & qu'ils estalent avec tant de chaleur, a esté beaucoup plus moderée. Que Henri n'a rien pretendu dans les Indes, & que Iean a moins suivi ses propres pensées que les flatteries des imposteurs, qui l'ont fait préferer ces resveries d'hommes éveillez aux conseils des plus sages. Que la Providence de Dieu ayant arresté ses desseins par sa mort arrivée dans vn si visible contre-temps, Emanuel devoit bien penser à ce qu'il faisoit, & ne rien entreprendre par trop de confiance dont il fust contraint de se desister, comme d'vne legereté également honteuse & prejudiciable.

CHAPITRE VINGT-VNIESME.

Emanuel equipe quatre vaisseaux, & fait General Vasques Gamma, qui aprés avoir receu les ordres du Roy avec grande solennité, part, passe heureusement le Cap & le reste de l'Ethiopie.

TOVTES ces choses & autres ayant esté dites en plein Conseil ou ailleurs selon la pensée particuliere de chacun, le Roy porté de son naturel à la gloire, prit le parti de l'honneur & de la pieté contre la timidité & la défiance. Il ordonne aussi-tost qu'on prepare quatre legers vaisseaux dont la matiere estoit déja taillée & transferée, qui fussent également propres pour faire des courses & pour se defendre contre toute sorte

d'injures. Il choisit les meilleurs soldats, les plus intelligents pilotes, & les pourvoit de toutes sortes de munitions de bouche & de guerre. Le premier fut appellé S. Gabriel, dans la pensée qu'il ne pouvoit porter l'Evangile aux Antipodes sous de plus heureux auspices que sous ceux de ce saint Archange, qui en a apporté du Ciel les premieres nouvelles en terre. Il luy donna pour Capitaine Pierre Alanquer, qui avoit déja esté à la découverte du Cap de bonne esperance. Le second fut consacré sous le nom de Raphael, comme sous vn guide favorable à toute sorte de voyageurs. Paul Gamma en fut le Capitaine, qui prit pour son maistre pilote Iean de Conimbre. Le troisiéme eut pour Capitaine Pierre Scholastic, surnommé Berrius, on ne sçait pourquoy, & pour Pilote Nicolas Cælius. Le quatriesme n'avoit ni soldatesque ni nom, & n'estoit chargé que des provisions de bouche sous la conduite de Consalve Noignez domestique de Gamma. Il n'y avoit cependant en tout que cent soixante hommes; tant soldats que nautonniers, ausquels Emanuel donna pour General Vasques Gamma, frere de Paul, d'vne rare prudence, d'vne foy inviolable, & ce qui estoit plus necessaire que tout, d'vne ame intrepide & d'vn courage indomptable. Son pere quelques jours auparavant sa mort avoit esté destiné à ce mesme emploi par le Roy Iean. Emanuel luy met en main non seulement plusieurs lettres pour les divers Roys des Indes, mais encore la charte de Covillan. Il estoit pour lors dans vn bourg au delà du Tage, appellé Monte-major. Il y fait venir Gamma & tous ceux qui devoient estre de l'entreprise: & en presence de sa Cour leur fait vne grave & sainte exhortation qu'il accompagne de grandes & magnifiques promesses. Ensuitte vn estendart où estoit vne croix ayant esté presenté par le Secretaire d'Estat. Gamma fit vn nouveau serment de fidelité à deux genoux, & avec toutes les plus solennelles ceremonies. De là ayant receu des mains du Roy ce mesme estendart, rempli d'espoir & de desir de bien servir son maistre, il s'en retourna à Lisbonne avec ses compagnons. Aussi-tost il fait faire de grandes prieres dans l'Eglise que Henri avoit fait construire à l'honneur de la Vierge à l'entrée du port, & aprés toutes ses devotions faites, pour rendre le Ciel favorable à ses desseins, il fit comme vne sorte de pro-

ceſſion, où pluſieurs Eccleſiaſtiques alloient chantant des Hymnes & des Cantiques, & eſtoient ſuivis des nautonniers & d'vne foule de monde ayant tous en main des cierges allumez, marchant en ordre, & nuds pieds juſqu'aux eſquifs. Toute la ville triſte & pleurante y accourut parmi les pleurs & les ſoûpirs, comme ſi ce nombre choiſi de tant de braves hommes s'alloit jetter dans vn viſible precipice. Gamma & ſes compagnons témoignerent toûjours vne gayeté extréme ſur le viſage, tandis que parmi les cris de joye accouſtumez, parmi le bruit des tambours & les fanfares des trompettes, les nautonniers levent l'anchre, diſpoſent les cordages, & mettent à l'envi les choſes en eſtat. Mais ſi toſt que l'anchre fut levée, les Antennes redreſſées, & qu'on entendit le dernier ſigne du départ, ils commencerent à ſe regarder les vns les autres, les vns continuans leurs larmes, les autres commençans de pleurer juſqu'à ce qu'vn vent de bize emportant les vaiſſeaux en mer, déroberent à leurs yeux les objets de leur douleur. Ce départ ſe fit l'an 1467. le 9. de Iuillet, temps, comme l'on reconnut peu aprés, fort peu propre pour la navigation. Toutefois la Providence favoriſant leur voyage ils paſſerent dans peu de mois le Cap de bonne eſperance, & arriverent à ſaint Blaiſe, où ils firent eau. I'ay appris d'vn certain autheur que la tempeſte les ayant extrémement tourmentez autour du Cap, les nautonniers firent de grandes inſtances pour s'en retourner en leur païs, & que voyant que leurs prieres & leurs conſeils n'avoient point d'effet, ils auoient reſolu d'y forcer le General. Ce grand homme en eſtant averti met auſſi-toſt les rebelles aux fers, & luy-meſme prend le timon & la place du maiſtre pilote. D'autres écrivains tres-dignes de foy aſſurent que la navigation fut aſſez heureuſe, & ne diſent rien de cette conjuration contre Gamma. Quoiqu'il en ſoit, eſtant arrivez en ce lieu que j'ay dit, ils trouvent ſur les bords des Ethiopiens courans, montez ſur des bœufs gras & bâſtez, qui ſe réjouïſſoient parmi les danſes, les chanſons, & le ſon des fluſtes. On envoye quelques interpretes du vaiſſeau, qui ne pouvant rien deviner en leur langage, font des ſignes, montrent des ſonnetes, de beaux verres, & mille autres bijous pueriles, dont ces nations ſont extrémement amoureuſes, & les attirent ainſi à donner en change des

bœufs & d'autres beſtes. Toutefois comme les barbares faiſoient extraordinairement les difficiles, quelques-vns commençans à s'échauffer, & quelque querele s'eſtant émeuë, comme il arrive preſque tousjours, Gamma de peur d'irriter les eſprits, ſe met à la voile. Vne rude tempeſte qui ſe leva ne l'empeſcha pas de paſſer les Colonnes de Diaiz d'environ cinq lieuës, & d'aller juſques aux plaines Iſles: car c'eſt ainſi qu'on les nomme. De là la mer leur eſtant contraire, ils alloient lentement, & arriverent enfin au port de Zanguebar le jour de la naiſſance de Noſtre-Seigneur. Il luy donna pour cette raiſon le nom de la coſte natale. Vn grand fleuve ſortant de ſon bord ſe jette dans la mer. Y eſtant allé pour faire eau le jour de l'Epiphanie, le fleuve fut appellé le fleuve des Rois: & les Portugais charmez du bon accueil qu'ils receurent de ſes habitans, donnerent à cét eguade le nom de bonne paix. Gamma y ayant ſejourné cinq jours, & ayant contracté grande amitié avec ce peuple, en partit: mais craignant que les frequentes bourraſques de la mer ne le fiſſent échoüer ſur les ſables ou contre les écueils, il ſe mit ſi avant en mer qu'il paſſa le païs de Sofala & le Promontoire Fluenta de nuit, & ſans l'avoir reconnu. Il rebrouſſa donc chemin vers terre, & ayant apperceu quelques vaiſſeaux, dont les voiles eſtoient faites de palmes, & qui entroient dans l'embouchure d'vn vaſte fleuve, il les ſuivit, & il y trouva des habitans moins noirs, veſtus plus poliment, & qui avoient quelque intelligence de la langue Arabe. Il apprit d'eux par le truchement de Fernand Martinez, qu'aſſez proche de là il y avoit des vaiſſeaux de pareille grandeur, dans leſquels des hommes fort blancs venoient negocier. Ces choſes faiſant juger que c'eſtoit le commencement de l'Inde, luy firent donner à ce lieu le nom de bons ſignes. Ayant fait amitié avec les habitans du païs, il fit retirer ſes vaiſſeaux, pour en reparer les divers beſoins, & fit eriger en ce lieu vne Colonne, ſelon la coûtume, conſacrée à l'Archange Gabriel.

CHAPITRE VINGT-DEVXIESME.

Maladie dans la flotte. Gamma change de ſejour. Il eſt pris pour Turc, & bien receû. Reconnu Chreſtien, il eſt mal-traitté ; mais il s'en venge.

DE peur toutefois que Gamma ne s'éblouïſt dans de ſi grands ſuccez, vne horrible corruption ſe gliſſa parmi les ſiens, dont elle fit mourir quelques-vns, & les autres furent tourmentez d'vn mal de dents qui leur enfloit les gencives, & infectoit la bouche d'vne pourriture & d'vne puanteur inſupportables. Les vns imputerent la cauſe au climat groſſier, & au païs, que les reſtes du flux de la mer rendent ainſi marécageux. Les autres n'en accuſerent que la mauvaiſe nourriture des viandes ſalées, qu'ils avoient eſté contraints de manger durant vn ſi long voyage. Ayant donc paſſé vn mois entier en ce païs, & aprés y avoir eſſuyé divers dangers, ils levent l'ancre, & coſtoyant le bord arrivent le cinquiéme jour à Moſambic. Cette ville eſt de l'Iſle de Praſe, & a vn port petit, mais aſſuré, ſitué dans vn coude naturel que le bord y fait. A ſa droite elle a des mines d'or de Sofala, & à ſa gauche la belle ville de Quiloa. Bien que les reſtes du flux qui l'environnent, rendent le païs aſſez mal ſain & aſſez ſterile : neantmoins la commodité du lieu le rend tres-peuplé. Les habitans en eſtoient pour lors Mahometans. Leur Seigneur eſtoit vn certain Abrahem Roy de Quiloa, & ils avoient de ſa part vne eſpece de Gouverneur ou de Preteur que les Arabes appellent Xeques. Vis-à-vis de cette ville environ à quatre milles, il y a quelques Iſles que Gamma appella de S. Georges, du nom d'vne Colonne qu'il y avoit fait eriger. Les Portugais s'eſtant arreſtez dans ces Iſles, ils furent d'abord pris pour des Turcs ou pour des Sarrazins par ceux de Moſambic qui les eſtoient venu reconnoiſtre : & par le moyen de quelques preſents, comme du vin & des confitures, dont ces gens ſont extrémement friands, il leur fut aiſé de s'acquerir l'amitié du Xeque. De ſorte qu'ils en obtinrent meſme pour de l'argent deux maiſtres pilotes, & vne merveilleuſe abondance de vivres. Mais auſſi-toſt que certains Anges peints dans le vaiſſeau de Gamma

ma eurent eſté apperceus par quelques Abyſſins Ethiopiens, & qu'aprés quelques converſations faites ſur la Religion, ils furent reconnus pour des Europeens & pour des Chreſtiens, cette premiere hoſpitalité ſe tourna en averſion; & on commença à empeſcher à coups de fleches que les noſtres ne fiſſent eau, & les deux perfides pilotes, quoique déja payez, s'evaderent. Ces barbares n'avoient pas encore veû de ces machines de guerre, effets d'vne nouvelle & pernicieuſe ſubtilité, qui par vn tuyau d'airain artiſtement fondu & reparé, ſans nerfs & ſans cordes, envoyent leurs traits mortels, & qui par vne invention inconnuë aux anciens, d'vne petite amorce appliquée à vn petit trou qui eſt ſur le dos, & qui porte le feu à vne charge de ſoulfre & de nitre preparez & reduits en vne poudre ignée, en allume des feux ſi grands & ſi multipliez, qu'outre le bruit horrible & comparable à celuy du tonnerre, ils ont la force de pouſſer par leur bouche ouverte des boulets de fer, des chaiſnes, & toutes les autres choſes qui peuvent par leur dureté empeſcher le paſſage de ces flames rarefiées. Les vaiſſeaux Portugais eſtoient montez de quantité de ces pieces ſuſpenduës & placées ſelon la couſtume en des eſpeces de feneſtre. Gamma ne s'en eſtoit pourtant point encore ſervi contre ces peuples, de peur de leur donner trop d'averſion, en ne voulant leur donner qu'vn peu de crainte. Mais à la fin ayant veû la perfidie & la violence qui luy eſtoient faites, & que les ſiens eſtoient preſque envelopez, indigné de cét injuſte traitement, il donne ordre aux Officiers d'en tirer quelques volées. Il eſt auſſi-toſt obey. Ces barbares voyans d'abord cette noire fumée qu'élevoit l'amorce, & en ſuite les bruits & les éclairs confondus nonobſtant la ſerenité du ciel, furent ſurpris & eſtonnez quelque temps. Mais quand ils virent aux pieds du Preteur quatre des leurs tuez à la fois, frappez d'vne nouvelle erreur de Religion, ils ne doutent point que ce ne ſoit vn effet du courroux d'vne divinité offenſée. Ainſi chacun ſe ſaiſiſſant le plus promptement qu'il eſt poſſible de quelque barque, que la foule faiſoit preſque enfoncer, tous comme des fous & des troublez s'enfuyent dans vne Iſle contiguë. Le Preteur luy-meſme ayant rappellé à peine ſes eſprits, envoye des ſupplians à Gamma pour l'adoucir, & pour s'excuſer. Que s'il s'eſt paſ-

ſe quelque choſe contre le droit d'hoſpitalité, cela s'eſt fait à ſon inſceu : que ces pilotes qui l'ont trompé ne ſont point en ſon pouvoir, l'vn s'en eſtant fuy en des lieux cachez & inacceſſibles, l'autre ayant eſté tué par les machines, & ayant ainſi receu la peine deuë à ſa perfidie. Mais qu'il luy feroit rendre tous ſes deniers, & qu'en la place des deux autres il luy fourniroit vn pilote tres-entendu dans la navigation de l'Inde. Gamma n'ayant point de temps à perdre en de vaines conteſtations renvoya l'argent & prit le pilote, qui ſe trouva encore pire que les deux autres. Si toſt qu'ils furent partis de Moſambic, le pilote prit vne route la plus dangereuſe qu'il put, & taſcha de jetter les vaiſſeaux en des Iſles deſertes, croyant de pouvoir s'enfuir comme les deux premiers à la nage pendant le ſilence de la nuit : mais comme il eſtoit ſoigneuſement obſervé, ſa ruſe eſtant découverte, il fut rudement chaſtié, & ſon chaſtiment donna à l'Iſle le nom du chaſtié.

CHAPITRE VINGT-TROISIESME.

Ce Pilote barbare les penſa faire perir. Gamma aborde à Mombaza, où il eſt bien accueilli en apparence, & heureuſement delivré de la fureur des barbares. Il prend deux vaiſſeaux Sarrazins & arrive à Melinde, où il eſt d'abord bien receu & viſité par le fils du Roy. Il ne veut point deſcendre de ſon vaiſſeau. Mais il envoye deux Officiers au Roy, auquel il donne pareillement les eſclaves Sarrazins.

CE barbare encore plus irrité de ſon ſuplice, ſe reſout de perdre abſolument les Portugais. Diſſimulant donc adroitement, & compoſant ſon viſage & ſes paroles cõme s'il fuſt devenu plus ſage, plus equitable ou plus obeiſſant, il aſſure que la ville de Quiloa n'eſt pas éloignée de là, qu'elle abonde en toutes choſes, & qu'elle eſt meſme frequentée par les Abyſſins & par des Chreſtiens ; que les affaires n'ayant pas reüſſi dans Moſambic au gré des Portugais, il faloit y aller, & que ſans doute on y trouveroit toute ſorte de proviſions & de marchandiſes qui ne cedent en rien à celles de l'Inde, & qui leur ſeroient offertes avec toute

la joye poſſible par les habitans. De plus que c'eſtoit le chemin de l'Inde le plus aſſuré. Cét artifice penſa jetter Gamma dans le dernier des perils. Car le bruit du deſordre arrivé à Moſambic eſtoit déja répandu juſqu'à Quiloa, & il n'y a point de doute que ſi on y euſt abordé, la ville puiſſante en hommes & en armes, & paſſionnée pour la ſuperſtition de Mahomet, & irritée de l'injure receuë à Moſambic, eût taſché de les punir le plus ſeverement qu'il luy euſt eſté poſſible. L'impetuoſité de la mer qui emporta les vaiſſeaux bien loin par delà, leur fut favorable, & les ſauva du peril qu'ils couroient en ce port. L'Ethiopien fruſtré de cét eſpoir ne relaſcha rien de ſa malice. S'apercevant de noſtre preſſante diſette, il donne avis d'aborder à Mombaza ville aſſez proche de là, où il y a des Chreſtiens, & où ils pourroit commodément ſe rafraiſchir de tout. S'il plaiſoit à Gamma, qu'en peu de temps il le conduiroit dans vn tres-bon port. Gamma ne rejetta point ſa penſée, ſoit qu'il en fuſt perſuadé par le pilote, ſoit qu'il y fuſt contraint par ſon extréme neceſſité. Si toſt qu'il approche de la ville il eſt accueilli comme à Moſambic par les ſentinelles & par les gardes, qui irritez par leur déloyal guide, parmi des témoignages de bienveillance ne laiſſent pas d'en aller avertir le Roy, luy exaggerent les richeſſes de la proye, & la favorable occaſion qu'ils ont de s'en ſaiſir, pourveu que les vaiſſeaux ſoient conduits dans le port. La propoſition fut tres-bien écoutée du Prince. Il ordonne qu'on taſche d'attirer les Chreſtiens par preſents, par careſſes, & par tous les appas poſſibles, comme ravis d'eſtablir vn bon commerce, ou d'exercer vne ſainte ſocieté. Pour lors on celebroit la feſte de Paſques, & quelques jours auparavant les Portugais ayans baſti vn Autel dans l'Iſle de S. George, y avoient fait leurs devotions, & s'y eſtoient confeſſez & communiez. Auſſi éprouverent-ils des faveurs extraordinaires du ciel: car vne foule d'habitans par de fauſſes congratulations & par vn malin complot eſtoient ſortis; & comme n'ayant point d'armes, avoient eſté bien receus dans les vaiſſeaux. Là gais & charmez de l'eſperance d'vn gain proche & aſſuré, ils invitoient les noſtres à toute ſorte de joye, lors qu'vn nouveau & ſoudain peril delivra les Portugais de leur ruïne manifeſte. Gamma voyant que ſon vaiſſeau ſe tournoit avec vn peu trop

de lenteur pour reprendre le vent, & craignant que le flux ou la tourmente ne les jettaſt ſur quelques ſables, commande avec vn grand cri qu'on jette l'anchre. Les Nautonniers courans auſſi-toſt à la maneuvre firent croire aux traiſtres qu'ils eſtoient découverts: & comme toute malice jette toûjours dans l'ame des ſoupçons & des craintes; auſſi-toſt les vns & les autres, & parmi eux ce perfide pilote, ſe precipitent en foule & en déroute dans les eſquifs, & prennent la fuite. Par où les Portugais découvrirent & la perfidie des barbares & la proximité de leur perte.

On rendit graces au Ciel d'vne faveur ſi grande, & comme cette coſte a pluſieurs autres Bourgs & pluſieurs villes, Gamma ayant doublé vers le Septentrion, prend deux vaiſſeaux qui alloient à Mombaza, dans leſquels il ne reſta que treize Sarrazins, les autres s'eſtant jettez dans la mer. Tous, pour éviter de nouvelles ſurprifes, ſeparément interrogez font des réponſes conformes, que ſur cette coſte ſe rencontre vne ville celebre appellée Melinde, dont le Roy eſt extrémement bon & favorable aux eſtrangers qui y abordent. Qu'ils trouveront là ſans doute tout ce dont ils pourront avoir beſoin, tant pour leur equipage que pour leurs proviſions, & meſme de bons guides pour aller dans l'Inde. Gamma inſtruit de toutes ces choſes, fit traitter fort doucement ſes captifs, & eſtant arrivé ſous leur conduite à l'aſpect de Melinde, il permet à l'vn d'eux, qui paroiſſoit avoir quelque empire ſur les autres, & qui avoit témoigné deſirer cét employ, d'aller dans la ville faire ſes civilitez au Roy, & taſcher de gagner ſes bonnes graces. Ce barbare à force de loüer la probité & le naturel des Portugais, & de marquer les autres circonſtances qui concernoient le temps & l'occaſion preſente, engage aiſément le Prince, aſſez tourné de ſoy vers le bien, & autant plein de courtoiſie & d'humanité, que de bienveillance & d'amitié pour les eſtrangers. En ſuitte deux jours s'eſtant écoulez en de reciproques civilitez, ambaſſades & preſents: Gamma de peur de témoigner quelque défiance du Roy, entre joyeuſement dans le port parmi les fanfares des trompettes. Le fils aiſné du Roy, accompagné d'vne belle ſuite, va à ſa rencontre en la place de ſon pere qui eſtoit dans le lit malade, ſe rend dans l'eſquif où Gamma

eſtoit deſcendu pour le recevoir, l'embraſſe eſtroitement, & luy témoigne toute la bienveillance & toute la joye poſſible. En ſuite aprés pluſieurs queſtions faites de part & d'autre par leurs truchements, ce Prince luy fait inſtance pour aller trouver le Roy ſon pere malade: Qu'il ſera ravi de cette veuë; que luy cependant avec ſon petit fils demeureront pour oſtages dans ſes vaiſſeaux. Gamma s'en excuſa ſur l'ordre exprés qu'il avoit de ſon maiſtre de ne point deſcendre; mais en ſa place il y envoya deux de ſes principaux Officiers, que le Roy receut avec vne bonté & vne civilité extréme. Ce Prince leur accorda encore fort volontiers vn pilote expert ſur la route de l'Inde, & en reconnoiſſance Gamma luy envoye les treize captifs qu'il avoit pris. Ces mutuels offices & ces témoignages reciproques d'vne commune bienveillance acheverent de confirmer entre eux les ferments de leur amitié & de leur nouvelle alliance: & Gamma s'engagea en partant de repaſſer par là, & de prendre les Ambaſſadeurs que ce Roy vouloit envoyer à Emanuel, pour luy témoigner ſon eſtime & ſon amitié.

CHAPITRE VINGT-QVATRIESME.

Ils paſſent à Malabar. Bijarrerie de ce climat. Détail des diverſes conditions, des habits, du commerce avec les eſtrangers, & de leur religion.

LE trajet de Melinde à la coſte de Malabar, qui eſt vne de l'Inde, eſt de ſept cens lieuës. Ils le paſſerent heureuſement en vingt-deux jours, & arriverent ſur la coſte de Calecut avec autant de joye, que ſi leur traite conſommée, ils euſſent ſains & ſaufs abordé leurs foyers. Ils eſtoient partis de Liſbonne au commencement de Iuillet, & aprés onze mois de chemin, ils arrivent dans l'Inde environ la fin du mois de May, temps extrémement incommode. Car en ce païs, outre mille autres choſes tres-dignes d'admiration, il en eſt vne inconcevable, & qui paſſe l'intelligence de tous les Phyſiciens. Sous vn meſme climat, dans vne égale diſtance du Soleil, dans vne meſme ſaiſon, du coſté d'Orient, & au delà des montagnes qui font vne eſpece de ligne droite juſqu'au Cap de Cori (qui

comme nous avons déja dit, partage la longueur de Malabar) du coſté d'Orient, dis-je, l'eſté & la ſeichereſſe y regnent, quand en meſme temps du coſté du Couchant, & en deçà les montagnes on y trouve l'hyver & les pluyes. De ſorte que malgré la proximité des lieux, il ſemble à cauſe de cette difference des ſaiſons, que ces peuples ſe ſoient reciproquement Antipodes. Cette grande difference, toutes les imaginations erronées des anciens touchant le Cercle equinoctial & la Zone Torride, & mille autres choſes de cette nature forcent tous ceux qui veulent s'y appliquer tant ſoit peu ſerieuſement, d'avoüer que tout ce qui ſe fait dans le Ciel & ſur la terre, n'eſt ni l'effet d'vne fatale neceſſité du deſtin, ni celuy d'vne temeraire rencontre; mais l'ouvrage de la libre volonté de Dieu, & des ordres de la Providence. Gamma donc eſtant ſur la coſte de Calecut rencontra l'hyver en cette Province de Malabar, tandis que l'autre partie Orientale jouiſſoit d'vne pleine chaleur d'eſté, & d'vne ſerenité parfaite. Encore que le ſejour de la mer fuſt dangereux, il crut ne pas devoir entrer dans les ports ſans la permiſſion du Roy de Malabar. Ce Roy eſt vn des plus illuſtres & des plus puiſſants de l'Inde, & que tous les autres Princes du païs reconnoiſſent pour leur ſuperieur. Pour cela ils l'appellent Zamorin, qui ſignifie Empereur. Il a dans ſon Royaume quatre ſorte de perſonnes. Des Gouverneurs ou des Magiſtrats qu'ils appellent Caimales, des Preſtres ou des prepoſez aux choſes ſacrées, qui tous ſont perſonnes d'ancienne famille, appellez Brachmanes. La milice eſt compoſée pour la plus grande partie de nobles : mais les ſoldats en general ſont appellez Naïres. Et en quatrième lieu ils ont les ouvriers & les Agriculteurs. Le reſte eſt du vulgaire, dont la plus grande partie ſont des marchands Arabes, Perſans & Egyptiens, & de religion ou Mahometane, ou Iuïfve. Les vns & les autres ont vne merveilleuſe adreſſe dans les échanges des marchandiſes les plus precieuſes, & y deviennent extrémement riches. Mais les Brachmanes ſont honorez par deſſus tous les autres, & eſtendent leur ſecte fort loin. Leur opinion regle tout ce qui concerne le droit civil ou ſacré. Ils ordonnent à leur gré les ceremonies & les devoirs funebres, & tirent de grands profits des prodiges, des ſorts, & des augu-

res qu'ils interpretent. Les Rois meſme ſe piquent d'eſtre ſçavants dans leur diſcipline, & leur rendent de grandes deferences.

CHAPITRE VINGT-CINQVIESME.

Des Brachmanes, ou Preſtres de Calecut.

IL eſt pluſieurs genres de Brachmanes. Les vns ſe marient & élevent des enfants, les autres profeſſent le Celibat, & ſont aujourd'huy appellez Iogues. Les Grecs autrefois les appelloient Gymnoſophiſtes. Les vns ſe piquent de faire de longs pelerinages: & l'auſterité de leur vie qu'ils ne ſuſtentent que d'aumoſnes & de vils aliments leur donne tant de creance & d'eſtime, qu'ils abuſent les plus credules de toute ſorte d'impoſtures, & des plus ridicules ſuperſtitions. D'autres dans les plus horribles deſerts & dans les cavernes ſoûterraines ſe mortifient inceſſamment par toutes les duretez de la vie, la faim, les veilles, la nudité, & par la ſouffrance du chaud & du froid. Ils renoncent à tous les plaiſirs du corps pendant vn certain temps, à la fin duquel ils ſont receus avec grande gloire parmi les Abdutes, qui eſt vn de leurs Ordres. Pour lors comme eſtant au-deſſus des hommes, ils ont toute ſorte de pouvoir, ils ne ſont ſujets à aucunes loix, & s'abandonnent impunément à toute ſorte de crimes & de licence. Les Iogues ont vn Superieur general & ſupréme, qui jouït de grands revenus, & qui envoye en certains temps quelques-vns de ſes impoſteurs en divers païs, pour y preſcher leurs impies égarements, & leurs reſveries. Il y a lieu de s'eſtonner des épaiſſes obſcuritez & de l'ignorance profonde où le demon les a abiſmez. Ils adorent vn certain Dieu ancien ſous le nom de Parabramma, & trois de ſes fils, en l'honneur deſquels ils portent trois fils pendus au col. Ils ont encore en veneration non ſeulement des hommes, mais meſme des brutes, & leur erigent des temples qui peuvent diſputer la magnificence aux plus ſuperbes de l'ancienne Rome. Il en eſt vn dedié à vn ſinge, dont le portique, où l'on garde ſeulement les victimes, eſt d'vne longueur ſurprenante, ſouſtenu par ſoixante & dix colonnes de marbre d'vne ſi extraordinaire hauteur, qu'il n'en fut point d'égales parmi celles dont Agrippa or-

na le celebre temple de tous les Dieux. Ils font encore de l'elephant vn objet de religion. Mais ils en ont vne particuliere pour les bœufs, perſuadez qu'ils ſont, que les ames des hommes morts paſſent dans ces animaux. Ils ont auſſi pluſieurs livres de leurs ſuperſtitions; ouvrages d'vn travail & d'vn ſoin incroyable, qui approchent en quelques choſes des fables de la vieille Grece, ou de la diſcipline Augurale des anciens Hetruſques. Mais vn de leurs plus grands ſoins eſt d'empeſcher qu'ils ne tombent dans les mains du vulgaire, ſatisfaits d'en tirer ce que bon leur ſemble, pour en abuſer le peuple, ſoit dans les conferences, ſoit dans les ſermons publics, où ils en eſtalent les myſteres avec beaucoup de fierté dans la contenance, & de pompe dans les paroles. Vn Brachmane s'eſtant fait Chreſtien, il y a quelques années, apprit aux noſtres vne bonne partie de ces choſes, qui depuis ont eſté amplement écrites en Portugais, & ſont ainſi arrivées à ma connoiſſance. Certes il eſtoit peu important de donner en cét endroit quelque place à ces bagatelles & à ces contes de vieille: on en peut toutefois profiter de cette reflexion: Combien ſont obligez à la divine bonté ceux auſquels, parmi tant d'autres qu'il laiſſe dans vn ſi eſtrange aveuglement, il a daigné communiquer les lumieres du Chriſtianiſme.

Il ſeroit temps de parler de leurs ſacrifices, de leurs victimes, & des ceremonies de leur criminelle ſuperſtition: toutefois ce ſeroit vne choſe infinie & inutile de faire le détail de toutes les manieres dont ils ſe ſervent pour taſcher de ſe conciliier leurs Dieux, ou pour l'expiation des manes de leurs morts: mais pour le preſent c'eſt aſſez parler des Brachmanes.

CHAPITRE VINGT-SIXIESME.

Des Naïres, ou de la milice Indienne.

LEs Naïres ont ſoin de la milice. Dés l'âge de ſept ans ou environ ils ſont élevez en des écholes, où aprés de longs exercices, pour eſtendre & rendre plus ſouples leurs nerfs, & pour rompre leur tendre corps, qu'ils oignent d'huile de Seſamin, ils ont d'habiles maiſtres qui ſçavent les rendre ſi diſpos,

diſpos, qu'ils ſemblent deſoſſez, tant ils ont de liberté à remuer, à tourner, & à ramener comme ils veulent leurs jeunes membres. Ils ſautent auſſi aiſément & auſſi loin en arriere qu'en avant, & apprennent les divers tours de la lute, ſoit pour embarraſſer l'adverſaire, ſoit pour s'en débarraſſer. Ainſi ils ſont exercez dans les armes avec de grands ſoins depuis l'enfance juſqu'à la mort, chacun ayant preſque ſon maiſtre particulier, ſur l'opinion qui regne parmi eux, Qu'il eſt impoſſible qu'vn homme ſeul puiſſe fournir également à pluſieurs choſes. Ils n'avoient autrefois pour armes que des piques, des fléches, des épées & des boucliers. Mais depuis qu'on leur a porté ces cruels artifices de l'invention humaine, & ces machines meurtrieres, ils ont ſi bien appris la maniere de les faire, de les polir, & de les braquer, qu'ils ſe ſervent aujourd'huy auſſi adroitement que nous de toute ſorte d'armes à feu, grandes ou petites, & que les mouſquets des Indiens & leur poudre ont toute vne autre bonté que ceux des Portugais. Ils vont à la guerre tout nuds, hors le milieu du corps, & ne peuvent ſupporter ni cuiraſſe, ni caſque. Cela rend les noſtres plus fermes à ſoûtenir le choc, & plus hardis & impetueux à attaquer. Pour eux ils ont auſſi plus de legereté & plus de diſpoſition à combatre & à courir, ce qui n'eſt pas deſavantageux dans la fuite. Bien qu'ils ſoient devant vos yeux & qu'ils ſe preſentent à vous quand vous penſez les ſaiſir, ils s'échapent & s'évanouiſſent : & vous les voyez à vos trouſſes, quand vous les croyez bien éloignez. Ils ont donc la meſme preſteſſe à fuïr & à pourſuivre, & ce qui eſt plus dangereux que tout, ils tirent leurs javelots auſſi juſte par derriere que par devant. Que ſi l'occaſion ou la neceſſité oblige à combatre de loin, leurs coups ne laiſſent pas de porter; Ils ont certaines feuilles de metail penduës à la poignée de leurs eſpées, dont le bruit cadencé ſert à les animer au combat où ils ſe portent, & dont ils ſe retirent auec vne legereté inconceuable, & quand leurs bataillons ſont rompus ils ſçauent ſi bien ſe cacher ſous leurs eſcus, qu'il eſt impoſſible de les fraper. Mais bien que tous les Naïres ſe piquent également d'eſtudier la guerre : il eſt parmi eux vn ordre de braues appellez Amoques qui ſont les plus eſtimez. Ils engagent leur vie, leur famille & leurs enfans par des execrables ſermens à

la vengeance de leurs compagnons offenſez, & ſur tout à celle de la mort de leurs Rois: Et ils s'y portent avec tant de rage, & tant d'impetuoſité, que ſans aucun égard à leur vie, ils paſſent au milieu des feux & des coups, & ſe jettent ſur leurs ennemis comme des furieux & des forcenez, & ſont par là d'autant plus formidables. Auſſi en eux conſiſtent les principales forces de la Milice Indienne: & leurs Rois en ſont reputez plus ou moins puiſſans, ſelon le grand ou le petit nombre de leurs Amoques.

CHAPITRE VINGT-SEPTIESME.

Des Agriculteurs.

LA condition des Agriculteurs & des Artiſans eſt la plus miſerable de toutes. Car outre leurs trauaux ordinaires dont ils ſuſtentent comme ils peuvent leur famille, ils n'ont pas la liberté de changer le meſtier qu'ils ont vne fois embraſſé. Leur premier choix leur eſt vn deſtin pour le reſte de leur vie: Ils ſont exclus non ſeulement des élevations de la fortune; mais meſme de la douceur du changement de profeſſion & du gain des autres meſtiers, quoy qu'ils les reconnoiſſent plus lucratifs que les leurs. Arian qui a eſcrit en Grec l'Hiſtoire des Indes, monſtre aſſez que c'eſt vne de leurs plus anciennes couſtumes. Auſſi ces pauures miſerables ſont tellement mépriſez qu'ils n'oſeroient leuer preſque les yeux ni regarder en face quelqu'vn de plus haute condition. Que ſi dans la foule (ce qui peut arriuer aſſez ſouvent) ils s'approchent trop prés de quelques Naïres, ils en ſont ſeuerement punis. Pour les eviter, les Naïres ont des valets qui les precedent, & qui leur font faire place preſque à tous momens; mais ſur tout aux détours des ruës, ils crient & avertiſſent que leur maiſtre va paſſer; tant eſt grande la ſuperbe, & tant barbare eſt le faſte de la Nobleſſe Indienne. De là vient cette furieuſe haine qu'ils ont pour le Chriſtianiſme, dont la principale gloire conſiſte dans la moderation de l'eſprit & dans la dilection de ſes freres. Cependant ce qui rend leur orgueil plus inſupportable, c'eſt qu'ils s'attribuënt avec trop d'inſolence vne nobleſſe impure, & qui outre mille infirmitez capables d'obſcurcir les

plus illuſtres noms, eſt alterée & fleſtrie du meſlange des plus viles femmes qu'ils eſpouſent ſans aucun égard à leur naiſſance, ou dont ils vſent confuſément & ſans choix auec la meſme brutalité que les beſtes. Comme ils naiſſent tous de peres incertains, il n'y a parmi eux d'heritiers que les enfans des ſœurs dont la proximité eſt aſſeurée. Leurs edifices hors les Temples, les Palais de leurs Rois, & quelques magazins des marchandiſes les plus precieuſes, ne ſont baſtis que de bois. De plus ſomptueux logemens, ſont deffendus en general, ou ne ſont permis qu'aux ſeuls Gouuerneurs. Ils ont des maiſons de plaiſance, dont les jardins ſont tres-ſoigneuſement cultiuez, & poſſedez par les ſeules perſonnes de qualité. Pour en empeſcher l'accés au petit monde, elles ſont entourées de profonds foſſez & de hauts ramparts. Les vns ſont faits d'arbres qui s'y ſont rencontrez dont ils ſçauent ménager, ajuſter & entrelaſſer les branches: Les autres de hayes vives, & de buiſſons aſſez eſpais pour en cacher & l'entrée & l'aſpect. Ils affectent de plus d'en embarraſſer les allées les vnes dans les autres auec tant d'induſtrie, que ceux qui en ignorent les diuers détours, s'y trouvent ſurpris comme dans vn labyrinthe, ce qui rend encore plus difficile le moyen de faire la guerre en ce païs.

CHAPITRE VINGT-HVITIESME.

Gamma demande permiſſion d'entrer dans le port de Panan où eſtoit Zamorin. Il laiſſe à ſon frere la garde des vaiſſeaux. Fait vne entrée ſuperbe, & eſt receu pompeuſement par Zamorin: letires, preſens & propoſitions du commerce agreez par Zamorin.

DANS le temps que les Portugais arriverent à Calecut, leur Zamorin eſtoit à Panan, ville maritime. Gamma eſtant à l'anchre l'enuoye advertir de ſon arrivée. Qu'il eſt venu preſque d'vn autre monde pour luy rendre des civilitez de la part du Roy de Portugal ſon maiſtre; mais qu'il ne veut point deſcendre s'il ne l'a agreable. Le Roy de Calecut ravi, & flattant pleinement ſon orgueil de voir que ſon nom luy attiraſt vne

visite d'vne nation si éloignée; envoye aussi-tost vn guide pour le tirer d'vn lieu où il n'estoit pas en seureté, & pour le conduire dans vn port & bon & proche, appellé Cap de Gate. Deux jours aprés il envoya vn magnifique cortege pour l'amener en Cour. Gamma encore que dissuadé par ses compagnons de fier sa vie & celle de ses amis, à vn Prince dont la foy luy estoit inconnuë, & d'vne Religion purement superstitieuse, se resolut toutefois d'accomplir son Ambassade, & d'examiner luy-mesme toutes choses. Il ordonne donc à son frere qui estoit son Lieutenant, de tenir toûjours prests des esquifs au bord. Que si par hazard il ne pouvoit rejoindre les vaisseaux, que sans avoir aucun égard à luy il reprenne le chemin de Portugal; & qu'il donne bien à entendre au Roy & tout le détail de leur voyage & leur arrivée dans l'Inde. Ces ordres donnez il prend avec soy douze des siens superbement vestus, fait arborer des estendars de mille couleurs sur ses esquifs, les munit de quelque piece d'artillerie, & vient à bord en cét equipage parmi les congratulations d'vn chacun, & les cris de joye du vulgaire. Leur Catüal, qui est vne espece de Consul, & qui prend soin des estrangers, le reçoit à sa descente parmi les chœurs de musique & les hayes de soldats, & suiui de porteurs pour prendre leurs hardes; selon l'vsage de ce temps, où dans l'Inde on ne se servoit point de chevaux ni d'aucune autre beste de charge. Ensuite il fait mettre Gamma sur vn brancard porté par quatre personnes, & on le conduit ainsi premierement dans Calecut, & ensuite à Panan. Le concours du peuple fut si grand, qu'il y en eut d'étouffez dans la presse, & d'autres tuez ensuite de quelques querelles. Quand il fut arrivé au Palais, quelques Cainales vinrent à sa rencontre, & rendirent à luy & à ses compagnons, tous les respects possibles. A quelques pas de là, le Chef des Brachmanes revestu d'vne maniere d'aube se presente à luy, & l'ayant civilement pris par la main le conduit dans vn grand Salon, par vne longue suite de chambres, où à chaque porte il y avoit vn corps de garde de dix hommes.

Lat. Capocate.

Les murs en estoient revestus de tapisseries d'or & de soye. Il y avoit tout autour certaines marches de menuiserie tres-proprement faites & eminentes, où prennent seance les Grands du

Royaume. Le Roy eſtoit couché ſur vn ſuperbe lict, veſtu d'vne tunique de coton, blanche comme neige, ſurſemée de roſes d'or & noüée avec des agrafes de diamans d'vn admirable éclat. Son chapeau d'or en guiſe de thiare, eſtoit chargé d'vn riche meſlange de pierres precieuſes & de fort groſſes perles. Il avoit des pendans d'oreilles hors de prix. Les bras en eſtoient nuds ſelon la couſtume du pays, & n'avoient que des bracelets d'or enrichis de perles. Les doigts des mains & des pieds eſtoient pleins de bagues & d'anneaux, où brilloient des pierres de toutes façons, il y avoit devant luy vn vieillard de ſa garde qui tenoit vn baſſin d'or, où il y avoit certaines feüilles appellées Bethel de Malabar, ou Tambul Arabic, dont les Princes de l'Inde mangent à tout moment pour ſe conſerver bonne haleine, pour étancher leur ſoif & pour cracher plus aiſément. Zamorin eſtoit brun; mais dont la riche taille & la belle contenance ſentoient bien ſa qualité. Gamma aprés pluſieurs reverences eſt prié de s'aſſeoir, & la meſme civilité eſt faite à ceux de ſa ſuite. Enſuite par ſon Interprete il luy dit qu'il eſt venu de la part du Roy Emanuel ſon maiſtre, qui ayant appris de la Renommée, la grandeur & la puiſſance du Roy de Calecut, deſiroit contracter amitié avec luy & faire alliance entre les deux nations: que la diſtance des lieux ne pouvant pas permettre leur entreveuë & leurs embraſſemens, il luy avoit envoyé ſon Ambaſſadeur pour s'en aquiter de ſa part: qu'il oſoit ſe flater que cette ſocieté n'eſtoit point à mépriſer, & pouvoit apporter de grands advantages à l'vn & à l'autre. On preſente enſuite les preſens & les lettres eſcrites en Arabe & en Portugais. Zamorin en peu de mots, reſpond que les bonnes volontez du Roy Emanuel ſon frere ſe faiſoient aſſez voir dans cette ſi magnifique, ſi dangereuſe & ſi penible Ambaſſade, par où il avoit montré le vouloir connoiſtre & luy faire des civilitez; que pour l'alliance & pour le commerce il n'y auroit point de difficulté entre eux. Enſuite il propoſe quelles peuvent eſtre les marchandiſes propres pour l'vn & l'autre Eſtat: & aprés quelques queſtions que ſa curioſité luy fit faire ſur le voyage de Gamma, il le congedie & le fait conduire en de tres-bonnes hoſtelleries.

CHAPITRE VINGT-NEVFVIESME.

Les Sarrazins & les Arabes jaloux du ſuccés de Gamma alarment Zamorin, corrompent ſes Officiers, & les diſpoſent à faire perir Gamma. Il en eſt averti, ſe rend à ſes vaiſſeaux, d'où il eſcrit à Zamorin, qui s'excuſe.

LE bruit de cét accueil & de cette alliance s'eſtant répandu parmi le peuple, auſſi-toſt les marchands, mais ſur tout les Sarraſins & les Arabes s'en alarment, & joignant à leur mortelle haine contre les Chreſtiens, la crainte que le commerce des Portugais ne leur portaſt autant de prejudice que les Indiens & eux en recevroient de l'auantage, ou qu'vn ſi puiſſant negociant ſe meſlant dans leur negoce, il n'y eut plus pour eux à eſperer de profit de leur commerce ni de leur negociation. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour traverſer cette ſocieté naiſſante & pour la ruiner. Ils vont de concert ſe plaindre de Gamma, & le chargent de pluſieurs crimes & de pluſieurs calomnies : que c'eſt vn Pirate qui n'eſt venu que pour obſerver le païs, & qui ſans avoir receu d'injure a rempli toutes les mers par où il a paſſé, & les ports où il eſt entré, de meurtres, & de brigandages. Que le Roy devoit plus conſiderer pluſieurs nations connuës & fideles qui ont eſtabli de long-temps leurs demeures en ſon païs, & qui augmentent tous les jours par leur argent comptant & par leur credit, les richeſſes & le negoce de Malabar, que des eſtrangers vagabonds, d'vn païs infiniment éloigné, d'vne nation ambitieuſe & ſans merite, & qui ne ſonge qu'à eſtendre leur Empire par toute ſorte de bons ou de mauvais moyens. Ils tentent enſuite quelques courtiſans mercenaires, & ceux principalement qui eſtoient en charge : & par mille divers artifices ; mais ſur tout par des ſommes d'or & d'argent, qui ſont les plus dangereux de tous, & capables de faire executer toute ſorte de crimes, ils les attirent bien-toſt dans leurs ſentimens. Ils gagnent juſqu'au Catual, que nous avons dit eſtre comme le Conſul, prepoſé aux affaires des eſtrangers, & le diſpoſent en ſorte que ſous couleur de ſervir Gamma il devoit le perdre. Le Roy meſme par cette

legereté & cette perfidie naturelle & ordinaire aux Barbares, ſe laiſſe entraiſner à leur ſeduction. Gamma eſt auſſi-toſt averti du peril qu'il court parmi ces infidelles par vn certain Monzaides de Tunis qui parloit Eſpagnol, & qui jadis en Afrique avoit eû quelque habitude particuliere avec les Portugais. Par ſon conſeil il ſe dérobe doucement, & par des chemins ſecrets ſe rend promptement dans ſes vaiſſeaux où l'eſperance du ſalut eſtoit d'autant plus apparente, que pendant l'hyver le Roy avoit fait retirer ſa flote en mer. Eſtāt donc ſorti du port il eſcrit à Zamorin, & fait porter ſes lettres par vn Indien, par leſquelles aprés de grands reproches de l'hoſpitalité violée, des embuſches qu'on luy avoit preparées malgré ſa viſible innocence, il l'exhortoit de demeurer dans ſon premier ſentiment, & de rejetter bien loin celuy de ſes Officiers corrompus. Qu'il pouvoit eſperer plus d'auantage du ſeul Roy de Portugal que de toute la race Mahometane. Zamorin reſpond à ces plaintes par des excuſes, & charge ſes Miniſtres de toutes ces accuſations: qu'il s'informera des embuſches, & de ceux qui les luy pouvoient avoir tenduës: qu'il punira rigoureuſement les coupables: que tout le monde pourra voir combien les droits de l'hoſpitalité luy ſont ſacrez & inviolables. Il adjouſte vne lettre de compliments pour le Roy Emanuel, l'aſſeurant qu'il avoit tres-agreable le commerce & l'amitié de leurs nations, pourveu que l'vn & l'autre ſe fiſſent ſans troubler le repos de ſon Eſtat, ou ſans prejudice de ſes anciens alliez.

Gamma ayant receû cette reſponſe va droit dans l'Iſle Anchedive, diſtante de Calecut d'environ cinquante lieuës, pleine de petits bois, & tres-abondante en toute ſorte de poiſſons. Là s'eſtant rafraichi de tout ce qui luy faloit, & ayant fait ſa priere qu'il pluſt au Ciel favoriſer ſon retour auprés de ſon Prince, & de luy permettre de revoir ſon pays & ſes parens. Il fait voile droit en Europe. L'inconſtance des vents rendit lent tout le trajet de l'Ocean Indien & Arabique, & le jetta enfin ſur les bords de l'Ethiopie, où ayant battu chemin faiſant Magadaxo, ville des Sarraſins, il ſe rendit à Melinde comme il avoit promis, & s'eſtant chargé de l'Ambaſſadeur du Roy, il fut à Zanguebar, Iſle conſiderable, non ſeulement par les divers agreemens du lieu, mais encore par ſes ſalutaires foreſts plei-

nes d'arbres qui portent des fruits medicinaux. Il y fut fort bien receu du Roy ; & passa de là à Mozambic, & aprés y avoir erigé vne colonne, il alla faire eau à S. Blaise. Enfin ayant doublé le Cap de bonne esperance, passé les Hesperides, & ensuite lès Isles qu'ils appellent Terceras, il arriva heureusement à Lisbonne au mois de Septembre de l'année 1499. aprés vne absence de plus de deux ans, & la perte d'environ cent des siens, du nombre desquels fut son frere Paul Gamma qui mourut de maladie & de fatigue. Les autres arrivant au Port furent receus par vne affluence de peuple qui s'assemblant autour d'eux, les consideroit comme des gens rappellez des Enfers ; leur faisoit mille questions sur leur voyage, & se conjouïssoit de leur retour & de la gloire qu'ils s'estoient acquise. Il est malaisé de dire comme ce retour échauffa les desirs & l'emulation pour la navigation. Emanuel pour honorer le merite de Gamma luy envoya audevant des personnes de qualité : & bien qu'il n'apportast qu'vne paix incertaine avec l'Inde, toutefois il ne laissa pas d'estimer beaucoup, quoi que dans vn succés imparfait, le grand courage & la constance de Gamma digne d'vn souvenir eternel parmi les hommes. Et pour s'estre si bien aquité des ordres qu'il avoit receus il luy donna de nouvelles charges, augmenta de beaucoup ses revenus ; & ne laissa aucun de ses compagnons sans quelques presents, sans quelque reconnoissance de leurs travaux, & sans quelques marques dignes de la liberalité d'vn si grand Prince.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Pieté d'Emanuel. Il fait augmenter la Chapelle de Henry. Envoye Capral aux Indes : Et permet à Gamma de joüir de ſon repos & de ſa gloire.

LEs accés des Indes ouverts ; & la route pour y aller (qui juſqu'à preſent avoit eſté ignorée) eſtant connuë ; le Roy Emanuel fit faire des prieres par tout ſon Royaume ; & la devotion auſſi bien que l'obeyſſance, remplit tous les Temples de la foule des peuples qui y couroient. Enſuite il fit augmenter de beaucoup la petite Chapelle qu'Henry auoit fait bâtir ſur le port meſme de Liſbonne, à l'honneur de la Vierge ſainte, protectrice de la navigation : & y fit élever la ſtatuë de Henry & la placer en vn lieu eminent, d'où elle pûſt eſtre apperceuë de tout le monde. Les ſoins de ce Temple furent donnez à de SS. Hermites de l'Ordre de S. Ieroſme, qui prenoient vn ſoin particulier d'inſtruire & de confeſſer les Nautonniers ; & pour qui le Roy avoit vne veneration & vne bienveillance particuliere. Le lieu fut appellé Bethléem, du nom de celuy qui eut l'honneur de voir naiſtre Noſtre Seigneur. Sa ſtructure auſſi bien que la devotion y attirerent des curieux, & des pelerins de tous les endroits de l'Eſpagne. Emanuel voyant que le bruit & la reputation de Gamma, & les divers échantillons des richeſſes de l'Inde, auoient enflé le courage & l'eſperance de tout le monde, juſqu'à leur donner de l'empreſſement pour faire le voyage : Il crut qu'il ne faloit pas perdre vne chaleur ſi vtile & ſi generale, & qu'il ne faloit plus y envoyer des vaiſſeaux ſimplement pour reconnoiſtre, mais des armées formées, pour agir. Il met en mer treize vaiſſeaux, dont la grandeur, la ſoldateſque & les marchandiſes, fiſſent connoiſtre aux autres nations les grandes forces &

les grandes richeſſes de Portugal. Pierre Alvare Capral, homme de naiſſance & de haute vertu, en eſt fait General. Laiſſant à Gamma, apres toutes ſes fatigues, la liberté de jouïr de ſon repos & de ſa gloire; l'ordre du Roy donné à Capral eſt de taſcher avant toutes choſes, de ſemer & d'accroiſtre la Religion Chreſtienne en ces pays barbares: Enſuite, de faire en ſorte par ſes civilitez & par ſes ſoins, de gagner le Roy de Calecut, & d'eſtablir auec luy vne conſtante paix & vne ſincere alliance. Que s'il perſiſtoit dans ſes rudeſſes, dans ſes incivilitez & dans ſa perfidie, qu'il puniſt ce crime barbare, vengeant les injures faites à Vaſqués Gamma, & entrepriſt courageuſement vne ſainte & juſte guerre contre les ennemis de Ieſus-Chriſt. Il luy donne donc pour preſcher l'Evangile aux payens, & pour entretenir les Chreſtiens dans leur ſainte ferveur, le Pere Henry, grand Theologien de l'Ordre de ſaint François, & qui depuis a eſté Eveſque de Ceute, & quelques autres Eccleſiaſtiques. Pour la defenſe des vaiſſeaux, outre les Pilotes, il y eut quinze cens hommes de guerre, choiſis dans toute la jeuneſſe de Portugal.

CHAPITRE SECOND.

Arrivée aux Heſperides. La tempeſte diſſipe les vaiſſeaux. Perez retourne. Capral découvre le Breſil. Deſcription du Breſil, de ſa ſituation & de ſes plantes. De ſes animaux.

CAPRAL, aprés les devotions ordinaires, part l'année de grace 1500. au mois de Mars, que l'experience a depuis fait reconnoiſtre pour le temps le plus propre pour la navigation des Indes. Il ſe trouva aux Heſperides le treiziéme jour ſuiuant. Lors vne tempeſte s'éleva ſi furieuſe, qu'elle diviſa ſon armée, & jetta çà & là les vaiſſeaux. Louys Perez vn des Capitaines, ayant longtemps combattu la mer & les vents, ſans qu'on ait rien appris de ſes obſtacles, au lieu de continuer ſa route, ayant ramaſſé les voiles, retourna malgré luy à Liſbonne. Les autres ayant vn peu recueilli leurs eſprits, reglé leur crainte & leur deſordre, pour éviter les bourraſques de la Guinée, & pour ſurmonter le Cap de bonne eſperance,

tirerent plus avant vers le Midy, dont vn mois aprés, les vents favorables les porterent à l'aſpect d'vne terre, qu'ils prirent d'abord pour quelque Iſle; mais ayant coſtoyé le bord aſſez longtemps, ils jugerent bien que c'eſtoit le continent. Là ils trouvent vn port ſpacieux, dont la ſituation & la ſeureté luy firent donner le nom de *Sur*, & où ils ſe rafraichirent vn peu, & ſe délaſſerent de leurs longues fatigues. On met pied à terre, pour reconnoiſtre les lieux & la Nation: & ſelon la couſtume Chreſtienne, on dit la Meſſe ſur vn Autel portatif; & le Pere Henri y preſcha. Encore que les Barbares n'entendiſſent rien aux myſteres, ils ne laiſſerent pas de voir & d'entendre avec beaucoup de reſpect & de curioſité les ceremonies de l'vn & de l'autre. Vn d'eux envoyé en Portugal ſur le champ, avec Gaſpar Lemios, ravît de joye le Roy & tout le Royaume. En ce bord Capral planta vn grand eſtendart de la Croix, dont le pays porta le nom pendant quelques années. Mais la rencontre d'vn genre de bois rouge appellé Breſil, & merveilleux pour la Teinture, a fait d'vn ſecret conſentement du vulgaire, & de l'vſage changer vn nom pieux pour vn profane, & luy a conſervé celuy de Breſil.

Le Breſil eſt vne partie du nouveau Monde, que Americ Veſpuci Florentin, quelque temps aprés Capral, & par l'ordre du meſme Roy Emanuel, reconnut & découvrit plus avant. Elle eſt à deux degrez de l'Equateur, & avance vers le Midy juſqu'au quarante & cinquiéme degré. Elle fait preſque vn triangle vn peu oblong. La baze en eſt tournée vers l'Equateur, ou le Septentrion, ſa longueur eſt droit de l'Orient à l'Occident, & ſon grand angle ſe perd dans les eſpaces inconnuës du Midy. Son coſté oriental regarde les Ethiopiens occidentaux, & n'a que la mer entre-deux. L'autre coſté eſt bordé de montagnes tres-hautes, qui la ſeparent du Perou, & n'a qu'vn paſſage, qui du moins ait eſté connu juſqu'icy. Tout le pays en eſt tres-agreable: le climat en eſt doux & ſain. Certains vents de mer par de douces haleines en banniſſent les vapeurs de la nuit ou les brouïllars du matin, & luy rendent ainſi les beaux jours & vne parfaite ſerenité. Dans toute ſon eſtenduë il eſt d'agréables foreſts, de vives fontaines, & de celebres fleuves; parmi leſquels (pour ne rien dire de beau-

coup d'autres) on trouue celuy d'argent, dont l'emboucheure rend ſa cheute dans la mer, ſi impetueuſe durãt quarante lieuës, que les Nautonniers y font eau longtemps auparauant que d'apperceuoir la terre. Vne partie conſiſte en de grandes plaines, & l'autre en de petites colines : dont le ſol également heureux & gras, par des frequentes ſources qui l'arroſent, jouyt d'vn eternel printemps, & rapporte avec abondance toute ſorte de grains ſemez. Elle abonde ſur tout en ſucre, don du Ciel & préferable de beaucoup au miel Attique. La Nature ſemble l'avoir caché dans de grands roſeaux, d'où l'on tire la douce humeur par des moulins à eau : & enſuite de quelque coction qu'on luy donne, on le purifie ; & on le fige & on le forme en pains longs & vn peu pointus. On ne laiſſe pas quand on veut, de le pouvoir fondre, de le rendre liquide, & d'en faire comme d'vne cire molle toute ſorte de figures, avec tant d'induſtrie & de reſſemblance, qu'on a de la peine à en demeſler la verité. Ces ſortes de rafinements juſqu'à aujourd'huy inconnus preſque au reſte du monde, ne ſont plus rares parmi les Portugais. Cette ſeule marchandiſe a dequoy enrichir les negocians : auſſi on en apporte tous les ans en Europe, dont la vente fait vn profit conſiderable & aſſuré. Il y a pareillement vne Plante appellée Copaiba, dont on ouvre en eſté l'écorce, & d'où l'on tire vne liqueur d'vne odeur tres-douce, qui eſt comme vne eſpece de baume. On en vſe en pluſieurs choſes : mais par vne vertu toute particuliere non ſeulement elle gueric les playes, mais meſme elle en efface les cicatrices. On voit ces plantes comme vſées de la frequente friction des beſtes, qui par vn inſtinct de nature courent à ce remede, ſi toſt qu'elles ſe ſentent bleſſées, où de quelques ſerpens, ou de quelque autre animal ſauvage. Le Zabucal eſt vne plante extrémement haute, qui porte vne eſpece d'écailles tres-dures, que la Nature par vne admirable induſtrie ouvre par en bas, comme vne boëte. Dans ces écailles naiſſent des chaſtaignes d'vn gouſt tout particulier, qui ſi toſt qu'elles ſont meures, quittent leur couverture, & ſervent d'aliment aux habitans du pays. Il y a auſſi des poires d'vn ſuc agreable & innocent ; elles ſe nomment Caveza ; on en mange ſur tout dans les grandes chaleurs. Au fond de la poire il y a vn pepin d'vne écorce

tres-amere, dont toutefois le dedans ne laiſſe pas d'eſtre tres-doux, pourueu qu'il ſoit cuit: la poire rafraîchit & ſon pepin échauffe. Mais la principale de toutes ſes plantes, eſt celle qu'on appelle Ananubis. Elle eſt baſſe, & de ſes branches pendent des eſpeces de noix, comme celles de Pin. Elles ſont molles, & eſtant caſſées en certain temps propre, elles ont vn gouſt & vn odeur tres-agreable; bien qu'elles ſoient delicieuſes, quand elles ſont recentes, elles ne le ſont pas moins confites dans le ſucre, où elles ſe conſeruent tres-longtemps. On y voit maintenant de nos Melons, de nos Cocombres, de nos Grenades, de nos Figues, & de nos Vignes, qui portent deux & trois fois l'année, & mille autres fruits medicinaux, qui ont eſté tranſportez de noſtre hemiſphere.

Il ſeroit ennuyeux de faire vn détail de tous les arbres & de tous leurs fruits; auſſi bien que des poiſſons & des oiſeaux de belle couleur, des beſtes terreſtres; la pluſpart ſauvages, & plus ou moins connuës.

Il ſuffit d'admirer &. de reconnoiſtre comment la Divine Providence ſe jouë dans ce bas monde, en la production ſi feconde & ſi variée de tant de choſes differentes. Ie ne diray de ces animaux que fort peu de choſe. Il eſt vne eſpece de Sangliers amphibies, dont la chair eſt tres-bonne & tres-ſaine. les pieds de devant en ſont tres-courts, & ceux de derriere tres-longs, ce qui les empéche de courir. Ainſi pourſuivis par les Chaſſeurs, comme s'ils reconnoiſſoient leur foibleſſe ſur terre, ils ſe jettent dans l'eau. Il y a vn animal appellé ſur le lieu Ante, qui a quelque choſe d'vne Mule, hors qu'il eſt plus bas, il a la bouche plus petite, la levre d'en bas longue & avancée, comme vne eſpece de trompe; les oreilles rondes, la queuë courte, & le reſte du corps cendré. Il hait le jour & ne va paiſtre que de nuit, & ſe retire au premier rayon de lumiere qui paroiſt. Sa chair a le gouſt de celle du bœuf. Il eſt des eſpeces de Liévres qu'ils appellent Coties, qui en ont la grandeur, la forme & le gouſt: la couleur en eſt rougeaſtre, l'oreille petite, & ils n'ont preſque point de queuë. Il en eſt de plus grandes, qui ſont appellées Paca, & qui ſont preſque de meſme ſorte: le muſeau en eſt rond comme celuy d'vn chat, la peau noire, & marquetée de quelques taches blanches. non ſeulement la chair, mais

encore la peau en eſt delicieuſe & tendre, & recherchée dans les plus delicats feſtins. C'eſt vne choſe à voir que cét animal qu'ils nomment Tatuſia. Il a la groſſeur d'vn porc, le cuir reveſtu comme d'vne eſpece d'écailles, & qui le fait paroiſtre comme vn cheval harnaché. Il n'en tire que la teſte ainſi que les tortuës; & cache & reſſerre les pieds, & ſe retire comme le lapin dans des trous. ſa chair eſt de fort bon gouſt. Il y a vne grande quantité de Tigres, que la faim rend tres-legers & tres-à craindre; mais eſtant raſſaſiez (ce qui eſt admirable) ils ſont ſi poltrons & ſi peſants, que les moindres chiens de berger leur donnent la fuite. Le Cerigon eſt vne beſte admirable, elle a la couleur du boüis, & eſt de la grandeur d'vn renard; de ſon ventre pendent deux beſaces où il porte ſes petits, chacun d'eux ſi fort attaché à ſon teton, qu'il ne le quite point juſques à ce qu'il ſoit en eſtat d'aller paiſtre. Les Portugais ont donné le nom de Pareſſe à vn animal d'vne forme & d'vn naturel aſſez extraordinaire. Il a la grandeur du Cerigon; mais le muſeau en eſt horrible & chargé d'ongles qui avancent comme celles des doigts. Le derriere de ſa teſte eſt couverte d'vne groſſe criniere, & ſon ventre eſt ſi gros & ſi gras qu'il en balaye la terre. Il ne ſe leve jamais ſur pied, & ſe traine ſi lentement, que dans quinze jours, à peine pourroit-il faire la valeur d'vn jet de pierre. Il ne vit que de feuïlles d'arbres, dont les plus hautes branches luy ſervent de retraite, & qu'il luy faut deux jours pour y monter & autant pour en deſcendre. Les encouragemens, les menaces & les coups meſmes, n'ont pas la force de le faire aller plus viſte.

Il y a encore vn animal admirable appellé Tamandoa, grand comme vn mouton, noir, long, & d'vne petite encoulure alongée entre les deux joüës, mais enfoncée. Il a quatre pieds; & de grands ongles pour vivre plus facilement; car il ſe nourrit de formis, dont aprés avoir découvert & foüi les trous avec ſes ongles, il y met ſa langue qu'il ſçait apetiſſer des trois quarts, & l'ayant toute couverte de formis il la retire & en avale celles qu'il a priſes. Il ſe couvre comme vn eſcureuil de ſa queuë longue & veluë, & s'en cache ſi bien qu'il ne paroiſt rien de tout le reſte de ſon corps. Mais outre ces animaux & d'autres encore auſſi ſauvages, les Portugais y en ont tranſporté des noſtres qui multiplient infiniment. Ce

qui me fait étonner, que ſous vn ciel ſi doux & vne terre ſi feconde, les eſprits y ſoient ſi cruels & ſi farouches.

CHAPITRE TROISIESME.

De la Religion du Breſil. Quelques couſtumes du lieu. Leur ignorance. Leur façon de vivre. Leur dexterité à peſcher. Leur inhumanité dans leurs feſtins.

ILs n'ont du tout point de Dieux : & ſuivent ſeulement les conſeils des Devins, des Augures, & des autres impoſteurs auſquels ils ſont follement adonnez, & qu'ils enrichiſſent par des bontez qui font pitié. Les hommes & les femmes y vont nuds. les membres en ſont forts, & ils laiſſent croiſtre les cheveux de la teſte, prenant ſoin de raſer tout autre poil. Ils ſont pour l'ordinaire camus comme les Chinois. Outre qu'ils ſont déja jaunes comme de l'airain, ils ſe noirciſſent encore d'vn certain ſuc noir de pomme appellée Genipapi. Ils ſe parent de certaines longues pierres ſans valeur, qu'ils ſe mettent dans la peau dés la plus tendre jeuneſſe. Les vns ſe contentent d'en avoir ſeulement à la levre de deſſous; les autres s'en couvrent tout le viſage ; ce qui fait vn horrible ſpectacle. Ils font voyage ſans appareil, & gardent vn merveilleux ſilence. La femme marche devant le mari. Quand ils reçoivent quelques-vns de leurs amis qui arrivent, ils leur jettent les bras au col, abaiſſent leur teſte ſur leur poitrine, & jettent des pleurs & des ſoupirs pour les peines qu'ils ont ſouffertes dans leur voyage. Mais ils ſont maiſtres ſi abſolus de leurs larmes, qu'en vn moment ils ont les yeux ſecs & rians. Les femmes groſſes y ſouffrent extraordinairement dans leurs accouchements: mais ſitoſt qu'elles en ſont quittes elles ſe levent, & reprennent les ſoins & les peines du ménage. En leur place (ce qui eſt malaiſé à croire) le mari fait le malade, tient le lict, prend du repos, reçoit les viſites de ſes amis & de ſes parens. On luy donne force bouillons pour le renforcer, des confitures pour le ragouſter, & on luy fait de petits preſents pour le divertir. Ils ſont tous ſi ignorans qu'ils ne ſçavent pas meſme compter; ils n'ont nulle teinture des lettres, & ont ſeulement retenu de leurs

peres quelque vieille tradition de Noé & du Deluge; ce qui prouve en quelque façon que depuis ce grand desordre des eaux qui dissipa le reste des mortels, il n'y a point eu de commerce entre les nations de cét hemisphere, & celles du nostre.

Le vin & le froment leur sont encore inconnus: & ils ne se nourrissent que d'vne racine qui se seme, qu'on fait reduire en farine, & qu'on appelle Mandioca. Plusieurs familles demeurent sous vn mesme toit qui est fait, & de la longueur à peu prés d'vn navire renversé. Leurs licts sont suspendus sur des rets pour éviter la morsure des reptiles veneneux. Ils vivent du jour à la journée, & consument volontiers en commun tout ce qu'ils ont en particulier sans avoir aucun égard à l'avenir. Ils excellent en l'art de nager: & vont jusqu'au fond des eaux les yeux ouverts, & pendant plus d'vne heure, chercher quelque chose. Ils supportent merveilleusement & la fatigue & la faim: & demeurent trois jours sans manger quand l'occasion ou le besoin leur dénie de l'aliment; mais aussi quand ils se trouvent en débauche ils passent toute la nuit à manger & à boire. Ils ne croyent point aprés la mort de recompense ou de supplice pour les bonnes ou pour les mauvaises actions: & ils sont persuadez que ceux qui meurent emportent aux Enfers les mesmes qualitez qu'ils avoient en mourant; par exemple le corps entier ou mutilé, selon qu'ils sont morts de foiblesse ou de blessure. Ils ne brûlent point les corps; ils les inhument, & mettent vn rets dans leur tombeau pour leur servir de lit, & ils adjoustent quelques viandes pendant quelques jours, croyant que les manes ont besoin de repos & de nourriture. Ils sont sujets à se faire la guerre entre eux, & se servent ordinairement pour cela de fleches. Quand ils ont pris quelques ennemis au combat, ils l'engraissent pendant quelques jours, & l'immolent ensuite parmi les chansons & les danses. Ils en devorent ensuite les membres rotis à la broche, & en font leurs plus splendides & plus delicats banquets. Au surplus cét homme destiné à estre la victime des vainqueurs, ne s'estime pas malheureux de mourir ainsi. Au contraire il va gayement au trépas: & vantant les belles actions qu'il peut avoir faites contre ses ennemis, il se flate & s'en glorifie en mourant. Leurs habitations sont separées les vnes des autres. Ils n'ont ni loix ni magistrats. Leur

langage

langage n'eſt pas difficile à entendre : & il n'y a guere de difference entre toutes les manieres des Braſiliens, qui ſont connus, ſinon dans le nom de certaines choſes que la bienſeance ou la delicateſſe font prononcer differemment aux hommes & aux femmes. Ils n'ont point d' F, L, R, dans leur alphabet. Surquoy quelques-vns ont fait vne aſſez jolie remarque, que cette ignorance eſt vn ſecret reproche de la Providence divine de ce qu'ils n'ont ni Foy, ni Loy, ni Roy. Ils oublient aiſément les bien-faits : & ne peuvent reſiſter ni aux plaiſirs, ni à la colere qui les precipite temerairement au combat, & les rend également alterez du ſang humain & avides de la vengeance. En vn mot ils ſont plus approchans de la beſte brute que de l'homme raiſonnable. Ceux qui ont gardé quelque teinture des mœurs de noſtre païs, & qui habitent au milieu du Continent depuis que les Ieſuites y ont preſché l'Evangile & les Arts liberaux, ont eſté comme apriuoiſez, & ils ont reduit leurs habitations eſparſes en des bourgs & en des villes. Mais ceux ſur tout qui ſont les plus proches de la mer ſont inſtruits avec de grands ſoins en tous les devoirs de l'humanité & de la pieté. Nous en parlerons ailleurs plus amplement.

CHAPITRE QVATRIESME.

Capral va en Orient. Apparition d'vne Comete. Tempeſte horrible, quatre vaiſſeaux en ſont engloutis, & dure vingt jours. Capral arrive à Las Primas avec trois vaiſſeaux, en reçoit d'autres à Sofala. Pourſuit ſon chemin dans l'Inde. Alliance renouvelée à Calecut, auſſi-toſt violée & vengée.

CAPRAL avoit parmi les ſiens vingt criminels, dont le dernier ſupplice avoit eſté commué en cét exil. Il en laiſſe deux parmi ces Barbares pour en apprendre les mœurs & la Langue, & dont l'vn a grandement ſervi au commerce des Portugais. Cependant pour ne point perdre de temps vainement, il fait voile en Orient. Le trajet du Breſil au Cap de bonne Eſperance eſt environ de douze cens lieuës ; & de plus la mer & les vents ſemblent y eſtre toûjours en fureur. Les Por-

tugais s'y eſtant expoſez avec plus d'audace que de bonheur, au mois de May apperceurent durant dix jours vne comete horrible. Le ciel & la mer ayant ſouvent varié, on vit naiſtre du coſté du Septentrion certains nuages noirs & épais, qui ſembloient avoir ramaſſé en ſoy toute la colere des vents. La mer eſtoit calme juſqu'à eſtre languiſſante; mais dangereuſe tranquilité! les nautonniers ignorans de ces lieux & de telles tempeſtes eſtendoient toutes leurs voiles pour ſe donner du vent, quand de ces nuages dont j'ay parlé, vn goufre de vent ſoudain & impetueux, abiſma en vn moment, & à l'aſpect des autres quatre vaiſſeaux qui n'auoient pû aſſez promptement ramaſſer leurs voiles, ſans que perſonne en ſoit eſchapé. Barthelemi Diaiz, dont nous avons parlé, nonobſtant cette haute intelligence qu'il avoit pour la mer, & l'heureuſe iſſuë de tant de longs voyages & de tant de perils, perit ainſi malheureuſement avec ſes compagnons; les autres ſe ſauverent par le prompt abatement des antennes ou par le fracas meſme des voiles. Cét horrible ſpectacle fut preſque funeſte à ceux qui en furent les témoins; chacun s'épuiſoit en plaintes & en larmes, cherchant des yeux ſon parent & ſon ami, autant qu'vne nouvelle crainte de leur propre perte pouvoit le permettre à leur étourdiſſement & à leur ſtupidité. Car cette meſme biſe regnant toûjours de meſme force, & la mer de nouveau agitée ſembloit porter parfois les flots ſur les nuës, & s'entrouvrir en meſme temps juſqu'aux Enfers. Les navires s'entrechoquant, eſtoient à tout moment proches de leur perte. D'ailleurs l'obſcurité regnant, le bruit forcé des chables, les cris diſcordans des divers & douteux commandemens n'embarraſſoient pas ſeulement l'action des yeux; mais encore celle des oreilles: la mer meſme plus affreuſe qu'à l'ordinaire, ſembloit de jour eſtre de la poix liquide, & s'enflammant la nuit paroiſſoit rougeaſtre & toute en feu. Cette tempeſte dura vingt jours, & les Portugais mourant mille fois à tout moment, & ne ceſſant d'implorer la Bonté divine, ſe trouverent diſperſez çà & là, ſelon qu'il avoit plû à la mer & aux vents. L'Admiral avec deux autres ſe trouva avoir paſſé le Cap, & aborda aux Iſles appellées Las Primas; & trois autres quelque temps aprés les joignirent ſur la coſte de Sofala. La ſeptiéme où commandoit Pierre

Diaiz aprés de grands perils & d'eſtranges fatigues eſſuyées fut remportée en Portugal.

Ainſi de treize vaiſſeaux il n'en reſte à Capral que ſix & en tres-mauvais eſtat, & avec leſquels il arrive à Moſambic. Les habitans encore effrayez du deſordre de l'année paſſée luy accordent de bonne grace tous ſes beſoins, vſtenciles, proviſions & guides. Sa flote rafraîchie & reſtablie, il va droit à Quiloa, & de là ſans avoir aucun égard ni à la ſuperſtition, ni à l'amitié d'Abrahem, il aborde à Melinde. Le Roy renouvelle de grand cœur l'alliance, le reçoit bien; & Capral luy ayant remis entre les mains ſon Ambaſſadeur que Gamma avoit emmené, il fait voile droit à l'Iſle Anchedive, qui eſt vis-à-vis la coſte Cuncan ou Canarin, qui eſt vne de celles de l'Inde, où il arrive aſſez heureuſement. Là tous les Portugais firent leurs devotions, ſe confeſſerent & communierent. On ne pût faire part de l'Evangile aux Barbares. Car encore qu'ils paruſſent avoir quelque inclination de nous écouter, l'ignorance de leur Langue rendoit vains nos deſirs & les leurs. Nos vaiſſeaux vont de là à Calecut. Zamorin contre l'attente de la pluſpart du monde en témoigna vne grande joye, & donna volontiers l'audiance que Capral avoit deſirée. On confere & on convient des conditions de paix & d'amitié entre les deux nations. On accorde de bonne grace aux Portugais des maiſons commodes pour le negoce: & enſuite ayant expoſé leurs marchandiſes, & les ayant confiées à des Courretiers pour la vente ou pour l'échange, ils y faiſoient en grande ſeureté leurs affaires ſpirituelles & temporelles lors que les meſmes Marchands Egyptiens, & Sarraſins craignant que ce commerce ne diminuaſt le profit du leur, ou ne leur enlevaſt les bonnes graces du Prince, ſuſcitent toute la populace contre ces nouveaux venus qu'ils noirciſſent de mille crimes. Quelque temps aprés par les continuelles inſtances des Mahometans; ſous l'autorité de quelques Naïres, & (ce qui tentoit encore plus) par le deſir d'vn ſi beau butin, cette populace attaque ouvertement les maiſons des Portugais, ſans que le Roy, ſoit qu'il y conſentiſt ou qu'il l'ignoraſt, y apporte aucun remede. Auſſi-toſt parmi les clameurs & le tumulte, ils rompent les barrieres, ils enfoncent les portes, & taſchent d'entrer par

force dans les maisons. Les nostres bien que surpris d'vn desordre impreveu, repousserent vigoureusement par le toit & par les fenestres les premiers assauts des Barbares. Mais enfin le mur percé & abatu, il n'y eut plus moyen de soûtenir contre le nombre de ces insolens. Les ennemis estoient environ quatre mille, armez de traits & de fleches. Les nostres estoient environ soixante & dix, dont cinquante furent ou tuez ou pris prisonniers, & les autres bien batus & mal traitez. Parmi ceux-cy le bon Prelat Henry avec quatre de ses compagnons tous tres-blessez, s'enfuirent à peine dans les vaisseaux. La querelle fut si soudaine, & le tumulte si prompt, que la maison fut pillée dans vn moment avant qu'on pust la secourir. Capral extrémement & justement indigné & surpris d'vn crime si atroce & si noir, ne laissa pas de surmonter sagement son courroux & de retenir sa douleur, jusqu'à ce qu'il sceust si le Roy avoit quelque part dans ces infames attentats. Mais voyant que de sa part on ne luy faisoit ni excuse ni satisfaction, il ne douta plus qu'il n'en fust complice. Il met le feu à dix vaisseaux qui estoient à son Port chargez de quantité de riches marchandises & de provisions de bouche; les brûle & prend vne partie des nautonniers, les siens estant brûlez, & les fait servir en esclaves aux plus rudes besoins de la manœuvre. Les habitans voulurent les secourir, mais ils en furent empeschez par vne gresle de mousquetades qui pleuvoient incessamment sur eux. De plus ayant braqué contre la ville son artillerie, plusieurs edifices furent abbatus, plusieurs hommes tuez, & Zamorin mesme ayant veû vn Naire de ses plus familiers abatu à ses pieds, plein de frayeur, de rage & de menaces, prend la fuite & quite la ville: Ainsi Capral ayant vigoureusement vengé la mort des siens par celle de plus de six cens Barbares tuez ou sur terre ou sur mer; & ayant encore pris & brûlé à l'aspect de la ville quelques-vns de leurs vaisseaux, il se mit à la voile à cause que le temps (c'estoit au mois de Decembre) le pressoit de partir: & fut droit à Trimumpara Roy de Cocin.

CHAPITRE CINQVIESME.

Capral à Cocin est tres-bien venu, & le commerce s'y establit. Offre des Rois de Colan & de Cananor. Description de ce Royaume. Des animaux extraordinaires qui y naissent. Retour de Capral en Portugal.

CE Royaume de Cocin est éloigné vers le Midy de trente lieuës de Calecut. Il y a vne ville de ce nom à l'embouchure du fleuve Mangat, où la mer entre & en fait comme vne peninsule. La maniere de leurs maisons & de leurs mœurs est presque la mesme que celles de Calecut. Mais le sol en est plus fertile, & y porte avec beaucoup plus d'abondance toute sorte de fruits d'Inde, & sur tout du poivre. Le Roy, quoique sans en faire semblant, estoit offensé contre Zamorin de plusieurs choses, & sur tout de ce que par vn monopole nouvellement establi dans Calecut, il sembloit vouloir ruiner tout commerce, & dans son Royaume & dans tous ceux de ses voisins. Sa haine s'augmentoit par la crainte qu'il en avoit à cause de son voisinage, & de sa puissance que plusieurs raisons rendoient formidable à tous les Rois de Malabar. Neantmoins comme la foy & l'amitié sont rarement considerées dans la crainte, il eust esté ravi de trouver quelque moyen de s'affranchir de cette servitude & de ces perils. Capral jette l'anchre à l'aspect de la ville, & ayant tres-suspecte la foy de toutes les nations du Malabar, ne jugea pas à propos de hazarder ni sa personne, ni celle d'aucun des siens à la legereté de ces Barbares. Il s'y trouva vn certain Chrestien de Iogué nommé Michel, converti à I. C. par les soins de Henry & de ses compagnons. Outre la parfaite connoissance qu'il avoit de l'Inde, il estoit extrémement estimé de chacun. Il est envoyé par Capral à Trimumpara pour le sonder s'il estoit d'humeur à agreer leur amitié & leur alliance. Le Roy imbu déja des richesses & de la bravoure de la nation Portugaise, aussi bien que de leurs belles actions faites ailleurs, & sur tout à Calecut, avoit déja conceu de l'admiration & de la bienveillance pour eux. Il prend donc la rencontre de cette offre de

leur amitié, comme vne bonne fortune & comme vn nouvel heritage. Ainſi aprés luy avoir envoyé de ſon propre mouvement des oſtages tres-conſiderables, il traitte galamment avec Capral des conditions de leur commerce, & ordonne avec de tres-obligeans ſoins qu'on rempliſſe nos vaiſſeaux de toute ſorte de marchandiſes de l'Inde : ce qui eſt executé ſans aucun retardement, & à tres-juſte prix ; & on luy accorde dans tout ſon Royaume des maiſons particulieres en faveur de leurs Commis ou Courretiers.

Pendant que ces choſes ſe paſſent ainſi à Cocin, le Roy de Colan & celuy de Cananor (c'eſtoit les noms de leur païs) tous deux voiſins de ces lieux, envoyent leurs Ambaſſadeurs à Capral, & luy offrent leurs ports & leur amitié, avec de tres-advantageuſes conditions, s'il veut y negocier ou s'y rafraichir. Mais comme il avoit déja traité de bonne foy avec Trimumpara, il s'en excuſa pour le preſent, ſe contentant de recevoir l'offre de leur amitié, dont il promit en rendre témoignage à tout le Portugal. Toutefois il crût qu'aprés avoir reglé toutes choſes à Cocin, il devoit rendre vne viſite au Roy de Cananor, qui avoit témoigné vne paſſion particuliere de le voir dans ſes ports, & de l'avoir pour ami. Cananor eſt éloigné du Cocin vers le Septentrion, d'environ quarante lieuës, dont le port eſt tres-ſpacieux & tres-aſſeuré. Les habitans vſent beaucoup du Ris qu'on y porte, encore qu'ils abondent en chair, poiſſons, & pommes ; poivre, graine de paradis, gingembre, tamarin, canelle, & en myrabolans. La terre ſemble diviſée par vne bonté particuliere du Ciel, en pluſieurs canaux, ou fleuves pour rendre le tranſport des marchandiſes plus aiſé, & pour recevoir plus commodement les vaiſſeaux. Il s'y rencontre meſme quelques eſtangs fort grands, & qui abondent en leſards pareils à des crocodiles. Ils ont la peau du dos dure & impenetrable, comme ſi elle eſtoit d'écaille. Ils ont double rang de dents, & par vne horrible ouverture de leur gueule, attaquent & taſchent de ſurprendre les hommes. Leur halene eſt tres-agreable. Mais dans ce meſme païs il eſt des ſerpens qui en ont vne ſi maligne & ſi veneneuſe que le ſeul vent en eſt mortel. Il y a auſſi quantité de chauve-ſouris qui ont les dents & le bec de renard, & qui ſont groſſes comme des milans, &

font l'honneur des feſtins. Leurs mœurs & leurs maiſons ne diffe-rent en rien de celles des autres peuples de Malabar. Le Roy eſt idolâtre, & profeſſe la Religion des Brachmanes comme les autres. Capral en receut vn Ambaſſadeur vers ſon maiſtre, & pour eſtablir plus fortement le commerce, & pour aſſeu-rer davantage leur amitié, il acheta des fruits d'Inde plus que ſes vaiſſeaux n'en pouvoient preſque porter: & dans le mois de Ianvier il reprit la route vers l'Occident. Il fut ſuivi allant à pleines voiles par vingt gros navires chargez de pluſieurs milliers de ſoldats, mais vainement. Ayant heureuſement paſ-ſé le traict de la mer Indienne, vn de ſes ſix vaiſſeaux échoüa prés de Melinde. Pour n'en laiſſer pas la jouïſſance ni les dépouïl-les aux Sarrazins, il y mit le feu, & laiſſa exprés enfoncer tou-te l'artillerie & ſes appareils. Mais le Roy de Monbaza les fit repeſcher, dont il ſceût bien ſe ſervir enſuite au grand prejudice des Chreſtiens. Enfin Capral ayant tenu la route ordinaire, & paſſé le Cap & l'Afrique vers la fin de Iuillet, apporta à ſa patrie vne joye meſlée d'vne grande douleur de la perte de tant d'a-mis & de tant de grands hommes, que les plus grandes richeſ-ſes ne pouvoient racheter.

CHAPITRE SIXIESME.

Emanuel envoye chercher des nouvelles de Capral par quatre vaiſſeaux conduits par Calleccz. Heureuſe route, heureux combat, heureux retour. Conſalve plus malheureux au voya-ge du Breſil. Gamma fait encore General, rend le Roy de Quiloa tributaire. Rend des compliments de ſon maiſtre à tou-te l'Inde, & en reçoit auſſi. & meſme des Chreſtiens de Co-romandel. Miracles de S. Thomas. Converſion de Sagam. Mort de S. Thomas: miracles & ſes reliques. Religion du païs alterée.

DANS la meſme année le Roy Emanuel ne ſçachant en quel eſtat pouvoient eſtre les affaires des Indes avoit en-voyé quatre vaiſſeaux au ſecours de Capral ſous la conduite de Iean Nova Callæca, homme d'vn courage & d'vn merite

tres-connû. Vn peu audeſſous de l'Equateur il trouua vne Iſle qu'il appella de la Conception en l'honneur de celle de la Sainte Vierge. De là il fut porté à Melinde ſans rencontrer Capral. Ayant toutefois appris de ſes nouvelles, qu'il s'en eſtoit retourné en Portugal, ce qu'il avoit fait à Calecut, & la desfaite des Barbares, il paſſa juſqu'à Cananor, & ſaluà le Roy de la part d'Emanuel ſon maiſtre. De là ayant paſſé la coſte de Calecut, & tirant vers Cocin, il apperceut plus de quatre-vingts voiles, que Zamorin preſumant vne aſſeurée victoire, avoit promptement mis en mer pour les accabler meſme dans le port de Cananor. Ican ne s'eſtonnant point du grand nombre, double le canal pour tourner plus aiſément ſes vaiſſeaux, & pour faire plus vtilement les décharges de ſon artillerie. Ainſi il ſoûtient le combat tout vn jour, ſans jamais donner lieu à l'ennemi, nonobſtant ſon grand nombre, de l'approcher & d'en venir aux mains. Les ennemis enfin aprés avoir perdu dix vaiſſeaux marchands, quatre brigantins, & plus de quatre cens ſoldats, ſe retirerent dans leur port de Calecut, triſtes, honteux, & jetant toute la ville en deuil & en larmes. Ican ravi de ſa victoire, & parmi les congratulations des Rois, arriva à Cocin, où aprés avoir chargé à loiſir ſes vaiſſeaux, il prit la route de Portugal. Il paſſa ainſi le Cap, & découvrit audelà vne Iſle qui du nom de la feſte du jour fut appellée de Sainte Helene. Elle a peu de circuit; mais en recompenſe elle eſt ſous vn climat tres-ſain, & abonde en bonnes eaux, en bonnes viandes & en excellens fruits. Elle eſt meſme dans vne ſituation ſi commode qu'il ſemble que la Bonté de Dieu l'ait placée pour le rafraichiſſement des flotes Portugaiſes. Conſalvus Cœlius envoyé environ ce meſme temps au Breſil avec ſix vaiſſeaux, n'eut pas le meſme bonheur. Quatre des ſix eſtant peris par l'injure des lieux & des tempeſtes, il n'en rapporta en Portugal que du bois de Breſil, des ſinges & des perroquets.

Cependant Emanuel de plus en plus informé de ce qui s'eſtoit paſſé dans les Indes, diſpoſe vne armée de vingt vaiſſeaux, & la munit de toutes choſes qui pouvoient honorer ou ſervir à ſes alliez, & intimider ou nuire à ſes ennemis. Il en fait encore vne fois General Vaſques Gamma, auquel il donne

pouvoir ſouverain ſur toutes les mers de l'Arabie, de Perſe, & de l'Inde. Gamma part auſſi-toſt de Liſbonne, & ayant effrayé Abrahem Tyran de Quiloa, le rend tributaire d'Emanuel. Son tribut annuel fut de deux mille Miticales (c'eſt la monnoye de leur païs) qui répond à peu prés à la valeur de l'eſcu d'or. Enſuite ayant paſſé le trajet juſqu'aux Malabares, il ſe ſaiſit d'vn grand vaiſſeau chargé de Sarraſins, tres-bien muni de toute ſorte de fleches & de dards, & qui venoit de Calecut. Il fit mourir pluſieurs Turcs allant à la Meque viſiter le ſepulcre de leur faux Prophete. Pour les enfans de ces infideles ils furent épargnez, inſtruits au Chriſtianiſme, baptizez, & enfin eſtablis & devouëz par Gamma au miniſtere de l'Egliſe de Bethleem qui eſt à Liſbonne. Il fut de là à Cananor, où ayant déchargé l'Ambaſſadeur, & fait les preſents d'Emanuel ſon maiſtre, rendu ſes léttres, & renouvellé l'alliance, il paſſa à Cocin. Pendant qu'il negocie les affaires de ſon Prince, il reçoit des Deputez de la part des Chreſtiens qui habitoient dans la ville de Granganor, & qui ſont le reſte heureux de ces nations que Saint Thomas avoit converti des abus & des erreurs des Brachmanes à la ſainte verité de l'Evangile. Car dans la diſtribution des parties de la terre où l'on devoit la preſcher, l'In[illegible]y eſtant écheuë, il fut d'abord dans l'Iſle de Socotora qu[illegible]ans la mer Arabique, & de là paſſa à Granganor. Là ayant engendré pluſieurs Enfans à Ieſus Chriſt, il alla à Colan, où aprés de ſaints ſuccés en pluſieurs & divers lieux, & ſur tout dans le Royaume de Coromandel, il fut dans la Chine qui eſtoit alors en grande reputation: & y ſema pareillement la parole divine. Enſuite aprés de notables progrez de la Religion Chreſtienne, & pluſieurs Temples baſtis à l'honneur de I. C. il retourna à Coromandel pour confirmer dans la foy ſes Neophytes. La ville capitale de ce Royaume s'appelloit pour lors Meliapor, que depuis peu vne colonie de vieux ſoldats Portugais a repeuplée, & dont ils ont changé l'ancien nom en celuy de S. Thomas, à l'honneur de cét Apoſtre.

Ce grand Saint avoit commencé de baſtir vne Egliſe quand par quelques Sacrificateurs Payens, ſous l'autorité de leur Roy Sagam, il en eſt empeſché. Cependant il y arriva vne choſe extraordinaire pour ſervir de preuve à la verité de l'Evan-

gile. La mer, dont pour lors il y avoit environ dix lieuës jusqu'à la ville, avoit jetté sur le bord vn tronc d'vne grosseur extraordinaire. Le Roy eut grande passion de faire transporter ce tronc pour vn de ses bastiments. Il y employe en premier lieu quantité d'hommes les plus robustes qu'il pût trouver pour le tirer avec des cordes & des machines: Il y adjouste mesme plusieurs elephans, mais en vain. Lors que le Saint Apostre se presente à luy, & ne demande pour toute condition & pour enlever ce gros arbre, sinon que le Roy luy permette d'en bastir vn Temple au vray Dieu: & que pour lors luy seul sans aucun secours des inventions ou des forces humaines, il le trainera dans la ville. Le Prince traitant sa proposition de pure folie, l'y donne son consentement pour s'en mieux divertir. Lors Saint Thomas ayant attaché sa simple ceinture à vn rameau qui avançoit, & faisant le signe de la Croix, traine sans peine & à la veuë de tout le peuple, cette lourde machine jusques sur le fossé de la ville. Là, dit-on, aprés avoir élevé vne Croix de pierre, il y prophetise que quand la mer aura vsé ses bords, & sera arrivée jusqu'à cette Croix, Dieu envoyeroit des païs éloignez des hommes blancs qui y restabliroient les choses qu'il y avoit commencées. Et cette prediction s'est trouvée tres-vraye. Car à peu prés dans le temps que les Portugais y arriverent, le flus de la mer, par d'insensibles progrez de plusieurs années, vint comme laver ce lieu. Mais enfin ce miracle de S. Thomas, joint à plusieurs autres, donnoit beaucoup de creance à ses paroles, & de benedictions à ses Sermons: & d'autant plus se ruinoit l'autorité frauduleuse des Brachmanes, & ensuite leur lucre & la gresse de leur revenu. Vn d'eux enragé de sa perte, resolut vn crime qui ne peut estre conceû que par l'instinct du Demon. Il tuë de sa propre main son fils, & en rejete le crime sur ce Saint estranger pour en haster & asseurer la perte. Le Saint est accusé & appellé pardevant le Roy, par ce pere qui exaggera le plus qu'il pût la noirceur du crime, la justice de sa plainte, & demande le supplice du coupable. Les Disciples du Saint au contraire, tâchoient de soûtenir l'innocence de leur maistre, asseurant qu'il n'y avoit point de part. Il n'est pas besoin, s'écrie alors ce grand Saint, ni de ces conjectures, ni

de ces vaines conteſtations; que le mort luy-meſme ſçauroit bien convaincre le meurtrier, pourveu qu'il le pûſt interroger. On apporte le fils du conſentement du pere, & à la veuë du peuple tout en ſuſpens & dans l'impatience de l'evenement. Alors le S. Apoſtre d'vn viſage ſerein, & d'vn ton de voix ordinaire, s'adreſſe au mort, & luy demande au nom de I. C. qu'il preſche, qu'il declare à toute l'aſſemblée clairement & ſincerement ſon veritable aſſaſſin. A ces paroles ce corps glacé & ſans ame, ſemble reprendre de nouveaux eſprits; & enfin d'vne voix claire & entenduë de tout le monde, declare que Saint Thomas eſt vn veritable Envoyé du vray Dieu: & que la ſeule haine de ſon pere contre le Saint, a fait de ſon pere ſon meurtrier pour dreſſer des embuſches plus certaines au Saint & pour le noircir d'vne infamie capitale. Alors l'accuſateur ſe tût, trop fortement convaincu & confondu. Sagam qui avoit déja aſſez de penchant à la foy orthodoxe, embraſſa enſuite ſans heſiter, la Religion Chreſtienne, & attira par ſon exemple pluſieurs de ſes ſujets & de ſes amis dans ſes heureux ſentimens.

Les Brachmanes loin de profiter de cette divine declaration de la verité de I. C. & de leur viſible impoſture, ſe contenterent de bannir le meurtrier, & retinrent leur malicieux aveuglement. Mais eſtans trop foibles pour empeſcher le progrés de la Religion Chreſtienne, & trop amoureux de leur erreur pour ſouffrir l'abbatement & la ruine des Temples, & de leurs Idoles: ils conſpirent du moins la perte de ce S. Predicateur de l'Evangile. Il y avoit vn tombeau proche de la ville où Saint Thomas de temps en temps aprés ſes ſaintes occupations alloit recueillir ſes eſprits & faire ſes prieres. Les Brachmanes obſervent le temps & le lieu. Ils y vont armez, forcent le tombeau, & accablent ce ſaint homme à coups de traits & de pierre. L'Apoſtre proſterné au pied de la Croix, & élevé audeſſus de tous les reſſentimens humains, ne ceſſe de prier pour le ſalut des hommes, & ſur tout de ces peuples juſqu'à ce que percé d'vn coup de lance, il perd la parole & la vie. Ses Diſciples prirent ſoin d'enſevelir ſon venerable corps dans l'Egliſe qu'il avoit fait edifier depuis peu. Pour conſerver plus long-temps le nom & la memoire du S. Martyr, Dieu a

permis qu'vn morceau de la pique qui s'attacha à vne de ſes coſtes, le baſton ferré dont il vſoit dans ſes voyages, & vne vrne plene d'vn gazon arroſé de ſon ſang ſoit venu juſqu'à nous. Ce lieu depuis eſt devenu illuſtre par ſes miracles & par le grand abord des Chreſtiens, que des vœux & la Religion y attirent de toutes parts. Les Indiens ont appris ces choſes à nos Portugais, qu'ils ne debitoient pas comme de ſimples traditions; mais qu'ils diſoient avoir tirées de leurs Annales. Iuſques là meſme qu'on a couſtume d'apprendre des chanſons aux enfans de Malabar, faites ſur la courageuſe mort que ce Saint a ſoufferte pour la gloire de I. C. Il eſt des Auteurs qui veulent qu'il ait conferé avec ces Rois d'Orient, qui avec des preſents furent adorer la Creche du Sauveur du monde, par les advertiſſemens d'vne Sibylle (qu'on dit avoir eſté) & ſous la conduite de l'Aſtre qui leur apparût. Et ils comprennent parmi ces Rois, Pirimal Roy de Ceilan. Pour ce qui eſt de ce miracle du tronc, ils ne ſont pas d'accord qu'il ait eſté fait à Meliapor: les vns veulent qu'il ſoit arrivé à Granganor: & que S. Thomas ſoit mort à Calamin par ordre du ſucceſſeur de Sagam. Et qu'enfin ſon ſacré corps ait eſté emporté par les Chreſtiens à Edeſſe, ville de Meſopotamie. Quoiqu'il en ſoit (car je n'oſe pas interpoſer mes ſentiments dans des affaires de cette importance & de cette ancienneté) il eſt conſtant que ce S. Apoſtre a ſouffert le martyre dans le Coromandel qui eſt ſur la coſte Gangetique: & qu'vne grande quantité de peuples répandus dans les divers païs des Indes, a tiré de ce grand Saint les premieres impreſſions de la Foy de I. C. & qu'il les a conſervées juſqu'à preſent. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eſté alterée en beaucoup de choſes par vn certain Patriarche d'Armenie qui eſtoit Neſtorien; & qui leur envoyoit des Eveſques. Ils gardent toutefois la pluſpart des ceremonies Apoſtoliques; ils reverent les Temples, & s'y vont munir du Saint Viatique quand ils ſont ſur le point de mourir. Ils obſervent exactement le jeuſne de l'Advent & de la ſainte Quarantaine; ils ſont aſſidus à la Pſalmodie & aux myſteres; Et outre les feſtes de Noſtre-Seigneur & de ſes Saints, ils ont vne particuliere devotion pour le ſaint jour de Paſques, & pour ſon Octave, appellée le Dimanche de Quaſimodo, à cauſe qu'en pareil jour

S. Thomas incredule ayant voulu éprouver la veritable resurrection de son Maistre, & en mettant son doigt dans son costé ouvert en avoit rendu par sa confession, vn si saint & si advantageux tesmoignage à toute la terre. Ils sont religieux à observer beaucoup d'autres choses qu'ils ne tiennent que par tradition : avec d'autant plus de perseverance dans leur foy, qu'ils en sont mal-traitez, non seulement par les Mahometans : mais encore par les Roys payens qui les tiennent en captivité, & de qui outre les autres indignitez & les injustices qu'ils en souffrent, ils sont contraints de rachepter leurs propres maisons, & leur protection, par de grands & iniques tributs.

CHAPITRE SEPTIESME.

Deputation des Chrestiens d'Orient à Gamma. Sa response. Son départ. Laisse Sodrez Lieutenant pour le Roy Emanuel, sur toute la coste. Genereuse response de Trimumpara à Zamorin. Gamma combat l'Infidelle. Fait vn riche butin, & arriue heureusement à Lisbonne, où il est bien receu.

L'ARRIVEE des Portugais sembla leur auoir apporté vn nouveau jour. Ceux qui habitent dans les terres de Granganor, ayant appris que Gamma estoit si proche d'eux, s'assemblerent, & d'vne commune resolution luy envoyerent des Deputez, comme j'avois commencé de dire; la substance de leur discours fut, qu'ils estoient des plus anciens Chrestiens, & par consequent fort passionnez pour la gloire des Portugais. Qu'ils estoient miserables sous la tyrannie des Payens : & qu'ils le supplioient de les mettre eux & leurs biens sous sa protection, & sous celle d'Emanuel son Roy. Ils luy offrent ensuite pour marque de leur volontaire sousmission & de leur hommage vn sceptre argenté. Gamma les reçoit de bon œil, les embrasse, les console & les asseure, qu'il a ordre du Roy son maistre de secourir & de soulager en tout ce qu'il pourra tous les Chrestiens qui peuuent rester en ce pays, que les trahisons de ceux de Calecut, & les divers hazards de leur vie qu'ils ont courus, ne luy ont pas encore permis de les seruir; que le peu de temps qui leur restoit pour partir, le jet-

toit dans la meſme impuiſſance, malgré l'ardeur & la forte paſſion qu'il en avoit. Toutefois qu'il aura tous les ſoins imaginables de faire en ſorte que dans la premiere occaſion qui s'offrira, les Chreſtiens ayent ſujet d'attendre toute ſorte de ſecours & de protection, de la pieté, des richeſſes & de la grandeur des Rois de Portugal. Cependant que s'il leur arrive quelque beſoin trop preſſant, qu'ils ayent recours au Lieutenant Portugais, qu'il doit laiſſer dans l'Inde, auec des forces pour les deffendre. Ce Lieutenant fut Vincent Sodrez, à qui par ordre d'Emanuel, Gamma laiſſa ſix gros vaiſſeaux bien équipez, pour garder la coſte & pour empécher l'approche & le commerce des Arabes & des Sarrazins de tous les bords de l'Inde. Parmi toutes ces choſes, Zamorin n'oublioit aucun art ni aucune ruſe, pour perſuader & pour attirer Gamma dans ſa Ville. Mais ſes fineſſes ne luy reüſſiſſant pas, il écrit à Trimumpara, & employe tantoſt des civilitez & tantoſt des menaces, pour obtenir de luy, ou qu'il luy livre Gamma & ſes compagnons, ou qu'il les banniſſe pour jamais de ſes ports. La réponſe de Trimumpara fut au deſſus du barbare pleine de courage & de liberté; qu'il n'y avoit ni eſperance ni crainte qui le puſt tenter de faire vne laſcheté ſi noire, & de violer à la fois le droit des gens & de l'hoſpitalité; qu'il eſtoit preſt & tres-diſpoſé de l'obliger en tout ce qu'il pourroit, quelque difficulté ou quelque intereſt qu'il y euſt, pourveu que cela ne bleſſaſt en rien vn ſi ſaint devoir. Cette genereuſe conſtance jetta Zamorin dans la derniere rage, & le fit reſoudre d'attaquer à force ouverte, premierement les Portugais, & enſuite Trimumpara.

Gamma ayant conſommé ſes commiſſions, haſtoit extrémement ſon retour. Zamorin en eſtant adverti, le laiſſe approcher de la coſte de Calecut, & l'attaque avec vingt-neuf vaiſſe aux de guerre, & avec d'autant plus d'eſperance de la victoire, qu'il croyoit que les navires de Gamma eſtant chargées de marchandiſes, ſeroient peu en eſtat de ſe deffendre: mais il ſe trompa lourdement; car deux de celles des Barbares s'eſtant vn peu trop & trop toſt avancées, furent ſi promptement & ſi vertement attaquées par trois des noſtres, que les ſoldats & les nautonniers prirent d'abord l'épouvente, & ſe jet-

terent dans la mer. Il y en eut bien trois cents qui furent tuez en nageant, & les autres vaiſſeaux également effrayez, par vne honteuſe fuite gagnerent en deſordre le bord. Gamma fut empeſché de les pourſuivre par la charge de ſes vaiſſeaux, dont la peſanteur luy faiſoit craindre les ſables & les deſtroits. Dans les deux qu'il avoit pris, il trouva de tres-rares marchandiſes; des ouvrages precieux, beaucoup de vaſes d'argent, vn Idole d'or du poids de ſoixante livres, mais d'vne forme horrible. Il avoit pour yeux deux des plus parfaites émeraudes; au milieu de la poictrine brilloit vn rubis de la groſſeur preſque d'vne chaſtaigne: il eſtoit couvert d'vn manteau ſemé de pierres precieuſes, ſelon la couſtume du lieu. Ces choſes ayant eſté doucement & ſoigneuſement dérobées aux flammes, les corps des vaiſſeaux furent bruſlez à l'aſpect de tout le monde. Gamma s'en retournant parmi tant de ſuccez, ſur mer & ſur terre, ayant ſalüé le Roy de Cananor, alla à Moſambic ſe rafraichir, & de là, par vn bonheur ſans pareil, & ſans traverſe, il arrive à Liſbonne, parmi le bruit de l'artillerie & des chants d'allegreſſe. Emanuel envoya à ſa rencontre pluſieurs perſonnes de qualité, qui le receurent à ſa deſcente: & avec leſquels & au milieu d'vne foule incroyable de peuple, & parmi les congratulatiõs de tous les ordres, il fut conduit au Palais. La joye de ce jour fut de beaucoup augmentée par l'arrivée de pluſieurs autres vaiſſeaux venans de divers pays. On porta en pompe parmi les benedictions & les applaudiſſements, dans vn baſſin d'argent, le premier tribut qu'Abrahem Roy de Quiloa avoit payé au Roy pour cette année. Emanuel employa cét or à faire vn Ciboire pour y mettre la ſainte Euchariſtie; & ayant adjoûté à ſon admirable edifice l'ornement de pluſieurs pierres precieuſes, en fit don au Convent de Bethléem.

CHAPITRE HVITIESME.

Zamorin leve vne armée de 50000. hommes. Alarme de Cocin. Courage du Roy, lascheté des sujets. Desertion de deux Chrestiens : bien-tost punie. Dureté de Sodrez pareillement punie. Iuste & genereuse resolution d'Ataide. Nouvelle generosité du Roy. Disposition à la deffense. Repelin emporté. Naramvin trahi & tué. Trimumpara fugitif en l'Isle de Vaipin, avec les Portugais. François Albuquerque restablit le Roy à Cocin. Trace vn Fort. Arrivée d'Alphonse Albuquerque.

ZAMORIN au contraire irrité de ses disgraces, devenoit de jour en jour plus furieux, de voir ses richesses infiniment diminuer ; & celles du Roy de Cocin infiniment accroistre : ainsi l'envie redoubloit ses ressentiments. D'ailleurs il ne pouvoit souffrir la hardie response de Trimumpara, & son fidelle attachement dans le parti des Portugais. Les Mahometans habiles artisans des plus grands crimes, acheverent d'enflammer son esprit déja vlceré ; l'engagerent à declarer la guerre à Trimumpara : & de le forcer par les armes à luy liurer les Portugais, puisqu'il les avoit refusez à ses prieres. Il assemble donc son Conseil, où la plusspart (comme c'est l'ordinaire de toutes les Cours) ayant reconnu le sentiment de leur Prince, s'efforçoient par leurs advis de le porter où il ne panchoit desja que trop. Il n'y eut que le fils de sa sœur nommé Naubeadarin, son successeur presomptif, qui tascha de le dissuader & de rompre tout dessein, d'entreprendre & de faire la guerre. Mais Zamorin encore que touché de la force de son discours, fut emporté par les importunitez de ceux du contraire advis, & par vne foiblesse commune parmi les mortels, aima mieux se laisser vaincre à son chagrin & à sa colere, qu'à la raison & à vn advis salutaire. Il se mit donc dans l'esprit d'enlever à Trimumpara le secours des flotes Portugaises, où il sçavoit bien que son ennemi faisoit consister vne de ses principales forces. Pour cela il resout de luy faire la guerre par terre,

terre, & donne le rendez-vous à ſes troupes à Panan, dont nous avons desja parlé, & qui eſt à ſeize lieuës de Cocin. Il s'y trouva au jour donné cinquante mille hommes ſous les armes. La nouvelle d'vne ſi grande armée & d'vn ſi terrible appareil, apportée à Cocin, y jette le deſordre, la frayeur & le dépit, de voir en peril & leur vie & leurs biens pour des eſtrangers. On maudiſſoit par tout le nom Portugais : & le peuple n'en eut guere épargné, ſi le Roy ne les euſt mis ſous vne bonne garde de Naïres. Cependant les premiers du Royaume, & les Gouverneurs également eſtonnez, ne ceſſoient d'exhorter Trimumpara de ceder au temps, & de ſatisfaire à Zamorin. Qu'il ne heſitaſt point de rachepter le ſalut de ſon throſne & de ſon pays, aux deſpens d'vne amitié incertaine & des gens inconnus. Mais voyant que Trimumpara perſiſtoit avec generoſité, dans le deſſein de garder inviolablement le droit des gens & de l'hoſpitalité; la plus grande partie des ſiens, deſeſperant du ſalut de Cocin, fut lâchement ſe rendre à Zamorin. Il y eut meſme deux Européens indignes du nom de Chreſtien, que quelques-vns diſent eſtre Illyriens & d'autres Italiens, qui deſertant auſſi criminellement le party de Ieſus-Chriſt, porterent chez les ennemis l'art de faire l'artillerie, où ils eſtoient fort habiles, & dont ils firent part à ces barbares, au grand prejudice de la Chreſtienté. Leur perfidie ne demeura pas longtemps impunie; car quelques années aprés reconnoiſſants leur erreur & leur crime, comme ils ſe diſpoſoient à rejoindre les Portugais, quelques gens de Malabar les prirent, & le peuple y eſtant accouru, les tua malheureuſement.

Pendant ce grand appareil de Zamorin, Sodrez aprés avoir fait vn grand degaſt ſur la coſte de Calecut, arriva fort à propos à Cocin. Son arrivée fit vn peu reſpirer le Roy & les Portugais : Mais ayant appris en quelle extremité ſe trouvoient les choſes, quelques prieres qu'il receuſt de Trimumpara, pour joindre ſes troupes, & pour les faire mettre à terre; il reſpondit bruſquement, contre l'attente de tout le monde, & avec vne dureté d'eſprit ſurprenante, qu'il avoit ordre d'Emanuel, de ne garder que la mer. Que s'il s'agiſſoit d'vn combat naval, il luy rendroit tous les offices poſſibles : mais contre vne armée de terre, que le Roy priſt ſes meſures comme il

trouveroit bon. Aprés cette réponſe, dont les Portugais ſoûpirent, & le Roy eſt tout ſurpris, il va droit à l'emboucheure de la mer rouge; où ayant pris en chemin ſix navires Arabes, enrichi d'vn ſi grand butin, il ſe tient à l'anchre, dans l'Iſle de Curemur, aſſez proche du Cap de Guardafou du coſté du Septentrion. Là attendant au paſſage les Mahometans, au commencement du mois de May, vn vent de Nort, avec vne horrible tempeſte briſe ſes vaiſſeaux contre des écueils. Ainſi Sodrez meſme & ſon frere Blaiſe furent punis par ce naufrage, & par leur mort, de l'injure faite à la gloire des Portugais, & à la courageuſe conſtance d'vn Roy ſi fidelle & ſi veritable amy. Le bruit eſt, qu'il fut adverti par les habitans, de prendre garde à cette ſaiſon ordinairement dangereuſe à la navigation : & que contre l'opinion meſme des Pilotes, qui eſtoient de leur advis, & qui vouloient qu'on ſe retiraſt en quelque lieu aſſeuré, d'vn ton orgueilleux, & avec des paroles inſolentes, il avoit mépriſé les bons conſeils. Voilà à peu prés ce qu'on diſoit contre les deux freres Sodrez : Bien que Iean Barro celebre auteur taſche de les purger de tout crime, & que bien loin d'avoir abandonné le Roy, ils luy auroient rendu de tres-grands ſervices : mais que l'hiver approchant, ils en avoient eſté congediez. Il demeure pourtant d'accord de la mort de l'vn & de l'autre. Les autres vaiſſeaux qui avoient ſceu éviter le peril, ayant changé de rade vn peu auparavant, ſe reſolurent pour appaiſer la colere du Ciel, de retourner à Cocin, & de ſecourir les leurs. Mais l'évenement ne répondit pas à leur ardent deſir; car ayant paſſé le traject de la mer Indienne, ſous la conduite de Pierre Ataide, ils furent jettez par divers orages dans l'Iſle Anchedive, où ils furent contraints d'hiverner.

Cependant les Portugais qui eſtoient reſtez à Cocin, eſtoient également inquiets pour le ſalut d'vn ſi bon Prince, & pour le leur. Ils admiroient de plus en plus ſon inébranlable fermeté & ſa grande ame: ils luy demanderent la permiſſion de ſe retirer vers le Roy de Cananor, où ils pourroient eſtre en ſeureté juſqu'à l'arrivée de leur flote, & ſans expoſer plus longtemps ſon pays aux hazards de la guerre & à la fureur de ſes ennemis. Ce grand Roy leur répond, qu'ils priſſent courage, &

ſe confiaſſent en la providence celeſte ; qui repare & reſtablit tout à coup vne bonne cauſe, quoy qu'elle paroiſſe eſtre dans vne extremité deſeſperée. Qu'ils ne penſaſſent plus à partir de ſon Royaume : parce qu'il ne ſouffriroit jamais que ceux qu'il avoit vne fois mis en ſa protection, euſſent pendant ſa vie, & de ſon conſentement cherché ailleurs des refuges & des aſyles. Enſemble il encourage les ſiens : montre vn viſage ſerain & reſolu, & leur fait divers diſcours à propos des affaires preſentes. Il aſſemble promptement, le plus qu'il peut des troupes de tous les endroits de ſon Royaume. Envoye de bonnes garniſons dans ſes places ; met en eſtat leurs foſſez ; fait divers & nouveaux forts, & repare les remparts. Mais comme il faloit que l'ennemi fiſt paſſer ſon armée par les guez de Repelin, qui eſt environ à quatre lieuës de Cocin, il poſta d'abord dans ce paſſage Naramuin fils de ſa ſœur, & jeune homme plein de courage, & heritier preſomptif du Royaume, avec cinq mille cinq cens Naïres. Laurent Moren, & quelques autres Portugais s'y joignirent de leur propre mouvement. Zamorin de ſon coſté aprés toutes les ceremonies de leur ſuperſtition, part & va camper auprés de Repelin : & encore vne fois auparavant d'entreprendre le trajet, il envoye dire à Trimumpara qu'il mettra tout à feu & à ſang s'il ne luy livre les Portugais. Mais le courage & la bonne foy faiſant mépriſer à ce genereux Prince, les fougues & les menaces de ſon injuſte ennemi, Zamorin donne le commandement à ſes troupes pour paſſer les guez de toutes parts. Il y trouva vne ſi vigoureuſe reſiſtance des Naïres, qu'il en fut repouſſé pluſieurs fois avec grande perte des ſiens. Cette diſgrace impreveuë, & l'inconſtance de ſon eſprit commencerent à luy faire penſer à ſon retour : & dégouſté par ce malheureux commencement de pourſuivre ſa pointe, il eſtoit preſque reſolu à faire retraite, ſi l'inſurmontable haine des Brachmanes & des Turcs, contre les Chreſtiens ne s'y fuſt fortement oppoſée. Ils l'encouragent, l'exhortent à pourſuivre vn ſi beau deſſein ; & luy font envoyer de ſecrets meſſagers à l'Intendant du Roy de Cocin pour le corrompre à force de promeſſes, & pour l'induire à retirer ſous pretexte de payement, le plus de ſoldats qu'il pourra des troupes de Naramvin, & leur pratiquer ainſi

vn paſſage plus facile. Ce traiſtre faiſant ſemblant de ne pouvoir aller au camp à cauſe de ſa maladie, attire dans la ville preſque la moitié de la garniſon. Naramvin malgré ſoy leur donne congé le ſoir, à condition qu'ils ſe rendront à leur poſte avant le jour; mais l'Intendant ayant prolongé l'affaire juſqu'au grand jour, en advertit Zamorin par les meſmes meſſagers. Ce barbare ſoigneux de ne point perdre vne ſi belle occaſion, donne vn aſſaut general, que Naramvin affoibli ne pût ſoûtenir contre le trop grand nombre. Zamorin fait ainſi paſſer ſon armée & ſes munitions, partie par les guez, & partie ſur des bateaux; & en chaſſe le peu de Naïres dans vne foreſt de palmiers qui ſont tres-proches de la ville. Là Naramuin combatant vaillamment, & aprés avoir fait vn grand carnage, bleſſé de pluſieurs coups meurt, & deux jeunes Seigneurs du ſang Royal, ſont tuez auprés de luy. Les autres en deſordre, & par divers chemins prennent la fuite, & tâchent de ſe ſauver dans la ville. Le Calecutain voyant le declin du jour & la fuite de l'ennemi, fit alte & ne voulut pas le pourſuivre. Le lendemain, quoique tout enflé de ſa victoire, il ne laiſſe pas de tenter encore vne fois la bonne foy de Trimumpara par de nouvelles lettres pleines de prieres, de civilitez, & enſuite de menaces. Ce malheureux Prince bien que affoibli de la journée paſſée, & tendrement affligé de la perte de ſes proches & de ſes heritiers eſt toûjours le meſme, rejette les conditions de paix, & ayant aſſemblé le reſte des Naïres & des autres troupes, ſe preſente luy-meſme courageuſement au combat. Mais eſtant toûjours malheureux, il eſt encore vne fois vaincu. Toutefois dans cette extremité, & aprés quelques playes, il ſonge encore au ſalut de ſes hoſtes, & à les liberer de ſes propres dangers. Il y a vne Iſle fort proche de Cocin (on l'appelle Vaipan) toute myſterieuſe, & dont la ſainteté a toûjours eſté reſpectée par les Barbares; mais d'ailleurs tres-forte, par ſa ſituation naturelle, & par les fortificatiõs de l'art. Il envoye là les Portugais avec tout ce qui peut leur appartenir, & luy enſuite s'y rend avec ſes meilleures troupes, afin que ſi la religion du lieu eſtoit mépriſée par les ennemis, il puſt les accabler par vne vigoureuſe deffenſe. La pluſpart des principaux du Royaume, comme nous avons dit, s'eſtoient lâchement rendus à

Zamorin. Le ſeul Gouverneur de Vaipan ſe monſtra fidelle à ſon Prince, & l'accompagna & le ſervit juſqu'à la fin de ſes dangers.

Le Barbare ne perdant point de temps dans ſa victoire, entre dans Cocin & brûle la ville. De là il attaque Vaipan, & ſans avoir aucun égard à la Religion du lieu l'attaque pluſieurs fois, mais vainement: Il en eſt toûjours repouſſé avec perte des ſiens & avec ignominie pour luy, juſqu'à ce que l'hiver approchant, il eſt contraint de remettre la guerre au printemps ſuivant. De peur toutefois que Trimumpara ne revinſt à Cocin, il y fit baſtir quelques forts, & y laiſſa de bonnes garniſons pour leur deffenſe. Luy tout orgueilleux de ſes ſuccés, parmi les congratulations des Brachmanes & des Turcs, retourne à Calecut pour y rendre graces à ſes Dieux. Nous avons dit qu'il y avoit deux renegats qui s'eſtoient rendus à luy: il leur avoit fait dreſſer vne boutique, & par de grandes promeſſes les excitoit à travailler pour luy de ces machines meurtrieres & ruineuſes. Quand tout à coup arriva du Portugal François Albuquerque, muni de toutes choſes neceſſaires pour la guerre, & ayant joint à ſoy Pierre Ataide qui avoit hyverné dans l'Iſle Achedive, il va droit à Vaipan, ſaluë Trimumpara de la part du Roy Emanuel ſon maiſtre; l'encourage, luy offre ce que ſa perſonne Royale peut avoir de beſoin, & aprés avoir tué & mis en fuite la garniſon ennemie, le ramene & le reſtablit dans Cocin. Enſuite il ſaccage & brûle les maiſons & les ſemences, il force les ennemis à combattre malgré qu'ils en ayent, & en divers petits rencontres les bat, & leur tuë bien des gens avec tres-peu de perte de ſon coſté. Enfin il attaque Chirivaipan & Chambais, & quelques autres bourgs de peu de conſequence; & en ayant tué ou mis en fuite la pluſpart des Gouverneurs transfuges, il y met le feu & les reduit en cendre. Aprés ces glorieuſes actions, accueilli de Trimumpara avec de nouveaux complimens, il prend ſon temps de demander à ce ſi loyal Prince, que puiſque la nation Portugaiſe eſt ſi haye en ce païs, qu'il leur fuſt permis de baſtir vn fort dans le Cocin pour la ſeureté de leur vie & de leurs biens: ce que le Roy accepta de ſi bonne grace & de ſi bon cœur, que faute d'autres materiaux il commanda auſſi-toſt qu'on coupaſt de ſes palmiers, comme

eſtant la matiere la plus ſolide pour les baſtiments. On choiſit auſſi-toſt vn lieu fort propre, on en prend les alignements, & l'ouvrage eſtoit déja commencé quand ſurvint de Portugal, Alphonſe Albuquerque, oncle de François depuis ſi long-temps attendu, & à qui le nombre des choſes extraordinaires qu'il a faites luy ont acquis le ſurnom de Grand.

CHAPITRE NEVFVIESME.

Conſtruction du fort & d'vne Chapelle. Solemnelle benediction de l'vn & de l'autre. Degats, priſes de villes. Paix demandée par Zamorin. Par ceux de Colan où eſtoient pluſieurs Chreſtiens. Les Portugais firent tributaire d'Emanuel, le Roy de Zanzibar: Et la paix entre Melinde & Mombaza. La priſe d'vn vaiſſeau Indien irrite Zamorin, qui s'en veut venger contre Trimumpara. Depart des Albuquerques. François perit. Alphonſe arrive heureuſement à Liſbonne. Armement de Zamorin. Terreur de ceux de Cocin. Courage des Portugais.

SON arrivée donnant de l'emulation aux Indiens & aux Portugais, le fort fut bien-toſt achevé. Il y fit auſſi baſtir vne Chapelle qui fut conſacrée à S. Barthelemi. Et ces deux ouvrages d'vn ſi grand deſſein, & de tant de pieté, ayant eſté faits avec beaucoup d'intelligence & d'œconomie, furent par les divers Gouverneurs des Indes achevez avec plus de loiſir. On pourroit juſtement dire de ces premiers travaux qui n'eſtoient que de bois, que c'eſtoient de ſimples modeles de quelques autres plus ſolides. Le fort mis en eſtat, les Portugais y firent leurs prieres. On porta vne Croix où Noſtre-Seigneur eſtoit attaché, ſous vn voile precieux, par pluſieurs endroits de la ville reparée, parmi les fanfares des trompettes, & les diverſes danſes des Barbares. Cette pompe continua juſqu'au fort que l'on benit, & où l'on conſacra en meſme temps la Chapelle par les prieres ſolemnelles & accouſtumées; Mais avec d'autant plus de joye, qu'il ſembloit qu'en ce jour l'Egliſe Romaine & la Nation Portugaiſe

fuſſent miſes en poſſeſſion, l'vne du ſpirituel & l'autre du temporel de ces lieux. Ces choſes faites, l'oncle & le neveu pour dompter la ferocité de Zamorin, commencerent à faire des courſes: Ils firent le degaſt dans tout le Repelin. Ils brûlerent pluſieurs bourgs, & ruinerent pluſieurs villes, prirent, & ſaccagerent divers vaiſſeaux: & enfin en portant partout la guerre, donnerent ſi fort l'épouvente à toute la nation ennemie, que Zamorin meſme preſſé derechef par Naubeadárin qui avoit toûjours tâché de le détourner de la guerre, envoya des Ambaſſadeurs pour demander la paix, & pour eſtablir l'amitié & le commerce avec les Portugais. On la luy accorde, mais aux conditions qu'il reparera l'outrage & la perte qu'ils avoient ſoufferts à Calecut par de juſtes & raiſonnables compenſations; & qu'il laiſſeroit en paix le Roy Trimumpara. La paix eſt jurée ſous ces conditions, & on recommence de nouveau à negocier & à traiter amiablement avec ces Barbares.

La meſme reputation d'Albuquerque fit le meſme effet ſur les Tuteurs du Roy de Colan (car il eſtoit encore jeune & incapable des affaires) & luy attira des Ambaſſadeurs qui luy demanderent la paix & l'amitié des Portugais. L'alliance des deux nations ſe conclut d'autant plus aiſément qu'il y en eût de favorables occaſions de part & d'autre. Car Colan eſt vne ville éloignée de Cocin d'environ 24. lieuës du coſté du midi, reputée des plus anciennes & des plus riches de l'Inde. Ce fut d'elle qu'on tira autrefois des colonies pour Calecut, & pour les autres places de Malabar. Elle a vn grand commerce, vn port aiſé, & quantité de familles Chreſtiennes: ce qui porta le plus les Portugais à conſentir à leur alliance. On eût égard à eux dans le traité, & outre les injuſtices & les tyrannies dont ils furent affranchis, on eut ſoin de pourvoir à la ſeureté de leurs fortunes & de leurs dignitez. Si bien que l'amitié mutuelle du conſentement de tous eſtant ainſi bien eſtablie, les conditions du commerce eſcrites & arreſtées, vne maiſon particuliere dans Colan fut accordée aux Portugais, où ſe retirerent auſſi-toſt leurs Commis & leurs Garde-marchandiſes. Pour l'avantage de la Religion, le Pere Rodriguez Dominicain s'y trouva, qui outre ſes bonnes mœurs & ſa profonde doctrine, en peu de jours convertit beaucoup de Payens au

Chriſtianiſme, & y confirma beaucoup d'autres ébranlez ou par leurs vices ou par les temps. En cette meſme année 1503. quelques vaiſſeaux partis de Liſbonne firent tributaire d'Emanuel le Roy de Zanzibar accablé de maux; impoſerent auſſi vn tribut annuel à Brava, ville libre, & environ cent lieuës au deçà de Melinde; & enfin ils ſecoururent tres-à propos le Roy de Melinde qui eſtoit fort preſſé par celuy de Mombaza, qui ſur le point de vaincre fut contraint de demander la paix au Roy ſon ennemi.

Tous ces ſuccés d'Emanuel, tant par terre que par mer: Toutes ces heureuſes ouvertures à la predication de l'Evangile: cette pleine tranquilité du coſté de Calecut, furent troublez par l'avidité & par l'extravagance d'vn ſeul homme. Cét intereſſé qui avoit la garde d'vn grand magazin de Cocin, ſçachant qu'vn vaiſſeau de Malabar chargé de poivre devoit paſſer outre, ſoit par le deſir du butin, ou par vne haine particuliere contre ceux de cette nation, l'envoye prendre, & le fait emmener dans le port. Les nautonniers s'écrient qu'ils ſont amis & ſujets de Zamorin, envoyez par luy à Granganor, & prenent à témoin le Ciel de la violence qui leur eſt faite. Les Portugais ne lâchent pas pour tout cela leur priſe: on en viét aux coups: ſix de ceux de Malabar ſont auſſi-toſt tuez, & pluſieurs bleſſez; du coſté des Portugais le combat ne fut pas auſſi ſans effuſion de beaucoup de ſang. Le navire fut pris, & tout le poivre transferé dans le magazin de Cocin. Les nouvelles en eſtant portées à Zamorin il envoye à François Albuquerque ſes Ambaſſadeurs pour luy en faire ſes plaintes. Luy negligeant la choſe, ſe mettoit peu en peine non ſeulement de faire rendre les denrées priſes, mais meſme d'en faire des excuſes. Ce mépris jetta Zamorin dans vne ſi furieuſe colere qu'il ſe reſolut de rompre d'abord l'amitié qu'il leur avoit jurée. I'ay ſuivy dans cette rupture l'opinion de Damian Goez, & de Hieroſme Oſore; je ſçay pourtant bien que Barro l'impute à la ſeule varieté de l'eſprit inconſtant de Zamorin. Mais dans vne affaire de cette importance ce n'eſt pas à moy d'oſer temerairement mettre en doute le ſentiment de deux Eſcrivains choiſis & deſtinez par le Roy à eſcrire les choſes de ce temps. Si bien donc que Zamorin irrité comme j'ay dit, revoque d'abord tous ces

Edits

Edits faits à l'avantage des Portugais : & envoye par tout des brigantins pour ſe ſaiſir des diverſes charges qu'ils pourront leur ſurprendre. Enfin il ſe met en meilleur eſtat qu'auparavant pour perdre entierement Trimumpara, & pour chaſſer les Portugais de toute l'Inde. Toutefois diſſimulant par intereſt ſon courroux & ſon immortelle haine contre tous les deux, il retient ſes reſſentimens ſecrets juſqu'à ce qu'il euſt veû partir les deux Albuquerques qui ſe diſpoſoient déja à leur retour, & qui chargeoient en pluſieurs endroits leurs vaiſſeaux. Trimumpara eſt bien-toſt adverti de ſes deſſeins par des lettres que luy eſcrivent ſes amis : il les communique à François qui gouvernoit tout abſolument, & le ſupplie de ne le point laiſſer dans vne ſi dangereuſe occaſion ſans vn aſſeuré ſecours, dont luy & les ſiens puiſſent eſtre protegez & deffendus. Mais tout ce que le ſouuenir des dernieres calamitez, tout ce que le peril preſent des affaires des Portugais, & tout ce qu'enfin les inſtantes prieres d'vn Roy ſi bon & ſi fidele purent obtenir de luy, n'alla qu'à trois vaiſſeaux, & qu'à cent cinquante hommes de guerre. Il en donna le commandement à Edoüard Patieque, homme brave & courageux. Peut-eſtre par vn ordre ſecret de la Providence qui voulut faire éclater dans ce foible & petit nombre l'aſſiſtance du Ciel, & la valeur des ſoldats Chreſtiens. Ainſi les deux freres partent : mais leur voyage n'eut pas le meſme ſuccés. On ne ſçait point quel infortune fit perir François & ſes compagnons. Alphonſe aprés avoir eſſuyé pluſieurs grandes tempeſtes ſe rendit ſur la fin de Iuillet à Liſbonne, avec non moins de richeſſes que de gloire.

Depuis leur depart Zamorin delivré de ſes craintes, ſe diſpoſoit à la guerre, tant par terre que par mer. il avoit plus de deux cens vaiſſeaux, grande artillerie, quantité d'elephans, & ſoixante mille combatans. La nouvelle en eſtant arrivée à Cocin, y jetta tant d'épouvente qu'vne partie d'abord s'enfuit au fond de Malabar, & qu'à peine l'on pût en retenir l'autre par la crainte des ſupplices capitaux. Il ne pût lever que trente mille hommes, dont la pluſpart deſertant auſſi-toſt & lâchement, il n'en reſte au plus qu'environ dix mille : & ſi meſme ils n'eſtoient ni trop reſolus ni trop aſſeurez à leur Prince. de ſorte

que tout le projet de cette guerre tomba ſur les Portugais. Pour lors on celebroit les jours ſaints où Noſtre-Seigneur daigna mourir & ſe charger de nos crimes pour nous reconcilier avec le Ciel. Cette penſée preſente donna aux Portugais du courage & de la joye, de pouvoir répandre à leur tour leur ſang pour la gloire de celuy qui eſtoit mort pour eux. Ainſi quoique beaucoup inferieurs en nombre, ils ne refuſerent aucun peril. Ils hazardoient avec plaiſir leurs vies: & reſpiroient à l'envi aprés les plus dangereuſes occaſions. Edoüard qui avoit bien preveû qu'il faudroit combatre en plus d'vn lieu, pourveut les guez de Repelin de nouvelle garniſon & d'vn nouueau renfort. Et aprés pluſieurs reparations faites à la ville, il fit baſtir vn nouveau fort à l'embouchure du port. Il munit enſuite ſes vaiſſeaux & de grands eſquifs de toute ſorte d'artillerie pour ſubvenir aux beſoins impreveus.

CHAPITRE DIXIESME.

Repelin attaqué. Deffendu par les Portugais. La peſte parmi les infidelles. Nouvelle machine de mer, mais également inutile. Zamorin deſeſperé de ſes ſuccés, quitte le Royaume, & vit en particulier dans vn deſert: mais pour peu de temps, car il reprend auſſi-toſt le timon des affaires, & le deſſein de faire la guerre. Il eſt toûjours malheureux. Le Roy de Tanor ſe rend tributaire. Alvarengues bat les Arabes, & avec vn grand butin retourne en Portugal, où il remene Patieque qui y eſt extrémement bien receu.

ZAMORIN ainſi qu'en la premiere guerre, d'abord eſſaya de paſſer Repelin ou à ſon gué, ou dans des bateaux: mais il en fut repouſſé deux ou trois fois avec vn horrible carnage des ſiens: là s'eſtant reduit dans vn lieu tres-étroit, & la foule faiſant vn gros apperceû de toutes parts le rendoit plus expoſé à nos coups, & de ſorte qu'il n'y en avoit preſque point

qui ne portaſt. Par vne ſeconde trahiſon du Gouverneur de Repelin, il deſcend en certains endroits moins gueables, mais plus larges. Patieque en eſtant adverti y court en diligence, s'en ſaiſit: & adjoûtant des forces artificielles au courage de ſon petit nombre fait pendant toute la nuit planter des pieux acerez dans le gué. Le lendemain les ennemis faiſant toute ſorte d'efforts pour paſſer, partie s'embarraſſerent dans les pieux, partie furent emportez par les flots, partie tuez d'vne continuelle greſle de coups que les noſtres faiſoient pleuvoir ſans ceſſe ſur eux: ceux meſme qui eſtoient paſſez à la nage, ou dans des petits bateaux, furent à la fin ou tuez par les Portugais, ou noyez dans le fleuve. Zamorin deſeſperé de reüſſir par la force, eut recours aux fineſſes ſelon ſa couſtume. Il corrompt quelques-vns des ſiens, qui comme des transfuges puiſſent aborder Edoüard, & tâchent de le tuer. Ces lâches découverts & convaincus, ſont mis entre les mains de Trimumpara pour en faire ce que bon luy ſembleroit. Le barbare Zamorin tâche d'en ſeduire d'autres par argent pour empoiſonner les eaux; mais ce deſſein eſtant encore découvert, on garda ſoigneuſement les fontaines, & on eluda ainſi ces lâches & honteuſes inhumanitez. Enfin il fit courre le bruit que la garniſon de Cocin avoit eſté toute défaite, que nos vaiſſeaux avoient eſté pris & brûlez, croyant par là induire les peuples de Cocin à vouloir venger leurs pertes ſur les noſtres, à ſe jetter ſur nos magazins, & à exterminer le nom Portugais: mais cette derniere ruſe fut eventée auſſi bien que les autres par vne inſigne faveur du Ciel. Enfin Zamorin outré de toutes ſes diſgraces, pour la derniere des traverſes qui pouvoit achever de ruiner ſes deſſeins, vit que la peſte ſe mettoit dans ſes troupes, & luy en tuoit encore plus que ſes ennemis. La ſeule crainte de ce nouveau mal fit deſerter vne bonne partie de l'armée. Mais dans le temps qu'il maudit les auteurs de cette guerre, & que l'extremité où il ſe trouve le fait penſer à la retraite; il luy vient vne ſoudaine eſperance d'abiſmer les Portugais au port meſme de Cocin, qui comme nous avons dit, eſtoit la principale reſource de Trimumpara. Il y avoit vn Mahometan nommé Coiefal, tres-habile ingenieur. Il imagina vne machine

extrémement approuvée par les siens, & capable en apparence de forcer tous les vaisseaux des Chrestiens qui estoient plus hauts de bord que ceux de Malabar. Il joignit deux brigantins par deux poutres traversieres, l'vne sur la prouë, & l'autre sur la poupe, sur lesquelles il éleva vn espece de fort, d'où dix hommes & plus pouvoient en seureté tirer sans cesse sur les vaisseaux marchands qui estoient beaucoup plus bas. On met en estat huit de ses machines : dont Zamorin peu versé en ces choses, & environné de flateurs, conçoit vne si forte esperance de la victoire, qu'il donne vn ordre de luy envoyer Edoüard lié pour éviter le peril de sa colere. Edoüard mesme adverti de tout par ses espions, disposa de son costé de nouvelles machines dans ses barques, & le jour du combat (qui se rencontra estre la feste de l'Ascension) fit tourner la poupe de ses vaisseaux du costé du bord de peur d'estre surpris par derriere, & fit ensuite avancer de gros mats du costé de la prouë pour en deffendre l'abord. Enfin aprés vne ardante invocation du Ciel pour se le rendre propice, comme il avoit esté en toutes ces autres rencontres, avec vne petite poignée de gens il soûtint miraculeusement l'assaut contre prés de deux cents vaisseaux. L'ennemi jetta d'abord quantité de bois allumé pour brûler les nostres : mais on sceut en empescher les approches, & ces feux se consumerent vainement à l'aspect de tout le monde. Ses nouvelles machines ne branlerent point : Car outre la disposition de la machine où il y avoit vn double timon, & par consequent d'autant plus de peine à s'en servir ; la mer par ses secousses assez violentes ce jour-là ostoit aux Nautonniers la liberté du gouvernement, si bien que les efforts des maistres Pilotes & des vogueurs estoient également inutiles contre l'impetuosité des flots. Ainsi leurs vaisseaux se presentoient aux nostres, tantost de prouë, tantost de flanc, & tantost tout au contraire, en sorte que le dessein ni l'intelligence n'avoit plus de part à leurs attaques. Le desordre mesme estoit parmi les Commandans, & où le Pilote estoit obey par les vogueurs, le timon resistoit au Pilote. Les commandements des Nautonniers & des Capitaines se confondoient, les vns appellant d'vn costé, & les autres de l'autre, & la mer emportant ailleurs & les vns &

les autres. En ce tumulte les traits effaçoient preſque le jour ; mais parmi l'éclat du bruit & du feu de l'artillerie deux des huit machines de l'ennemi s'eſtant avec peine approchées de nos barques furent receuës vertement à coups de canon tirez de mire. D'abord la machine & la ſoldateſque tombent avec vn horrible fracas dans la mer. Les divers éclats en bleſſent & aſſomment beaucoup d'autres, & enfin l'épouvente ſe met parmi eux. Cét accident eſt ſuivi d'vn grand cri des noſtres qui exultent ſur le bord, & dont la joye fait renouveller le combat ſur les vaiſſeaux, avec tant d'ardeur, que ceux de Calecut étonnez du grand nombre des leurs tuez, tournent le dos en deſordre. Ni les prieres des plus reſolus Capitaines, ni les menaces du Roy meſme ne pûrent en empeſcher la fuite dans les Iſles les plus éloignées du Malabar, & dans les plus ſecrets marais du païs. Si bien que Zamorin voyant depuis cinq mois qu'avoit commencé cette guerre, ſes troupes beaucoup diminuées, ſoit par la peſte qui en avoit fait mourir treize mille, ſoit par la peur qui en avoit chaſſé du moins autant ; ſoit par la perte de la plus grande partie de ſes vaiſſeaux & de ſon artillerie, & de cinq mille ſoldats des principales troupes de ſa Milice : Il vit bien qu'il ne pouvoit plus reſiſter à tant d'infortunes, & d'autant moins que l'hiver approchoit, & qu'il avoit de ſeurs avis de l'arrivée d'vne nouvelle flote Portugaiſe ; ainſi renonçant aux penſées de la guerre, & décampant le jour meſme de Saint Iean Baptiſte, il s'en retourne droit à Panan. Les Brachmanes & les augures apprehendans que le mauvais ſuccés d'vne guerre dont ils eſtoient les auteurs, n'attiraſt ſur leur teſte le courroux du Prince irrité de toutes ces calamitez, ne ceſſent d'en rejetter adroitement & de concert, la faute ſur leurs avis negligez, & ſur l'irreligion des vœux mal accomplis : & ſauvent par ces artifices & par ces menſonges, l'eſtime dont le Roy pouvoit eſtre prevenu en leur faveur. Cependant ce Prince foible & facile à croire les impoſtures eſt intimidé par de nouvelles menaces des furies : de ſorte qu'il abandonne le ſoin de l'Eſtat à ſes Magiſtrats, & abattu de ſes déplaiſirs ſe retire dans vn deſert avec peu de ſuite, pour tâcher de ſe reconcilier avec ſes Dieux, & de meriter le pardon de tous ſes crimes.

Dans toute cette guerre les Portugais donnerent de grandes preuves de leur vertu. Mais parmi eux Edoüard fit paroiſtre vne valeur ſinguliere, & il merita enſemble la gloire d'vn brave ſoldat & d'vn grand Capitaine, ſoit en combatant à la teſte des troupes, ſoit en évitant adroitement les embuches, ſoit dans l'intelligence & la diſcipline de la guerre, ſoit dans la prudente diſpoſition des forts & des places. Si ce n'eſt toutefois que conſiderant attentivement toutes choſes, la gloire n'en paroiſſe plus deuë à la Bonté divine qu'aux forces humaines. Car parmi tant de Barbares maſſacrez, & tant de vaiſſeaux ſi ſouvent percez, on n'a pas trouvé vn ſeul Portugais tué. On decerna auſſi-toſt des prieres en action de graces, & on dit comme l'on pût la Sainte Meſſe. Mais on ne peut exprimer les careſſes, & les remercimens que Trimumpara fait à Edoüard revenant du combat. Il avouë qu'il doit aux Portugais ſon Royaume, ſon ſalut, & ſa vie. Cependant Emanuel apprenant de divers endroits le deſordre des affaires de l'Inde, avoit envoyé douze vaiſſeaux à leur ſecours ſous la conduite de Lopes Soarez Alverenguez, bien qu'il ne fuſt arrivé qu'aprés la victoire, il ne laiſſa pas d'apporter vn grand poids à l'eſtabliſſement des affaires de Portugal. Car Zamorin incommodé des vapeurs de la mer, & importuné des prieres de ſon peuple, reprit le deſſein de faire la guerre avec la meſme legereté qu'il s'en eſtoit repenti. Il aſſemble d'abord à Granganor deux armées de gens d'élite, vne de terre & l'autre de mer. La nouvelle en eſtant apportée à Cocin, on envoye auſſi-toſt mille Portugais & deux mille Naïres qui prennent d'abord leurs vaiſſeaux nouvellement faits, aprés en avoir tué le General, & deux de ſes enfans. Ils les montent enſuite; & ayant d'vne pareille impetuoſité attaqué l'infanterie de Naubeadarin luy donnent la fuite. On met en meſme temps le feu dans la ville; épargnant toutefois les maiſons des Chreſtiens, & l'Egliſe de la Vierge ſainte, & des Apoſtres.

Le Roy de Tanor (c'eſt vn de ceux du Malabar) ſe trouvant en meſme temps preſſé par ſes ennemis recourut aux Portugais, & offrit de ſe rendre tributaire à Emanuel. On y envoye auſſi-toſt quelques troupes, avec leſquelles ayant

heureuſement rangé ſes ennemis il execute de bonne foy ſes promeſſes, jure alliance avec le Portugal, & promet tribut à Emanuel. Mais dautant que la mer de l'Inde devenoit dangereuſe par les courſes des Portugais, d'autant plus s'affoibliſſoit le commerce de Calecut. Partie des negocians ſe retiroient dans leurs païs, ou alloient chercher quelque eſtabliſſement chez les eſtrangers. Parmi eux les Turcs qui ſont les plus riches de tous, ayant deſſein d'aller à la Meque, avoient déja chargé leur argent & tout ce qu'ils avoient de plus precieux, n'attendant que le depart des Portugais pour ſe mettre à la voile. Alvarenguez en eſtant adverti entre courageuſement dans le port de Badara, & y prend & y brûle dix-ſept vaiſſeaux appartenans aux Arabes, quoique bien munis de toute ſorte d'armes & de grand nombre de ſoldats. Le combat fut opiniaſtré de part & d'autre, & il y fut tué deux mille Barbares; les noſtres n'y perdirent au plus que vingt & cinq des leurs, & eurent environ cent trente bleſſez. De là ayant laiſſé Emanuel Vaſconcel avec trois vaiſſeaux pour la garde de Cocin, il retourna en Portugal aprés s'eſtre ſaiſi de ſi bonnes dépouïlles, & ayant pour compagnon de ſon voyage Edoüard Patieque, à qui Trimumpara n'oublia pas de rendre de glorieux témoignages de ſa vertu dans les lettres qu'il eſcrivit au Roy de Portugal. Ces eloges eſtant confirmez par pluſieurs autres lettres, ce grand Prince ne laiſſa pas vivre dans l'obſcurité vn brave ſi illuſtre. Outre les honneurs publics & particuliers qu'on luy rendit à ſon arrivée, par l'ordre du Roy Iacques Ortiſez, Eveſque de Viſéa, en fit vn celebre Panegyrique : & à cét exemple la meſme choſe fut faite en pluſieurs autres endroits de Portugal. Mais pour rendre la joye plus vniverſelle d'vn bien vniverſel. Emanuel en eſcrivit au Pape, & à tous les Rois Chreſtiens. De ſorte que l'on parloit dans toutes les nations de ſes exploits ſi extraordinaires, dont on rendit par tout des graces à Dieu; & d'où le nom des Portugais ne receut pas peu de gloire.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIESME.

CHAPITRE PREMIER.

Emanuel conçoit de grands desſeins ſur Aden, Ormus, & Malaca. Les Indiens envoyent vn Ambaſſadeur au Sultan d'Egypte pour en obtenir du ſecours. Le Roy d'Aden luy en envoye vn autre à meſme fin. Le Sultan le leur promet.

TANT de ſuccez faiſoient tous les jours naiſtre dans l'eſprit d'Emanuel de nouvelles penſées, & de douces eſperances de poſſeder l'Empire, & les richeſſes de tout l'Orient. Il ne ceſſoit de s'enquerir de ceux qui avoient quelque connoiſſance de ces lieux, & conſiderant attentivement les cartes qu'on luy en apportoit. Il trouvoit qu'il y avoit trois principales retraites des Negocians Indiens : Aden en Arabie, Ormus en l'Iſle de Geru (quelques vns croyent que ce fut autrefois Ogyr) toutes deux tres-conſiderables & dont l'vne eſt à l'embouchure de la mer d'Arabie, & l'autre à celle de la mer de Perſe. Et la troiſieſme Malaca qui eſt ſur la mer de Sincapur. Parce que leur ſituation eſt ſi commode que tous les Marchands de la Chine, des Leques, & de pluſieurs autres Iſles y viennent aborder de toutes parts. Il ne ſongeoit donc à autre choſe qu'à s'attirer l'amitié de ces nations par les offres de ſon alliance, ou s'il en eſtoit beſoin par la terreur de ſes armes. Il ſe perſuadoit qu'il n'y avoit point de plus aiſé moyen pour negocier vtilement & pour tranſporter plus commodement en Portugal les marchandiſes d'Egypte & de Syrie. Les Sarrazins & les Arabes également adroits à cacher leurs penſées, & à penetrer en celles des autres, preſſentirent bien ſes deſſeins. Ils font dire à Zamorin par ſes courtiſans & par ſes Preſtres, que puiſque tant d'evenemens luy ont fait voir que les flotes Portugaiſes l'emportent

portent ſur les Indiennes, il devoit appeller le ſecours de Campſon (ils l'appellent Sultan) Roy d'Egypte, d'Arabie & de Syrie, contre leur ennemi commun. Maiman tres-inſtruit dans le Mahometaniſme, eſt choiſi pour cette ambaſſade, & chargé de preſens & d'inſtructions. Cét homme meſlant adroitement des conſeils à ſes demandes, tantoſt le ſuppliоit d'embraſſer la deffenſe de la Religion de leurs peres, & de vouloir proteger le ſepulcre de leur Prophete, de ſes ſujets, de ſes alliez & de ſes parents, contre les injures & les brigandages des Portugais; tantoſt il le conſeilloit de donner ordre à ſes intereſts & à ſes revenus. Que la nation Portugaiſe venuë de l'extremité du monde ayant eſté receuë à ſa tres-humble priere depuis cinq ou ſix ans dans le commerce des Indes, en a conceû tant d'audace qu'elle pretend donner des loix à l'Orient, braver le droit public, & détourner les richeſſes de l'Aſie. Que ces inſolens ſont reſolus de leur interdire le commerce de la mer; Que la diſtance des lieux & la grandeur des perils n'ayant pû les détourner de leur entrepriſe, ils oſeront tout s'ils peuvent vne fois s'eſtablir dans l'Aſie. Qu'vn peu d'eau peut eſteindre des flammes naiſſantes, au lieu qu'il n'y a que de grandes ruines qui puiſſent les étouffer ou les eſteindre quand elles ſont groſſies & irritées. Qu'il allaſt donc audevant d'vn mal naiſſant, ſelon ſa pieté & ſa prudence: Et qu'enfin il luy plût envoyer vne flote la plus grande qu'il luy ſeroit poſſible, & bien munie de Pilotes & de ſoldats pour conſerver la liberté des coſtes Indiennes. Que le Roy de Calecut fournira volontiers des munitions, de l'argent, ſes ports & tout ce qui leur ſera neceſſaire. Vn autre Ambaſſadeur du Roy d'Aden, & illuſtre pour eſtre de la Race du faux Prophete luy fit la meſme priere, & le porta dans les meſmes ſentimens. Outre qu'il y avoit quelque fondement à ce qu'ils avoient dit, Campſon affectoit d'eſtre creû le principal Protecteur de la ſecte de Mahomet, & du Temple de la Meque qui eſt dans les terres de ſon Empire. Mais de plus il croyoit qu'il ne pouvoit negliger le culte de ſon Prophete, ſans recevoir vne atteinte à ſa dignité: & ne remarquoit que trop vne viſible diminution dans ſes revenus, & vn grand tranſport de marchandiſes en

Occident depuis l'arrivée des Portugais dans l'Inde. Donc tant par la conſideration des conſeils des Rois ſes amis, que de ſes propres intereſts, il s'applique tout entierement à chaſſer les Portugais de l'Inde : & renvoye ainſi les Ambaſſadeurs chargez de grandes promeſſes.

CHAPITRE SECOND.

Le Sultan eſt irreſolu pour cette guerre. Les voyes des fineſſes & des menaces : Maurus eſt porteur de ſes lettres au Pape. Subſtance de la lettre renduë au Pape. Maurus eſt envoyé à Emanuel qui l'aſſeure le mieux qu'il peut, & le renvoye au Pape. Almeide eſt fait General d'vne nouvelle flote. Il eſt emporté vers le Pole, retourne à Quiloa, depoſſede Abrahem, luy ſubroge Mahomet Anconin, y trace & acheve le fort S. Jacques. Va à Mombaza, la prend, la brûle & met le Roy en fuite. Il baſtit des forts à Anchedive & à Cananor. Maſſacre des Portugais. Vengeance priſe par Almeide fils. Le Pere confirme la diſpoſition de Trimumpara.

LA reſolution priſe de faire la guerre, & de mettre en eſtat l'appareil neceſſaire, ne laiſſoit pas de luy faire voir de grands obſtacles à ſes deſſeins, & malgré ſes premiers emportemens tenoit en ſuſpens ſes eſprits. Premierement ſur l'incertitude des evenemens, & l'inconſtance de la Fortune, & des armes journalieres. Secondement par la crainte de s'attirer toute l'Europe ſur les bras, croyant de ne faire la guerre qu'aux Portugais. Et en troiſiéme lieu pour la difficulté de conſtruire des navires & de mettre ſur pied la flote. Car l'Egypte ne fourniſſant point de bois propre pour faire des vaiſſeaux, il faloit en aller querir bien loin, & il eſtoit contraint d'envoyer au Caire ou Babylone, du coſté qu'elle regarde les ruines de l'ancienne Memphis juſques à Suez, qui eſt vn riche port de la Mer Rouge, par des deſerts ſablonneux

& inaccessibles, pour en faire apporter les troncs informes & détachez pour faire le corps de ses galeres. De sorte qu'auparavant de s'engager dans vne guerre douteuse, il jugea à propos de tenter la voye des bruits & des menaces pour intimider les Chrestiens. Il fait répandre par des hommes apostez la nouvelle de son armement, & estourdit les oreilles de sa vanité & de ses projets belliqueux. Il accompagne cét artifice d'vn autre, & envoye sous main des gens qui conseillent à vn certain Maurus Moine Espagnol, & Superieur d'vn Temple qui est sur le mont Sina en Arabie, où se conservent precieusement quelques reliques de Sainte Catherine, de le venir trouver & de luy faire ses instances pour vouloir épargner cette sainte maison. Ce bon homme d'vne simplicité des vieux temps, & peu rompu dans les artifices des Princes, aborde en tremblant Campson, qui le charge d'abord de lettres pleines d'insolence & de menaces pour le Pape, qui pour lors estoit Alexandre VI. Elles portoient en substance, qu'il avoit receu divers & sanglants affrons de deux Rois Chrestiens, Fernand & Emanuel. Que par l'vn d'eux, les Mahometans, sans qu'ils luy en eussent donné aucun sujet, ont esté chassez de toute l'Espagne, & que l'autre ravageoit incessamment les mers d'Afrique, d'Arabie & de l'Inde, prenoit les vaisseaux marchands & les faisoit esclaves, & empeschoit les diverses nations d'aller faire leurs prieres à la sainte Maison de la Meque. Que cette audace commune au beau-pere & au gendre, sans en avoir eû aucun sujet, blessoit le droit des gens & de la nature. Qu'il vseroit de la mesme violence contre les Chrestiens qui estoient dans son Royaume, & les obligeroit sous peines de proscription & d'exil à embrasser la Religion Mahometane. Et enfin qu'il mettroit le feu dans toutes les maisons les plus anciennes de la Religion Chrestienne, & ruineroit & bruleroit tous leurs monuments qui restent dans l'Egypte, l'Arabie, la Iudée & la Syrie, & mesme le sepulcre de Christ. Que par l'autorité qu'il peut avoir sur ces Rois il les détourne de leurs desseins, & en rompe les suites s'il veut sauver ces lieux du desordre de ses justes ressentiments.

Ce bon homme apporte donc ces plaintes & ces menaces

de Campſon au Pape, perſuadé ſur tout qu'elles pouvoient eſtre importantes aux Rois d'Eſpagne, qu'il ſçavoit bien n'avoir rien de plus ſaint ni de plus cher que les intereſts de la Religion Chreſtienne. Alexandre aſſemble ſon Conſeil ſur cét affaire, & envoye ce pauvre Moine à Emanuel afin de l'inſtruire plus à fond de toutes choſes. La priere du bon homme fut qu'il luy pluſt deſiſter de la guerre contre l'Egyptien, & qu'il vouluſt auoir pitié de tant de Religieuſes perſonnes, de tant de Marchands Chreſtiens, & de tant de ſacrées Reliques qui reſtoient en ces païs. Emanuel l'encourage, & l'aſſeure que Campſon eſt moins touché de l'intereſt de ſa Religion, ou de la conſervation de ſon abominable ſepulcre, que de la diminution de ſes revenus. Que puiſqu'il eſt ſi ſenſible à ſes pertes, il n'oſera pas bannir les Marchands Chreſtiens, ni détruire leurs Temples, où tous les ans la devotion attire vne foule de monde qui luy fait vn grand & certain revenu. Que pour ce qui regarde les injures de ſon beau-pere Fernand, dont depuis quatre ans il n'a fait aucune plainte, il eſt aiſé de voir qu'il cherche des matieres & des pretextes d'accuſation & de crime, & tâche de couvrir ſon avarice d'vne fauſſe apparence d'amitié & de Religion, qu'ainſi comme bon ſerviteur de Dieu qu'il eſtoit, il perdit cette fauſſe crainte, & apprehendaſt vn peu moins les bruits & les emportemens du Barbare. Si bien que le bon homme vn peu raſſeuré, & de plus honoré de quelques preſens, & des liberalitez du Roy pour l'ornement des Temples, & pour le ſecours des pauvres Chreſtiens de l'Orient, retourne à Rome avec les réponſes d'Emanuel au Pape, par où il l'affranchit de toute ſorte d'inquietude.

Ce grand Roy bien loin d'eſtre alarmé de des vaines menaces du Sultan, par vne grandeur d'ame & par cette prudence ſinguliere qui éclatent en toutes ſes actions, en receut vne eſpece de joye: & gouſtoit agreablement la gloire d'avoir ſceu porter ſes traits juſqu'au vif, d'vn horrible monſtre qui juſqu'à preſent avoit mépriſé les armes des Portugais. Pour cela il équipe vne flote, vne fois preſque plus forte que celle des années paſſées, & en fait General François Almeide, homme de grande naiſſance; mais ſur tout illuſtre par les

grands & fidelles ſervices qu'il avoit rendus à Fernand en Eſpagne. Il luy ordonne ſur tout que ces projets deſirant des troupes effectives, des Chefs preſents, & quelque eſpace de temps pour s'accomplir, il fiſt des forts, tant en Afrique qu'en Aſie d'où les Portugais pûſſent faire leurs courſes, dans les païs éloignez, ou en faire vne retraite aſſeurée quand ils en auroient beſoin.

Ce General part de Liſbonne le vingt-cinquiéme Mars, jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge, en l'an 1505. avec bon nombre de Religieux de Saint François & autres Eccleſiaſtiques, pour travailler à la Predication de l'Evangile. Environ le onziéme d'Avril il arriva aux Heſperides. De là ayant pouſſé trop avant vers le Midi croyant de doubler le Cap de bonne Eſperance avec plus de facilité, vn vent les porta dans vn païs ſi éloigné du Soleil, que les mains gelerent à la pluſpart de ceux de la flote. De là ayant tourné vers l'Orient, ils arriverent heureuſement & en fort peu de jours à Quiloa, où Abrahem ſouverain du lieu refuſant le tribut à Emanuel, obligea Almeide d'y faire vne deſcente avec quelques troupes qui ſceurent bien faire payer la ville. Il eſtablit pour Roy vn certain Mahomet Anconin, homme également bien venu parmi les habitans, & fidele aux Portugais. Il luy met vne couronne d'or ſur la teſte; & dans vn poſte tres-commode pour l'abord des vaiſſeaux, il y trace vn beau & grand fort au contentement des ſoldats & des nautonniers. Comme tout le monde y eſtoit employé tour à tour; & qu'Almeide meſme & tous les principaux Officiers y travailloient à leur rang, l'ouvrage ne ceſſant ni jour ni nuit, fut achevé dans vingt & deux jours, & fut appellé le fort de S. Iacques, pour avoir emporté la ville, & en avoir chaſſé le Tyran le jour de la feſte de ce Saint. Quelques jours aprés ayant reglé les affaires de la ville, laiſſe bonne garniſon dans le fort, & quelques vaiſſeaux pour la ſeureté de la Cité, il fut avec le reſte de ſon armée à Mombaza. Cette ville eſt ſituée dans vne petite Iſle que la mer a faite, ſur vn lieu tant ſoit peu élevé, & dont les deux coſtez du port ſont deffendus par vn bon fort, où les Barbares avoient braquez les canons qu'ils avoient peſchez aprés le naufrage des Por-

tugais, comme nous avons dit. Ils voulurent s'en ſervir pour empeſcher l'accés du fort aux noſtres : mais dans peu de temps Almeide batit en ruine les deux forts & s'en ouvrit bien-toſt vne facile entrée. Ayant enſuite ſondé l'eſprit du Roy, & n'en ayant receu aucune réponſe favorable, il attaque la ville par trois endroits, & l'emporte enfin le jour de l'Aſſomption de la Sainte Vierge, il la brûle, & tuë ou fait eſclaves grand nombre d'ennemis. Le Roy aprés vne aſſez vaillante reſiſtance ſe ſauva à la faveur des bois.

Aprés vn trajet de ſeize jours la flote arriva à l'Iſle Anchedive: & à cauſe de l'eminence que cette Iſle fait du coſté des bords Indiens, par ordre du Roy il y baſtit encore vn fort. Enſuite il paſſe à Cananor, où du conſentement du Roy il fait faire encore vn fort pour ſervir comme de magazin des marchandiſes, & y met bonne garniſon. Dans ce meſme temps les Portugais de Colan s'eſtant querellez avec les Arabes, furent tous paſſez au fil de l'eſpée. Pour s'inſtruire de la choſe, & pour appaiſer le tumulte, Laurent Almeide fils de François, y fut envoyé, qui n'ayant receu que de ſuperbes réponſes donne vn grand combat, & prend ou brûle vingt vaiſſeaux marchands. Mais il arriva vne choſe merveilleuſe en ce combat. Vne bale de mouſquet s'arreſta ſur l'eſcu d'vn certain Portugais appellé Iean, & tomba à ſes pieds ſans le bleſſer. Cependant le bon Roy de Cocin Trimumpara accablé de l'âge, ſe retiroit ſelon la couſtume du païs dans vne ſolitude, ayant laiſſé le ſoin de l'Eſtat & ſa couronne à Naubeador, fils cadet de ſa ſœur, le preferant à ſon frere aiſné, qui dans la derniere guerre de Calecut avoit lâchement deſerté, avec quelques-vns des principaux Officiers, & s'eſtoit rangé du coſté de Zamorin. Ce jeune Prince deſeſperé de la perte de ſon patrimoine, ne ceſſoit de tourmenter ſon frere, & de ſolliciter contre luy les eſprits des peuples. Almeide arrivant ſur ces entrefaites, confirma la diſpoſition de Trimumpara, fit des preſents à Naubeador, receut ſon ſerment pour leur alliance, & l'eſtablit en pleine poſſeſſion de ſa ſucceſſion & de ſon Royaume. De là, l'année ſuivante ayant chargé douze vaiſſeaux il les renvoye en Portugal, & il choiſit pour ſon ſejour Cocin, pour avoir l'œil ſur les affaires des

Indes, & y proteger les Rois alliez de Portugal ſelon l'ordre exprés qu'il en avoit d'Emanuel.

CHAPITRE TROISIESME.

Gnaja baſtit à Quiloa avec la permiſſion d'Iſuf vn fort de bois. Eſt attaqué par Mocondez qu'il met en fuite. Tuë Iſuf dans ſon palais. Se deffend contre le peuple de Quiloa. Eſtablit ſur le trône Soliman.

EN cette meſme année pluſieurs vaiſſeaux partirent de Portugal pour divers bords nouvellement reconnus. Ainſi quelque temps aprés le départ d'Almeide, Pierre Gnaja, homme de grand courage, & fils d'vn pere Caſtillan, arriva à Sofola avec ſix navires. Son ordre eſtoit d'y faire baſtir vn fort s'il en trouvoit le lieu propre, afin d'ouvrir aux Portugais l'entrée au commerce des mines d'or. Ce lieu eſtoit ſous la domination des Sarraſins, qui partant de Magadaxo & de Quiloa, alloient aux Cafres avec qui ils faiſoient vn grand & lucratif commerce en eſchangeant des eſtofes d'Inde, & autres marchandiſes de cette eſpece, pour l'or qu'ils tiroient des mines du Roy de Monomotapa. Mais vn certain Preteur nommé Iſuf, homme audacieux & ruſé, envoyé pour appaiſer les deſordres de Quiloa aprés avoir trahi Abrahem en avoit vſurpé le Royaume. Il eſtoit extrémement caſſé & eſtoit aveugle. Il eſt viſité de Gnaja, qui luy fait premierement voir l'vtilité qu'il recevroit de l'alliance & de la ſocieté des Portugais, & enſuite luy coule doucement qu'il luy permette de baſtir vne eſpece de magazin où les denrées des Portugais puiſſent eſtre en ſeureté. Que ce ſera l'avantage de ſes ſujets auſſi bien que des eſtrangers, & qu'il ſervira à les parer des incurſions de ſes voiſins ennemis. Il y adjouſte tout ce qui ſe peut dire de la bonté & de la puiſſance du Roy Emanuel. Ce Barbare plus intimidé de ce qu'il avoit appris de Quiloa & de Mombaza, que perſuadé du benefice de la ſocieté (car il n'avoit que faire des marchandiſes des Portugais, & il ne voyoit que trop que c'eſtoient des hoſtes & des habitans dangereux) il reçoit tres-

civilement Gnaja, & ſemble en apparence conſentir à toutes ſes demandes. Son gendre appellé Muſar, homme entier & belliqueux, s'y oppoſoit de toute ſa force. Mais le vieillard l'adoucit le mieux qu'il pût, l'aſſeurant que l'inégalité du climat, & le mareſcage du lieu ſeroit plus fatal aux Portugais, qu'vn obſtacle declaré & qu'vne reſiſtance ouverte. Ou que du moins ils en ſeroient ſi incommodez qu'il ſeroit aiſé de les vaincre & de les exterminer ſans faire de grãds efforts. Gnaja ayant trouvé le Prince plus traitable qu'il n'avoit eſperé, choiſit vn lieu pour ſon fort à l'endroit où le fleuve ſe dégorge dans la mer: & faute de plus ſolides materiaux, il y éleve le plus promptement qu'il pût des maiſons du meilleur bois qui ſe trouve, & les fortifie d'vn double rempart de pluſieurs forts & d'vn bon foſſé. Peu de temps aprés comme Iſuf l'avoit bien preveû, la maladie ſe met parmi les Portugais: & vne maligne fievre en fit en peu de jours vn ſi grand degaſt, qu'il n'en reſta qu'environ quarante hommes capables de porter les armes & de faire la garde. Pour ne point perdre vne ſi belle occaſion d'exterminer cette nation ſi haïe, Iſuf preſſé par les continuelles inſtances de Muſar ſon gendre, n'oſa pourtant pas l'entreprendre ſeul & à ſes frais. Il tâche d'engager dans ſon deſſein vn certain Mocondes Cafre, & Gouverneur pour le Roy de Monomotapa dans ſon voiſinage. Il luy fait entendre par gens envoyez, que ces pirates Europeens qui navagent il y a ſi long-temps leurs coſtes ſont arrivez en ſa terre, & comme enfermez en des priſons de bois qu'ils ſe ſont baſtis eux-meſmes: & où ils ſont preſque morts de famine & de pourriture. Que s'il veut prendre ſa part du butin il attendra ſon arrivée. L'ambaſſade ne fut pas vaine. Mocondes, homme ſans ſcrupule, & flaté de l'eſperance d'vn bien ſi inopiné, y court avec grand nombre des ſiens. Les Portugais toutefois advertis du tout diligemment par quelques Sarraſins exilez ne s'en laiſſerent pas ſurprendre. Ils diſpoſent en des lieux couverts quelques pieces d'artillerie, dont les Cafres n'avoient encore aucune notion ni fait aucune experience. Les gardes ſe font plus exactement par ceux qui ſe portent bien: les malades meſmes ſemblent tirer des forces du peril: & leur indignation leur fait naiſtre de l'eſ-

perance

perance. Ainſi tous ſe mettent en eſtat de ſe bien deffendre. Mocondez nullement homme de guerre, & ſe fiant ſur le nombre des ſiens, qui eſtoit environ de ſix mille, ſous la conduite & les conſeils des Arabes, fait couper quantité de faiſceaux de ſerment, & mene ſes troupes ſans ordre droit au fort. Il remplit aiſément les foſſez, & les Cafres mépriſant le petit nombre des noſtres, ſe hazardent les vns à gagner le rampart, les autres à le ruiner: lors que tout à coup on fait vne décharge de l'artillerie ſur ces gros d'hommes qui ne s'y attendoient pas; & il s'en fait vn ſi grand carnage que les Barbares en ſont eſtonnez, & que tout tremblans ils abandonnent l'entrepriſe, & s'enfuyent cacher dans les bois. Leur retraite toutefois n'y eſtoit pas encore aſſurée; car les coups de canons reïterez faiſoient voler les tronçons d'arbres qui tuoient ces miſerables deſarmez & ſurpris, ſi bien qu'il n'y avoit point pour eux d'apparence de ſalut que dans leur fuite. Mais la furie des Cafres s'eſtant tournée contre les Arabes, ils ſe plaignent d'avoir eſté ſeduits par des promeſſes trompeuſes, & engagez dans vne guerre contre les Dieux: & comme ils ſont de grands voleurs, de peur de s'en retourner ſans aucun avantage, aprés avoir ravagé le païs d'Iſuf & pillé vne partie de ſa ville, ils s'en retournerent en leur contrée. Les Portugais de leur coſté ne laiſſerent pas cette trahiſon impunie. Aprés le depart des Cafres ayant remarqué qu'Iſuf & les ſiens negligeoient leur garde, & ne craignoiẽt rien moins qu'vne ſortie des noſtres: à la faveur du ſilence de la nuit, Gnaja avec quelques braves, remonte doucement le fleuve juſqu'au Palais du Roy, tuë Iſuf & ſes domeſtiques, & aprés ce grand coup, avant que le peuple ſe ſoit mis en eſtat de deffenſe, il retourne heureuſement dans le fort. Le jour ſuivant la nouvelle s'en eſtant répanduë, les Barbares animez d'vne nouvelle rage, ayant aſſemblé le plus de monde qu'ils peuvent reviennent au fort; mais ils y épreuvent la meſme vertu que le jour auparavant, & en ſont vigoureuſement repouſſez avec d'autant plus d'ignominie, que ce grand carnage n'eſt fait que par vne petite poignée de monde. Enſuite les intereſts particuliers pour la ſucceſſiõ leur fit changer de guerre. Vn certain Muſaf, puiſſant & cheri des ſiens, tâche d'exclure les enfans d'Iſuf de leur patrimoine. Il n'eſtoit que trop viſible que

tout ſon droit conſiſtoit en ſes forces. Cependant le fils appellé Solyman ſe refugie auprés de Gnaja par vne penſée également favorable à tous deux : car le Barbare fut eſtabli par les Portugais dans ſes heritages: & le Portugais l'eſprouva depuis fidele ami & allié dans toutes les occaſions qui ſe preſenterent.

CHAPITRE QVATRIESME.

Zamorin leve des troupes, tâche de ſurprendre Laurent Almeide qui eſt adverti par Ludovici Romain. Grand combat naval. Le Calecutain eſt battu. Almeide rentre victorieux à Cananor, & y accomplit le vœu qu'il avoit fait avant le combat. Tabaja par vn renegat veut ſurprendre le fort des Portugais dans Anchedive. Il eſt vigoureuſement repouſſé par Pejani Genois. Laurent va chercher les flotes Sarraſines dans les Maldives; mais le vent l'emporte à Ceilan. Particularitez de cette ville.

PENDANT ce temps Zamorin receut par ſes Ambaſſadeurs des aſſurances d'vn grand ſecours du Sultan d'Egypte: toutefois craignant que ce ſecours n'arrivaſt trop tard, il aſſemble le plus qu'il peut d'ouvriers, & ſe reſout de mettre ſur pied vne flote encore plus conſiderable que la premiere. Il fait faire bonne garde en ſes ports pour empeſcher que perſonne n'en puiſſe porter de nouvelle à ſes ennemis Car il pretendoit ſurprendre Laurent qui avoit diſperſé ſes vaiſſeaux dans les divers ports de Malabar: & qui faiſoit tous les jours de grandes priſes ſur les Marchands Egyptiens & Arabes, au grand deſavantage de Calecut. Mais par hazard Ludovici Patricien Romain, que la pure curioſité avoit porté en ces lieux en habit de Marchand, & qui en a eſcrit l'Hiſtoire, s'eſtant ſecrettement évadé de Calecut, advertit exactement du tout les deux Almeides pere & fils. De fait la flote de Zamorin venuë de divers ports, & aſſemblée à Calecut va droit à Laurent. Elle eſtoit (dit-on) compoſée de ſoixante grands vaiſſeaux; de cent trente, que barques, que brigantins, avec de conſiderables munitions de toute ſorte.

Au bruit de ſon arrivée Laurent par l'ordre de ſon pere, prend onze navires avec quelques brigantins, & y monte huit cents ſoldats Portugais outre les Nautonniers. Si-toſt qu'il fut à la portée du canon, ayant apperceû cette horrible quantité de vaiſſeaux ennemis, il fait vœu d'élever vne Chapelle à la Vierge Sainte Victorieuſe, ſi elle luy daignoit eſtre favorable, & luy donner la victoire ſur ces Barbares. Cependant accompagnant ſa Religion des ſoins que l'occaſion pouvoit deſirer de luy; il tâche de ſoûtenir par la force de l'invention, la foibleſſe du petit nombre. De peur donc de ſe laiſſer entourer à ces Barbares, il commence le combat de loin à coups de canons, enquoi il avoit grand avantage ſur l'ennemi, ainſi envoyant à la charge ſes vaiſſeaux à la faveur du temps qui eſtoit fort doux, il prit d'abord l'avantage du vent, & oſta aux ennemis l'occaſion de combatre. Outre que les vaiſſeaux Barbares ſe preſentant de front & ſerrez, recevoient à plein les décharges de noſtre artillerie, & de ſorte que tous les coups portoient. Au contraire, du coſté des ennemis, la trop grande diſtance rendoit inutiles les coups de leurs canons qui n'eſtoient que de fer, leurs mortiers dont ils ſe ſervoient pour lors; & ce nombre de fleches qu'ils faiſoient pleuvoir ſur les noſtres. Si bien que la pluſpart de leurs vaiſſeaux eſtoient abiſmez, ou mis hors de combat, ou jettez à bord. Enfin Almeide ayant donné ſes ordres changea de deſſein, & au lieu qu'il avoit évité de venir aux mains, il approche luy-meſme, & attaque d'abord l'Admirale de l'ennemi comme la plus grande & la plus forte en nombre de ſoldats. Il l'acroche, & par vn audace preſque incroyable, il ſaute dedans avec quelques braves. On s'y bat avec tant de valeur, que de ſix cents hommes qui eſtoient pour ſa deffenſe, nul n'en eſchapa que ceux qui croyant ſe pouvoir ſauver à la nage, ſe precipiterent dans la mer. Nonnius Vaſques ne parut pas moins courageux; mais il n'eut pas tant de bonheur. Ayant attaqué dans vn brigantin & avec peu de monde, vn grand vaiſſeau & muni de gens de guerre juſqu'au nombre de cinq cents, courut hazard d'eſtre opprimé, quand Almeide non ſeulement le dégagea; mais encore aprés en avoir maſſacré ou chaſſé la Milice

il s'en rendit le maistre. Alors la victoire penchant visiblement du costé des Chrestiens, Laurent ne craignit plus de poursuivre les Barbares, dont il prit vne partie des vaisseaux, ou les coula à fond à coups de canon. Quelques autres dispersez çà & là se sauverent à toute voile à Calecut. Il y eut trois mille ennemis de tuez, & des nostres seulement six: ce qui prouve clairement vne visible assistance du Ciel. Almeide donc aprés cette insigne victoire, emmene neuf vaisseaux marchands qu'il avoit pris, outre vn riche butin, & beaucoup de gloire. Il entra ainsi triomphant dans le port de Cananor, dont toute la ville avoit esté témoin du combat. Il commença des ce moment à tracer la Chapelle qu'il avoit voüée au commencement du combat à la Vierge Victorieuse: & ensuite il s'en alla avec le reste de sa troupe à Cocin rejoindre son pere.

Sabajes pere d'Idalcan, souverain des Decaniens dans le païs de Goa, voulant profiter de l'absence d'Almeide qui estoit retenu à Cananor, envoye soixante vaisseaux passagers dans l'Isle Anchedive pour en chasser les Portugais. Vn renegat appellé Antoine Fernand, Portugais, banni de son païs, & vn de ceux que Capral avoit laissé à Quiloa pour reconnoistre les lieux, comme nous avons dit, ce renegat, dis-je, aprés avoir renoncé à sa Religion, & pris le nom d'Abdala, luy en fit naistre la pensée, & se chargea de l'execution. Il entendoit tres-bien la mer & la fabrique des vaisseaux: & cette intelligence luy avoit aquis beaucoup de respect & d'estime parmi les peuples de Goa ignorans & grossiers. Il descend donc à Anchedive, & attaque fortement le fort que les Portugais y avoient construit. Emanuel Pizani Genois, & personnage de grande fidelité, de grand cœur, & de grande naissance y commandoit. Bien que surpris & mal pourveu de plusieurs choses, il ne perdit point pourtant courage, & s'y deffendit durant quelques jours avec toute la valeur possible, jusqu'à ce que le bruit de l'approche des Portugais vainqueurs, fit faire la retraite à Abdala, & quiter l'entreprise sans y avoir reüssi. Ce fort fut toutefois demoli par les Portugais mesmes, parce que le voisinage & la puissance des ennemis obligeoit à y tenir vne trop forte garnison, ou y laissoit trop au hazard vne foible. On donna advis en mesme temps à François,

que les Marchands Sarrasins retournant des Moluques & de la Chersonnese dorée pour éviter les forts des Portugais, avoient pris vn grand détour par les Maldives, pour de là passer en Arabie. Il commande aussi-tost son fils de les aller poursuivre. Ce jeune Seigneur voguant sur vne mer inconnuë, est emporté par les flots dans l'Isle de Ceilan, que nous avons dit estre l'ancienne Taprobana. C'est l'opinion de Barro, où il s'opiniastre, & il veut qu'elle soit de figure ovale, qu'elle ait environ quatre cents lieuës de tour, & soixante & dix de longueur sur quarante-quatre de largeur. Depuis le Cap de Cori elle avance par quelques bras de mer gueables, jusques à la coste qu'on nomme de la Pescherie. Le climat en est si doux, le sol si fecond, les fleuves ayant de si douces & de si coulantes eaux, qu'on s'est imaginé qu'elle a esté le lieu de la naissance des premiers Peres. Il y a toute sorte d'animaux domestiques, & mesme des elephans également dociles & belliqueux. Pour tout métal elle a des mines de fer où les habitans travaillent : mais en recompense on y trouve quantité de pierres precieuses, entre autres de tres-beaux saphirs, des chrysolites, des opales & des rubis. Elle abonde aussi en precieux parfums, en canelle, en grene de paradis, en poivre, & en palmes d'vne extréme bonté. De plus les montagnes paroissent couvertes d'agreables buissons, & font vne espece de theatre enfoncé, qui entourant vne vaste plaine semblét l'enfermer, & en faire vne enceinte reguliere. Il en est vne entre les autres, dont la hauteur est environ de sept lieuës : au sommet il y a vn terrain aplani, où au milieu se voit vne grosse pierre environ de deux coudées, dressée en guise de table. On y voit encore les vestiges d'vn saint homme, qu'on dit estre passé autrefois de Deli, qui est vn des Royaumes de l'Inde, en ce lieu pour en bannir l'idolatrie & y establir l'Evangile. Ce lieu donc est en si grande veneration, qu'il y vient de plus de mille lieuës loin des Pelerins de toute sorte, & sur tout des Iogues, qui par pieté malgré la peine & les dangers qu'il y a (car on y grimpe par des clous fichez, & des chaisnes de fer tenduës) ne laissent par d'y monter. Il y a quelque apparence, à ce que quelques-vns en disent, que sur cette pierre (encore que le nom & la memoire de cét ancien Pelerin en soient effacez) qu'on y honore l'Eunuque de la Reine Candace, qui dans l'opinion de Doro-

thée Eveſque de Tyr, qui ſous Conſtantin le Grand a eû grande reputation pour ſa doctrine & pour ſa ſainteté, & a porté l'Evangile dans l'Arabie heureuſe, & dans toutes les coſtes de la Mer Rouge, & enfin dans Taprobana. Or toute l'Iſle eſt diviſée en neuf Magiſtratures ou Principautez; & eſt extrémement propre pour toute ſorte de commerce, ſoit par le nombre de ſes ports, ſoit par les autres commoditez du païs. Laurent aborde donc au port de Callez, où ayant par des envoyez contracté alliance avec le Roy, il éleve ſur le bord vne colonne pour ſervir de témoin de ſon arrivée. Toutefois la ſaiſon l'empeſchant de penſer à l'expedition des Maldives, il rejoint ſon pere, & luy apporte ces agreables nouvelles.

CHAPITRE CINQVIESME.

Vne nouvelle flote part de Portugal, ſous la conduite de Triſtan Acuignez & d'Alphonſe Albuquerque. On reconnoiſt Madagaſcar. Sa fertilité & ſes richeſſes. Elle paſſe à Melinde. Eſt victorieuſe du Roy d'Oia. Fait tributaire celuy de Lamen. Force Brava à payer le tribut qu'elle devoit. Cruauté du pillage. Deſcription & religion de Socotera. Attaque de Bevin. Mort d'Abrahem. Conſolation des habitans Chreſtiens.

ON fit cependant vne nouvelle & puiſſante flote en Portugal pour les Indes, dont on fait Generaux Triſtan Acunia, & Alphonſe Albuquerque. Triſtan en chemin faiſant, voulut reconnoiſtre l'Iſle de Madagaſcar, meſme contre l'advis d'Albuquerque, qui craignant de perdre le temps propre pour la navigation, vouloit qu'on ſe haſtaſt le plus qu'on pourroit. On y aborde donc, & on apprend que le long des coſtes eſt habité par les Sarraſins, & que le dedans du païs eſt aux Cafres: Qu'au ſurplus la terre abonde en gingembre, geroſle & en mines d'argent: mais pendant ces curieuſes enqueſtes de Triſtan, le temps du Traiect dans l'Inde ſe paſſa comme Albuquerque l'avoit bien prévû. Car il eſt tous les ans certains vents reglez & favorables pour la navigation en Orient. Le vulgaire les appelle autant que je puis l'interpreter des motions, dont ſi l'on perd l'occaſion il faut en attendre le retour

pendant plusieurs mois. Donc pour ne pas perdre tout le temps on se contenta d'aller à Melinde. Où le Roy d'Oia ennemi declaré de celuy de Melinde, à cause de son alliance avec les Portugais, fut vaincu & chassé de sa principale ville. Cette victoire ayant porté la terreur dans le voisinage, Lamen vn de ses Rois s'abandonne à la foy de Tristan, & se rendit tributaire d'Emanuël. On passe delà à Brava, qui ayant refusé de payer le tribut annuel dont on estoit convenu quelques années auparavant, fut prise non sans peine. Vne armée de six mil hommes, avoit augmenté l'audace aux Barbares; mais ils furent contraints d'y renoncer aprés la descente des Portugais, & si tost qu'on fut venu aux mains, la pluspart furent tuez ou mis en déroute. Quelques Officiers toutefois garderent opiniatrément jusqu'à la mort, la fidelité deuë à leur patrie, & combatans vaillamment, aimerent mieux mourir sur le champ, que survivre à la ruine de leur païs. Ensuite la ville riche de longtemps est abandonnée au pillage des soldats. Mais le Ciel fit bien voir qu'il hait le brigandage & la cruauté. Certains goujats, pour dérober les bagues & les brasselets à quelques femmes, leur avoient coupé les mains. Ces brigands voulant remonter dans les barques pour y mettre leur vol, furent miserablement abysmez mesme dans le port: & furent ainsi justement punis de leur injuste violence & de leur brigandage. Tristan aprés avoir condamné l'action, fit vne severe deffense à tous les siens d'en plus commettre de semblables.

De Brava ils allerent à Socotera vne des Isles de la Mer Rouge. Il y avoit quelques Chrestiens qui s'y estoient conservez depuis l'arrivée de S. Thomas; mais presque abrutis, soit par la rudesse des esprits du lieu, soit par vne longue privation de Pasteurs orthodoxes, ils n'habitent que des cauernes & des trous souterrains. Ils ne combatent de loin qu'à coups de fonde, & de prés qu'avec des espées de pur fer, que le vulgaire appelle mort. Ils ne vivent que de millet, de carrotes & de laict, & font commerce de pommes, du cinnabre & de l'aloës qui vient là des meilleures. Pour ce qui est du Culte, le voisinage de l'Ethiopie les a infectez d'vne partie de l'heresie des Iacobites; car outre qu'ils sont separez de l'Eglise Romaine, ils observent la Circoncision & beaucoup d'autres ceremonies des Iuifs. Ils

ont toutefois retenu quelques reſtes de la bonne Religion. Car ils jeuſnent & prient dans les temps reglez, & ont vn reſpect tout particulier pour l'Arbre de la Croix. Chacun en porte au cou vne image penduë: & on luy dreſſe par tout ſelon le moyen que l'on a des petites Chapelles, où l'on s'aſſemble, & où l'on chante des Prieres en Hebreu, ſous la conduite d'vn particulier qui entonne, & qui eſt ſuivy de tout le reſte comme d'vn grand chœur. Le Roy des Fartaques vingt & ſix ans auparavant l'arrivée de Triſtan, s'eſtoit avec mille ſoldats ſaiſi du Port de Bevin, & y ayant dreſſé vne eſpece de Citadelle gourmandoit entierement les Chreſtiens. Triſtan arrivant à Bevin, tâcha d'attirer doucement à vne Conference les Fartaques qui eſtoient en garniſon dans le fort au nombre environ de cent trente. Mais les Barbares ayant fierement rejetté toute ſorte de propoſition de paix avec les Portugais, il voulut luy meſme aller dans vne barque reconnoiſtre le fort. Aprés l'avoir bien examiné, il deſcend ſes ſoldats en deux endroits. Abrahem eut aſſez de courage pour faire vne ſortie ſur eux : mais ayant eſté tué luy meſme entre les premiers combatans, le reſte prit incontinent la fuite, dont les vns ſe retirerent vers les habitans leurs parens ; & les autres s'enfuirent promptement dans le fort & en fermerent toutes les advenuës & les portes. Les Portugais preſentent les échelles, rompent les barrieres, & ſautent les murailles, & ouvrent enfin vne libre entrée à leurs troupes. Les Fartaques retranchez dans les entrailles, pour ainſi dire, de leur fort, & ſe deffendant courageuſement ſans eſtre autrement invitez à demander quartier ſont tous tuez. Vn ſeul Portugais perit ſur le champ & ſix autres quelques jours aprés moururent de leurs bleſſures. Le fort pris, on envoya divers meſſagers aux habitans que la crainte de la nouvelle flote avoit chaſſé avec leur famille dans certains deſerts preſque inacceſſibles. Ces Barbares ayant appris que les eſtrangers eſtoient Chreſtiens retournent au fort, renouvellent leurs plaintes contre les Fataques, ſe jettent aux pieds de Triſtan, & le ſupplient au nom de Ieſus Chriſt, de delivrer vne nation de ſa Religion, & vivant dans vne meſme eſperance, d'vne ſi cruelle ſervitude. Il les aſſeure qu'il n'eſt envoyé qu'à ce deſſein par le Roy Emanuel

nuel extremément affectionné à leur salut. Que pour ce sujet il leur feroit construire vn fort pour repousser les injures des Mahometans, & leur laisseroit volontiers vn Ecclesiastique pour les instruire des mysteres. Si bien qu'ayant purifié vne Mosquée des Arabes, & l'ayant consacrée à la Sainte Vierge, il laissa pour la garde du fort vne suffisante garnison, sous la conduite de Alphonse Noronias Portugais, & pour le spirituel, Frere Antoine Laurent, bon Religieux de l'Ordre de Saint François, qui s'aquita Apostoliquement de tous les soins de son ministere, soit en extirpant les erreurs introduites & inveterées dans le vrai Culte, soit en instruisant les habitans en toute sorte de pieté.

CHAPITRE SIXIESME.

Tristan laisse en Afrique Albuquerque & va aux Indes. Il y trouve grande consternation des nostres, causée par le besoin & par vn eclipse de Soleil. L'avarice & la cruauté d'vn Portugais forcent le peuple & le Roy d'assieger leur fort. Brit le deffend valeureusement contre vingt mil hommes. Valeur d'vn Castillan. Confusion des Barbares. Secours du Ciel envoyé aux Portugais reduits à l'extremité. Assaut donné, mais si bien soûtenu, que l'ennemi est contraint de lever le siege. Tristan renouvelle la paix, & va à Cocin.

LEs Fartaques échapez du combat, ne manquerent pas d'accuser les Portugais, & tâcherent d'exciter le plus qu'ils purent le menu peuple, ignorant de leurs veritables interests. Tristan pour remedier à ces mouvemẽs, & pour se saisir des mers d'Arabie & de Perse, selon l'ordre exprez du Roy Emanuel, laisse les Albuquerque avec sept vaisseaux & quatre cents soixante & dix hommes: & prend la route des Indes environ la mi-Aoust qu'il trouva le temps favorable. Cependant l'année s'estant écoulée sans avoir aucuns rafraischissemens ni mesme aucune nouvelle de Portugal, les Chrestiens de l'Inde, tomberent dans vne grande consternation. Le ciel augmenta ces

craintes juſqu'à la ſuperſtition : car il arriva vne ſi extraordinaire eclipſe de Soleil, que preſque en plein midy on apercevoit les eſtoiles. La terre meſme par des ſecouſſes reiterées eut de grands tremblemens. Zamorin crut que c'eſtoit le vray temps d'exterminer les Portugais. Il leve des troupes, & tâche par divers Ambaſſadeurs & par de grandes promeſſes, d'attirer à ſon parti ſes trois voiſins, & ſur tout celuy de Cananor qui luy avoit quelque obligation particuliere, de ce qu'aprés la mort de celuy qui avoit traité avec les Portugais, il l'avoit aidé de toutes ſes forces & de ſes richeſſes, à le mettre en poſſeſſion de ſon Royaume. Par vn ſurcroiſt de diſgrace, l'vn des noſtres avoit depuis peu extremément irrité les Barbares. Les Portugais s'eſtoient tellement rendus maiſtres des mers d'Arabie, de Perſe & de l'Inde, que perſonne ne pouvoit naviger ſans leur attache donnée en bonne forme. Et divers Capitaines poſez en divers endroits, en gardoient les coſtes par le moyen de quelques vaiſſeaux. Vn d'eux ſur celles de Malabar, rencontre vne barque du Cananor : & voyant qu'elle eſtoit chargée de gens de Calecut, & ſoupçonnant que le paſſe-port que les nautonniers luy preſenterent en eſtoit faux & contrefait, il l'attaque d'abord, la prend, & ayant envelopé les matelots & les paſſagers dans les voiles deſſus, il les jette dans la mer aſſez prés du port de Cananor. La mer les rejetta par adventure ſur le bord prés de la ville, où aprés avoir rompu les voiles & reconnû les corps, il s'éleva des pleurs & des cris de tous coſtez : & on s'indigna ſi eſtrangement contre vne action ſi cruelle, & dont avec grand fondement on accuſoit les Portugais, qu'ils furent de leur propre mouvement trouver le Roy déja aſſez de ſoy porté à cette guerre, qu'ils l'engagerent à aſſieger leur fort.

Les Barbares ne purent eſtre appaiſez par le reproche que Almehide en fit au Capitaine, ni par ſon ſupplice : car il fut caſſé nonobſtant toutes ſes excuſes & toutes les inſtantes prieres qu'il pût faire pour éviter l'ignominie. Si bien que Laurent Brite Gouverneur du fort, eſtant ponctuellement advertí par ſes eſpions, & ayant toûjours l'œil à tous les efforts des Barbares envoya demander du ſecours à Almehide : Il munit le fort, redouble les gardes, diſpoſe ſes ſentinelles, & for-

tifie principalement les coſtez & les baſtions qui regardent la ville. Le Roy de ſon coſté ſepare la ville de l'ennemi, par vn grand feſſé & vn grand rempart, continué depuis le port iuſqu'à la mer, & ne laiſſant qu'vn petit paſſage pour les ſorties. Pluſieurs jours ſe paſſerent ainſi à ſe regarder les vns les autres, appliquez également à tendre ou à éuiter les ſurpriſes de l'ennemi. Mais enfin, les ſecours attendus de Calecut arriverent à Cananor. L'armée eſtoit de vingt mille hommes, qui ne perdit point de temps; & attaqua auſſi-toſt le fort. Il y avoit entre la ville & le fort environ au milieu du chemin vn puits, qui eſtoit la ſeule commodité des Portugais pour avoir de l'eau. Là commencerent de petites eſcarmouches entre les aſſiegez & les aſſiegeans, qui tâchoient de les empeſcher de venir prendre de l'eau. De ſorte que chaque jour quelque Portugais y eſtoit tué, ou bleſſé: & qu'vn peu d'eau leur couſtoit beaucoup de ſang. Laurent par le conſeil d'vn ſien Ingenieur appellé Thomas Fernand., conduiſit ſi adroitement vne petite voûte ſoûterraine juſqu'au pied du puits, qu'ayant ajuſté pluſieurs pieux & ſoliveaux, il ſçeut y bâtir vne eſpece de regard ou de reſervoir. Quelques jours aprés ayant fait vne fauſſe ſortie, ils comblerent la bouche du puits de motes de terre & de gazons, comme pour le rendre inutile aux Barbares, & pour empécher qu'on ne pût l'empoiſonner. Les ennemis en furent ſurpris, & s'imaginerent que les noſtres euſſent trouvé vne nouvelle ſource dans leur fort, ſi bien qu'ils transfererent leurs quartiers. Il y eut enſuite vn peu de relâche de part & d'autre: Iuſqu'à ce que les ennemis ayant rempli quantité de ſacs de coton en long à l'abri deſquels ils puſſent ſans crainte de l'artillerie combler le foſſé de faſcines, & ruiner le rempart, ils jetterent les noſtres à deux doits de leur perte. Car l'effet du canon eſtoit tellement allenti par cette molle reſiſtance du coton, que les Barbares qui eſtoiẽt derriere aprés des grands cris de joye eſtoient déja avancez juſques ſur le bord du foſſé. Lorſque par vn inſtinct du Ciel on s'aviſa de braquer de groſſes pieces qui donnant de biais & par le coſté, non ſeulement déchirerent les ſacs & le coton; mais encore maſſacrerent pluſieurs des ennemis. En meſme temps, Brite faiſant vne rude ſortie avec quelques ſoldats choiſis, donna ſi vertement ſur le Barbare

déja ébranlé, qu'aprés vn carnage furieux il le met en fuite.

Les Barbares devenus vn peu plus moderez, & voyant que la force ouverte ne leur reüſſiſſoit pas, & que les meilleurs hommes periſſoient dans ces petites eſcarmouches: ſe reſolurent de ne plus combattre, mais ſeulement d'enfermer les noſtres. Ce deſſein fut conceû avec d'autant plus d'eſperance d'vn prompt ſuccez, qu'ils croyoient que les Portugais ne pouvoient plus recevoir de ſecours ou de munitions ni par mer ni par terre, & que les diuers & longs travaux ou les rigueurs de l'hyver boucheroient les paſſages de l'vn & de l'autre Element. Les noſtres ne laiſſoient pas de temps en temps de faire des ſorties vigoureuſes & funeſtes à l'ennemi. Mais vn Caſtillan nommé Guadalajara, du conſentement de tous ſes compagnons y a merité le plus de gloire. Voulant profiter de l'occaſion d'vn temps & tres-ſombre & tres-froid, il choiſit cent quarante braves, & ſurprend les Malabarois, partie aſſoupis par le doux bruit de la pluye qui tomboit, partie engourdis de l'extréme froid, & en tuë prés de trois cens; leur enleve des canons de fer & quelques proviſions. Les Barbares ne ſe rebutent point, ils font faire meilleure garde: & pour attirer les noſtres en des embuches, laiſſent aller quelques bœufs de leur coſté. Mais les Portugais intelligens en ces artifices, aprés avoir tué beaucoup de Barbares dans leurs propres embuches, & emmené pour la ſeconde fois leurs bœufs dans leur fort, obligerent les Malabarois à changer de batterie, & à rougir de honte & de rage, de voir que leur double perte de leurs hommes & de leurs beſtes, apportoit vn double auantage aux aſſiegez auſquels ils fourniſſoient ainſi eux meſmes des prouiſions. Mais ces bonheurs furent bien-toſt troublez par vne diſgrace impréveuë. Par la negligence d'vn valet, vne lampe mal eſteinte brûla quelques maiſons du fort, qui n'eſtant compoſées que de feüilles & de pailles arides & tres-combuſtibles, furent en vn moment conſumées avec vne bonne partie des prouiſions. Brite quoique tres-déplaiſant de ces pertes, ne laiſſa pas de diſſimuler avec beaucoup d'adreſſe ſes reſſentimens, de peur de décourager les ſiens. Mais la nouvelle œconomie gardée dans la diſtribution des munitions, & enſuite les frequentes deſertions en declarerent bien-toſt le ſecret, & aux aſſiegez &

aux affiegeans. On eſtoit à l'extrémité: & le petit reſte des vivres eſtoit preſque conſumé: on eſtoit reduit à manger les ſouris & les plus vils animaux. Lorſque, comme pluſieurs autres fois, le Ciel y apporta du remede. Nous avons dit que Laurent Almeide auoit baſti & dedié vn Temple à la Sainte Vierge Victorieuſe ſur vne des extrémitez du fort: ce Temple eſtoit tous les jours le refuge des Portugais deſeſperez où l'on faiſoit des prieres publiques pour obtenir de Dieu, de ſes Saints, & ſur tout de la Sainte Vierge, le ſecours jugé impoſſible à tous les hommes. On ne ceſſoit de l'invoquer pour qu'elle regardaſt favorablement les Chreſtiens, qui luy eſtoient recommandez par I. C. ſur tout au point de mourir dans vn païs des Barbares; preſſez de toutes parts, accablez de maux, & preſque déja morts de faim. Afin qu'elle obtinſt le pardon de ſon fils pour tant de crimes dont ils ſe reconnoiſſoient coupables, & daignaſt prendre ſoin d'eux dans cét eſtat où il y avoit double peril pour le ſalut & du corps & de l'ame. Ces prieres ne furent point vaines, le jour meſme de l'Aſſomption, afin que rien ne pûſt partager la gloire d'vn pur miracle, la mer s'enfle tout à coup, & jette vne ſi grande quantité de ſauterelles au pied du Temple, qu'elles leur ſuffirent abondamment pour la ſubſiſtance de pluſieurs jours. Cependant cét aliment impreveû ne repût pas ſeulement les ſains: mais comme il eſt de ſoy fort ſalubre, il guerit encore les malades.

Le printemps approchoit, & l'on ne doutoit point qu'Almeide ne ſe ſaiſiſt de l'occaſion du premier temps propre pour venir ſecourir les ſiens. Le Roy de Cananor ayant la meſme penſée, creut qu'il faloit faire de prompts & vigoureux efforts par mer & par terre. Zamorin le preſſoit encore, accuſant ſa grande lenteur, & ne ceſſant de luy envoyer de nouvelles troupes, qui faiſoient déja cinquante mille hommes. Il y avoit de plus deux cens petites barques de facile abord, & chargées de pareilles machines que celles que ce Roy avoit employées contre Patieque. Il y en avoit encore d'autres jointes avec de grands ponts pour deſcendre à la fois pluſieurs ſoldats à terre. Tous ces appreſts furent ſecretement faits pour mieux ſurprendre les Portugais: & le camp

des ennemis sembloit plus tranquile pour engourdir vn peu la vigueur des assiegez. Mais malgré tous ces soins vn des plus proches parents de Zamorin, partie par la haine qu'il luy portoit, partie par inclination qu'il avoit pour les Portugais, auprés desquels il esperoit augmenter sa fortune, non seulement leur envoyoit parfois des provisions; mais encore les venoit ponctuellement advertir de tout. Brite profitant de ses avis, renforce & multiplie ses corps de garde sur toutes les avenuës, tant par mer que par terre, fournit les forts de toute sorte de munitions, & ne donne aucun relâche à ses sentinelles & à sa garde. Le jour donc destiné à l'assaut, le Barbare dés le bon matin avec d'effroyables cris, attaque impetueusement le rempart du costé de terre, absolument persuadé que de toutes parts du fort on y accourroit pour le deffendre, & qu'ainsi le costé de mer estant abandonné, & ouvert à ses vaisseaux, & aux troupes qu'ils devoient en mesme temps mettre à terre, il emporteroit la place mesme sans combattre. Mais il fut lourdement trompé dans son opinion, & ce qui devoit commencer sa victoire devint la cause de sa déroute. Car ses soldats qui avoient esté leurrez de la facilité de la chose par l'absence des assiegez, s'estoient courageusement jettez à bord: mais étonnez de trouver contre leur attente & contre les promesses qu'on leur avoit faites, les portes & les remparts bien munis de soldats & bien resolus à la deffense, ils s'effrayent d'abord, & dissipez par vne continuelle gresle de coups, & voyant plusieurs de leurs brigantins emportez & ruinez par nostre artillerie, à peine furent-ils descendus qu'ils songerent à la retraite. Pour lors les Portugais libres du costé de la mer coururent à la deffense des postes de terre, le combat s'échauffe & redouble. Les plus audacieux de ceux de Malabar qui osent se presenter sur le rempart sont tuez à coups de main. Le canon fait de loin encore vn tout autre carnage: si bien que l'armée toute épouventée malgré le reproche du Roy & de ses Officiers, se met en desordre & prend la fuite. On n'a pas rapporté le nombre des morts en ce combat qui fut sans doute tres-grand: mais ce qui est admirable, c'est qu'il n'y eut pas vn Chrestien de tué. Ce fut là le dernier jour &

le dernier assaut que l'on donna.

On commença de part & d'autre de faire & d'écouter des propositions de paix. Laurent sceut encore conserver de notables avantages que l'ennemi n'osa rejetter, soit qu'il fust ennuyé d'vne si longue & si malheureuse entreprise; soit qu'il fust adverti & alarmé de la prompte arrivée de Tristan. De fait ce General ayant heureusement passé le trajet arriva à peu prés en ce temps à Cananor. Cela acheva de resoudre l'ennemi à la levée du siege qui dura quatre mois, & où Laurent & ses compagnons s'aquirent vne gloire immortelle: encore que dans l'opinion des justes estimateurs des choses, tant de succez si avantageux & si peu esperez, ne dûssent estre imputez qu'à la seule divine Bonté, qui avoit secouru si à propos les Chrestiens dans leur extréme disette, & lors qu'ils n'en attendoient plus, & qui avoit jetté dans le cœur du Prince de Cananor, cette si constante amitié pour nous, contre l'ordinaire legereté d'esprit de la nation, au prejudice de l'interest de son parent, & au si grand hazard de sa personne. On renouvelle donc l'alliance, il y eut vne amnistie de part & d'autre, on se toucha dans la main, & ensuite ceux de Malabar se retirerent malgré Zamorin qui en fremissoit de courroux. Acunia fut de là droit à Cocin, & apporta aux Portugais beaucoup de joye & d'asseurance.

CHAPITRE SEPTIESME.

Malgré les soins & les forces de Zamorin, les deux Generaux se mettent à l'anchre devant Panan. On l'attaque. Des braves se dévouënt pour sa deffense. Elle est prise & brûlée par les deux Generaux.

AYANT chargé les vaisseaux de diverses denrées aromatiques, les deux Generaux allerent droit à Panan. Il y avoit pour lors en ce port quantité de vaisseaux marchands, & pleins de precieuses marchandises qui y passoient l'hyver. Il y avoit aussi plusieurs negocians Sarrasins qui s'y estoient coulez en secret & à l'insceû des Portugais qui gardoient les passages. Zamorin outre la grande assemblée de ses troupes

qu'il avoit miſes ſur pied, avoit encore fortifié l'entrée de ce lieu par deux forts, avec de grands foſſez & de hauts remparts munis de quantité d'artillerie & de quatre compagnies pour leur garniſon, pour éviter toutes les ſurpriſes de ceux de Cocin. Cela n'empeſcha pas l'étonnement des Barbares, quand à la veuë de Panan, les noſtres ſur le ſoir ſe mirent à l'anchre, & firent paroiſtre vne armée extraordinaire. Ces miſerables conſumerent toute la nuit à renouveller & à augmenter les munitions des forts. Entre eux vne troupe choiſie de Sarraſins, ſelon leur couſtume, allerent à vne Moſquée de Mahomet, & y jurerent de ne point revenir du combat qu'aprés la victoire: & en cas du contraire, dévoüerent leur teſte & leur vie infame à tout ce qu'il y a d'horrible & de cruel aux Enfers. Le jour eſtant venu, les deux Generaux tiennent conſeil, enſuite duquel ils donnent leur avantgarde à leurs enfans, Laurent & Nonias, tous deux montez ſur des barques & des vaiſſeaux paſſagers & bas pour donner plus de jeu à l'artillerie. Ils demeurent au corps de l'armée avec quelques vaiſſeaux legers, & mettent les vaiſſeaux chargez en guize d'arriere-garde. Les deux jeunes Seigneurs prenant le temps du flux, entrent courageuſement entre les deux forts parmi la greſle des coups de mouſquet & de fleche, qui firent d'autant moins d'effet que les ſoldats eſtoient auprés, & par ordre couchez ſur le ventre; & que l'artillerie des forts n'ayant eſté braquée contre les grands vaiſſeaux tiroit en l'air & par deſſus leurs teſtes. Ces Sarraſins dévoüez n'eurent pas plûtoſt appercеu les noſtres dans le port, que ſans aucun égard au peril ils vont à l'envi au combat, ſe jettent dans l'eau, & tâchent d'aborder & d'entourer nos vaiſſeaux, & principalement ceux de nos jeunes Capitaines. On mit quelque temps à rompre ce gros de deſeſperez à coups d'eſpée, de crocs, & d'aviron. Incontinant aprés on ſe coule à bord, & on eſtoit déja ſous le rempart, où le combat eſtoit d'autant plus dangereux & meurtrier, que la grande fumée de l'artillerie ne permettoit preſque pas de voir ce qu'on faiſoit; mais ſeulement d'entendre les divers cris des mourants. A peine la fumée fut diſſipée que le jour de retour fit voir vn brave Portugais & Enſeigne dans nos troupes, qui avoit arboré

boré ſon drapeau ſur le rempart, & eſtoit environné de plusieurs autres des plus vaillants. Ce trait de valeur donna grande émulation au reſte de nos troupes. Nos deux Generaux teſmoins des belles actions d'vn chacun, les encourageant de plus en plus, furent rudement attaquez par ces Sarrasins dévoüez. Vn Officier d'entre eux d'vne force extraordinaire, ayant enviſagé Laurent, & s'eſtant imaginé à ſa haute taille & à ſon air que c'eſtoit le General, ſe couvre tout entierement de ſon bouclier, & s'approche avec ſon sabre pour luy couper les jarrets. Ce General ſe retirant d'vne agilité merveilleuſe: (car outre qu'il en avoit beaucoup naturellement, il l'avoit ſoigneuſement exercée.) & levant ſon eſpée à deux mains, en donne vn ſi rude coup au Barbare, qu'il luy fendit la teſte en deux. De là excitant de la voix & par ſon exemple les ſiens, il tuë tout ce qu'il rencontre. Nonias n'en faiſoit pas moins de ſon coſté. Les Barbares ayant durant quelque temps fait teſte aux noſtres, leur opiniaſtreté fut contrainte de ceder à l'ardeur des Portugais: & ils ne purent ſoûtenir davantage leur impetuoſité. Ceux de Malabar ayant commencé de fuir entrainerent les autres avec eux. Il n'y eut que quelques Arabes dévoüez qui ſe voyant en petit nombre, & la pluſpart bleſſez & épuiſez de leur ſang & de leurs forces, s'offroient à la mort, & ſe faiſoient tuer; tant peut ſur leurs eſprits la forte & ſuperſtitieuſe impreſſion d'vne Religion imaginaire. On attaquoit en meſme temps avec pareille fureur, les vaiſſeaux où les neutonniers & les ſoldats tant qu'ils virent quelque égalité de forces dans les divers combats qui ſe donnoient entre les deux forts, ſe deffendirent fort bien. Mais ſi-toſt qu'ils apperceurent du coſté de terre la fuite des leurs, ils ſe jettent d'abord en deſordre & dans l'eau, & la pluſpart tâchant de ſe ſauver à la nage furent aſſommez. Par l'ordre des Generaux on battit enſuite ſi rudement les deux forts qu'ils furent bien-toſt ruinez: & l'on ne ſe contenta pas de brûler ſeulement les vaiſſeaux, on mit le feu à la ville, encore qu'elle fuſt pleine de richeſſes, au grand eſtonnement des Barbares de nous voir mépriſer tant de biens & tant de treſors acquis & aſſemblez depuis ſi long-temps. Les ſoldats meſme eurent

grand dépit de voir que le pillage leur fut interdit, qui pouvoit ſi heureuſement recompenſer leur vaillance & leurs fatigues. Mais Almeide exprés le deffendit, de peur qu'eſtant diſperſez & attachez au butin, quelque gros d'ennemis ralliez ne vinſſent fondre ſur eux, & comme il arrive aſſez ſouvent, ne ſe miſſent en eſtat de vaincre les vainqueurs. Le nombre des bleſſez de part & d'autre fut tres-grand; celuy des morts fut environ de cinq cents parmi les ennemis; & de noſtre coſté de dix-huit ſoldats tout au plus. La douleur que receut Zamorin de cette défaite fut extréme. Les deux Generaux ayant rallié leurs troupes & leurs vaiſſeaux allerent enſemble à Cananor, où ayant receû de nouvelles aſſeurances & d'obligeans teſmoignages d'amitié, Acunia fit voile en Portugal, Almeide retourna à Cocin d'où il eſtoit venu.

CHAPITRE HVITIESME.

Albuquerque croiſe les mers d'Arabie & de Perſe. Eſt bien receu, & fait alliance avec quelques-vns. Les Curiats ſe veulent deffendre. Ils ſont attaquez par Alphonſe. Ils ſont forcez & mis en fuite. Maſcate ſe rend. Deux mille hommes Arabes s'y jettent, & tâchent de revolter le peuple contre le Gouverneur qui l'a renduë ſans deffenſe. Ils courent ſur les Portugais. Ils ſe retirent dans leurs vaiſſeaux: mais enſuite ils remettent pied à terre, forcent les ennemis, pillent & brûlent la ville. Miracle.

TANDIS que les choſes ſe paſſent ainſi dans l'Inde, Alphonſe Albuquerque aprés avoir pacifié les affaires à Socotera croiſoit les mers d'Arabie & de Perſe avec vne aſſez modique armée, comme nous avons dit. Ayant voulu reconnoiſtre la coſte d'Aden, & les commencemens de l'Arabie, il en avoit eſté repouſſé par la tempeſte & jetté à Ormus où il s'attacha particulierement, ſe confiant plûtoſt à la bonté qu'à la force des hommes. Zeifadin, ſecond du nom, y commandoit pour lors, jeune & tributaire d'Iſmaël

ſurnommé Sophi Roy de Perſe. Il eſtoit encore ſous la tutelle d'vn Eunuque nommé Atar, ancien Eſclave de feu ſon pere, & homme habile & aviſé, qui diſpoſoit les choſes de façon, que bien qu'il vouluſt aſſurer effectivement & ſincerement l'Empire à ſon pupille, il ſongeoit en meſme temps à ſe conſerver durant ſa vie toute l'autorité & le gouvernement de toutes choſes. Cette tutelle luy avoit acquis beaucoup de biens: mais ſa ſuperbe luy attira beaucoup d'ennemis. Albuquerque reſolu de delivrer le Roy & ſon peuple de la domination de cét Eunuque, taſcha premierement conformément à l'ordre exprés d'Emanuel, de ſe l'attirer par douceur. Ayant donc encouragé les ſiens, & fait naiſtre de grandes eſperances, il ſe met à la voile & va mouiller à l'emboucheure de la mer de Perſe. Il paſſe heureuſement le Cap de Siagra, appellé maintenant Raz Algat, & aborde à Calajate, celebre ville du païs d'Ormus. Il envoye vn deputé & invite les habitans à vne conference. Ils furent d'abord effrayez, (car le bruit des Portugais eſtoit tres-grand parmi toutes ces nations) & de peur de quelques diſgraces, non ſeulement ils receurent fort civilement Alphonſe, mais encore luy jurerent alliance & amitié, & l'honorerent en partant de pluſieurs grands preſents.

Il ne trouva pas la meſme diſpoſition dans les eſprits des Curiats. Tandis qu'il eſt à la rade les Barbares ne ceſſent de ſe fortifier & d'aſſembler des troupes: & reiettent ſi orgueilleuſement toute ſorte de propoſition de paix, qu'il s'en falut peu que le porteur de ces propoſitions d'alliance & d'amitié ne fuſt accablé à coups de traits & de fleches. Albuquerque pour reprimer leur audace, fait auſſi-toſt mettre le feu à ſon artillerie, & remplit toute la coſte de ſon bruit & de ſon éclat. Les habitans paroiſſant plus eſtonnez que flechis, le firent reſoudre à aſſieger la ville par les formes. Il y avoit vn petit tertre élevé comme vne eſpece d'Iſle, où aprés le reflus de la mer, on pouvoit paſſer de la ville à pied ſec. Les Barbares avoient fortifié cét endroit d'vne forte garniſon, eſperant pouvoir battre de là en ſeureté & impunément ceux qui attaqueroient la ville. Noſtre General ayant remarqué le deſſein de l'ennemi & le peril des noſtres, détache Alphonſe Lopes

à Coſta, & Antoine Campes avec quelques braves, & leur commande d'attaquer ce poſte, d'en chaſſer l'ennemi & de s'en ſaiſir. De ſi vaillans hommes executerent gayement cét ordre, & ayant attaqué courageuſement les divers corps de garde, & aprés avoir tué quelques Mahometans & chaſſé le reſte, ils s'en rendirent les maiſtres: non toutefois ſans perte de quelques-vns, & de grandes bleſſures de pluſieurs autres. Albuquerque enſuite, fit ſa deſcente ſans aucune reſiſtance du coſté des habitans: Et aprés vne rude attaque & avoir gagné le rempart & forcé quelques grilles, il porta le combat & le carnage juſqu'au cœur de la ville. Les citoiens durant quelque temps, ſoûtinrent leurs intereſts deja ébranlez avec aſſez de fermeté. Mais voyant que le Portugais inſiſtoit avec plus de courage, ils ne purent plus long-temps en ſoûtenir les efforts, & s'enfuirent en deſordre par la porte de derriere, & ſelon la couſtume de ces nations chercherent vn aſyle dans les ſolitudes & dans les deſerts. Albuquerque pour intimider les voiſins alla droit à Maſcaté, qui eſtoit éloignée de là environ de huit lieuës. Comme cette place eſtoit proche d'Ormus, elle eſtoit auſſi tres-bien fortifiée de bons travaux & d'vne bonne garniſon. Noſtre General croyant que la choſe ne ſe paſſeroit pas ſans vn rude combat, exhortoit déja les ſiens à bien faire. Mais à la premiere ſemonce qu'il fit à la ville, il y trouva vn Gouverneur civil & galant-homme, qui ayant contracté avec luy alliance & amitié, luy fit preſent de grande quantité de beſtes, de ris & de dates en quelque forme de tribut. Tandis que ces denrées ſe portent dans les vaiſſeaux, les Portugais faiſoient eau en toute ſeureté, quand tout à coup on entend vn bruit d'armes, & des cris inégaux. C'eſtoient deux mille Arabes qui le ſoir auparavant s'eſtoient jettez dans la ville, & qui aprés avoir fait de grands reproches au Gouverneur, d'avoir ainſi rendu par ſa lâcheté, vne place ſi proche de la capitale & ſi bien munie de toutes choſes, à des vagabonds & à des brigands; & qui malgré les excuſes du Gouverneur taſcherent de ſoûlever le peuple & de luy faire prendre les armes. Si toſt qu'il fut jour ils vont comme des furieux ſur la coſte pour opprimer les Portugais qui y faiſoient eau. Le Gouverneur y reſiſte par toutes ſortes de remonſtrance, atteſte les Dieux de ce que mal-

gré luy on va violer le droit des Gens, & attirer l'entiere ruine de la ville : Mais ſes remonſtrances eſtant ſans pouvoir, il fait du moins ce qui dépend de luy pour téinoigner ſon innocence & pour garder ſa foy. Il accourt ſur le bord & leur donne avis de ce qui ſe paſſe & de ſe retirer en diligence dans leurs vaiſſeaux. A peine eſtoiẽt-ils montez en deſordre dans leurs eſquifs, qu'ils voyent paroiſtre les Arabes irritez, qui ſe jettent d'abord ſur ceux qui ſe retirent, & font pleuvoir ſur eux vne greſle de traits. Enſuite ils font vne horrible décharge de leur artillerie contre nos vaiſſeaux. On envoye quelque partie de la flote pour prendre ou pour enclouër les canons : mais aſſez malheureuſement pour les Portugais, qui ſe retirent batus & mal menez. Le lendemain Albuquerque fait faire vne generale deſcente à ſes troupes & les applique à la ville. Les Portugais excitez appellent les habitans traiſtres & parjures : & adjouſtant la fureur aux menaces, tuënt tout ce qu'ils rencontrent. L'ennemi rallié fait ſemblant de vouloir faire reſiſtance : mais les noſtres redoublant leur vigueur, franchiſſent gayement certains travaux faits la nuit paſſée, & pourſuivent les Arabes qui laſchent le pied, avec tant d'ardeur qu'ils entrent avec les fuyars dans la ville, avant qu'on ait eû le loiſir d'en fermer les portes : ils en chaſſent ainſi cette foule d'Arabes : Et les Barbares retirez, le General permet le pillage de la ville. Enſuite il y met le feu, y conſume non ſeulement les maiſons, mais meſme les vaiſſeaux de leur port. Dans ce deſordre le Gouverneur fut malheureuſement tué, au grand regret d'Albuquerque, qui ne pouvant reconnoiſtre en ſa perſonne la faveur qu'il en avoit receuë, mit des gardes à la maiſon du mort pour la preſerver du pillage en faveur de ſa poſterité. La perte du reſte de la ville parut eſtre approuvée du Ciel par vn miracle qui la ſuivit de prés. Il y avoit prés de la ville vn riche & ſuperbe Temple de Mahomet : on y appliqua les ouvriers qui en abattant quelques colonnes, attirerent la chutte generale de tout l'edifice. On les creût tous accablez ſous les ruines : mais tous gayement & ſans eſtre bleſſez en échaperent.

CHAPITRE NEVFVIÉSME.

Il prend Sohar, Orfacan, & va à Ormus. Somme le Roy de luy payer tribut, ou de ſe reſoudre à la guerre. Combat naval, heureux pour les Portugais. Vne paix avantageuſe ſuit leur victoire. Ormus eſt tributaire au Portugal. On commence la conſtruction du fort, & on renvoye bruſquement les Ambaſſadeurs des Perſans, qui demandoient le payement du tribut dû au Sophi par Zeifadin. Albuquerque emplit vn baſſin de bales de mouſquet, & de fers de piques, & dit que le Roy ſon maiſtre ne paye ſes ennemis qu'en cette monnoye.

DE là coſtoyant le meſme bord il fut à Sohar, dont les habitans inſtruits par l'exemple de leurs voiſins ſe rendirent ſans aucune conteſtation; & luy jurerent fidelité. Deux jours aprés il fut à Orfacan que la peur fit abandonner des habitans, & qu'il trouva deſerte. Le pillage dura trois jours: on s'abſtint d'y mettre le feu par reſpect du Palais qui en eſtoit tout proche. Enſuite aprés s'eſtre rafraichis de tout, on alla à Ormus qui eſtoit le principal but de la guerre. Au bruit de l'arrivée des Portugais, Atar outre ces habitans, avoit ramaſſé quantité de troupes de Perſe & d'Arabie, & en attendoit tous les jours des nouvelles. De plus il avoit grand nombre de vaiſſeaux au port, environ deux cents barques, & ſoixante gros navires: entre leſquels il y en avoit deux d'vne grandeur extraordinaire, dont l'vn s'appelloit le Prince, & l'autre Meri. Chacun eſtoit de huit cents tonneaux. Sur ces deux ſeuls vaiſſeaux, outre les pilotes, il y avoit mille ſoldats: le reſte de la flote pouvoit en avoir juſqu'à deux mille. Albuquerque eſtoit plus fort aſſeurément en artillerie & en braves; mais il eſtoit de beaucoup inferieur en nombre. Pour monſtrer toutefois ſon aſſeurance, aprés avoir déployé hautement ſes drapeaux, & laſché quelques volées de canon pour ſaluër le bord, comme c'eſt l'vſage de

ce païs, il fait mouïller juſtement ſous les deux grands vaiſſeaux. Ayant vainement attendu en cette poſture vn pareil ſalut ; outre ſa haine particuliere contre les Mahometans ; irrité encore de ce nouveau mépris de ces Barbares, il envoye dire au jeune Zeifadin & à ſon tuteur, qu'Emanuel ſon maiſtre ayant herité de ſes peres vne haine mortelle contre les ennemis de Ieſus Chriſt, & principalement contre les Mahometans, elle ne pouvoit finir que par la reduction de la ville ſous ſon obeïſſance. Qu'il s'en ira ſans faire aucune violence s'ils veulent s'allier avec luy, & luy payer vn tribut annuel, ainſi que pluſieurs autres Rois de l'Afrique & de l'Aſie : que s'ils refuſent de luy obeïr qu'ils ſe reſolvent à vne guerre qui ne finira que par la mort des vns & des autres; qu'il n'y a point de troiſiéme propoſition qu'il veuille écouter.

Atar bien que puiſſant en troupes de mer & de terre, ne laiſſa pas d'eſtre embarraſſé d'vne ſi preciſe denonciation. Pour faire toutefois ſa reſponſe avec moins de peril, il vſe de termes doux & ambigus, & de ſpecieux retardements, juſqu'à ce que de grands renforts qu'il attendoit de ſes voiſins d'heure à autre ſoient arrivez. Les avant receus de nuit dans la ville, il reprend le ſtile d'vn audacieux Barbare, & preſume la victoire avec tant d'orgueil, qu'il compte déja les Portugais parmi ſes eſclaves, & les deſtine au ſupplément de ſes nautonniers. Par cette raiſon il ordonne aux ſiens de prendre vifs le plus qu'ils pourront d'ennemis; & enſuite il fait ſa reſponſe à Albuquerque : Que les Rois d'Ormus ſont en poſſeſſion d'exiger des tributs & non pas d'en payer. Que ſi les Portugais veulent ſe contenter des conditions communes à tous les negocians, qu'ils auront toute ſorte de liberté d'y acheter & d'y vendre. Que s'ils pretendent vſer de violence & luy faire inſulte, qu'ils eſprouveront la difference qu'il y a des Arabes & des Perſans armez, aux Cafres à demi nuds, & aux Ethiopiens mal aguerris. L'Eunuque avoit plus de vingt mille hommes en ſon armée, & certain de donner combat avoit muni ſes vaiſſeaux de tres-bons ſoldats. Il avoit poſté ſes troupes gagées le long de la coſte avec quelques pieces de campagne : & les ci-

toiens curieux & accourus à ce ſpectacle, rempliſſoient non ſeulement les murs & les tours du coſté de la mer, mais encore les feneſtres & les toits. Albuquerque par l'appareil & la diſpoſition de l'Eunuque, connût bien que l'heure du combat reſolu approchoit. Il diſpoſa d'abord ſes vaiſſeaux, de ſorte que les eſpaces qui eſtoient entre les vns & les autres, ne laiſſerent pas d'empeſcher que le grand nombre ne pût les enveloper : & qu'au moindre tour ils puſſent commodément faire jouër leur artillerie. Enſuite aprés la priere faite au Dieu Eternel, qu'il luy pluſt le rendre vainqueur d'vn combat entrepris pour ſa gloire : il ordonne à ſes Capitaines déja aſſez enflamez du deſir de la victoire ; que d'abord ils ne combattent que de loin & qu'avec l'artillerie, qu'ils ſe ſoûtiennent ſans venir aux mains juſqu'à ce qu'ils euſſent eſſuyé les premieres approches : & que quand ils verroient le deſordre dans les vaiſſeaux ennemis, & qu'ils commenceroient à combattre comme en retraite & de loin, ils donnaſſent vertement ſur tout ce qu'ils rencontreroient. Auſſi-toſt au bruit des grands cris, des trompettes & des tambours, on donne le ſignal du combat de part & d'autre : on tire l'artillerie preſque en vn meſme moment : les yeux ſont ébloüis de l'éclat & du feu, & les oreilles étourdies du fracas & du bruit, & vne épaiſſe fumée envelope le jour d'vne ſoudaine nuit. Quand l'impatience des vaiſſeaux Barbares commandez pour nous reconnoiſtre, ſans attendre que cette obſcurité fuſt diſſipée, fait pleuvoir ſur les noſtres vne greſle de fleches. Comme ils eſtoient legers ils ſe retiroient promptement, & revenant avec meſme legereté à la charge, ils ſe couloient au milieu des noſtres. Ce ſtratageme impreveû couſta la vie à beaucoup de Portugais : ce ſuccés & leurs mutuelles exhortations enflamment le courage aux Barbares, les portent juſqu'à l'audace de vouloir joindre nos vaiſſeaux & d'oſer y monter. Mais on les repouſſe de toutes parts à grands coups de crocs & d'eſpée, & on les precipite à tas dans la mer. Enſuite de petites pieces d'artillerie braquées à fleur d'eau donnent à plomb dans celles des ennemis & les coulent à fond. De cette ſorte on remedia au premier mal. Atar flaté du nombre des ſiens, & de l'inégalité des noſtres, aprés avoir

avoir enviſagé les deux armées avoit negligemment donné les premiers ordres du combat: & monté dans vn brigantin tres-propre & tres-paré, il alloit parmi les vaiſſeaux exhorter au butin plûtoſt qu'au combat. Mais intimidé des premieres volées il ſe retira à bord dans vn lieu ſur, d'où il pût ſoûtenir les plus preſſez, & empeſcher les fuyards. Cependant la fumée commençant à ſe diſſiper, faute de vent on tourna les vaiſſeaux à trait d'aviron, & chacun ayant acroché le premier qu'il rencontre, taſche d'y monter & d'en chaſſer ceux qui le deffendent. Entre tous Albuquerque ayant abiſmé le Prince, attaquoit vigoureuſement le Merin. Le Perſan ſe trouva inégal au Portugais, ſoit en vigueur de courage, ſoit en force de corps, ſoit en l'intelligence de la mer & de la guerre. Auſſi il ne ſe deffendoit que par la multitude, & ſuſpendit ainſi pendant quelque temps la victoire. Mais enfin les noſtres montent hardiment dans ſon vaiſſeau où le carnage effrayant les plus hardis, les oblige à ſe precipiter dans la mer de toutes parts. La défaite viſible de ce vaiſſeau ſi grand & ſi bien muni de toutes choſes, acheva de jetter la terreur dans le reſte de l'armée: les vns ſont maſſacrez, les autres noyez; enfin on fuit de tous coſtez, & malgré les reproches & la fureur de l'Eunuque, chacun court au bord. Albuquerque ménageant ſa victoire ſe ſaiſit de quelques-vns de leurs vaiſſeaux, & en brûla pluſieurs autres, dont ayant coupé les chables des anchres, il en laiſſa la liberté aux vents qui les porterent ainſi embraſez ſur les coſtes de Carman. Là la meſme fureur ayant fait jetter des faiſceaux allumez dans le havre, donna vne nouvelle crainte que le feu ayant pris aux fauxbourgs ne gagnaſt la ville, & ne paſſaſt enſuite juſqu'au Palais. Mais enfin toutes ces diſgraces ſceurent vaincre l'obſtination d'Atar, qui preſſé d'vne double crainte de la fureur eſtrangere, & de la haine domeſtique, envoya par des Ambaſſadeurs demander pardon & la paix à Albuquerque, le prier qu'il fiſt ceſſer ſa colere, le carnage & l'incendie; que ſa temerité & ſon obſtination avoient eſté déja aſſez punies; & que les Portugais ſe ſentiroient des autres dommages qu'Ormus pouvoit recevoir, puiſque Zeifadin ſoûmettoit le reſte de ſon Empire au pouvoir d'E-

manuel. Qu'il luy permette ſeulement de reſpirer tandis que l'on travaille à appaiſer le tumulte des troupes, qu'on eſſuye les larmes des femmes, & qu'on regle le deſordre de la foule du peuple intimidé. Que le lendemain Albuquerque imposeroit aux vaincus telles loix & telles conditions que bon luy ſembleroit. L'envoyé dit par ſes truchemens ces choſes en tremblant, & en termes ſoûmis, & accompagnez de tres-humbles prieres. Noſtre General qui ne pretendoit rien moins que de ruiner la ville, & qui eſtoit ravi de donner vn peu de repos aux ſiens qui avoient combattu depuis midi juſques au ſoir; ſe voyant vainqueur fit ſonner la retraite, & ſçavoir à l'Eunuque par ces meſmes interpretes, qu'encore qu'il luy fuſt aiſé de prendre & de ruiner la ville, que toutefois en conſideration de Zeifadin, dont la jeuneſſe rendoit excuſable la temerité, il avoit bien voulu reprimer les juſtes indignations des ſiens. Mais qu'Atar ne manquaſt point de venir le lendemain traiter des conditions de la paix, & de venir accomplir ſes promeſſes. Que les habitans ne ſeroient point empeſchez par ſes vaiſſeaux d'eſteindre le feu de leur havre. Mais qu'il priſt bien garde d'abuſer encore vne fois de ſa facilité, de peur qu'vne ſeconde ſupercherie n'enflammaſt plus dangereuſement le cœur des Portugais, qui ne haïſſent rien tant que les mauvais artifices & que la perfidie. Ses envoyez & les noſtres ſe retirerent ainſi, les vns avec leur reſponſe, & les autres ſur leur eſperance.

Cette victoire parmi les autres fut la plus conſiderable. Les ennemis y perdirent ſeize cents hommes; & nous dix tout au plus. Mais parmi pluſieurs autres témoignages de l'aſſiſtance divine, on vid pluſieurs des Mahometans qui ſurnageoient percez encore des traits, dont les Chreſtiens n'ont point accouſtumé d'vſer: de ſorte qu'il y avoit lieu de croire que Dieu ſe fuſt ſervi pour les perdre tous, ou de leur maladreſſe, ou de quelque perfidie. Albuquerque aprés avoir loüé la valeur d'vn chacun des ſiens ſelon ſon merite, donna ordre de redoubler la garde, de peur de quelque ſoudain mouvement du coſté de la ville. Le jour ſuivant comme l'on eſtoit convenu on commença à traiter de paix, dont les conditions furent à peu prés celles-cy: Que Zeifadin, autrement

le Roy d'Ormus, ſeroit ſous la protection d'Emanuel, & luy payeroit vn tribut annuel de quinze mille ſerafins (cette monnoye vaut à peu prés l'eſcu d'or.) Qu'il permettroit à Albuquerque de baſtir vn fort où bon luy ſembleroit, & qu'il en fourniroit les ouvriers, les materiaux & l'argent neceſſaires: & qu'en attendant on diſtribuëroit des maiſons dans la ville aux Portugais, pour s'y rafraichir & pour y negocier. Qu'Emanuel de ſon coſté recevroit ſous ſa protection Zeifadin, & qu'il le deffendroit dans les occaſions contre les diverſes incurſions de ſes ennemis. Les ſerments s'en firent ſolemnellement de part & d'autre: Et ſans perdre temps on commença de jetter les fondements du fort dans vn lieu regardant d'vn coſté la mer, & de l'autre le Palais, afin que par l'vn le ſecours de mer euſt liberté de s'en approcher, & que par l'autre le voiſinage retinſt dans le devoir le Prince & ſes Officiers. Mais ce qui paroiſſoit eſtre vne plus grande ſeureté pour les Portugais, fut ce qui en ébranla la fortune, & en ruina le ſuccés. Car ayant commencé l'ouvrage, où chacun de la flote & Albuquerque meſme travailloit pour encourager les vns & les autres, la foibleſſe de noſtre petit nombre qu'il déguiſoit le mieux qu'il pouvoit fut enfin reconnuë. Les Barbares s'eſtoient imaginez qu'il y avoit pour le moins deux mille hommes, bien qu'il s'en manquaſt plus des trois quarts. Enſuite les nautonniers & les ouvriers à la ſecrette ſollicitation d'Atar commencerent à deſerter. Albuquerque les reclamant avec menaces, le Barbare differoit de les rendre de jour à autre par de nouvelles impoſtures. En meſme temps deux Ambaſſadeurs de Perſe arriverent à Ormus pour exiger de Zeifadin leur droit annuel. Soit que cette legation fuſt veritable, ou apoſtée par Atar, d'abord on en porte la nouvelle à Albuquerque qui raſſure Zeifadin: luy conſeille ſeulement de faire bon viſage, & de ſe repoſer ſur ſes ſoins, & qu'il ſçaura traiter ſes intereſts avantageuſement avec ces Ambaſſadeurs. Enſuite ayant mis dans vne eſpece de baſſin des balles de mouſquet, & quelques bouts de lance & de fleche, il les envoye aux Perſans avec ce compliment: Que le Roy Emanuel payoit en cette monnoye ceux qui oſoient attaquer ſes tributaires & ſes alliez. Les

Ambaſſadeurs indignez de cette raillerie, ſe plaignent, menacent, & ſe retirent en Perſe ſans avoir rien conclu.

CHAPITRE DIXIESME.

On travaille en toute diligence au fort. Murmure des ſoldats & des Officiers; la ſeverité d'Albuquerque augmente. Atar en profite, rappelle ſes troupes, & attaque les noſtres. Deſcription d'Ormus. Combat de Turumbat. Deſertion des Officiers empeſche vne inſigne victoire. Albuquerque eſt contraint de retourner en Afrique. Fait lever le ſiege de Socotera, & met en fuite les Fartaques.

LE fort malgré les ſoins d'Albuquerque, avançoit trop lentement au gré des vns & des autres. La jeuneſſe & la nobleſſe Portugaiſe commençoit à s'indigner de cét employ journalier & ſervile, & ſe plaignoit hautement qu'on ſouffroit aux Egyptiens de faire de libres courſes ſur la mer, ce qui eſtoit directement contre les intentions d'Emanuel & contre l'intereſt de ſes ſujets, qui pourroient s'enrichir preſque ſans peine de leurs dépouïlles. Que pour ce qui regarde le fort, qui ne s'appercevoit pas que l'on abuſoit des peines, ou peut-eſtre que l'on vendoit le ſang des Portugais? Que du moment que la flote ſeroit partie d'Ormus, le fort & la garniſon ſeroient en proye aux Perſans & aux Arabes. Si bien que la fin de toutes leurs peines & de leurs fatigues, ſembloit n'eſtre autre que d'élever aux dépens de leurs eſpaules & de leurs ſueurs, vn fort contre eux-meſmes dans le païs barbare. Ils adjouſtoient beaucoup d'autres choſes que l'oiſiveté ou l'avarice ſuggerent ordinairement, & qui ayant commencé par de ſecretes libertez éclaterent enfin aux oreilles de toute la flote. Quelques Officiers meſme au lieu de reprimer cette naiſſante inſolence, ſe rangent volontairement aux ſoldats: Et enfin on dreſſe vne requeſte ſignée de la pluſpart d'eux, qu'vn Notaire preſente à Albuquerque, dont la ſubſtance eſtoit à peu prés: Que les nautonniers &

les ſoldats demandoient il y a long-temps que l'on partiſt de ce port. Que c'eſtoit perdre temps, & irriter les nations voiſines, & ſur tout Iſmaël Prince des Perſans, auſquels on ne ſçauroit reſiſter, & à qui juſqu'icy les Rois d'Ormus avoient eſté tributaires. Que leur ſilence eſt forcé: & que bien qu'ils ſemblent ſouffrir patiemment noſtre joug, qu'il n'eſtoit point expedient de ſeparer de ſi petites troupes, de les prendre & de les diviſer en des garniſons ſi éloignées, au prejudice du voyage de l'Inde & de la garde de la mer: Qu'il allaſt donc à la deffenſe de la coſte d'Arabie, ou dans l'Inde au ſecours d'Almeide. Si non qu'il alloit pecher lourdement contre les intereſts d'Emanuel ſon Prince, & contre le devoir d'vn grand Capitaine. Les Officiers ſubalternes firent donc cette plainte à Albuquerque, qui peu flateur de ſon naturel, ou aſſez altier à l'égard du ſoldat, & trop accouſtumé à commander pour vouloir obeïr, & ſur tout aux ſiens, fut ſi peu ébranlé de ſon deſſein, qu'aprés avoir leû la requeſte, par vn pur mépris, il la fit ſeeller par le maſſon dans le mur qu'on baſtiſſoit. Les Capitaines irritez s'effrayent avec douleur de n'avoir rien pû obtenir aprés l'avoir ſi bien ſervi, & de voir que le reſultat de l'opinion commune euſt eſté receu avec tant de mépris. Si bien que par leurs plaintes ſans ceſſe redoublées, les nautonniers amoureux des choſes nouvelles, ou déja aſſez mal ſatisfaits de leur General, s'échaufferent de plus en plus. Il en reſtoit fort peu que la probité, la honte ou la crainte retinſt dans leur devoir. La pluſpart n'affectoit qu'oiſiveté, que negligence & que deſordre. S'ils eſtoient appellez au drapeau, ou à l'ordre, à peine reſpondoient-ils, & vouloient-ils dire leur nom; s'il faloit haſter quelque travail ils le differoient exprés, & où il faloit de la precaution & de la retenuë, il n'y avoit que de la precipitation, de l'embarras & de la confuſion. Ils ne regardoient plus leur General que d'vn œil irrité, & ne ceſſoient de l'accabler abſent de médiſances & d'execrations. Enfin les eſprits eſtoient ſi panchez vers le deſordre, que tout paroiſſoit ſur le point d'vne ſedition inévitable.

L'Eunuque n'ignoroit rien de toutes ces choſes: car les eſprits irritez ne gardoient point de ſecret: & luy-meſme in-

genieux & adroit à jetter & à fomenter vne diuiſion, s'acqueroit par preſens & par promeſſes la pluſpart de ſes Officiers. Si bien que fondé ſur noſtre meſintelligence il reſoût de ſecouër le joug & de renouveller la guerre, s'accuſant perpetuellement d'avoir par vn deſeſpoir trop precipité livré à vn ſi petit nombre de Chreſtiens, & mal d'accord entre eux, & vn ſi grand Roy & vn ſi grand Royaume. Ayant donc reſtabli quelques atteliers d'artillerie ſelon l'inſtruction des transfuges, il introduiſit de nuit des ſoldats dans la ville, fit retirer ſes vaiſſeaux dans vn lieu moins exposé au feu, & fait percer en pluſieurs endroits les murs, pour faire ſes ſorties plus ſoudaines ſur les travaux. Noſtre General adverti du tout par vn certain Abrahem, ennemi juré d'Atar, crût qu'il faloit commencer à donner ordre aux perfidies domeſtiques, ſans toutefois negliger les eſtrangeres. Il harangue ſes Officiers, leur fait vne peinture du peril où ils ſe trouvent par leur faute : Qu'Atar profitant de leurs diviſions, eſt ſur le point d'exterminer tous les Chreſtiens. Il leur repreſente les mauvais effets de la meſintelligence; l'obligation du ſerment, les ordres exprés du Roy Emanuel; qu'ils prennent garde de fleſtrir vne inſigne, & pour ainſi dire, vne miraculeuſe victoire, dont la renommée s'eſt déja par tout répanduë. Les Officiers eſtonnez & confus par ſes reproches & par ſes menaces, commencent à s'excuſer, & s'offrent à ſervir avec toute la fidelité poſſible. Albuquerque enſuite rappelle tous les Portugais qui ſont & dans la ville & dans le fort, & les fait rentrer avec tout leur attirail dans les vaiſſeaux. Ce changement fit bien connoiſtre à l'Eunuque que ſon deſſein avoit eſté découvert, & qu'il eſtoit inutile d'en differer l'execution. Il y avoit vne barque des noſtres qu'Albuquerque avoit poſtée ſur le bord, il y met auſſi-toſt le feu, & tire en meſme temps mille ſortes de traits ſur le reſte de noſtre flote. Albuquerque ſans ſe plaindre au Roy ni aux ſiens de leur perfidie, approche les vaiſſeaux du bord, & bat la ville ſans ceſſe durant huit jours. Bien que cette attaque euſt eſté tres-dommageable aux habitans, elle n'eſtoit pas capable de decider du ſuccés de la guerre. Il change donc de conſeil, & ſe reſoût de l'aſſieger au lieu de

la vouloir prendre de force. Le siege luy paroissoit d'autant plus aisé, que le terrein en estoit sec & aride; que la ville ne subsistoit que par les alimens & par la boisson qu'on y portoit; & qu'enfin la seule commodité de sa situation la rendoit celebre & frequentée. Car hors quelque potagerie on ne seme rien dans toute cette Isle; & il n'y a d'eau que celle de quelques cisternes que le ciel remplit rarement. Elle est à quatre milles de Turumbat où il y a quelques puits, mais puants & mal propres. Albuquerque ayant posté en divers lieux ses Officiers, fait faire le tour de l'Isle jour & nuit à des barques chargées de bons vogueurs & de bons soldats. Ainsi il surprit en peu de jours beaucoup de vaisseaux avec leurs munitions, & fit mettre à bord les nautonniers & les soldats, aprés leur avoir fait couper le nez & les oreilles pour intimider les ennemis. George Barret Castro, avec quatre-vingts hommes, commandé d'aller à Turumbat, part de nuit, & sur le grand matin où le sommeil accable le plus les hommes, assomme les sentinelles & les soldats épars & assoupis, ne s'attendant point à cette attaque. La garnison de ce lieu estoit de deux cents archers, & de vingt & cinq cavaliers. Tous furent tuez & leur Chef aussi, & les corps morts jettez dans les puits pour les remplir ou les corrompre; & pour oster toute pensée de les restablir, il y laissa en garnison Laurent de Sylves Castillan & valeureux Capitaine. Les ennemis ayant fait vne sortie sur cette petite troupe, & l'ayant entourée, l'avoient reduite à l'extrémité & hors de toute esperance de secours, si Albuquerque toûjours attentif à toutes les demarches de l'ennemi ne l'eust esté secourir à propos avec cent cinquante hommes. Son arrivée redoubla le combat. Et comme Atar & le Roy estoient presens, & exhortoient les leurs à bien faire: Albuquerque dans les premiers rangs encourageoit par son exemple, encore plus puissamment les siens au combat. Mais enfin forcé par le grand nombre d'ennemis, il jugea à propos de songer à la retraite. Toutefois dans vne rencontre inégale & dans vne occasion si dangereuse, il ne perdit qu'vn des siens, bien qu'il eust eû plusieurs Portugais blessez auprés de luy, & qu'il eust receû plusieurs coups dans son escu & dans ses armes. Il se re-

tira ainſi en bon ordre dans les barques qui l'attendoient. La perte fut grande du coſté de l'ennemi, il y perdit l'honneur de leur jeuneſſe *Amis*, & qui par vn nom d'vne gloire particuliere eſtoit appellé *XA*. Il eſtoit homme de main, & qui ayant eſté exilé comme ſuſpect de quelque conjuration, avoit eſté rappellé & reſtabli par la recommandation d'Albuquerque. Cét ingrat monté ſur vn cheval armé de toutes pieces, & dardant mille traits contre ſon liberateur, fut tué d'vn coup de canon qui luy emporta la cuiſſe.

Enfin les vivres eſtant encore plus exactement arreſtez & enlevez à la ville, elle commença à reſſentir les incommoditez de la pauvreté, mais ſur tout de la ſoif; & comme la nature eſt ennemie de tels beſoins, le peuple s'aſſembloit à tout moment à la porte du Palais, deteſtoit hautement cette guerre : & par des prieres meſlées de dépit, demandoit des aliments pour eux, pour leurs femmes & pour leurs enfans. Atar & ceux qu'il envoyoit pour appaiſer les plaintes y reüſſiſſoient foiblement : en vain on leur faiſoit eſperer l'approche des ſecours de Perſe, & les apparences de la victoire. La populace eſtoit deſeſperée, & peu s'en faloit que la ville accablée de ſes maux, ne ſe rendiſt à Albuquerque, & ne ſe ſoûmiſt à ſes loix. Lors que ſur le point d'vn ſi proche ſuccés, les Officiers par vne ſoudaine conſpiration abandonnent ce grand homme, (qui meritoit ſans doute vn tout autre traitement) ſe mettent à la voile de concert, & prennent le chemin de l'Inde. Leur lâcheté n'en demeura pas là. Pour ſe purger de leur infamie devant le General Almeide, comme c'eſt l'ordinaire, ils chargent l'innocence d'Albuquerque de mille crimes ſuppoſez. Albuquerque quoique abandonné de cette ſorte, ne laiſſe pas toutefois d'aller ſaccager l'Iſle de Quexoma, & tuë deux parens du Roy de Lara qui venoient au ſecours d'Ormus avec cinq cents archers, dont il expoſa les corps à la veuë de ceux de la ville. En meſme temps il apprit de quelques eſclaves que ſoixante & dix navires bien munis & tres-reſolus au combat venoient de Lara ville de Carmanie & de l'Iſle de Baharen, qui eſt dans la mer de Perſe; que du coſté de Socotera le fort & la garniſon des Portugais eſtoient reduits dans la derniere extrémité : Et enfin

fin que les Fartaques depuis le depart des Chreſtiens, aprés avoir excité le peuple à prendre les armes, preſſoient fortement les Portugais. Le bruit de toutes ces choſes firent reſoudre Albuquerque à la retraite, & ayant muni ſes deux vaiſſeaux qui ſeuls luy reſtoient des proviſions priſes ſur l'ennemi, triſte & déplorant l'occaſion perduë d'vne ſi proche victoire, il prit la route de Socotera, où il arriva au mois de Ianvier. A ſon arrivée auſſi-toſt le ſiege en fut levé. Les Fartaques furent mis en déroute; & on redoubla le tribut impoſé aux habitans pour les mieux punir de leur crime & de leur perfidie.

Fin du troiſiéme Livre.

LIVRE QVATRIESME.

CHAPITRE PREMIER.

Ligue formée dans l'Inde contre les Portugais. Le Roy de Cambaia y entre : & y attire le Sultan d'Egypte. Ce Prince met vne flote ſur pied : Elle eſt rencontrée par le Chevalier Amarall qui en coule à fond, en prend & met le reſte en fuite. Il en paſſa toutefois pour baſtir des vaiſſeaux. Hocen General de la flote Mahometane. Les divers degrez de fortune de Iaz. Il fortifie l'Iſle de Diu. Il fait baſtir Rumepolis, & eſt ravy de recevoir l'armée Turqueſque.

CETTE année 1508. s'eſt renduë remarquable par la grande défaite des Portugais, & par la mort du valeureux Almeide. Ce brave eſtant retourné de Ceilan à Cocin, s'eſtoit mis en mer avec huit vaiſſeaux, pour garder les coſtes de Malabar. Cependant les Calécutains & les Arabes, faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour exciter leurs peuples & les Rois de leur voiſinage ou de leur ſecte à prendre les armes. Ils leur reprochoient leur lâcheté, de pouvoir cachez dans leurs murs, ou dans leurs ports, regarder tranquillement des eſtrangers auſſi éloignez de leurs mœurs, de leur langage, de leurs loix & de leurs coûtumes, que de leur ciel & de leur climat, courir impunément depuis ſi long-temps tout l'Orient, & d'en ſouffrir ſans murmure, non ſeulement l'abord des flotes : mais encore ſi les Dieux le permettoient, des colonies dont ils rempliroient à leur gré toute l'Aſie. Par de tels & autres reproches, outre pluſieurs petits Princes, & pluſieurs Gouverneurs ils attirerent dans leur parti Mamud Roy de Cambaia, Prince des plus puiſſants du temps en hommes, en armes & en richeſſes. Le Royaume de Cambaia eſt ſitué ſur ces deux avances par où le fleuve d'Inde ſe décharge dans la mer. Le ſol en eſt tres-fer-

tile, l'étenduë tres-vaſte, & le nombre des fleuves, des villes & des bourgs eſt tres-grand. Du coſté d'Orient il a le païs de Maoudou, de celuy d'Occident les Naouracs ou Gedroſes; vers le Septentrion, les Royaumes de Sanga & de Dulcinde: & au Midy la mer & les Decaniens. Le païs s'appelle Cambaia, & les peuples (ſans qu'on ſçache la raiſon ou l'origine du nom) ſont appellez Guzarates. La ſuperſtition & la marchandiſe les occupe abſolument, & les rend ſi peu propres à la guerre, que leurs Rois ne ſe ſervent que des étrangers dans leur milice. Mamud eſtoit Mahometan, & par là croyoit perſuader plus fortement le Sultan d'Egypte, comme grand Protecteur de ſa Secte, & ne ceſſoit par ſes Lettres & par ſes Ambaſſadeurs, de le ſolliciter d'envoyer promptement le ſecours qu'il avoit promis à Zamorin. Ce Prince Barbare & les negocians Egyptiens luy faiſoient de leur coſté les meſmes inſtances. Tous ces divers éguillons picquerent à la fin Campſon, bien qu'il fuſt plus porté à la paix qu'à la guerre. Toutefois ayant appris du Moine More la fierté d'Emanuel, il épargna veritablement aſſez les Chreſtiens dans ſes terres (& Emanuel l'avoit judicieuſement préveû.) Mais il reſolut de concourir de tout ſon pouvoir à chaſſer les Portugais de l'Inde. Il envoye donc vingt-cinq vaiſſeaux dans la Cilicie, avec vne bonne eſcorte de Mammelucs (qui ſont les principales forces de l'Egypte,) pour apporter tous les materiaux qui peuvent eſtre neceſſaires, pour mettre ſur pied vne puiſſante flote. André Amaral Portugais & Chevalier de Rhodes, monté ſur vn bon vaiſſeau & ſuivy de neuf autres, rencontre par hazard cette flote chargée des fondements d'vn autre, les attaque courageuſement, & aprés vn rude combat où il tua prés de trois cents Mammelucs, il en coule à fond ſix vaiſſeaux, & en prend cinq, le reſte prit la fuite: mais par vne ſeconde diſgrace, la tempeſte les diſſipa çà & là & les fit perir. Il n'y en eut que dix, qui aprés avoir eſté long-temps battus des flots, arriverent enfin à Damiete, & remonterent ainſi le Nil juſqu'au Caire, où ce qu'ils avoient apporté, fut auſſi-toſt mis en œuvre, & porté par des chameaux à Suez, qui eſt à trois journées delà, où l'on mit la derniere main à la conſtruction des vaiſſeaux & de l'armement. On n'en fit pour lors que ſix barques à avirons, cinq grands

vaiſſeaux marchands : auſquels Maiman Ambaſſadeur de Calecut & Pontife Mahometan, ſe joignit avec vne longue barque. Cette flote outre les nautonniers, avoit quinze cents Mammalucs pour eſcorte : & pour leur Capitaine general Hocen Perſan : qui en langage du païs, fut ſurnommé Myr, c'eſt à dire Capitaine ; à cauſe de la reputation qu'il s'eſtoit acquiſe, d'avoir dans les choſes qui concernent la mer beaucoup d'intelligence & beaucoup de valeur. Maiman qui connoiſſoit le païs ſe rend ſon guide, & ayant paſſé les mers d'Arabie & de Perſe, aborde à Diu ville de Cambaia ou du Patalen, que quelques modernes ont pris pour la Carmanie, & où ils ſe ſont trompez. Vn certain Iaz Polonois de nation, que les Turcs aprés diverſes grandes incurſions dans ſon païs avoient fait eſclave, fut élevé avec pluſieurs autres dans l'Alcoran, eſtant encore à la mammelle, & s'eſtant trouvé robuſte de corps & d'eſprit vif il devint encore tres-adroit à tirer de l'arc. Ces bonnes qualitez en ayant rendu le debit aiſé, il fut vendu à pluſieurs Patrons, dont l'vn enfin l'emmena à Cambaia, & là quelques marchands en firent preſent au Roy Madafraxa parent de Mamud, & tres-adonné aux augures. Cét eſclave ayant abatu d'vn coup de fleche vn oiſeau immonde en volant, commença à ſe rendre recommandable : & enſuite par diverſes autres actions également adroites parvint à de grandes faveurs. Le Roy, quelque temps aprés luy donna la liberté, le mit dans ſes gardes avec vne ſolde conſiderable, & enſuite l'honora du ſurnom glorieux de Melic. Pour ſurcroiſt de faveur il luy donna par vne pure grace, le Gouvernement de Diu, dont nous parlons. Cette Iſle n'avoit rien de recommandable que quelques ruines d'vne ancienne ville, & eſtoit preſque deſertée d'habitans & d'habitations. Iaz profitant de la commodité de ſa ſituation qui fait comme vne eſpece d'ouverture pour aller ſur les coſtes d'Arabie, ou dans les royaumes de Decan : & s'appliquant inceſſamment & adroitement à attirer des negocians, la rendit en peu de temps tres-celebre. Il l'entoura enfin de murailles & de quelques forts. De plus, au delà du morceau de mer qui fait l'Iſle vers l'Orient, il fit baſtir vn bourg pour y loger la milice eſtrangere & principalement la Turque, pour éviter par

cette ſeparation, toute occaſion d'altercation entre les Turcs & les Diuſois. Ce bourg eut pour ſon premier nom Gogala, & enſuite celuy de Rumepolis à cauſe de la choſe. Car il y a deux ſortes de Turcs dans les Indes. Il en eſt qui font profeſſion purement de la milice, & ſont à la ſolde de divers Rois. Ceux-là ſont appellez par les Indiens & les Portugais Turcs. Il en eſt d'Europeens & d'Aſiatiques, & ceux-cy ſont appellez Rumes par la corruption du mot de Romains, parce qu'ils ſont preſque tous de Byſance, où l'Empire de Rome a eſté tranſporté. Iaz donc leur deſtina cette demeure, & enſuite devenu riche, il mit en mer vne flote aſſez conſiderable & ſe rendit vn Pirate formidable. Il receut avec grande joye Hocen, venant avec ces ſecours ſi long-temps attendus : & s'engagea à faire la guerre avec luy, croyant en cela obliger le Roy ſon bienfaicteur.

CHAPITRE SECOND.

Niſamaluc Gouverneur des coſtes de Chaul. Hocen ſurprend avec ſa flote Almeide. Il n'oſe l'attaquer. Almeide ſe hazarde au combat. Il eſt bleſſé. Grand combat. Diſgrace du vaiſſeau d'Almeide. Sa mort. Valeur de deux Portugais. Les ennemis ſe réjoüiſſent de leur victoire, enterrent leurs morts. Les noſtres ſe retirent à Cocin. Le pere Almeide reçoit avec grande rage, la nouvelle de la mort de ſon fils.

CEs Barbares deliberans enſemble des moyens de mieux faire la guerre, ſont advertis par leurs eſpions qu'Almeide avec peu de vaiſſeaux eſt à la rade de Chaul : qu'il a deſcendu ſes troupes, & qu'il n'attend rien moins que la flote d'Egypte. Il eſt vn Bourg environ à cinquante lieuës au delà de Diu & à deux lieuës loin de la mer, où paſſe vn fleuve de meſme nom, qui comme preſque tous les autres fleuves d'Orient, groſſit tellement des eaux du flux, qu'il eſt capable de porter toutes ſortes de vaiſſeaux. Niſamaluc en eſtoit Gouverneur, & avoit eſté vn de ces rebelles Gouverneurs du

Royaume de Decan, qui ayant empriſonné leur Roy s'eſtoient diſtribué le Royaume. Chaul fut vne des coſtes qui échût en partage à Niſamaluc. Il ſe tenoit pour l'ordinaire dans la partie la plus avancée ſur terre : & malgré la haine que la difference de Religion pouvoit luy donner pour le Chriſtianiſme, l'intereſt du gain & du commerce luy avoit fait faire vn Edit, par lequel tous ſes Officiers euſſent à bien recevoir les eſtrangers, & nieſme les Portugais. Almeide donc crût pouvoir y faire quelque ſejour en ſeureté, & de ſervir d'eſcorte aux vaiſſeaux marchands de Cocin qui eſtoient à Chaul. mais il apprit par vn bruit incertain, que pluſieurs vaiſſeaux Egyptiens avec vn grand appareil de ſoldats & d'armes, eſtoient paſſez juſques dans l'Inde. D'abord il ne fit point de compte de cette nouvelle. Le bruit augmentant, il aſſemble le Conſeil qui trouve la choſe incroyable. Car comment avoir tranſporté des vaiſſeaux, & ſur tout les plus grands, de l'vne à l'autre mer? Comment concevoir qu'on ait pû faire conſtruire vne flote dans vn païs ſec & aride, comme eſt le fonds de l'Arabie, où il n'y a point de foreſt en coupe, point de ferrements, point d'ouvriers, point de pilotes, ni point de vogueurs? Que c'eſtoient les vaiſſeaux qui vont tous les ans à la Meque, qui avec quelque renfort de ſoldats eſtoient arrivez à Diu. Que toutes ces choſes que le vulgaire groſſit toûjours, avoient donné lieu au bruit qui couroit d'vne flote extraordinaire. Que les eſprits oiſifs & artificiels des gens du pays avoient ſouvent répandu de pareils bruits pour eſtonner les Portugais. De ſorte que par toutes ces raiſons & autres cette nouvelle fut rejettée. Almeide continuoit à ſon accouſtumée quelques combats par forme d'exercice, quand les ſentinelles qui eſtoient à la hune découvrirent vne flote qui approchoit, ſans pouvoir toutefois juger ni du nombre ni de la maniere des vaiſſeaux. Cependant c'eſtoit Hoçen qui avoit pris le devant avec ſes troupes pour ſurprendre ou pour amuſer Almeide, juſqu'à ce que Iaz ſe fuſt mis en eſtat de le joindre avec la flote qu'il preparoit.

On crût au commencement que c'eſtoit Albuquerque qui eſtoit attendu depuis tres-long-temps ; mais ſi-toſt qu'on eut reconnû que c'eſtoient des vaiſſeaux Mahometans, il rappel-

le promptement ſes Officiers qui eſtoient ſur le bord, les fait remonter en diligence dans leurs vaiſſeaux, prendre les armes & ſe mettre en eſtat de combattre. A peine avoient-ils obeï, que les Egyptiens aprés avoir abatu les antennes ſe preſentent au port en ordre de bataille. Le Barbare s'imagina qu'il auroit bien-toſt reduit les Portugais qu'il voyoit ſurpris & étonnez d'vne ſi ſoudaine arrivée. Voyant toutefois leur contenance, & la reſolution qu'ils témoignoient, ſe preſentant par tout ſur le tillac, & ſur le chaſteau de devant & de derriere; il jugea à propos d'attendre Iaz. On ſe contenta de faire quelques legeres eſcarmouches, nul des deux n'oſant ſe hazarder aux evenements du combat. Pour éviter la neceſſité de combattre Hocen paſſa outre, & mouïlla vn peu au deſſus des noſtres ſur le rivage du fleuve, & dans vn lieu fort gueable, parce que ſes vaiſſeaux ayant le fond plus plat que ceux des Portugais, & eſtant faits exprés, n'avoient pas beſoin de tant d'eau. La nuit ſuivante fut employée à exhorter les ſoldats & à ſatisfaire les divers beſoins du corps. Le lendemain Almeide ne prevoyant point le deſſein de Hocen, ni le ſecours qui devoit venir de Diu, leve les anchres & attaque vertement l'ennemi. La victoire ſembloit preſque certaine aux Portugais, & comme dans leurs mains, s'ils pouvoient acrocher les vaiſſeaux Egyptiens & les combattre de prés. Mais le lieu s'oppoſant à ce deſſein, ils mettent le feu à l'artillerie, & commencent ainſi de loin & de toutes parts le combat. On voit auſſi-toſt tomber des corps ou morts ou lacerez; des vaiſſeaux fracaſſez, & outre le tonnerre des canons, on entend de toutes parts de funeſtes clameurs ou des mourants ou des bleſſez. Les Barbares avoient grand avantage ſur les noſtres, ſoit par le nombre des ſoldats, ſoit par la quantité de munitions dont ils s'eſtoient pourveus, ſoit enfin par la forme de leurs vaiſſeaux. Car outre qu'ils eſtoient couverts de cordages poiſſez, ils avoient leurs ponts en guize de rets depuis la poupe juſqu'à la proüe: & ils eſtoient ſi hauts qu'ils pouvoient meſurer leurs coups, & les adreſſer avec choix & avec certitude dans les eſpaces ouverts & expoſez du pont des noſtres. L'audace toutefois & l'inſatiable ardeur de gloire ordinaire aux Portugais, leur faiſoit mépri-

ſer toutes ces inégalitez de leurs forces. Pluſieurs ce jour-là furent tuez; mais il y en eut encore vn beaucoup plus grand nombre de bleſſez. Almeide meſme cõbattant vaillamment receut deux grands & douloureux coups de fleche. Vn Preſtre nommé Maimes, s'eſtant retiré dans vn lieu caché vers la poupe pour faire ſa priere à Mahomet, fut mis en pieces d'vn coup de canon; & en receut la juſte punition de ſon ambaſſade, & d'avoir excité cette guerre contre les Chreſtiens. Depuis, le combat ayant eſté continué avec vn ſuccés aſſez égal de part & d'autre, ſurvint Iaz, avec environ quarante legers vaiſſeaux. A ſon arrivée de grands cris échappez à l'ennemi, firent bien appercevoir aux noſtres leur joye & l'incertitude de la victoire; & la laſſitude & l'approche de la nuit rompirent le combat.

Iaz n'ayant pas ozé donner dans noſtre flote, mouïlle à l'embouchure du fleuve, & le plus doucement qu'il pût coſtoyant l'autre rivage rejoint Hocen. Les Capitaines Portugais en advertiſſent auſſi-toſt Almeide, luy font entendre qu'ils ont aquis aſſez de gloire dans le dernier combat ſans vouloir vainement diſputer contre le temps & contre les ennemis renforcez. Qu'il faloit ſans delay ſe dégager de ces lieux embarraſſez & ſe mettre en pleine mer: & c'eſtoit l'avis de tous les Capitaines. Almeide vn peu trop delicat ſur le point d'honneur, demeura d'accord qu'il faloit ceder; mais craignant que la fuite de la nuit luy fuſt trop honteuſe, reſpondit qu'il faloit attendre le jour: & rien ne pût l'arracher de cette reſolution. Si-toſt qu'il fut jour il tire de Chaul les vaiſſeaux marchands de nos aſſociez, & leur commande de revenir en mer avec le reflux, & luy ſe reſerve la deffenſe de ceux qui commençoient la retraite, & où eſtoit tout le peril de l'occaſion. Les Barbares appercevant le depart des noſtres, les ſuivent & taſchent de les arreſter à coups de canons & de fleches. Ce combat fut plus malheureux que ſanglant. Le vaiſſeau d'Almeide eſt percé d'vn coup de canon au deſſous du gouvernail, ſans que perſonne s'en apperçoive. Ainſi prenant eau inſenſiblement il le rend beaucoup plus lourd: de ſorte que le poids l'emportant le jette dans des retranchements des peſcheurs qui eſtoient de l'autre coſté

du

du fleuve, dont on ne pût jamais le dégager, quoique Pelage Soza Capitaine d'vne Barque, euſt tâché de l'arracher par des cordages tirez de toute la ſecouſſe des avirons. Cependant l'ennemi les preſſoit, & les Capitaines s'efforçoient en vain, de vouloir ſecourir leur General contre la violence du reflux qui en cét endroit eſt auſſi rapide que dans l'euripe, lors qu'vn eſquif d'vne legereté admirable luy eſt offert par les nautonniers tres-à-propos pour ſon ſalut. Tout le monde l'exhorte d'y paſſer promptement du vaiſſeau, & de ſe conſerver pour le Roy & pour ſon pere. Mais d'vn regard aſſuré il s'écrie, Dieu me garde d'vne telle laſcheté: quoy j'abandonneray dans leur peril, mes chers ſoldats qui ont ſi bien ſervi & mon pere & mon païs? Enſuite ayant refuſé l'eſquif, il diſtribuë ſon monde dans les lieux les plus propres pour la deffenſe, & ſe rend par tout où il voit le plus de beſoin de ſa preſence. Vn ſi bel exemple de vertu & de tendreſſe, anima ſi étrangement les ſiens, que meſme dans leur derniere extrémité, jamais on n'entendit le moindre mot de quartier ou de paix. Chacun eſt bien reſolu de conſacrer ſa vie par vne belle mort. L'ennemi de ſon coſté eſtimant que la deciſion de la victoire dépendoit de la priſe du General mort ou vif, abandonnent les autres vaiſſeaux, ou tournent tous leurs efforts contre celuy d'Almeide. Ils n'ont pas toutefois la hardieſſe d'en venir aux mains, & ſe contentent d'accabler les noſtres d'vne greſle de fleches, de grenades & de boulets de canon. Les barques avoient beaucoup de deſavantage dans ce combat: elles avoient beau aller d'ordre & ſucceſſivement comme des eſcadrons de chevaux Numides, leur merveilleuſe agilité à s'approcher ou à ſe retirer ne fut pas impunie. Car les plus braves & les plus hazardeux à peine oſent ſe montrer qu'ils ſont percez de traits tirez d'en haut. Enfin Almeide combatant par tout, & d'autant plus expoſé aux coups, qu'il eſtoit auſſi grand de corps que de cœur, il perd vne cuiſſe d'vn coup de canon. Ne pouvant plus ſe ſoûtenir il s'appuye contre le mats & ſur vn ſiege, & encourage encore d'vne mourante voix ſes ſoldats à la conſtance & à la gloire de mourir pour la foy, quand vn ſecond coup luy déchirant l'eſtomach, en fit en

meſme temps ſortir & l'ame & les entrailles. Les ſoldats de ſa garde ne laiſſerent pas de prendre le debris de ce corps déchiré, & de le jetter hors du pont dans le fond du vaiſſeau. Cependant les dards & le ſang des noſtres commençoient à s'épuiſer, il n'en reſtoit plus que vingt, & encore abatus & fatiguez du grand & long combat. Enfin l'ennemi oſa aborder noſtre Amirale abandonnée de ſes deffenſeurs: deux Portugais firent des miracles en cette extremité. L'vn qui eſtoit domeſtique d'Almeide, & s'appelloit Laurent Frerez-Caro, ayant eû vn œil arraché d'vn coup de fleche, ne peut arracher l'autre de ſur ſon maiſtre, & verſant également du ſang par celuy qu'il a perdu, & des larmes par celuy qui luy reſte, il eſt incontinent accablé d'vne foule de Mahometans. Mais loin de perdre courage, l'eſpée à la main, & d'vne nouvelle reſolution il tuë aſſez d'ennemis pour en faire vn tombeau à ſon maiſtre, & ſur vn monceau de ceux qu'il a tuez, il venge glorieuſement & la mort de ſon maiſtre & la ſienne. L'autre s'appelloit Portuez, & eſtoit Chef de hune, ayant eû l'épaule gauche caſſée d'vn coup de mouſquet; de ſa ſeule main droite il ſe deffendit deux jours, avec tant de courage que les ennemis admirant ſa vertu l'épargnerent, & luy donnerent quartier ſous la promeſſe duquel il ſe rendit. Et ayant eſté enſuite renvoyé aux ſiens, il receût comme il eſtoit tres-juſte, de nouveaux honneurs & de plus grands apointements.

Les ennemis s'eſtant rendus maiſtres de l'Amiral, & ayant mis ſous bonne garde ceux qu'ils avoient pris vifs, ſe réjouïſſent entre eux d'vne victoire qui leur a couſté tant de ſang & tant de fatigue. Il fut tué toutefois en ces divers combats plus de ſix cens des leurs, bien que nous n'y euſſions perdu que cent quarante des noſtres. Si bien que ſelon leur couſtume ils ſe mirent en devoir d'inhumer leurs ſoldats morts, & baſtirent vne Moſquée à leur Preſtre Maimam, comme certains de ſa gloire, eſtant mort dans ſa ſainte fonction qu'ils appellent vulgairement Zala. Ils conſacrerent de plus des lumieres perpetuelles à ſes Autels: tant la ſeule ombre de la vertu, dans vne fauſſe Religion, conſerve d'éclat & attire du reſpect meſme des Barbares. Le corps d'Almei-

de fut cherché pour eſtre inhumé, mais vainement, & il ne pût eſtre ni trouvé ni reconnu quelque ſoin qu'on en priſt. Les vaiſſeaux Portugais qui s'eſtoient de bonne heure retirez du peril, ayant preſque à leurs yeux veû perir leur General ſans pouvoir le ſecourir ſe retirerent à Cocin, accablez de deuïl & de triſteſſe. Cette funeſte nouvelle fut receuë du General Almeide pere du mort, avec beaucoup de ſageſſe. Il repute ſon fils heureux d'avoir combattu glorieuſement juſqu'au dernier moment de ſa vie contre les ennemis de Ieſus Chriſt, & oubliant ſa douleur, s'attache abſolument au ſoin de ſa vengeance, & au deſir de reprimer l'inſolence dont l'ennemi accompagnoit ſa victoire.

CHAPITRE TROISIESME.

Albuquerque prend, pille & brûle Calajate & Nabanden. Il reçoit des troupes, & l'ordre d'aller prendre la place d'Almeide. Le reſſentiment de pere engage le General à la vengeance de ſon fils. Il part. Mouïlle à Anchedive. Diſcours à ſes ſoldats. Il attaque Dabul. Le prend, le pille, le brûle. Grand carnage. Va à Dio. Rude combat naval. Fuite d'Hocen. Bravoure de Soarez. Vn ſuperbe vaiſſeau de Iaz ruiné. Glorieuſe victoire.

EN meſme temps Albuquerque ayant ajuſté les affaires à Socotera, & ayant receû nouvellement trois gros vaiſſeaux & trois cents ſoldats retourne à Ormus, plûtoſt par curioſité de revoir ſa conqueſte, qu'à deſſein de rien entreprendre avec ſi peu de troupes. Chemin faiſant il prend d'abord Calajate, bourg tres-marchand du Royaume d'Ormus, & dont nous avons déja parlé: & y ayant fait vn riche butin, il met le feu à la ville qui avoit manqué de foy au Roy Emanuel. De là ayant mouïllé à l'aſpect d'Ormus: il en trouve la citadelle extrémement augmentée & fortifiée, & deux forts élevez aux deux coſtez par le ſoin d'Atar. Vn nouveau rempart, de nouveaux foſſez tout autour de la ville, l'artillerie placée en des lieux avantageux; grande provi-

ſion de munitions, & d'eau portée dans la ville depuis pluſieurs mois; & enfin le Roy & les ſiens en grands preparatifs pour le retour des Portugais. Albuquerque ayant pris quelques vaiſſeaux ſans faire aucun ſemblant d'aſſieger ni d'attaquer la ville, va deſcendre à Nabanda, bourg en terre ferme du meſme Royaume, & de l'autre coſté d'Ormus. Bien que le lieu fuſt retranché à l'Indienne par des travaux tortueux; le Portugais l'emporta valeureuſement, & en ayant tué la garniſon, pilla & brûla la ville: Où aprés avoir fait le degaſt dans les champs d'alentour, il receut ordre d'aller prendre la place d'Almeide. Si bien qu'ayant paſſé le trajet il va mouïller à Cananor, où le General s'eſtoit rendu de Cocin quelque temps avant luy. Albuquerque luy ayant monſtré ſon ordre, Almeide luy dit qu'il n'eſtoit pas encore temps, & qu'il n'eſtoit pas reſolu de partir qu'il n'euſt chaſſé les Mammalucs de l'Inde, & qu'il n'en euſt reglé les affaires. Ce General ayant encore les reſſentimens de pere, brûloit du deſir de venger la mort de ſon fils, & outre qu'il avoit l'ame outrée de la perfidie de ſes deſerteurs, & des crimes qu'ils luy impoſoient, il n'avoit aucun bon ſentiment pour Albuquerque: de ſorte que (comme on eſt ingenieux à appuyer & à confirmer ſes erreurs) s'imaginant qu'il eſtoit dangereux pour le Portugal, & honteux au Roy Emanuel, de confier vn ſi abſolu commandement à vn temeraire, à vn emporté, & à vn homme mal ſain. Il envoye Albuquerque à Cocin, ſous pretexte de ſe repoſer & de luy vouloir procurer vn peu de relaſche de tant de fatigues. Cependant avec dix-neuf vaiſſeaux bien equipez & munis de tout, il part de Cananor vers le commencement de l'année, qui eſtoit la neufiéme de ce ſiecle, & va mouïller à la coſte d'Anchedive. Là tandis que les nautonniers font eau, il fait ce diſcours à ſes Officiers & à ſes ſoldats.

Ie veux bien avouër que mes pechez ont attiré juſtement ſur moy tant de diſgraces; & bien que, comme vous ſçavez, la mauvaiſe fortune plûtoſt que la valeur des ennemis nous ait enlevé tant de jeune nobleſſe, mon fils, ſes compagnons, & tant d'occaſions d'honneur & de gloire: Ie ne laiſſe pas toutefois, genereux ſoldats, de me trouver en quelque façon coupable

d'avoir laiſſé le Mahometan jouïr ſi long-temps de ſa victoire, d'avoir ſouffert qu'il oſaſt arborer en tant de lieux ſes deteſtables drapeaux, & de n'avoir pas auſſi-toſt aprés avoir appris la triſte nouvelle, quoique auec mes foibles troupes, & ſoûtenu de la ſeule bonté du Ciel, couru à vne ſi juſte vengeance. Car que n'eſt-il pas permis d'oſer ſous vn tel protecteur? Il a fait effacer à noſtre nation venuë des extremitez du monde, les plus nobles pas & les plus glorieux veſtiges de Bacchus, d'Hercules, & d'Alexandre. Sous des auſpices tout autrement heureux, & avec des avantages beaucoup plus conſiderables, il a ſceu deux fois nous exciter de ſaints partis contre ces ennemis ſenſuels, & ces profanateurs de la pureté du Chriſtianiſme: & prenant ce ſemble les armes pour ſa cauſe, il nous a rendu vainqueurs & par mer & par terre des plus riches nations du monde. De noſtre petit nombre d'hommes, il a ſceu accroiſtre la vertu & enfler le courage: & jetter par la crainte & le deſordre, la foibleſſe dans le parti apparemment le plus fort par la foule & par la multitude. Il nous a ſecouru dans nos dernieres extremitez, & abandonnez de toutes les choſes humaines. Il a diſſipé les frequentes conſpirations, les artifices & les trahiſons des Afriquains, des Arabes, des Perſes, & des Indiens. Si bien qu'avec l'aide de cette meſme bonté, je croy avoir quelque droit de me promettre vn heureux ſuccés du deſir que j'ay de reprimer l'inſolence de ces Barbares malgré l'inégal nombre de nos troupes: je ne diſſimuleray point quelques raiſons qui ont pû retarder de ſi loüables emportements, & des conſeils ſi virils. Des conſiderations humaines ont meſlé à mes deſirs la crainte de me voir accuſé de m'eſtre laiſſé vaincre par mes douleurs; d'avoir hazardé les intereſts publics pour conſoler mes reſſentiments particuliers; & d'avoir enfin inconſiderément precipité ma vengeance contre des ennemis puiſſans en nombre, & enflez de leurs ſuccés: bien qu'ils n'euſſent pas encore fait leur proviſion, appellé leurs voiſins, & qu'ils n'euſſent point cette flote ſi bien munie de ſoldats. Ainſi quand j'ay taſché de me dérober aux ſoupçons des vns & des autres, je ne me ſuis pas moins trouvé coupable en moy-meſme de trop peu d'ardeur pour le bien de l'Eſtat, &

d'avoir preferé la gloire d'vne prudence humaine, ou d'vne precaution domeſtique, à la paſſion que j'ay pour le ſervice de mon maiſtre, & au zele que je dois à mon païs. Donc puiſque nous pouvons nous flater de l'infaillible aſſiſtance du Ciel, puiſque nous en ſoûtenons la cauſe, que nous avons vne flote où il ne manque rien, il eſt temps de prendre courage, & de pourſuivre la vengeance differée, & de mon fils & de ſes compagnons. Avant toutefois que de penſer à tirer raiſon de cette injure, il faut effacer l'affront que nous avons receu, & dont nous avons laiſſé ſi long-temps impuni Sabaia, Roy de Decan. Vous ſçavez avec quelle impudence il a envahi l'Empire qui luy a eſté confié par ſon Prince, & avec quelle audace Nizamaluc & les autres Gouverneurs ont embraſſé ſon crime & ſa perfidie. Il a joint ces meſmes armes avec les ennemis des Portugais : & les noſtres ayant eſté abandonnez à Cananor, il eſt ſorti avec ce Chef infame de ce fort qu'ils y avoient baſti. I'ay eu donc la penſée d'attaquer Goa la capitale du Royaume. Mais comme j'apprens qu'elle eſt trop éloignée de la mer, & de ces nouveaux ennemis, nous differerons en vn autre temps cette grande entrepriſe. Ma penſée eſt d'attaquer Dabul, vn des plus nobles & plus celebres ports de ce Royaume, & tres-peu éloigné de la mer & des havres des Egyptiens. Quand nous l'aurons pris preſque aux yeux de Dio, il nous ſera libre de revenir charger le Cambajan & l'Egyptien : & vous verrez avec l'aide du Ciel, que nous triompherons de l'vn & de l'autre. Cependant bien que j'en croye le ſuccés certain, voſtre valeur, chers Portugais, & voſtre courage me le font paroiſtre encore plus infaillible. Et ſi vous avez quelque paſſion pour moy & pour mon ſang, vous pouvez vous aſſurer que de mon coſté je ne manqueray pas d'y reſpondre, & d'épargner ou de venger le voſtre de tout mon pouvoir.

Ce General fut écouté avec vn grand ſilence : & ſon avis fut ſuivi d'vn general conſentement. Il s'éleva auſſi-toſt vne certaine ardeur dans les yeux & ſur le viſage des Officiers & des ſoldats, qui ſembloit reſpondre par avance de la victoire. On commande donc la maneuvre de tourner vers Dabul. Ce bourg eſt de la coſte de Decan, preſque dans

la meſme aſſiete que Chaul. Il eſt ſur vn grand fleuve à deux lieuës de la mer : & fort celebre par le grand abord des negocians, & par les richeſſes qu'vne longue paix y avoit accumulées. Sabaia n'ayant pas oublié le traitement qu'il avoit fait aux Portugais, avoit fortifié la ville d'vn chaſteau à l'entrée du port, d'vn foſſé, d'vn rempart, & d'vne garniſon environ de ſix mille hommes de toute ſorte; mais entre autres de cinq cents Turcs appointez. Ainſi le Gouverneur du lieu Sarrazin, avoit l'eſprit ſi libre & ſi en repos, que non ſeulement il ne voulut pas permettre le tranſport d'aucune marchandiſe hors des magazins ſur le bruit de l'approche des Portugais; mais meſme qu'il invita ſa femme & les dames de la ville à en ſortir pour avoir le plaiſir du ſpectacle. Il y avoit dans l'armée d'Almeide treize cents ſoldats Portugais, & des villes alliées environ quatre cents Malabarois, dont chacun avoit amené plus ou moins d'eſclaves avec eux, aguerris & exercez ſelon que leur faculté le leur pouvoit avoir permis. Quand on eut mouïllé à l'aſpect de Dabul, on paſſa la nuit à reconnoiſtre les divers guez ; & le lendemain Almeide envoye attaquer le chaſteau ; & tandis que de part & d'autre on fait jouër l'artillerie, il met le reſte de ſon monde à terre. Ainſi qu'il approche du foſſé l'ennemi ouvre ſes portes & fond ſur luy. Le combat demeura douteux tant que l'on ne combatit que de loin : mais ſi-toſt que les Portugais ſe furent vn peu avancez, & qu'ils commencerent de tuer à coups de pique & d'eſpée les Barbares qui ſe preſentoient à eux. Les Indiens en ſont effrayez, & la crainte ſurmontant toute honte les fait fuir. Les Chreſtiens outre leur vertu & leur audace naturelle, eurent encore vn grand avantage de ce que ceux du chaſteau eſtoient obligez de ne pas tirer de peur de bleſſer dans la meſlée auſſi-toſt les leurs que les noſtres. Ainſi dans le meſme temps que l'ennemi ſe retire en deſordre dans la ville, les Chreſtiens y entrent confuſément avec eux. On vit en cette rencontre juſqu'où la colere eſt capable d'emporter les hommes. Ceux qui avoient deffendu les dehors, s'eſtant échappez par l'autre porte de la ville, la laiſſerent en proye aux Portugais qui n'épargnerent ni âge ni ſexe; & qui enſuite aprés avoir chargé leurs vaiſſeaux d'vn

riche butin mirent le feu à la ville, qui conſuma toutefois la plus grande partie de leurs dépouïlles, auſſi bien que pluſieurs qui pouſſez par la crainte dans des retraites ſecretes y furent accablez ſous les ruines, ou étouffez par la fumée, ou conſumez par le feu. L'incendie ne ſe borna pas à la ſeule ville, il paſſa meſme à quelques vaiſſeaux du port qui furent brûlez.

Almeide enſuite du ſaccagement de cette ſi celebre ville, dont le bruit fut bien-toſt par tout répandu, ſe va preſenter à Dio en corps de bataille. Hocen adverti à tous momens par ſes eſpions de la marche de ſon ennemi, avoit reſolu d'aller à ſa rencontre, & de le combattre en pleine mer. Mais Iaz luy fit changer d'avis, ſur ce qu'il luy perſuada que l'attendant dans ſon port, il pourroit conjointement le battre des forces de mer & de terre. Car outre les vaiſſeaux d'Egypte & de Dio, & prés de quatre-vingts brigantins qui leur eſtoient arrivez de Calecut, il y avoit ſur les mers & en divers endroits du port, des canons de toute ſorte, poſtez à l'avantage. Iaz s'eſtoit reſervé le ſoin d'empeſcher les fuyards, & de rafraichir de temps en temps les troupes des vaiſſeaux. Noſtre General voyant contre ſon attente l'ennemi retranché entre ſes forts & ſon artillerie, en conceut vn heureux preſage de ſa victoire, & employa le reſte du jour à contempler & à reconnoiſtre l'aſſiete de la place. Il avoit entrepris l'attaque de l'Amirale de l'ennemi: mais en eſtant diſſuadé par ſes Officiers, qui luy repreſenterent que le ſalut de tous dépendoit de la ſeureté du ſien, il donna occaſion de faire vne ſi belle action à Nungnez Vaſez Perere, vn de ſes Capitaines & homme de grand cœur. Le reſte de la nuit fut employé à poſter ſon monde pour le combat, à ſatisfaire aux beſoins du corps, &, ce qui eſt encore plus important, à purger les deſordres de l'eſprit par la confeſſion des pechez. Le lendemain le flux de la mer venant, & vn vent de midi enflant doucement nos voiles, porta avec le flux nos vaiſſeaux à ſouhait dans le port. Perere menoit l'avant-garde, & avoit avec luy deux cents ſoldats reſolus de mourir ou de vaincre. Le reſte de l'armée ſuivoit ſelon ſon ordre, à cauſe du petit eſpace & du peril

de

des guez. L'Amiral soûtenoit le tout, & prenoit soin d'empescher l'approche des vaisseaux ennemis, & de faire selon leur coustume de soudaines irruptions sur les nostres, & de leur donner à dos quand ils seroient attachez au combat. Il donne donc le signal du combat : & d'abord l'air retentit d'vn grand cri élevé des deux costez, & du bruit des trompettes & des tambours. L'éclat de l'artillerie redouble ce premier bruit, & du costé des maisons solides de terre, & de celuy des edifices flotans sur la mer. Perere intrepide, à peine est avancé qu'vn coup de canon luy enleve dix mariniers. Il ne perd pas pour cela courage, & fait tant qu'il accroche l'Amiral d'Hocen. Ils s'y fait de tres-rude combat de part & d'autre : mais rien ne pût empescher les Portugais de sauter gayment dans le vaisseau, & d'en venir aux mains à coups de pique & de lance, aprés avoir rompu les rets & les cordages du pont. Perere receût là vn coup de fleche au gosier, dont il mourut trois jours aprés. La disgrace du Chef ne diminua rien de l'asseurance des soldats : loin de s'en estonner comme il arrive ordinairement, ils s'en irritent & s'en acharnent davantage au combat. Les autres Capitaines y vont de mesme courage. Le Barbare moins adroit en tout que les Portugais ne put plus long-temps en soûtenir la valeur & la colere, & sur tout leurs escadrons serrez & leurs espées brillantes. Hocen appercevant le sinistre declin des siens, se jette dans l'esquif destiné pour cela & se sauve par la fuite, craignant (comme la foy de ces Barbares est venale & inconstante) que Iaz ne le livrast aux Chrestiens vainqueurs. Estant descendu à bord, il se saisit de tous les chevaux qu'il y trouve, & sans prendre seulement congé de son hoste s'enfuit tout honteux & en desordre vers le Roy de Cambaia. Les Calecutains ayant veû quelques vaisseaux de leurs compagnons maltraitez, & d'autres submergez, & quelques-vns mesme des leurs ou pris ou ruinez, firent le tour de l'Isle, & par l'autre costé du fleuve navigable à leurs petites barques, ils se retirerent en grande diligence & avec beaucoup d'estonnement à Calecut. Rodrigue Suarez ayant poursuivi deux petits vaisseaux d'Hocen les prit, & en ayant tué les deffenseurs, les attacha à sa poupe & les amena à son General.

Enfin les infidelles deſeſperant de la victoire, ſe precipitoient de toutes parts dans la mer. Il y eut icy encore vn nouveau & tres-grand carnage, les noſtres ne ceſſant d'en tuer de deſſus les barques. Il reſtoit toutefois le vaiſſeau de Iaz, dont la force, la hauteur & la milice, pouvoient le faire paſſer pour vn fort tres-bien muni de tout. Les ponts en eſtoient couverts de cuir de bœuf, difficiles à percer à cauſe de leur dureté, malaiſément acceſſibles pour eſtre trop gliſſans, & à l'épreuve des flames, parce qu'ils eſtoient mouïllez. Cette grande machine ayant pluſieurs fois repouſſé les Portugais, dont pluſieurs y avoient eſté bleſſez : fut battuë à coups de canon & fracaſſée en tant d'endroits, qu'elle fut enfin miſe hors de combat. Les experts ont reconnu & admiré vne choſe digne d'eſtonnement. Le vaiſſeau de Perere vieil & caſſé & ſi gorgé de ſentine, qu'il luy faloit ſans ceſſe double pompe pendant tout le combat, (qui dura depuis midi juſqu'au ſoir) quoique percé de pluſieurs coups, ſubſiſta juſqu'à ce qu'on vouluſt faire retraite, & pour lors prit eau de toutes parts. Il y eut prés de trois mille ennemis tuez, & entre autres les Mammalucs, hors quelques-vns qui furent faits eſclaves. Nous n'y perdîmes que trente-deux ſoldats ; mais nous en eumes plus de trois cents bleſſez.

CHAPITRE QVATRIESME.

Détail des vaiſſeaux pris ſur les Egyptiens. Drapeaux envoyez en Portugal. Iaz traite avec les Portugais. Enſuite Niſamaluc, & le Roy de Baticala, payerent le tribut qu'ils avoient ſi long-temps refuſé. Cotinez eſt envoyé avec vne nouvelle flote dans l'Inde. Malheureuſe mort d'Almeide. Saccagement de Calecut : Mort de Cotinez. Bleſſure d'Albuquerque. Découverte & détail de Somatra. L'vtilité de ſon commerce.

LA frugalité & la fatigue des Portugais parurent en cette occaſion. Car le General fut contraint de rompre de

ſes chemiſes pour bander la playe de Perere : ce qui fait paroiſtre comme vne eſpece de prodige, l'eſtrange changement qu'il y a de cét aſpre & viril genre de vie, à la moleſſe & au luxe des habits d'aujourd'huy, de la bonne chere des banquets, & de l'inſolence des meubles ſuperflus. Comme la fertilité & l'abondance de l'Italie enerva les Afriquains auprés de Capouë, & celle de Grece & de Syrie, affoiblit les Romains, il ſemble que le commerce des Indes & de la Chine par la varieté de leurs richeſſes & de leurs delices, ait abaſtardi la vertu des Portugais : & ait introduit dans les mœurs le mépris & l'horreur de la pauvreté. Ainſi le luxe & l'oiſiveté ayant retranché ces deux nerfs d'vne honneſte fortune, l'induſtrie & l'épargne, a ruiné, au grand déplaiſir des gens de bien, cette ancienne ſeverité des mœurs. Enfin dans ce combat dont nous venons de parler, on coula à fond pluſieurs vaiſſeaux. Quatre grands de guerre & autant de marchands, furent pris par les noſtres, & on y trouva outre l'artillerie & les munitions, beaucoup d'or & d'argent, & grande quantité de riches eſtoffes. Almeide abandonna abſolument tout ce butin aux ſoldats, ſans en rien reſerver que trois enſeignes du Sultan d'Egypte, qu'il envoya en Portugal, & que le Roy Emanuel arbora dans l'Egliſe de Nabance, autrement de Tomar. Dans l'vn de ces drapeaux, pour faire injure au Chriſtianiſme, on avoit tracé la priſe de Ieruſalem, & le tres-ſaint myſtere de nos Autels. Ainſi par les faveurs du Ciel on lava la honte (s'il y en eut) de la derniere défaite ; & on ſe vengea avec vſure ſur les Egyptiens de la mort de Laurent Almeide. Mais l'avantage de ce combat va bien encore plus loin que ce ſimple ſuccés : car cette derniere victoire aſſura pour pluſieurs années ſur toutes les coſtes de l'Inde, l'Empire abſolu de la mer. Ie ſuis ſurpris que Paul Iove qui eſcrivoit de ce temps-là, ait paſſé ſous ſilence vne ſi celebre & ſi ſinguliere victoire, & qu'aprés avoir touché les motifs & les commencements de cette guerre il l'ait ainſi abandonnée.

Depuis ce jour Almeide ayant dépouïllé toute ſorte de deuïl & d'abatement, & rendu à Dieu ſolemnellement des graces de ſa victoire : accorda la vie & le pardon à Iaz qui

l'en ſupplioit humblement, & qui luy jura de témoigner en toutes occaſions plus de fidelité, & de rendre plus de ſervices à Emanuel que tous les autres Rois & Gouverneurs de l'Inde. La paix toutefois fut conditionnelle, & noſtre General l'obligea à luy livrer avec tout leur agrément, les vaiſſeaux Egyptiens qui eſtoient reſtez du combat: qu'il luy renvoyeroit en liberté tous les Portugais qui eſtoient à Chaul: & qu'enfin il fourniroit la flote Chreſtienne de tout ce dont elle auroit beſoin. Ce qui ayant eſté promptement & exactement executé, on n'exigea rien de plus ſevere de luy. Cependant quoique l'occaſion d'aſſieger Dio fuſt tout-à-fait favorable, noſtre General s'en abſtint, non pas ſeulement en conſideration de Iaz, mais principalement de peur d'irriter le Roy de Cambaia, dont celuy de Portugal recherchoit particulierement l'amitié. De ſorte que Almeide victorieux revint tres-ſatisfait à Cocin: & chemin faiſant par la ſeule renommée d'vne ſi grande victoire, ſans faire aucun effort il perſuada aiſément Nizamaluc de s'acquiter du tribut annuel qu'il devoit à Emanuel, & qu'il avoit ſi long-temps refuſé de payer. Le Roy de Baticala qui eſt vingt & cinq lieuës au delà de Goa, ſur la coſte de Canarin, abbatu d'vne pareille terreur ſubit les meſmes conditions de paix.

Cependant Emanuel adverti par André Amaral (qui comme nous avons dit, avoit mis en fuite ſur la mer de Rhode, la flote du Sultan revenant de Cilicie) adverti, dis-je, des extraordinaires preparatifs, & des grands deſſeins de l'ennemi: & n'ayant encore rien appris de la mort de Laurent Almeide, avoit deſtiné pour les Indes Fernand Cotinez, Gentilhomme des plus conſiderables de Portugal, avec quinze vaiſſeaux & trois mille ſoldats, afin qu'ayant chaſſé le Sultan de l'Inde, renvoyé Almeide en Portugal, il ſe joignift avec Albuquerque, & taſcha de ruiner Calecut, qui eſtoit la meche perpetuelle qui rallumoit ſans ceſſe l'incendie, & la ſeule cauſe de toute cette guerre. Il y avoit vne ſecrette jalouſie pour le commandement entre Albuquerque & Almeide, qui s'échauffoit inſenſiblement par les ſuggeſtions de quelques particuliers partiſans de l'vn ou de l'autre. L'arrivée de Cotinez decida leurs differents: & Almeide qui n'avoit rien

de plus precieux que l'obeyſſance, & que la fidelité, ayant ſoudainement renoncé au commandement, & chaſſé tous ces inſtigateurs, rentra dans les bonnes graces d'Albuquerque. Les Eſcrivains font vn funeſte recit de la malheureuſe mort d'Almeide. Aprés avoir commandé pendant quatre années dans l'Inde, retournant en Portugal, & ayant preſque doublé le Cap de bonne Eſperance, il voulut faire eau & ſe rafraichir de toute ſorte de munitions. Il mit pied à terre; & les ſiens eſtant accourus aux cabanes les plus proches, les Portugais & les habitans ſe querellerent par la temerité de quelques-vns, ſoit ſur l'achat ou ſur la vente, ſoit ſur le payement. Almeide voulant ſecourir les ſiens, ou appaiſer le bruit, y accourut avec les premieres armes qu'il trouve; mais les bourgs voiſins eſtant aſſemblez avant qu'il pûſt gagner ſes vaiſſeaux, il eſt percé d'vn coup de fleche, dont il tombe ſur ſes genoux, & levant les yeux au Ciel, expire au grand regret de tous les ſiens. Autour de luy pluſieurs braves & vieux ſoldats, & parmi eux douze Capitaines renommez perirent d'vne ſemblable mort. Telle fut la fin d'vn ſi illuſtre Capitaine; d'vn ſi homme de bien, qui aprés avoir rempli l'Europe & l'Aſie du bruit de ſes victoires, perit miſerablement dans vn coin inconnu de l'Afrique, tué par des ſauvages nuds & brutaux: & privé non ſeulement des recompenſes qui luy eſtoient preparées par ſon Prince; mais meſme de l'honneur de la ſepulture & des derniers devoirs des ſiens.

Vn pareil accident deſola les Portugais de Calecut. Cotinez eſtant parti avec trente voiles, joignit pour cette expedition Albuquerque, & malgré toute la reſiſtance des habitans, fit la deſcente de ſes troupes. Il prend d'emblée vn chaſteau qui gardoit l'entrée du port. Albuquerque ne ſongeoit qu'à mettre le feu à la ville: Cotinez alla droit au Palais pour le piller avec vn peu trop de precipitation. L'étonnement des habitans rendit aiſé le deſſein d'Albuquerque, & le feu prit à la ville, dont vne partie n'eſtant que de bois & de feüilles, fut bien-toſt embraſée & conſumée. Cotinez ayant courageuſement attaqué le Palais dans l'abſence de Zamorin, tuë vne partie de la garniſon, rompt les barrieres, &

ſe jette dedans. Les ennemis affectent de l'eſtonnement par leur fuite, s'évadent par vne porte ſecrette dans les deſerts, & laiſſent à Cotinez le Palais libre & deſert. Il le poſſede, & comme s'il eſtoit hors de tout peril, il taſche d'effacer, quelque choſe de ſa fatigue & des chaleurs par vn peu de repos & de rafraichiſſement, lors que par vne ſoudaine viciſſitude des choſes le ſort de la guerre changea. Il y avoit dans ce Palais quantité de belles choſes, dont vne longue curioſité avoit fait de precieux amas; & qui invitoient les yeux & frapoient les deſirs. Les Portugais s'en ſaiſiſſent & chargent ſur leurs eſpaules ce que leur bonheur a pû offrir à leur brigandage. Chacun court çà & là: & tous s'applaudiſſant leur ſuccés, ſe détachent & s'égarent inconſiderément. Cette negligence donne le loiſir aux Naires d'aſſembler quelques ſecours, qui ſelon les regles de la nation doivent eſtre preſts à certains ſignes: ils s'aſſemblent, ils s'exhortent à venger l'injure faite à leur Roy, & fondent impetueuſement au Palais, où ils trouvent les noſtres chargez, qu'ils tuent ſous le faix, & qui ne ſçachant pas démeſler les chemins du port, ſont hors d'eſtat de ſe deffendre & de fuir. Cotinez meſme ayant trop tard rappellé les ſiens du pillage, eſt ſurpris & environné dans l'enceinte du Palais, accablé de la foule, & tué. Albuquerque meſme invité à le ſecourir par vn meſſager tout tremblant, taſche de rompre ces troupes reſſerrées dans certains détroits: mais il en eſt empeſché par deux grands coups qu'il reçoit: & de plus il eſt preſque écraſé d'vne groſſe pierre qu'on luy jette d'enhaut, dont il tombe à demi mort, & dont à peine il eſt retiré & remporté dans les vaiſſeaux: il en guerit toutefois peu de jours aprés. Il y fut tué ou écraſé à coups de traits, ou par le deſordre des fuyans chargez plus de quatre-vingts Portugais, & il y en eut environ trois cents de bleſſez. Cotinez ſeul eſt accuſé de cette défaite par les Eſcrivains, pour avoir vn peu trop inconſiderément cheri la priſe de cette ſuperbe ville; pour n'avoir pas voulu attendre le ſecours d'Albuquerque; ou pour avoir voulu ſeul emporter la gloire du ſuccés; & pour s'eſtre enfin temerairement engagé dans des chemins inconnus, dans des chaleurs extremes, & enfin dans le dernier peril, ſans avoir jamais

voulu croire Emanuel Paſſanez, homme également brave & aviſé, qui l'avertit pluſieurs fois ſur le point de l'entrepriſe, de prendre garde aux embuches de l'ennemi, & au deſordre du pillage. Cette victoire ne laiſſa pas de couſter beaucoup de ſang à l'ennemi. Car il y en eut plus de mille tuez au combat, ou brûlez avec la ville.

Dans ce meſme eſté le Pere Antoine Laures de l'Ordre Seraphique, & dont nous avons parlé, allant de Socotera dans l'Inde, échoüa à Surrat ſur la coſte de Cambaia, & fut mené eſclave avec quelques Portugais au Roy Mamud. Diegue Lopez Sequeria envoyé de Portugal pour faire amitié avec ceux de Malaca, eſtant abordé à Cocin, & ayant pris quelques rafraichiſſements alla faire des courſes vers l'Orient. Il double le Cap de Cori, & prenant la haute mer par delà le Gange, fut le premier des Portugais qui deſcendit en l'Iſle de Somatra. Sa ſituation eſt preſque pareille à celle de Ceilan : obliquement tournée du Septentrion au Midi. Elle eſt ſeparée du continent où eſt Malaca, par vn petit bras de mer dangereux. Pour cela quelques-vns ne l'ont priſe que pour vne peninſule à cauſe des guez & des rochers frequens qui en empeſchoient l'accés, & que de loin elle ſemble par vne façon d'iſthme attachée au continent. Annibal ſe méprit ainſi en Sicile. Mais comme il n'eſt rien d'inacceſſible à l'audace des noſtres, les choſes ont eſté plus exactement découvertes. La longueur de l'Iſle eſt d'environ deux cents vingt lieuës, ſa plus grande largeur n'excede pas ſoixante & dix. Elle eſt feconde en or, ce qui luy a donné le nom de Cherſoneſe Dorée : Elle abonde encore en eſtain, fer, verre, ſouphre, & a vne merveilleuſe fontaine, dont la naphte coule comme de l'huile, & ailleurs vne montagne, qui comme celle d'Etna jette de la fumée & des flames horribles. Le climat n'en eſt pas ſain, & ſur tout aux eſtrangers, à cauſe du grand nombre de fleuves, de marais, & de foreſts tres-eſpaiſſes. Parmi ces foreſts ſe trouve du ſandal blanc, de l'aloes, & la caphre, qui eſt comme vne eſpece de gomme qui coule de ſes arbres. Les ignorans de la Langue Arabique l'appellent camfre. Le poivre commun, le long, le zinzambre, la caſſe y viennent pareillement. On y éle-

ve auſſi quantité de vers à ſoye. Le manger ordinaire des habitans eſt du millet ou du ris, ou vne ſorte de pommes ſauvages. Le froment & nos autres ſemences ne viennent point en ce terroir. Le dedans de l'Iſle eſt poſſedé par les habitans naturels qui ſont idolatres. Les coſtes leur ont eſté enlevées par les Turcs il y a environ deux cents ans, qui ayant reduit ces miſerables dans leurs montagnes, ſe ſont conſervez les plaines maritimes, & les lieux les plus propres pour le commerce. Tout ſon gouvernement eſt diſtribué en pluſieurs Royaumes, qu'il eſt inutile de deſcrire icy.

CHAPITRE CINQVIESME.

Sequeria traite de paix avec les Rois de Pedir & d'Achen. Met à terre Texeria, Ambaſſadeur de Portugal au Roy de Sion. Perfidie de ces Barbares. Feſtins ſimulez pour y égorger les noſtres. Autres offices affectez pour déguiſer leurs embuches. Le fils du Roy Vtimut viſite Sequeria dans ſon vaiſſeau à deſſein de l'égorger. Peril extréme des Portugais. Sequeria promet s'en venger, & retoune en Portugal.

SEQVERIA eſtant donc arrivé en ces lieux, fit amitié premierement avec le Roy de Pedir, & enſuite avec celuy d'Achen: & pour en laiſſer quelque monument à la poſterité, il éleva deux colomnes ſur les deux rivages. De Somatra il vint à Malaca, qui n'en eſt éloignée que d'vn petit trajet: & ayant ſondé la volonté d'vn autre Mamud, Arabe de naiſſance, mais qui s'eſtant adroitement appuyé des forces du Roy de Sionis ou de Saban, qui a vn Empire tres-grand au delà du Gange, avoit par vne inſigne perfidie vſurpé le Royaume. Il y deſcend Hieroſme Texeria, envoyé Ambaſſadeur par le Roy Emanuel, & qui s'y rendit en tres-leſte equipage. Des principaux de la Cour ſont envoyez à ſa rencontre: & luy monté ſur vn elephant dreſſé, & qu'on luy avoit amené, il entre ſuperbement dans la ville, & eſt conduit

duit au Palais, où il offre les lettres d'Emanuel escrites en Arabe, & ensuite ses presents. Emanuel luy demandoit par ses lettres son amitié & la liberté du commerce. Ce Barbare trouva qu'il luy estoit glorieux de voir son alliance recherchée par vn Roy si celebre & si éloigné. Si bien qu'aprés les ceremonies reciproques du salut, la paix & l'amitié sont mutuellement jurées. Mais ces heureux commencements eurent des suites aussi tristes que celles de Gamma à Calecut. Les Sarrasins & les Arabes y negocioient. Ils sceurent satisfaire à la haine qu'ils portent à la Religion des Chrestiens, & à la nation Portugaise qui les incommodoit depuis le temps qu'ils s'estoient mis comme en possession de l'empire de la mer. Car ils previnrent Mamud, Prince leger & perfide, & infecté de la Religion de leur faux Prophete : susciterent des calomniateurs corrompus par argent, entre autres le Gouverneur de la ville, qu'ils appellent Bendar, qui imposerent mille sortes de crimes aux Portugais. Que cette nation venuë de l'extremité de l'Occident, où elle estoit detestable par ses cruautez & par ses brigandages, sembloit estre née pour la perte de l'Orient. Que par tout où elle se pouvoit insinuer sous pretexte d'amitié & d'alliance, elle bastissoit incontinant des forts, & faisoit la loy aux habitans. Ils citent l'exemple de Cocin, de Cananor, d'Ormus & de Sofala. Qu'ainsi le Roy instruit par l'exemple d'autruy, se donne garde d'vne paix dangereuse & d'vne societé artificielle. Qu'il donne ordre à ses affaires, & sçache qu'il a entre ses mains, & dans ses ports des voleurs en cinq vaisseaux, affoiblis de soldats & de mariniers. Que s'il veut prendre vn peu de soin de l'entrepriſe, il peut presque sans combat les exterminer tous, sans en laisser seulement échapper vn qui en porte la nouvelle aux autres. Malgré le secret reproche de la conscience contre le droit des gens, & les serments si perfidement violez : les Arabes entrainent aisément ce Prince, tres-leger de son naturel, & nai ennemi des Chrestiens. On se dispose donc de cette sorte à cette perfidie. Le Roy invite à vn superbe banquet Sequeria, & les principaux de sa flote. Dans le lieu du festin il y eut vne espece d'estrade, haute à proportion de la grandeur de la sale, & couverte de

riches tapis selon la coustume des Rois. Le tout estoit sur le rivage, pour rendre ce semble plus de respect aux estrangers, en les éloignant moins de leurs vaisseaux. L'ordre fut donné d'égorger ces hostes au milieu du repas, & d'attaquer au mesme moment leurs vaisseaux. Sequeria n'avoit pas encore mis le pied hors de son bord : mais n'osant pas refuser aux instantes prieres qui luy en furent faites, & de peur de faire paroistre trop de soupçon de l'infidelité de ses hostes, il promit de se trouver au banquet. Cependant adverti de la perfidie (car il y avoit parmi les Barbares mesme des gens qui repugnoient à cette trahison) il fait le malade, & s'excuse par divers messagers. Mamud frustré de son esperance, vse d'vne seconde ruse suggerée par les mesmes auteurs. C'estoit la coustume de Malaca & des autres ports, de renvoyer avec son emplete le marchand qui estoit arrivé le premier pour acheter. Cette loy estant rigoureusement observée, les Portugais ne pouvoient s'en retourner de long-temps, puisqu'ils estoient arrivez des derniers. Le Roy prend occasion de cette loy, pour faire valoir aux Portugais le respect qu'il a pour le Roy Emanuel, & pour le General Sequeria. Leur dit que hors leur rang il leur fera fournir les espiceries qu'ils ont achetées. Toutefois que pour éviter les plaintes des autres negocians qui ne manqueroient pas de s'en formaliser, & qui attendoient il y a long-temps leurs denrées, il faloit faire la chose avec grand soin & grande diligence. Que les Portugais se trouvent en quatre differents ports avec des barques; qu'il donnera ordre qu'on leur porte des magazins tout ce qu'ils peuvent desirer. Sequeria ravi en apparence de ces propositions, dissimulant ce qu'il sçavoit de la conjuration, fait de grands remercimens à Mamud de la bienveillance qu'il témoigne avoir pour son Prince. Cependant Mamud en secret achete vne certaine quantité de barques, & les poste avec des soldats à costé d'vn petit Cap proche le faux-bourg. Patiac fils d'Vtimut Roy de Iava, qui sembloit avoir contracté vne amitié particuliere avec les Portugais, entreprit de monter dans le vaisseau de Sequeria avec quelques soldats, & sous pretexte d'amitié de l'égorger. On dispose par tout des corps de garde pour se jetter sur les Por-

tugais qui ſeroient dans la ville ou dans les barques. Et pour colorer encore mieux l'artifice, on ſubornе des Marchands qui ſous l'apparence de leur vendre quelque choſe, puſſent plus aiſément approcher de leurs vaiſſeaux, & amuſaſſent leurs ſentinelles, ignorans & ne ſe défians point de la ſupercherie. L'ordre fut donné que perſonne ne bougeaſt juſques à ce que vne fumée excitée en vn certain lieu fort eminent leur paruſt pour ſignal. Mais que voyant le ſigne auſſitoſt les troupes ſortiſſent de leurs embuches, & donnaſſent vertement ſur les barques des Chreſtiens à demi chargées, & que chacun fiſt ſon devoir & ſur mer & ſur terre, ſelon que l'occaſion le luy permettroit.

Le jour eſt pris pour l'execution de cét infame deſſein. Sequeria qui avoit vne extréme paſſion de porter à Emanuel ſon maiſtre des marques du commerce ouvert en Malaca, envoye quelques barques avec des marchands aux lieux arreſtez, & s'amuſe cependant à jouër ſelon la couſtume aux echets: lors que le fils d'Vtimut Raie ſurvient pour le ſaluër. Sequeria quite le jeu pour l'aller recevoir; mais il eſt forcé de reprendre ſon jeu par ce Prince, qui fait ſemblant de vouloir en apprendre la difference qu'il peut avoir avec celuy de leur païs. Le Portugais pour luy obeyr, ſe remet à jouër, répond aux diverſes queſtions que ce Prince luy fait exprés, attendant le ſignal de la fumée. Quoique ce Barbare naturellement ruſé ſoûtinſt d'vn viſage aſſez aſſuré ſa perfidie, il ne laiſſa pas toutefois de paroiſtre inquiet du poids de ſon criminel deſſein, de ſe lever, & de mettre de temps en temps la main à la garde de ſon eſpée, & quelquefois meſme de la tirer. Cependant quoique reſolu de tuer, il ſceût bien ſe moderer de peur de découvrir mal à propos ſon deſſein. Mais les autres n'eurent pas la meſme patience. Car & ceux qui ſembloient apporter de la marchandiſe à vendre, & ceux qui eſtoient aux embuches, ſoit par le deſordre, ou par la crainte, ou par l'inſtigation des furies, ſans attendre le ſigne ſe jettent ſur les Portugais. Déja l'on en tuoit en pluſieurs lieux ſans que Sequeria en ſceuſt rien. Lors que la ſentinelle de la hune découvrant la contenance de ceux qui avoient des eſpées, & le combat contre les Portu-

gais, s'écrie auſſi-toſt, & fait entendre au Capitaine la fraude & la trahiſon. On apprend auſſi-toſt que les leurs deceus & ſurpris dans la ville y ſont maſſacrez. A ce bruit Sequeria réveillé comme d'vn profond ſommeil, jette les tables & met l'eſpée à la main; chacun s'arme à ſon exemple, quand les traitres découragez ſe jettent dans les barques qui les attendoient. Luy cependant ayant envoyé quelques ſoldats ſur le rivage pour ſecourir les ſiens, va çà & là pour diſpoſer toutes choſes à vne juſte deffenſe. Le ſigne alors fut donné, & les brigantins ennemis auſſi-toſt parurent en mer. Sequeria en eſtant adverti, de peur de ſe trouver embarraſſé dans vn lieu ſi étroit, & de n'avoir pas la liberté de faire jouër à ſon gré ſon artillerie, dont il faiſoit ſa principale force dans le petit nombre de ſoldats qu'il avoit. Il fait promptement couper les cordes de l'anchre; ſort du port, va à la rencontre de l'ennemi, & fait vne ſi rude décharge de ſon artillerie qu'il étonne l'ennemi, & que les Barbares ſans oſer ni nous attaque ni ſe deffendre, taſchent à pleines voiles & à double vogue de regagner le port. Ces premiers perfides ainſi diſſipez, il revient en ſon premier poſte pour ramaſſer le reſte des ſiens épars çà & là. Et perſonne n'oſa plus rien entreprendre contre les noſtres. Il y eut environ trente Portugais de tuez en ce tumulte, & quelque peu plus de pris & de mis aux fers. De peur qu'ils ne fuſſent maltraitez par ces perfides, Sequeria retint ſes foudres & ſes éclairs, dont il les avoit effrayez & punis. Mais il ne laiſſa pas de faire ſçavoir à Mamud que les Portugais, avec l'aide du Ciel qui eſtoit témoin de leurs ſerments de paix & de leur amitié jurée, & violée ſe vengeroient d'vne ſi laſche trahiſon. Cependant le temps eſtant favorable pour ſon depart, & craignant eſtre obligé de l'attendre encore trois mois, s'il laiſſoit échaper l'occaſion; il ſe met à la voile, & tire du coſté d'Occident. Chemin faiſant il rencontre des vaiſſeaux marchands, faits d'vne certaine eſpece de jonc ſelon la couſtume du païs, & chargez de riches marchandiſes: il les bat & les prend: & ayant envoyé deux de ces vaiſſeaux à Cocin pour inſtruire le General du détail de ſon voyage, il laiſſe à main droite l'Inde & l'Arabie, & paſſe le Cap de bonne Eſperance: & mal-

gré divers coups de mer aborde les Terſeres, & de là en Portugal. Voilà l'iſſuë du voyage de Sequeria.

CHAPITRE SIXIESME.

Albuquerque ſe diſpoſe à la guerre d'Ormus. Reçoit divers compliments de divers Princes. Timoia luy donne la penſée d'aller attaquer Goa. Timoia & Noronia prennent Pangin & Bardes. Les habitans de Goa ſe rendent. Superbe entrée d'Albuquerque. Diſcipline militaire, & parole du vainqueur religieuſement gardée. Idalcan ſurpris de la perte de ſa ville, envoye Camalcan pour la recouvrer. Partage des habitans. Prudence d'Albuquerque. Arrivée d'Idalcan, retraite d'Albuquerque.

ALBVQVERQVE ayant recouvré ſa ſanté, & le courage des ſiens eſtant raſſuré, faiſoit ce qu'il pouvoit pour démentir par ſes actions pluſtoſt que par des excuſes ou par des lettres, tout ce dont on auroit pû fleſtrir ſa reputation auprés d'Emanuel. Il arme donc puiſſamment pour la guerre d'Ormus qu'il meditoit de faire il y a long-temps : & fait preparer pour cette entrepriſe toute ſorte de vaiſſeaux & de munitions. Outre les troupes auxiliaires, il avoit environ deux mille Portugais. Enſuite aprés avoir receû les compliments de divers Princes du païs ſur ſa nouvelle promotion, il va avec toutes ſes troupes juſqu'à l'aſpect de Decan, & ſe diſpoſant d'aller en Arabie il trouva vne fortune qu'il n'attendoit pas. Goa eſt vne ville dont nous avons déja parlé pluſieurs fois, & qui eſt ſituée dans l'Iſle de Ticuarin, qui auſſi bien que pluſieurs autres Iſles de peu de merite, eſt vn ouvrage de la mer qui les ſepare par des eſpaces tres-petits. Cette ville par la fertilité de ſon ſol, par la grandeur de ſon port, & par le grand nombre de ſes edifices & de ſes habitans eſt des plus remarquables de l'Inde. Le Royaume d'Onor n'en eſt pas fort éloigné. Timoia, grand Capitaine de mer tenoit vne petite Iſle de ce Royaume. Il eſtoit extrémement irrité

contre Sabaia, dont nous avons parlé, & contre les Mahometans de Goa pour pluſieurs raiſons; mais entre autres pour y avoir transferé le commerce d'Onor & de Baticala, villes autrefois tres-marchandes. Ainſi il ne perdoit point d'occaſion de faire tous les maux poſſibles aux negocians Sarraſins, & aux Egyptiens qui trafiquoient à Goa, & mouroit d'envie d'avoir les bonnes graces du Roy Emanuel. Il avoit meſme offert ſes ſervices à Almeide avec de grandes inſtances: & ayant eſté invité maintenant par Albuquerque à vne conference il y accourut. Noſtre General apprend par luy la mort de Sabaia arrivée dans le temps qu'il faiſoit conſtruire des vaiſſeaux, qu'il aſſembloit toutes ſes vieilles troupes, qu'il faiſoit venir de toutes parts de l'artillerie, & qu'il menaçoit enfin de faire la guerre aux Chreſtiens, irrité qu'il eſtoit contre eux, & principalement contre les Portugais depuis la ruine de Dabul. Que ſa mort avoit cauſé de grandes revoltes parmi les ſiens: & fait meſme prendre les armes à quelques voiſins qui ſe diſpoſoient à ſe ſatisfaire ſur quelques reſſentiments particuliers. Que ſon fils Idalcan ſans experience, & mal eſtabli dans ſon trône, eſtoit aſſez embarraſſé dans ces diviſions domeſtiques, & dans les affaires eſtrangeres. Que les habitans meſme de Goa eſtoient fort partagez: & que depuis que l'armée du Tyran s'eſtoit débandée, elle eſtoit pleine de diſcordes inteſtines. Qu'il tenoit pour aſſurée la conqueſte de la ville s'il alloit droit l'attaquer, au lieu d'aller à Ormus. Qu'il pouvoit ſe rendre maiſtre, ou par la crainte ou par les armes, d'vne Iſle commode pour tout, & d'vne ville tres-riche. Et pour luy monſtrer qu'il ne luy fait point ſa cour par de ſeules & de vaines paroles, il s'offroit aux Portugais s'ils veulent recevoir ſa propoſition; à prendre luy & ſes troupes, leur part des hazards & des peines. Albuquerque aprés avoir complimenté Timoia ſur ſa foy & ſur ſa conſtance, aſſemble ſon Conſeil, qui juge que l'avis n'eſt point à mépriſer: que la guerre d'Ormus ſe peut differer ſans conſequence: au lieu qu'vne ſi belle occaſion d'emporter Goa ne ſe retrouvera pas. L'avis donc bien receû & fort approuvé de tous, Timoia part ſous pretexte de la guerre d'Ormus, va faire des troupes dans ſon voiſinage, & revient dans

peu de temps avec quelque infanterie, & quatorze longs vaiſſeaux bien munis. A ſon arrivée noſtre General ordonne aux pilotes de tourner vers Goa. Il mouille au port, & envoye Antoine Noronia, fils de ſa ſœur, & Timoia avec quelques legers vaiſſeaux ; l'vn à Pangin qui eſt dans l'Iſle ; & l'autre à Bardes qui eſt ſur le continent. Ces deux bourgs eſtant heureuſement pris, & en ayant ou tué ou chaſſé la garniſon, il envoye ſommer la ville, que ſi elle veut ſe rendre & éprouver la clemence des Chreſtiens plûtoſt que leurs armes, il leur laiſſera la liberté de vivre ſelon leurs loix, & de leur rabatre le tiers du tribut qu'ils payoient à leur Tyran : qu'autrement ils pouvoient s'attendre à toutes les incommoditez d'vn ſiege, & à toutes les rigueurs de la guerre. Les habitans de Goa n'eſtoient pas déja trop aſſurez, à cauſe de la grande deſertion des ſoldats, & de l'abſence d'Idalcan aſſez embarraſſé ſur la frontiere. Ainſi attirez par les promeſſes, ou intimidez par les menaces, aprés avoir chaſſé le parti contraire ils appellent Albuquerque & les Portugais ; leur ouvrent les portes, & les reçoivent avec des congratulations extraordinaires : & pour marque d'vne parfaite & entiere reduction, ils luy offrent les clefs de la citadelle où eſtoit le Palais Royal. Albuquerque eſtant entré dans la ville monté ſur vn cheval armé de toutes pieces, parmi les cris & l'affluence du peuple, & faiſant porter devant luy par vn Pere Dominicain vne Croix, rendit premierement graces à Dieu d'vne ſi grande & ſi aiſée conqueſte, & fut religieux à garder ſa parole aux habitans. Il viſita la ville & la citadelle, & fous de grandes peines il deffendit toute ſorte de violence & de pillage, & pour en mieux faire executer l'Edit, il retint la pluſpart de ſes ſoldats dans ſes vaiſſeaux. On y trouua quantité de vaiſſeaux ou commencez ou achevez ; vn arcenal tres-bien muni de traits, de canons, de poudre, & de toute ſorte de munitions de guerre. De plus dans l'eſcuirie du Roy, vn grand nombre de chevaux de Perſe (car les Indiens n'en élevent point) que les Rois de Malabar, de Canarin, & de Narſingue achettent ſans regarder au prix. Il y paſſa le reſte de l'eſté à regler les impoſts publics, à bannir les brigandages de l'Iſle, & à

eſtablir vn bon ordre dans la ville.

Albuquerque deſtine de faire cette ville la capitale de l'Empire des Indes, tant en conſideration de ſon bon port, de ſa commodité pour eſtre placée entre le Cap de Cori, & la coſte de Cambaia. Il ne ſonge donc qu'à ordonner doucement toutes choſes, & à s'acquerir la bienveillance des peuples, ſçachant bien qu'il n'eſt point de plus infideles garants de la durée des choſes, que la force & que la crainte. Idalcan ſurpris de la perte de ſa meilleure ville, eſt contraint de faire la paix avec ſes ennemis eſtrangers & domeſtiques, & ayant aſſemblé le plus qu'il pût de troupes, court promptement à Goa. Il avoit vn General de ſon armée tres-experimenté & en grande reputation (ſon nom eſt Camalcan.) Il l'envoye devant luy avec huit mille hommes de pied, & quinze cents chevaux; & il le ſuit avec le reſte de ſon armée, qui eſtoit d'environ cinq mille chevaux, & prés de quarante mille fantaſſins, vn peu plus lentement à cauſe de l'embarras de la multitude & de l'artillerie. Camalcan ayant fait diligence, campe ſur le rivage, & jette vn grand deſordre dans les eſprits des inſulaires par le bruit qui ſe répand de ſa prompte & future arrivée avec de grandes troupes. Il y avoit deux ſortes d'habitans à Goa: quelques eſtrangers Mahometans qui eſtant partis de l'Arabie, comme j'ay déja dit, s'eſtoient répandus ſur vne partie des coſtes de l'Afrique & de l'Aſie. Les autres eſtoient naturels du païs qui adoroient les Dieux des navires. Les premiers par la haine qu'ils portent aux Chreſtiens, deſiroient d'avoir pour leur Roy le fils de Sambaia, qui eſtoit de leur ſecte: Les autres ſongeoient à reparer par quelque inſigne action l'infamie de leur reddition arrivée ſans aucune deffenſe. Ainſi les deux partis de concert taſchent d'obliger le plus qu'ils peuvent Camalcan: de luy découvrir par toutes les voyes qu'ils peuvent les deſſeins d'Albuquerque. Ils ne ſe contentent pas de l'exhorter à paſſer dans l'Iſle; mais meſme ils leur envoyent ſelon l'occaſion quelques vaiſſeaux: Et enfin ils n'oublient rien de ce qui peut ou adoucir ou obliger Idalcan. Cette naiſſante conſpiration ne venoit pas ſeulement des Barbares: leur fureur eſtoit commune à quelques Portugais, qui chargeoient

geoient Albuquerque des meſmes injures qu'il avoit autrefois ſouffertes à Ormus. Comme ſi c'euſt eſté vne temerité de ſe jetter dans vne ville entourée de tant de puiſſantes nations avec ſi peu de monde, ſur la ſimple occaſion de l'abſence d'Idalcan. Que le deſir d'vne vaine gloire l'avoit fait negliger les avantages d'vn commerce auſſi honneſte que lucratif, & expoſer tous les jours à de viſibles dangers les richeſſes & les ſuccés aquis. Ce General dans vn ſi grand embarras ne manqua ni de prudence ni de courage, & ſceût ſouffrir patiemment, & avec vne douceur tres-judicieuſe leur inſolence que le temps & l'occaſion deffendoit de punir. Ayant fait ſemblant de vouloir conſulter les Chefs de la conſpiration, (ils eſtoient environ cent) il les met dans les fers. Il fait prendre par ſes gardes vn des principaux de la ville qu'il avoit fait Capitaine de quatre cents hommes, & dont il avoit ſurpris des lettres eſcrites à Camalcan, & le fait mourir à coups de traits, genre de mort aſſez vſité. Quelques autres furent pendus : les autres furent conſervez dans les fers.

Cependant il s'appliquoit particulierement à chaſſer Camalcan de l'Iſle. Mais comme il n'avoit que tres-peu de ſoldats, il eſtoit contraint de meſler parmi les ſiens ceux des barbares qu'il croyoit les plus aſſurez à ſon parti : & poſta ſon artillerie dans les divers lieux qu'il jugea à propos de munir. enſuite aprés avoir mis en lieu de ſeurté les petites barques de peur que l'ennemi ne s'en ſerviſt, il commande quelques Officiers de ſe poſter promptement tout autour de l'Iſle. Camalcan tenta pluſieurs fois de paſſer ; mais il fut toûjours repouſſé par le grand fracas, que l'artillerie faiſoit des ſiens. Ce Barbare ſans faire bruit, & ayant pour ſoy l'occaſion d'vne nuit turbulente & pluvieuſe, comme il arrive ordinairement en automne, met ſur de petites barques l'infanterie, & entreprend de faire paſſer ſa cavalerie dans des eſquifs portatifs. Le paſſage n'en fut pas malaiſé, l'obſcurité & l'humidité de la nuit ayant dérobé la marche des ſiens à la veuë des Portugais, & ayant eſteint le feu de leurs corps de garde. Les noſtres quoique en deſordre, ne laiſſent pas d'abyſmer pluſieurs de leurs barques, & de tuer bon nombre des leurs : mais ils ſu-

rent contraints de ceder à la multitude qui fondoit ſur eux de toutes parts. Vn de leurs plus braves & plus courageux Officiers appellé Zufolar menoit leur avant-garde, & fut le premier qui mit à terre deux mille hommes, tant cavaliers que fantaſſins. Camalcan l'ayant ſuivi dés qu'il fut jour, fit deſcendre ſes troupes en bon ordre, & en pluſieurs endroits. Auſſi-toſt les habitans qui eſtoient pour nous quittant leurs poſtes ſe joignent à eux, & obligent les Portugais qui ſe voyent abandonnez de prendre la fuite, & de ſe retirer dans la ville. Mais il n'y avoit pas là non plus d'aſſurance pour eux: & les habitans voyant les drapeaux de leur Prince arborez dans l'Iſle, ſe jetterent ſi furieuſement ſur les Portugais, qu'ils eurent de la peine à gagner la citadelle: ceux qui eſtoient au port prirent la meſme route ſans perte d'aucun de leurs vaiſſeaux ni de leur artillerie. Camalcan pouſſe ſa pointe, & avance ſes troupes juſqu'aux deux Arbres (c'eſt le nom du lieu) où il ſe poſte. Et afin de ravir à ſon maiſtre la gloire de la reduction de Goa, envoye offrir des propoſitions de paix à Albuquerque par vn Portugais appellé Machiad, qui comme deſerteur eſtoit à la ſolde d'Idalcan. Il luy fait dire qu'il valoit bien mieux pour luy, de ſortir promptement & volontairement de la place, que d'attendre d'y eſtre forcé par les rigueurs de l'hyver qui commençoit, par le beſoin des munitions, par l'inégalité des troupes, & par l'arrivée d'Idalcan: & que de s'expoſer temerairement à des dangers inſurmontables. Les conditions qu'on luy propoſoit n'eſtoient pas trop extravagantes: Et Albuquerque dans toutes ſes extrémitez conſideroit plus que tout, les approches de l'hyver, qui depuis le mois de May où ils eſtoient juſqu'en Septembre, cauſe de perpetuelles & grandes tempeſtes ſur toutes les mers de l'Inde, & qui jette des bancs de ſable ſi dangereux au port de Goa, qu'à peine peut-on conſerver vn libre paſſage aux plus petits vaiſſeaux. Cependant l'amour de la gloire & de la renommée luy fit mépriſer les hazards dont les temps, le lieu & les affaires le menaçoient. Il ſe reſoût donc d'attendre Idalcan, de ſoûtenir vigoureuſement le ſiege, & en cas qu'il luy faluſt ceder à la force de paſſer l'hyver dans ce port.

Camalcan ayant admiré la genereuſe reſolution d'Albuquerque, voulut enſemble éprouver ſes forces pluſtoſt que tenter vne victoire, & ſans avoir fait amener de l'artillerie, attaque les Portugais par pluſieurs endroits. Mais en ayant eſté vigoureuſement repouſſé & avec perte conſiderable des ſiens, il ſe trouve ſoûtenu de l'arrivée d'Idalcan, dont on voyoit déja les tentes tenduës par toute l'Iſle. Ce Prince Barbare met auſſi-toſt garniſon dans les forts de Pangin & de Bardes que les noſtres ſe trouvant trop foibles avoient abandonnez: & ayant reconnû l'aſſurance des Portugais, & pour y reüſſir avec le moins de perte qu'il pourroit, il ſe ſaiſit de tous les paſſages, & ſe reſoût à le reduire par la faim ou par les beſoins. Pour le faire plus aiſément, il envoye vn Heraut qui a charge de luy offrir vne paix ſimulée: & dans le meſme temps qu'on traite de paix, en vn certain endroit au deſſous de la ville, où la mer eſt étroite, il remplit vn gros vaiſſeau marchand de ſable & de gravier, & l'abyſme comme vne eſpece de baſtiment. Il ſe met en eſtat d'en faire autant de l'autre coſté, quand les nautonniers étonnez en advertiſſent noſtre General. On delibere ſur le champ, & l'avis commun fut de partir la nuit ſuivante avant que le flux fuſt embarraſſé, & de ſe retirer de ſes barrieres qui leur ſeroient fatales. De ſorte que ſur le matin ayant laiſſé quantité de feux allumez pour mieux déguiſer leur retraite, ils abadonnerent doucement la citadelle. Il n'y eut pourtant pas moyen de ſi bien tromper les habitans, que ces meſmes feux jettez dans les eſcuries ne fiſſent paroiſtre les fuyans. D'abord la ville fond ſur eux, & Albuquerque conduiſant ſes troupes, ſon cheval tué ſous luy, a grand'peine de rejoindre ſes vaiſſeaux. On leve l'ancre en deſordre & avec frayeur; car les traits voloient de toutes parts: & on envoye des gens pour reconnoiſtre les paſſages les moins dangereux, de ſorte que comme le détroit à peine ſuffiſoit pour vn vaiſſeau, la retraite fut & dangereuſe & difficile. Toutefois il s'en tira & mouïlla vn peu plus loin de la ville pour y paſſer l'hyver.

CHAPITRE SEPTIESME.

Albuquerque reprend deux forts. Attaque courageuſement les vaiſſeaux d'Idalcan. Mort de ſon neveu. Retraite à Anchedive. Albuquerque reſtablit les affaires de Cocin. Reprend Goa. Pieté d'Albuquerque.

CE peril ſurmonté avec tant de peine fut ſuivi de pluſieurs autres diſgraces. Le lieu meſme leur faiſoit la guerre, en les pouſſant vers le rivage qui fait pluſieurs & divers angles importuns & dangereux. Enſuite il y avoit difficulté de faire eau au milieu de tant d'ennemis qui les entouroient de toutes parts. De ſorte que l'extréme ſoif les forçoit de boire de l'eau de la mer, en la faiſant déſaler comme l'on pouvoit. Enfin l'extréme beſoin de toute ſorte de proviſions de bouche les preſſoit ſi fort, qu'on mangeoit les chevaux du Roy, tuez & ſalez, que l'on diſtribuoit avec grande œconomie, & que les nautonniers & les ſoldats eſtoient reduits à manger des rats, & ces ſortes de corruptions animées. Quelques-vns meſme écorcherent les coffres, & aprés en avoir amoli le cuir par le feu & la coction en faiſoient de miſerables repas. Mais la plus preſſante des incommoditez eſtoit celle de l'artillerie des deux chaſteaux, qui ſans ceſſe donnoient tantoſt dans le flanc, tantoſt dans la prouë, & tantoſt dans la pouppe, de ſorte qu'il faloit à tous moments changer d'abri. Albuquerque croyant qu'il falut vſer de quelque audace Portugaiſe, conceut vn deſſein qui parut d'abord temeraire & douteux : mais dont l'evenement fait bien voir que les genereux efforts ſont de grandes reſſources dans les grandes extrémitez. Il y avoit dans les deux chaſteaux de fortes garniſons : mais leurs proſperitez & noſtre foibleſſe, leur faiſoient ſi fort negliger leur garde, & croire noſtre reduction ſi prompte & ſi aſſurée, qu'il n'y avoit ni ordre, ni guet, ni poſte, ni le nombre qu'il faloit. Cette negligence luy eſtant connuë, il détache de divers vaiſſeaux trois cents ſoldats : & quoique aſſez portez par eux-meſmes, & par le deſir de leur vengeance, il y adjouſte encore l'exhortation & les promeſſes : les

diviſe en deux ſous la conduite des plus vaillans Officiers, & les envoye attaquer les deux chaſteaux. Ces braves partent en ſilence, & trouvent les ennemis deſarmez & endormis. On les ſurprend, on les attaque lors qu'ils y penſoient le moins, & en divers endroits. Les Indiens étonnez de ce ſoudain deſordre, & ne ſçachant ce que c'eſtoit, comme des égarez de leur ſens ſont égorgez : quelques-vns ayant pris les armes veulent faire reſiſtance, mais eſtant auſſi-toſt repouſſez, on porte le meurtre & la guerre dans les portes & dans le rempart : & l'ennemi ne pouvant plus reſiſter à la vaillance Portugaiſe eſt contraint de fuir. Ainſi par vne glorieuſe audace, les noſtres quoique aſſiegez & comme bloquez, emportent en vne nuit deux chaſteaux, & encore (ce qui leur eſtoit plus important) toute l'artillerie ennemie. Cette braveure des Portugais effraya tellement Idalcan, que de peur d'vne entrepriſe auſſi hardie contre ſa propre teſte, il éloigna, à ce qu'on dit, ſa tante de la ville. Les Barbares ayant huilé & poiſſé des morceaux de bois & des faſcines, pour les rendre plus combuſtibles, & les laiſſer emporter à la mer vers nos vaiſſeaux, furent prevenus par Albuquerque qui envoye luy-meſme de ſes ſoldats pour y mettre le feu. Mais quoy qu'ils s'en approchent le plus ſecretement qu'ils peuvent, les corps de gardes & le guet eſtant vn peu plus exacts, les découvrent & courent deſſus avec quelques Brigantins. Le combat s'échauffe de part & d'autre : & le nombre d'ennemis prevalant oblige Albuquerque à envoyer Antoine Norognas pour ſoûtenir les ſiens, qui reçoit vn coup de fleche à la cuiſſe, dont il expira quelques jours aprés. Ce coup fut tres-ſenſible à Albuquerque, & la perte eſtoit également grande pour le public & pour ſon particulier. Son courage & ſa valeur promettoient infiniment à ſon Roy, qui ayant reconnû en luy tant de ſi belles parties, avoit approuvé le choix que Albuquerque avoit fait d'vn tel ſucceſſeur. Ce combat fut ſanglant, & ſur tout pour l'ennemi, dont il y en eut beaucoup plus de tuez que des noſtres : & c'eſtoit ſans doute vne glorieuſe victoire pour les Portugais, ſi la mort de Norognas ne l'euſt point traverſée. Enſuite de part & d'autre les ſoins & la crainte des embuches redoublerent durant quelques

jours. ce qui fatiguoit extrémement les noſtres, qui ne pouvant plus attendre les approches du printemps, ni les adouciſſements de mer, furent contraints par leurs extrémes beſoins de partir. Quelques vaiſſeaux furent perdus au paſſage: les autres s'eſtant mis à la voile allerent à Anchedive, où ils deſcendirent les malades qui eſtoient en grand nombre pour les rafraichir, & les reſtablir par les aliments, par la boiſſon, & par les beautez, & la temperature du climat.

Albuquerque eſtant arrivé à Cananor travaille à rafraiſchir ſa flote, & ſur l'aſſurance des richeſſes de Calecut, & apprenant qu'vn parent de Naubeador deſeſperé de la perte du Royaume de Cocin, ſe preparoit à de nouveaux remuëments il y alla, & ayant défait ou mis en fuite les troupes auxiliaires de Zamorin, il calma le Royaume, & dégagea le Roy noſtre allié de ſes nouvelles inquietudes. Dans ce meſme temps le Roy de Narſingue avec vne grande armée, attaque Taracol, capitale du Royaume de Sabaia. Auſſi-toſt Idalcan part, ayant laiſſé neuf mille ſoldats à Goa, & ayant fait de nouveaux dehors ſur la défiance qu'il avoit de la foibleſſe de ſes murs. D'vn autre coſté Albuquerque avoit toûjours vne extréme paſſion de reprendre Goa, quand il receut vne nouvelle & fraiche flote de dix vaiſſeaux, chargez de la fleur de la nobleſſe & de la jeuneſſe de Portugal. Avec ce renfort, & ayant purgé ſon armée de quelques turbulents qu'il renvoya en Portugal, il va droit à Onor. Il avoit trente-quatre vaiſſeaux, quinze cents ſoldats Portugais, & trois cents auxiliaires de Malabar. Là inſtruit de l'eſtat de Goa par Timoia, qui à cauſe du voiſinage n'en ignoroit rien, il reçoit encore de luy trois vaiſſeaux, & luy donne commiſſion de lever encore d'autres troupes. Cependant il ſe reſoût de commencer toûjours le ſiege avec les forces qu'il a. On ne peut pas nier qu'il n'y euſt de l'audace & de la gloire d'attaquer avec ſi peu de monde vne place ſi bien munie & ſi bien fortifiée. Mais ſi jamais le Ciel luy fut favorable ce fut en cette occaſion: car le ſouvenir de la derniere guerre avoit laiſſé tant de terreur aux habitans & aux voiſins: que quoy qu'ils euſſent abondamment de quoy ſe bien deffendre, ils manquoient pourtant de reſolution. Les

deux chaſteaux d'abord ſont abandonnez, la garniſon ne voulant point s'expoſer aux coups des Portugais. Enſuite Albuquerque malgré l'artillerie de la ville braquée de front directement contre ſes vaiſſeaux, ne laiſſe pas de deſcendre ſes troupes, &. d'attaquer tout d'vn temps la ville. Il emporte d'emblée les dehors, & les Mahometans ſe retirant dans la ville, les Portugais s'y jettent avec eux, & tuent tout ce qu'ils trouvent armez ou non. Le combat fut furieux à la citadelle, que quelques domeſtiques zelez pour leur Prince deffendent opiniaſtrement; mais eſtant tuez à la porte le reſte eſt bien-toſt mis en fuite. Les vns ſe precipitent des murailles, les autres preſſez juſques à la mer, ou ſont maſſacrez ſur le rivage, ou noyez ſous le poids de leurs armes, & de la douleur de leurs playes, ou la plus grande partie gagne les champs. Ainſi Albuquerque pour la ſeconde fois emporte heureuſement la ville le vingt-cinquiéme Novembre, jour conſacré au martyre de Sainte Catherine. La ville ainſi gagnée Timoia arriva auec trois mille hommes de pied, trop tard à l'égard du combat qui ne dura que ſix heures; mais aſſez-toſt pour purger ſa foy de toute ſorte de ſoupçon de perfidie. Et ſans doute que la providence de Dieu le permit ainſi, pour ne pas laiſſer partager l'honneur de la victoire des Chreſtiens avec des ſoldats Payens. Quelques ſoldats envoyez enſuite chercher les fuyars cachez, en firent vn nouveau carnage. Ainſi l'entiere conqueſte de Goa couſta la vie à prés de ſept mille barbares; & peut-eſtre (ce qui paroiſt incroyable) à quarante Chreſtiens.

Tous les ſoins d'Albuquerque n'alloient plus qu'à aſſurer ſa conqueſte à Emanuel. Ayant donc puni les auteurs de la revolte par leur exil, & par la proſcription de leurs biens, il impoſa à la ville le meſme tribut qu'elle payoit à Idalcan. Enſuite pour multiplier la jeuneſſe qui pouvoit renouveller ſes troupes, il fit baptizer quelques jeunes filles qu'il fit eſpouſer à des jeunes Portugais, & favoriſa en tout ce qu'il pût ces mariez. En meſme temps il travaille à la reſtauration des murs & de la citadelle, pour prevenir les dangers d'vne ſeconde guerre. Mais les Temples des Idoles eſtant employez à ces ouvrages, on trouva dans la muraille de

l'vn d'eux vne Croix d'airain, où pendoit noſtre Seigneur. Pour prouver aux nouveaux Heretiques qui font tant d'efforts pour exterminer les Images que les plus anciens Chreſtiens de ces nations les ont autrefois honorées. Ce fut à la verité vne ſenſible joye à Albuquerque, & à tous les gens de bien : & vn certain preſage que cette ville, & que ſon Egliſe ſeroient vn jour les principales de l'Inde. Auſſi-toſt cette meſme image purgée de ſes profanations avec beaucoup de larmes & de pompe, ſelon l'occaſion preſente, fut conſacrée dans vne Chapelle nouvellement baſtie par les Chreſtiens : & envoyée enſuite à Emanuel, qui preferoit de tels preſents à l'or & aux pierreries. Les Portugais toutefois ne ſe croyoient pas ſi vniquement redevables à cette ſainte image de leur derniere victoire, qui les avoit rendus maiſtres d'vne ſi grande ville ; mais encore au ſecours evident du ſaint Patron des Eſpagnes, ſe fondant ſur les vulgaires demandes que faiſoient les Barbares, touchant vn certain Capitaine qui portoit vne Croix rouge, & des armes ſi brillantes, & autour de qui tomboit ſi grand nombre des leurs morts, que les Mahometans furent contraints de ceder à celuy des ennemis quoy qu'inferieur. Noſtre General ne fut pas ingrat envers le Ciel de la faveur qu'il en avoit receuë. Car il conſacra dans le Convent de Palmula, de l'Ordre de S. Iacques dans le terroir de Liſbonne, vn bourdon doré, dont la poignée eſtoit enrichie de gros rubis & de perles. Vn chapeau de ſoye, orné de coquilles d'or & de perles, & quelques boules d'or percées, comme des marques des anciens pelerinages de ce grand Saint. Et en mourant il donna à l'Egliſe de ce meſme Saint à Compoſtelle en Galice, vne lampe avec vn fonds pour l'entretenir toûjours ardante. Environ ce temps-là, Emanuel envoya à Congo les Freres Bleux (comme les appellent les Portugais) accompagnez d'architectes & d'ouvriers, avec de tres-beaux ornements d'Egliſe, & vne aumoſne conſiderable pour faire leur voyage, afin d'y baſtir vne Egliſe au vray Dieu, d'inſtruire les habitans à la pieté, & de travailler à l'augmentation de l'Egliſe par le moyen des enfants baptizez. Le Superieur de cette famille Apoſtolique fut vn ſaint homme, appellé Iean

Iean Marian. Ils furent tous parfaitement bien receus par Alphonſe, Roy tres-ſaint, ſous la protection duquel ils travaillerent fort vtilement à l'avancement de la Religion Chreſtienne. Ainſi comme les ſemences de la parole de Dieu produiſoient tous les jours d'heureuſes moiſſons : le Roy prenoit ſoin d'y envoyer de temps en temps des ſupplémens.

Fin du quatriéme Livre.

LIVRE CINQVIESME.

CHAPITRE PREMIER.

Albuquerque allant en Arabie eſt pouſſé à Somatra. Chemin faiſant il prend quelques vaiſſeaux Indiens. Admirable vertu de l'os d'vn poiſſon appellé Cabi. Albuquerque ſe preſente à Malaca, y met le feu, obtient les Portugais eſclaves, & leur fait des conditions pour leur alliance & pour le commerce. Partage de ceux de Malaca. La guerre preferée aux conditions demandées. Détail de Malaca. Traité de paix ſecret avec Vtimut. Attaque de Malaca. Déroute des Indiens, honteuſe fuite du Roy de Panan. Malaca eſt priſe. Richeſſe de la ville. Les premiers ſoins pour la conſerver, ſont ceux du commerce. Il baſtit vne citadelle & fait divers reglements dans la ville.

ALBVQVERQVE s'eſtant ainſi rendu maiſtre de la ville de Goa, & ayant pourveû aux choſes neceſſaires pour s'en aſſurer la poſſeſſion, ne laiſſoit pas de ſouffrir diverſes inquietudes de ſes vaſtes deſirs qui l'engageoient tous les jours à de nouveaux projets. Il avoit à craindre d'vn coſté la jalouſie vniverſelle des nations voiſines: & qui oubliant leurs inteſtines diviſions pouvoient ſe reünir contre vn ennemi eſtranger & commun, & d'autant plus haïſſable qu'il eſtoit heureux & qu'il avoit reüſſi. De l'autre il faloit pourvoir aux artifices & aux conſeils de Zamorin, & des Sarraſins qui ne penſoient qu'aux ſeuls moyens de ruiner le Chriſtianiſme. Le danger que couroient les Chreſtiens eſclaves dans Soçotera, dans ce païs peu calme, & parmi des eſprits ſi farouches, ſe preſentoit à tous moments à ſa penſée. Il ſouffroit d'ailleurs vne extréme peine de l'affront receu à Malaca,

des peines qu'endurerent dans les fers des Mahometans les compagnons de Sequeria, dont meſme quelques-vns l'avoient autrefois obligé. Il ne laiſſoit pas de penſer aux moyens d'empeſcher la navigation des Arabes, de la Meque, & de l'Egypte. Mais plus que tout, ſon grand courage le ſollicitoit de n'avoir pas le démenti de ſa premiere entrepriſe, de ſa victoire interrompuë, d'vne ſi belle & ſi avantageuſe occaſion perduë, & de prendre enfin & d'emporter vne ſi grande ville. Le reſultat de toutes ſes grandes & diverſes penſées ſe termina pour le preſent à fortifier ſur la coſte de Malabar les places & les garniſons, contre les perpetuelles embuches du Roy de Calecut; pour prevenir les deſſeins & les violences des autres nations; & pour ſe les acquerir par douceur ou par crainte. Il reſpondit à divers Ambaſſadeurs que la reputation de la ſeconde priſe d'vne ſi grande & ſi puiſſante ville que Goa luy avoit attirez de toutes parts; Et fit pareiſtre dans ſes réponſes beaucoup de modeſtie & de majeſté tout enſemble. Il y adjouſta toutefois vne oſtentation extraordinaire par vn artifice loüable, & que l'occaſion deſiroit de ſa prudence. Car ainſi il eſtabliſſoit à la fois la reputation de ſes forces, de la foy, & de l'equité, & enſemble les richeſſes & la magnificence des Portugais.

Il envoya à Socotera Iacques Fernand (à qui on avoit donné par ſobriquet le nom de Bean) avec trois vaiſſeaux pour démolir & raſer le fort que Acuïgna y avoit fait conſtruire, & pour en retirer la garniſon, l'vn & l'autre eſtant de peu de conſequence. Il luy reſteit à ſe determiner pour vne des trois entrepriſes, ou pour Malaca, ou pour Ormus, ou pour l'Arabie. Mais ſes incertitudes furent reſoluës par des lettres qu'il receut de Portugal. Elles luy apportent ordre d'aller avec ſa flote en Arabie, & de reduire à ſes intentions le Roy d'Aden, ou de gré, ou de force. Que ſi cela ne luy reüſſiſſoit pas, qu'il reconnuſt & choiſiſt vn lieu où il puſt faire vn fort capable d'empeſcher le paſſage aux negocians Mahometans. Il equipe donc promptement vingt & trois vaiſſeaux, y fait monter huit cents ſoldats Portugais, ſix cents de Malabar, & fait voile vers la mer rouge. Les vents de l'Occident, & du Septentrion luy dreſſerent les premiers obſta-

cles. Il ſe deffendit quelque temps contre eux : mais craignant qu'vne reſiſtance plus opiniaſtrée ne devinſt trop dangereuſe, de l'avis de ſes Officiers il s'abandonna à eux, ſçachant qu'ils eſtoient favorables & heureux pour aller en Orient & au Midi. Mais pour en profiter encore davantage, il ſe reſout d'aller punir la perfidie de Mamud, & delivrer les eſclaves Portugais. Il fait donc tourner les voiles vers Malaca, & preſque par la meſme route que Sequeria aborde à Somatra. Là ayant renouvellé alliance avec les Rois de Pedir & de Pacen ; Il rencontre ſur la mer de Sincapur quelques vaiſſeaux Barbares, qu'il prend aprés toutefois vn rude combat. Il y arriva vne choſe aſſez particuliere. Naod-Beguea de Malaca, vn des conſpirateurs contre Sequeria, eſtoit dans vn de ces vaiſſeaux. Ayant eſté attaqué & accablé par les Portugais, il ſe deffendit aſſez longtemps valeureuſement, & receût pluſieurs coups dont il tomba, ſans toutefois qu'il ſortiſt jamais aucune goute de ſang de ſes plus larges playes. On le dépouïlle & on luy prend d'abord vn bracelet d'or, & auſſi-toſt comme d'vn vaſe rompu on voit s'écouler la vie & le ſang de toutes parts. L'admiration des Portugais les obligea d'en demander quelque raiſon aux eſclaves qu'ils avoient pris, qui leur apprirent qu'il y avoit dans ce bracelet l'os d'vn animal qui ſe voit à Siona, & que les habitans appellent Cabi, qui a cette vertu particuliere d'arreſter le ſang. Cét os eſtant envoyé en Portugal, perit avec beaucoup d'autres choſes precieuſes. Ainſi ce Barbare fut par ſa mort puni de ſa perfidie. Albuquerque prit cette rencontre pour vn agreable prelude de la guerre de Malaca, & il y alla deſcendre. Le bruit de ſon arrivée eſtant paſſé juſqu'à Mamud, aſſemble le plus qu'il peut de troupes & d'artillerie, dont l'artifice eſtoit déja commun. Zamorin luy avoit fait preſent d'vne tres-groſſe piece depuis peu, qui eſtoit la ſeule de ſon eſpece, car toutes les autres eſtoient petites.

Le Roy de Panen eſtoit pour lors à Malaca, & venoit d'eſpouſer la fille de Mamud. On avoit fait faire pour la pompe des nopces vne machine ambulatoire, ou vne eſpece de maiſon roulante ſur trente rouës. Elle eſtoit parée de ri-

ches tapiſſeries, & les principaux du Royaume devoient avec les mariez, parmi les danſes, les chants & les feſtins, courir & ſe monſtrer par toute la ville. Albuquerque mouille à la veuë de Malaca, & la peur ſaiſiſſant quelques vaiſſeaux marchands, leur fait taſcher de s'enfuir. Il les environne des ſiens, & les aſſure qu'il n'eſtoit point venu pour nuire à perſonne; mais ſeulement pour delivrer les Portugais qu'on retenoit injuſtement dans Malaca. Qu'il ſçaura bien maintenir ſon droit, & ſe faire accorder ſes demandes par les armes, ſi on ne luy rend ſes gens de bonne grace. Qu'il ne pretendoit pas engager aucun d'eux à cette guerre. Qu'ils en fuſſent ſeulement ſpectateurs tranquilles ſans entrer plus avant dans les perils. Que la choſe eſtant conſommée comme de fideles témoins de la valeur des Portugais, ils en publiaſſent la verité & la juſtice dans leurs païs & à leurs Rois. Ce trait d'equité aquit aux Portugais l'amitié de tous ces marchands effrayez. Et d'autant plus qu'outre la noirceur de leur derniere perfidie, la pluſpart d'eux eſtoient déja tres-irritez contre Mamud. Ce Tyran le lendemain envoye (comme il eſtoit nay tout artificiel) vn de ſes principaux courtiſans nommé Bandon, pour le ſaluër, & ſçavoir de luy quelles marchandiſes il pouvoit deſirer: qu'il feroit en ſorte que le Roy de Portugal reconnoiſtroit l'eſtat qu'il faiſoit de tous ſes deſirs. La reſponſe de noſtre General fut, que pour le preſent il ne vouloit aucunes marchandiſes: mais ſeulement les Portugais captifs, & ce qui avoit eſté pris à Sequeria. Que ces choſes luy ayant eſté de bonne foy accordées, on traiteroit enſuite des moyens & des conditions du commerce. Le Roy ſur cette reſponſe attendant ſes vaiſſeaux, taſche par des civilitez captieuſes, & par diverſes fineſſes, à tirer les choſes en longueur, afin qu'aprés l'arrivée de ſa flote il puſt attaquer pardevant & par derriere les Portugais, & les opprimer dans ſon port. Ainſi il elude toute ſorte d'execution, tantoſt rejettant la faute du dernier crime ſur quelques autres; tantoſt diſant que les priſonniers avoient rompu leurs fers & pris la fuite, & entaſſant ainſi menſonge ſur menſonge. Albuquerque retombe dans de nouvelles inquietudes. Il n'ignoroit pas les fineſſes du Tyran;

mais il avoit peine à laiſſer ſa premiere trahiſon & ſa ſeconde fureur impunies. Car d'vn coſté la douceur & les delais enfloient ſon inſolence ; d'autre part la force ou la perte pouvoit irriter la furie du Barbare, & expoſoit les pauvres captifs innocens (& dont quelques-vns luy eſtoient tres-chers) à de nouvelles cruautez. La reſolution ſe prend principalement ſur les avis ſecrets des priſonniers meſmes, de taſcher d'obtenir par le fer & par le feu ce que l'on refuſoit à de juſtes plaintes & à des prieres induës. Auſſi-toſt il commande deux cents hommes qui jettent le feu en divers endroits de la ville. Le vent & les matieres de ſoy tres-combuſtibles, font dans vn moment conſumer aux flammes quelques maiſons & quelques magaſins d'importance : & ces flammes errantes jettent la conſternation parmi le peuple, qui court au Tyran, & implore ſa protection ou ſa deffenſe. Ce Barbare intimidé renvoye auſſi-toſt les captifs au General, excuſant le mieux qu'il peut ſes retardements, & le priant de permettre qu'on éteigne l'incendie, & de vouloir entendre à la paix & à vne ferme alliance. Albuquerque ravi du retour des ſiens, qui mouroient tous les jours de crainte & de langueur, & en conſideration de leur liberté, laiſſe aux habitans celle de remedier à leur incendie, & pour ce qui concerne le commerce & l'alliance il reſpond : Que Mamud luy donnaſt vn lieu particulier dans la ville où il pûſt baſtir vn edifice aſſuré contre l'injure des temps & des habitans, ainſi que d'autres Rois de l'Inde l'avoient déja accordé au Roy Emanuel. Qu'il rendiſt ce qu'on avoit pris à Sequeria, du moins en juſte valeur, ſi les choſes eſtoient diſſipées, & qu'il eſtoit raiſonnable qu'il payaſt les frais de ſa flote, puiſque Mamud en eſtoit l'objet & la cauſe, qui par ſa faute avoit engagé les Portugais à cette dépenſe. Que ſi ces conditions n'eſtoient pas acceptées, les envoyez n'avoient que faire de revenir à ſes vaiſſeaux.

Mamud embarraſſé d'vne reſponſe ſi fiere aſſemble ſon Conſeil. Le dépit & la crainte partagent les eſprits. Les plus aviſez croyent qu'il faut ceder au temps, & racheter à quelque prix que ce ſoit les ſuites & les hazards d'vne dangereuſe guerre. Les braves au contraire, s'indignent contre cét

avis, comme eſtant injurieux à la dignité du Roy & à ceux de Malaca, de paroiſtre ſi effrayez à l'abord d'vn eſtranger & d'vn inconnû, ſuivi de ſi peu de monde, & qui ſous le pretexte de ſocieté leur offre le joug, & les jette dans vne tres-honteuſe & tres-cruelle ſervitude. Deux jeunes Princes, l'vn gendre du Roy de Panen, & l'autre appellé Alodin, fils de Mamud, eſtoient les auteurs de cét avis, tous deux d'vn eſprit bouïllant, & de ſang Royal. Ainſi le nombre ſe rangeant à eux, ou pour s'acquerir leur faveur, ou craignant leur pouvoir, entraiſna Mamud, quoique enclin à la paix dans l'avis de faire la guerre. Les Barbares commencent donc à ſonger à ſe bien deffendre, & ſe mettent dans le meilleur eſtat qu'ils peuvent pour repouſſer l'ennemi. Albuquerque ayant appris leur reſolution, remet à donner l'aſſaut au jour de S. Iacques, qui eſtoit le ſurlendemain. Malaca eſt vne ville maritime, que les bords aplanis rendent plus commode & dont la longueur eſt à peu prés d'vne lieuë. Vn ruiſſeau qui vient de l'Aſie interieure paſſe au milieu, qui croiſt plus ou moins ſelon la diverſité des Lunes, qui fait celle du flux & du reflux. Il y a deſſus vn pont fort bien baſti, qui facilite le commerce des deux coſtez. Les toits à la mode de l'Inde ſont de bois, & couverts de feuïlles & de rameaux pour les deffendre contre les pluyes. Il n'y avoit encore autour de la ville ni murs ni foſſez. Le peuple en eſt aſſez belliqueux, & aſſez conſideré parmi les voiſins: comme il y en a quantité il ſe glorifioit comme ceux de Sparte, de pouvoir ſervir de forts & de murailles à leur ville. Mamud avoit poſé confuſément quelques corps de garde en certains lieux plus dangereux. Et outre les autres endroits & les divers abords de la ville qu'il avoit fortifiez & rempli d'artillerie, il en avoit principalement chargé le pont. Il donne enſuite à ces deux enfans quelques troupes pour ſecourir lés quartiers preſſez; & luy outre les elephans chargez de leurs tours pleines de ſoldats pour intimider les ennemis, il ſe reſerve les ſecours eſtrangers & le reſte de la jeuneſſe. Raia Vtimut bien qu'il fiſt ſemblant d'offrir de bonne ſorte ſes forces à Mamud, ne laiſſoit pas, ſoit qu'il fuſt irrité contre luy, ſoit qu'il vouluſt pourvoir à ſa ſeureté, de negocier ſecretement

ſa paix avec les Portugais. Albuquerque ravi d'avoir affoibli d'autant ſon ennemi, & de luy avoir enlevé vn ſecours de cette importance, va reconnoiſtre la place & les deſſeins de Mamud, & trouve que le pont eſt le plus fort endroit de la ville, & qui comme vne citadelle voit & bat tous les autres endroits. Que s'il eſtoit pris il pourroit ſervir de fort aux ſiens, non ſeulement tres-commode à tout ce qu'on voudroit entreprendre ; mais vtile ſur tout, en ce qu'on pourroit ainſi empeſcher la communication des deux rivages, & leur mutuel ſecours où ils s'attendoient.

Ce jour conſacré par la naiſſance de ce grand Saint, Patron des Eſpagnes, eſtant arrivé, les Portugais font retentir de toutes parts le nom de S. Iacques : & bien qu'ils fuſſent preſque accablez de la grande quantité de boulets qui voloient en l'air de toutes parts, accouſtumez à de tels perils, ils ne laiſſent pas de mettre pied à terre en deux endroits differens. Iean Lima eſt commandé du coſté de la ville où eſtoient la Moſquée & le Palais du Roy. Albuquerque luy-meſme attaque l'autre coſté qui eſtoit la plus grande & la plus peuplée. Ils conviennent qu'ayant écarté les ennemis tous deux ſe rendront au pont : & l'ordre eſt donné en meſme temps à des barques chargées de quelque artillerie & de quelques ſoldats, de remonter juſqu'au pont afin de ravager tout autour, & d'avoir dequoi faire retraite ſi la neceſſité s'en rencontroit. Lima vn peu aprés eſtre deſcendu rencontre les troupes d'Alodin. Il les attaque ; mais à peine a-t-il donné les premiers coups qu'il ſe voit attaqué luy-meſme par derriere par Mamud, qui monté dans vne tour ſur vn elephant, accompagné de ſes gardes, eſtoit deuancé par deux autres équipez de la meſme ſorte, & ſuivi du reſte de ſes troupes. Les noſtres embarraſſez dans vn danger impreveû, ne laiſſerent pas d'avoir de la preſence & de la reſolution. Ayant diſpoſé quelques Portugais pour s'oppoſer à Alodin. Luy-meſme va affronter en bon ordre Mamud avec vne troupe de braves : & oppoſant l'adreſſe à la force, fait ſemblant de ſe laiſſer enfoncer pour pouvoir aprés aborder ces animaux par les flancs. Ainſi ils ſont battus & bleſſez d'vne greſle de traits, qui tirez de prés portent tous leur coup & la mort.

mort. L'elephant du Roy abatu le premier, jette & foule aux pieds toute ſa charge. Et les autres ainſi détournez prennent ſoudainement la fuite & ſe ruent ſur les leurs, où aprés quelque ravage ils ne jettent pas ſeulement le deſordre dans les rangs, mais encore les mettent en déroute. Mamud voyant le peril ſaute de ſa tour à terre bleſſé & à peine porté dans vn lieu de ſeureté. Alodin ne pût pas non plus ſoûtenir longtemps les efforts de l'autre troupe. Albuquerque d'ailleurs s'eſtoit déja ſaiſi du pont. Là les vns & les autres eſtant de concert accourus, les noſtres ſe retranchent d'vn coſté du pont avec quelques materiaux, quelques tonneaux, & quelque ſorte de rempart qu'ils élevent comme ils peuvent. Mais des fleches empoiſonnées dont l'ennemi ſe ſervoit, empeſcherent que les Portugais ne fiſſent les meſmes retranchements à l'autre bout du pont. La faim & la laſſitude de nos ſoldats, qui avoient combatu depuis le matin juſqu'à l'aprés midi, les accabloient & les rendoient preſque incapables de porter leurs armes. Albuquerque croyant avoir aſſez taſté les forces de l'ennemi, & fait aſſez de progrés pour pretendre à vne plus pleine victoire, par l'avis de ſon Conſeil fait ſonner la retraite: & pour rendre inutiles les travaux qu'ils avoient faits avec tant de peine, ils y mettent le feu. Cét element exceda ſes ordres, prit aux maiſons voiſines du pont, à quelques magaſins, & à cette nuptiale & Royale machine dont nous avons parlé. Il y eut grand nombre d'ennemis tuez; quelques-vns des noſtres y demeurerent & pluſieurs y furent bleſſez.

Le Roy de Panen étonné de l'audace des Portugais, & ſe défiant de la foibleſſe de ceux de Malaca, ſous pretexte d'aller querir du ſecours, ayant quitté ſon beau-pere & ſa femme, s'enfuit dans ſa maiſon & n'en revint plus. Mamud encore que bleſſé ne ſonge toutefois plus à la paix, & redouble les corps de garde ſur les remparts & ſur les poſtes avantageux, & aſſure le pont par vn renfort de bonnes troupes. Il ſeme le chemin qui ſembloit ouvert aux Portugais pour aller au Palais & au Temple de Mahomet, de buiſſons infectez & d'eſpines empoiſonnées: & en mine vne partie qu'il remplit de poudre pour faire ſauter en l'air & perir les Por-

tugais. Mais Albuquerque ayant conceû de grandes eſperances de ce premier combat, donne du repos pour quelques jours à ſes ſoldats & à ſes bleſſez. Cependant il fait faire vn vaiſſeau à l'Indienne, tres-haut & lambriſſé par le dehors de matelats & de couvertures pour amortir les coups de l'artillerie ennemie, & le munit de toute ſorte d'armes. Cette machine achevée, il y monte Antoine Abrez, homme de grand courage, avec vne troupe d'élite, qui ayant obſervé la nouvelle Lune que le flux eſt plus violent, & malgré toutes les reſiſtences de l'ennemi applique ſa machine au port. Albuquerque d'vn autre coſté parmi vne greſle de traits, & les foudres de l'artillerie, deſcend courageuſement à terre, prend le chemin dont nous avons parlé, & couroit à ſa perte viſible, paſſant ſur ces mines où Mamud alloit faire mettre le feu, & dont il attendoit de voir en l'air par ces puiſſantes ouvertures de la terre tout ce bataillon de Portugais qui venoit à luy. Mais par vne grace particuliere les noſtres en ayant eſté advertis, font demi tour à gauche & attaquent par le flanc l'ennemi. Le combat fut pendant quelque temps incertain, tandis que l'ennemi ſe tint ſerré dans ſes rangs: & ſongeant qu'ils deffendent la cauſe de leurs Dieux & de leurs foyers, ils combattent de toute leur force. La foible multitude qui n'a pû aller au combat ne laiſſe pas de combatre de deſſus les toits & par les feneſtres. Mais enfin les noſtres ayant redoublé leurs cris & leurs coups, & s'eſtant avancez encore plus audacieuſement, les Barbares commencerent à laſcher le pied, & enſuite à tourner le dos. Nos ſoldats vont de ce pas au Temple, y tuënt ou en chaſſent les gardes, s'en ſaiſiſſent & y laiſſent garniſon. Albuquerque craignant les embuches deſiſte de pourſuivre l'ennemi: & va droit au port pour empeſcher le ſecours de ceux de Malaca. Mais il le trouva pris par l'inſigne valeur d'Abrez qui en avoit déja chaſſé la garniſon, & y trouve le meſme appareil d'artillerie qu'il y avoit déja remarqué dés le premier combat. Il met deux bons corps de garde aux deux bouts du pont. Et ayant tendu des voiles de navire ſur leurs teſtes pour parer les coups de fleches & les rayons du Soleil tres-ardent, il conſume tout le jour à s'y fortifier. Il éleve des

deux coſtez vne eſpece de rempart de pluſieurs cuves pleines de terre & jointes enſemble, & il ſe reſerve ainſi des iſſuës du pont libres pour deſcendre dans les barques qu'il fait diſpoſer tout autour, & qui deffendoit & le front & le flanc des remparts. Ainſi ſe paſſa cette journée.

Le lendemain les Portugais ſe diſpoſent à chaſſer les reſtes de ces infideles, & vont pour attaquer le Palais. Mais ils n'y trouvent que les murailles. Mamud avoit pris tout ce qu'il y avoit de plus precieux, & s'eſtoit retiré avec peu des ſiens dans les montagnes voiſines & dans les bois du païs. Là aprés avoir fait ſes imprecations contre Alodin & les autres auteurs de la guerre, il mourut de dépit & de douleur d'avoir perdu ſa ville capitale. Ce jeune Prince ayant pris vne autre route, & ayant taſché de rallier comme il pouvoit les fuyars & de tenter vn ſecond combat, il eſt encore batu, & s'enfuit dans l'Iſle de Bintan, & dans la ville de meſme nom, qui eſt dans le Sincapur, où ayant par adreſſe chaſſé le Gouverneur, il munit la place de bons forts & de bons baſtions, bien qu'elle fuſt déja tres-forte de ſa ſituation. Cependant la ville de Malaca eſtant purgée de tous ſes ſoldats eſt abandonnée au pillage des Portugais. On peut juger des richeſſes de cette ville, par la cinquiéme partie du butin qui appartenoit au Roy, qui a eſté rachetée par les marchands deux cents mille eſcus d'or, ſans y comprendre ce que les marchands peuvent en avoir détourné, ou ce que les ſoldats en ont retenu & caché. Albuquerque enſuite tourna ſes ſoins à la conſervation de ſa conqueſte. Il rappella d'abord les marchands que la crainte avoit chaſſez, ou qu'elle empeſcheit de venir à Malaca, leur promit toutes ſortes de faveurs, vſa envers eux avec grande bonté, & leur garda toute la foy imaginable. Ainſi cette place eut bien-toſt recouvré ſa reputation & reſtabli ſon commerce. On conſacra enſuite des meſmes pierres qui avoient ſervi à la pompe & à la magnificence des anciens Rois, vn Temple à la memoire de la ſalutation de l'Ange: dont le myſtere eſtoit en ſinguliere veneration à Albuquerque; & ayant choiſi vn lieu propre pour vne citadelle, il en fit baſtir vne où il laiſſa vne bonne & forte garniſon ſous la conduite de Rodrigue Paralino. On

regla pareillement les divers droits & les tributs : & on y eſtablit certains Fermiers & certains Controolleurs. Il fit Vtimut Iuge des differens contre les Mahometans : & entre les eſtrangers & les habitans Ninachet, citoyen nay de Malaca meſme, qui avoit pris ſoin des priſonniers Portugais, & en avoit rendu d'autres auſſi obligeans à Albuquerque dans le temps de la priſe de Malaca.

CHAPITRE SECOND.

Albuquerque reçoit des congratulations, & fait des alliances de tous coſtez. Il envoye Abrez aux Moluques. Supplice d'Vtimut & de ſon fils. Deſſein d'Idalcan ſur Goa. Deſertion de quelques Portugais. Retour à l'Egliſe d'vn renegat. Abondance & rafraichiſſemens viennent de toutes parts avec la belle ſaiſon. Andrad eſt laiſſé pour veiller ſur tout le Sincapur. Affreuſe tempeſte prés de Somatra. Peril d'Albuquerque, & perte des ſiens.

ALBVQVERQVE ne manqua point de faire ſçavoir ſes ſuccés au Roy de Sian. Il luy eſcrivit ſon heureuſe victoire contre Mamud, & la priſe de Malaca. Ce Roy luy en ayant fait des compliments & des congratulations, le pria de le recevoir parmi les alliez des Portugais. De toutes parts il vint à noſtre General des Ambaſſadeurs & des preſents : meſme des païs les plus éloignez. Il recevoit des Orateurs & des Supplians, que la reputation & la valeur des Portugais avoit attirez, & qui deſiroient entrer dans leur alliance, & luy rendre des civilitez. Mais ce grand homme ne ſe laiſſoit pas enteſter à ces encens. Il envoya Antoine Abrez, homme de tres-grand cœur, qui avoit grande intelligence de la mer, & dont nous avons déja parlé, pour reconnoiſtre les Iſles de Banda & des Moluques, dont la fertilité & les richeſſes avoient tant fait de bruit à ſes oreilles. Cependant Vtimut mépriſant le petit nombre des noſtres, conceût quelque penſée d'vſurper l'autorité, & en traita en ſecret avec Alodin. Toute-

fois ſes lettres furent ſurpriſes, dont il fut convaincu, & enſuite publiquement decapité avec ſon fils qui eſtoit ſon complice. Le lieu du ſupplice fut le meſme endroit qui avoit eſté preparé pour le funeſte banquet de Sequeria : & l'execution en fut faite nonobſtant ſon grand âge (car il eſtoit octogenaire) & les inſtantes prieres de ſa femme, qui offroit pour leur vie la valeur de cent mille eſcus d'or. Vne autre perfidie ne fut pas plus heureuſe à Goa. Idalcan croyant ſe beaucoup prevaloir de l'abſence d'Albuquerque, & de ſurprendre la ville, y avoit envoyé de grands Capitaines avec vne armée tres-conſiderable, & s'eſtoit cependant arreſté à la guerre de Narſingue. Ces braves à la faveur des baſſes marées qu'ils paſſerent en pluſieurs endroits, eurent bien-toſt & aiſément pris toute l'Iſle & tout ce qui en dépend. Mais la ville interrompit le cours de leur ſuccés; car ils en furent repouſſez pluſieurs fois, avec perte & avec ignominie : de ſorte qu'ils furent contraints de former vn ſiege. Déja les accez en eſtoient ſaiſis par les Barbares, & outre qu'ils avoient en divers endroits creuſé des foſſez, ou élevé des remparts ; ils avoient meſme fait vn fort du coſté des guez Meridionaux, qui du nom du bourg là meſme ſitué, eſt encore aujourd'huy appellé Beneſtarin. Tous ces travaux cauſerent de grands beſoins dans la ville ; & y attirerent la famine & tant d'autres incommoditez, que la pluſpart des Portugais (les vns en comptent ſoixante & dix, & les autres dix-neuf) ſe jetterent dans le camp des Mahometans, & renoncerent en meſme temps à la foy qu'ils devoient à Ieſus Chriſt, & à celle qu'ils devoient à leur Prince.

Il ſe fit en revanche vne belle & loüable action en ce meſme temps. Vn certain Iean Machiado, exilé de Portugal comme j'ay déja dit, eſtoit dans les troupes d'Idalcan, & y ſervoit en habit de Ture. Il s'eſtoit acquis beaucoup de gloire, & la reputation d'avoir beaucoup de prudence & de courage. Cette opinion l'éleva dans les plus belles charges de la Milice, & luy donna l'entrée dans les Conſeils les plus importans. Toutefois dans toutes les guerres qui ſe pouvoient faire contre les Chreſtiens, il rendoit tous les offices poſſibles & ſecrets aux noſtres. Sa grande autorité luy rendoit

ces petits ſervices aiſez. Il eut donc pitié de ces transfuges, & de cét aveuglement qui les avoit fait preferer aux clartez eternelles quelques moments trompeurs & paſſagers de la lumiere temporelle. Il ſe reſolut de les ramener au bon parti par des diſcours, & meſme par ſon exemple & par ſes actions. Il avoit deux enfans que luy-meſme avoit baptizez dans les formes du Chriſtaniſme. Comme il eſtoit peu informé de l'innocente ſeverité des ſaintes loix, par vn zele mal dirigé il égorge de nuit ſes deux enfans, de peur que ſe voyant abandonné de leur pere ils ne ſuccombaſſent ſous la ſenſualité ou ſous les appas du Mahometaniſme, & qu'ils n'y fuſſent élevez. Si-toſt qu'il eſt jour il conduit ces transfuges dans vn lieu écarté du camp & proche de la ville, ſous pretexte d'vne promenade & d'vn divertiſſement. Là il declare qu'il eſt Chreſtien, & jettant l'habit Turc leur remonſtre l'inconſtante & courte durée de noſtre mortalité, & l'eternité des recompenſes & des peines de l'autre vie. Enſuite avec vne chaleur & vne vehemence incroyable, il les exhorte de rentrer avec luy dans la ville, qu'ils ſe reüniſſent à l'Egliſe & aux Chreſtiens, & que s'appuyant ſur les bontez de Dieu ils mépriſaſſent les incommoditez corporelles pour des biens ſpirituels. Cependant ces laſches deſerteurs écoutant à peine ces ſalutaires avis, & obſtinez dans leur erreur retournent au camp des infideles. Machiado ne pût eſtre détourné par la peur de la faim, des ſupplices, ou de la priſe de la ville, de rentrer dans la ville avec les captifs ſur la ſimple parole des noſtres. Cette ſurprenante converſion n'apporta pas ſeulement aux aſſiegez vne grande joye; mais encore vne certaine confiance au menu peuple. Car les vns & les autres s'imaginoient qu'vne telle penſée n'avoit point eſté inſpirée vainement à vn tel homme dans vne ſi miſerable conjoncture des temps. Qu'il y avoit du myſtere & de la Divinité à quiter de ſi conſiderables avantages, & vne glorieuſe abondance pour vne étroite priſon & pour vne preſſante neceſſité. Ce raiſonnement ſe rencontra juſte. Car l'hyver commençant à s'adoucir, les proviſions vinrent de toutes parts, & ils receurent meſme de Portugal des vaiſſeaux & des ſoldats tout frais, qui non ſeulement reparerent tous les beſoins des noſtres; mais

en augmenterent encore ſi fort les forces & le courage, que faiſant tous les jours de nouvelles ſorties ils paroiſſoient plûtoſt aſſiegeans qu'aſſiegez.

Albuquerque ayant paſſé l'année entiere à regler toutes choſes à Malaca, il y laiſſa Fernand Petreie Andrado, homme de grand cœur & de grand jugement, avec des vaiſſeaux pour prendre garde à tout ce qui ſe paſſeroit ſur la mer Sincapurane; & l'eſtat de l'Inde citerieure luy donnant quelque inquietude, il fit voile vers Malabar avec le reſte de ſa flote. Son depart cauſa beaucoup de douleur à ceux de Malaca, qui euſſent bien deſiré retenir vn ſi grand homme pour les proteger contre leurs voiſins & leurs ennemis. A peine fut-il à la veuë de Pacen, vne des coſtes de Somatra, qu'vne affreuſe & ſoudaine tempeſte emporte & briſe le vaiſſeau d'Albuquerque contre des rochers, & abiſme preſque en meſme temps vne partie des autres. Vne grande partie des hommes fut noyée, l'autre jettée ſur divers bords. Les plus precieux preſents des Rois, & les dépouïlles de Malaca y periront. Tout ce que les nautonniers purent faire, fut de prendre le General dans vn eſquif & de le ſauver du naufrage, en meſme temps que luy-meſme ſoûtenoit en ſes bras vn jeune homme qu'il voyoit en peril. Il aſſemble toutefois le reſte de ſon naufrage & va droit à Cocin.

CHAPITRE TROISIESME.

Religion du Pere Laures pour ſa parole. Separation des habitations des fideles & des Payens à Cocin. Ioye extréme à Goa de la venuë d'Albuquerque. Les Barbares chaſſez de Beneſtarin. Punition de quelques renegats rendus. Action de grace pour le ſalut du General. Proceſſion publique pour l'entier recouvrement de l'Iſle ſur les infideles. Zamorin, Idalcan, le Roy des Maldives, celuy d'Ethiopie, envoyent divers Ambaſſadeurs à Albuquerque pour demander l'alliance avec les Portugais. Mathieu envoyé en Portugal.

IL fut ravi d'y trouver contre ſon attente ceux qui au retour de Socotera avoient échoüé comme nous avons dit, ſur la coſte de Cambaia, & avoient eſté conduits au Roy comme eſclaves. Ils eſtoient à la verité redevables de leur liberté au Pere Antoine Laures de l'Ordre de S. François: Car aprés avoir ſouffert long-temps les rigueurs de leur ſervitude ſans apprendre aucune nouvelle de ceux qui pouvoient les racheter, ils s'adviſerent d'envoyer pour tous ce bon Pere à Goa pour negocier leur liberté, à condition toutefois que s'il ne pouvoit l'obtenir il reviendroit de bonne foy. Il ne laiſſa pour garand de ſa parole & pour l'aſſurance de ſon retour que ſa ceinture: comme eſtant ſi étroitement lié à ſa ſainte profeſſion, que la peine de la captivité n'eſtoit pas capable de luy faire rompre des ſerments jurez ſur de ſi ſaints gages. Eſtant arrivé à Goa, & le General eſtant abſent il ne pût rien obtenir de ſes Lieutenants. Si bien que ce ſaint homme en tout religieux à ſa parole & à ſes compagnons, retourna comme il avoit promis à Cambaia. Cette genereuſe action fut tellement eſtimée du Roy & des principaux de ſa Cour, qu'il renvoya auſſi-toſt tous les Portugais ſans aucune rançon, meſme avec des preſents & quelques commoditez. Mais la haute vertu de ce bon Pere ne fut pas bornée

à ce ſeul effet : Elle répandit par tout & tres-vtilement vne grande reputation de la probité des Portugais. D'où l'on peut conclure qu'outre l'obligation de la conſcience & du devoir il n'eſt rien de ſi avantageux, meſme pour la fortune & pour la gloire, que la fermeté de la foy & que la religion de la parole.

Il y avoit lors à Cocin vn grand deſordre, & pour les affaires, & pour l'habitation, auparavant qu'on y eut baſti vne ville pour les Portugais comme il y en a à preſent. Car les Mahometans & les Idolatres meſlez avec les Chreſtiens, ſous les meſmes maiſons cauſoient vn ſecond meſlange d'hommes & de femmes, qui cauſoit de grands crimes & de perpetuels abus. Albuquerque voulut remedier à ce deſordre, & obtint du Roy Naubeador qu'il luy marquaſt vn eſpace entre la ville & la demeure des Portugais. Enſuite il fit ordonner ſous peine de la vie à tous ceux qui n'eſtoient point Chreſtiens de déloger du quartier des Portugais. Cela ne ſervit pas ſeulement à mieux eſtablir les logements des noſtres, mais meſme à augmenter le nombre des fideles. Car aprés cét Edit il y eut environ quatre cents Payens qui ayant renoncé aux idoles, embraſſerent la Religion Chreſtienne. Aprés les avoir extrémement bien receus, Albuquerque alla à Goa qu'il remplit d'vne nouvelle joye, y arrivant en ſanté aprés avoir paſſé pour mort. Son arrivée ſe fit bien-toſt ſentir aux ennemis, & les Portugais ſe camperent devant Beneſtarin. Aprés quelques coups de fleches tirez de part & d'autre, vne volée de canon met en pieces vn ſoldat qui parloit à Albuquerque, dont ce General eſt tout enſanglanté. Ce peril l'obligea d'en rendre des graces particulieres à la Sainte Vierge, & pour en faire durer plus long-temps ſa reconnoiſſance, il fit enchaſſer le boulet dans de l'argent, orné de pierreries & de perles, & poſer dans ſon celebre * Temple qui eſt dans l'ancien Portugal. Mais ce danger ne le rendit pas moins courageux qu'à ſon accouſtumée : & par de nouveaux travaux & de nouvelles attaques, il preſſa ſi vivement les ennemis enfermez dans leurs murailles, que le Gouverneur du fort Roſtomac, & les Turcs qui eſtoient en garniſon commencerent à ſonger à ſe rendre. Si bien qu'aprés eſtre convenus de laiſſer leurs vaiſſeaux, leur artillerie, & les transfuges, ils ſortirent

* *D'aguanolopes.*

de Beneſtarin avec le reſte de leur equipage. Si-toſt qu'Albuquerque ſe fut rendu maiſtre du chaſteau, & qu'il y eut fait entrer de ſes ſoldats, il prit ſoin d'en faire reparer les breſches. S'eſtant laiſſé vaincre à la pitié & à la priere de ſes amis, il donna la vie à ces infames deſerteurs; mais pour leur peine il adjouſta vne exemplaire & plus cuiſante circonciſion à la ſuperſtitieuſe qu'ils avoient eſſuyée tout recemment pour entrer dans le Mahometaniſme. Car il leur fit couper les oreilles, le nez, & la main droite, & le pouce de la gauche, & les promener ainſi mutilez par les carrefours, pour les punir encore par la moquerie des enfans & des ſpectateurs: Et pour abolir comme il pourroit la memoire d'vn ſi grand crime, il renvoya cette meſme année ces laſches malheureux en Portugal. Il ordonna vne Proceſſion ſolemnelle pour rendre graces de l'heureuſe liberté de l'Iſle, & pour l'entiere expulſion des ennemis. Les Portugais Eccleſiaſtiques & laïques allerent ainſi devotement au Temple de la Sainte Vierge. Il fit encore vn hoſpital pour les pauvres ou malades ou bleſſez.

Ces grands ſuccés reduiſirent enfin Zamorin à vouloir la paix, à la demander par ſes Ambaſſadeurs à Albuquerque, & à luy offrir vn lieu à Calecut pour y baſtir tel fort qu'il deſireroit. Vn Roy de quelques Iſles des Maldives (le nombre en eſt auſſi grand qu'admirable, & elles ne ſont guere éloignées du Cap de Cori vers le Midi) vn Roy, dis-je, ſe rendit volontairement tributaire d'Emanuel. Ainſi pluſieurs autres Rois vinrent faire des preſents & des compliments à Albuquerque. Idalcan meſme envoya ces Ambaſſadeurs pour traiter de paix avec luy, ce qu'il obtint à des conditions raiſonnables. La renommée paſſa juſqu'aux Abiſſins & aux Rois d'Egypte, qui témoignerent à leur tour des empreſſements de faire alliance avec le Portugal. Aprés la mort de Nahu, David ſon fils jeune homme, & qui avoit par conſequent beſoin de Tuteur, avoit pris les reſnes de l'Empire ſous la tutelle d'Helene ſa mere, femme d'vn courage tout viril. Elle choiſit donc pour cette ambaſſade deux hommes d'vne prudence ſinguliere & d'vne probité connuë. L'vn s'appelloit Mathieu Armenien, & l'autre eſtoit vn des plus grands Seigneurs des Abyſſins. Pour rendre plus étroits les neuds de

leur amitié, elle les charge d'vn morceau de la ſacrée Croix de Noſtre-Seigneur, pour en faire preſent à Emanuel. Albuquerque apprenant l'arrivée de ce Mathieu, qui devoit paſſer avec luy en Portugal, & le preſent dont il eſtoit porteur, le reçoit avec toute la civilité poſſible, & tout le reſpect dû à ſes ſaintes reliques. Et aprés l'avoir particulierement recommandé aux pilotes, il l'envoye en Portugal.

CHAPITRE QVATRIESME.

Le Roy de Congo envoye ſon fils en Portugal, qui eſt bien receû à Rome. Nouveaux troubles à Malaca. Victoire des Prrtugais. Conſtance d'vn Canonier. Quitir chaſſé de l'Iſle. Autre victoire d'Andrade ſur Lacſaman. Autre ſur Onus. Trahiſon heureuſement avortée. Raretez de l'Iſle de Banda. Mort d'Abrez. Diſgrace de Serran heureuſement terminée. Les Portugais appellez par le Roy de Ternat contre les Tidoriens.

PRESQVE en meſme temps Alphonſe, Roy de Congo, par les frequentes exhortations d'Emanuel, avoit envoyé en Portugal Henry ſon fils avec quelque Nobleſſe du païs pour l'acompagner. Ils y avoient eſté bien traitez & comme élevez, & furent de là par vne ſainte curioſité juſqu'à Rome. Ils y furent receus avec d'autant plus de joye que l'éloignement de leur païs ſembloit augmenter le merite de leur voyage, & ils y rendirent de profonds reſpects à ce Vicaire General & viſible ſur terre de ce Chef & de ce premier Pontife inviſible qui eſt au Ciel. Toutefois lors que tant de Princes deputent des Ambaſſadeurs, & font des traitez de paix: la viciſſitude des choſes ſuſcite à Malaca de nouveaux mouvements ſoudains & dangereux. Il y avoit vn eſtranger appellé Quitir, homme riche mais inquiet. Il avoit épouſé la fille d'Vtimut Raie, que ſa femme deſeſperée de n'avoir pû obtenir la vie de ſon mari & de ſon fils, luy avoit accordée ſeulement à cette condition qu'il auroit ſoin de ſa vengeance, &

qu'il feroit vne guerre immortelle aux Portugais. Il aſſemble donc ſourdement des ſoldats & ſes amis & ſes redevables, dont ſe voyant avoir vn grand nombre, il vient quelques jours aprés ſe camper devant la ville. De là il fait de ſecretes incurſions ſur les garniſons Portugaiſes, y tuë des ſoldats, fait quelques priſonniers, & jette toute la ville en alarme & en deſordre. Mais ſon audace ne demeura pas longtemps impunie. Car les Portugais ayant ſurpris & attaqué ſon camp par divers endroits, gagnent ſes retranchements, franchiſſent les barrieres, & aprés vn horrible carnage chaſſent les Barbares tremblants dans l'épaiſſeur des bois. Ils diſpoſent enſuite des corps de garde par tout autour du camp pour en rendre le pillage aſſuré contre toute ſorte d'embuches. Dans cette rencontre vn Chreſtien captif donna de glorieux & exemplaires marques de ſa conſtance & de ſa foy. Comme il eſtoit tres-expert canonier, il fut commandé de braquer vne piece contre les noſtres, & menacé de mort s'il n'obeïſſoit. Mais tout aſſuré & tout intrepide, il refuſe courageuſement ſa main & preſente hardiment ſa teſte : & aimant mieux perdre ſa vie pour l'intereſt de la cauſe du Ciel, que donner la mort à quelques Chreſtiens pour ſauver ſa miſerable vie. Quitir cependant ne laiſſoit pas aprés avoir reparé comme il pût ſon premier debris, de recommencer la guerre, & de poſter ſes gens en divers endroits, d'où par des perpetuelles courſes & par ſes pilleries, il incommodoit extrémement la ville & tous les lieux d'alentour. Les Portugais y furent avec quelques vaiſſeaux pour l'en chaſſer. Eſtant deſcendus & s'abandonnant vn peu trop à leur courage, ils ſe precipitent inconſiderément dans les embuches, & y perdent quelques-vns de leurs plus braves ſoldats. Mais enfin ayant receû de nouveaux renforts de Goa, on retourne à l'aſſaut, & non ſeulement on force le camp de Quitir ; mais on le chaſſe de l'Iſle avec ignominie.

Cette victoire de terre fut accompagnée d'vne autre ſur mer. Car Lacſaman, General de la flote de Mamud, ayant voulu ſecourir Quitir fut défait par Andrade, & tout honteux de ſa déroute, alla échouer dans l'embouchure du fleuve Müar. Ces inquietudes diſſipées furent ſuivies d'vn dan-

ger beaucoup plus grand pour les Portugais : qui cependant par la bonté du Ciel ne fut funeſte qu'aux ennemis. Il eſt deux Iſles de Iava au delà de Somatra du coſté du Midi (l'vne eſt appellée Majeure, & l'autre Mineure) le terroir eſt auſſi fertile que celuy de Somatra ; mais l'eſprit des habitans eſt plus farouche. La coſte maritime de la Majeure eſtoit ſous la puiſſance d'Onus Sarraſin & homme puiſſant en hommes, en armes, & en toute ſorte de munitions de guerre. Ce Tyran avoit levé vne puiſſante flote, il y avoit long-temps, contre Mamud ; mais avec vn ſecret deſſein & vne diſſimulation ſurprenante. Pour ne la point laiſſer inutile, bien que ſon ennemi fuſt chaſſé & vaincu, il ſe reſoût de l'employer contre les vainqueurs. Ce deſſein ne fut pas ignoré des Portugais, qui avec ſeize vaiſſeaux vont courageuſement à la rencontre du Barbare. On ſe bat, & on opiniaſtre de part & d'autre le combat durant deux jours : mais enfin Onus aprés avoir perdu vne bonne partie de ſes vaiſſeaux s'enfuit honteuſement dans ſon port. Cette victoire couſta aux ennemis la vie de huit mille hommes que le fer ou le feu, ou les eaux luy ravirent. Les Portugais en furent quites à meilleur compte, & n'y perdirent qu'environ trente des leurs ; mais il eſt vray que grand nombre des noſtres furent bleſſez. De ſorte qu'en peu de temps les Portugais emporterent beaucoup d'inſignes victoires, & enſemble vne grande reputation de valeur & de conduite dans leur façon de faire la guerre. Cependant tant de ſi grands & ſi heureux exploits contre les ennemis eſtrangers penſerent eſtre ternis & ruinez par vn crime domeſtique. Il y avoit vn nommé Maxelis, nay à Bengala, qui avoit contracté vne amitié particuliere avec quelques-vns de la garniſon Portugaiſe, qui gardoit la citadelle de Malaca, & ſous pretexte d'vne pareille affection il s'eſtoit rendu extrémement familier avec Alphonſe Perſonne, Intendant des finances. Cét Indien ſe laiſſa tenter aux promeſſes d'Alodin Roy de Bintan, qui taſchoit par toute ſorte d'artifices de ſurprendre la citadelle de Malaca. Ils conviennent donc d'introduire quantité de ſoldats en habit de marchands, qui dans cette foule de monde ſe pouvoient aiſément cacher. Maxelis les ayant diſtribuez aux lieux qu'il avoit ju-

gé les plus propres pour ſon deſſein, ſe preſente ſelon ſa couſtume & eſt bien receu dans la citadelle. Aprés le premier ſalut, & les compliments mutuels eſtant faits & finis, Alphonſe ſe tournant ſur le coſté, eſtoit couché ſur ſon lict pour y prendre le repos d'aprés midi, quand ce traiſtre luy porte vn grand coup par derriere, & court à la porte pour s'en ſaiſir. Alphonſe qui avoit du courage & de la force, ſaute du lict & le previent, & ayant tout bleſſé qu'il eſt, crié aux armes & adverti les ſiens meurt en deffendant glorieuſement ſon poſte. Les ſoldats accourus repouſſent vigoureuſement les Barbares qui s'approchoient des murs: & Maxelis aprés vne opiniaſtrée deffenſe, percé de coups eſt miſerablement maſſacré. Ainſi par la grace de Dieu & la haute vertu du Queſteur, la citadelle & la ville furent ſauvées. Et la paix enſuite fut accordée aux inſtantes prieres d'Alodin, & par des raiſons d'Eſtat qui le voulurent.

D'vn autre coſté Antoine d'Abrez & ſes compagnons envoyez par Albuquerque aux Moluques, parmi pluſieurs perils ne laiſſerent pas de faire vne entrepriſe de tres-grande importance. Ils aborderent premierement à Agag, bourg de l'Iſle de Iava; de là ils furent portez à l'Iſle d'Amboine, qui eſt de l'Empire des Moluques: ayant erigé des colomnes dans l'vne & l'autre Iſle, ils allerent à Banda, qui eſt dans le meſme païs, & qui donne le meſme nom à quelques autres Iſles, comme eſtant la principale de toutes. Il n'y a que cette ſeule terre que l'on ſçache qui ſans aucune culture, porte vn arbre appellé Macim, qui contribuë également aux delices des feſtins, & à la vertu des medicaments, & qui porte des noix muſcades. L'arbre reſſemble au poirier, & le fruit aux peſches. Il fleurit en meſme temps que beaucoup d'autres plantes de diverſes eſpeces, & qui toutes jettent vn odeur merveilleux. Quand la fleur ſe tourne en fruit la pomme d'abord en eſt verte, & prend ſelon qu'elle meurit des couleurs variées comme celles que nous admirons dans l'Iris, tantoſt bleuës, tantoſt vn peu plus chargées & brunies, & enſuite elle s'enflamme, & ſe peint de cette pourpre qui marque ſa parfaite maturité. Les perroquets & mille autres animaux d'vne beauté auſſi rare qu'inconnuë, accourent à

ces mets delicieux, & ſemblent leur vouloir diſputer la gloire des plus vives couleurs, & par leurs inimitables plumages effacer ces eſbauches innocentes que le ſoleil a tracées ſur leurs feuilles ou ſur leur écorce, par le ſeul & pur meſlange de leur ſeve & de ſes rayons. Ils aſſurent que Banda ſurpaſſe toutes les autres. Iſles en ces ſortes de fruits & d'animaux agreables: car ſes coſtes ſont ombragées de vertes foreſts: & au milieu de l'Iſle il y a vne douce coline, dont le ſommet a vn petit bois reveſtu de feuilles auſſi bien peintes, & vn ſol également fertile & raiſonnablement ſpacieux. Mille ruiſſeaux y ont leur ſource claire, & qu'ils répandent enſuite avec vn doux murmure dans toute la plaine. Toute l'Iſle reſſemble à vn fer de cheval qui avance du Nort au Midi, & a dans toute ſa longueur environ trois lieuës, & vne de largeur. Le port & la ville ſont dans cét eſpace qui s'enfonce entre les deux extrémitez. Les habitans y ſont bruns & livides; ils portent de longs cheveux: ſont robuſtes, & paroiſſent farouches. Les hommes y trafiquent, & les femmes y labourent. Ils n'ont point de Roy, & ſe conduiſent par leurs couſtumes. Quand ils ont beſoin de deciſion ils recourent aux plus anciens; leur culte leur eſt venu depuis peu des Mahometans: la commodité d'emporter ou d'apporter toute ſorte de marchandiſes y eſt tres-grande. Si bien qu'Abrez y eſtant abordé fit d'autant plus aiſément alliance & amitié avec la nation, que la renommée de la victoire des Portugais à Malaca y eſtoit arrivée devant luy: & pour vn eternel témoignage de leurs mutuels ſerments, il y planta vne colomne ſur le rivage: Enfin aprés avoir acheté toute ſorte de grains precieux, il quita les Moluques & retourna à Malaca. Mais comme il eſperoit d'aller revoir le Portugal avec Andrade, pour porter au Roy Emanuel la nouvelle des Moluques découvertes, il fut fruſtré de cette eſperance & mourut en chemin.

Le voyage de Serran, compagnon d'Abra, eut toute vne autre iſſuë. Immediatement aprés avoir quité Banda, il fut emporté par vne ſoudaine bourraſque au delà de cette Iſle, dans les Lucopines, infames par les écueils & par leurs brigandages. Bien que leur vaiſſeau fuſt briſé, ils arriverent à bord ſans eſtre bleſſez. Mais luy & ſes compagnons cou-

roient riſque de mourir de faim & de ſoif à cauſe de la ſolitude & de la ſechereſſe du lieu, ſi ce qui eſt ordinairement pernicieux ne ſe fuſt par la permiſſion du Ciel offert à eux & à leur beſoin. Il y avoit là auprés certaines retraites de voleurs qui veilloient aux naufrages des miſerables, pour profiter de la dépouille de ceux qui eſtoient jettez ſur leur coſte. S'eſtant apperceu de la diſgrace de Serran ils viennent à luy gayement dans vn brigantin de pirate, que le vulgaire appelle caracor. Les nautonniers de Malaca reconnurent bien la criminelle intention de ces voleurs, de ſorte que Serran adverti par eux ſe met ſur ſes gardes, & diſpoſe vne embuſcade tout proche du bord dans vn lieu ſecret. Les brigands ſortent, deſcendent, & courent aprés les miſerables échoüez, quand Serran ſortant à dos de l'embuſcade ſe jette dans leur vaiſſeau. Les voleurs ayant remarqué cette ſubtilité, & apprehendant d'eſtre delaiſſez dans l'Iſle, expoſez à la faim & à la ſoif, paſſent de l'inſolence à la priere, demandent pardon, & offrent de les conduire meſmes dans vne hoſtellerie là proche. Ils tinrent parole, & tous ſous leur conduite retournent à Amboine, où ils ſont fort bien receûs par ceux du Rucutel. Les habitans de cette ville avoient de vieux & grands démeſlez avec vn autre bourg voiſin, appellé Veranul, dans l'Iſle Batochin-Muar. Il y eut entre eux vn rude combat, où les Rucutels furent vainqueurs par la ſeule valeur des Portugais. Le bruit s'en eſtant bien loin répandu, il vint juſques aux oreilles du Roy Tidor, & de celuy de Ternat, dont l'vn avoit nom Almanzor, & l'autre Boleif. Ils avoient tous deux changé la Religion de leurs peres pour celle de Mahomet, & eſtoient tous deux en de perpetuelles conteſtations touchant les bornes de leur Empire. Sçachant l'arrivée des Portugais à l'Iſle d'Ambouine, chacun d'eux paſſionnant de pouvoir vaincre ſon ennemi, ſe reſoût de ſe fortifier de ces braves eſtrangers, & leur envoye des vaiſſeaux & des eſcortes pour les inviter & pour ſe les attirer. Boleif fut le plus diligent des deux, & ayant envoyé promptement dix barques avec environ mille hommes, il rendit le pareſſeux voyage des Tidoriens inutile, & receut à Ternat les eſtrangers qu'il avoit envoyez querir à Rucutel.

CHAPI-

CHAPITRE CINQVIESME.

Accueil fait à Serran. Détail des Moluques. Richeſſes de Batocin. Montagne ardante de Ternat. Gloire de leur découverte deuë aux Portugais. Albuquerque diſpoſe des Gouvernements de l'Inde. Va à Aden; eſt contraint de lever l'anchre; nouveaux perils en mer. Hyverne à Camaran. Maladie contagieuſe dans ſes troupes. Croix au Ciel. Origine du nom de l'Iſle. Albuquerque reſte à Aden. Va à Diu. Fait payer le tribut à Nizamaluc. Arrive à Goa.

BOLEIF fit vn extrémement bon accueil à Serran & à ſes compagnons, & l'inſtruiſit dans les heures de ſon loiſir, de ce qui concernoit les Moluques, de la ſituation des Iſles, de leur commerce & de leurs mœurs. Serran n'en informa pas ſeulement Emanuel par ſes lettres ; mais ſervit tres-vtilement les Portugais qui vinrent negocier dans ces Iſles. Sous ce nom de Moluques ſont compriſes pluſieurs Iſles qui ſont ſous l'Equateur, qui ſe diviſent du Nort au Midi, environ de vingt licuës les vnes & les autres, & dont aucune n'a plus de ſix licuës de circuit. Elles en ont beaucoup d'autres qui les environnent; mais il eſt en vne particuliere Batochin, appellée Maurique, dont le front avance vers l'Occident environ ſoixante licuës. Et il ſemble que la divine Providence ait partagé les divers dons à la Nature en faveur de la ſocieté humaine, de ſorte que toutes les parties de la terre ayent reciproquement beſoin les vnes des autres. Car les Moluques ſeules ont & ſement cette rare plante appellée geroſle, & ſont contraintes d'aller querir ailleurs toutes les autres neceſſitez ou commoditez de la vie, dont Batocin en fournit vne bonne partie. Le geroſle eſt vn arbre dont le tronc & les feuïlles reſſemblent au laurier. La fleur en eſt tres-odorante, & de verte devient rouge par ſa maturité. Elle s'endurcit enfin en fruit, & elle eſt appellée par les Arabes Cariophil, & par les Eſpagnols, à cauſe de ſa teſte, vn

clou. L'arbre naiſt ſans autre ſoin du fruit qui tombe ſur terre: & porte tous les ans. On ne le cueille pourtant que de deux en deux ans, à cauſe des diverſes injures qu'il reçoit des gaules dont on ſe ſert pour le ſecouër. Le ſol où il vient ne porte rien plus, & ſemble épuiſer tout ſon ſuc en faveur de cét arbre. Mais ſon fruit ſi recherché à la table des grands & dans les banquets, eſt de tres-grand debit en Aſie & en Europe, & enrichit ſes marchands. La terre en eſt aride, & crevaſſée, ou pleine de venes comme la pierre ponce. Ainſi non ſeulement elle s'imbibe des pluyes qui tombent du ciel; mais meſme abſorbe avidement les torrents qui tombent des montagnes avant qu'ils arrivent à la mer. En quelque endroit elle jette auſſi des flammes avec vn horrible bruit. Mais le plus effroyable de tous, eſt celuy de Ternat. La montagne touche aux nuës, & elle eſt également haute & malaiſée. Le pied eſt au milieu de buiſſons épais, & le ſommet à cauſe des feux eſt ſec & dégarni. Il y a vne eſpece de gobelet d'vne vaſte embouchure, & ſe terminant par divers cercles, dont les plus petits enveloppez dans les plus grands font vne eſpece d'amphitheatre. De là partent ces incendies qui s'enflament principalement à certains vents des Equinoxes: & jettent avec des bruits effroyables des flammes meſlées avec de la fumée, & couvrent de bluettes & de cendres tous les lieux d'alentour. On y va par curioſité tous les ans, on y monte ou avec des cordes, ou avec certains ferrements. Les habitans recueillent encore en d'autres endroits de tres-excellent ſouffre. Ils ont la couleur brune, les cheveux pendans, les inclinations pour la guerre, & hors de là vn grand penchant pour l'oiſiveté & pour la pareſſe. Ils ne vivent que de la moëlle de quelques arbres, qu'ils appellent *ſagnum*. On la monde, & on la cuit dans des eſpeces de tourtieres de terre, & on en mange non ſeulement de la fraiche cuite, mais elle ſe conſerve encore fort bien, & vaut le biſcuit des nautonniers. On tire encore artificiellement de ſes rameaux hachez vn certain ſuc blanc, également ſain & ſavoureux, & admirable pour deſalterer. Le vulgaire l'appelle du Tüac. A juger par les coquilles & par le ſable que trouvent ceux qui fouiſſent la terre, il y a apparence que

ces Iſles ont eſté autrefois deſertes, & du coſté de la plaine abyſmées dans la mer. Et c'eſt la raiſon pour laquelle les naturels inſulaires ne les habitent pas. Il y a ſeulement des eſtrangers venus de la Chine, des Iaves, de la Cherſoneſe dorée, & d'autres nations. Auſſi different-ils de langage auſſi bien que d'origine: & n'ont rien de ſemblable que les vices, l'opiniaſtreté, la malice, & la perfidie. Il n'y a que la peine qui ſoit capable de les porter au bien. Ils n'épargnent dans leur fureur, ni force, ni artifice, ni calomnie, ni fer, ni poiſon. Cette rage ne leur eſt pourtant pas particuliere, & elle s'eſtend dans toutes les Iſles de cette plage. Enfin telles que je les ay décrites, elles eſtoient inconnuës aux Grecs & aux Latins, & n'ont eſté découvertes que par les Portugais.

Tandis que ces païs ſe découvrent, Albuquerque ayant aſſuré l'Empire de la mer, revient à ſon vieil deſſein ſi ſouvent interrompu, & va porter la guerre dans l'Arabie. Sa reſolution priſe, il laiſſe pour la garde de Goa, outre la Milice de Malabar, quatre-cents fantaſſins, & quatre-vingts chevaux Portugais, ſous la conduite du Capitaine Pierre Maſcareigna: Il fait Gouverneur du fort de Beneſtarin Rodrigue Perere; & laiſſe ſix barques pour garder la coſte, ſous les ordres de Iean Machiades. Les choſes ainſi diſpoſées il part de Goa avec vingt vaiſſeaux, dix & ſept cents homme de guerre Portugais, & environ mille Indiens. Le calme le retenant trop long temps, il alla faire eau à Socotera, & paſſa delà heureuſement à Aden. C'eſt vne ville en bel aſpect, où il y a grand nombre d'habitans & d'edifices, dont la reputation toutefois eſt beaucoup plus duë à la commodité de ſon port qu'à la fertilité de ſon terroir. Elle eſt lavée preſque de toutes parts de la mer en forme d'vne peninſule. Par où elle tient au continent il y a vne montagne entrecoupée: & elle eſt de plus fermée de bonnes murailles, & fortifiée de bons baſtions. Toutes ces fortifications n'empeſcherent pas les habitans & les eſtrangers, de trembler voyant Albuquerque jetter l'anchre à leur veuë & dans leur port. Les mariniers & les marchands abandonnerent promptement leurs vaiſſeaux & s'enfuirent dans la ville; Elle avoit pour Gouverneur vn certain Amirian Abyſſin de nation, & débauché de la Re-

ligion Chreſtienne par l'artifice de quelques Sarraſins qui ſe prevalurent de ſa jeuneſſe. Albuquerque le ſonde. Cét homme extrémement fin & aviſé, differe, & reſpond en termes doux, accompagnez de quelques preſents, & fait eſperer de ſe rendre, pour avoir le temps d'aſſembler ſon monde, & de ſe diſpoſer à la deffenſe. Ses ſoldats accourent de toutes parts. Albuquerque ignorant l'arrivée de ce renfort, veut l'éprouver & envoye dans la ville dire aux pilotes de revenir ſans crainte dans leurs vaiſſeaux. Ils reſpondent qu'ils n'ont garde d'expoſer leur vie à la cruauté & à l'avarice des Portugais qu'ils ont ſi funeſtement éprouvées. Amirian prend occaſion de ſe plaindre par ces entremetteurs, de ce qu'il vſurpe le pouvoir dans vne terre qui ne releve en rien de luy : qu'il viole les droits d'vne ſincere amitié, de vouloir affoiblir la ville de ſes deffenſeurs. Albuquerque comprit bien de ces diſcours la penſée d'Amirian, & crût qu'il ne faloit rien eſperer de luy que par la force. Le lendemain ſi-toſt qu'il fut jour, afin d'embarraſſer l'ennemi, il deſcend vne partie de ſes troupes ſur le bord, & en envoye vne autre à l'iſthme pour faire vne autre attaque. Les Sarraſins ſe deffendirent merveilleuſement des deux coſtez. Si bien que le peu de Portugais qui avoient gagné la muraille ayant leurs eſchelles rompuës, y furent ou battus ou tuez. Albuquerque voyant d'ailleurs le nombre des deffenſeurs fantaſſins & cavaliers, & l'ordre de la deffenſe, leur fit jetter des cordes pour deſcendre, & fit ſonner la retraite. Pour ne pecher point contre la prudence, & ne point tenter temerairement l'impoſſible, voyant vne ville forte de ſoy, & bien munie de troupes, il leve le ſiege & l'anchre, & ſe contente de brûler trente vaiſſeaux Mahometans qui eſtoient au port. De là faiſant canal ſur la mer de Luian, il heurte contre des rochers & court grand hazard de perir. Rien ne le ſauva que l'aide de la Vierge Sainte par luy devotement implorée, & à l'honneur de laquelle pour vn monument eternel de ſa reconnoiſſance il luy baſtit vn Temple à Goa. C'eſt ce qui luy fit donner à ces rochers de la mer de Luian, le nom de Sainte Marie des Guez. Affranchi de ce peril il va mouïller à Camara, Iſle de l'embouchure de la mer rouge, dont à ſon arrivée la

peur chaſſe les habitans, & les fait retirer dans le Continent.

Camara eſt de ſoy tres-agreable; & abonde en belles eaux & en troupeaux; les grandes ruines qui s'y voyent encore, font juger qu'elle a eſté autrefois ſuperbe en baſtiments & abondante en richeſſes. Albuquerque paſſa l'hyver à reconnoiſtre les contrées & les mers voiſines; mais pendant ce temps, deux choſes tres-conſiderables arriverent. Du coſté d'Occident dans l'Empire des Abyſſins, on vit paroiſtre durant quelque temps dans le Ciel vne eſpece de Croix rouge. Les Portugais ſe jettant à genoux l'adorent. Et Albuquerque, homme d'vne pieté exemplaire, leve les mains au Ciel, & luy fait tout haut cette priere. *O Croix, myſtere de noſtre redemption, preſage de la victoire des Chreſtiens, qui avez eſté conſacrée par le Sang de Ieſus Chriſt, dont le fruit de vie a reparé la mort que le venin de la premiere plante avoit cauſée. Vous faites toutes nos eſperances, nous vous profeſſons, nous vous reconnoiſſons, nous vous adorons, & vous ſupplions tres-humblement de proteger nos deſſeins contre les divers obſtacles de la mer & de la terre.* Cette priere arracha des larmes des yeux de toute la flote: & vn cri vniverſel ſe leva juſqu'aux nuës, comme vn aveu de reſpect & de religion. Les trompettes y adjouſterent leurs fanfares, & l'artillerie le tonnerre de ſes canons. Lors qu'vn ſoudain nuage déroba cette Croix aux yeux des Portugais qui ne pouvoient ſe laſſer de la regarder. Albuquerque n'oublia pas de rendre témoignage par ſes lettres à Emanuel de ce myſtericux fenomene. Cependant ou l'intemperie du climat, ou le mauvais ſuc des aliments, répandit vne eſpece de maladie dans ſa flote. Les plus ſains en joüant ou en agiſſant expiroient ſubitement. Parmi les morts vn qu'on jettoit dans la mer donna l'épouvente à tous les vivans. Car de nuit on entendoit perpetuellement au deſſous de la ſentine quelque choſe qui la heurtoit inceſſamment, on deſcend dans l'eſquif, & là on trouve vn corps attaché au vaiſſeau. Le pilote adverti du fait, juge qu'il faut l'aller inhumer ſur le rivage. Cela s'execute: mais le lendemain ſon ombre paroiſſant encore ſur le tombeau comme s'il n'euſt pas eſté inhumé; vn bon Religieux termina ſes apparitions par des prieres ordonnées par l'Egliſe

pour le repos des morts. L'hyver eſtant paſſé, Albuquerque retourne à l'Iſle de Meli, qui eſt ſur la meſme embouchure. Ce lieu luy parut extrémement propre pour y baſtir vn fort; mais le beſoin d'ouvriers & d'appareil en fit differer l'execution. Il ſe contenta d'y arborer les trophées de la Croix dans vn lieu ſi eminent qu'on pouvoit l'appercevoir de quatre mille pas. Et le nom de Sainte Croix en demeura à cette Iſle.

La flote au partir de ce lieu, bien que le temps favorable à la navigation fuſt fort proche, fut jettée encore vne fois par la tempeſte dans le port d'Aden. Quelques jours s'y paſſent en petites & foibles eſcarmouches: & ſi-toſt que la premiere occaſion s'offrit de démarer, Albuquerque fit voile en Orient. Il mouïlle premierement à Dio, où ayant eſté merveilleuſement bien receu par Iaz, il y laiſſe vne eſpece de Conſul pour le commerce. De Dio il paſſe à Chaul, & fait payer ſon tribut à Nizamaluc. Et enfin Albuquerque arrive heureuſement à Goa ſans rien faire de memorable, hors vne riche priſe de ſix vaiſſeaux Mahometans.

CHAPITRE SIXIESME.

Mort de Zamorin. Naubeadarin ſuccede & fait alliance avec nous. Jalouſie de Cocin & de Cananor. Albuquerque les raſſure. Le Roy Emanuel apprend ces progrés avec vne extréme joye. Il fait d'extraordinaires preſents à Leon X. Il reçoit ceux du Roy des Abyſſins par l'Ambaſſadeur Mathieu. George Albuquerque reſtablit le Roy de Pacen. Botel vainqueur du Roy de Linga. Amene Abdala à Malaca.

CETTE année fut la derniere de Zamorin, qui aprés la paix jurée avec les Portugais, mourut & laiſſa pour ſon ſucceſſeur le fils de ſa ſœur Naubeadarin, qui avoit toûjours eſté tres-favorable aux Portugais, & avoit toûjours conſeillé à ſon oncle de les obliger en ce qu'il pourroit. Si bien que les

premiers moments de ſon Empire furent employez à confirmer la paix entre les ſiens & les noſtres: & luy-meſme pour la mieux aſſurer, s'impoſa volontairement vn tribut qu'il voulut payer tous les ans à Emanuel: & aida d'ouvriers, de machines, & de tout ce qu'il pût le fort que les Portugais avoient commencé de baſtir à Calecut. Si bien que l'ouvrage s'éleva avec vne diligence extréme: & la bonne & forte garniſon y ayant eſté miſe malgré les inſolences & les murmures des Sarraſins, le commerce avec les Portugais fut reſtabli. Le Roy de Cocin & celuy de Cananor eurent quelque jalouſie de cette grande intelligence avec le Portugal, & craignirent que tout le commerce ſe fiſt à Calecut. Albuquerque les viſita tous deux, & aprés les avoir calmez & adoucis, il donna l'ordre qu'il faloit pour empeſcher de nouvelles entrepriſes. Ces grands ſuccés dans l'Orient obligerent Emanuel d'en rendre à Dieu des graces publiques: & Leon X. ayant ſuccedé au Pontificat de Iules ſecond, il luy envoya ſes Ambaſſadeurs, non ſeulement pour luy rendre ſes reſpects ſelon la couſtume de ſes devanciers; mais il luy envoya encore de riches preſents pour honorer les Autels des richeſſes de l'Orient. Triſtan Acuigna, dont nous avons déja eſcrit les belles actions faites en ces païs, fut chargé de cette ambaſſade. Ces preſents conſiſtoient en pluſieurs perles de grand prix, & en des ornements Pontificaux, avec vn devant d'Autel, le tout brodé avec des figures de Noſtre-Seigneur & de ſes Saints, artiſtement deſſinées, & ſemées de perles & de diamans. Il y eut encore vn animal de Perſe ſi recherché autrefois dans les jeux des Romains, vne Panthere d'vne merveilleuſe legereté, qui portée en croupe ſur vn cheval, ſuperbement harnaché, alloit à la chaſſe des beſtes ſelon les deſirs & les ordres de ſon cavalier. Il y avoit encore vn Elephant d'Inde chargé d'vne tour ſur ſon harnois d'or, & inſtruit à certains ſignes de faire la reverence à ſon maiſtre, & de danſer au ſon des fluſtes, & aprés avoir pris quantité d'eau avec ſa trompe, la répandre ſur tous les ſpectateurs. Quelque temps aprés on y conduiſit vn Rhinocerot, animal qui n'avoit point parû en Italie depuis tres-long-temps, pour le commettre avec cét elephant, qui eſt ſon mortel en-

nemi, & donner aux Romains vn ſpectacle auſſi ſuperbe qu'en ait pû voir l'ancienne Rome. Mais aprés avoir évité tant de perils depuis l'extrémité de la terre, il fit naufrage preſque au port, & perit ſur la coſte de la mer de Genes, n'ayant pû nager à cauſe de ſa chaiſne, & ainſi il priva Rome des plaiſirs & de la pompe de ce ſpectacle. Ces preſents outre leur ſinguliere valeur, furent encore d'autant plus agreables au Pape, qu'ils témoignoient vne pieté particuliere du Roy Emanuel.

L'année ſe paſſa toute entiere dans ces magnificences: & pendant que toute la terre parle de la pieté & de la valeur des Portugais, les Ambaſſadeurs des Abyſſins arrivent à Liſbonne. D'abord ſur la plainte qu'ils firent d'avoir eſté maltraitez par les Officiers des vaiſſeaux contre l'ordre exprés d'Albuquerque: les Officiers coupables furent mis auſſitoſt dans les fers, & n'en fuſſent pas ſortis impunément ſans les fortes & continuelles inſtances que Mathieu fit pour eux auprés du Roy Emanuel. Le Roy rendit toutes ſortes d'honneurs à ces Ambaſſadeurs. Il envoye grand monde à leur rencontre, & on leur prepara de ſuperbes Palais pour les loger. Et enſuite ils ſont conduits au Roy par Pierre Vazez, Eveſque d'Igedita, & par le Comte de Villeneuve, avec vn grand cortege. Eſtant entrez dans la chambre du Roy, Emanuel quite ſa chaiſe, va au devant d'eux quelques pas & les embraſſe tendrement. Aprés les premiers ſaluts, les Ambaſſadeurs tirent d'vn eſcrain fait d'vne cane avec de l'or, les lettres & les preſents. Ils conſiſtoient en cinq medailles d'or, gravées de lettres Abyſſines, & dont chacune peſoit environ huit eſcus d'or. Enſuite vne boëte d'or qui enfermoit dans ſa precieuſe enceinte ce morceau de la ſainte Croix de Noſtre-Seigneur, que nous avons dit avoir eſté envoyé à leurs Rois, de Ieruſalem meſme. Emanuel ſe jette à genoux pour recevoir cette ſainte boëte, & meſla des larmes de joye à ſes compliments, rend graces au Ciel d'vn ſi ſaint preſent venu de ſi loin, & envoyé d'vn ſi grand Roy. On lût enſuite les lettres de David & d'Helene, qui eſtoient eſcrites en Arabe & en Perſan, dont la ſubſtance eſtoit, que ſi Emanuel deſiroit faire la guerre aux Sarraſins, il luy offroit des troupes

de

de terre, & des munitions, parce que ſes ſujets eſtoient peu inſtruits à combatre ſur mer : qu'il pourſuivit courageuſement de ſi glorieux commèncements : & qu'enfin s'il vouloit eſtreindre leur amitié par vne alliance, qu'ils offroient leurs fils & leurs filles, avec des dotes raiſonnables pour les marier avec les ſiens. Emanuel reſpondit à toutes ces offres avec la meſme civilité : & apprit à loiſir en diverſes converſations qu'il eut avec ces Ambaſſadeurs, beaucoup de choſes de l'eſprit, des loix, & des couſtumes des Abyſſins, qu'il n'eſt pas neceſſaire de toucher icy, aprés que tant d'Hiſtoriens en ont ſi amplement eſcrit.

Tandis qu'Emanuel s'occupe en Europe à bien recevoir & à renvoyer ces Ambaſſadeurs : dans l'Inde vltericure, non ſeulement ſes conqueſtes y furent affermies ; mais encore les Portugais eurent du repos & des troupes de reſte pour ſecourir à propos leurs voiſins. Rodrigue Patalin eſtoit, comme nous avons dit, Gouverneur de Malaca. George Albuquerque eſtant envoyé de Cocin en ſa place avec quelques vaiſſeaux, arriva à Somatra, où il trouva le Roy de Pacen tres-embarraſſé dans vne guerre domeſtique, contre vn ſujet factieux qui avoit les armes à la main. Le trouble que cauſoit ce rebelle rendit l'arrivée des noſtres encore plus agreable à ce Prince : & en raſſura bien-toſt les inquietudes par des eſperances qui ne furent ni pareſſeuſes ni vaines. Car aprés quelques legers combats, le jour de la bataille qui devoit decider le tout, eſtant venu, George demande l'honneur de mener l'avantgarde. Il n'eut pas beſoin du reſte de l'armée : les Portugais brulants du deſir d'vne nouvelle gloire, fondent ſur les rebelles avec tant d'impetuoſité qu'ils les enfoncent, les pouſſent, & qu'en ayant tué vne bonne partie, ils contraignent l'autre à prendre la fuite. Par cette victoire George Albuquerque cimenta de nouveau l'amitié de ce Prince tiré ſi glorieuſement de ſon embarras, avec Emanuel : & ayant acquis cette nouvelle gloire à ſa nation partit pour Malaca. Ninachet, comme nous avons dit, Malacois naturel, avoit eſté laiſſé par Albuquerque en qualité de Iuge, & avoit obtenu cette Magiſtrature par divers bons offices qu'il avoit rendus aux Portugais. Vn nommé Abdala, Gouverneur de

Campar, & qui s'eſtoit depuis peu rangé à noſtre parti, avoit grande paſſion pour cette Charge, il eſperoit d'y acquerir beaucoup de reputation & de gloire, & trouvoit des appas à ſe voir placé dans vn rang au deſſus des autres, & d'y donner des Arreſts avec authorité. Albuquerque eſtoit aſſez diſpoſé à l'obliger : il differoit pourtant, & avoit quelque ſorte de peine de porter vne parole ſi chagrine à Ninachet, & faiſoit ſcrupule de depoſſeder vn vieil ami, bien que ſes violences & ſes malverſations dans ſa charge ne l'euſſent que trop merité. Mais ce que ſa bonté l'avoit empeſché d'oſter par ſoy-meſme, ſa juſtice le fit faire en ſon abſence. Il donne donc ordre exprés à George, en partant pour Malaca, d'inſtaler Abdala en la place de Ninachet. Pour executer cét ordre, George ignorant les troubles dangereux de Compar, avoit envoyé George Bottel avec trois vaiſſeaux ſeulement à l'inſceû de Ninachet pour prendre Abdala. Mais ce Capitaine trouva Abdala aſſiegé par mer & par terre par le Roy de Lingua, qui avoit eſpouſé la fille du Roy de Bintan.

Les Capitaines des vaiſſeaux ayant appris ces choſes en chemin, ils envoyent en diligence à Malaca demander du ſecours. On leur envoye cent Portugais, & prés de ſept cents Malacois. Bottel avec ces troupes entre courageuſement dans l'embouchure de la marée de Compar, mais il fut obligé de s'en retirer, parce que cette marée s'étreciſſant en s'étendant comme vn fleuve entre deux rivages élevez, luy fit craindre de s'enſabler, & d'eſtre accablé de traits tirez du haut des rives. Il ſe reſolut donc de garder ſeulement le paſſage, & d'envoyer quelques vaiſſeaux faire le degaſt ſur la mer, afin d'attirer les ennemis au combat hors de leur poſte, ou de leur faire lever le ſiege aprés les avoir combatus & à demi vaincus. Cette penſée ſe trouva veritable. Le Roy de Lingua s'eſtant apperceû du deſſein des noſtres, & ſe fiant au nombre des ſiens, ſe met en mer & preſente le combat. Il poſe donc de bons corps de garde à ſes travaux, & s'avance avec quatre-vingts vaiſſeaux (que le vulgaire appelle Lanciares) & ſix mille ſoldats : & prenant occaſion du flux, vient fondre contre les Portugais. Il eſtoit à la

teſte de ſa flote dans vn grand vaiſſeau, tres-bien remparé de gabions & fõurni d'artillerie : & avoit outre les nautonniers deux cents bons ſoldats. Botel exhorte les ſiens au combat, & attaque d'abord cette grande machine avec ſon artillerie ſi adroitement ſervie, que d'vne ſeule volée il emporte pluſieurs vogueurs qui eſtoient ſur leurs bans : Ce coup étonna ſi fort les nautonniers qui travailloient de ce coſté, que la pluſpart ſe jette en mer, & que les autres effrayez ſe cachent ſous les bans, & dans les lieux les plus ſecrets. Ainſi ce vaiſſeau delaiſſé de ſa manœuvre, & tourné de biais par les flots, s'engage ſi fort entre les deux rivages du fleuve, que non ſeulement il reſta ſans mouvement ; mais meſmes qu'il bouchoit abſolument le paſſage de ceux qui le ſuivoient. Ainſi l'on vient aux approches, & enfin aux mains. D'abord Botel avec les ſiens monte hardiment ſur ce grand vaiſſeau : il y trouve au commencement quelque reſiſtance du coſté des gardes qui deffendent opiniaſtrement leur Roy. Mais les autres Portugais advertis du combat par le bruit de l'artillerie, & y ſurvenants, vne nouvelle crainte ſaiſit les Barbares. Le Roy de peur d'eſtre opprimé ſe jette hors du vaiſſeau, & s'enfuit en deſordre par des endroits malaiſez & limoneux, juſqu'à ce qu'il ſoit en lieu de ſureté. Les noſtres ayant déja pris ce principal vaiſſeau, pouſſent vigoureuſement leur pointe ſur les autres barques enfermées, comme nous avons dit, & preſſées entre elles, & ſans aucune liberté d'vſer ni de leurs avirons, ni de leur artillerie, ni meſme de reſiſter contre la mer. Toute cette foule ſans preſque avoir rendu de combat & ſuivant l'exemple de leur Prince s'enfuit par où chacun peut. Ainſi aprés en avoir tué beaucoup dans la premiere chaleur, le Portugais jouït d'vne flote vuide & deſerte : Et Abdala delivré contre ſon eſperance, du ſiege, s'en va à Malaca avec les Portugais triomphans d'vne ſi glorieuſe victoire.

CHAPITRE SEPTIESME.

Depoſſeſſion & deſeſpoir de Ninachet. Soupçon puni dans Abdala. Sa mort pompeuſe & extraordinaire. Albuquerque raſſure les eſprits alarmez. Envoye Botel vers les Rois voiſins. Perfidie de Syacan évitée. Vaiſſeaux ennemis mis en fuite. Botel retourne à Malaca. Iaz empeſche le traité avec Cambaia. Ambaſſadeurs pour l'alliance, & ſur tout pour le commerce avec Idalcan & Narſingue. Eſtat de Tor, Roy d'Ormus. Mort du favori tranche toutes les difficultez. Ambaſſadeur d'Iſmaël, Roy de Perſe, à Albuquerque. Sa pompeuſe entrée. Celle de Lemos pour Albuquerque. Mort de ce General. Projet ſur le Nil. Sur la Meque. Suares luy ſuccede.

NINACHET reçoit donc l'ordre de ſe défaire de ſa Charge. Cét homme ne pouvant ſupporter cette ignominie, faute de connoiſtre par les lumieres de l'Evangile le vray honneur & la ſolide vertu, fait amas des bois, les plus exquis & les plus odorants, s'éleve vne eſpece d'Autel, le pare de riches tapis, & y dreſſe deſſus vn ſuperbe bucher. Il ſe pare enſuite de ſes plus ſomptueux habits, & de ſes plus precieux bijoux, & monté ſur cette machine, aſſemble le peuple, & luy rend raiſon d'vne partie de ſa vie. Il reproche l'ingratitude des Portugais, dont il avoit tant obligé les premiers captifs, & dont il avoit ſi bien ſervi le General dans les plus mauvais temps. Il exaggere l'affront qu'il reçoit de cette depoſſeſſion injuſte, & qu'aucune de ſes actions ne peut avoir meritée. Enfin aprés avoir vomi mille execrations contre les Portugais, il s'élance comme vn furieux ſur ce bucher embraſé, & precipite ainſi par ſon deſeſpoir le peu de jours que ſa vieilleſſe luy pouvoit laiſſer vivre, pluſtoſt que d'attendre patiemment la mort qui ne pouvoit plus le laiſſer long-temps ſouffrir ſes déplaiſirs. Abdala ne fut pas guere plus long-temps heureux. Il eſt rendu ſuſpect aux Portu-

gais par quelques méchans, qui l'accuſent d'intelligence avec Alodin, & de vouloir ſous pretexte de quelque conſultation, traiter & engager de luy remettre la ville. Par ordre du Gouverneur il eſt amené dans la citadelle. Là il eſt mis aux fers lors qu'il y penſoit le moins, ſans qu'il ait la liberté de ſe purger de la calomnie : & quelque temps aprés eſt pendu en plein marché. Sa probité & ſes loüables mœurs firent paſſer cette punition pour vne violence : & attira beaucoup de haine & d'envie aux Portugais. Les marchands commencerent à venir plus rarement à Malaca. Les revenus Royaux diminuerent : Et enfin la ville tomba non ſeulement dans de grandes chertez de vivres ; mais encore dans d'extrémes beſoins. Pour remedier à cela, & pour ſe reſtablir dans l'eſprit des voiſins, le Gouverneur envoye aux Rois voiſins Botel, homme d'vne probité & d'vne prudence ſinguliere, qui par ſes civilitez & par ſes remonſtrances les raſſura, & ramena ainſi l'abondance & le commerce interrompu à Malaca. Cependant cét Ambaſſadeur courut vn extréme danger auprés de Syacan, Gouverneur tributaire d'Alodin. Ce Prince ayant oublié qu'il avoit fait la paix aprés la mort de Maxelis, offroit ſa fille à Syacan, & beaucoup d'autres choſes, pourveu qu'il luy remiſt Botel vif ou mort entre les mains. Cette perfidie eſtoit ſur le point de reüſſir, ſi Botel n'en euſt eſté à point nommé adverti par vn habitant eſclave, qu'il avoit depuis peu affranchi, & s'il ne ſe fuſt promptement precautionné contre ces embuſches. Syacan fruſtré de ſon attente, envoye aprés luy environ trente legers vaiſſeaux pour taſcher de l'attraper. Ils rencontrent neuf de nos barques que commandoit François Melos. On ſe bat & rudement, & la victoire paroiſſoit tres-incertaine. Lorſque les ennemis ſe fiant ſur leur nombre, font mine de vouloir enfermer les noſtres. Mais plus le mal preſſe les Portugais, & plus leur vertu s'augmente. Ils ſe preſentent par tout où l'on fait quelque attaque, forcent les Barbares, ignorans de la guerre, d'avouër qu'ils ſe ſentent inégaux en force & en adreſſe, & aprés avoir perdu bon nombre des leurs ils prennent la fuite. La victoire pourtant nous couſta aſſez de ſang. Car outre pluſieurs des alliez, nous y perdiſmes

pour le moins trente-cinq Portugais. Le bruit de cette victoire appaisa les affaires de l'Inde; & Botel ayant fait cesser la cherté des vivres, & si bien reüssi dans son ambassade & dans son entrepriſe, retourna à Malaca chargé d'or & d'autres precieuſes marchandiſes.

Le General Albuquerque ne reüssit pas plus mal à Goa, ne perdant aucun temps d'assurer & d'estendre l'Empire d'Emanuel, & n'en laissant échaper aucune occasion. Avant tout, épris de la commodité de la ville de Dio, il envoye à Mamud, Roy de Cambaia, des deputez avec des presents, pour luy demander la permission d'y bastir vne retraite assurée pour les marchands Portugais, sous telles conditions dont ils pourroient convenir. Le Roy attiré par l'esperance des profits d'vn tel negoce ne s'en éloignoit pas. Mais par les intrigues de Iaz, qui ne souhaitoit rien moins que l'establiſſement des Portugais, le traité fut rompu. On confirme cependant l'alliance avec Idalcan, & avec le Roy de Narsingue, par des Ambassadeurs envoyez de part & d'autre, & on traite des commoditez communes entre eux. Mais rien n'estoit plus profondement gravé dans son cœur que le desir d'avoir Ormus, dont le Royaume estoit en l'estat que je vais dire. Aprés le depart d'Albuquerque, & la perte de la citadelle arrivée par l'infame desertion des Capitaines des vaiſſeaux, tout le Royaume d'Ormus tomba en de grands troubles. Premierement par la mort d'Atar, que le grand nombre d'années avoit enfin livré à la mort. En second lieu par Zeifadin, qui par le trépas d'Atar, de pupille estoit devenu pere, Roy, & commençoit à gouverner les affaires. Car il en jouït peu, & fut tué par les mains de quelques esclaves Abyſſins, & par l'ordre de Nordin, Gouverneur de la ville. Ce meurtrier sans avoir égard aux enfans du defunt, couronne le frere de Zeifadin, appellé Tor. Il avoit cultivé de long-temps ses bonnes graces, & pour se l'assurer encore plus aprés ce dernier service, il luy donna divers gardes qui luy estoient dévouëz, & élût pour principaux Miniſtres des gens sur qui il se confioit absolument. Parmi eux il y avoit trois freres, Mudofar, Hales, Hamedes, proches parens de Nordin, qui entrerent dans les principales charges. Toutefois Hamedes le

cadet de tous, eſtoit le plus en credit, au ſurplus homme de main, d'ambition, d'intelligence dans les affaires, & enfin de quelque rapport avec Atar. Il gagne donc inſenſiblement le cœur des ſoldats, introduit ſans faire ſemblant de rien ſes creatures dans la ville, ſe charge des principales affaires : & ſe pouſſe ſi avant dans tous les ſoins de l'Eſtat, qu'il ſembloit ne rouler que ſur les ſiens. Si bien que Nordin commençant à perdre ſon credit auprés de luy, ne paroiſſoit plus qu'vn ſimple particulier. Tor ſe plaignoit d'ailleurs ſans oſer rien entreprendre ni rien faire contre ſa volonté. Pour venir à ce qui concerne Emanuel. On avoit receû ſes Capitaines ne faiſant que paſſer par là : & la taxe arreſtée par Albuquerque lui eſtoit tous les ans ponctuellement payée. Cependant les choſes eſtoient en tel eſtat qu'Hamedes n'eſtant retenu par aucune authorité pouvoit enlever aux Portugais, & le Roy qui leur eſtoit favorable, & le Royaume qui leur eſtoit tributaire, & qu'il ſembloit qu'Emanuel exclus par vn mauvais artifice de la citadelle, jouïſſoit à ſa pure priere du droit qu'il avoit ſur cette Iſle. Ces choſes ayant eſté bien averées par Albuquerque, il entreprend d'affranchir Tor de cette ſervitude de ſes domeſtiques, & de maintenir & ſon trône & ſon authorité ſous la protection de celle d'Emanuel. Comme pour reüſſir en cette affaire, il faloit garder le ſecret de peur qu'Hamedes ne ſe miſt en eſtat de deffenſe, il fait ſemblant de vouloir retourner à Aden. Pour cela il aſſemble outre ſes vingt & deux grands vaiſſeaux, vn grand nombre de barques, & ſur le commencement de l'année ſuivante part de Goa, & au milieu du trajet en Arabie, tourne ſes voiles droit en Perſe. Si-toſt qu'il eſt arrivé à Ormus il bloque l'Iſle par pluſieurs vaiſſeaux, & empeſche ainſi l'accés de toutes ſortes de proviſions. Enſuite on envoye de part & d'autre des deputez pour traiter des conditions de paix. Albuquerque demande qu'outre la continuation du payement du tribut annuel, les Portugais ayent la liberté de ſe baſtir vn logement où ils puiſſent eſtre en ſeureté pour leurs perſonnes & pour leurs biens. Tor y eſtoit aſſez diſpoſé : & leur abandonna auſſi-toſt le fort. Mais Hamedes ne vouloit pas entendre parler des autres conditions, de peur de perdre quelque cho-

ſe de ſon authorité. Et en cas qu'il faluſt ceder, il avoit plus d'inclination pour Iſmaël, Roy de Perſe, que pour Albuquerque où pour le Portugal. Noſtre General ne pouvant ramener cét ambitieux en de plus juſtes deſſeins : & ayant découvert quelques embuches qui luy en eſtoient tenduës, il taſche de le prevenir, & ſans perdre l'occaſion de ces differens, le fait tuer par quelques ſoldats. Sa mort rendit toutes choſes aiſées : & les traitez furent auſſi-toſt renouëz d'vn commun conſentement des vns & des autres. Ainſi Albuquerque n'eut plus de ſoin que de faire avancer le fort, & d'employer les materiaux que Tor luy-meſme de bonne foy, prit ſoin de luy fournir. Il deſarma enſuite la ville pour oſter toute ſorte d'occaſion à la revolte ; & on arbora par toutes les tours les armes & les étendars de Portugal, parmi les cris & les applaudiſſements publics. Il y avoit trente Seigneurs du ſang Royal à qui on avoit crevé les yeux avec des fers brûlans par l'ordre des Tyrans, jaloux & avides de la domination. Dans leur diſgrace ils ne laiſſoient pas d'eſtre traitez royalement, & nourris aux dépens du public. Albuquerque pour couper toute ſorte de chemin aux deſordres & aux troubles, les envoya à Goa, avec ordre à ſes Lieutenans de leur donner tout ce qui leur faudroit & ſelon leur condition aux dépens du Roy Emanuel.

Iſmaël conſiderant toutes ces choſes, non ſeulement renonça à toute ſorte de penſée de faire la guerre pour ſauver le tribut d'Ormus ; mais voyant tant & de ſi importantes conqueſtes faites avec ſi peu de gens, & connuës par tout le monde : Il envoye à Albuquerque vn Ambaſſadeur extraordinaire, pour traiter de paix, & pour jurer avec luy vne ferme alliance. Cét Ambaſſadeur en fut receû avec tout le reſpect dû à vn ſi puiſſant Prince, par l'élite de la Nobleſſe Portugaiſe qui fut envoyée à ſa rencontre. Voicy le détail de la pompe. Il y avoit à la teſte de la troupe deux Eſcuyers Perſans, portans en croupe leurs pantheres dreſſées pour la chaſſe. Six chevaux de Perſe ſuivoient armez de toute piece, & ſuperbement harnachez & menez en main. Enſuite paroiſſoit nombre de cavaliers portant dans des baſſins d'argent les preſents du Roy. Vne veſte magnifique & de toute

ſorte

ſorte de couleurs ; des perles Orientales, les vnes dans leur greſſeur naturelle & dans leurs appas bruts, les autres artiſtement travaillées. Et enfin parmi les bruits enjouëz des trompettes & des tambours, on voyoit l'Ambaſſadeur accompagné du reſte de ſon train, & de la Nobleſſe Portugaiſe. Ayant eſté placé dans vne chaiſe tres-bien parée, & avec beaucoup de civilité il rendit les lettres de ſon maiſtre pour Emanuel, & celles qu'il eſcrivoit à Albuquerque, & luy fait entendre ſes deſſeins. Le reſte ſe paſſa en joyes, en feſtins, & en toute ſorte de regal poſſible. Pour rendre toutefois la choſe à peu prés égale, Albuquerque envoya à Iſmaël, Fernand Lemos, & le chargea de grands preſents, entre autres de deux paires d'armes extrémement bien faites, avec les caſques dorez, & les corcelets à l'eſpreuve, quatre braſſelets d'or artiſtement travaillez, pluſieurs rubis & autres merveilleux bijous, & quelques fruits particuliers des Indes. Mais ce qui fut le plus agreable à Iſmaël, fut vn bon nombre de canons de fonte de diverſes grandeurs, des arbaleſtes de Portugal, avec de l'airain de Cypre, & de l'eſtain, & enfin quelques maiſtres ouvriers, & de bons canoniers: afin de pouvoir aller du pair avec le Turc leur commun ennemi, dont il avoit eſté vaincu par la ſeule artillerie. Cét Ambaſſadeur expedié, & les affaires d'Ormus eſtant reglées, Albuquerque exhorta Tor de cultiver la foy promiſe, & l'amitié jurée à Emanuël, que ſa protection ſeule pouvoit luy aſſurer & maintenir Ormus & le Royaume, & enſuite ſe mit à la voile pour l'Inde. Mais en chemin, & preſt d'entrer dans le port de Goa, il mourut d'vne debilité de nature, à l'âge de ſoixante & trois ans, aprés avoir receû auſſi courageuſement que Chreſtiennement tous les Sacremens, & donnant de moment à autre par ſes ſaints diſcours des marques de ſa pieté & de ſa reſignation. Il eſtoit invincible à la fatigue, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, & comparable aux plus grands Capitaines, ſoit dans l'intelligence de la mer, ſoit dans la vigueur & dans la preſence de l'eſprit & des conſeils. Il avoit conceû deux grands deſſeins. Le premier de changer le cours du Nil dans vn lict, & nouveau & plus court, & avec l'aide des Abyſſins, de le joindre a la mer Arabique, & de rendre ainſi toute l'Egypte infructueu-

ſe au Turc. Et l'autre de faire conduire d'Ormus, dans des barques faites exprés, trois cents chevaux ſur le bord interieur de la mer d'Arabie, qui auparavant que le ſecours des nations voiſines pûſt eſtre appellé allaſſent enlever de la Meque, qui n'eſt qu'à dix-ſept lieuës, ces abominables reliques du faux Prophete pour les faire brûler par les Chreſtiens. De ſi grands & ſi ſaints projets avorterent premierement par la calomnie de quelques envieux, & enſuite par ſa mort, qui quoique arrivant aprés vn aſſez bon nombre d'années, parût toutefois aux gens de bien trop precipitée. Ses funerailles furent également ſolemnelles par les regrets & par les prieres : & il fut inhumé dans la Chapelle qu'il avoit baſtie & conſacrée à la Vierge dans Goa aprés l'avoir priſe, & qui a depuis eſté beaucoup augmentée par ſon fils Alphonſe, qui mourut octogenaire à Liſbonne, dans le meſme temps que nous eſcrivions cette Hiſtoire. Il laiſſa à Emanuel l'Empire de la coſte de l'Inde tranquille & aſſuré, & la Milice, ſelon le païs, tres-bien reglée. Quelque temps avant ſon trépas, Lopes Suares déſigné ſucceſſeur d'Albuquerque eſtoit arrivé à Cocin, & avoit amené de Portugal dix vaiſſeaux. Aprés s'eſtre mis en poſſeſſion du Commandement l'année d'aprés la mort d'Albuquerque, il renouvella l'alliance avec tous les Rois voiſins, & envoya Fernand Andrade avec huit vaiſſeaux dans la Chine pour y eſtablir le commerce de Portugal, & pour reconnoiſtre de plus prés ces nations. Thomas Petreie partit avec luy en qualité d'Ambaſſadeur d'Emanuel vers le Roy de la Chine. Comme nous n'en avons rien dit encore, nous en parlerons en revenche pluſieurs fois. Cependant il ne ſera pas hors de propos de toucher icy quelque choſe du naturel, des mœurs, & des richeſſes de la nation.

Fin du cinquiéme Livre.

LIVRE SIXIESME.

CHAPITRE PREMIER.

Qualité de la Chine. Ses richeſſes. Sa fertilité. Abondance & ſplendeur de ſes villes, de ſes edifices, & de leurs maiſons de plaiſance.

LE païs des Chinois, que le vulgaire appelle aujourd'huy la Chine, eſt à l'extremité de l'Aſie. Du coſté de l'Orient & du Midi elle a ces vaſtes mers, que les anciens ont appellées, *Sericum mare*, ou *Eoum*. De celuy de Midi, elle a l'Inde vlterieure, & vers le Nort les Maſſagetes & les Seythes. Leur Empire a eû autrefois beaucoup plus d'eſtenduë, ſi l'on en croit leurs Annales & leurs Lettres, & les divers monuments qui reſtent de leurs illuſtres edifices, & enfin tant de noms qu'ils ont donnez à tant de diverſes nations, principalement de l'Inde. Mais fatiguez de leur propre grandeur comme les Carthaginois, ils creûrent ſe ſoulager par vne eſpece de ſeignée, & ſe retrancherent volontairement dans ces bornes où nous les voyons, avec des deffenſes expreſſes à tous les eſtrangers d'y entrer ſans vne permiſſion de leurs Magiſtrats. Ils diviſent leur vaſte Empire en quinze Royaumes ou Provinces, dont chacune a ſa Metropole. Six ſont ſituées ſur les coſtes de la mer, les autres ſont éparſes ſur le continent. Le climat en eſt temperé, & ne reçoit du Soleil que des ardeurs vitales & fecondes, qui rendent l'air pur & ſain, & la terre ſi graſſe & ſi fertile en toute ſorte de grains, qu'elle porte deux & trois fois l'année. Il eſt vray que l'induſtrie des Agriculteurs a grande part à cette vberté extraordinaire. Le païs eſt tres-peuplé, ſoit par le ſuccés de leurs alliances, ſoit par la deffenſe de deſerter le païs. Il faut que tout le monde travaille: & la pareſſe n'eſt pas ſimplement punie par la honte particuliere, ou par le reproche des parents & des amis: La Couſtume & les Loix en ont eſtabli de ſeveres ſup-

plices. Ainſi tous les païſans ſont ſoigneux à tenir leurs champs en bon eſtat. On y voit les foreſts & les coſtaux chargez de pins & de vignes : & les champs & les plaines ſemez de ris, d'orge, de froment, & de toutes les autres ſemences. Toutefois ils ne recueillent point comme nous, du vin de leurs vignes. Ils en aſſaiſonnent ſeulement les raiſins d'vne certaine maniere qui les conſerve pour l'hyver. La boiſſon de ceux du Iapon, eſt vn ſuc tiré d'vne herbe appellée *Chia*, que l'on fait chauffer pour boire, & qui eſt extrémement ſain. Elle les garantit des importunitez de la pituite; des peſanteurs de teſte, & des maux d'yeux : & les fait vivre longues années, preſque ſans aucune langueur. Il eſt quelques endroits où il n'eſt point d'huile : mais cette diſgrace eſt ſuffiſamment reparée par certaines plantes, dont on tire vne liqueur également onctueuſe. Les paſturages y ſont merveilleux pour les beſtiaux. Leurs jardins proprement cultivez, ſont pleins de melons tres-ſavoureux, de prunes, & de figues tres-douces, & abondent ſur tout en pommes excellentes, en fruits medicinaux, & en citrons de pluſieurs ſortes & de divers gouſts. Les claires fontaines y jalliſſent ſans ceſſe : & les fleurs également colorées & odorantes y font vn eternel printemps. Il y a auſſi des fleuves capables de porter de grands vaiſſeaux, qui de plus ſont poiſſonneux & agreables : & dont les rivages ſont par tout reveſtus d'vne charmante verdure, & dont les champs ſont enſemble embellis & engraiſſez. La coſte a divers ports ouverts, & aiſez au flux & au reflux, par où l'on peut commodément envoyer ou recevoir toutes ſortes de denrées. Les marais, les foreſts, & les buiſſons abondent en beſtes & en oiſeaux pour le plaiſir des veneurs & des fauconniers. Et pour les avares, & pour les guerriers, la terre y porte de l'or, de l'argent, & de tres-bon fer. Les perles, & ces rares ouvrages de la terre, & de la patience, que le vulgaire appelle porcelaine; les peaux contre le froid, le coton, le lin, la laine, les vers & leur ſoye, toutes ſortes d'induſtrieux ouvrages nous viennent de là. On ne ſçauroit dire le revenu qu'ils tirent de leur ſucre, de leur miel, de leur rhubarbe, cafre, vermillon & paſtel. Toutes les odeurs y naiſſent; & ſur tout le muſc, dont les Grecs & les Latins

n'ont juſqu'icy rien eſcrit. Ils le tirent d'vne eſpece de beſte reſſemblante au renard, qu'ils tuënt à coups de fouët, & qu'ils laiſſent pourrir. Enfin pour les beſoins & pour les plaiſirs ils peuvent ſe paſſer de tout le monde : de ſorte qu'il n'eſt point de nation ſous le Soleil qui ſoit plus riche du bien d'autruy. Car ils vendent de tout, & n'achetent rien que du poivre de l'Inde, pour donner de l'odeur & de l'embelliſſement à leurs lambris.

Cette nation pourroit auſſi ſe paſſer de tout commerce avec les eſtrangers, ſans cette incroyable avidité pour l'argent qui le leur fait preferer à l'or. Ils l'enterrent & accumulent auſſi bien celuy qu'ils tirent de leurs mines, que celuy qui leur peut venir d'ailleurs. Ce ſeroit vne choſe infinie de vouloir décrire leurs baſtiments publics & particuliers. Ils comptent deux cents villes grandes & celebres, & vne infinité d'autres de moindre conſideration. On ne peut pas non plus compter les chaſteaux & les bourgs, dont quelques-vns ont trois mille familles. Ils ſont pour la pluſpart bien ſituez; ont quantité de ſources & de bois de haute fuſtaye: où l'on voit des tours élevées qui appartiennent aux plus riches laboureurs. Il eſt auſſi des maiſons de plaiſance & des retraites agreables, où la Nobleſſe va jouïr des belles ſaiſons. Les baſtiments appropriez & entendus retentiſſent de tous coſtez des melodieux concerts des oiſeaux, & du doux murmure des fontaines : ou du ſommet des coſtaux expoſent agreablement aux yeux la varieté des valées, & la vaſte eſtenduë des terres & des mers. Mais les villes ont vne beauté particuliere. Elles ſont ſituées ſur des fleuves navigables : elles ont de profonds & larges foſſez, & ſont enceintes de bonnes murailles, dont les fondements ſont de groſſes pierres carrées, & les hauteurs de brique. Cette brique eſt de meſme eſpece que celle dont on fait la porcelaine : & elle eſt cimentée avec vne maniere de chaux qu'ils ont tres-excellente, & qui en peu de temps devient ſi dure qu'elle eſt à l'épreuve de tous les ferrements. Quatre hommes en quelques endroits, & ſix en d'autres iroient de front ſur l'épaiſſeur de leurs murailles : qui ont des ouvertures pour l'aſpect, & des ſaillies & des guerites pour la promenade des Officiers. Au delà & au deçà des

murs il y a vn eſpace vuide capable de tenir ſix cavaliers de front. Mais pour pouvoir tirer de coſté, il y a d'eſpace en eſpace des tours & des forts qui avancent, dont le faiſte eſt artificiel, & accompagné de jolis balcons. Il conſte que quelques-vns de ces murs ont eſté baſtis il y a deux mille ans, & cependant il n'y paroiſt ni fente ni crevaſſe : tant les Ædiles prepoſez par le Roy ſont ſoigneux de les bien entretenir. Les dimenſions de chaque ville ſont à peu prés de meſme. Il y a deux routes principales qui s'entrecoupent ſur leur longueur, qui aboutiſſent à quatre portes ferrées, d'vn travail fort induſtrieux, & dont l'abord eſt agreable à l'aſpect. Sur ces deux routes il en eſt d'autres differentes & particulieres qui ſeparent les edifices, ou qui conduiſent à divers quartiers. Des deux coſtez des ruës ſont des galeries avancées, qui garantiſſent de l'injure des temps les paſſants, les marchands, & les denrées. On y voit des deux coſtez des ruës des arcs à trois faces pour l'ordinaire, & tres-entendus, chargez d'inſcriptions, que les Gouverneurs qui ſortent de charge laiſſent pour monument de leur Magiſtrature. Les Magiſtrats ont leurs Palais ſpacieux & ſuperbes, avec leurs jardins bien cultivez, leurs reſervoirs bien tenus, leurs fontaines claires & jalliſſantes, leurs canaux adroitement détournez : & enfin avec tout ce qui peut contribuer aux douceurs de la ſolitude ou au délaſſement de l'eſprit. Les volieres & les parcs, les paliſſades vives & tonduës, les bois ſombres & épais, & les prez émaillez de fleurs n'y manquent pas : & on prendroit chaque maiſon des Magiſtrats pour de petits bourgs. Sur les coſtes les maiſons des particuliers y ſont baſſes : mais ailleurs elles ont pluſieurs étages, & ſont ou dorées, ou peintes, ou enduites, & d'vne blancheur admirable. D'abord on entre dans vn veſtibule fourni d'armes, & orné des ſtatuës de leurs Dieux. Il y a des lacs pleins de poiſſons, & des jardins ſuſpendus. La matiere qu'ils employent à leurs baſtiments eſt extrémement polie, & par vn certain ſecret ils luy donnent la couleur & le brillant de l'or. Leurs tuiles ont la meſme politeſſe, & ne ſont compoſées que de la chaux compacte & épaiſſie, qui reſiſte à la pluye, qui dure des ſiecles : & dont l'extrémité du creux eſt ornée d'vn orle marbré, & artiſte-

ment adjouſté. Chaque porte a ſes avenuës plantées à la ligne d'arbres verts & épais, & dont l'aſpect eſt tres-agreable. Mais outre les villes qui ſont ſituées ſur les fleuves, il en eſt d'autres qui ont des canaux artificiels & navigables, par où ils ont reparé l'abſence des rivieres, & ſe ſont procurez la meſme commodité de faire entrer & ſortir leurs denrées, comme il s'en voit en pluſieurs endroits de Hollande, & en quelques vns d'Italie. Les rivages ont leurs chauſſées pour les gens de pied, & les ponts commodes ſe trouvent non ſeulement dans les villes, mais meſme dans les champs. Où la rapidité & la hauteur des eaux ne ſouffrent pas de piles ni de voutes, on y fait des ponts de bateaux aſſemblez. Et ſi leur violence en rompt l'ordre, & en empeſche l'vſage, il eſt des bateaux qui vous paſſent ſans qu'il couſte rien, & que le Roy paye & fait tenir tous preſts pour la commodité des voyageurs. Les Officiers publics ſont exacts à faire remplir les trous ou les ruines qui peuvent eſtre dangereuſes aux voyageurs, & pour faire des paſſages aiſez dans les lieux les plus faſcheux, on coupe des rochers & des montagnes avec tant de dépenſe, que les Romains n'ont rien entrepris de plus magnifique.

CHAPITRE SECOND.

Temples de la Chine. Couleur & trāits de viſage. Coifures. Leurs habits. Beautez des Dames. Leur année de douze Lunes. Leurs Comedies. De leurs banquets. Leur principal mets. Leur maniere de table, de boire, & de ſe ſaluër. Leur aptitude pour les arts. Ils ſçavent de long-temps l'art de faire des canons, & de l'Imprimerie. Leur façon d'eſcrire. Leur idiome. Point de faineans parmi eux.

QVOIQVE les Chinois mépriſent les Dieux, ils ne laiſſent pas d'avoir des Temples tres-beaux & tres-grands. Au delà des murailles, ſur tout dans les faux-bourgs proches de la mer, il y a des hoſtelleries & des cabarets fort bien

fournis de tout ce qui peut eſtre deſiré pour la bouche, pour la commodité des marchands forains & des voyageurs eſtrangers. Plus ou moins qu'ils ſont Septentrionaux ou Meridionaux, plus ils ſont ou blancs ou livides : preſque tous camus, ayant de petits yeux, peu de barbe, de longs cheveux, qu'ils nouënt ſur la teſte, ſoigneuſement, & proprement peignez & treſſez, & y mettent vne eſpece d'éguille d'argent. Leur coifure n'eſt pourtant pas en tous vniforme. Ceux qui ſont dans le Cœlibat ſeparent les cheveux de devant ; les gens mariez les meſlent. Et c'eſt cette ſeule difference qui diſtingue les deux ordres. Les principaux, les riches, & ceux qui font profeſſion des armes, portent des habits de ſoye ; le peuple, des habits de lin & de coton ; car la grande abondance qu'ils ont de laine, fait qu'ils ne daignent la travailler. Ils portent des ſayons comme l'on faiſoit jadis en Eſpagne, ondoyans & pliſſez ſur la moitié ; & ſes plis ſont épars & eſtendus par tout : les manches en ſont larges : & ils agrafent le coſté gauche du ſayon. Leur tunique va juſqu'aux talons, que les perſonnes du ſang Royal, ou qui ont des principales charges portent brodée, principalement vers la ceinture, ou ſeulement ſur les bords. Ils portent vn chapeau fort haut & rond, fait de vergetes tres-deliées & aſſemblées avec du fil noir. Ils portent des haut-de-chauſſes tres-bien fairs, & des brodequins & des ſouliers poliment couverts d'vn tiſſu de ſoye. Ils fourrent leurs habits d'hyver de ces precieuſes peaux de Scythie, que nous appellons vulgairement martres ou zebelins, dont la couleur eſt agreable, & dont l'épaiſſeur eſt impenetrable aux vents. Ils font meſme des eſpeces de coliers de ces peaux ſeparées. Ils oppoſent à l'incommodité des vents de bonnes feneſtres & de bonnes vitres. En eſté outre pluſieurs autres commoditez pour ſe parer des grandes chaleurs, ils ont des grottes pratiquées en des lieux propres, & de là ils tirent l'air plus ou moins rafraichi, & le diſtribuënt à leur gré par vne certaine machine dans tous les membres du logis. Les femmes ſont extrémement ſoigneuſes en leur coifure. Elles peignent long-temps leurs cheveux, les nattent, les nouënt ſur la teſte avec des rubans enrichis d'or & de perles. Le reſte de leur habit eſt peu galant. Leur principale

beauté

beauté conſiſte à avoir les pieds courts & menus. Pour cela pendant l'enfance ; & lors qu'ils ſont encore tendres on les leur ſerre le plus que l'on peut avec des rubans pour en empeſcher la croiſſance. Les Dames de condition ſe piquent d'vne extréme honneſteté. On ne les viſite guere, & elles ſe monſtrent tres-peu en public qu'elles ne ſoient portées en chaiſe, avec des rideaux tirez de tous coſtez, & deux petites feneſtres treilliſſées d'yvoire pour voir ſans eſtre veuës. Leurs eſclaves les portent ſur le cou : & tout autour ſuit vne grande quantité de valets. L'adultere ou de l'homme ou de la femme eſt vn crime capital. La dote eſt donnée par l'homme à la femme ; chacune d'elles eſt reputée & honorée comme les meres de famille. Les concubines ſont entretenuës en des endroits éloignez de leur veuë. Les débauchées (elles ſont preſque toutes eſclaves) ont vn quartier dans le fauxbourg affecté pour leur logement. Ils font leur année de douze Lunes, en ſorte toutefois que de trois en trois ans ils en adjouſtent vne treiziéme. Ils la commencent à la nouvelle du mois de Mars : ce jour là eſt publiquement feſté : celuy de la naiſſance de chacun eſt celebré en particulier. Ils ſe font mutuellement des preſents, & ſe regalent par de ſomptueux banquets, & par des jeux entremeſlez. Ils repreſentent dans leurs tragedies & dans leurs comedies magnifiques, & d'vne grande dépenſe, ou des ſujets modernes & travaillez par les Poëtes modernes, ou des actions empruntées des anciennes hiſtoires. Les baladins, les farceurs, les joüeurs de gobelets, & les bouffons n'y manquent pas. La ſcene, & les enfoncements y ſont reveſtus de verts feuillages, de roſes épanoüyes, & de riches tapiſſeries. Les iſſuës & les advenuës ſont jonchées de fleurs & de parfums. Les arbres, les ſales, & les feneſtres brillent de l'éclat des flambeaux, & des lanternes allumées. Et tout retentit des luts bien touchez, & des concerts de fluſtes & de voix. Voicy la maniere des banquets. Bien qu'on invite pluſieurs perſonnes, chacun a ſa table particuliere : ou au plus on n'en met que deux à chaque table, qui eſt faite d'vn bois façon d'ebene, & tres-luiſant. Elles ſont marquetées & variées de figures d'animaux ſauvages entrelaſſez dans des filets d'or & d'argent (où les Chinois

excellent) & y ſont divers agreables compartiments. Cette propreté & cette peinture tiennent lieu de nape. Quelques parements de ſoye ſont attachez aux bords, & pendent juſqu'à terre. Les convives ſont aſſis dans des chaiſes peintes ſur des carreaux comme nous, pour y repoſer plus doucement. On ſert enſuite dans des paniers ornez de bouquets que l'on range ſur le bord, quantité de menus fruits & de pommes. Dans cette ſi agreable enceinte s'élevent inſenſiblement les autres mets; & bien que la Chine abonde en toute ſorte d'animaux domeſtiques & ſauvages, poiſſons, huitres, & generalement en tout ce qui peut entrer dans les plus fins ragouts, on ſert ſur les meilleures tables du lard, comme le morceau le plus friand & le plus exquis. Et il n'eſt point d'autre animal, dont tous les cabarets facent plus ſoigneuſement leur proviſion. Ils ſont tres-propres, & croyent meſſeant de toucher des doits à la viande. Ils ont des poinçons argentez, ou des fourchettes d'argent ou d'or, dont ils ſe ſervent pour porter à la bouche le manger decoupé. Ils ont de petits gobelets, qu'ils vuident ſouvent, & ſe portent fort civilement & reciproquement de [illegible] avec vn merveilleux ſilence : & à chaque ſervice i[illegible] tout l'appareil de la table. Les hommes & les f[illegible] ſont traitez ſeparément, ce qui donne bien ſouvent de la jalouſie à certains maris. Le menu peuple pour ſaluër, met la main gauche fermée ſous la main droite, s'en frape la poitrine par des coups ſouvent reiterez, comme ſi par ces geſtes accommodez à leurs paroles iis vouloient témoigner que leurs amis ſont placez bien avant dans leur cœur. Les honneſtes gens, les bras courbez, & les doits des deux mains entrelaſſez les vns dans les autres, font de grandes & frequentes inclinations preſque juſqu'à terre : Et c'eſt à qui finira le dernier ſes civilitez.

Les ouvriers & artiſans ſont par tout en grand nombre, & chaque art a ſa ruë particuliere. Ils entendent merveilleuſement bien la ſculpture, les bas reliefs, & l'emaillure, auſſi bien qu'à jetter en fonte l'or, l'argent, & les autres metaux, ou qu'à travailler le fer & les autres matieres plus groſſieres.

Leurs foyers n'ont pas beſoin de ſouffleurs; car ils diſpoſent de ſorte certaines machines rebordées, & les appliquent ſi artiſtement à leurs fourneaux, que d'elles meſmes elles font aller les ſouffletz. Ils penetrent d'abord dans tout ce que la Mechanique a pû inventer, ou parmi eux, ou chez les eſtrangers. On a trouvé qu'il y a long-temps que ces peuples ſçavent faire des canons, & que l'Impreſſion, dont quelques Européens ſe vantent d'eſtre auteurs depuis peu de jours, eſt parmi eux en vſage depuis pluſieurs ſiecles. Leurs canons par vn ſecond artifice ſe démontent, & ſont ſi portatifs qu'ils n'incommodent point, ni les valets, ni les chevaux: Ils eſcrivent ſur de longues & eſtroites pages de papier tres-délié: & ne conduiſent pas leurs lignes de la gauche à la droite comme les Grecs, ni de la droite à la gauche comme les Hebreux, mais de haut en bas. Il me ſouvient d'avoir veû dans la Bibliotheque du Vatican, & dans celle du Roy Philipes, qui eſt à Laure, vn volume ainſi imprimé. Ils ont des lettres comme les Egyptiens, que les Grecs appellent hieroglyphiques. Chacune vaut vn mot, & ſuffit quelquefois pour tout vn ſens. De là vient que nonobſtant les divers idiomes de tant de Royaumes differents, ils entendent neantmoins tous également bien tout ce qui peut eſtre couché par eſcrit. Outre le dialecte particulier de chaque Province, il y a vne maniere reglée & commune à tous les habiles gens. Elle a quelque rapport avec la Langue Latine: & s'appelle du mot vulgaire, *Mandarin*: les Courtiſans, les Secretaires, les Iuriſconſultes, les Iuges, & les Magiſtrats vſent de ce ſeul idiome, & l'apprennent avec grand ſoin. On ne voit preſque point de faineant, ni de vagabond qui demande l'aumoſne. Le Magiſtrat condamne les parents & les alliez à nourrir les eſtropiez, les mutilez, les incurables, que le malheur a rendus incapables de gagner leur vie. S'ils manquent de parents ou d'alliez, ou s'ils n'en ont que de pauvres qui n'ayent pas dequoi les nourrir, tout bien examiné & bien reconnû de peur de quelque fraude, ils ſont portez & receus dans les Hoſpitaux Royaux. Les aveugles s'ils ont du beſoin ſont employez à tourner les meules des boulangers, les manchots ou les eſtropiez de quelque façon que ce ſoit, ſont occupez à des miniſteres

proportionnez à leurs forces. Ainſi l'oiſiveté & la pareſſe en ſont abſolumẽt bannies.

CHAPITRE TROISIESME.

Leur maniere de compter l'eſpace des chemins. De leurs voyages. Leur monnoye. Leur œconomie. Leurs regles pour l'vſure. Leurs equipages de mer. Leur commerce admirable. Soin de nourrir de la volaille dans les bateaux. De leur peſche. Leurs eſtudes principales: on fait juſtice au merite des eſtudians. On s'éleve par là aux loïties. Diſtinction des charges principales. Diverſes marques des divers Magiſtrats. Tous les voyages, & toutes les fonctions au nom & aux dépens du Roy. Maniere des Tribunaux & des Audiences. Grande lenteur dans les cauſes criminelles. Magnificence du train des Magiſtrats, reſpect qu'on leur rend quand ils paſſent.

ILs diſtinguent l'eſpace des chemins de cette maniere. La plus petite de leurs meſures s'appelle en leur Langue, *Li*. Elle contient autant d'eſpace que la voix humaine dans vn lieu plain, & en vn jour beau & ſerain, en peut remplir & ſe faire entendre. Dix *Li*, valent vn *Pu*, qui reſpond preſque à la lieuë d'Eſpagne: & les dix *Pu*, font vne journée qu'ils appellent en leur jargon, *ychan*. Dans leurs voyages ils ſe ſervent non ſeulement de chevaux, de toutes ſortes de chariots, de litieres, & de chaiſes ſuſpenduës; mais encore de chars, charrettes trainées par des chevaux; ou bien meſme trainez à la voile ſelon la diſpoſition des lieux. Les cochers & les pilotes y ont vne merveilleuſe adreſſe, ſoit à conduire leurs chevaux, ſoit à tourner leurs voiles ſelon qu'ils en ont beſoin. Ils evaluënt le prix des choſes (comme autrefois à Rome) par de tres-foibles eſpeces d'argent; évitant les eſcus & les groſſes monnoyes, croyant en retrancher d'autant l'occaſion des adulteres. Ainſi ils portent ſans ceſſe avec eux des

forces & de legers trebuchets dans vne boëte de bois. Pour les choſes de plus grand poids, ils ont dans leurs maiſons des balances, vne livre éprouvée & marquée d'vn coin public. Ils ne battent au coin public que des pieces d'airain de trois onces, qu'ils portent enfilées, pour les ſupplémens des valeurs des pieces d'argent, & pour l'achapt des petites choſes. Ils ne laiſſent rien perdre de ce qui peut ſervir à la moindre choſe. Les excrements & les ordures deſtinées à fumer les champs; les plus vils chifons ſont portez aux moulins de papier, & les os des chiens ſont reſervez aux graveurs ou aux ſculpteurs. Les vſuriers comme pernicieux à l'Eſtat, ſont punis de diverſes peines; mais la plus ordinaire eſt la confiſcation de l'argent preſté à vſure. Les ſeuls infirmes & les aveugles de la plus baſſe condition pour ſurvenir à leurs beſoins peuvent impunément preſter avec vſure. Tout marchand doit avoir vn eſtat de ſes marchandiſes; & les apoticaires ſont obligez de mettre ſur la porte de leurs boutiques des monſtres des ſimples qu'ils debitent. Les Officiers les viſitent ſouvent, & il n'eſt pas permis de les meſler, ni d'en faire des compoſitions que lors que la neceſſité oblige. Ils nourriſſent des oiſeaux privez, & qui chantent avec vn ſoin extraordinaire, & en vendent qui outre leurs couleurs naturelles, en ont encore d'adjouſtées & de contrefaites.

La quantité de leurs vaiſſeaux & l'appareil pour la mer, ſont choſes incroyables. Il ſemble que les materiaux & leurs inſtruments ayent conſumé toutes les coupes des foreſts; que les venes du meilleur fer ſoient épuiſées, & que toutes les boutiques ne ſoient occupées qu'à fournir le lin & le coton. Ils appellent leurs grands navires, & qui ne vont qu'au vent, des *Ienes*, comme nous avons déja dit. Ceux qui ſont deſtinez pour la guerre ont des eſpeces de chaſteaux du coſté de la poupe & de la prouë. Les moindres & les plus bas ſont reſervez pour les negocians & pour leurs charges. Ils ont certaines barques qu'ils appellent, *Lantes*, d'autres qu'ils nomment *Bancons*. Celles-là à ſix rames, & celles-cy à trois, & ayant à chaque banc quatre ou ſix vogueurs de chaque coſté. Ils vſent encore de longues barques pareilles à nos galeres; mais qui n'ont point de prouë, & qui pour couler

ſur les fleuves & dans les guez ont le corps plat. On en voit d'autres qui ne ſont propres que pour s'aller promener ſur les bords, dont la poupe a divers reliefs dorez & argentez, où il y a des chambres, des feneſtres treilliſſées, des galeries, & des jardins ſuſpendus, pour faire affront ce ſemble à la mer. Mais pour tout dire, le nombre en eſt ſi grand que les Capitaines des coſtes dans les occaſions les plus ſoudaines & les plus impreveuës, peuvent en vn moment mettre en eſtat de combatre, depuis cinq cents juſqu'à mille vaiſſeaux de guerre ou *Ioncs*. Il n'eſt point de temps dans l'année qu'il n'y ait toûjours des flotes en mer pour empeſcher les pirateries. Ainſi non ſeulement elles ſont d'vne grande vtilité à tout le Royaume ; Mais elles aſſurent encore le commerce de toutes les nations du monde. Ils oignent leurs vaiſſeaux d'vne eſpece de bitume, merveilleuſement propre à boucher toute ſorte de crevaſſes, & à preſerver le bois des pernicieux animaux qui s'y engendrent. Pour nettoyer le vaiſſeau, ils ont vne pompe meſlée parmi pluſieurs vaiſſeaux, ſi commodément placée, que qui que ce ſoit eſtant aſſis, peut en peu d'heures vuider la ſentine la plus pleine avec vn ſeul pied remué ſans effort. On ne ſçauroit dire le grand nombre de bateaux qu'ils ont pour voguer ſur les rivieres ; vne bonne partie des petites gens n'a point d'autre demeure pour eux, leurs femmes & leurs enfans: les vns ſont ſimples voituriers, les autres gardes des denrées, & pourvoyeurs ou marchands. Il s'y vend toute ſorte de choſes, non ſeulement pour la bouche, mais encore pour la magnificence, pour la commodité des veſtements, pour le beſoin, pour les curioſitez, & pour les plaiſirs. Ainſi chemin faiſant on peut ſe donner tout ce qu'on ne trouve ailleurs que dans les villes. On nourrit dans les bateaux de la volaille, & ſur tout vne grande quantité de cannes, dont l'education eſt aiſée. Car les meres n'y couvent point leurs œufs: on a ſoin ſeulement de leur donner vn feu temperé, & le temps & le loiſir d'éclore. Ils les renferment la nuit, & dés qu'il eſt jour ils les envoyent paiſtre dans les champs ſemez de ris. Elles font meſme vn grand bien au laboureur; car par vne heureuſe avidité qu'elles ont pour les mauvaiſes herbes, elles en purgent les moiſ-

ſons : & par vne docilité étonnante, elles ſe rendent le ſoir dans les lieux de leur retraite au ſon des cimbales ou des tambours. Il n'eſt pas juſqu'aux petites barques des peſcheurs qui n'ayent ſoin de fournir du poiſſon aux habitans éloignez des rivieres. Au printemps que les pluyes & les neiges font groſſir les rivieres, & que les poiſſons quitent la haute mer pour faire leurs petits plus en repos ce ſemble, prés des bords, ou à l'embouchure des fleuves, ou peut-eſtre pour ſe rafraichir d'vn peu d'eau douce ; vous voyez tous les habitans voiſins qui en connoiſſent les profits, y courir armez de lignes, chargez de rets, & qui en remportent des quantitez incroyables. Les bateliers achetent des mariniers de tres-bons poiſſons, & à tres-juſte prix, qu'ils mettent dans des paniers, couverts d'vne eſpece de carton ſoigneuſement oint pour conſerver l'eau qu'ils changent de temps en temps, en leur donnant de l'aliment, & ils les charrient ainſi vifs & ſains juſqu'au fond des païs les plus éloignez des rivieres. Iettez enſuite de cette étroite priſon dans des vaſtes viviers, ou dans des ſpacieux foſſez de quelque bonne ville, ils s'y conſervent, & on en trouve ainſi durant toute l'année & pour les banquets & pour les cabarets. De toutes les manieres de peſche, celle-cy eſt la plus agreable. Ils ont de grands corbeaux dreſſez à cette chaſſe. On leur lie le cou auſſi ſerré que l'on peut ſans empeſcher la reſpiration ; mais ſeulement pour empeſcher qu'ils n'avalent leur priſe. Ainſi laſchez hors de leurs cages ils ſe plongent dans l'eau d'vne preſteſſe merveilleuſe, & portent leur priſe fidelement à leur maiſtre, ils avalent à demi les petits poiſſons, & portent les plus gros dans le bec. Aprés en avoir pris ce que l'on veut, on leur délie le cou & on leur laiſſe avaler ce qui leur reſteroit à rendre, ou juſqu'à ce qu'ils ſoient ſuffiſamment repûs. Cette chaſſe eſt vn des plus grands divertiſſements des Magiſtrats.

On s'y adonne extrémement aux lettres ; toutefois peu d'entre eux excellent dans la Medecine, dans la Phyſique, & dans l'Aſtronomie. Pour leurs loix ils en ont d'eſcrites depuis plus de deux mille ans, & qu'ils aſſurent n'avoir jamais eſté changées. Et on s'y applique d'autant plus qu'elles ouvrent l'accés aux honneurs & aux charges. Ils ſont

assez instruits dans les maximes politiques, & agitent entre eux des questions sur l'administration des Estats, & en demandent les decisions aux voyageurs & aux estrangers. Le Roy entretient liberalement presque en chaque ville des Colleges & des Regents. Les prepositez à ces Colleges font le discernement des jeunes gens qui témoignent quelque disposition d'esprit pour les lettres, & renvoyent les paresseux ou les lents avec ignominie, aprés avoir essayé de les corriger par de plus douces peines. Les Censeurs du Roy visitent de trois en trois ans les Colleges : qui éprouvent ainsi l'esprit & le sçavoir de ceux qui estudient. Dans les plus celebres Colleges du Royaume on dispose de grandes sales où l'on range des chaises & des tables. On y enferme des jeunes gens mandez des provinces estrangeres, aprés les avoir visitez s'ils ne portent point de livre dans leur sein. Ensuite les Censeurs leur proposent des questions touchant la Republique, le Royaume, & les interests des particuliers. Et les portes fermées & gardées, chacun deduit son opinon le mieux qu'il peut : & on se pique d'autant plus d'y reüssir, qu'il ne s'agit pas seulement d'vn point de gloire, mais encore d'vn point d'interest. Car le soir on ouvre les portes, on prend les ouvrages sous-signez du nom, de l'origine, & du païs de chacun, & on envoye cette jeunesse. Les Censeurs à leur loisir les examinent ; & en separent d'abord trois mille, dont ils en trient encore trois cents, & ensuite se reduisent à quatre-vingts dix. Si bien que ce triage passe pour la fleur du sçavoir : & sans subdiviser davantage, on les envoye en divers Royaumes, & on les subroge aux Iurisconsultes decedez, & aux places vacantes. On ordonne ensuite vn jour où les vainqueurs sont proclamez par le crieur public : & parmi la foule des spectateurs ils reçoivent avec des eloges particuliers le nom de *Maistre :* Et enfin on passe le reste de la journée en banquets, jeux, & toute autre sorte de pompe. Les nouveaux Docteurs sont montez sur des chevaux lestement harnachez, & sont ainsi conduits par toute la ville avec vn concours general de tous les ordres. On les presente en dernier lieu au Roy, qui les declare capables, les admet dans les *Loiries*, qui est vn titre ambitionné par toute la Noblesse : & leur

leur donne vne penſion annuelle pour ſoûtenir leur dignité. Ces ceremonies finies, ils s'embraſſent les vns & les autres, & ſe jurent vne amitié qu'ils cultivent avec la derniere religion.

De ce rang des *Loïties*, on prend ordinairement les Iuges, les Conſeillers, & les Magiſtrats. L'ambition ou la corruption ne ſert de rien, & on ne paſſe point aux grandes charges que l'on n'ait donné quelque marque de ſon merite dans de moindres emplois. Il eſt grand nombre de petits Magiſtrats. Il n'en eſt que cinq grands en chaque Metropole, & ils ſont tous eſtrangers, afin qu'eſtant plus exempts d'amour & de haine parmi des inconnus, ils adminiſtrent la Iuſtice avec plus de liberté. Le *Tutan* eſt le premier d'entre eux. Il eſt comme le Vice-Roy, & gouverne toute la Province. Il a ſon Palais ſeparé des autres Officiers, connoiſt de toutes les choſes de conſequence, decide vne partie des affaires; & il tient le Roy exactement inſtruit de l'eſtat des choſes. Le *Ponchas* eſt la ſeconde dignité, & il a ſoin des ſubſides & des revenus du fiſque. Il a grand nombre de Commis & de Gardes du treſor Royal. Il reçoit & ſoude les comptes, & diſtribuë la ſolde à la Milice, les gages aux Officiers, & les recompenſes aux ſerviteurs du Roy. Aprés luy ſuit l'*Anchas*, qui eſt vn Iuge pour le Civil & pour le Criminel : & on appelle à luy de toutes les grandes cauſes qui ſe meuvent dans tout le Royaume. L'*Aitan* eſt le quatriéme qui a ſoin de la guerre, leve les troupes, aſſemble les flotes, & prend ſoin d'empeſcher les eſtrangers de ſe gliſſer dans les villes & dans les païs. Le dernier de tous eſt le *Luitis*, qui va executer dans les armées les ordres qu'il reçoit de l'*Aitan*. Il eſt des eſcrivains qui donnent pluſieurs autres noms à ces Officiers. Mais il ſuffit de dire que toutes ces charges ſont belles, & pleines de majeſté. Hors le Luitis, chacun d'eux a vn Conſeil de dix perſonnes bien choiſies & de differentes qualitez. Les cinq les plus qualifiez ſont à la droite, qui dans la Chine eſt la main honorable, & portent vne ceinture d'or, qui eſt la couleur Royale, & vn chapeau jaune. Au coſté gauche ſont les cinq autres inferieurs qui ne portent qu'vn chapeau bleu, & des cordons d'argent. Quand le Preſident vient à mourir, le plus ancien des Conſeillers luy ſuccede :

& on tire de ce nombre les Intendants du Roy dans ſes diverſes Provinces, où il les envoye pour les viſiter & pour en apprendre l'eſtat. Toutefois les vns & les autres, Preſidents & Conſeillers ont vne meſme marque Royale : & portent ſur la poitrine & ſur les épaules vn ſerpent tiſſu d'or. Nul des Officiers ſubalternes, hors le Maiſtre des priſons, n'oſe parler à aucun de ces Officiers majeurs qu'à genoux. Quand ils vont faire voyage ils n'ont ſoin que de leurs habits & de leurs valets. Il y a des Officiers en chaque vilage qui pourvoyent à leur logement & à leur nourriture ſelon leur dignité. Que s'ils veulent aller loger chez leurs amis, on leur donne de l'argent pour leur dépenſe. Quand on inſtale vn Officier dans ſa Magiſtrature, grand nombre d'infanterie & de cavalerie, ſous leurs drapeaux, va à ſa rencontre. Enſuite les divers ordres vont en pompe le ſaluër, avec des chœurs de muſique, & les ſymphonies d'inſtruments. Ils ſont ainſi conduits parmi la foule du peuple, & par les ruës richement tapiſſées & ſemées de fleurs juſqu'à ſon Palais. Il y a des ſerviteurs du Roy, & de ſes Maiſtres d'Hoſtels, qui ſans qu'il s'en donne aucun ſouci, prennent ſoin de le bien traiter, de le faire ſervir par de bons Officiers, & de le meubler ſelon ſa qualité. Ainſi dans vne meſme maiſon, les Gentilshommes de ſa ſuite, les Secretaires, les Gardes, les Licteurs, & tous les Officiers du Barreau ſont nourris aux dépens du Roy : afin que le Magiſtrat s'imagine avoir autant de témoins & de cenſeurs de ſes actions.

Le Preteur tient ſes Audiances depuis le matin juſqu'au ſoir ſans prendre de relaſche que peu d'heures ſur le midi. Il eſt dans vn trône élevé, & a à ſes coſtez des Iuges. Il y a toûjours vne cohorte de ſoldats preſte à executer ſes ordres. Ceux qui demandent juſtice eſtant introduits par les portiers, aprés de profondes inclinations, diſent de loin & tout haut ce qu'ils ont à dire, ou offrent leurs requeſtes aux Greffiers qui en font la lecture. Le Preteur aprés avoir examiné la choſe, prononce conformément à l'avis des Conſeillers : & ſon jugement eſt enregiſtré par le Greffier qui le ſigne, enſuite le luy preſente, & le Preteur y adjouſte ſa ſignature en lettres rouges. Toute la Iuſtice s'adminiſtre en public, la ſolitude,

les entretiens particuliers, les ſecretes ſuggeſtions en ſont bannies, & par conſequent beaucoup d'occaſions de ſupercherie, & d'injuſtice, qui ſont ennemies de la lumiere. Ils different long-temps l'execution des Arreſts de mort: vont lentement dans les inſtructions du procés, & ne le jugent point qu'aprés avoir parfaitement connû la qualité du crime. Ainſi tres-peu de gens finiſſent leurs jours par la main du bourreau. Toutefois les coupables ſont ſoigneuſement gardez dans vn lieu ſpacieux, qui paroiſt vn bourg, dont les murs qui l'entourent ſont tres-élevez, & où il y a toute ſorte de tavernes & de boutiques, où l'on vend tout ce qui peut eſtre neceſſaire à la vie, ſans qu'il ſoit beſoin de ſortir pour en avoir. Le Gouverneur des priſons eſt toûjours vn homme de grande authorité, & qui a grand nombre de gardes tres-exacts. Il a ſoin de viſiter ou de faire viſiter tous les jours l'eſtat des priſons: pour empeſcher ou la corruption des Geolliers, ou la rupture des murs, que l'on ne tende des cordes, ou qu'on ne pratique quelque autre machine pour evader. La maxime du barreau, & le conſeil du Preteur ſont ſeveres; chaque delict eſt puni d'vn rigoureux ſupplice, & ſi perſonne n'en oſe murmurer. Les criminels pour vn redoublement d'ignominie portent vn étendart dans leurs mains, qu'ils gardent, & vont juſqu'au lieu de l'aſſemblée, où ſe mettant à genoux ils ſont fuſtigez ſelon l'Ordonnance du Preteur. Les Officiers, comme nous avons dit, ne vont point en public à moins d'eſtre portez dans des chaiſes magnifiques, & ſont accompagnez d'vne foule d'amis ou partiſans, & ſuivis de grand nombre de gardes. Pour paroiſtre plus ſeveres, ils ne détournent jamais leur veuë, & s'eſtudient dés la jeuneſſe à fixer ainſi leurs regards. Ils ont meſme à leur ſuite des chevaux d'eſchole; & des pareſſols ou des eventails. Ils font marcher devant eux des licteurs, dont les vns portent les étendarts du Roy, les autres des cannes redreſſées ou amolies par le feu pour en fraper ſans les rompre; les autres des maſſes d'argent: & quelques-vns enfin dans des medailles de plaſtre qui leur pendent des eſpaules avec des houpes de ſoye, portent les caracteres de l'authorité & de la puiſſance du Magiſtrat. Tous ces differents Officiers vont deux à

deux criant à haute voix, pour faire faire place à la foule qui ſe range dans les maiſons, ou qui par reſpect leur quitte le chemin. Il ſe garde vn merveilleux ſilence pendant qu'ils paſſent: & non ſeulement on ne ſe hazarde pas de leur parler; mais meſme on n'oſe preſque pas les regarder.

CHAPITRE QVATRIESME.

Leur maniere de faire la guerre: de garder leurs portes. Leurs limites murées du coſté des Tartares. Equipage de leurs cavaliers, de leurs fantaſſins. Merveilleux ordre pour les grands chemins; & pour l'exercice de la Iuſtice. Reſpect rendu au nom du Roy. Succeſſion à la Couronne. Revenu du Roy.

ILs font la guerre avec plus d'intelligence & de diſcipline que d'audace & de perſeverance, & ſe fient trop ſur le grand nombre & ſur l'artillerie. Outre les troupes extraordinaires qu'on leve en divers endroits ſelon le beſoin, il y a en chaque ville vne forte garniſon entretenuë, & on fait le guet ſur la muraille que l'Officier viſite de temps en temps. Il y a de bons corps de garde aux portes, qui outre les diverſes barrieres ont vn cachet collé ſur de la charte & ſur les fentes, & qu'ils ont ſoin de renouveller tous les jours. Il n'eſt pas permis de les ouvrir qu'aprés que les Officiers ont reconnû le cachet entier, & qu'il en a donné la permiſſion. Leurs limites ſont munies de pluſieurs petits forts. Et du coſté des Scythes ils ont fait faire vn mur de plus de deux cents lieuës entre deux montagnes d'vne hauteur extréme, & ce ſont là de ſeures barrieres pour tout le Royaume. Au moindre bruit les gardes ayant donné le ſignal, les villes voiſines courent auſſi-toſt aux forts juſqu'à ce qu'ils en ſoient relevez par les troupes Royales. Les Cavaliers vont à la guerre avec vn équipage admirable. Ils portent quatre eſpées pendantes à la ſelle de leurs chevaux, & en vſent de deux à la fois avec vne grande dexterité. L'Infanterie eſt auſſi tres-bien armée. La ſolde de chacun eſt raiſonnable, & fidelement payée. La vertu eſt aſſurée de ſa recompenſe: & le crime de ſa peine. Per-

ſonne ne porte d'armes qu'il ne ſoit enrollé, & faſſe profeſſion de la guerre; qui eſt vne grande & ſeure precaution pour le repos public contre les tumultes inteſtins. Comme nous avons dit qu'on choiſiſſoit des eſtrangers pour en faire des Magiſtrats plus deſintereſſez & moins partiaux dans leurs jugements & dans leur adminiſtration. Les Capitaines & les Officiers au contraire ſont choiſis le plus qu'on peut ſur les lieux, afin que l'intereſt de leurs femmes & de leurs enfans les engagent à ſe porter plus vigoureuſement aux perils, & à ſonger plus particulierement à leur deffenſe. Sur tous ces divers Magiſtrats & Officiers, il y en a vn ſuperieur, qui a ſur eux le pouuoir ſouverain de vie & de mort. Le nombre de ſes gardes & de ſes licteurs, la ſuperbe demeure, & la magnificence de ſon train font aſſez voir l'importance & la majeſté de ſa charge. Il a vn Conſeil de huit Seigneurs choiſis dans tout le rang des *Loities*. Il n'a que le Roy audeſſus de luy: & il eſt l'Oracle de toute la nation. Il a environ ſoixante femmes ſervies par des Eunuques. Il ne ſort guere du Palais à moins de changer de ſejour, ou d'aller à la guerre. On luy rend compte de tout ce qui ſe paſſe dans l'Eſtat par des courriers eſtablis & reglez, qui tous les mois luy apportent des nouvelles de toutes parts. Les poſtes reglées par eſpaces égaux, ſont toutes bien fournies de chevaux, où ils font de grandes diligences. Pour ne point perdre de temps au changement de poſtes ou au paſſage des rivieres, & trouver des chevaux ou des bateaux en eſtat, ou ils pendent des ſonnettes aux chevaux ou comme parmi nous ils advertiſſent de leur arrivée en ſonnant du cor. Outre tout cela, en certains temps reglez il envoye des gens d'autorité dans les divers endroits du Royaume pour jetter l'œil ſur toutes choſes: & pour en avoir encore plus de certitude, il y envoye des gens hors de rang, qui luy ſont affidez, & qu'il fait jurer en particulier de ne luy rien déguiſer de la verité des choſes. Pour executer le tout plus ſecretement, le Roy a pluſieurs ordres dreſſez, ſignez, & en bonne forme; mais ſans aucun nom de l'envoyé, du lieu, ni des perſonnes, de peur d'éventer le ſecret. Ainſi celuy qu'il envoye ayant ſecretement pris cét ordre, il parcourt vne Province comme vn ſimple particulier, ſe trouve ſans

faire semblant de rien, aux jugements, & aux autres actions du ministere des Gouverneurs & des Preteurs : & quand il est bien informé de ce qu'il desire sçavoir, alors il va au Conseil presenter ses ordres, & aussi-tost il est receu avec les honneurs qui luy sont deûs, & devenu Arbitre & Chef du Conseil, il est conduit à la premiere place. Il approuve ou condamne comme il juge à propos ; il éleve les vns aux dignitez, il retient les autres dans leur rang, & sans que personne hesite d'obeïr, il condamne aucuns aux plus cruels supplices. Ainsi ce Magistrat subit & inopiné, retient merveilleusement tous les autres en leur devoir.

Dans toutes les Provinces il y a vn tableau d'or voilé, où est escrit le nom du Roy. On dévoile ce tableau toutes les nouvelles lunes, & tous les Loitiens, & tous les Gouverneurs se trouvent à la ceremonie, & adorent ces caracteres avec le mesme respect qu'ils rendroient à la personne du Roy. Le Roy mort, le Royaume appartient à son fils aisné, ou s'il n'en a point, ce qui est bien rare dans vn si grand nombre de femmes, il passe à son plus proche parent. Les autres de peur qu'il ne s'éleve en leur faveur quelque trouble, sont retenus en des Palais éloignez de la Cour, & superbes en grandeur & en magnificence. Ils passent ainsi leurs jours en ces prisons libres, avec deffenses expresses d'en sortir sous peine de la vie. Le Roy reçoit les Ambassadeurs des Rois qui recherchent son amitié, ou qui ont déja contracté alliance, avec grande bonté, & leur envoye au devant quantité de Noblesse. Ces Ambassadeurs estant congediez, il renvoye pareillement en leurs maisons les Loitiens, (qu'ils appellent en ces rencontres pour en honorer la ceremonie) & leur fait de grands presents. On escrit des choses étonnantes de ses tresors, & du grand amas qu'il fait de lames d'or & d'argent. Il est des escrivains qui font monter ses revenus annuels à vn million deux cents mille escus d'or de nostre monnoye. Vespasien qui aimoit tant l'argent, n'en a pas tant laissé dans l'Espargne de Rome, tant leurs richesses sont excessives & incroyables. Toutefois il est certain que la seule ville de Canton, qui est vne des moindres, rend au Roy, tous les ans, sur les salines seulement ou 80. mille escus couronnez : & qu'vne

autre ville auſſi mediocre de cette meſme coſte luy en vaut encore cent mille ſeulement ſur la ferme du ris. Auſſi n'y aura-t-il pas lieu de douter qu'il revient au fiſque des ſommes immenſes tous les ans, à qui conſiderera l'eſtenduë de l'Empire; la quantité de peuple; les droits de capitation; celuy des portes & des marchandiſes; les decimes de tous les grains; le revenu des mines & des autres divers impoſts. Il y a de plus vne couſtume extrémement avantageuſe & lucrative, imitée des Turcs, & de tous les Princes Mahometans. Il n'y a dans toute la Chine que le Roy ſeul qui puiſſe impoſer ni lever de tribut. Il n'y a point comme parmi nous, de Comtes, de Ducs, de Marquis, de Barons, ni de Gouverneurs. Le Roy ne diſtribuë point ſes Magiſtratures & ſes Gouvernements, comme des bien-faits ou des recompenſes; mais comme des emplois pleins de ſoin & de peine. Les glorieux titres, les grands revenus des morts, ne paſſent point aux heritiers qui ſi ſouvent degenerent. Chacun eſt auteur de ſa fortune, & taſche de parvenir aux dignitez par des moyens loüables, & par de belles actions. Et dans la maiſon des braves & des grands, la pareſſe & l'oiſiveté, ſous le pretexte de leur nobleſſe, ne ſe rencontrent point. Voilà à peu prés les biens que peut poſſeder cette nation, & les loüanges qu'elle peut meriter; mais il eſt certain que les maux & les vices qu'on peut luy reprocher, paſſent de beaucoup ſes vertus & ſes merites.

CHAPITRE CINQVIESME.

Leur Religion. Divers ſentiments. Leur maniere de ſort. Leurs funerailles. Eſprits forts. Leurs chaſtiments. Orgueil de leurs Rois. Ceremonies de leurs entrées. Deſcription de Canton. Andrade à Tama obtient vn paſſeport. Malheureuſe mort de Perere dans ſon ambaſſade.

LA Religion, qui eſt la principale partie de la Iuſtice, fait le moindre de ſes ſoins. Elle porte meſme tres-peu de reſpect aux petits Sacrificateurs, qui ſont appellez en leur Langue, *Ho-*

xiona. La couſtume les attire dans les temples pluſtoſt que la devotion ou que la penſée, que les Dieux veüillent prendre quelque ſoin des hommes, & s'embarraſſer de leurs actions, de leurs diſcours, où de leurs penſees. Il y a quelque apparence que Saint Thomas leur a autrefois porté l'Evangile, comme nous avons dit. Et l'Image d'vne grande femme qui porte ſon fils dans ſon ſein, & à qui ils conſacrent tous les jours de nouvelles lampes, ſelon noſtre maniere, nous en peut ſervir de preuve. Mais on ne parle plus parmi eux de ce Saint, & ils ne connoiſſent pas le prototype de cette effigie. Tant la diſtance des lieux & la rareté des cultcurs ont laiſſé perir les premieres ſemences du Chriſtianiſme. Leurs Philoſophes éblouïs par des principes ſinguliers qui ont vne aſſez plauſible apparence, ſoûtiennent opiniâtrément la Metempſycoſe de Pythagore : & conformément à la plus commune opinion de toutes, decernent des peines & des recompenſes aux vertus ou aux crimes de cette vie. Ils eſtabliſſent des capricieux ſejours, où ſe trouve tout ce qui peut flater les plaiſirs, ou irriter les miſeres. Ils laiſſent auſſi croiſtre leurs cheveux, perſuadez qu'ils ſont qu'ils ſerviront à les enlever dans les cieux. Leurs Preſtres au contraire, qui font profeſſion du Cœlibat, raſent leurs teſtes, preſumant de pouvoir monter aux aſtres ſans cela. Ils veulent que le monde ſoit l'ouvrage de l'eau, dont l'agitation ait fait vne eſpece d'eſcume & d'ampoules que leur legereté a élevées, & dont le ciel a eſté formé : qui de ſa craſſe & de ſa ſtupidité ait donné la naiſſance & la matiere à ce dernier des elements, & qui s'eſt reſervé le reſte. Quand on leur demande qui peut l'avoir agitée, ils reſpondent que ç'a eſté par vne vertu ſecrete, & nee en elle-meſme : Et enfin preſſez d'où elle-meſme peut avoir receû l'eſtre & cette vertu : ils reſpondent avec des ſouris dédaigneux, qu'il faut s'arreſter à quelques bornes, & que c'eſt vne vaine inquietude de vouloir penetrer plus loin. Ils donnent à l'homme vne origine commune avec tous les animaux & avec toutes les plantes, & font venir de la terre les vns & les autres. Que les premiers hommes ſont nais ſans aucunes loix, ſans aucun droit, vagabonds, farouches, & n'vſant que de ſimples fruits & de chair cruë pour

leur

leur nourriture, & que du ſang pour leur boiſſon. Que la raiſon enfin ayant diſſipé leur ignorance, leur a inſpiré l'vſage des meilleurs aliments, l'invention des baſtiments, & la commodité des villes. Et qu'ayant fait quelques reflexions ſur ſes premieres lumieres ils ont changé leur vie farouche & barbare en des manieres plus douces & plus polies. Pluſieurs adorent des images muettes, & des cailloux informes, dont la pluſpart repreſente les Dieux des Payens : Mais ils ne refuſent point le Ciel ni la Divinité aux inventeurs des arts, à ceux qui ont ſervi ou le public ou le particulier, ou à leurs parents ou à leurs amis. Ils leur élevent des temples & des ſtatuës, leur font des vœux, brûlent de l'encens ſur leurs Autels, non ſeulement quand ils ſont morts ; mais ce qui eſt plus deteſtable, meſme pendant leur vie. Les vns adorent le ſoleil, la lune & les étoiles, & le ciel meſme, comme la ſource d'où tous les biens écoulent icy bas. D'autres reverent des monſtres infernaux entourez de couleuvres & qui vomiſſent des flammes, comme en Europe nous dépeignons les mauvais Anges, moins pour en obtenir quelque bien que pour les empeſcher de nous faire du mal. Car ils craignent extrémement ces ſortes de viſions qui arrivent quelquefois. Ceux qui adorent les Images ſont religieux à vne ridicule ſuperſtition : ſoit pour entreprendre vn voyage ; ſoit pour commencer quelque travail, ils font des preſents à leur ſtatuë, & obſervent vne eſpece de ſort, dont voicy la maniere. Ils fendent par la moitié deux petites boules de bois de la groſſeur à peu prés d'vne noix, & y paſſent vn filet. Ils les jettent ainſi au hazard devant l'image, ſi elles s'arreſtent toutes deux, ou l'vne d'elles renverſées contre terre, qui eſt vn faſcheux augure, ils maltraitent l'idole de paroles & d'injures ; & comme s'ils ſe repentoient de leur emportement, ils taſchent de l'adoucir par des vœux & des prieres. Si vne ſeconde fois ils éprouvent les meſmes contrarietez du ſort ; ils retournent à leur fureur, adjouſtent les coups aux paroles, & le jettent dans l'eau ou dans le feu. Vn moment aprés ils taſchent de ſe le reconcilier par mille flateries, & mille promeſſes : & enfin perſiſtent dans cette bizarre viciſſitude, juſqu'à ce que ces deux boules ainſi jettées ſe trouvent toutes deux tournées

en haut & du coſté du bon-heur. Pour lors ils s'épuiſent en actions de graces, en loüanges & en chanſons devant ce Dieu insenſible. Ils le regalent meſme de poules boüillies, de canes, d'oiſeaux, de ris, & ce qui leur eſt plus delicieux que tout, d'vne hure de pourceau, avec vne meſure de vin, dont aprés luy avoir offert dans vn baſſin quelques morceaux, comme de l'extremité des oreilles de porc, les ongles des autres oiſeaux, & répandu quelques gouttes de vin ſur leur Autel, ſelon l'ancienne maniere des Libations, ils font carroux du reſte parmi les danſes, & les chanſons, & avec vne pleine joye.

Les funerailles ſe font à peu prés de cette maniere. Quand vn pere de famille eſt expiré, on le reveſt de ſes plus beaux habits, & on l'aſſit dans vne chaiſe. Là, ſa femme, ſes enfans, ſes parents & ſes amis ſe jettent à ſes genoux, & luy diſent le dernier adieu. Ils enſeveliſſent enſuite le corps dans vne biere de bois odorant, & le moins corruptible qu'ils peuvent trouver. En bouchent toutes les fentes avec de certaines onctions & des lames de fer par deſſus, de peur que l'odeur de la corruption n'en ſorte. Ils ſuſpendent cette biere au milieu d'vne ſale tapiſſée de grands draps de lin, & la couvrent d'vn grand linceul où eſt peinte l'image du defunt. Devant cette ſale on dreſſe des tables, que l'on charge de mets delicieux. Ainſi cette biere eſt gardée pendant quinze jours en cette maiſon, & ſes amis & ſes connoiſſances viennent luy rendre leurs devoirs. Les Preſtres le plus ordinairement de nuit font des ſacrifices aux Manes, & brûlent du papier peint ſur le corps du mort, & l'accompagnent de certains chants, ou branlant avec des cordes tenduës dans toute la ſale, agitent le plus qu'ils peuvent cette biere, & croyent que ce mouvement fait aller dans le Ciel l'ame du defunt avec plus de viſteſſe. Les quinze jours expirez, on porte en pompe cette biere dans le champ deſtiné à ſa ſepulture; où le temps conſume le cadavre. Cependant leurs Preſtres font bonne chere de ces appreſts: & charmez de cette bonne chere, s'empreſſent fort pour aſſiſter aux funerailles des riches. Le deuil dure deux & trois ans parmi les proches. Et il conſiſte à porter vne chemiſe plus groſſe qu'à l'ordinaire, & de por-

ter vne ceinture de corde. Les enfans reveſtus de quelque charge publique s'en démettent auſſi-toſt. Mais c'eſt aſſez parler des ſepulchres. Les gens de mer ont leurs ſuperſtitions qui ne ſont pas moins bizarres ni moins curieuſes. Ils font mille expiations & mille ſupplications autour des vaiſſeaux qu'ils veulent mettre en mer, & les conſacrent à la Lune ou à quelqu'vn de leurs Dieux fabuleux. Ainſi en d'autres occaſions ils obſervent d'autres ceremonies. Il y a parmi eux des eſprits qui ſe raillent de toute ſorte de Divinité & d'eſprits : qui ne diſtinguent point la mort des hommes de celle des brutes: & qui croyent que la mort ne laiſſe rien aprés ſoy. Cette opinion touchant leurs Dieux eſt aſſez vniforme parmi eux. Ils n'ont de foy qu'autant que le commerce le demande, ou que la bonne reputation leur peut eſtre avantageuſe. Mais en pluſieurs rencontres ils ont encore moins d'humanité : car ils haiſſent meſme tous les eſtrangers, & ne les ſouffrent point, comme nous avons dit, s'eſtablir dans le Royaume : & quand ils ſont preſſez de leurs debtes ils vendent leurs enfans & les obligent pour eux, ou ce qui eſt enorme, taſchent par toute ſorte d'artifices de les proſtituer. Ils laiſſent croiſtre leurs ongles juſqu'à l'excés. Comme ſi leur vſage (ainſi qu'autrefois parmi les Grecs) & celuy des bredequins & des grands cheveux, avoient quelque choſe de l'homme de qualité & diſpenſé du travail. Les Iuges criminels allongent les procez par quelque eſpece de douceur, & ſont effectivement plus cruels. Car les criminels dont le nombre eſt tres-grand, ſont toûjours chargez de leurs chaiſnes, & ſi ſerrez, ſur tout la nuit, & dans des cachots ſi affreux & ſi horribles, qu'il s'en voit pluſieurs tous les ans qui de leurs propres mains avancent la mort que le Iuge feculle. Les chevalets & les tortures ſe donnent ſur les matieres les plus importantes, en preſence des Iuges qui banquetent & qui jouënt. Leur queſtion ſe donne en pluſieurs façons, dont voicy la plus ordinaire. Au lieu de verges ils prennent vne canne d'vn pied de quatre doigts de large, & d'vn d'épaiſſeur, bien paſſée par le feu, comme nous avons dit, pour donner de meilleurs coups. Ils en battent enſuite les coupables, quelquefois meſme les innocents, ſur la plante des pieds & ſur les autres

membres, & ſi rudement, qu'à moins d'eſtre tres-robuſte on en eſt diſloqué & eſtropié, & quelquefois meſme tué.

Cette inhumanité eſt accompagnée d'vne extréme incontinence. Ils ſont deſordonnément adonnez à la bonne chere, & à tous les plaiſirs indignes de l'homme. Leurs loix ſervent pluſtoſt à aſſervir tyranniquement & abatre ſervilement le peuple, qu'à leur élever l'eſprit & le courage. Cét abatement les rend ſans doute beaucoup moins belliqueux que les autres nations. Et ils laiſſent volontiers aux ſoldats eſtrangers les importantes & glorieuſes occaſions. Le Roy par vne ridicule arrogance, ſe croit le maiſtre de tout le monde : & qu'il eſt fils du Ciel. Il diſpoſe de la fortune des particuliers, & abandonne au pillage & à la cruauté de ſes partiſans & de ſes monopoleurs, les facultez acquiſes par des veilles opiniaſtrées, & par de longs travaux. Il a comme autrefois Caligula, impoſé des tributs ſur les plaiſirs & ſur les impudiques. Il traite avec vn orgueil & vn faſte inſupportable, les Ambaſſadeurs des Rois eſtrangers, qu'il croit ſes redevables, à cauſe qu'ils tiennent leur Empire des anciens Rois de la Chine qui s'en ſont demis. Ils ne font leur entrée dans ſa capitale ville que ſur de petits chevaux, qui n'ont pour bride qu'vne ſimple corde. Ayant mis pied à terre dans le Palais, ils ſont conduits à l'endroit où l'on dit que le Roy eſt caché ; car ils n'ont point l'honneur de le voir, & l'adorent par cinq profondes inclinations faites par certains intervales. Enſuite, ils declarent à genoux & à haute voix le ſujet de leur Ambaſſade, qu'vn Officier reçoit par eſcrit d'vn Secretaire qui eſt auſſi preſent, & qui enſuite comme l'Oracle d'vne Divinité rapporte la reſponſe du Roy. La reſponſe receuë, l'Ambaſſadeur, en ſe reculant, fléchit auſſitoſt le genou, & ſe retire ſans qu'on luy faſſe aucun honneur. Nonobſtant toutes ces foibleſſes, & pluſieurs autres choſes honteuſes qui choquent vne ame bien née : cette nation ne laiſſe pas de regarder ſourcilleuſement & avec mépris toutes les autres du monde. Ils les croyent toutes ignorantes, maladroites & barbares, & ne parlent bien que de ce qui les concerne. Ils ne ſe contentent pas d'eſtre ſuperbes & preſomptueux dans leurs penſées, ils ſont encore

auſſi vains dans leurs diſcours. Ils ont pourtant quelque choſe de plus favorable pour nos nations, & ils diſent que les Chinois ſeuls ont deux yeux, que les Europeens n'en ont qu'vn, & que les autres nations n'en ont point. Il eſt aiſé à ceux qui ont tant ſoit peu de connoiſſance des choſes, de voir la difficulté qu'il y a d'y porter le Saint Evangile. La ſeverité des Edits, & la difficulté de l'entrée le rendent comme impoſſible. Outre que les Preſtres n'ont garde de ſouffrir des dogmes qui deſabuſeroient le peuple de leurs impoſtures, & qui diminuëroient leur injuſte revenu. Enfin la fertilité du païs, la liberté des plaiſirs, & tous ces autres appas des vices y apportent des obſtacles invincibles. Car il n'y a rien de plus ennemi de la Philoſophie Chreſtienne que ce faſte, que cette ſuperbe, que ces attachements au bien, que cette education puerile parmi les imaginations, les fables, & les erreurs ſuccées avec le laict. Si ce n'eſt toutefois que nos propres deſordres s'y oppoſent encore plus que tout, & qu'au lieu de leur ſervir d'exemple de juſtice & de chaſteté, comme le nom de Chreſtien nous y oblige, nous les ſcandaliſions par nos diſſolutions. Car la vertu & l'innocence de quelques particuliers ne ſert pas tant à eſtablir la foy de l'Evangile, que l'avarice reconnuë, & l'impudicité publique de pluſieurs y peuvent nuire.

Nous avons aſſez parlé des Chinois, dont on rapporte tous les jours en Portugal des choſes differentes, mais encore peu certaines, & dont je ne puis entreprendre vne plus ample relation ſans renoncer en quelque façon à mon deſſein, qui eſt d'eſcrire les conqueſtes des Portugais, & non les mœurs ni les couſtumes des autres nations. Revenons donc à noſtre Hiſtoire. Canton eſt la partie la plus occidentale de la Chine. Il faut avant d'y arriver parcourir beaucoup d'Iſles, où les Gouverneurs pour le Roy, tiennent de bonnes garniſons & de petites flotes, & empeſchent les eſtrangers de paſſer à Canton ſans leur permiſſion. Fernand Andrade eſtant donc arrivé à l'Iſle de Tamus, comme j'avois commencé de dire, aprés de longs retardements il obtint la permiſſion de paſſer. Il ne prit que deux vaiſſeaux legers & bien leſtez, & laiſſa le reſte de ſa flote à Tamus. Eſtant abordé à Canton,

du conſentement des Magiſtrats il met à terre ſon Ambaſſadeur, à qui ſelon la couſtume on donne vn logement & des preſents Royaux. Cependant Fernand par ſes douceurs & ſon équité ordinaire, traite ſi bien avec les habitants qu'il s'ouvrit avec peu de peine, l'occaſion de negocier avec eux. Le ſoin qu'il prit de faire advertir le peuple de ſon depart par vn crieur public, afin que ſi quelqu'vn avoit à repeter quelque choſe ou de luy ou des ſiens, il puſt eſtre ſatisfait. Ce ſoin, dis-je, augmenta infiniment la reputation de ſa probité. Cette action parut ſi franche & ſi loyale, qu'ils en conceurent vne trop bonne opinion du reſte de noſtre nation: & il y a apparence que cette ſocieté alloit eſtre bien eſtablie & fort avantageuſe aux Portugais, ſi aprés le depart de Fernand les autres Capitaines de vaiſſeau qui y alloient de Malaca pour y negocier & pour s'y enrichir, n'euſſent ruiné par leur avarice & par leur peu de ſcrupule, toute la bonne opiniõ qu'on avoit conceuë de la probité de noſtre nation. Car quelques-vns de ceux qui eſtoient reſtez à Tamus mirent pied à terre ſans demander aucune permiſſion aux Magiſtrats, irriterent ceux du chaſteau, braquerent des canons, & poſerent des ſentinelles, faiſoient les maiſtres, troubloient les negociants, choiſiſſoient & prenoient ce que bon leur ſembloit, chargeoient d'injures les eſtrangers & les habitants, violoient les filles, achetoient des pirates hommes & femmes libres, & faiſoient ainſi affront, non ſeulement à leurs compatriotes, mais encore à leur vertueux Roy, à la Religion, & aux ſaintes inſtitutions de leurs parents. Ainſi peu de jours aprés, non ſeulement ils perdirent l'avantage de l'opinion conceuë & de l'amitié jurée; mais meſme ils s'acquirent la haine vniverſelle, & la reputation de pirates infames & cruels, & d'ennemis declarez. Ie n'ignore pas que Barro excuſe & taſche d'adoucir ces excez. Et ſous ſon authorité j'aurois volontiers ſupprimé beaucoup de choſes, ſi Goes & Oſorie ne les euſſent auparavant condamnées. Donc les Portugais s'eſtant attiré par leur inſolence les Officiers Chinois, ſe trouvent à l'enfin entourez par leur flote, & ne pouvoient eviter d'eſtre pris, ſi vne tempeſte levée ſoudainement n'euſt eſcarté leurs vaiſſeaux, & les euſt jettez ailleurs. Ainſi les no-

ſtres s'échaperent & retournerent à Malaca avec plus de profit que de gloire. L'iſſuë de l'Ambaſſade de Thomas Perene fut pas ſi heureuſe. Aprés quatre mois employez en chemin pour ſe rendre à la Cour, il trouve le Roy prevenu, & ſes ſatrapes inſtruits du deſordre arrivé à Tamus : ainſi non ſeulement il n'a point l'honneur de faire ſon Ambaſſade, mais meſme eſt renvoyé à Canton, & mis en priſon comme vn eſpion, où il finit miſerablement ſa vie parmi toute ſorte de criminels & d'infames. Ainſi le crime de quelques-vns a aliené de nous l'eſprit des Chinois, & a fait vn tort ineſtimable & à l'Eſtat & à la Religion. Car depuis, tous les noſtres qui y ont eſté, ſoit dans leurs propres vaiſſeaux, ou dans ceux des eſtrangers, ont eſté non ſeulement tres-mal receus ; mais encore tres-rigoureuſement punis. Et le nom Chreſtien n'a point eſté plus mal traité ſur aucune coſte pendant pluſieurs années.

Fin du ſixiéme Livre.

LIVRE SEPTIESME.

CHAPITRE PREMIER.

Hocen pour ſe reſtablir propoſe la fortification de Geoda. A ordre d'y travailler : Il l'entoure de murailles. Differe le deſſein de la citadelle. Nouvelle flote à Suez, a pour General Soliman de Mitilene, pour Lieutenant Hocen. Attaque d'Aden rude, mais vaine. Retraite à Camaran. Hocen y conſtruit vn fort. Soliman prend Zibit.

LE Sultan Campſon occupoit tous ſes ſoins à faire faire à Suez vne flote pour effacer l'affront receû à Dio, & pour chaſſer les Portugais de l'Arabie. Il y eſtoit porté principalement par Hocen, qui craignant ſa juſte colere à cauſe de la déroute de Dio, s'eſtoit refugié vers Mamud Roy de Cambaia, & taſchoit de recouvrer ſes bonnes graces, & ſes premieres diguitez. Il y a à vne journée de la Meque, ſur la coſte de la mer d'Arabie, vne ville tres-marchande, appellée *Geoda*, & où abordent de toutes parts les pelerins Mahometans, que leur ſuperſtition attire au ſepulchre de leur Prophete. Cette ville n'avoit ni murs, ni garniſon, ni citadelle : & s'eſtoit quelquefois revoltée contre Campſon, ou avoit eſté fort maltraitée par les incurſions des champeſtres, qu'ils appellent Badüins. Il y avoit quelque lieu de craindre que les Portugais qui ſembloient faire couſtume de courir ces coſtes, ne s'en ſaiſiſſent & ne s'en prevaluſſent pour ruiner la Meque, & pour ſe vẽger ainſi de la perte de Ieruſalem priſe par les Sarraſins. Hocen ayant reconnû ce danger, en confere avec le Roy de Cambaia, & enſuite avec les Satrapes & les principaux Officiers. Il ſçait faire valoir la raiſon d'Eſtat, & couvrant ſes intereſts particuliers du voile de pieté & de religion, il obtient aiſément vn ordre & des deniers, pour faire entourer la ville de bonnes murailles. Il y va donc avec vn grand fonds pour cette

dépenſe

dépenſe, & y eſt receû des habitants avec vne joye incroyable. De là il prend la liberté d'eſcrire à Campſon, & rejette la diſgrace de ſa défaite ſur le mépris de la Religion, & ſur le juſte abandonnement de la Divinité indignée. Qu'auſſi il n'a deſſein que d'aſſurer le Temple de Mahomet contre toute ſorte d'injures, de chaſſer les Portugais de toute la coſte d'Arabie; de fermer de bons murs Gueda; & ſe prevalant de ces premieres ardeurs des habitants, y faire enſuite en faveur de Campſon, vne bonne citadelle pour les tenir dans le devoir, & leur oſter le moyen de toute revolte. Qu'il avoit ſuffiſamment de l'argent d'ailleurs pour cette entrepriſe, & qu'il ne luy manquoit que quelques ingenieurs habiles dans les fortifications. Enfin il l'exhorte à reſtablir vne nouvelle flote contre nos divers efforts, & à reſpondre aux ardents deſirs que les Princes Indiens témoignent avoir pour la deffenſe de la loy de Mahomet, & pour l'entiere expulſion des Chreſtiens. Campſon adouci par cette ſatisfaction ainſi colorée de pieté & de zele, non ſeulement perdit ſon indignation; mais luy envoya encore des ouvriers & des architectes, dont le travail opiniaſtré, joint aux grands ſoins de Hocen eurent bien-toſt reveſtu la ville de murs & de forts. Mais il differa l'entrepriſe de la citadelle, ne trouvant pas encore l'occaſion aſſez mure ni aſſez aſſurée.

En meſme temps on envoya à Suez grand nombre d'ouvriers, la pluſpart Italiens, avec quantité de materiaux. Pour travailler à vne ſeconde flote d'environ vingt & ſept gros vaiſſeaux, partie à voiles & partie à avirons, où l'on monte trois mille ſoldats meſlez de Mammelus, d'Arabes, & de Renegats, ſous le commandement ſouverain & abſolu de Soliman de Mitylene, celebre Archipirate, & que ſes grands brigandages avoient banni des terres du Turc. Hocen (que quelques-vns au lieu de *Mir*, ont appellé *Amiraſen* trompez par l'approche de ces deux mots *Mir Hocen*) luy eſt donné pour Lieutenant. Les Portugais & les Egyptiens regardoient à l'envi les embouchures de l'Arabie, comme le but & le prix de la victoire. Et il eſt ſans doute, que le premier des deux qui ſe fuſt emparé de ces premieres barrieres pouvoit faire la loy à toute la mer, & à tout le commerce d'Arabie. Ainſi

tous deux brûloient du meſme deſir, & avoient meſme deſſein de ſe rendre maiſtres d'Aden : ou ſi cela ne leur reüſſiſſoit pas, ils projetoient de ſe poſter en quelque lieu favorable, & de ſe le conſerver avec de bonnes & fortes garniſons. Bien que Albuquerque l'euſt auparavant tenté & vainement; Soliman ne laiſſa pas de l'entreprendre. D'abord il mouïlle avec toute ſa flote à Aden. Il ſonde premierement les eſprits, & taſche de les avoir à l'amiable ; mais n'en ayant receû que des reſponſes fieres & audacieuſes, il ſe reſoût d'attaquer la ville vigoureuſement, & avec toutes ſes forces : ne ſçachant pas qu'outre la force de ſes murs & de ſes baſtions, elle eſtoit munie d'vne tres-forte garniſon. Car au premier bruit de l'armée d'Egypte, outre les ſoudaines levées d'hommes qu'Amirian avoit fait ſur la frontiere voiſine, le Roy meſme eſtoit ſorti d'Elach, ville capitale de ſon Royaume, & y eſtoit accouru avec vne armée conſiderable. La ville eſt donc rudement batuë par l'artillerie des vaiſſeaux de Soliman, qui ébranle d'abord le mur, & enfin y fait pluſieurs notables breches : Il deſcend auſſi-toſt du monde à terre, & les ayant exhortez à combatre courageuſement, & à ne point démentir la reputation de leur vaillance, il ſe preſente à la breche. Mais il en eſt vigoureuſement & contre ſon attente repouſſé avec grande perte des ſiens. De ſorte que jugeant bien par le nombre des deffenſeurs, & par l'evenement de ſon temeraire aſſaut, que ce ſiege demandoit d'autres forces que les ſiennes, il remonte étonné dans ſes vaiſſeaux, & retourne droit à Camaran, où ayant déchargé tout ſon attirail il choiſit vn poſte propre pour y baſtir vn fort : en jette les fondements, & fait travailler avec tant de ſoin qu'en peu de jours on en éleve les murs de vingt-huit pieds d'épaiſſeur. Toutefois y ayant plus de monde qu'il ne faloit, & ne voulant pas rendre ſon ſejour infructueux, il laiſſa Hocen avec vne partie de l'armée navale pour faire avancer l'ouvrage, & luy met pied à terre, & avec vn camp volant va attaquer à l'improviſte Zibit, ville de l'Arabie heureuſe à douze lieuës de là, & prend cette place pleine de richeſſes, & digne pour ſa beauté de la curioſité des voya-

geurs.

CHAPITRE SECOND.

Revolte de Hocen. Soliman le pourſuit à Geoda. L'vn & l'autre ſont accommodez par l'arrivée du Preſtre de la Mecque. Soliman ſurprend Hocen, le fait noyer. Rentre en grace avec le fils de Selim. Sotte equité de Soares. Occaſion perduë irreparable. Se preſente à Geoda ſans rien oſer. Se retire à Camaran, où il eſt accablé de diſgraces. Dix-ſept Portugais faits eſclaves.

SOLIMAN s'y eſtant quelque temps arreſté, ſoit par les agréements du lieu, ſoit par les douceurs de ſon butin & de ſa conqueſte, reçoit à Camaran par vne voye inconnuë les triſtes nouvelles de l'entiere défaite de Campſon par Selim Ottoman. Hocen outre la haine naturelle que les Perſans ont pour les Grecs, avoit encore vne ſecrete rage contre Soliman, qui luy avoit eſté preferé pour la conduite de la flote. Hocen, dis-je, ne laiſſe pas échaper cette occaſion de débaucher ſes ſoldats, & de les exhorter en pleine aſſemblée d'abandonner d'inutiles travaux, & des fortifications vaines dans l'extremité où ſe trouvent les affaires d'Egypte, & de retourner avec luy à Geoda, pour conſerver cette place ſi commode & ſi importante, & reveſtuë depuis peu de nouvelles murailles, & taſche ainſi de ſauver à l'Empire d'Egypte vne flote qui luy a couſté tant de ſommes & tant de dépenſe. Qu'il n'eſtoit pas beſoin de conſulter pour cela leur General, qui eſtant naturellement changeant, infidele, & porté pour les Ottomans, n'attendoit que l'occaſion de pouvoir appaiſer & obliger Selim, & ne manqueroit pas de luy livrer l'armée d'Egypte, ſans avoir aucun ſcrupule ni aucun égard à tous ſes ſerments. Rien ne pouvoit eſtre plus agreable que ce diſcours aux oreilles des Egyptiens. Car outre qu'vne bonne partie eſtoit déja rebutée des antipathies du climat & de la peſanteur des eaux qui les rendoient malades ou malſains, ils eſtoient tous indignez de ſe voir delaiſſez & aſſervis à vn miniſtere beaucoup plus penible que fructueux, tan-

que les autres enrichis des dépouïlles d'vne bonne ville s'eſtoient abſorbez en toute ſorte de plaiſirs. Ainſi ils interrompent leur ouvrage, & d'vn commun conſentement remontent dans leurs vaiſſeaux, & ſe mettent à la voile pour Geoda. Ils laiſſerent toutefois, non pas tant en faveur de Soliman, qu'en conſideration des Mammelus, quelques vaiſſeaux ſur le bord. Soliman apprenant la nouvelle & ſurpris d'vne ſi noire perfidie, aprés avoir vomi quelques injures contre Hocen, le ſuit avec le reſte de ſes troupes. Hocen luy ferme les portes de Geoda. Soliman en augmente encore ſa rage, & ſe reſoût de l'attaquer à force ouverte. Il s'alloit donner vn ſanglant combat entre ces Mahometans, ſi Paracates, Grand Preſtre du Temple de la Meque, ayant ſceû le peril n'y fuſt promptement accouru, & n'euſt appaiſé l'vn & l'autre par ſon arrivée. On ouvre les portes à Soliman, & chacun ſeparément commande à ſes troupes juſqu'à ce qu'on ait de certaines nouvelles de la volonté ou de la mort de Campſon. Toutefois Soliman eſtant entré dans la ville en vſa en veritable Egyptien. Ayant ſurpris adroitement Hocen, comme eſtant plus puiſſant & plus riche que luy, il le fait mettre en priſon : & profitant du ſilence de la nuit, le met ſecretement dans vne barque qui d'abord ſe mettant en mer va precipiter ce miſerable. Ainſi le pouvoir que Hocen avoit voulu partager ſe reünit tout entier en la perſonne de Soliman. Ce Barbare ayant appris la malheureuſe iſſuë de Campſon, travaille de tout ſon pouvoir à rentrer dans les bonnes graces de Selim, & pour en haſter le ſuccés luy promet de le rendre maiſtre de toutes les nations voiſines. De fait il le ſervit ſi bien qu'il obtint de Soliman fils de Selim, le Gouvernement du Caire.

Emanuel eſtant adverti par ceux de Rhodes, du grand armement du Sultan, en avoit eſcrit à ſon nouveau General Lopes Soarez, & luy avoit donné ordre de ſe mettre en eſtat de pouvoir tenir teſte à cette puiſſante armée, & que cependant il allaſt droit en Arabie pour empeſcher la jonction des Indiens & des Egyptiens, qui avoit eſté au commencement reſoluë entre eux. Soarez aprés avoir envoyé Andrade dans la Chine, s'appliqua tout entierement aux moyens de

faire reüſſir cette entrepriſe. Il met en mer la flote la plus grande qui euſt encore eſté veuë, de trente-ſept vaiſſeaux tres-bien munis de tout. Dans cét equipage il part de Goa, paſſe Cambaia & Ormus, & va mouïller à Aden. Amirian étonné de cette ſoudaine arrivée de ce grand nombre de vaiſſeaux : & ſçachant qu'vne partie des murs eſtoit reſtée ruinée depuis l'aſſaut des Egyptiens; cedà au temps, & pour eviter ſa perte totale, envoya à Soarez les clefs de la ville avec de grands & humbles compliments. Qu'il auroit il y a long-temps contracté la ſocieté avec Albuquerque s'il n'avoit apprehendé ſa maniere d'eſprit aſpre & rude. Mais qu'il eſtoit reſolu de luy remettre la ville, d'y recevoir telle garniſon qu'il voudroit, & preſt de luy obeyr. C'eſtoit ſans doute vne belle & heureuſe occaſion de ſe rendre maiſtre d'vne ville ſi commode, qui couſtoit ſi peu aux Portugais, & par où l'on empeſchoit pour toûjours le commerce de l'Inde aux Sarraſins & aux Egyptiens. Mais Soarez qui avoit vne probité des premiers ſiecles, & qui meſuroit la bonne foy d'autruy ſur la ſienne, par vn mauvais conſeil, ou pluſtoſt faute de conſeil differa ce beau coup, ſoit de peur d'eſtre obligé d'y laiſſer vne garniſon, ſoit pour avec toutes ſes forces pouvoir plus vertement affronter l'ennemi. Il ſe contenta ſeulement de ſe rafraichir de tout abondamment, & prit la route de Camaran. Amirian & les habitants delivrez de cette crainte, ſans perdre aucun temps prennent ſoin de reparer leurs breches, de redoubler les gardes, & de rendre graces aux Dieux d'vne protection ſi grande & ſi peu eſperée. Cependant vne ſoudaine & horrible tempeſte fait perir quatre de nos vaiſſeaux ſur la coſte de Camaran. Outre la jeuneſſe on y perdit tout l'appareil preparé pour les baſtiments. Enſuite ne rencontrant point l'ennemi, on ſe reduiſit à envoyer quelques legers vaiſſeaux pour reconnoiſtre les diverſes retraites de cette mer. Ils rencontrent vn brigantin Egyptien chargé de trente ouvriers Italiens, qui aſſurent que Soliman eſt à Geoda, qu'il en retire ſes vaiſſeaux pour les mettre en lieu de ſeureté. Qu'il y a non ſeulement vne grande ſolitude; mais encore vne eſtrange épouvante, ſur le bruit qui court, que les Portugais viennent avec toutes leurs forces

en reſolution de combatre. Que s'ils ſçavent vſer de l'occaſion de cette crainte vniverſelle, la ville leur eſtoit aſſurée, ou par force ou par capitulation.

Cette nouvelle charme le General, & il tourne droit à Geoda. A peine la flote fut à l'aſpect de la ville, que les habitants ſans ſonger ſeulement à la deffenſe ſe diſpoſent à la fuite. Soliman les retient & les raſſure le mieux qu'il peut. Et pour monſtrer ſon aſſurance fait paroiſtre hors les murailles ſes troupes rangées en bataille. Les difficiles & dangereuſes avenuës (car il n'y a qu'vn ſeul endroit étroit & ſinueux par où le flux puiſſe conduire à la ville) & les guez inconnus & profonds augmentoient beaucoup ſon audace. De plus il avoit fait vn bon fort ſur ſon détour, & avoit diſpoſé quantité de canons en divers autres endroits. Toutes ces choſes toutefois ne raſſurerent point tant les habitants, qu'elles empeſcherent le General de les attaquer. Donc pour ne point hazarder l'intereſt de Portugal; le ſoldat ne témoignant aucune ardeur pour le combat, & malgré les plaintes des petits Officiers qui murmuroient aſſez haut, que c'eſtoit faire affront à la bravoure des Portugais, le General aprés avoir brûlé quelques vaiſſeaux ſe retira au commencement de l'hyver. De ſorte que les Barbares quittes à ſi bon marché d'vne ſi grande crainte: & voyans que tout ce grand appareil n'avoit oſé entreprendre autre choſe, commencerent ſelon leur couſtume à ſauter de joye, & à faire pluſieurs décharges de leur artillerie. Le General arrive ainſi à Camaran, où n'ayant aucuns materiaux pour baſtir, il s'amuſa à démolir ce que les Egyptiens avoient commencé. Mais la longueur & la fatigue de cét ouvrage opiniâtré jour & nuit, & l'intemperie du climat, attirerent la peſte dans la flote, dont pluſieurs moururent en tres-peu de temps. Ces incommoditez furent ſuivies de la cherté & de la rareté des vivres; car ils eſtoïent comme en vn deſert, & entouré de païs ennemis. Il n'y eut que quelques Arabes de Ceilif qui commencerent à leur venir vendre quelques proviſions: Mais ce ſecours couſta bien cher aux Portugais. Vne de nos barques alloit tous les jours negocier à Ceilif. Par l'intelligence des habitants elle eſt ſurpriſe par deux vaiſſeaux Egyptiens, lors que les

noſtres y penſoient le moins. Dix-ſept Portugais y ſont faits eſclaves, & envoyez par Soliman à Selim, comme vn preſent precieux.

CHAPITRE TROISIESME.

Le General prend Zeila. Brûle juſqu'aux vivres, dont il avoit beſoin. Se preſente à Aden, où il eſt receû avec mépris. Fidele refuge d'Ancoſtan à Calderia. Brutale haine du Gouverneur de Goa. Malheureuſe entrepriſe. Bravoure de Machiades. Fuite de Fernand. Idalcan ravi d'avoir occaſion de rompre avec les Portugais. Attaque Goa. Aſſiege l'Iſle. Divers ſecours font lever le ſiege.

L'HYVER ſe paſſa parmi ces diſgraces & ces ſouffrances. Le printemps eſtant de retour, le General de peur d'eſtre accuſé de n'avoir rien fait, paſſe en Afrique. Il y avoit vne ville appellée autrefois Avalit, & fort celebre, aujourd'huy on la nomme Zeila, & de peu de commerce, ſans rempart, ſans murailles, & ſans baſtion, & que les guerres avec les Abyſſins ont preſque renduë deſerte. Le Gouverneur toutefois par pure bienſeance y tenoit vne foible garniſon. Noſtre General reſolut d'attaquer & de raſer cette ville, pour avoir favoriſé en tout ce qu'elle avoit pû Soliman allant à Aden. Ayant deſcendu quelques troupes & commandé quelques Officiers, ſon entrepriſe fut bien-toſt, & aiſément executée. Aprés avoir tuó la garniſon on met le feu aux edifices, avec emportement & ſi peu de conſideration, qu'on n'en ſauva pas ſeulement les vivres, dont cependant la flote avoit vn extréme beſoin. Mais le General s'attendoit de s'aller rafraichir à Aden, dont il tenoit la poſſeſſion aſſurée, & dont il flatoit ſes eſperances & repaiſſoit ſes deſirs. Il fut bien trompé par l'evenement. Car aprés la priſe de Zeila, allant à Aden ſommer Amirian de tenir ſa parole, il apprit avec grande douleur comment les moments ſont paſſagers, inconſtants &

fugitifs : & comment l'occaſion perduë de faire de belles actions eſt irreparable. Tandis que les noſtres courent vainement la mer rouge, Amirian non ſeulement avoit reparé les breches, renouvellé les travaux, fortifié la garniſon ; mais encore avoit appris par ſes eſpions le ſoudain naufrage, la fatale maladie des noſtres, & leur honteuſe retraite devant Geoda. Ainſi noſtre General ſe preſentant avec ſa flote délabrée, ſa milice affoiblie non ſeulement n'alarma point les habitants ; mais meſme il en fut raillé & mépriſé. Si bien que dans ſon extréme neceſſité exclus du port, & ayant malaiſément obtenu vn peu d'eau, accablé de diſgraces & de douleur, il fut contraint de retourner dans l'Inde ſans avoir rien fait. Ainſi les Egyptiens furent paiſibles pendant quelques années, & juſqu'à ce qu'aprés la mort du Sultan & l'entiere extermination des Mammelus, Otoman conquit Alexandrie, & quelques autres Royaumes d'Afrique.

Tandis que la flote court tant de hazards dans l'Arabie, Goa ſe trouva ſur le point de ſa perte par la temerité du ſeul Gouverneur que le General y avoit eſtabli avec vn plein pouvoir. Il y avoit vne vieille haine entre ce Gouverneur & vn certain Officier appellé Calderia, homme de main & creature de feu Albuquerque, qui aprés le depart du General craignant beaucoup plus l'authorité de ſon ennemi que ſes reſſentiments, quita l'Iſle & ſe retira en terre ferme, en vn lieu appellé Ponda, éloigné de Goa environ de huit milles. Ancoſtan commandoit en ces lieux pour Idalcan : & receut Calderia comme vn brave reconnû, & le traita avec beaucoup de témoignages d'amitié, & d'eſtime. Si-toſt que le Gouverneur de Goa en eut eû la nouvelle, il reclama par pluſieurs envoyez ſon ennemi fugitif. Ancoſtan croyant qu'il y alloit de l'honneur de ſon maiſtre de maintenir en ſeureté ceux qui s'eſtoient refugiez auprés de luy, & qui ſçavoit que ſon refus ne choque point le traité de paix, ne ſe peut reſoudre de livrer à vn ennemi vn brave homme qui s'eſtoit confié à luy. Le Gouverneur irrité de ce juſte refus, renvoye par ſes truchements des menaces & des injures à Ancoſtan, & pouſſant encore plus loin ſa rage, envoye vn certain appellé Gomez, homme hardi & capable de tout, pour l'aſſaſſiner

ner. Ce meurtrier, contrefaiſant le transfuge, eſt bien receû de Calderia, eſt logé avec luy, & obtient bientoſt par ce moyen les bonnes graces d'Ancoſtan. Vn jour ayant eſté invité à la promenade avec le reſte de la Cour d'Ancoſtan, faiſant ſemblant de vouloir entretenir Calderia en particulier, ils ſe ſeparent de la troupe, & à quelques pas de là ſurprenant Calderia, le tuë preſque aux yeux d'Ancoſtan, & donnant des deux à ſon cheval s'enfuit. L'action parut ſi indigne à ces Barbares, que chacun ſe met en peine de ſuivre l'aſſaſſin, qui eſtant attrapé & ramené à Ancoſtan irrité, en fut tué ſur le champ & de ſa propre main. Cependant le Gouverneur également violent & inconſideré, ſe ſoucie peu de hazarder l'intereſt public, pourveu qu'il ſatisface ſa paſſion particuliere. C'eſtoit quelque temps aprés Paſques, & le cinquantiéme jour, appellé par les Grecs Pentecoſte, eſtoit fort proche. Il employe la ſainteté de ce jour ſous pretexte d'vn combat d'exercice & de feſte, pour avec ſes ſoldats aſſemblez aller attaquer Ponda, & aprés avoir tué Ancoſtan, piller & ruiner abſolument la ville. Il donne donc le ſoin de cette action à ſon frere Fernand, & à Machiades, dont nous avons parlé, & à chacun d'eux environ quatre-vingts chevaux, & ſoixante & dix Portugais, & quelque peu plus d'Indiens. Cette troupe paſſe le gué de nuit, & pouvoit vaincre aiſément l'ennemi ſurpris dans ſon plein repos, & dans ſon premier ſommeil, s'ils ſe fuſſent plus haſtez comme le vouloit Machiades : Mais Fernand qui avoit le principal commandement voulut par vne penſée plus opiniaſtre que ſolide attendre le jour. Pour venir de Goa à Campon, où eſt ſituée Ponda, il faut paſſer vn buiſſon étroit & embarraſſé, dont peu d'hommes peuvent aiſément deffendre le paſſage. Pour ſe le conſerver en cas de beſoin, & pour faire vne retraite plus aſſurée, Machiades y pourveût ſagement, & y laiſſa vn nombre ſuffiſant de fantaſſins. Mais ſes ſoldats jaloux de la fortune de leurs compagnons qui alloient comme à vn pillage aſſuré, ayant laiſſé avancer les premieres troupes quitent le poſte & les ſuivent à la piſte pour avoir leur part du butin. La marche de l'vn & de l'autre fut à la faveur du ſommeil & de la nuit auſſi ſecrete qu'obſcure, & ils arri-

vrent ainſi fort heureuſement à Ponda. Mais le jour venu, le hanniſſement des chevaux & l'éclat des armes ayant découvert leur approche, on crie auſſi-toſt aux armes, & ne ſçachant point le nombre des ennemis, Ancoſtan & les habitants paſſent la riviere qui traverſe la ville, & ſe mettent en lieu de ſureté. Enſuite ayant reconnû la foibleſſe des noſtres, & raſſuré vn peu les eſprits, ils repaſſent le fleuve & marchant ſerrez & en bon ordre, fondent ſur les noſtres épars, & ſongeant pluſtoſt au pillage qu'à la victoire. Les Portugais eurent peine à ſoûtenir leur premiere impetuoſité: & hors peu de braves, la pluſpart gagna la fuite vers le paſſage delaiſſé, croyant pouvoir ſeulement dans ce poſte ſuppléer l'inégalité de leurs forces. Mais les barbares l'ayant trouvé vuide s'en eſtoient déja emparez. Ainſi les Portugais coupez ſe trouvent au milieu de leurs ennemis qui en font vn horrible carnage. Machiades, homme de grand cœur & de grande force, aprés avoir reſiſté quelque temps, & ne voyant plus d'eſperance de ſalut, ſe tourne vers Fernand & luy crie, Sauve toy ſi tu peux tandis que je ſoûtiendray & que j'écarteray l'ennemi, & va dire à ton frere quel eſt le butin & la recompenſe que ſa colere & ſon reſſentiment nous ont procurez. Aprés ces paroles il retourne furieux au combat, où faiſant tout ce qu'vn brave peut faire, il meurt percé de pluſieurs coups avec cinquante Portugais, tant cavaliers que fantaſſins: du reſte on en fait vingt-ſept priſonniers, & parmi eux des perſonnes de qualité & de conſideration, & quelques-vns meſme Officiers de la Maiſon du Roy. Il y eut plus de cent Indiens tuez ou faits eſclaves, le reſte par des ſentiers particuliers qu'ils ſçavoient s'enfuirent tremblant dans les bois. Fernand au travers d'vne greſle de coups & du carnage des ſiens, par la legereté de ſon cheval, eſt tiré d'vn ſi preſſant peril contre ſa propre eſperance.

La nouvelle de cette défaite jetta toute la ville dans vn deuil extréme, & dans vne generale conſternation. Chacun ſe donnoit la liberté d'accuſer le Gouverneur de la perte qu'il pouvoit avoir faite, la femme de ſon mari, le pere de ſon fils, & l'ami de ſon parent, maudiſſoit hautement ſa fureur brutale & deſordonnée. Idalcan tournant cette

rencontre en maxime d'Estat, estoit moins satisfait du succés de sa deffense, que de pouvoir reprocher aux Portugais l'infraction de la foy, & la paix violée. Ainsi se servant de cette occasion qu'il avoit si long-temps desirée : il songe à recouvrer Goa, affoiblie de sa garnison, & ne pouvant esperer de tout l'hyver qui approchoit, aucun secours par mer. Le bruit quoiqu'incertain, des disgraces arrivées à Soarez dans l'Arabie, luy donnoit encore plus de courage : Et enfin ayant fait vne longue treve avec Crisnara, Roy de Narsingue, il avoit la liberté d'employer toutes ses forces contre Goa. Idalcan donc flaté par toutes ces raisons d'vn certain espoir de la victoire, envoye devant Goa vingt-six mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, sous la conduite de Zufolar, dont il fait Ancostan Lieutenant General. Nostre Gouverneur ayant eû avis de ce dessein, assemble tous ceux qui sont capables de porter les armes, & pose des corps de garde sur les murailles, & dans les lieux jugez propres pour cela. Il redouble la garde de Benestarin, & jugeant bien que l'importance & le salut de l'affaire consistoit à empescher l'entrée dans l'Isle, il poste du monde sur les divers guez, donne ordre que des vaisseaux jour & nuit fassent la ronde autour de l'Isle, & de peur que les païsans & les laboureurs n'ouvrent quelque chemin à l'ennemi, comme ils avoient fait autrefois, il les retire dans la ville, & les employe aux travaux des fortifications. Zufolar mouille sur la coste, où ayant plusieurs fois, & toûjours vainement tenté quelque passage, il resout d'assieger l'Isle, & sçachant que pendant l'hyver il n'y avoit rien à craindre du costé de la mer, il se contente de bloquer les avenuës de terre pour empescher d'y porter aucune provision. Ainsi tout chemin coupé & fermé aux vivres, la famine & la pauvreté commencerent bien-tost à affliger toute l'Isle : & elle s'alloit voir reduite à la derniere extrémité, si par vne faveur du Ciel toute particuliere, sur la fin de l'hyver, Iean Sylvere n'eust apporté de Quiloa des rafraichissemens & quatre cents soldats ; mais cette premiere reference sembla en attirer d'autres. Car Iean Peresirel venant de l'Inde Meridionale avec des braves ; & enfin Antoine Saldaigne s'y rendit de Portugal avec six vaisseaux. Comme-

veau renfort n'obligea pas ſeulement Zufolar de lever le ſiege; mais força encore Idalcan de redemander la paix aux Portugais, qui fut reſoluë ſous les meſmes conditions du precedent traité. Y adjoûtant ſeulement que l'on rendroit les priſonniers faits à Ponda, & que le General ratifieroit le traité. Ce qui fut executé ponctuellement de part & d'autre: car les priſonniers furent de bonne foy rendus, & le General eſtant de retour à Goa ratifia le traité. Ainſi Goa pour la troiſiéme fois attaquée par Idalcan, & reduite preſque à l'extrémité, eſt encore vne fois contre toute apparence arrachée des mains de l'ennemi.

CHAPITRE QVATRIESME.

Brit irrite les eſprits de Malaca. Sa violence la fait deſerter. Sa mort attire de nouveaux troubles entre Nugnez & Patieque. Surpriſe de celui-cy. Soarez envoye Menezez avec des vaiſſeaux & des troupes. Arrivée d'Andrade de la Chine. Cœlio eſt envoyé au Roy de Syonis. Il y arbore la Croix. Echouë ſur les terres du beau-frere d'Alodin: il y fait vne heureuſe negociation pour le commerce de Malaca, & pour l'intereſt du Roy. Alodin ſçait ſeparer les Capitaines, & affoiblir par des traitez la garniſon de Malaca. Dés qu'ils ſont partis il attaque la citadelle. Extremité des aſſiegez. Merveilleux ſecours. Défaite des ennemis.

MALACA courut meſme peril, & en meſme temps par des cauſes encore plus honteuſes, les Officiers ne ſongeant rien moins qu'à leur devoir. George Albuquerque par la mort d'Abdala, executé ſans avoir pû ſe juſtifier, avoit ſemé déja beaucoup de haine: & George Brit luy avoit ſuccedé dans le Gouvernement. A peine les vieilles playes de ſon predeceſſeur eſtoient fermées, qu'il commença de les renouveller par ſon naturel violent, & qui n'épargnoit per-

ſonne. Il commença de ſouſtraire les ſalaires & les aliments taxez & ordonnez par feu Alphonſe Albuquerque aux domeſtiques de Mamud, qui eſtoient eſtablis en divers bureaux pour les peages & les munitions. Il fait empriſonner les vns ſur de ſimples calomnies; il enleve les biens & les maiſons aux juſtes poſſeſſeurs pour en faire par vn pernicieux exemple des liberalitez à ſes parents & à ſes creanciers; il s'aviſe de donner des gardes Portugais aux Capitaines des Ionces, qui avoient toûjours chargé de bonne foy nos marchandiſes, & les avoient fidelement portées par tout où l'on avoit voulu, & leur oſte meſme leur Capitainerie ſans qu'ils fuſſent en rien coupables. Enfin il donnoit par tout de funeſtes marques de ſon avarice & de ſa cruauté. Toutes ces duretez épouventerent tellement ceux qui eſtoient retournez nouvellement dans la ville, qu'ils prirent vne ſeconde fois la fuite: & l'on craignoit ſi fort d'en approcher qu'on n'y portoit plus aucune proviſion d'aucune part, & que Malaca devint encore plus ſolitaire, & tomba dans vne cherté & dans vne miſere extréme. Si bien que meſme aprés avoir envoyé les Officiers publics par tout pour promettre de nouvelles immunitez & de nouvelles recompenſes aux marchands, à peine pût-on raſſurer les eſprits, & attirer vne mediocre partie des anciens habitants. Outre cette triſte & viſible decadence des choſes, les troubles inteſtins ſurvinrent qui penſerent en achever la totale ruine. La principale charge de la ville eſtoit le Gouvernement de la citadelle: & de fait vn ſi recent eſtabliſſement, & l'Empire nouvellement acquis parmi des nations ſi animées contre leurs nouveaux maiſtres, ne pouvoit ſe maintenir que par le moyen de ces forts. Ainſi tous les Capitaines n'ayant aucun égard au peril ſe piquoient à l'envi d'avoir cét honneur & cette charge. George Brit accablé de maux, & ſouffrant également du corps & de l'eſprit, jugea bien qu'il devoit mourir, & diſpoſa de ſon Gouvernement en faveur de Nuignes Vaſez, frere de ſa femme. Il couvrit pourtant ſon choix du pretexte du Roy, qui ordonnoit que le Gouverneur de la citadelle venant à mourir, celuy de la ville y ſuccedaſt. Brit eſtant mort, Vaſez s'empare de la citadelle. Cela irrite extrémement Antoine

Patieque, qui commandoit les vaisseaux, & qui pretendoit à ce Gouvernement, fondé sur vn solemnel prejugé d'Alphonse Albuquerque qui donna ce mesme Gouvernement à Rodrigue Patalino, à condition qu'il le laisseroit à Fernand Perere Andrade qui pour lors commandoit les vaisseaux. Si bien que par la mesme raison ce Gouvernement luy estoit écheu par la mort de Brit. Cette commune pretention irrita extrémement les esprits, & chacun ne manquant point d'amis, les Portugais se trouverent partagez. Toutefois Patieque craignant que cette chaleur des esprits ne produisist quelque dangereux effet, s'éloigne, & retire tout ce qui estoit sous son commandement dans vne petite Isle qui estoit vis-à-vis Malaca. Tous deux demeurerent ainsi obstinez dans leurs opinions durant quelques jours; & devenus suspects l'vn à l'autre, ne purent estre flechis par les prieres ni par le credit des divers entremetteurs. Vn certain jour de feste, Patieque descend des vaisseaux pour entendre la Messe, passant devant la citadelle avec bonne compagnie pour aller à l'Eglise, Nuignes ayant donné des ordres secrets se presente à l'entrée de la citadelle, & l'ayant civilement appellé: Nous avons, luy dit-il, des gens capables de juger nos differents: laissons agir nos amis communs & nos compatriotes, & redevenons bons amis. Patieque à ses paroles approche de bonne foy de la porte, lors que Thomas Nuignes extrémement fort & puissant, l'enleve à force de bras dans la citadelle. La suite de Patieque surprise de cette action, demeure quelque temps en silence. Mais enfin leur étonnement se tourne en fureur, & l'amitié les engage à n'épargner aucun effort pour recourre leur Officier. Ils furent neantmoins contraints de se retirer sur ce qu'ils furent menacez de la colere du Roy: & que leurs efforts ne pouvoient estre qu'inutiles auprés d'vne si forte garnison. La nouvelle en est aussitost répanduë par tout; chacun blasme la fureur & l'extravagance des Portugais, qui outre les perils qui les environnent, & qu'ils ont assez de peine de surmonter de concert, & avec leurs forces vnies, se divisent entre eux, & s'exposent ainsi à Alodin, qui ne perdoit aucun moment pour rentrer dans son Empire perdu. Ciribige estoit pour lors Raia.

& homme de grande reputation pour la guerre. Ce brave avec vne flote de longs vaiſſeaux que luy confie Alodin, ſe va ſaiſir de l'embouchure du fleuve Müar, éloigné d'environ cinq lieuës de Malaca : & remontant ſur le fleuve, met pied à terre, & ſe campe dans vn lieu propre & bien choiſi, où il ſe retranche & ſe fortifie de tres-bonne ſorte. De là il fait de temps en temps des courſes comme Lacſamana faiſoit, & paroiſt quelquefois à l'aſpect de Malaca, & ſe retire en meſme temps, afin d'attirer les Portugais qui ſe contenoient dans les embuches qu'il leur a tenduës auprés du fleuve. Toutes ces nouvelles ayant eſté portées à Goa par Patieque, frere du priſonnier ; le General qui eſtoit arrivé, depuis peu d'Arabie, y envoye en diligence Alexis Menezes avec trois vaiſſeaux & trois cents ſoldats, preſque en meſme temps qu'Andrade revenant de la Chine y aborda, avec ſix vaiſſeaux, vn grand appareil & beaucoup de troupes.

L'arrivée & l'authorité de ces grands hommes appaiſerent cette diſcorde naiſſante & inteſtine, non toutefois ſans quelque ſorte de peine. Menezes envoye en meſme temps de la part d'Emanuel Edoüard Cœlio au Roy de Syonis, avec qui Albuquerque avoit déja fait vn traité de Paix : ſoit pour nouveller l'alliance, ſoit pour repeupler par ſon moyen Malaca, & pour y ruiner l'extraordinaire profit du commerce des Mahometans. Cœlio arrivé à Hudie, capitale de Syonis, donne ſes lettres au Roy, & enſuite les preſents, & ainſi on renouvelle l'alliance de part & d'autre : & pour vn témoignage plus certain, il éleve vn crucifix de bois, du conſentement du Roy dans la principale place. Ainſi Cœlio s'eſtant heureuſement acquité de ſa commiſſion ſelon ſon deſir, & ayant receû du Roy vne eſcorte de deux vaiſſeaux, il part fort ſatisfait de Hudie. Mais ayant avec grande peine paſſé la coſte de Cambaia, & eſtant empeſché par la tempeſte d'aller à Patana, il eſt contraint de ſe laiſſer emporter dans la mer de Sincapura, où par vn vent directement contraire il eſt jetté ſur la coſte de Panan. Le beau-frere d'Alodin, comme nous avons dit, en eſtoit Roy, & pour lors tres-mal avec ſon beau-frere par des raiſons ſecretes. Il accueille non ſeulement nos miſerables échouëz qui avoient

quelque ſujet de ſe défier de luy, & de craindre quelque faſcheux effet du ſouvenir de l'affront receû à Malaca; mais meſme contre la couſtume de la nation, il les logea & les traita parfaitement bien. Ce qui eſt bien davantage, il écouta non ſeulement les propoſitions que luy fit Cœlio touchant le commerce de Malaca; mais meſme ſe ſoûmit à payer pour tribut annuel au Roy de Portugal, vn vaſe d'or peſant ſix livres. Il eſt vray que cét eſprit leger ne tint pas fort long-temps ſa parole.

Alodin d'autre part bien adverti par ſes eſpions de l'arrivée de Menezes & d'Andrade, jugea bien qu'il eſtoit trop foible contre tant de forces reünies. Par ſes artifices ordinaires il demande la paix, taſchant par le moyen de divers envoyez de tirer en longueur, & d'entretenir la diviſion de ces deux Capitaines, qu'il ſçavoit brûler du deſir de s'en retourner en leur païs, & qui devoient emmener avec eux vne bonne partie de la jeuneſſe Portugaiſe. L'evenement ne deceut point cét homme tout artificiel, & il s'aviſa d'vne nouvelle fineſſe fondée ſur la forte paſſion que les Portugais, quoique ſi ſouvent trompez, ont pour le commerce & pour revoir le Portugal. Aprés avoir long-temps pezé les raiſons de part & d'autre, & les avoir conduites au point qu'il ne faloit plus pour faire vn parfait accord que d'eſtre authoriſé par le General: Menezes & Andrade ſe chargent d'aller vers Soarez pour en avoir la ratification, & partent pour cét effet pour Goa. Alodin profitant de leur abſence, ayant ſecretement levé des troupes les joint à ſa vieille flote, & va de Bintam à Pagu, ou ſelon d'autres, Pagod, & immediatement aprés le depart de ces Capitaines vient avec toutes ſes troupes, tant de terre que de mer, fondre ſur la citadelle. Rien ne pouvoit arriver plus inopinément aux noſtres. Ils ſe trouvent comme accablez, & ont à peine le temps de prendre les armes. Si bien que tout ce qu'ils purent faire ce jour là, fut de deffendre les murailles. Mais enfin ils ſont preſſez; & non ſeulement ils n'ont pas la liberté de viſiter leurs corps de garde; mais ils n'ont plus de proviſions, & ils ſouffrent beaucoup de la faim. Ainſi les affaires des Portugais alloient plus mal que jamais, & s'en eſtoit fait ſans doute, ſi la Providence

n'euſt

n'euſt pris ſoin de reſtablir les choſes deſeſperées. Il y avoit vn certain homme riche & illuſtre dans le camp des ennemis : & qui de plus eſtoit également aviſé & brave. Il receut quelque déplaiſir d'Alodin, qu'il creût ne pouvoir honneſtement ſouffrir. Ainſi s'abandonnant à ſes reſſentiments, & au deſir de la vengeance, il ſe range parmi les noſtres, & prend cette occaſion de le déſervir. Sous la conduite de ce nouveau Capitaine, qui eſtoit tres-inſtruit des endroits foibles du camp ennemi, & des paſſages avantageux, ayant pris encore quelques Malacois fidelles au parti, ils donnent en meſme temps ſur l'ennemi ſi furieuſement qu'ils le forcent. Le butin ne fut pas grand ; mais on y prit prés de trois cents pieces de canon, dont vne bonne partie eſtoit de fonte. Ils furent empeſchez de pourſuivre Alodin par vne riviere qu'ils trouverent en teſte, où d'abord les fuyards ſe retrancherent, firent quelques forts, & poſerent de bons corps de garde. La fierté du Tyran ne laiſſa pas d'eſtre extrémement mortifiée, & la cherté des vivres, & la faim des noſtres, eurent vn peu de relaſche pour quelque temps.

CHAPITRE CINQVIESME.

Soarez taſche d'eſtablir le commerce avec le Roy de Colomban. Ce Roy y conſent. Il change d'avis ſur les inſtances des Sarraſins. Grand combat. Les noſtres ſont vainqueurs. Patieque tué. Nouveau traité de paix. Grand tribut du Colomban au Roy Emanuel. Continuation du fort des Portugais. Retour glorieux du General à Cocin.

DANS le temps que Malaca flote parmi ces divers orages & ces changements, le General aprés avoir envoyé divers vaiſſeaux en divers endroits pour aſſurer les mers, vint à Ceilan, autrement à Trapobana, avec ſept cents hommes dans vingt & deux vaiſſeaux. Laurent Almeide avoit auparavant fait vn traité de paix avec le Roy de Ceilan, & Soarez recherchoit particulierement d'avoir la liberté du com-

merce, & l'amitié du Roy de Colomban. Il en avoit vn or-
dre exprés du Roy, donné sur la certitude qu'il y avoit des
forests de canelle dans sa Province. Si bien que Soarez ayant
mouïllé à Ceilan, ne laissa pas de visiter la coste, & y trou-
va vn endroit fort propre à y bastir vn fort. Le rivage en
forme d'ameçon avancé dans la mer, & par vne douce fle-
xion fait vn spacieux port, où se décharge vn fleuve tres-
navigable qui vient de l'Isle. S'estant mis à l'anchre, il en-
voye d'abord quelques-vns des siens faire des compliments
au Roy, & luy demander son amitié, & la permission de con-
struire selon leur coustume vne demeure particuliere pour
la seureté de leurs negocians, contre les perpetuels attentats
des Sarrasins leurs ennemis jurez, & de trouver bon qu'ils y
bastissent vne espece de fort, qui servira également & aux ha-
bitants, & aux Portugais, & au Roy mesme. Ce petit Prince
estoit de l'ordre des Brachmanes, comme la pluspart des Prin-
ces Indiens en sont, & par consequent luy mesme estoit Bra-
chmane: plus paisible que puissant ou en hommes, ou en ar-
mes. Ainsi l'amour qu'il avoit pour les sentiments de ses peres
luy donnoit de l'aversion pour toutes les opinions estrangeres,
& apprehendoit avec quelque raison les grandes forces des
Portugais dans vne Isle si petite & si foible. Cependant con-
siderant les grands avantages que son voisin le Roy de Co-
cin, avoit receû d'vne semblable societé: & les grandes ri-
chesses qu'il avoit acquises dans peu de temps, il se laissa es-
blouïr au desir d'vn semblable succés, & en conceut aussi-tost
l'esperance: & quoiqu'il eût parû suspendu pour la permis-
sion de bastir vn fort, & pour jurer l'alliance, en peu de temps
il changea d'avis. Quelques Sarrasins s'estant enfuis du Con-
tinent, avoient quelque temps auparavant commencé vn
commerce qui estoit assez vtile à l'Isle. Ces Barbares craignant
plus que la mort d'en estre chassez par les Portugais, gagnent
l'esprit des Conseillers du Roy par argent & par presents, &
voyant l'incertitude du Prince, ils n'oublient rien pour le dé-
tourner de son sentiment, & l'accablent de raisons, & sur tout
de crainte de la tyrannie des Chrestiens, & de sa honteuse &
cruelle servitude. Ils ne se contentent pas de donner leurs con-
seils, ils offrent encore leurs forces pour chasser les Portugais.

Ils insistent sans cesse dans leur dessein ; exhortent les insulaires à prendre les armes, & font faire d'abord quelques fortifications, où ils placent quelque artillerie de fer. Mais ne songeant qu'à ruiner absolument la societé contractée, ils surprennent quelques Portugais qui estoient descendus en toute assurance sur la foy du traité. Soarez voulant tracer son fort, trouve vn bastion élevé, & des gens qui s'y opposent. Surpris de ce procedé, il envoye quelques-vns des siens pour reconnoistre ce que c'est, ils ne rapportent autre chose, sinon que les Sarrasins estoient meslez avec les habitants dans ce poste. Le General connût bien que c'estoit vn attentat des Mahometans, & au lieu de songer à bastir tourne toutes ses pensées à les forcer & à les battre. Il descend ses troupes, & profitant de l'ardeur qu'il reconnut en ses soldats, malgré la gresle des traits & des frequentes décharges de leur artillerie on trouve le moyen de les joindre. Le combat de loin fut quelque peu dangereux & incertain ; mais si-tost qu'on en fut venu aux mains, aussi-tost l'ennemi abandonnant le fort e st mis en fuite. Les nostres poursuivoient les fuyarts, & ne s'arrestoient ni aux ruisseaux, ni aux chemins jusqu'à ce que le General fit sonner la retraite, & rappella ainsi les siens épars çà & là. Le combat fut sanglant pour les ennemis, & nous cousta aussi quelques hommes. La pluspart furent blessez de coups de traits & de fleches : & parmi les morts fut trouvé Verissime Patieque, qui estoit nouvellement retourné de Malaca.

Soarez donna vn jour de repos à ses soldats, & le lendemain de bon matin fit descendre ses troupes, & tout l'appareil pour bastir. Il creusa vn fossé depuis le port jusqu'à la grande mer sans que personne s'y opposast. On éleva en dedans le fossé vn rempart, & on y plaça de l'artillerie. A quelque espace de là on fit vne muraille plus capable de faire peur aux Barbares que de leur resister, ne pouvant avoir aucune ferme consistence, & n'estant cimentée que d'vn peu d'argille faute de chaux. Tout fut expedié avec vne merveilleuse diligence. Le Roy frapé de la disgrace du combat, & surpris du succés de ce soudain ouvrage où il ne s'attendoit pas, envoya aussi-tost par vn des siens faire des excuses comme

d'vne faute faite par des conſeils eſtrangers, & entierement contraires aux ſiens: & aſſurer les Portugais qu'il vouloit renouër tout de bon l'amitié jurée. Soarez ſe plaignit que non ſeulement on luy avoit oppoſé des forts avec des troupes armées. Mais que meſme aprés le traité on n'avoit pas laiſſé de prendre des Portugais. Qu'il n'eſtoit en façon quelconque reſolu de recevoir ſes excuſes ni ſes ſatisfactions, ſi le Roy luy-meſme ne ſe donnoit au Roy de Portugal, avec vn tribut annuel. Le Prince de Colomban ne s'en éloigne pas, craignant les armes Portugaiſes: & aprés quelques allées & venuës de ſon principal Officier, touchant les conditions du traité, on convient que le Roy de Colomban payeroit à celuy de Portugal, tous les ans ſix-vingts mille livres de canelle, douze bagues de ſaphirs ou de rubis nais dans l'Iſle, & ſix elephants. Et qu'Emanuel moyennant ce tribut, protegeroit luy & les ſiens, & ſes ſucceſſeurs contre toute ſorte d'ennemis, tant par mer que par terre. La paix fut arreſtée ſous ces conditions. Ainſi ſans perdre temps l'ouvrage commencé eſt continué, & les gens du Roy y eſtant employez, vn ſi grand nombre d'ouvriers rendit bien-toſt l'ouvrage achevé. Il en donna le Gouvernement à Iean Sylvere avec vne forte garniſon, & commit la garde de la coſte à Antoine Mirande Arevedo, avec quatre bons vaiſſeaux. De ſorte que cette heureuſe expedition ayant vn peu recompenſé la malheureuſe qu'il avoit faite en Arabie, il s'en retourna tres-ſatisfait & glorieux à Cocin vers le commencement de Decembre.

CHAPITRE SIXIESME.

Sequeria envoyé General au lieu de Soarez. Monstre auprés du Cap. Le Roy de Baticala est rangé à son devoir. Corrée est envoyé à Malaca. Détail de Pegu. Ceremonie pour la celebration du traité d'alliance. Particularité curieuse du serment fait par les Portugais. Retour de Corrée à Malaca cause de grands soulagements. Fortifications d'Alodin ruinées par les nostres. Grand combat. Fuite des Barbares. Butin des nostres. Alodin se retire.

VOILA à peu prés ce qui se fit dans l'vne & l'autre Inde pendant les trois ans de Soarez. Il eut pour successeur Diegue Sequeria ,. qui fut le premier envoyé par Emanuel à Malaca. Le Roy sçachant bien que la flote des Indes estoit extrémement diminuée dans les diverses rencontres, luy envoya pour suppléement neuf vaisseaux chargez de quinze cents soldats, avec lesquels il partit de Lisbonne la dix-huitiéme année de ce siecle, & arriva tres-heureusement à Cocin. Il ne faut pas passer sous silence ce qui luy arriva dans ce voyage auprés du cap de bonne Esperance. Il est vn poisson dans les mers d'Afrique d'vne extraordinaire grandeur. Sa longueur luy a donné le nom d'*Acus* ou eguille. Ie ne sçay si ce n'est point ce qu'on nomme en Latin *Xiphia*, dont le museau est tres-long & pointu; mais si dur & si raboteux qu'il ronge le fer comme vne lime. Vn de ces animaux furieux & poursuivant la proye qui fuyoit devant luy, heurte la teste contre vn de nos vaisseaux allant à toute voile, & ayant donné de roideur contre le fond fait vn trou, & y plante son bec extrémement avant. Il fait tous ses efforts pour se tirer de ces lacs, & donne de si grandes secousses au vaisseau, quoique tres-chargé, que le pilote croit avoir heurté contre quelque rocher. Cependant la pompe vuidant la sentine, & l'eau qui entre par le trou qu'il a fait, il conduit com-

me il peut ſon vaiſſeau juſqu'à Cocin, où l'ayant viſité plus exactement aprés l'avoir déchargé, il y trouva le bec de cét animal qui y eſtoit reſté, long environ d'vne coudée. L'ayant arraché on l'envoya comme vne rareté en Portugal. Sequeria ayant pris poſſeſſion de ſa charge, changèa d'abord toutes les garniſons, & commença ſes exploits par le Roy de Baticala, qui refuſant le joug & le tribut dont il eſtoit convenu (comme l'eſprit de ces Barbares eſt leger) l'obligea d'y envoyer devant Alphonſe Menezez, pour s'emparer du port, & ſe reſolut de le ſuivre luy-meſme. Ainſi ſoit par ſes menaces, ſoit par ſes effets, il le ſceut ranger à ſon devoir. Ayant auſſi appris que Malaca eſtoit preſſée par Alodin, il y envoya Antoine Corrée avec des vaiſſeaux pour aller à la proviſion dans le Royaume de Pegu, & la porter enſuite à Malaca. Ce Royaume de Pegu eſt audelà du Gange, & peu éloigné de Malaca. Quelques-vns ont creû que la ville de Triglipt en eſtoit la capitale. Corrée fit vn heureux voyage, & arriva à Martaban, port fameux & marchand de Pegu. Toutefois de peur de s'emanciper, & de trop s'éloigner de ſes vaiſſeaux, il envoya Antoine Paſſan, & Melchior Carval avec quelque ſuite & quelques preſents au Roy, eſtant pour lors dans Pegu ſa capitale, qui donne le nom à tout le Royaume, & qui eſt éloignée de quelques journées. La gloire des Portugais eſtoit tres-grande dans tout l'Orient, comme nous avons dit pluſieurs fois. La reputation de leurs richeſſes n'eſtoit guere moindre: & toutes ces nations avoient grande envie de continuer leur commerce à Malaca, ſi les Portugais le leur vouloient permettre. Ainſi le Roy de Pegu qui eſtoit des plus puiſſants & des plus conſiderables, ayant fort bien receû les Ambaſſadeurs de Corrée, luy envoye deux des ſiens avec quelques preſents, pour faire le traité d'alliance & de ſocieté. L'vn d'eux eſtoit Satrape, & l'autre Pontife: l'vn eſt appellé en leur Langue *Raulin*, & l'autre *Samibelgan*. Si-toſt qu'ils furent arrivez à Martaban, aprés les civilitez faites de part & d'autre, on eſcrivit le traité & les conditions de leur alliance: & pour les jurer plus ſolemnellement, Corrée & les gens du Roy ſe tranſporterent dans vn Temple celebre de la ville au milieu d'vne foule incroyable. Voicy l'ordre de cette ceremonie.

Samibelgan le premier fit lire à haute voix les conditions eſcrites dans vne plaque d'or en Pegutien & en Portugais, afin que les habitants & leurs hoſtes en euſſent vne pleine intelligence. Et enſuite les noſtres firent le meſme. Aprés cette double lecture Raulin ou le Pontife dit quelques paroles tirées de leurs Ceremoniaux, & brûle des morceaux de papier decoupé, de couleur de ſafran, qui eſt la couleur deſtinée à leurs myſteres, les meſlant avec les feuïlles de quelques arbres odorants. Il prend enſuite les deux mains de Samibelgan dans la ſienne, & les met ſur ces cendres, luy faiſant quelques demandes, auſquelles le Satrape reſpond comme s'il promettoit pour le Roy de tenir tout ce qu'il avoit juré. Toute la ceremonie fut faite avec vne extréme attention & vn merveilleux ſilence. Corrée & les Portugais faiſoient là vne figure fort differente, & la pluſpart des noſtres par ſotiſe, ne croyant pas qu'vn Chreſtien juraſt validement & obligatoirement à des Payens. Donc Corrée fait venir l'Aumoſnier de ſes vaiſſeaux, qui eſtoit tres-habile dans l'vn & l'autre droit, & qui reveſtu de ſes habits au lieu de la Sainte Bible ou de l'Evangile, ſur leſquels on fait ordinairement jurer les Chreſtiens, il preſente vn livre bien relié où n'eſtoient que des amuſements & des chanſons de ſtile Portugais, meſlez toutefois de quelques ſentences & de quelques moralitez. Antoine portant par raillerie ſa main ſur ce livre, trouve par hazard ces paroles de l'Eſcriture Sainte, *vanitas vanitatum & omnia vanitas.* Cette rencontre rappellant dans ſon eſprit quelque penſée de reſpect, luy fit bien connoiſtre que le Ciel veut bien que les ſerments faits aux Infidelles & aux Payens ſoient religieuſement gardez: & Corrée ſe ſentit obligé de bonne foy, comme s'il avoit touché effectivement l'Evangile. Ainſi les noſtres aprés cette celebre ceremonie chargent leurs vaiſſeaux de diverſes marchãdiſes, & de quantité de proviſions, & les portent heureuſement à Malaca. Son heureuſe arrivée non ſeulement chaſſa la famine de cette ville; mais encore donna du courage aux habitants pour aller attaquer Alodin, & le chaſſer ſi l'on pouvoit du voiſinage. Ce Prince l'avoit bien préſenti, & s'eſtoit reſolu à toute ſorte d'evenements; il avoit poſé des barrieres en pluſieurs lieux

du fleuve, & n'avoit laiſſé qu'vn paſſage pour quelques brigantins filant l'vn aprés l'autre. Il avoit de plus fiché dans l'eau de gros pieux avec force, & à coups de beliers, & avoit fait couper à demi de gros arbres qui couvrent le rivage à droit & à gauche, afin que tombant pour peu qu'ils fuſſent pouſſez ils accablaſſent les navigeans. Enfin proche la ville où le rivage ſemble s'avancer davantage dans l'enceinte que le fleuve fait en tournant, il fait baſtir vne eſpece de fort avec des troncs d'arbres tres-ſolides & tres-durs agrafez les vns aux autres, & reveſtus de gaſons qu'on y avoit jettez. Il y avoit mis vne forte garniſon, & bon nombre de canons de fonte pour battre l'ennemi par le flanc. Ces choſes ſceuës (car on ne manquoit pas d'eſpions) Corrée & Edoüard Mellez eſtant montez en de petites barques preſque toutes à rames avec cinq cents ſoldats, vont à l'embouchure du fleuve, & envoyant des ouvriers avec des haches & des ſcies, ſous vne bonne eſcorte, ils entreprennent de ruïner ces fortifications de l'ennemi. Comme les noſtres eſtoient plus entendus en cét art, ils en ſont bien-toſt venus à bout; les barrieres ſont coupées, les pieux ſont arrachez, les arbres deſtinez aux embuches ſont épars & rejettez. Ainſi l'accez du fort eſt rendu libre aux troupes, & y ayant conduit quelques vaiſſeaux, la garniſon en eſt bien-toſt chaſſée. Ce premier ſuccés enfle le courage aux noſtres, qui s'y rendent auſſi-toſt avec le reſte de la flote. A peine ſont-ils arrivez à l'aſpect de la ville, que les troupes d'Alodin avec leurs elephans quittent leurs remparts, & par leurs grands cris, & par les frequentes décharges de leur artillerie, ſemblent reſolus de donner vne ſanglante bataille. Mais ſi-toſt que les Portugais eurent mis pied à terre, & que l'on commença à s'approcher & à ſe battre à coups de pique & à coups d'eſpée, l'épouvente ſe met ſi fort parmi les Barbares, qu'ils abandonnent la ville au pillage, & s'enfuyent laſchement dans les bois & dans les retraites qui leur ſont connuës. Leur fuite toutefois ne leur fut pas moins funeſte que le combat, au lieu qu'il n'y eut aucun des noſtres tuez, ni dans le combat, ni dans leur pourſuite. L'ennemi ainſi défait & chaſſé, le ſoldat retourne auſſi-toſt au pillage: & aprés avoir pris ce qui s'y trouva de precieux, on met le feu à la ville. On ſe ſaiſit pareillement

des

des brigantins d'Alodin qui eſtoient environ au nombre de cent, dont meſme quelques-vns avoient la proüe & la poupe ornées de quelques figures bien dorées, & comme en vſoient ordinairement les Rois du païs. On en reſerva quelques-vns pour vne eſpece de triomphe; & les autres furent reduits en cendres. Aprés cette inſigne victoire les Portugais furent receus dans la ville avec vne extréme joye de tous les habitants. Mais Alodin quoique vaincu, n'eſt pas encore dompté, & s'il a perdu la bataille, il n'a pas encore perdu ni le courage ni l'eſperance. Il ramaſſe le reſte de ſon debris, & ſe retire chagrin & irrité dans l'Iſle de Bintan.

CHAPITRE SEPTIESME.

Divers inſultes faits aux Portugais. Vengez par Garcie Sala. Bravoure de cinq Portugais. Détail des Maldives. Du Palmier. De la capitale. Facilité du Roy. Obſtacles des Sarraſins qui tuënt Gomez. Portugais chaſſez des Maldives. Le feu pris aux poudres, conſume vne Caravelle Portugaiſe. Soſa voulant tirer raiſon de nos pertes eſt contraint de ſe retirer.

CEPENDANT les Barbares voiſins de Malaca croyant qu'ils devoient ſe ſervir de l'occaſion & de la foibleſſe des noſtres, firent pluſieurs & conſiderables inſultes aux Portugais. Entre autres le Roy de Pacen qui avoit envahi depuis peu ce Royaume, non ſeulement avoit pillé les denrées de quelques marchands Portugais qui avoient eſté jettez dans ſon port; mais meſme il en avoit fait mourir quelques-vns. Celuy de Acen qui s'eſtoit allié avec nous des premiers, ne nous avoit pas aſſez témoigné d'amitié dans nos beſoins. Garcie Sala Gouverneur de Malaca, commanda Emanuel Patieque avec vn ſeul vaiſſeau, mais bien equipé & bien muni, pour venger ſes injures, & pour empeſcher les brigandages de ces mauvais voiſins. Il part donc, & comme il eſtoit particulierement irrité contre ceux de Somatra, qui avoient il y a

quelque temps fait priſonnier ſon frere : il court ſes coſtes avec tant de furie , & maltraite ſi fort Pacen & Acen, que non ſeulement les negociants eſtrangers n'oſent plus y aborder : mais que les habitants meſme n'oſent ſe hazarder à la peſche, qui fait toute leur ſubſiſtance. Leurs vaiſſeaux bas, & leurs gens demi armez craignoient d'attaquer cette grande machine de Patieque , tres-bien munie d'artillerie & de ſoldateſque. Ils ſe reſolurent de l'attendre, & d'eſpier ſi quelqu'vn des ſiens mettra pied à terre pour pouvoir s'en ſaiſir. Patieque envoya vne barque avec de tres-habiles vogueurs de Malaca au fleuve de Iacapar , éloigné d'environ quatre milles de Pacen, pour faire eau, & n'y mit pour eſcorte que cinq ſoldats, Antoine Veneran nai à Porto, Antoine Paſſan d'Alenquer, François Cramux, Iean Almeida de Quintanille, le nom du dernier eſt ignoré. Ils firent eau paiſiblement : mais ayant eſté apperceus & reconnus par les Barbares avant de pouvoir rejoindre les leurs , le Gouverneur de Pacen Raia Sudamicin en eſt adverti, & met auſſi-toſt en eſtat trois petits vaiſſeaux avec tout ce qui ſe trouve d'armes, & leur donne à chacun de bonnes vogues , & cinquante ſoldats. Ils ſortent ainſi tout à coup des deux coſtez du fleuve, & taſchent de retenir à coups de fleches les noſtres qui ſe retirent. Leurs coups n'eſtonnoient guere les Portugais , qui ſçavoient les parer avec leurs eſcus aſſemblez & bien joints : mais le vent contraire & le flux arrivant , leur donnent bien vne plus juſte alarme, & les mettent dans l'impuiſſance de ſe tirer de ce peril. Ils n'avoient aucun ſecours à attendre du vaiſſeau qui eſtoit à l'ancre & en haute mer : & les ennemis approchoient inſenſiblement, venant à leur barque comme à vne proye certaine. Celle ſur laquelle eſtoit monté Sudamic avec la fleur de la jeuneſſe , venoit legerement avant les autres, jettant des cris de joye , & comme courant à la victoire. Les Portugais enviſageant fierement leur extrémité, ne conſultent que leur deſeſpoir, & prennent reſolution d'aller affronter l'ennemi au lieu de l'attendre, aimant mieux ſouffrir vne mort glorieuſe dans le combat que ſubir vne honteuſe ſervitude. Ils tournent auſſi-toſt leur barque, & ayant doublé les vogues, à peine ont-ils joint les proüës, que

les Portugais l'eſpée à la main par vne audace nompareille, ſautant dans le vaiſſeau ennemi, & criant *Ieſus*, pouſſent d'abord les Barbares, qui s'eſtant ralliez ne laiſſent pas d'eſtre étonnez & tuez à tas par les noſtres. Le combat ne dura guere. Ceux de Pacen aprés s'eſtre preſentez pluſieurs fois mal armez & les corps nuds, aux armes des Portugais, ne pouvant plus ſoûtenir leurs coups ni leurs regards, ſe precipitent par où chacun peut dans le fleuve. Sudamie aprés avoir vainement tenté de les retenir par prieres & par menaces, eſt contraint luy-meſme de les ſuivre: & la douleur & la rage dans l'ame il tuë tous les ſiens qu'il rencontre à coups de poignard. Les deux autres vaiſſeaux qui ſuivoient à quelque eſpace de là, épouventez de cette inopinée défaite, au lieu d'aller à la charge ſur les noſtres, qu'il eſtoit aiſé d'entourer, & de vaincre eſtant tous fatiguez, & preſque percez de coups, prirent honteuſement la fuite. Ainſi avec l'aide du Ciel, les Portugais ſe croyant perdus, ſe treuvent victorieux, & ſans y avoir perdu aucun de leur petit nombre, emmenerent la barque ennemie en mer. Plus ils avoient eſté proches de leur perte, plus les congratulations de leur ſalut leur furent agreables. Mais vne ſi belle action jetta beaucoup de terreur à tous les petits Rois voiſins, & au Roy de Pacen meſme, qui envoya ſur le champ à Patiegue, & enſuite à Garcie Sala, demander humblement la paix qu'il obtint, à condition qu'il rendroit de bonne foy tout ce qu'il auroit pû prendre aux Portugais.

Sequeria nouveau General ayant trouvé les affaires de Malaca en cét eſtat, tourna ſes penſées à vn eſtabliſſement dans les Maldives. Elles ſont comme nous avons dit, preſque à l'aſpect des coſtes de Canar & de Malabar, & au nombre de plus de mille. Cette grande multitude d'Iſles eſt l'ouvrage des épanchements de la mer, qui font des canaux ſi étroits que les antennes des vaiſſeaux donnent dans les branches des arbres qui ſont ſur le rivage, & que les adroits & les forts ſautent avec vn baſton de l'vne à l'autre Iſle. Les habitants manquent de beaucoup de choſes neceſſaires à la vie. Mais ils ont la palme (car ils l'appellent ainſi) qui leur tient lieu de toute choſe, & qui vaut beaucoup plus que

celles de Iudée & d'Afrique, les plus abondantes & fertiles en dates. Car non seulement sa hauteur & sa beauté sont tout autres ; mais elle est encore d'vn si grand & si general vsage qu'ils en ont fait vn proverbe, & que quand ils trouvent quelque homme ou de bien ou d'industrie, ils disent qu'il est plus vtile que la palme. Son premier avantage consiste dans le fruit *tingam*, les Indiens l'appellent *Nacle*, & les Portugais luy ont donné le nom de Cochenille, ou *noix d'Inde*. Elle est grosse comme la teste d'vn homme, & a double peau, dont la superieure est tres-polie, & l'interieure pleine d'vne espece d'estoupes qu'ils appellent *Cair*. Elle peut estre filée & tissuë comme le chamvre & le genet, & elle est extrémement propre à lier les choses ployantes, & à tenir les anchres. Il n'est point de matiere plus propre pour faire les cordages de vaisseaux, ni plus souple aux coups de mer. Car comme cette plante aime les eaux salées : ce *Cair* laissé quelque temps dans la mer reverdit, & tient merveilleusement bien les vaisseaux flotans à l'anchre, non pas tant par sa force ou par sa dureté, que par sa verdeur & par sa souplesse qui s'étend comme le cuir, & qui s'amenuise à force de s'estendre, & obeït au vaisseau quand la mer l'éleve, ou reprend sa juste grosseur quand le vaisseau est en son repos. Si bien qu'il est extrémement different de nos chables, que leur propre force fait rompre tres-souvent. Le fruit qui est dedans est rouge, rond & dur, & on en fait des gobelets pour boire, avec quelque ajustement d'or ou d'argent. La chair de la pomme est comme vne amende, qui jette vne espece de laict onctueux, & d'vn goust savoureux : & elle n'est pas seulement agreable & saine dans l'assaisonnement des viandes ; mais mesme aprés que le laict en est tiré elle se tourne & se fond en huile. Toute la grape tandis que le fruit est encore vert & tendre, estant noüée & suspenduë, & avec vne legere incision mise dans vne bouteille, y distile vn suc precieux, qui entre dans la composition de plusieurs secrets & de plusieurs coctions, dont on se sert par vne invention assez ancienne, comme dit Strabon, pour perfectionner le sucre, le vin & le vinaigre. Les feuilles outre qu'elles tiennent lieu du papier pour escrire, de tuile pour couvrir les maisons,

elles ſervent encore à faire des habits, & ſont également faciles à recevoir toute ſorte de formes, & à ſouffrir toute ſorte de couſture. Ainſi vn ſeul arbre fournit tout ce qui peut eſtre neceſſaire pour la navigation. Car du tronc & des branches il ſe fait des mats, des ais, des timons ; de ſa chevelure des voiles; de ſon Caïr des cordages admirables, du fil pour le racoutrage des flancs : & enfin de la cochenille & des extraits qui s'en tirent, de riches & precieuſes marchandiſes dont on charge les vaiſſeaux ; ſi bien que le palmier ſeul, par vn miracle particulier ayant en ſoy tout ce qui concerne l'aggrément & l'avantage d'vn vaiſſeau, peut luy ſeul fournir à vne flote. Par vne qualité domeſtique il entretient ſa chaleur, & dure long-temps dans les plus vives flammes. Les habitants y ayant tranſporté du lin & de la ſoye, s'adonnent à faire des tuniques d'vn tiſſu tres induſtrieux, dont ils couvrent leurs corps beaucoup plus honneſtement que les autres Indiens. Ils en font encore des filets dont ils ſe ſervent pour peſcher certaines petites coquilles (quelques-vns croyent que ce ſont les coquilles de Venus) d'vne extréme politeſſe, & d'vne admirable varieté de couleurs. On en leſte en place du ſable, & on les porte en divers païs ; mais ſur tout parmi les Gangarides, & les Syoniens, on s'en ſert au lieu de menuë monnoye pour acheter les choſes de bas prix. Ou bien on les porte aux Ethiopiens Occidentaux, qui donnent volontiers en eſchange des denrées pretieuſes.

La capitale des Iſles eſt Maldive qui donne le nom à toutes les autres. Il y a vne ville tres-marchande, & qui eſt le ſejour du Roy, avec qui, comme nous avons dit, Soarez avoit contracté alliance par Iean Sylvere, & puis Sequeria avoit envoyé Iean Gomes pour confirmer le traité, & pour obtenir la permiſſion de baſtir vne retraite ou vn magaſin, fortifié ſelon la couſtume. La choſe ne receût point de difficulté. Il l'obtint de ce Roy facile & ſenſible aux promeſſes & aux preſents ; & bien inſtruit d'ailleurs de la valeur & des ſuccés de Portugal, & ſur tout avide d'augmenter ſes revenus : il obtint, dis-je, non ſeulement tout ce qu'il pouvoit deſirer pour aſſurance de la ſocieté ; mais encore la permiſſion de conſtruire ſon fort. Gomez entreprit de le faire proche la

mer: & n'ayant ni chaux ni pierre, il le fit de bon bois, revestu de gazons & de motés de terre. Mais quelque temps aprés se fiant vn peu trop sur la reputation du nom de Portugais; & sur la force de ce lieu, où il n'avoit qu'environ quinze soldats, il commença à faire le tyran & le maistre, & à maltraiter en toutes façons toute sorte d'estrangers negocians dans la ville. Les Sarrasins par vne subite conspiration, l'attaquent, le tuënt, & se rendent maistres de la place. Ainsi les Portugais par leur faute perdirent leur establissement dans l'Isle avec la mesme promptitude qu'ils l'avoient obtenu. Ils ne receurent pas ailleurs de plus legers affronts. Vn vaisseau de Goa partant pour Chaül, va donner dans les barques des Sarrasins qui habitent à Dabul, & aprés quelque combat est coulé à fond. Vne caravelle Portugaise (c'est vn vaisseau rond, également propre pour la charge & pour la guerre, & que les Grecs appelloient *dromon*) rencontre les mesmes barques: le combat se donne; mais vne bluette de feu prend à vn barril de poudre, & mettant le feu partout fait perir les soldats & les nautonniers, sans que personne s'en sauve qu'vne seule femme. Christophe Soza, establi avec quelques navires Gardien de la coste de Canar, fut extrémement irrité de toutes ces nouvelles, & alla attaquer de nuit Calac, qui est dans le territoire de Dabul. Les habitants ayant eû le vent de la venuë de Sosa, prennent subitement la fuite, & laissent leurs maisons au hazard du pillage. Bien que le butin fust de peu de consequence, les Portugais ne laisserent pas de s'y amuser toute la nuit. Mais à peine l'Aurore estoit levée, qu'environ quatre cents archers Sarrasins tres-adroits & tres-braves surviennent. Soza sort avec cent cinquante des siens, la pluspart mousquetaires: les esprits s'échauffent, & on en vient aussi-tost aux mains. Les Barbares n'ayant que des arcs essuyent ventre à terre la premiere décharge des mousquets, & se relevent prestement, tirent vne gresle de coups si continuelle, que les nostres n'ont ni le temps ni le lieu de recharger leurs mousquets. Soza toutefois en tuant toûjours quelques-vns taschoit de faire sa retraite: mais les Barbares s'en doutant bien, y envoyent vn peloton de jeunesse qui les coupe & les entoure, si bien qu'il luy cousta beau-

coup de ſang avant de pouvoir rejoindre ſes vaiſſeaux. Quittant le port ils ne laiſſerent pas d'eſtre ſuivis par les ennemis, tirant ſans ceſſe ſur eux, & dont aucuns ayant perdu toute crainte des perils, ſe jetterent dans l'eau juſqu'au nombril pour tuer quelques-vns des noſtres, & ſembloient vouloir jetter leurs mains ſur nos vaiſſeaux pour les arreſter. Soza ſe retira à Chaül pour y faire penſer ſes ſoldats, aprés avoir perdu beaucoup de ſa reputation.

CHAPITRE HVITIESME.

George Albuquerque part de Liſbonne avec quatorze vaiſſeaux. La mer ne luy en laiſſe que quatre, avec leſquels il arrive à Goa. Projet de Sequeria en Arabie. Obſtacle des vents & de la mer. Autre en Abyſſinie. Il y décharge l'Ambaſſadeur Mathieu. Il y laiſſe Rodrigue Lima. Détail de Maziia. Conference de Bernagaz & de Sequeria. Serment de paix.

GEORGE Albuquerque parti en meſme temps de Liſbonne avec quatorze vaiſſeaux, fut malheureux en mer, & n'en pût mener cette année que quatre dans l'Inde. Vn des quatorze fut rejetté par le vent en Portugal. Vn autre fut pris par vn Caſtillan qui s'en ſervit pour pirater. Le troiſiéme ayant doublé le Cap de bonne Eſperance, perit encore plus malheureuſement ſur les coſtes de Quiloa & de Mombaza. Les Mahometans habitoient ces païs, & depuis l'aſſaſſinat du Roy Ancon, ils avoient rompu avec les Portugais. Les noſtres preſſez de faire eau, avoient envoyé à Mut, ville de cette coſte, vne barque chargée de quarante hommes ſous la conduite de deux principaux, le Capitaine & le Gouverneur. Ils empliſſoient leurs tonneaux aux fontaines; cependant le reflux laiſſe la barque dénüée de vogueurs à ſec. Les Portugais accourent pour dégager la barque, & laiſſent leurs tonneaux à demi pleins. Deux mille habitants y ſont auſſi-toſt que les noſtres, & tuënt nos nautonniers, les vns

chargez, les autres taſchant de démarer à l'aſpect des Portugais qui ne peuvent les ſecourir, le meurtre ſe faiſant hors la portée de leur artillerie, & n'en pouvant approcher faute d'eau. Ceux qui s'en ſauverent n'éprouverent pas vn guere meilleur ſort; car la ſoif les obligeant à chercher de l'eau, ils perirent contre des écueils proche Quiloa. Si-toſt que noſtre vaiſſeau eut eſté apperceû, vne troupe d'ennemis y accourut, qui pillerent le vaiſſeau, & tuerent tous les noſtres, à la reſerve d'vn ſeul jeune garçon dont ils firent preſent au Roy de Mombaza. Albuquerque n'apprenant aucune nouvelle de ſa flote diſperſée, paſſa l'hyver à Moſambic, & arriva l'eſté ſuivant à Goa.

Sequeria cependant reſolut de porter la guerre en Arabie, où déja tant de fois elle avoit eſté tentée vainement & malheureuſement par les autres. Ayant aſſemblé de toutes les coſtes vingt & quatre gros vaiſſeaux, il y monte trois mille ſoldats, dont il y en avoit dix-huit cents Portugais, & le reſte de Malabar & de Canar. Il part avec ſes troupes de Goa l'an vingtiéme de ce ſiecle, au mois de Fevrier, & fait voile tres-heureuſement à Guardafou, qui eſt vn promontoire d'Afrique. Là ayant appris qu'il y avoit ſix galeres Turques à Geoda, & que l'on y aſſembloit des troupes pour ſe ſaiſir des avenuës d'Aden, il ſe reſolut de s'en emparer le premier, & d'aller le long de cette mer attaquer les galeres à Geoda, pour decider ſi l'occaſion s'en preſentoit, de l'Empire de la mer rouge. Dans cette reſolution il ſuit la coſte, & va faire eau à vn bourg appellé Meten, qu'il trouve deſert, à la reſerve d'vne vieille qui luy dit que les eaux eſtoient fort baſſes & fort deſſeichées. Le fleuve eſtoit plein de gravier, & l'eſté les eaux s'écoulent par deſſous, en ſorte que la ſuperficie paroiſt aride. La vieille eſt recompenſée de ſon avis, & en ſa faveur le bourg eſt épargné, & on n'y met point le feu. De là il paſſe le trajet & va en Arabie aſſez prés d'Aden. Mais eſtant ſur le point de jetter l'anchre au bourg d'Aran, l'Amirale donne dans vn écueil caché ſous l'eau, dont le vaiſſeau eſt briſé, ſans que l'on en puiſſe ſauver, & encore avec beaucoup de peine, vne partie de l'artillerie & ce qui ſe trouva ſur les ponts; le reſte eſtant peri avec le corps du vaiſ-

ſeau.

ſeau. Les matelots qui y eſtoient au nombre de quatre cents furent diſtribuez dans les autres vaiſſeaux. Sequeria qui avoit appellé ſon vaiſſeau, Saint Antoine, en donna le nom au lieu qui s'appelle le Rocher Saint Antoine. De là il ſe mit en eſtat d'aller à Geoda: mais il en fut empeſché par vn vent de Nort, d'vne ſi grande violence, & d'vne ſi longue durée, que le temps propre pour vne telle entrepriſe s'écoula. Ainſi l'hyver approchant, il changea le deſſein qu'il avoit de faire la guerre avec les Turcs, en celuy de faire la paix avec David, Roy des Abyſſins. Quoique ſon Empire ſoit plus conſiderable ſur le continent que ſur cette mer, où il ne poſſede qu'vne petite partie de la coſte. Vn certain Seigneur en eſtoit le Gouverneur en chef, qu'on appelle d'vn nom de gloire, Barnagaz. Il avoit ſous luy divers Gouverneurs de quelques places particulieres qui eſtoient comme ſes Lieutenants. Sequeria envoya traiter avec ces Gouverneurs ſubalternes, & avoit à mettre en terre ferme deux Ambaſſadeurs. L'vn Mathieu Armenien, qu'Elene & ſon fils Edoüard avoient envoyé dix ans auparavant à Emanuel: & qui ſur de ſimples ſoupçons de ſa foy avoit ſouffert des Portugais de grandes indignitez qu'il n'avoit du tout point meritées. L'autre eſtoit Rodriguez Lima, ſubrogé à Edoüard Galva, qui quelques années auparavant eſtoit mort en chemin ſans avoir fini ſon ambaſſade. Il avoit encore à viſiter l'Iſle Maſua (qui a eſté autrefois la Ptolemaïde des beſtes farouches, & qui n'eſt pas fort éloignée de Camaran) pour voir ſi le lieu ſeroit propre pour y baſtir vn fort pour la garde de ce païs. Cette Iſle eſt vis-à-vis la ville d'Arquico, ſituée ſur la mer, dont le bord eſt de l'Empire des Abyſſins: & dont elle n'eſt ſeparée que par vn fort petit détroit de mer. Elle eſt faite en croiſſant du coſté qu'elle regarde le bord Abyſſin, & ſemble offrir aux vaiſſeaux vn port aſſuré & paiſible. Elle a de plus, force ciſternes, & nourrit toute ſorte de beſtiaux, & ainſi eſt vn lieu fort propre, ſoit pour vne flote, ſoit pour vne garniſon. Le General ayant parcouru à loiſir toute l'Iſle, quoique habitée par les Mahometans, toutefois pour éviter toute ſorte d'animoſité empeſcha toute ſorte d'inſolence à ſes ſoldats, & ſe contenta de conſacrer à la Conception de la Sainte Vierge vne Moſquée, aprés l'a-

voir purgée & expiée avec toutes les ceremonies requiſes: on y celebra pendant quelques jours la Sainte Meſſe, en attendant des nouvelles du Gouverneur d'Arquico, qui envoya en ce meſme temps des Ambaſſadeurs avec des preſents, & vn paſſeport. Ces Ambaſſadeurs eſtant Chreſtiens, Sequeria leur fit preſent d'vn étendart de ſoye, entrichi d'vne belle croix, comme le plus cher témoignage qu'on leur puſt donner de noſtre amitié. Les peuples ſçachant que c'eſtoient des Chreſtiens & des Portugais, dont la renommée s'eſtoit répanduë il y avoit long-temps parmi eux, témoignerent aux noſtres vne ſatisfaction extréme, ſur tout lors que s'enquerant de Mathieu, on le leur preſenta contre leur attente. Car ſurpris à l'aſpect de ce venerable vieillard, ils jettent des larmes de joye: & le bruit de ſon retour s'eſtant par tout répandu, chacun court l'embraſſer, ou luy baiſer les mains: & fait bien voir par cette affluence, & par ce grand concours l'innocence de cét Ambaſſadeur, & l'injuſtice du ſoupçon des Portugais, qui ſont ſaiſis de douleur & de honte, d'avoir ſans ſujet maltraité ce bon homme. Mais ce qui augmentoit encore plus leur confuſion, ce fut la viſite que luy rendirent certains Moines du Convent de la Viſion (car il en eſt pluſieurs en ce païs de la Regle de Saint Antoine) ils furent receûs par nos Eccleſiaſtiques reveſtus de leurs ſurplis, parmi les concerts & les ſaints Cantiques: & ils témoignerent beaucoup de joye du retour de Mathieu, & de l'arrivée des Portugais: flatez d'vn vieil Oracle qui promettoit à leur nation la venuë de grand nombre de Chreſtiens qui devoient y venir de l'Occident, & ils prenoient l'arrivée de cette flote pour l'heureux accompliſſement de cette Prophetie. Les vns & les autres furent charmez de voir que par ce grand nombre d'Eccleſiaſtiques, le Ciel ſembloit reünir l'Egliſe d'Orient avec celle d'Occident. On eut enſuite de longues converſations avec le Gouverneur d'Arquico, & quelque temps aprés Bernagaz bien certain des intentions de ſon maiſtre, s'y rend avec vne grande ſuite pour regler les articles de la ſocieté. Il y eut quelque conteſtation ſur le jour & ſur le lieu de la conference. L'eſtranger deſiroit que ce fuſt ſur le bord, & Bernagaz craignant quelque inſulte des Sarraſins,

vouloit que ce fuſt dans la ville d'Arquico. Pour lever tout ſoupçon, l'amitié Chreſtienne & la foy de l'hoſpitalité ne ſouffrant pas de donner des oſtages ni d'vn coſté ni d'autre, Antoine Saldaigna, qui portoit les paroles pour le General, propoſa de faire expoſer par vn Preſtre la ſainte Croix, pour témoignage de leur religieuſe ſincerité. Barnagaz à ces mots ſe leve, & d'vn viſage ſevere s'indigne contre les noſtre, d'engager ſi legerement, & pour des difficultez de ſi peu d'importance, les plus auguſtes myſteres: *I'aime mieux*, dit-il, *perdre quelque choſe de mon droit que de mon reſpect, & m'expoſer au peril que commettre vne ſi grande profanation.* Ainſi l'on fait choix pour la conference, d'vn champ qui eſtoit entre la ville & le bord. Barnagaz y vient d'Arquico avec deux cents chevaux, & deux mille hommes de pied. Sequeria s'y rend de ſes vaiſſeaux avec ſix cents hommes ſeulement. Chacun d'eux ayant laiſſé leurs troupes en deux poſtes ſeparez, à l'aſpect les vns des autres. Les deux Chefs chacun avec ſix Officiers, s'avancent au milieu des deux camps. Le premier abord ſe paſſa en civilitez faites de part & d'autre, & en compliments mutuels, ſur l'eſtime & la bien-veillance de leurs deux Rois, & les deſirs qu'ils avoient de la conſerver & de l'entretenir eternellement. Enſuite on jura l'alliance de cette ſorte. Vn Preſtre de la flote en apporta vne croix d'argent. Si-toſt que Barnagaz l'eut apperceuë, il la prend, il ſe met à genoux, & s'écrie, *La paix que nous nous promettons conſerver parmi nous, qui faiſons profeſſion d'eſtre Chreſtiens, puiſſe eſtre la meſme que celle que Ieſus-Chriſt Redempteur du genre humain a laiſſée à ſes Diſciples. Ie le promets autant que je le puis au nom du Roy mon maiſtre, & je le jure par ce tres-ſaint inſtrument de noſtre ſalut.* Le General jura à peu prés de meſme ſorte: & l'aſſemblée ſeparée, trois jours ſe paſſerent à ſe faire de part & d'autre des civilitez & des preſents. La joye parut extréme & generale, de ce que deux Rois ſi puiſſants par mer & par terre eſtoient reünis contre les ennemis communs du Chriſtianiſme. Sequeria remit entre les mains de Barnagaz, Lima, qu'il luy recommanda, & le pria de le mener en ſeureté au Roy. On luy donna vne ſuite d'honneſtes gens, entre leſquels eſtoit François Alvares Preſtre, qui depuis eſtant de retour en Por-

tugal, a fait en ſa Langue naturelle l'Hiſtoire de ce païs, & a ſervi de modele & d'original à Paul Iove, qui l'a ſi elegamment eſcrite en Latin.

CHAPITRE NEVFVIESME.

George Albuquerque va chaſſer Geinal. Fineſſe de Criſnara. Infidelité d'Idalcan. Combat entre ces deux Rois. Défaite de celuy de Decan. Priſe de Raciolo. Inſigne perfidie d'vn Gouverneur de Concan. Idalcan gagne à ſon tour vne bataille, & Raciolo. Monſtre extraordinaire. Albuquerque reſtablit le Prince orphelin. Mort de George Brit. Détail de l'Iſle & de la ville de Bintan. Malheureuſe entrepriſe d'Albuquerque.

PRESQVE en meſme temps que le General eſtoit dans la mer d'Arabie, le Grand Preſtre, ou le Calife de Mahomet, appellé Molana, y arriva de Pacen, vn des Royaumes de Somatra. Il y amenoit vn jeune enfant environ de douze ans, fils du Roy de Pacen: dont le Tyran Geinal ſoûtenu d'Alodin, aprés avoir tué le pere en avoit ſaiſi le Royaume. Que ſi les Portugais vouloient ſecourir ce jeune Prince, & aider à le reſtablir dans le bien de ſes peres contre leur commun ennemi, il offroit de reduire le Royaume ſous l'authorité d'Emanuel, & de luy faire payer tous les ans vn conſiderable tribut. La jeuneſſe de l'orphelin, & les inſtantes ſupplications du Calife toucherent Sequeria: & il donna ordre à George Albuquerque de prendre ſix vaiſſeaux avec de bonnes troupes, & d'aller chaſſer Geinal. Mais pour advertir Emanuel de ces deux choſes, il envoya Pierre Vaſez en Portugal. Le General ayant quitté cette mer alla à Calaiat, & de là à Ormus, où les embarras de la mer le retinrent, & le forcerent d'y hyverner avec la plus grande partie de ſes vaiſſeaux. Tandis que ces choſes ſe paſſent ſur les mers d'Arabie & de Perſe, Rodrigue Mellos enrichiſſoit ſon maiſtre à Goa, d'vne augmentation de ſes revenus tres-conſiderable,

ſi elle euſt eſté innocente. Il y avoit eû de grandes & furieuſes guerres entre Idalcah & Criſnara, Roy de Narſingue, tous deux peu exacts à garder les conditions de leurs traitez. Idalcan contre toute ſorte de droit, recevoit dans ſon Royaume tous les coupables & tous les ſcelerats qui s'enfuyoient de Narſingue, ravageoit le païs par ſes ſecrets brigandages, & ne reſpondoit aux plaintes & aux demandes qu'en faiſoit le Roy de Narſingue, que par des ſubtilitez & par des delais artificieux. Criſnara de ſon coſté aſſez inquiet, avoit aſſez de penchant à la guerre, & couvoit des yeux Raciolo, ville la plus forte de Decan, & qui eſtoit vn bien de ſes peres qui luy avoit eſté enlevé, & dont la perte luy eſtoit encore d'autant plus ſenſible, qu'elle faiſoit la principale partie du Royaûme de ſon ennemi. Donc pour reprendre cette ville, & pour ſe faire vn motif ſpecieux de prendre les armes, il conceut ainſi ſon projet. Il avoit en ſa Cour vn Sarraſin nommé Cides Mercar, de Religion Mahometane, & d'eſprit extrémement adroit & experimenté. Il l'envoye à Goa avec vne notable ſomme pour achepter des chevaux de main, d'Arabie, & pour rendre la choſe plus notoire, il luy donne des lettres particulieres adreſſantes au Gouverneur de Goa: ſe doutant bien que Idalcan ne laiſſeroit pas paſſer ſur ſes terres ce Sarraſin ſans luy prendre vne ſomme ſi notable & ſi connuë. Sa penſée ne fut pas deceuë. Cides eſt à peine arrivé ſur les terres de Decan, que le Roy l'invite par de civiles lettres pleines de promeſſes de le venir trouver. Le Sarraſin flaté de leur commune Religion, & peut-eſtre du reſpect dû à ſa naiſſance (car on le croyoit meſme du ſang de Mahomet) ou deſireux de faire paroiſtre ſa faveur & ſon employ, ou eſperant de s'attirer quelque preſent d'Idalcan, l'alla trouver ſans autre difficulté. Ce Prince aprés l'avoir accueilli avec grande bonté ſous pretexte de le ſervir dans vne ſi honorable commiſſion, l'envoye ſur le champ à Dabul. Là de peur que le bruit ne s'en répandiſt, il donne ordre à des gens propres pour de telles actions de le voler, & de le tuer. Criſnara ayant de ſon coſté mis des eſpions pour en apprendre la verité, ſe réjouït d'avoir enfin trouvé vne ſi plauſible occaſion de luy faire la

guerre. Il envoye de tous coſtez aux Rois & aux Gouverneurs, ſes plaintes de la manifeſte perfidie d'Idalcan. Et ſans plus faire languir ſes reſſentiments, leve grand nombre de ſoldats, tant de cavalerie que d'infanterie, & aſſiege Raciolo. Idalcan s'avance pour la ſecourir, donne bataille, où il eſt défait avec grande perte des ſiens, & d'où à peine ſe peut-il ſauver. Ainſi ſa fuite & la crainte livrent à Criſnara, & le camp, & la ville qui avoit reſiſté à tant de ſieges & d'aſſauts. Idalcan ſe retira dans des lieux arides, où il ſçavoit bien que l'on ne ſçauroit mener vne armée : & ne voyant point de jour pour renouveller la guerre, il y demeura plus confus que tranquile.

Le bruit de cette défaite luy enleva pluſieurs ſujets, & entre autres les Gines, vne des principales nations du Royaume de Decan. Ils eſtoient gouvernez par les deux freres Comeis & Appa, qui ayant fait vn corps d'armée d'environ de huit mille hommes, avoient fondu ſur le plat païs de Gates, & qui ſans doute avoient deſſein de paſſer outre vers la coſte de mer, dont le grand nombre de ports rendoient des revenus tres-conſiderables : elle eſt appellée Concar, & eſt vis-à-vis de Goa, que des Mahometans avoient ſouſtraite autrefois à la famille des Gines. Le Gouverneur de cette coſte auſſi avare & artificiel que ſon Prince, ayant receû de grandes ſommes des divers impoſts, ne ſongeoit à autre choſe qu'à profiter de ces tumultes, & qu'à s'acquerir le bien de ſon maiſtre. Aprés avoir conſideré tout ce qui pouvoit favoriſer ſon deſſein, Goa luy parut vne commode retraite pour ſa fuite, & pour executer ſon deſſein avec plus de ſureté, il creût qu'il faloit s'en acquerir le Gouverneur. Donc pour colorer ſa perfidie de quelque apparence de probité, il le fait prier par quelqu'vn des ſiens, de vouloir ſecourir Idalcan contre les ſeditieux Gines. Que s'il luy dénioit ſon ſecours (comme il n'en doutoit pas) par vne effrontée impoſture il luy conſeilloit de ſe ſaiſir au nom d'Emanuel de ſes ports & de ſes bourgs. Que Idalcan dans ſes diſgraces ſera beaucoup plus ſatisfait de voir ſes treſors & ſes revenus entre les mains d'vn Roy conquerant, que dans celles de ſes ſujets rebelles. Mellos ayant receû cette nouvelle en deli-

bere au Conſeil. Chacun voit & parle du droit, de l'équité, de l'amitié, & cependant l'intereſt qui regne ſur toutes leurs penſées fait auſſi l'avis & la concluſion. Mellos prend avec ſoy huit cents hommes Canarins, & deux cents cinquante cavaliers Portugais, paſſe le détroit, ſe preſente à Concar qui luy ouvre les portes ſans aucune deffenſe, les Gines n'ayant pas oſé prendre les armes contre les Portugais. Il y laiſſe Rodrigue Iuſartez avec vne petite garniſon pour Gouverneur du païs. Cependant l'Officier d'Idalcan ayant trahi ſon maiſtre, & fait tourner l'affaire à ſon point, porte à Goa ſes coffres pleins d'or & d'argent. Et pour rendre la choſe plus ſecrete, il les confie à vn Portugais ſon ami & auſſi perfide que luy. Mais quelque temps aprés redemandant ſon depoſt ſur l'impudent déni du Portugais, contre qui il ne pût produire ni promeſſe ni obligation, ce pauvre Mahometan perd l'eſprit & le bien. L'impoſteur meſme n'en jouït pas long-temps, & par vne mort impreveuë, fut arraché de ce qu'il avoit trop aimé ſur la terre. Criſnara à ſon tour perdit vne bataille auſſi bien que Raciolo qu'il avoit repriſe d'aſſez mauvaiſe foy. Il n'eſt pas de mon deſſein de faire le détail de ſes armées, du grand nombre de leurs ſoldats, de leurs fantaſſins, de leur cavalerie, & de tout leur grand appareil, preferables ſans doute de beaucoup à toutes les noſtres. Barro, Oſore, & tous les autres Eſcrivains de l'Hiſtoire des Indes le témoignent aſſez. Enfin cette conqueſte aſſez injuſtement faite ne reüſſit pas mieux aux Portugais meſme, comme nous dirons en ſon lieu: & la colere du Ciel ayant parcouru toutes ces diverſes perfidies, ne manqua pas d'en punir tous les coupables & les complices.

Parmi tous ces troubles il ſe fit des choſes étonnantes ſur mer. Vne flote de neuf vaiſſeaux eſtant partie de Portugal pour aller dans l'Inde ſous le commandement de George Brit, le vaiſſeau de Rodrigue Vaſe-Perere, beaucoup plus haut de bord que les autres, fut arreſté ſoudainement en pleine courſe, comme vn cheval le ſeroit d'vn coup de bride. Cét arreſt eſt ſuivi d'vn bruit de l'eau, & d'vn mouvement de mer, tel qu'il arrive dans le heurt des écueils & des rochers. Les nautonniers jettent des deux coſtez la ſonde, &

trouvent vne grande profondeur. Cependant quoique les voiles fuſſent enflées, le vaiſſeau ne pouvoit avancer. Les pilotes allument des flambeaux, car il eſtoit nuit, ils viſitent les bords, & trouvent vne horrible beſte attachée au corps du vaiſſeau. Sa longueur eſtoit d'environ cent cinq pieds: elle avoit engagé le gouvernail dans ſa queuë, & élevoit ſes aiſles preſque juſqu'au haut des bords, que par hazard quelques-vns avoient rencontrées ſous leur main. La crainte ſaiſit d'abord les nautonniers: mais quand cét animal leur euſt fait paroiſtre ſa hure ouverte, large comme vn tonneau, ils en eurent vne nouvelle horreur, & s'imaginerent que c'eſtoit vn monſtre infernal envoyé de Dieu pour les devorer. Ceux à qui la crainte laiſſa quelque reſte d'eſprit & de liberté de raiſonner tiennent conſeil: les vns furent d'avis de la chaſſer à coups de crocs, de traits & de canons: d'autres au contraire, craignant que la douleur n'irritaſt vn ſi puiſſant animal, & qu'il n'abiſmaſt le vaiſſeau par ſa ſeule agitation, ne ſçavoient quel avis donner. Ainſi au defaut de conſeil, & la terreur augmentant, on eut recours aux prieres: l'Aumoſnier ſe reveſtit de ſon ſurplis & de ſon étole, & aprés quelques prieres, par vne maniere d'exorciſme, ayant fait le ſigne de la Croix, il delivra ſon vaiſſeau de ce grand poiſſon, qui aprés avoir ronflé durant quelques moments vne grande quantité d'eau par les narines, ſe retira ſans faire aucun mal à perſonne. Les Portugais delivrez comme de l'enfer, en rendirent ſolemnellement graces au Ciel. Environ ce meſme temps Albuquerque eſtant arrivé à Somatra avec le Prince orphelin, ſceut que le Tyran ſe défiant de ſes ſujets s'eſtoit retranché dans vn camp aſſez proche de la ville, avec trois mille ſoldats. Albuquerque ayant ſommé le Tyran de rendre le Royaume au veritable heritier, n'en reçoit que des paroles & des offres fallacieux. Il joint trois cents Portugais aux troupes d'vn certain Arvan, l'vn des Rois voiſins, & attaque Geinal dans ſes retranchements, le tuë, & diviſe le butin & le pillage du camp avec Arvan, qui avoit aſſiegé les portes de l'autre coſté du camp. Il reſtablit ainſi le Prince naturel ſur ſon troſne, au grand contentement de ſes ſujets: & luy fit jurer fidelité, & promettre vn tribut

tribut annuel à Emanuel. Il laiſſa la tutelle du pupille à ce Molana qui avoit épouſé ſi efficieuſement ſes intereſts: & le ſoin de la mer à Minacunapan, ami des Portugais : & pour tenir les Mahometans dans leur devoir, il fit faire vn fort à l'entrée du port. De peur toutefois que tant de ſuccez ne donnaſſent trop d'orgueil aux Portugais, en meſme jour que Geinal fut tué, il y eut deux malheureux combats, l'vn à Acen, qui eſt environ à vingt lieuës de Pacen, & l'autre à Bintan.

George Brit eſtant parti de Cocin avec cinq vaiſſeaux pour aller aux Moluques, coſtoyoit le païs d'Acen, & aveuglé de l'avidité de l'or qu'il ſçavoit eſtre dans vn Temple aſſez proche de là : il met pied à terre avec ſix-vingts ſoldats. Abraham Roy du lieu, vient à ſa rencontre avec ſix elephans, & mille ſoldats, le combat, le tuë avec bon nombre de ceux qui s'eſtoient le plus temerairement avancez, & repouſſe honteuſement le reſte vers la mer. Les Portugais ſous la conduite de ſon frere qui fut ſubſtitué en ſa place paſſant à Malaca, où Albuquerque eſtoit auſſi arrivé, ayant raſſemblé les deux flotes en vne, mirent en mer douze vaiſſeaux, & ſix cents hommes de guerre, & reſolurent d'exterminer Alodin qui ne ceſſoit de ravager ces coſtes. Aprés ſa défaite que nous avons dite, il s'eſtoit retiré à Bintan. Cette Iſle eſt à la teſte de Sincapur, & eſt coupée en deux par vn grand fleuve, ſur lequel eſt vn pont, & enſuite ſe décharge dans la mer, & fait vn beau port. La ville de meſme nom que l'Iſle eſt ſituée ſur ce fleuve : & eſtoit entre les mains d'Alodin qui en avoit chaſſé ſon ancien Seigneur. Il avoit fait vn bon fort à la teſte du pont: les autres endroits n'eſtoient fortifiez que de pieces de bois ſciées, & ajuſtées, & pour batre par les flancs, il avoit élevé vn rempart, ou vne eſpece de chauſſée. Le port eſtoit deffendu par des brigantins en bon eſtat; & les guez trompeurs eſtoient remplis de pieux à ſon ordinaire, enfoncez à force de beliers, & rangez en ordre. Les Portugais comme certains de leur victoire, ſans ſe donner la peine de bien reconnoiſtre le païs mettent pied à terre, & ayant envoyé deux partis aux pieds des murs ſans échele, & ſe trouvant d'autre part

engagez dans des eaux mortes, & dans des trous impreveus, ſe trouvent à la merci des traits, & de l'artillerie des ennemis qui en tuënt les plus avancez. L'attaque du coſté de la mer ne fut pas plus heureuſe. Car la legereté des vaiſſeaux d'Alodin luy donna de l'avantage ſur les noſtres, dont le poids & la grandeur empeſchoient la liberté du mouvement, ou l'embarraſſoient dans ces guez inconnus. Ainſi ayant perdu de leurs plus braves ſoldats, les deux Capitaines ſe ſeparent, Albuquerque retourne à Malaca, & Brit pourſuit ſon chemin aux Moluques.

Fin du ſeptiéme Livre.

LIVRE HVITIESME.

CHAPITRE PREMIER.

Magellan rebuté par Emanuel se va donner à Charles Quint, & en obtient aprés plusieurs & longues sollicitations, des vaisseaux. Il fait voile au Midi. Découvre la mer de Magellan, & les Isles du Subu, où il est tué. Les siens invitez, trahis & massacrez, à la reserve de Serran.

TANDIS que dans l'Inde ces choses se passent, avec divers succés de part & d'autre, Fernand Magellan demeuroit à Lisbonne, & estoit homme de grand cœur, & tres-entendu en la marine. Il avoit servi dans l'Inde sous Albuquerque, & comme on se flate toûjours sur son propre merite, il se plaignoit de n'estre pas assez consideré par Emanuel. Son déplaisir le porta à changer de Cour, & à s'aller offrir à Charles Roy de Castille. Là ayant eû quelque conference avec des Astronomes, & conservant toûjours de grands ressentiments contre Emanuel, il propose à Cesar & à son Conseil, que les Portugais jouïssoient des richesses vantées par tout l'Vnivers, que leur produisoient les Moluques, encore qu'elles appartinssent de droit aux Castillans, & qu'elles fussent compriſes dans l'estenduë de leurs conquestes. Et non seulement il le prouve par plusieurs demonstrations Geographiques; mais encore par des lettres qu'il avoit receuës de François Serran, dont nous avons parlé: dans lesquelles non seulement il estoit fait mention de leur opulence; mais mesme de leur petite distance de la Chersonnese dorée. Que si vn habile homme vouloit en entreprendre le voyage par l'Occident: qu'il seroit tres-aisé d'aller du Perou dans ces Isles. Il offre de plus ses services; & témoigne qu'il est prest d'en essuyer tous les perils, pourveu qu'on luy fourniſſe toutes les choses necessaires. L'importance de la chose, le me-

rite de Magellan, & le témoignage de Serran, firent impreſſion ſur l'eſprit de Ceſar. Il equipe cinq bons vaiſſeaux, il choiſit d'habiles nautonniers & de braves ſoldats, entre leſquels il y avoit pluſieurs Portugais exilez, & en fait General Magellan, avec plein pouvoir. Ce brave s'embarque, & ayant par le Gualdaquivir gagné la haute mer, va droit aux Canaries, & de là par la vieille route au Breſil. Enſuite il fait voile vers le Midi, où aprés avoir coſtoyé divers bords, il ſe trouve à l'embouchure d'vn grand fleuve, que le vulgaire appelle de Saint Iulien. Ce lieu eſt au quarantiéme degré de l'Equateur : & n'eſt pas fort éloigné de certaines montagnes toûjours chargées de neiges, & où les rigueurs des hyvers ſont eternelles. Les habitans ſont plus grands que nous d'vn quart, & tres-farouches dans leurs mœurs. Ils ſe repaiſſent de chair crue, & quelques-vns que Magellan voulut traiter & regaler avec nos aſſaiſonnements, en moururent, ſans qu'on puiſſe imputer leur mort qu'au changement de nourriture. Vn de ſes vaiſſeaux ayant eſté envoyé ſous la conduite de Serran pour reconnoiſtre cette coſte, fut briſé contre les écueils, ſans toutefois avoir perdu aucun des ſiens. Toutes ces diſgraces rebutoient toute la flote ; outre les incommoditez de la mer, les grandes & extraordinaires froidures ne leur eſtoient plus ſupportables. Dans ces incertitudes de pouvoir arriver où ils pretendoient, ou de pouvoir vivre où ils eſtoient, ils commencerent à perſuader leur retour, & à le demander meſme avec audace. Magellan receut leurs premieres plaintes avec douceur, & taſcha de les exhorter à la patience le mieux qu'il pût : mais voyant que toute ſon indulgence eſtoit inutile, & qu'elle n'avoit ſervi qu'à mieux former vne conjuration, il en fait punir quelques-vns, & ſe contente de bannir les autres, & reſtablit ainſi de telle façon les eſprits dans le reſpect & dans la diſcipline qu'il les conduiſit encore prés de trois degrez, c'eſt à dire plus de cinquante lieuës par delà. Il découvre vn canal, dont le coulant ſinueux ſemble joindre les deux mers. Il ſe confirme dans cette penſée voyant l'impetueuſe agitation des eaux, & par les os des grands poiſſons jettez ſur les rivages; il en conçoit vne grande joye, comme eſtant arrivé à ſon terme,

& il donna à ce bras de mer le nom de celuy qui l'avoit découvert, nom celebre, & qui luy demeurera pour jamais. Les provisions commençant à manquer, & ayant entendu quelques-vns qui en murmurerent, il deffend sur peine de la vie de luy faire aucune proposition de retour. Vn second vaisseau ayant esté envoyé devant pour reconnoistre le païs, deserta, & au lieu d'obeyr s'en retourna droit à Seville huit mois aprés son depart. Aprés avoir vainement cherché & attendu ce vaisseau quelques jours, il poursuit courageusement son dessein, & par divers détours, & par des détroits inconnus, changeant à tout moment la voile, il rentre enfin dans la vaste mer, & parce qu'il sçavoit que les Moluques estoient sous l'Equateur mesme, il commande la prouë de ce costé là. Ayant fait quinze cens lieuës en haute mer sans avoir apperceû aucune terre, il rencontra certaines Isles desertes, que quelques-vns croyent antipodes à l'Italie: ayant passé plus outre vers le Nort, ils découvrirent l'Isle Subu, qui a douze lieuës de tour, & qui est également fertile en or, & abondante en habitans. Magellan creût tous ses travaux heureusement terminez par vne rencontre aussi favorable que peu esperée. Car le Roy de l'Isle, qui pour lors faisoit la guerre au Roy de Mathan son voisin: ravi des offres que Magellan luy faisoit de le servir de ses vaisseaux, & de ses troupes, non seulement le receut bien; mais mesme quelque temps aprés, & en sa consideration, il se fit Chrestien, avec sa femme, ses enfants, & environ huit cents habitants. Pour adjouster encore quelque marque d'estime, il voulut porter son nom, & prit dans le saint Bapteſme celuy de Fernand. Le Portugais de plus en plus étroitement lié par toutes ces amitiez, n'avoit garde de refuser à vn hoste Chrestien, & si officieux, tout ce qui pouvoit dépendre de luy. Il fait donc descendre les plus braves, & ayant en deux diverses rencontres repoussé & défait l'ennemi: enfin il est attiré dans vne embuche, & y est tué. Le reste de son monde en partie massacré, en partie échappé, rejoignit à peine le vaisseau. Mais ce ne fut pas là la fin de leurs disgraces, le Roy, que le caprice, le temps & le besoin avoient engagé dans vne Religion estrangere, sans avoir à peine con-

ceû les elements du Catechiſme,& ſans avoir purgé par la penitence les deſordres de ſa vie paſſée, renonça & au Chriſtianiſme, & à l'amitié avec la meſme galanterie qu'il avoit témoignée à l'embraſſer, & oubliant les traitez jurez avec les Portugais, & leurs recens ſervices, il conclut la paix à condition qu'il fera mourir tous ces eſtrangers. Mais comme il ne pouvoit executer cette inhumaine clauſe à force ouverte, il y adjoûta vne épouventable perfidie. Il invite, ſous pretexte de bienveillance & de civilité, vingt des principaux à vn banquet, & en meſme temps qu'ils ſont à table il les fait égorger, ſans en excepter que Iean Serran, ſoit pour s'en divertir, ſoit par l'eſperance du lucre : & s'imaginant que pour le rachepter on luy donneroit de la poudre & des canons, dont on n'avoit encore aucune connoiſſance en ces quartiers. Cette ſeule eſperance reſtoit au malheureux Serran ; mais elle fut & bien courte & bien deceuë. Car ayant eſté conduit au port lié & garroté, il toucha de compaſſion ſes compagnons, & les meſmes ſignes ayant fait entendre qu'on parloit du rachapt, ils convinrent de leur donner deux canons avec de la poudre. Les canons & la poudre ayant eſté conduits dans vne barque, & livrez aux Barbares, ils commencerent à augmenter de prix, à ſe dédire de leurs conditions, & à retenir ſous divers pretextes Serran. La choſe paſſant enfin de l'altercation aux injures, & le nombre des Barbares augmentant à toute heure, ceux de la flote craignirent la ſupercherie, & ſe retirerent dans leurs vaiſſeaux ſans rien faire, & levant les anchres, laiſſent dans vne terre eſtrangere ce pauvre miſerable Serran, implorant vainement ſur le bord la ſainteté de leur Religion, les droits de l'amitié, & de la patrie.

CHAPITRE SECOND.

Ils ſont reveuë de leurs forces. Brûlent vn de leurs trois vaiſſeaux. Arrivent aux Moluques. Ils y chargent, & retournent en Europe.

PASSANT dans vne Iſle à dix lieuës de là ils font reveuë du reſte de leurs forces, affoiblies par tant d'accidents

divers, & ils trouvent qu'vne bonne partie de leurs magazins eſt diſſipée, & qu'il ne leur reſte que cent quatre-vingts ſoldats, & qu'il n'y a pas aſſez ni de nautonniers, ni de voiles, ni de cordages pour fournir aux trois vaiſſeaux. Ayant donc remarqué le plus foible des trois, dont le corps meſme ſembloit eſtre notablement endommagé, ils y mettent le feu, & chargent de ſon agrément les deux autres. Ainſi avec ces deux ſeuls vaiſſeaux ils partent de ce lieu, & faiſant voile vers l'Occident, aprés de grands détours ils arrivent enfin aux Moluques. Ils firent auſſi-toſt grande ſocieté avec Tidor leur Roy: & profitant de l'abſence des Portugais, & des extrémes faveurs du Roy, ils enlevent toute ſorte de fruits: s'eſtant chargez ainſi des échantillons de ce qu'ils eſtoient venus chercher au travers de tant de perils & de fatigues, il prennent la route batuë d'Occident. La peur de rencontrer les Portugais les tint quelque temps alarmez: mais par vn ſecond malheur vn des deux vaiſſeaux briſé par des coups de mer, prenant extraordinairement eau, fut contraint de revenir au plus viſte aux Moluques, où les hommes eurent à peine mis pied à terre, que le vaiſſeau acheva de ſe briſer contre les écueils. L'autre plus heureux ſoûtint avec grand courage ſa bonne fortune, & laiſſant l'Inde à droite, coupa droit ce grand trajet de mer doubla le Cap, & arriva aux Heſperides. Là cette flote qui avoit fait le tour de la terre, & évité la rencontre des flotes ennemies, eſt arreſtée par l'injuſtice d'vn Gouverneur Portugais, qui met en priſon ce petit reſte d'hommes à demi morts, & épargnez de tant de fatigues. Toutefois quelques-vns d'eux ayant obtenu leur vaiſſeau retournerent en Eſpagne, & vn d'eux nai à Vicenza retourna pareillement en Italie, où ce nouveau miracle donna de l'eſtonnement à tout le monde. Ce navire portoit aſſez juſtement le nom de la Victoire, le pilote de ce vaiſſeau, Iean Sebaſtien Can; eſtoit nai à Guetarie en Biſcaye prés des Pirenées. C'eſtoit vn homme auſſi courageux qu'intelligent, & qui a ſans doute merité par ſes heureux ſuccés vn eternel ſouvenir de ſon nom & de celuy de ſa patrie. Ie ſçay bien que ces choſes ont eſté eſcrites autrement par Paul Iove qui eſtoit de ce temps-là. Mais nous les avons eſcrites

comme nous les avons appriſes principalement de Barro Portugais, qui n'eſt pas vn Autheur de peu de force pour dette Hiſtoire : & qui outre les avantageuſes converſations qu'il a euës avec quelques-vns qui eſtoient reſtez de cette flote, a eû encore de bons memoires de ceux qui ont eſté prepoſez à ces ſortes de voyage. Depuis ce temps on eſt ſouvent allé d'Eſpagne aux Moluques, & on s'eſt fait enfin vne route par la nouvelle Eſpagne. Ce commun intereſt a eſtrangement diviſé le Portugal & l'Eſpagne, & a cauſé de grandes queſtions de droit en Europe, & de grands exploits de guerre en Aſie, pour la liberté de ce commerce, & ſur la poſſeſſion de l'Empire de la mer. Magellan eſtoit parti au mois de Septembre de l'année dix-neufiéme du ſiecle, & deux ans s'écoulerent preſque à ce voyage.

CHAPITRE TROISIESME.

Nouvelles de Ceilan. Lopes Brit y fait vn fort, reſtablit tout ce qu'il y a de defectueux. Les habitants maltraitent ſa garniſon. Il s'en venge. Il eſt aſſiegé. Pluſieurs belles actions pour ſa deffenſe. Enfin il fait lever le ſiege, & demander la paix.

ENVIRON en ce temps on receut en Portugal des nouvelles de ce qui s'eſtoit paſſé à Ceilan, pour ſe conſerver la liberté d'vn ſi riche & ſi fructueux commerce, & pour retenir le Roy, de ſoy leger & inconſtant. Emanuel donna ordre qu'on y fiſt vn bon fort, & qu'on y miſt vne bonne garniſon. Ainſi Lopes Brit eſtant allé à Ceilan avec vn grand nombre d'ouvriers & de ſoldats receut le fort des mains de Silvere, & ayant envoyé querir quantité de coquilles, dont à la mode d'Inde on fait de la chaux, il baſtit plus regulierement de nouveaux murs que n'eſtoient les premiers qui menaçoient ruine de toutes parts; il y adjouſta vn bon foſſé, bien tenu & rempli de pieux. Les Inſulaires, vulgairement appellez Cingales, furent allarmez de cette entrepriſe, qu'ils jugeoient dangereuſe contre leur ſeureté, & leur liberté, & encore plus confirmez

confirmez dans leur ſoupçon par les Sarraſins, qui ne ceſſoient de leur dire en des aſſemblées ſecrettes, qu'ils avoient eſté veritables Prophetes aux habitans de Colomban, & qu'ils leur avoient bien dit que l'arrivée des Portugais attireroit leur ruine. Que ces cruels eſtrangers par leur avarice & leur cruauté inouïes, avoient ſous apparence d'vn traité de paix & de ſocieté, impoſé vn rude tribut à leur hoſte. Que ces meſmes ont commencé de chaſſer de ces bords contre toute ſorte de droit & d'exemple, tous les negociants des autres nations. Qu'ils ne ſont pas pour s'arreſter à ces premieres injuſtices; mais qu'ils impoſent aux peuples des brides pour à leur gré pouvoir diſpoſer non ſeulement de leurs richeſſes, mais encore de leur propre ſubſtance & de leur vie. Que le Colomban eſtoit puni ſelon ſes merites, ou recompenſé juſtement de ſes belles actions, & d'avoir preferé vne amitié nouvelle & inconnuë, à vne ancienne & éprouvée. Si bien qu'irritez par ces malicieuſes inſtances, & enflammez d'vne invincible haine contre les Portugais, ils commencent à détourner inſenſiblement du fort les marchands qui leur portoient des proviſions. Enſuite ils chargent rudement le premier Portugais qui s'éloignoit tant ſoit peu trop du fort. Le Gouverneur releva doucement ces premieres inſultes, de peur de donner atteinte à la paix, & de rompre entierement l'alliance. Mais enfin laſſé d'endurer, & émeû de ce que les ſoldats ſembloient accuſer ſa patience de quelque poltronnerie, il s'emporta, & en plein midi que chacun prenoit ſon repos, il part avec cent cinquante hommes, & attaque à grand bruit, vn vilage appellé Colomb, qui eſtoit tres-proche du fort. Les Barbares, qui comme dans vne pleine paix, eſtoient ſans murailles & ſans corps de garde, prennent l'épouvente & la fuite, & abandonnent leurs maiſons & leurs femmes intimidées. Brit eſtant vainqueur ſans avoir combatu, empeſcha le deſordre & le pillage, & ſe contenta de lier les femmes & les enfans à leurs portes, pour faire connoiſtre à leurs maris que'ncore qu'ils fuſſent les maiſtres de la ville ils n'eſtoient point venus comme ennemis. Mais pour arreſter leur fureur s'ils venoient à les attaquer par derriere, il mit le feu aux maiſons qui ſont ſur le chemin du fort. Ce conſeil fut

également judicieux & salutaire. Car comme les Barbares avoient brusquement abandonné la ville, la douleur de leur perte & la honte d'avoir laissé leurs femmes & leurs enfans, les rappellerent à leur deffense. Ils se ruënt sur les Portugais qui faisoient leur retraite, & leur fureur les eust pû faire entrer pesle & mesle dans le fort, s'ils ne se fussent amusez à détacher les liens, & à étoindre les flammes. Cét amusement donna aux nostres le loisir de faire leur retraite, & de fermer leurs portes. Mais ils ne laisserent pas d'avoir environ trente de leur arriere-garde blessez. La terreur, ni la moderation n'eurent pas l'effet que Brit s'en estoit promis. Les Barbares en sont plus aigris, les signes ordinaires se font, & ils s'assemblent jusqu'à vingt mille hommes armez, qui se fiant sur le nombre, viennent attaquer vigoureusement le fort. Ils en sont repoussez avec autant de vigueur que de carnage. Ils se campent devant, & conçoivent d'autant plus d'esperance que l'esté estoit sur son declin, & que si l'assaut estoit malheureux, l'hyver estoit proche, & favorisoit le dessein qu'ils avoient de les assieger, & de les reduire par la famine, leur ostant tout espoir de recevoir du secours & des vivres. Cependant ils estoient sans cesse sous les armes, attachez à leurs travaux, & poussoient leur tranchée presque jusques aux murailles: & faisoient jour & nuit pleuvoir vne gresle de coups. Ils n'estoient pas assurément si forts en artillerie: mais leur nombre estoit tout autrement grand: outre qu'ils avoient apporté six cents arbalestes, dont les vnes se bandoient à force de bras, & les autres estoient montées sur leur fust. Vn canon chargé d'environ dix dards de dix palmes de longueur, & revestus de cuir de sanglier pour pouvoir resister au feu, faisoit de si furieuses décharges, que dans l'espace de deux cents pás il brisoit tout ce qu'il rencontroit. Avec de telles armes ils attaquoient quelquefois les nostres, épouventez à force de dards enflamez qu'ils jettoient dans la citadelle, ils taschoient de mettre le feu dans les huttes des soldats, couvertes à la negligence & à la haste, de quelques branches, & d'vn peu de feuilles. Cependant tout cela n'incommodoit point les Portugais comme le besoin d'eau. Car le puits estoit hors la citadelle, & l'on n'y pouvoit aller sans danger

& ſans quelque combat: Mais outre que le mauvais terrein ne permettoit pas qu'on peuſt y creuſer vne voye ſecrete & ſouſterraine comme à Cananor ; leur petit nombre eſtoit trop inégal à cette grande multitude, & la pluſpart du temps les noſtres eſtoient contraints de demeurer en faction ou en garde ſans aucun relaſche. Ils n'avoient à eſperer que quelque ſecours du continent s'ils pouvoient tenir juſqu'à l'eſté. Mais ils perdirent bien-toſt cette eſperance, n'ayant receû aprés les longues fatigues de l'hyver & du ſiege, qu'vn tres-petit vaiſſeau de Cocin, commandé par Antoine Lemos, & chargé de cinquante ſoldats, & encore aſſemblez avec beaucoup de peine, à cauſe de l'abſence de Sequeria, qui avoit pris avec ſoy la plus grande partie des troupes : & qu'on n'avoit pas jugé à propos d'affoiblir les autres garniſons qui eſtoient également entourées d'ennemis. Cependant les Barbares travaillant nuit & jour, avoient avancé leur rempart, & avoient baſti deſſus deux tours avec des palmiers & des mottes de terre, pour pouvoir de leur hauteur empeſcher les noſtres de ſe preſenter ſur les murailles à coups de fleches & de traits tandis qu'on rempliroit le foſſé. Brit ayant remarqué ce dernier peril avant de faire connoiſtre la foibleſſe du nouveau ſecours, ſe reſout à faire vne ſortie. Il tient conſeil, & on y conclut de faire faire par Lemos vne attaque du coſté de la mer en plein midi, & d'aller battre ces tours avec de groſſes pieces de canon, pendant que du coſté de terre, avec trois cents cinquante Portugais il attaqueroit les corps de garde mal fournis. Il chaſſe d'abord de deſſus le rempart l'ennemi épouventé de ſa ſeule audace, & avant franchi leur retranchement d'vne meſme impetuoſité, donne aux tours, & en chaſſe les Barbares intimidez. Les tours emportées par les Portugais, vn bruit ſoudain s'éleve, & ſe répand parmi les quartiers les plus proches. L'ennemi ſe rallie, & n'oublie rien pour repouſſer les Portugais. Leur armée eſtoit déja rangée en bataille, pleine de Sarraſins meſlez avec les Cingales, & avec cent cinquante chevaux (ce qui eſt tres-conſiderable en ce païs) ſur vne de ſes ailles, & vingt-cinq elephans en teſte, dont les quatre premiers n'eſtoient pas ſeulement chargez de tours garnies de ſoldats; mais qui avoient à leur trom-

pe des faux attachées en sautoir, dont ils se servoient avec tant de dexterité, que tout ce qui se presentoit à eux estoit en vn moment haché en pieces. Le Portugais effrayé de cét horrible objet est contraint de reculer: mais leur terreur retombe bien-tost sur les Barbares. Car ces animaux blessez tout à coup de plusieurs coups de mousquets, malgré tout le soin de ceux qui les conduisent tournent teste; & la douleur de leurs playes les irritant encore davantage, ravagent par tout où elles passent. Le Portugais insiste & les pousse encore à coups de traits. Ainsi les Barbares sont défaits par leur propre secours. Brit aprés avoir poursuivi quelque temps les fuyars, ayant rencontré des bois & des lieux dangereux, & satisfait de sa victoire, haste sa retraite de peur que quelque gros ne se reconnoisse & ne se rallie, & luy vienne fondre dessus. Ce jour finit enfin le siege, qui nous cousta la perte de plusieurs de nos alliez, & qui arracha de la bouche du Prince mille execrations contre les conseils & les engagements des Mahometans: & ensemble de son ame tout dessein de faire la guere. De fait il envoye quelques-vns des siens faire des excuses & demander la paix, qui fut accordée volontiers par les Portugais, qui soupiroient depuis long-temps aprés vn peu de repos, & à qui l'absence du General avoit osté toute sorte d'esperance de salut. Ainsi les affaires de Ceilan furent restablies.

CHAPITRE QVATRIESME.

Sequeria part d'Ormus. Veut prendre Dio: Y bastir vn fort. Il en est empesché par l'adresse de Iaz, qui fortifie sa ville.

AV commencement de l'esté le General partit d'Ormus, & costoyant le rivage de Cambaia arrive à Dio, ville comme nous avons déja dit, tres-commode, & qui donnoit retraite à tous les brigandages que les Egyptiens & les Sarrasins faisoient à Calecut. Emanuel avoit grande passion d'y avoir vn fort pour en chasser les ennemis: & avoit commandé particulierement à Sequeria de tascher d'en obtenir

le lieu & la permiſſion du Roy de Cambaia & de Iaz, & en cas de refus, de choiſir vn lieu propre, & de le faire baſtir de force. Le Roy ne ſe trouva pas extrémement éloigné de faire l'alliance. Mais Iaz s'y oppoſoit de toute ſa force, non ſeulement auprés du Roy; mais encore auprés des Satrapes, & ne vouloit donner aux Portugais aucune entrée dans le païs. En meſme temps il n'oublioit rien pour piller, & pour attaquer, ou avec avantage, ou avec artifice tous les vaiſſeaux qui paſſoient. Quoiqu'il fiſt adroitement mille civilitez au General, & qu'il luy témoignaſt de profonds reſpects pour Emanuel, cette feinte n'eſtoit pas inconnuë aux noſtres, qui vſoient de la meſme diſſimulation. Si bien que l'accueil de Sequeria ſe fit avec des apparences d'vne parfaite amitié: & non ſeulement les rafraichiſſements furent liberalement accordez à toute la flote; mais le General & encore ſes Officiers, furent regalez de divers preſents. Cependant quand on vint à parler de baſtir vn fort, Iaz répondit avec grande adreſſe qu'il n'y apportoit point d'obſtacle; mais que la choſe ne dépendoit pas de luy. Qu'il faloit envoyer pour cela à Madaba, qui n'eſtoit éloignée que de ſeize lieuës, & qu'il ne doutoit point que le Roy n'accordaſt la demande, ſoit en conſideration d'Emanuel, ſoit à ſes civilitez, ſoit à ſes prieres. Mais le Portugais ne penetrant que trop dans la fraude, & voyant le peu de progrez de toutes ſes paroles, il taſche de venir à de plus prompts effets par le moyen des armes. L'attaque de la ville luy paroiſſoit d'autant plus aiſée qu'elle ſembloit eſtre dépourveuë de ſoldats, & que pendant ſon ſejour ſur cette meſme rade, il luy eſtoit ſurvenu de nouveaux ſecours de Portugal. Mais Iaz ſceut vſer de tant de douceur, de tant de dexterité à faire parade de ſes forces & de ſes munitions, que le General adouci & n'oſant pas commettre au dernier hazard toute la flote, ſe retira ſans rien en prendre, ſous l'eſperance de revenir l'année ſuivante avec de plus grandes forces. Ce depart de Sequeria donna vne double joye à Iaz & à ſes amis. Car non ſeulement il avoit par là évité la conſtruction du fort des Portugais; mais il avoit encore profité d'vne occaſion favorable pour faire fortifier la ville, & pour demander vn renfort des troupes eſtrangeres,

dont il faiſoit la principale force de ſa garniſon. Il ne perd point de temps pour l'vn ni pour l'autre. Il baſtit des forts dans les lieux propres, il repare les murs, & y place des canons & des corps de garde. Il y avoit vn petit fort preſque au milieu de l'entrée ou de l'embouchure du port. Il tendit vne chaiſne depuis le chaſteau juſqu'à la ville, du coſté qui eſtoit le plus large, & de l'autre il mit trois vaiſſeaux ſi chargez, qu'aprés en avoir percé le fond en vn moment ils s'abiſment. De peur toutefois que les vaiſſeaux legers ne puſſent approcher des murs, il jetta dans la mer grande quantité de gros rochers dont il fit front, & fit ficher grand nombre de pieux cachez, & poſez de divers ſens, & en different ordre, pour mieux tromper ceux qui les voudroient franchir. Ainſi tout paſſage eſtant bouché, tant par mer que par terre, il retint dans ſon port cent quatre-vingts petits vaiſſeaux de toutes les façons, & de plus quelques navires des negocians, & prit à ſa ſolde, des Arabes, des Turcs, des Perſans, & ſur tous les Renegats épars parmi les autres nations, & cependant ne laiſſa pas de prendre ſoigneuſement garde que le General n'obtinſt en quelque façon que ce ſoit, la permiſſion de baſtir vn fort.

CHAPITRE CINQVIESME.

Sequeria ſe diſpoſe à la guerre avec quarante huit vaiſſeaux. Demande à Iaz permiſſion de baſtir. Le fils de Iaz le refuſe avec des termes fort adroits.

SEQVERIA de ſon coſté n'eſtoit pas endormi, & ſe défiant de toutes les ambaſſades du Barbare, ſe diſpoſoit à luy faire la guerre. De Dio il va à Goa, & de là à Cocin, où il radoube ſes vaiſſeaux vieux & caſſez, où il en prend de recents, & y retint d'authorité pluſieurs Officiers à qui Emanuel avoit donné pour recompenſe de grands avantages à prendre à Malaca, aux Moluques, dans la Chine, & en d'autres lieux d'Orient. Ainſi il met ſur pied vne puiſſante flote de quarante-huit gros vaiſſeaux de differentes charges, armez & munis de

toute ſorte d'artillerie & de ſoldats, dont il y avoit trois mille Portugais, & huit cents de Canar & de Malabar. Sous pretexte d'aller à Ormus demander le tribut à Tor, dont il avoit refuſé le payement, au milieu du chemin il tourne droit à Dio. Iaz averti par ſes eſpions de ſon armement, vn peu avant ſon arrivée eſtoit allé à la Cour à grandes journées, comme y ayant eſté appellé par le Roy, pour n'eſtre point obligé de conferer avec Sequeria. Il avoit laiſſé dans ſa ville ſon fils ſous le conſeil de trois bonnes teſtes, qui conduiſoient ſa jeuneſſe, & ſous bonne garniſon. Ce jeune Prince ayant receû vn envoyé du General qui luy demandoit l'agrément du Roy pour baſtir; conformément à l'avis des vieillards, répond civilement que ſi ſa flote a beſoin de quelques rafraichiſſements qu'il les luy fera fournir comme il a accouſtumé de faire, en conſideration de leur ancienne amitié; & qu'il ne luy fera pas extrémement valoir ce ſervice dans l'abondance qui ſe trouve aujourd'huy dans ſa ville. Que pour ce qui concerne le lieu pour la conſtruction d'vn fort, qu'il eſt ſous la puiſſance de ſon pere, & qu'il ne peut rien reſoudre en ſon abſence ſur vne telle matiere. Qu'il eſtoit ſurpris de ce que Sequeria n'avoit pas envoyé à Mamud quelques gens pour ſolliciter cette affaire. Qu'elle eſtoit encore en eſtat; & que ſon pere mandé par le Roy, y eſtoit accouru d'autant plus volontiers qu'il croyoit par ſa preſence ſervir plus vtilement les Portugais. Et parce que le truchement de Sequeria avoit meſlé adroitement quelque choſe de l'habileté, & de l'experience des Portugais en ces ſortes d'entrepriſes, & qu'ils auroient bien-toſt baſti vn fort s'ils y eſtoient bien reſolus; il adjoûta auſſi dans ſa réponſe, mais en termes ambigus, Que les meſmes entrepriſes ne ſont pas également aiſées, & qu'il y avoit plus de difficulté à baſtir en cét Empire que ſur les coſtes de l'Inde ou de l'Afrique.

CHAPITRE SIXIESME.

Sequeria voit ſon Conſeil partagé. Suit le plus doux avis. Laiſſe des ſiens pour attendre le conſentement de Mamud, & pour baſtir le fort. Il ſe retire à Ormus.

SEQVERIA voyant les adreſſes du Mahometan, & les fortifications de la ville, aſſemble ſon Conſeil, que differents avis tinrent long-temps partagé. Quelques-vns ne vouloient pas qu'on ſouffriſt plus long-temps ces mépris, & que ſans differer on attaquaſt, & qu'on battiſt de toute la force de leur artillerie, les murs de la ville. Qu'vn maiſtre canonier ayant fait le tour de la ville, avoit reconnu ſur la droite quelques endroits aſſez foibles; que ſi l'on vouloit on pourroit en peu de temps ſe faire par là vn paſſage dans la ville. Les autres parmi leſquels eſtoient ceux que le General avoit pris à Cocin, eſtoient d'avis contraire, & ſe fondoient ſur les forces du lieu, de ſa garniſon; ſur la puiſſance d'vn grand Roy, qu'il n'eſtoit du tout point expedient d'attaquer: Et enfin ſur les droits de la nature & des gens, qui ſembleroient eſtre honteuſement violez, ſi on attaquoit d'abord & de force vne ville qui témoigne de l'eſtime & de la bienveillance, ſans ſçavoir auparavant les intentions du Roy. Que le General envoyaſt à Mamud conformément aux réponſes de Iaz, & de Saca, & s'il n'en obtenoit pas ſes demandes, qu'il auroit pour lors entiere liberté de recourir aux armes. Que jamais on ne manquera d'honneſtes pretextes d'attaquer Iaz. Cette opinion eſtoit ainſi deduite & exaggerée: mais les ſecrets & plus preſſans motifs eſtoient d'empeſcher cette guerre, dont la longueur retardoit leur revenu, & leur faiſoit perdre le temps de ſe rendre aux lieux qui leur avoient eſté aſſignez. Quelques autres enfin eſtant ramenez à leur avis, il fut conclu qu'on ne feroit aucune violence, que l'on n'euſt tenté la voye de la douceur, & des ambaſſades. La publication de cét avis mortifia extrémement le ſoldat échauffé, reſolu au combat, ſongeant déja au pillage, & n'attendant que le ſignal pour combatre. Ils ſe plaignent d'eſtre abuſez, & les plaintes

plaintes paſſoient juſqu'aux injures contre le General. Les Capitaines meſme eſtoient contraints de mentir & d'aſſeurer qu'ils avoient eſté d'avis contraire, pour ne pas irriter davantage ces audacieux, & ſe déchargeoient ſur le General de tout ce que ce Conſeil pouvoit avoir de faſcheux. Le General en eſtant adverti rappelle ſes Officiers au Conſeil, & leur dit en ce peu de paroles: Seigneurs, j'apprens que pluſieurs d'entre vous, pour faire la cour aux ſoldats, me chargent ſeul de la remiſe de cette guerre, & démentent honteuſement dans les aſſemblées particulieres les avis qu'ils donnent en plein Conſeil. Ie veux bien reprendre les avis; mais il ne me ſuffit pas de les avoir de bouche, je veux les avoir par eſcrit pour faire voir au public le ſentiment de chacun en particulier. Et pour oſter à tout le monde l'occaſion de ſe procurer de l'honneur & de la gloire parmi les troupes aux dépens de ma reputation, ou de celle de quelque autre. On retourne donc aux opinions, & ces meſmes Officiers repreſentent les difficultez de la guerre, la puiſſance de Cambaia, les paiſibles ſuccez de l'ambaſſade, & les droits de l'amitié: Et les avis ſont écrits par vn Officier public. Il envoye donc enſuite de ce Conſeil à Saca, que puiſqu'il n'a point d'ordre de ſon pere, les Portugais ne veulent rien entreprendre ſans ſa participation & ſans ſon conſentement; que la paix avec luy & avec Mamud ne luy eſtoit pas moins chere qu'elle avoit eſté aux premiers Gouverneurs des Indes; & que puiſque c'eſt le commun avis de tous les ſiens, qu'il y laiſſera deux des principaux de la flote, Rhoteric Fernand pour aller à Mamud, & Didac Paces, & Bejan, avec peu de vaiſſeaux & d'ouvriers, pour ſur les ordres du Roy, travailler ſans nuire à perſonne, à vn fort qui ſoit vtile à l'vn & à l'autre. Qu'il continuë cependant ſon chemin vers Ormus comme il avoit reſolu. Et qu'il ſupplie Saca de traiter ſes envoyez ſelon ſon humanité & ſa civilité ordinaire. Ce jeune Prince délivré d'vne ſi grande crainte luy fit vne réponſe tres-civile. On met donc à bord Rhoteric, comme on eſtoit convenu; Bejan avec trois navires attend la réponſe du Roy. Vingt Capitaines de vaiſſeaux qui avoient eſté retenus s'envont en divers endroits où leur negoce pouvoient les appel-

ler. Et le General avec le reſte de ſa flote ſuivant toûjours la coſte de Carmanie arrive à Ormus.

CHAPITRE SEPTIESME.

Mocrin Roy de Babaren, ſe revolte contre Tor. Le General envoye Corrée pour le mettre à la raiſon. Il fait ſa deſcente & ſon attaque. Défait Mocrin.

SEQVERIA aprés quelque conference avec le Roy Tor, & avec la garniſon Portugaiſe, connut bien-toſt les raiſons que Tor pouvoit avoir de differer le payement de ſon tribut. Babaren, dont nous avons parlé, eſt ſur le ſein Perſique: (quelques-vns croyent qu'elle fut autrefois appellée Ichara) dont le terroir eſt tres-fertile, & qui eſt celebre par la peſche des perles. Mocrin Arabe tributaire d'Ormus, poſſedoit cette ville par vne ſimple grace qu'on luy avoit voulu faire. Cét ingrat fier de ſes forces, obſtiné de ſon naturel, & encouragé par le Preſtre de la Meque, qui le protegeoit, & dont il eſtoit le gendre, commença à s'indigner d'eſtre plus longtemps tributaire au Roy d'Ormus, qui n'avoit pû ſe defendre contre vn petit nombre d'eſtrangers venus du fond de l'Occident, & ennemis jurez de la ſecte de Mahomet. Que ce n'eſtoit pas eſtre nai pour commander aux autres, de ne pouvoir pas ſe maintenir & ſe deffendre ſoy-meſme. Ainſi non ſeulement il ſe revolte; mais meſme il fait le degaſt par tout le voiſinage. Il détourne les marchands qui vont à Ormus: & enfin dans peu de temps il incommode ſi fort cette grande ville en retranchant le benefice du commerce, qu'il n'en reſte preſque pas aſſez de revenu pour la deffenſe de Tor, tant s'en faut qu'il puiſſe fournir au tribut d'Emanuel. Ces plaintes que le Roy avoit déja faites par lettres à Sequeria, luy furent reiterées de vive voix avec de grandes inſtances: on le ſupplie conformément aux traitez, de le proteger contre ce rebelle. Le General ne s'en éloigne pas, & donne le ſoin de cette entrepriſe à Antoine Corrée, homme de grand courage, de grande intelligence & tres-aguerry. Il luy laiſſe

donc ſept vaiſſeaux en tres-bon eſtat, & quatre cents ſoldats, parmi leſquels il y avoit environ cent jeunes Gentils-hommes tres-diſpoſez à bien faire, & tres-deſireux d'acquerir de la gloire. Tor de ſon coſté y joint deux cents brigantins, qu'ils appellent en Langue vulgaire *Terrads*, chargez de trois mille ſoldats, tant Arabes que Perſans, ſous la conduite d'vn ſien favori, appellé Xaraf. Mocrin de ſon coſté bien aſſuré par toutes les reflexions qu'il peut faire ſur ſes merites, que tout cét armement ne concerne que ſa punition, ſe prepare à la deffenſe, comme ſi la guerre luy avoit eſté déja declarée. Il aſſemble donc environ douze mille hommes dans l'Iſle, & dans les lieux voiſins; parmi leſquels il y avoit trois cents chevaux Arabes, & quatre cents Archers Perſans: Il y avoit de plus, quoiqu'en petit nombre, des mouſquetaires Turcs, & ſes ſujets. Le reſte ſelon la couſtume du païs, n'eſtoient armez que de dards & de ſabres. De plus il avoit fait vn retranchement ſur vne avenuë ordinaire de la ville: & avoit diſpoſé ſon artillerie du coſté de la mer, & diſtribué divers poſtes à ſes troupes. Corrée quoique parti d'Ormus au mois de Iuin, fut arreſté quelque temps par vn vent contraire. Mais enfin eſtant arrivé à l'aſpect de Baharen, & ayant mouillé hors la portée de ſon artillerie il tint conſeil, où l'on arreſte d'attaquer la ville par deux endroits, & de deſcendre d'vn coſté les Portugais, & de l'autre ceux d'Ormus: non ſeulement pour embarraſſer l'ennemi de deux coſtez; mais encore pour ce que Corrée ſe défiant du naturel des Arabes & des Mahometans, croyoit qu'il eſtoit plus ſur pour le petit nombre de Portugais qu'il avoit, de faire leurs attaques ſeparées. Sur tout depuis qu'il avoit preſſenti que les Ormuſiens apportoient quelque ſorte de repugnance à ce combat contre les gens de meſme païs, de meſme ſang, & de meſme ſecte.

Cette penſée ſe rencontra veritable par l'evenement. Xaraf ayant mis pied à terre, vn peu audeſſous des poſtes de l'ennemi, fait filer ſes troupes du coſté d'vne coline, où par vn deſordre ſimulé il donne & reveque exprés les ordres pour gagner temps, & pour ſe reſoudre ſur l'evenement des Portugais. Corrée n'oſa pas non plus aller droit au rempart, ni expoſer ſes troupes mal aſſurées aux traits des ennemis; poſtez

avec avantage ; mais il fait ſa deſcente vn peu au deſſus de la ville, & dans vn lieu tres-incommode, où il y avoit de l'eau juſqu'au genou, & quelquefois juſqu'à la cuiſſe. Quoiqu'il en ſoit, ſa deſcente n'eſt point diſputée : Et Corrée comme s'il ne devoit rien eſperer que de leur valeur, renvoye Triſtan Caſt, maiſtre Pilote, avec ſes eſquifs. On ne ſe donne point le temps de ſe ranger en bataille. Car la jeuneſſe Portugaiſe toute bouïllante ne peut ſe donner la patience de former quelque eſpece de bataillon. Outre qu'eſtant accouſtumée à combatre de leur ſeule perſonne ſur mer, quand il falut donner vn combat ſur terre, ſur tout en ce païs, ils eurent de la peine à marcher en bon ordre, & à ſe tenir dans leurs rangs. Ils vont donc en deſordre où leur impetuoſité les conduit, & ſe repaiſſant d'vne peu judicieuſe gloire, chacun croit en devoir attaquer dix. Cette audace qui peut reüſſir parmi les Barbares, & les mauvais guerriers comme les Arabes, les Numides & les Indiens, eſt toûjours funeſte contre des vieux ſoldats aguerris, dont la cavalerie vous entoure, ou l'infanterie vous attend de pied ferme. Si bien que les Portugais ne changerent point leur ancienne façon d'agir. Il y avoit entre autres vn frere de Corrée, appellé Ari, jeune, bouïllant & ambitieux. Il donne le premier avec la Nobleſſe. Son frere le ſuit avec le reſte de ſes troupes. Leur attaque eſt ſi vigoureuſe qu'ils tuënt & chaſſent d'abord beaucoup de Barbares, qu'ils pouſſent enfin dans leurs retranchements : & par vne ſeconde irruption ils les en chaſſent bien loin. Ils ſe croyoient déja vainqueurs quand Mocrin faiſant avancer de tous coſtez ſa cavalerie, reprima vn peu l'exultation des noſtres, & les chaſſa peu à peu des retranchements. Là les deux partis eſtant en pleine campagne le combat ſe renouvelle, quoique avec toute ſorte d'inégalité & de nombre & d'armes. Car les Arabes eſtant poſtez en vn lieu élevé avec de longues piques, avoient tué vn homme avant qu'il puſt atteindre ſon meurtrier, ou de ſa demi pique, ou de ſon eſpée. Les Portugais ne perdirent pas pour cela courage, & avec leurs arbaleſtes & leurs mouſquets écartoient bien loin la cavalerie. Dans ce deſordre Ari emporté par ſa valeur, s'engage parmi les ennemis, & reçoit d'abord deux coups de

fleches, & enſuite meurt, percé de mille autres coups. On en porte la nouvelle à Corrée, qui au lieu de s'en affliger, leur crie, Allez & continuez comme vous avez commencé: mon frere eſt mort glorieux, & faiſant ſon devoir. Cette réponſe enflamme encore plus les eſprits, & les porte à faire de nouveaux exploits; mais la laſſitude & les playes commençoient à les rendre plus peſans. Il eſtoit environ midi, & le jour ſerain rendoit le Soleil & le ſable brûlans. Outre vne alteration & vne ſoif inſupportable, les membres ſembloient, épuiſez en ſueur & en ſang. Noſtre bon-heur fit part des meſmes incommoditez à l'ennemi qui par vne eſpece de tréve ſemble donner quelque relaſche, ou prendre quelque temps pour retirer du combat leurs bleſſez. Les Portugais retournent les premiers à la charge, & criant d'vne commune voix, Saint Iacques, jettent par ces heureux cris l'épouvente parmi les ennemis. Mocrin combatant dans les premiers rangs, ayant eû deux chevaux tuez ſous luy, remonte ſur le troiſiéme & encourage les ſiens au combat quand il reçoit vn coup de mouſquet qui luy romp la cuiſſe & l'audace, ce qui oblige ſes amis qui l'environnent, à le porter hors du camp. Lors voyant les affaires deſeſperées il ſe va cacher dans vne retraite ſecrete, où il mourut trois jours aprés. Le bruit fut bien-toſt répandu parmi les ennemis, que leur Roy demi mort avoit quité le camp, chacun d'abord jette les armes, & ne ſonge qu'à ſe ſauver en fuyant. Pour lors Xaraf faiſant avancer ſon armée, vient ſe conjoüir avec Corrée de ſon illuſtre victoire, & fait quelque mauvaiſe excuſe de ſon retardement

CHAPITRE HVITIESME.

Corrée dissimule la perfidie de Xaraf, & le fait Gouverneur de la place. Le corps de Mocrin pris ainsi qu'on le portoit au tombeau, on luy coupe la teste, & on l'expose en la place publique. L'Isle renduë à Tor. Hamet rend Catifa & toute l'Isle. Les Portugais la rendent à Tor à condition du tribut. Brit retourne à Ormus. Sequeria pourvoit aux revenus du Roy, tant à Baharen qu'à Ormus, il apprend des nouvelles de Dio. Projet d'vne forteresse avorté à Madrafaba, qui reüssit à Chaul. Sequeria retourne à Goa, & depose sa charge entre les mains de Menezez.

CORREE n'avoit que trop reconnu la perfidie de Xaraf. Toutefois la prudence prevalant à ses ressentiments, l'obligea de dissimuler, de peur que le reproche n'attiraſt vn nouveau combat entre eux ; & à contre-temps. Il luy commanda seulement de poursuivre les fuyards, & de joüir de la victoire. Luy-mesme aprés avoir laissé vn peu prendre haleine à son monde, le suit. Mais n'ayant trouvé aucun vestige de l'ennemi, les vainqueurs retournerent soudain au butin, qui fut considerable sur tout dans la Maison du Roy. On brûla cent quarante vaisseaux à l'ennemi , & Corrée ayant laissé Xaraf pour Gouverneur dans la ville, se retira dans les siens pour y faire penser ses blessez , qui estoient en grand nombre. Le cadavre de Mocrin que l'on transportoit en Arabie pour l'ensevelir, fut surpris par Sadradin, proche parent de Xaraf, & fut apporté avec grande joye dans la Ville, où on luy coupa la teste, que l'on escorcha avec grande dexterité, & que l'on remplit ensuite de coton : elle fut envoyée à Tor comme vn present & comme vn témoignage de la victoire. Elle fut depuis mise sur vn poteau au milieu de la grande place d'Ormus, avec vne inscription qui contenoit en Arabe, & en Portugais, & la revolte & le combat & la victoire. Aprés cette défaite vn parent de Mocrin appellé Hamet, traita pour les soldats estran-

gers & mercenaires, & obtint qu'ils seroient de bonne foy remis en terre ferme, & qu'ils laisseroient toutefois leurs chevaux & leurs armes. Il remit entre les mains des Portugais la ville de Catifa & le reste de l'Isle. Les mercenaires furent passez & transportez de bonne foy, & le pardon offert aux rebelles, ramena les habitans fugitifs dans leurs maisons. On leur donna pour Iuge vn Arabe nommé Bucatez, d'vne probité reconnuë. Ce choix ravit ce peuple, & contribua extrémement à appaiser leurs esprits: car ces Arabes souffrent impatiemment les Gouverneurs Persans. L'Isle fut en suite renduë par les Portugais au Roy d'Ormus, qui en fit don à vn certain parent de Xaraf nommé Bardad, à condition toutefois qu'il payeroit le tribut annuel.

Corrée aprés cette insigne victoire, ayant reglé toutes choses à Baharen, retourne à Ormus, il fut receû comme il estoit fort iuste, non seulement de Tor, & de tous les ordres, mais encore de Sequeria, avec tous les applaudissemens & les honneurs possibles. On envoya ensuite Rodrigue Bot, & Antoine Abulez Secretaires, & sept Portugais à Baharen pour y faire les affaires du Roy Emanuël. Sequeria ayant ainsi delivré Tor des maux estrangers, entreprit de le guerir encore de quelques autres domestiques. Il avoit esté instruit par des personnes & veritables & éclairées, que les revenus du Royaume estoient détournez & dissipez par ses Exacteurs & ses Surintendans. Outre les Bureaux des Mahometans, il establit sur le Port au grand regret des Arabes, des Iuges, & des Controlleurs Portugais. Et aprés avoir rasseuré l'esprit du Roy, & visité la garnison de la citadelle il part d'Ormus. Ainsi qu'il alloit droit à Dio il trouve Pecan qui luy apporte la mauvaise nouvelle que Rodrigue Fernand a esté renvoyé de Mamud sans avoir rien fait: & que Saca sans doute par l'ordre de son pere avoit enfin rompu l'amitié peu sincere qu'il paroissoit avoir pour les Portugais: & qu'ayant ramassé vn grand nombre de brigantins & de barques, il avoit fondu sur les nostres: qui environnez & surpris à peine avoient pû trouver vne sortie pour fuïr, & que Iaz & les autres Pirates avoient commencé vn rude combat avec les nostres. Le General ne parut pas extrémement émeu de cette nouvelle: il se contenta d'ac-

cuſer ſa facilité, qui luy avoit fait perdre l'occaſion d'vn beau ſuccés: & qui l'avoit fait deferer aux artificieuſes flateries d'vn Barbare, ſurpris par vne flote en eſtat de tout entreprendre, & aux advis de quelques Officiers pluſtoſt Marchands que Capitaines. Mais en vain la colere & la honte agitent ſes penſées: ſes troupes de beaucoup diminuées ne luy permettent pas de rien entreprendre ſur Dio.

Il y a environ à vingt-cinq milles au delà de Dio, vn lieu appellé Madrafaba, d'vn aſſez grand port & tres-commode pour le negoce. Sequeria avoit reſolu d'y baſtir vne forteresſe en dépit de ceux de Dio. Mais Iaz en ayant eſté adverti par les Portugais qu'il avoit fait dernierement priſonniers, avoit mis de bonnes garniſons ſur toute cette coſte. Ainſi le General exclus de cette eſperance fut contraint de ſe retirer à Chaül: où il demanda à Nizamaluch la liberté de faire vne forteresſe: Ce Tyran avoit fait il y avoit long-temps alliance avec nous; mais faiſant pour lors la guerre contre Idalcan, il avoit principalement beſoin de chevaux de main, dont il n'en eſt point dans l'Inde. Et par vn Arreſt d'Albuquerque depuis la priſe d'Ormus ils eſtoient tous enlevez, & emmenez à Goa. Ainſi le Barbare preſſé par le General de luy permettre de baſtir ce fort, y conſent à condition qu'il luy ſera pareillement permis de mener tous les ans trois cents chevaux de Perſe à Chaül: & que les Commiſſionnaires Portugais prendront des marchands ſur chaque cheval quatre cents Pardaos (c'eſt vne monoye d'or qui vaut à peu prés huit deniers.) Si toſt aprés les conditions eſcrites de part & d'autre, on fait mettre pied à terre à des ouvriers, on trace l'edifice à l'embouchure meſme du fleuve: & on commence ainſi l'ouvrage. La nouvelle en eſtant portée à Dio, vn des Capitaines de Iaz part promptement & s'avance avec cinquante barques pour empeſcher l'ouvrage. On combatit cette flote avec divers ſuccés: mais le travail opiniaſtré & jour & nuit par les Portugais, y apporta tant de progrez, que les murailles & les forts eſtoient deſia élevez à leur juſte hauteur. Si bien que la flote Mahometane ſe trouva foible pour empeſcher vn deſſein ſi bien entrepris, & fut contrainte de s'en retourner ſans rien faire, aprés avoir receû de grandes incommoditez dans ſon

ſon poſte perilleux. Sequeria y laiſſa vne forte garniſon & par mer & par terre, & retourna à Cocin, où il remit ſon authorité entre les mains de Edoard de Menezez ſon ſucceſſeur: Parmi ces belles qualitez ſa pieté merite ſans doute vne juſte part de la gloire d'avoir le premier fait baſtir l'Egliſe & le Conuent de S. François de Goa.

CHAPITRE NEVFVIESME.

Menezez equipe douze vaiſſeaux. Prend Dabul & des Mahometans qui s'y eſtoient refugiez. Revolte d'Ormus. Maſſacre à Baharen. Martyre de Bot. Soſa ſe fortifie, & envoye à Goa demander ſecours. Vega arrive à Ormus. Enſuite Soſa, qui eſt ſecouru de vivres par Aga, malgré les ennemis. Combat de Soſa & de ceux d'Ormus, à la veuë du Roy qui aſſiege par terre la citadelle, mais aprés vn aſſaut où il eſt repouſſé, il leve le ſiege, s'enfuit & bruſle Ormus. Menezez envoye ſon frere Louis avec des gens au ſecours des ſiens. Louis trouve le Roy trahi & tué & la ville bruſlée: cependant par politique il fait la paix avec le meurtrier du Roy.

SI toſt qu'Edoard eut pris poſſeſſion de ſa charge, il fit faire douze legers vaiſſeaux, comme eſtant plus propres pour aller contre les Pirates, & y monte Simon Andrade, pour aller à ſon nouveau gouvernement de la forteresſe faite ſur la coſte de Chaul. En y allant il apprend que deux barques Turques ſont venuës de Dio à Dabul, ville habitée par des Mahometans, & ſur la droite de Chaul en venant de Goa; & que la peur des noſtres les faiſoit ſe cacher à l'entrée de ce Port. Il creut qu'il ne faloit pas negliger cette rencontre: & bien reſolu de combatre, il va droit à Dabul. D'abord les habitans marchandent de leur livrer ces deux barques, toutefois la peur maiſtreſſe de leur foy leur fit non ſeulement trahir leurs hoſtes, mais encore ſe livrer eux-meſmes, & ſe rendre tributaires des Portugais. En meſme temps de grands & dangereux trou-

bles s'éleverent à Ormus par la faute des Exacteurs & des Controlleurs qui haïssoient mortellement les Iuges, & les autres Portugais prepoſez aux Ports. Xaraf avoit grand pouvoir dans Ormus, les Mahometans ſe ſervirent de ſa protection & de ſa faveur pour irriter contre eux l'eſprit du Prince; Ils luy firent dire par ce Favori que les Portugais exercent vn empire ſuperbe, inſupportable, & que rien ne peut borner: que les principaux des deux ſexes ſeduits ſecretement ſont tyranniquement forcez à ſe faire Chreſtiens, & que les Ambaſſadeurs que Tor a envoyez à Emanuel ont eſté retenus par le Gouverneur. Ces diſcours & autres ſemblables, accompagnez de pleurs & de ſoûpirs tournent l'eſprit du Roy, jeune Prince & volage, qui ébloüi de ce mot de liberté conçoit vne extréme paſſion de ſecouër le joug, & de remettre l'Empire d'Ormus en ſon premier éclat, & en ſa premiere dignité. C'eſtoit environ la fin de l'Automne de l'année vingt & vniéme du Siecle: & Sequeria avoit emmené la plus grande & meilleure partie de ſa flote, & n'avoit laiſſé que peu de vaiſſeaux à Emanuel Soſa pour prendre garde à la coſte. Les Perſans ont donc de ſecretes conferences entre eux: & font courir le bruit que certains Baloches Pirates de Perſe ſont ſur la coſte d'Arabie, qui dépend de l'Empire d'Ormus, & obtiennent par ce menſonge que Soſa quitte la ville pour aller punir ou chaſſer ces Pirates. Ils donnent cependant le mot entre eux, & aux Gouverneurs des places voiſines, & conviennent d'vne certaine nuit, pour d'vn commun effort opprimer à la fois tous les Portugais. La nuit priſe pour l'execution eſtant arrivée, le General de leur flote, qu'ils appellent Xebandar, avec huit vaiſſeaux appellez Terrads, en envelope deux petits, qui eſtoient les ſeuls reſtez aux Portugais, ſe rend d'abord maiſtre du premier, qui n'avoit point de guet & y met le feu qui prend d'autant plus aiſément que les ponts eſtoient couverts de feuïllages ſecs du Palmier. Mais il fut auſſi promptement eſteint par vn Marinier qui eſtoit caché. Il n'oſa pas ataquer l'autre vaiſſeau, parce qu'il y vit vn bon nombre de Nautonniers en eſtat de ſe deffendre. Cependant dés que le feu du vaiſſeau parût, qui eſtoit le ſigne donné, on court de toutes parts au bruit de pluſieurs inſtruments

d'airain, comme le peuple en vſe pendant les Saturnales, on crie aux armes, & contre les Portugais. Pluſieurs, ſoit pour eſtre logez plus au large, ſoit pour negocier plus commodement, avoient acheté des maiſons hors les murs de la Citadelle. On donne auſſi-toſt de ce coſté-là, on met le feu en certains endroits, & on poſte des ſoldats ſur les ruës, & ſur les chemins pour aſſommer ceux qui pourroient tomber entre leurs mains. En ſuite les clameurs, les agitations, & les terreurs de la nuit oſtant toute liberté de ſe reſoudre à quelque choſe, les Portugais ſont aſſommez dans leurs maiſons, ou ſur les chemins de la citadelle où ils tâchent de s'enfuir. Toutefois quelques familles s'eſtant aſſemblées, & marchant avec ordre & avec reſolution ſe font vn chemin parmi les traits & les coups, & portent cette malheureuſe nouvelle à la citadelle.

Pour empeſcher toute ſorte de ſecours des vns aux autres: par vne pareille audace, & executée en meſme temps, tous les Portugais de Baharen ſont opprimez ou mis dans les fers; Mais l'iſſuë de Rodriguez Bori eſt digne d'eſtre conſiderée: il n'y eut ſupplice qu'on ne luy fit ſouffrir pour le faire renoncer au Chriſtianiſme, mais il aima mieux renoncer à la vie qu'il finit par ce glorieux martyre. Il y eut outre les valets des deux ſexes, ſix-vingts Portugais tuez en ce tumulte: nombre conſiderable dans vne ſi petite garniſon. Leurs magazins & leurs maiſons furent en vn moment pillées. Ces choſes eſtant arrivées de nuit, ſi toſt que le jour fut venu on envoya querir en ſecret ceux qui pouvoient eſtre reſtez du carnage, & on fit approcher les vaiſſeaux où l'on n'avoit point oſé toucher, à la portée d'vn trait. De plus, vn vaiſſeau Marchand Portugais chargé de figues ſeches fut tres-à-propos retenu, quoy qu'il fuſt déja à la voile: & en ayant pris la charge pour en vivre, on le mit en pieces exprés pour employer ſon bois aux fortifications du lieu. On mit auſſi le feu dans quelques vaiſſeaux des ennemis dans le port meſme, & tout cela avec vne eſtrange ardeur, & vn grand carnage: & enfin profitant de ce peu de liberté qui leur reſtoit devant d'eſtre aſſiegez, Iean Marie eſt commandé d'aller dans vn brigantin à Goa, implorer le ſecours du nouveau General. Cependant

Sosa adverti par le Gouverneur de Mascate qui seul avoit refusé d'executer vn ordre si injuste & si cruel, & qui estoit resté fidelle à l'amitié jurée, revient sur ses pas à Ormus: mais le mauvais temps l'en destourna. Tristan Vasez de Vega y arriva le premier: & passant de nuit au milieu des corps de garde des ennemis, trompa par son audace ceux de leur flote, qui creurent que c'estoit vn vaisseau de quelqu'vn des leurs, & aborda heureusement à la citadelle. C'estoit la feste de Noël: & les Portugais entendoient la Messe de Minuit, avec d'autant plus de devotion qu'ils avoient d'inquietude pour le commun salut. L'arrivée de Tristan de Vega les remplit d'esperance & de joye: & il fut receû comme vne faveur miraculeuse accordée à leurs ardentes prieres. Ils ne laissoient pas d'avoir quelque impatience pour l'arrivée de Sosa, & le guet jettant les yeux de tous costez l'apperceut deux jours aprés mouïllant l'anchre environ à deux lieuës de la citadelle. Il n'avoit qu'vn Gallion (c'est leur mot) & vne barque, & fort peu de soldats, en ayant beaucoup perdus à Calaiat par la sedition des conjurez. Cependant le grand besoin d'eau & de vivres le reduisoit à la derniere extremité. Vega qui n'ignoroit pas ses besoins, estoit d'advis & faisoit grande instance auprés de Garcies Cotinez de secourir Sosa avant qu'il fust attaqué. Toutefois le petit nombre de leurs soldats, & la bonne garde des ennemis rendoient la chose difficile & dangereuse. Mais Vega s'estant offert luy-mesme d'en essuyer le peril, on ne put qu'applaudir à son advis. Ce brave executa avec autant d'adresse qu'il avoit témoigné de resolution à l'entreprendre. S'estant muni de bons soldats, & de bonne artillerie, remonte dans son brigantin qui estoit extremément leger, & à la veuë des ennemis & du Roy mesme, il va joindre courageusement Sosa: laissant en prieres pour son succés tout le reste des Chrestiens. Cette audace donna de l'estonnement à l'ennemi: & le Roy ayant ordonné à quatre-vingts barques de le suivre, elles s'avancent quelque peu, & font quelque sorte de bruit. Mais ayant d'abord perdu leur Commandant & trente hommes, & voyant plusieurs des leurs blessez ils se retirent. Vega quite de ce danger extréme, au grand contentement des siens, joint heureusement Sosa. Tor devenu furieux à ce spectacle, quitte

ſon Palais, & reprochant aux ſiens encore effrayez & triſtes leur poltronnerie, les renvoye au combat: & pour les encourager par quelque objet plus ſenſible que des promeſſes, il fait dreſſer deux tables ſur le bord, & étale ſur l'vne quantité de pieces d'or, & ſur l'autre des parties de femmes, & des voiles, qui ſont les marques de la plus honteuſe infamie, pour rendre chacun certain, ou de ſa recompenſe ou de ſon ſupplice. Il monte en ſuite à cheval, & ayant pris vne canne en main, il contraint ſes ſoldats de rentrer dans leurs vaiſſeaux. Cependant entouré de ſes gardes il monte ſur vne proche coline, ſoit pour ſe faire voir, ſoit pour eſtre luy-meſme témoin de la valeur ou de la lâcheté des vns & des autres. Les Portugais de leur coſté, & par les creneaux, & par les feneſtres, inquiets de l'evenement, ſoûpiroient du danger où ils voyoient leurs camarades, dont le nombre & la valeur faiſoit toute leur eſperance & leur ſalut. Les ennemis ayant groſſi leur flote juſqu'à cent trente barques fondent d'vne viſteſſe incroyable ſur Soſa. Ce braye par vne derniere diſgrace perd le vent qui eſt la vie, & le ſeul principe du mouvement de ces grands corps qui ne vont qu'à la voile, & enſemble le ſeul remede contre l'importunité de ces petits & legers vaiſſeaux, trainez à force d'avirons. Soſa ainſi ſurpris a recours au Ciel, dont il a ſi ſouvent éprouvé l'infaillible aſſiſtance, & ayant en peu de paroles exhorté les ſiens à mourir en fidelles Chreſtiens, & à combatre en ſoldats Portugais, il ſe met en eſtat de ſe defendre. Premierement pour s'empeſcher d'eſtre envelopé de cette grande multitude: & pour faire qu'aucun accident ne pût le ſeparer des ſiens, il diſpoſa de ſorte le brigantin, & la barque, que le paſſage eſtoit libre de l'vn à l'autre vaiſſeau, qu'on ſe pouvoit ainſi mutuellement ſecourir, & que les ayant munis d'hommes bien armez, ils pouvoient faire de toutes parts de libres décharges. Enſuite pour ſe donner ce qu'il pourroit faire de vent, ils levent les antennes du grand vaiſſeau, parce que leur hauteur ne nuiſoient en rien au combat. Les approches eſtant faites, l'artillerie fit vn ſi grand feu & vne ſi épaiſſe fumée, que les ennemis ne ſe voyoient pas l'vn l'autre. Les noſtres pourtant ayant l'avantage de combatre de la hauteur du vaiſſeau, adreſſoient plus ſeurement leurs coups,

& n'en perdoient presque point. Quelques Mahometans se piquant d'vn peu plus de courage que leurs compagnons, ou desireux d'obliger le Roy, s'exhortent entre eux de s'approcher plus prés que les autres. Ils sautent de leur barque dans la nostre, & enflez de ce premier succés ils s'attachent au grand vaisseau; mais on y court, & aussi-tost on les voit ou tuez ou tomber les bras coupez dans la mer. Les autres n'oserent plus se commettre à vne pareille temerité. Parmi ces fureurs reciproques, la mer & le vent prenant vn peu de force l'ennemi ne laissoit pas d'avoir approché le grand vaisseau de la citadelle malgré l'obstacle de l'armée. Si bien que les gros canons braquez à poinct de mire contre les ennemis les écartoient furieusement, & qu'aprés y avoir perdu quatre-vingts des leurs, & voyant vn nombre infini de blessez, ils se retirerent également tristes & honteux dans le port d'où ils estoient partis. Trente Portugais y furent blessez; mais il n'y eut de tué qu'vn valet de la manœuvre. Dieu sçait avec quelle joye & avec quelles congratulations on receut dans la citadelle Sosa, Vega & leurs compagnons. Tor encore plus étonné qu'auparavant abandonne la mer aux Portugais, & se resout de les attaquer par terre. Il choisit le Palais, & l'Hospital des Portugais pour y poster de l'artillerie, & il en bat incessamment la citadelle pendant quelques jours. Encore que les assiegez sceussent reparer promptement les breches, toutefois ils voyoient bien que leur veritable deffense consistoit en leur seule valeur: de sorte que les Mahometans ayant osé approcher des murs, planter leurs échelles, & monter sur les murailles; les Portugais jetterent de grosses poutres si à propos qu'elles les renverserent tous: & que la plus-part, & les plus braves en furent écrasez. Ce lasche Prince perdit cœur, & n'osa plus rien entreprendre contre les nostres: & l'hyver se passant insensiblement, le reproche secret & interieur de son ame, & la crainte du secours, & d'vne nouvelle flote, luy firent prendre vne resolution pleine de bassesse & de desespoir. Il y a environ à trois lieuës d'Ormus vne Isle appellée Queixome. Ce Roy & tous les siens chacun emportant sur des barques ce qu'ils ont de plus precieux, & qu'ils peuvent enlever, s'enfuyent & s'y retirent; & au grand déplaisir des mi-

ſerables habitants. Il fait enſuite mettre le feu aux maiſons, dont il y en avoit de tres-belles & de tres-ornées. Le feu dura quatre jours, & conſuma vne grande partie d'vne ſi belle ville. Les Portugais ſurpris d'vne action ſi extravagante, avoient à craindre les ſuites, les approches de l'incendie, les embuches & les ſurpriſes de l'ennemi. Mais enfin les flammes éteintes, & la ſolitude de la ville eſtant viſiblement reconnuë, ils ſortirent pour aller piller les reſtes épargnez par les flammes; mais ils n'y trouverent rien qu'vn peu de proviſions.

Le General Edoüard adverti de l'extréme peril des ſiens & de la citadelle, avoit envoyé à Ormus ſon frere Louis avec dix vaiſſeaux bien munis de gens de guerre. Xaraf craignant que le conſeil de la revolte ne luy fuſt imputé, commit vne ſeconde perfidie pour ſe laver de la premiere, & fit tuer par des gens qu'il ayoit gagnez, ce timide & foible Prince, auquel il eſtoit ſi redevable: & comme il avoit de grands biens, & grande authorité, il ſubſtitua en ſa place vn jeune fils de Zeifadin, appellé Mamud, & âgé environ de treize ans. Louis affligé d'vn ſi tragique ſpectacle, & des ruines d'vne ſi belle ville embraſée, & apprenant en meſme temps ce qui s'eſtoit paſſé à Queixome depuis le nouveau crime de ce favori, douta quelque temps s'il bloqueroit l'Iſle, ou s'il ſe contenteroit d'en enlever toutes les proviſions qui pourroient y arriver, & forceroit par famine les ennemis refugiez dans cette Iſle deſerte, à ſe rendre. Mais apprenant par ſes eſpions que Xaraf preſſé ne manqueroit pas de ſe retirer en Perſe, où il emporteroit tous les treſors Royaux: Il aima mieux vſer de douceur, faire eſperer le pardon aux rebelles, & propoſer la paix avec le jeune Prince. Ce deſſein reüſſit ſans peine. Car d'vn coſté les Portugais regretoient extrémement la perte d'vne ville ſi marchande & ſi vtile pour leur commerce. Et de l'autre l'amour & la liberté de la patrie rendirent toutes choſes aiſées. On convient donc que Mamud avec les ſiens rentreroit dans Ormus pour l'habiter; qu'il s'aquiteroit de ce qui eſtoit dû aux ſoldats juſqu'au jour du traité: & que depuis ce jour il payeroit annuellement au Roy Emanuel vingt mille Seraphins. Que les habitants reſtituëroient de bonne foy toutes les choſes priſes aux Portugais: & rendroient pareil-

lement les prisonniers. Que les Portugais ne se meſleroient en façon quelconque ni de leur justice ni des revenus de leur port. Et que de part & d'autre on vivroit en intelligence, & on cultiveroit mutuellement l'amitié. Ainsi les choſes furent reglées, & les Ormusiens retournerent à leur ville, en reparerent les edifices; & par la grande commodité de son commerce l'eurent bien-toſt reſtablie en sa premiere splendeur.

CHAPITRE DIXIESME.

Le Roy de Mombaza débauche plusieurs Isles de l'obeissance de leurs Rois. Entre autres celle de Queriba. Castro avec peu d'hommes gagne la ville. Va dans l'Inde. Brit arrive aux Moluques, & fait grand carnage. Est bien receû à Ternat, où il fait vn grand fort.

LEs affaires d'Afrique ne furent pas moins heureuſes ni glorieuſes aux Portugais. Les Rois de Zanzibar & de Pemba, & ceux de plusieurs autres Isles voisines, avoient juré amitié long-temps auparavant, & promis vn tribut annuel au Roy de Portugal. Le Roy de Mombaza tascha de corrompre par toute sorte d'artifice & de promesses vne grande partie des Isles, & entre autres vne tres-considerable, appellée Queriba, & de les arracher de l'Empire de leurs Rois. Ces Princes ainsi abandonnez par tant de peuples se trouverent dans l'impuissance de payer ce qu'ils devoient & ce qu'ils avoient promis à Emanuel. Ils envoyerent à Mosambic où les troupes Portugaises avoient eſté retenuës tout l'hyver, & implorerent le secours de la flote. La choſe parut digne de la grandeur & de la valeur accoustumée des Portugais, & obligea Pierre Castro, qui d'ailleurs estoit bien aise de ne pas passer inutilement les reſtes de l'hyver, d'aller à Queriba, & d'y descendre environ cent soldats. Le lieu eſt dans vne situation agreable; & outre les richesſes de ses habitants, il avoit encore vne bonne & forte garnison qu'on y avoit envoyée de Mombaza. Castro peu étonné de ce grand nombre d'hommes

d'hommes, il diviſe ſa troupe en deux. Il envoye Chriſtophe Soſa par des détours ſecrets, avec ordre de donner d'vn coſté en meſme temps qu'il attaque de l'autre avec le reſte des ſiens. Le commencement du combat fut dangereux, à cauſe de l'abondance des traits que les ennemis lançoient de toutes parts. Mais ſi-toſt qu'on eut fait les approches, & qu'on en fut venu aux mains, les Barbares ne purent ſouffrir l'éclat de leurs eſpées & de leurs demi-piques, & la peur les faiſant paſſer impitoyablement ſur les morts pour haſter leur fuite dans les champs, ils laiſſerent la ville libre & ſans reſiſtance aux Portugais, qui aprés y avoir fait vn riche butin y mirent le feu. Le bruit de cette action oſta le courage aux rebelles, qui envoyerent auſſi-toſt quelques particuliers pour offrir leurs Iſles, & pour aſſurer qu'ils ne deſiroient rien tant que de rentrer dans leur devoir & dans les bonnes graces de leurs Princes. Caſtro glorieux d'vne victoire que ſon petit nombre de ſoldats peut faire paſſer pour grande, ayant obligé de nouveau ces Rois, ſe reſolut de partir pour l'Inde au commencement de l'eſté.

I'avois commencé de décrire le depart d'Antoine Brit envoyé par Albuquerque aux Moluques, où il eſtoit arrivé aprés vne longue & faſcheuſe navigation. Bacian eſt vne des principales Iſles, où commandoit pour lors vn nommé Laüdin. Brit voulut ſignaler ſon arrivée par la vengeance de quelques Portugais ſurpris & tuez, pour s'eſtre vn peu trop écartez du vaiſſeau de Simon Corrée. Car ayant deſcendu quelques ſoldats il mit tout ce qu'il rencontra à feu & à ſang. De plus il fit vn grand butin, & par vn ſi ſanglant exemple il empeſcha qu'on n'oſaſt faire aucun inſulte aux Portugais, par quelque accident qu'ils fuſſent jettez ſur leurs bords, & quoiqu'en petit nombre & ſans armes. Enſuite il va à Tidor où il apprend des habitants la mort de Boleif, Roy de Ternat aprés avoir épouſé la fille d'Almanſor, & celle du malheureux Serran. Ce Prince mort eſtoit la principale cauſe de la venuë de Brit, & de cét appareil d'ouvriers, & d'inſtruments pour baſtir qu'il avoit apportez de Cochin. Car non ſeulement Boleif, mais encore Almanſor luy avoient donné la liberté de baſtir vne forteresſe où ils voudroient, ch[illegible] de ſon poû-

voir preferant par l'aveuglement d'vne avarice insatiable, l'interest & l'avantage des commerces estrangers au peril d'vne honteuse & servile dépendance. Boleif cependant paroissoit porté pour les Portugais encore plus que son beau-pere. Car il avoit prevenu Almansor, & avoit rendu les premiers offices aux Portugais, les avoit invitez à se rafraichir & à se reposer dans son Isle, & ensuite avoit parfaitement bien traité François Serran & quelques autres Portugais. De plus non seulement il s'estoit abandonné absolument à Emanuel par des lettres tres-civiles & tres-obligeantes; mais mesme il avoit fait d'instantes prieres par ses lettres escrites au General de l'Inde, de luy envoyer des ouvriers pour bastir vne forteresse dans son Isle. Vne longue maladie le mit au tombeau. Mais laissant pour son successeur vn jeune fils appellé Boahat, qu'il recommanda à sa femme & à ses tuteurs, il les charge de conserver avec grand soin l'amitié & l'intelligence avec les Portugais, & que sans chercher d'autres alliances ils se contentassent de la seule protection d'Emanuel. Ces ordres laissez par ce Prince mourant eurent toute leur force sur l'esprit de sa femme & de ses sujets durant quelques années. Ainsi le bruit de l'arrivée de Brit à Tidor, estant passé jusqu'à cette autre Isle; aussi-tost Aroëz, tuteur du jeune Roy, accourt avec quelques vaisseaux, & avec vn pompeux appareil leur offrir retraite, comme à des amis & à des alliez. Almansor ne témoigna pas vne moindre envie de retenir les Portugais, & de renouveller leur alliance: Mais Brit, ayant bien reconnu toutes ces Isles, jugea celle de Ternat plus propre à son dessein que celle de Tidor, non seulement par la consideration du lieu qui rend le port de Ternat plus commode; mais encore par vn ressentiment que Brit ne déguisa point à Almansor, de ce qu'il avoit favorisé les Espagnols aprés avoir juré amitié avec Serran & les Portugais. Ainsi Brit est amené par Aroëz à Ternat, où il est receû avec vne joye toute particuliere de la Reine, du jeune Roy & de tous les habitants. Il destine pour bastir sa forteresse vn lieu tout proche de la ville, & l'on y conduit cependant toute sorte de materiaux. Pour commencer l'entrepriſe avec plus de solemnité & de joye, Brit couronné de fleurs, mit le premier le rateau à la main, & la premiere pierre du fondement,

le vingt & quatriéme jour de Iuin de l'année vingt & deuxiéme du ſiecle. Mais ce qui en augmenta encore plus la joye, ce fut la rencontre de la feſte de S. Iean Baptiſte qui arriva en meſme jour, & dont la naiſſance eſt celebrée par toute la terre conformément aux Oracles ſacrez. Toutes ces circonſtances firent eſperer aux Portugais que cét eſtabliſſement de leur commerce auroit vne heureuſe durée.

CHAPITRE ONZIESME.

Mort d'Emanuel. Iean ſon fils luy ſuccede. Divers ordres pour la Religion, entre autres vn exprés de chercher le tombeau de Saint Thomas. On croit l'avoir trouvé, auſſi-bien que ſon corps, & on l'envoye à Goa.

CEs proſperitez furent traverſées par les funeſtes nouvelles du Roy Emanuel qui eſtoit mort ſur la fin de l'année precedente, la cinquantiéme de ſa vie, & la vingt & ſixiéme de ſon regne. On rendit les premiers devoirs à ſa memoire en pluſieurs lieux de l'Europe, de l'Afrique, & de l'Aſie, avec toute la pompe qui pouvoit eſtre duë à ſa Majeſté; & il ne fut pas ſeulement regreté par les Princes Chreſtiens, mais meſme par les Payens, & principalement par ceux de Cocin, de Cananor, & d'Ormus, qui s'eſtant aquitez de ce qu'ils devoient à leur douleur, ne manquerent pas de rendre à ſon ſucceſſeur les témoignages de leur joye, & de l'aſſurer par lettres & par leurs Ambaſſadeurs de leur fidelité. Iean n'avoit que vingt ans, & taſchoit de donner à ſon peuple dans le commencement de ſon empire de bonnes impreſſions de ſa vertu, & de la paſſion qu'il avoit pour la propagation de l'Evangile. Ainſi il ordonna pluſieurs reglements ſalutaires en Portugal; mais meſme il recommanda particulierement à ſon General dans l'Inde, de prendre garde aux intereſts de la Religion, & aux commoditez des Preſtres. Et qu'il fiſt en ſorte de trouver le ſepulchre de Saint Thomas, qu'on dit eſtre ſur la coſte de Coramandel, & d'en faire conſerver ſoigneuſement les reſtes precieux. Sans avoir égard

à l'opinion des Chreſtiens de Meſopotamie dont nous avons parlé. Edoard en donne donc la commiſſion à Emanuel Fria, qui eſtoit Gouverneur de la coſte de Coromandel, & à quelques Eccleſiaſtiques. Ces ſaints curieux vont droit à Meliapor; car ils avoient ouï dire que ſon corps y avoit eſté inhumé. Ils trouvent cette grande ville raſée, dont il ne reſtoit que des colonnes, des pyramides, & quelques tours ruinées: & des fragments de pierres de toutes couleurs, comme de porphyre, & induſtrieuſement miſes en œuvre, qui faiſoient aſſez voir les pompeux ornements, & les ſuperbes beautez de cette ville. On y voyoit encore les marques d'vn grand & magnifique Temple, où il y avoit vne chapelle tournée du coſté de l'Orient, & où ſelon la pieté ancienne, l'on trouvoit encore des croix gravées ſur la plus grande partie des pierres. Sur l'aſſurance que les habitants donnoient de l'inhumation de cét Apoſtre en ce lieu, on en fit reſtablir les murs ébranlez; & en creuſant autour des vieux murs on trouva vne eſpece de cercueil couvert d'vne groſſe pierre, où ſelon l'opinion des expers, avoient eſté gravées quelques lettres qui marquoient que S. Thomas avoit fait jadis baſtir ce Temple, que le Roy Saga avoit pour ſon entretenement impoſé vn certain impoſt ſur toutes les denrées qui ſe debitoient en ce lieu, avec vne priere faite à ſes ſucceſſeurs de n'en rien retrancher à l'avenir. On trouva auſſi le corps de ce Roy vn peu plus bas. Enſuite vn peu plus haut on rencontra comme vne eſpece d'enceinte de brique, & de certaines pierres d'vne couverture fort variée, & de la hauteur environ de neuf pieds. Sur l'opinion qui s'éleva que c'eſtoit là ſans doute, le tombeau du Saint, on choiſit deux Portugais (n'oſant pas commettre vn ſi ſaint ouvrage aux mains des Indiens) qui aprés leurs devotions faites ouvrirent le tombeau, & y trouverent dans vn tas de chaux & de ſable des os extrémement blancs & purs, la pointe d'vne lance, & vn morceau d'vn bourdon, qui firent croire que c'eſtoit là le veritable treſor qu'on cherchoit. On trouva encore vn corps d'vn de ſes Diſciples; mais tout autrement vſé, & dont la difference auſſi bien que celle du cadavre du Roy Sanga, pouvoient confirmer la pieuſe penſée qu'on avoit con-

ceuë. On fit faire deux petits cofres à la Chinoiſe à Paleaca, ville aſſez proche de là, & l'on mit les ſaintes Reliques du Saint Apoſtre dans l'vn, reveſtu & orné de quelque ouvrage d'argenterie, & dans l'autre celles de ſes Diſciples. Aprés des prieres particulieres & publiques, des proceſſions ſolemnelles, & autres pompeuſes ceremonies, on mit ces châſſes ſur l'Autel, & Emanuel Fria en envoya les clefs au General Menezez à Cocin. Ainſi on prit ſoin de la Chapelle & de la Religion. Et deux ans aprés on cacha ces ſacrez os dans des lieux ſecrets de l'Autel, à l'inſceu de tous hors de deux Portugais; & ils en furent à la fin tranſportez à Goa, par vn Religieux de Saint François, & donnez à Conſtantin de Bragance Viceroy, qui luy fit élever vn Temple.

CHAPITRE DOVZIESME.

Idalcan taſche de reprendre Cocan, & reüſſit. Le Tyran Abrahem fait de grandes conqueſtes par la terreur, que cauſent ſes cruautez. Il attaque Pacer. Il l'emporte. Fuite des Portugais precipitée & honteuſe.

DANS le meſme temps que les nouvelles de la mort d'Emanuel arriverent dans l'Inde, Idalcan delivré de la guerre de Narſingue, tourna tous ſes ſoins à recouvrer la coſte de Cocan, qui luy avoit eſté enlevée par Rodrigue de Mellos, quelques années auparavant, pluſtoſt par occaſion que par deſſein. Il eſtoit reſté peu de Portugais pour la garde de cette coſte: & les projets conceus ſur la Mer d'Arabie, de Perſe & des Moluques avoient affoibli ces garniſons pour fortifier les flotes. Idalcan n'en fut pas pluſtoſt adverti qu'il envoye vn de ſes Capitaines avec quatre cents chevaux, & cinq mille hommes de pied, qui aprés vne reſiſtance aſſez vigoureuſe & aſſez ſanglante, chaſſe les noſtres & rentre en poſſeſſion de ſes ports ſi riches, & de ſes champs ſi fertiles. Dans l'Iſle de Somatra le Tyran Abrahem devenu encore plus fier par la mort de Brit & de ſes compagnons, creût pouvoir ſe rendre maiſtre de toute la coſte de cette Mer. Ils'y

prit non ſeulement par la force, mais encore par les promeſſes, qui ſont des armes bien plus dangereuſes. Ces douceurs ne laiſſoient pas d'eſtre accompagnées de menaces, & meſme de fraudes & d'artifice, ſelon qu'il en eſperoit quelque avantage. Il n'avoit aucun égard à l'amitié, ni aux traitez, nulle ſenſibilité pour ſes proches, nulle religion pour ſes ſerments. Il avoit fait enchaiſner ſon pere vieillard venerable, & dont la vertu ne pouvoit ſouffrir les crimes de ſon fils; & l'avoit tenu dans vne cage comme vn animal extraordinaire, où il l'avoit laiſſé mourir dans l'ordure & dans la corruption. Il avoit pareillement depouïllé du throſne le Roy de Pedir puiſſant en richeſſes & en authorité, & à qui il eſtoit attaché par le ſang, & meſme redevable de pluſieurs bienfaits. Par vn autre ſemblable crime il ruina le Roy de Daian, dont il avoit épouſé la ſœur. Ayant ainſi reduit ſous ſon pouvoir vne bonne partie de cette coſte, il alla porter cette ſanglante guerre à Pacen, où la pluſpart des petits Rois s'eſtoient refugiez. Son armée eſtoit compoſée de quinze mille hommes de pied, & de grand nombre d'elephants, qui tiennent lieu de leur Cavalerie; car il n'eſt point de chevaux dans cette ville. Dans cét equipage il ſe va camper à deux milles de la ville, & afin d'ébranſler toûjours d'autant plus les eſprits des Bourgeois, il fait publier par ſon crieur public, que tous ceux qui dans ſix jours ſe rendoient auprés de luy, ne ſouffriroient aucun dommage en leurs perſonnes, ni en leurs biens; que les vaincus n'éprouveront pas le meſme pardon qu'il offroit, ni la meſme clemence aprés la victoire, que celle qu'on leur promettoit avant le combat. Cét Edit luy attira vne bonne partie des Citoyens; l'autre gagna la fuite dans les deſerts. De ſorte que le Tyran au troiſiéme aſſaut emporta cette ville deſerte & abandonnée d'habitants & de defenſeurs. Il y avoit encore vne citadelle où le Roy de Pacen s'eſtoit jetté, & ces deux miſerables exilez, le Roy de Pedir & celuy de Daian. Elle eſtoit conſtruite de bois, qui s'entrouvroit déja par pluſieurs endroits, ſoit en ſe dejettant par ſoy-meſme, ſoit qu'il fuſt trop deſeché par les ardens rayons du Soleil. Elle eſtoit toutefois gardée par vne conſiderable garniſon de trois cents cinquante Portugais: & munie de bon nombre de groſ-

ſes & de petites pieces d'artillerie. Abrahem n'avoit point de pareilles machines. Tout ſon appareil conſiſtoit en vne quantité infinie de fleches empoiſonnées, de ſermans trempez dans de la Naphte pour jetter le feu où bon luy ſembleroit, & pluſieurs échelles faites de gros roſeaux, legeres à porter, & aſſurées pour ceux qui montoient; & enfin quelques outils propres pour baſtir ou pour deſtruire. Pour reüſſir s'il pouvoit ſans combatre, il fait ſçavoir par vn truchement aux Portugais, que cette forteresſe eſtoit de ſon Empire, que s'ils en vouloient ſortir en paix ils emporteroient tout ce qui leur peut appartenir. Mais n'ayant receû des noſtres qu'vne réponſe fiere, il vit bien qu'il n'en tireroit raiſon que par la force: Ainſi il ſe reſout de l'attaquer vigoureuſement avant qu'aucun ſecours leur peuſt venir par la Mer, qui leur eſtoit libre, ou de Malaca qui eſtoit aſſez proche, ou des Rois voiſins qui leur eſtoient amis. Cependant pour mettre les ſiens à couvert contre l'artillerie des aſſiegez, qui avoient en cela grand avantage ſur luy. Il les conduit par des tranchées regulieres & ſecretes juſqu'au pied du fort. Il prenoit admirablement bien ſon temps: & ne donnoit point d'aſſaut que pendant la nuit, & la pluie pour oſter aux noſtres le moyen de viſer juſte, & pour rendre inutiles par l'humidité toutes les armes à feu. Quelquefois au lieu de beliers il pouſſoit des Elephants, à qui les Directeurs ſçachant donner de l'impetuoſité, taſchoient d'ébranler l'edifice. Parfois pouſſant des grands cris dans vn profond ſilence, il entouroit de ſes troupes toute la citadelle: & ayant planté de toutes parts ſes échelles, il taſchoit d'y monter. Bien loin que les aſſiegez paruſſent intimidez de leurs travaux, ils les rempliſſoient auſſi-toſt, & firent meſme quelques ſorties aſſez heureuſes. Mais ils eurent de la peine à ſouſtenir de ſi frequents, & ſi ſoudains aſſauts. Car Abrahem avoit dans ſa nombreuſe armée dequoy rafraiſchir les vns & faire combattre les autres, & dequoy ſubſtituer inceſſamment de nouveaux & frais aſſaillans. Mais le petit nombre des noſtres les contraignoit à ne preſque point quitter leurs corps de garde, & les obligeoit à y paſſer le iour & la nuit ſous les armes. Outre les maladies que l'air du climat avoit cauſées, on craignoit les derniers

beſoins que le deſordre inteſtin, & l'avidité de chaque particulier qui s'eſtoient ſaiſis des vivres rendoient plus apparents & plus prochains. Il y avoit vn certain Commandant dans cette garniſon nommé Henriques. Par le conſeil de ce laſche, qui eſtoit ravi de pouvoir aller vendre dans l'Inde de tres-riches marchandiſes qu'il avoit priſes depuis peu dans vn vaiſſeau; on ſe reſout d'abandonner le fort, où l'on n'attendoit aucun ſecours. Conſeil honteux, & cauſe d'vn crime qui depuis les premieres conqueſtes de l'Inde n'avoit point eu de ſemblable. Pour executer ſa penſée avec plus de ſecret, il envelope les plus petites pieces d'artillerie pour les déguiſer à l'ennemi, & deſeſperant de pouvoir emporter les plus groſſes, à cauſe que l'ennemi eſtoit trop proche, il les charge extraordinairement & iuſqu'à la bouche pour les faire crever dés qu'on y mettroit le feu. Il fait en ſuite des traînées de poudre de tous coſtez & principalement juſqu'au magazin & juſques aux canons des murailles, & enfin ayant laiſſé les Canoniers à l'arriere-garde, & s'eſtant retiré avec les ſiens dans ſes vaiſſeaux, Henriques ordonne d'y mettre le feu. A peine eſtoient-ils ſortis que l'eſclat du feu découvrit auſſitoſt leur fuite. D'abord les plus hardis courent pour eſteindre le feu : & l'on ne ſçait comment le feu ne prit point, ni aux tonneaux de poudre, ni aux canons des murailles. Les autres ſuivent les fuyards au port, en tuënt quelques-vns: & enfin les barques abordées, quoy qu'on euſt jetté dans la mer ce qui pouvoit faire quelque embarras, dérobent avec peine ces fuyards tremblans à leur honteux & coupable peril. Ainſi en grand deſordre, les vns craignant que l'ennemi ne les pourſuive, coupent les cordes des anchres. Les autres pour rejoindre le vaiſſeau ſe mettent dans l'eau juſqu'au cou. Les Barbares pour ſe moquer de ces fuyards leur monſtrent leur dépouilles ſauvées de l'incendie, ou ſurpriſes dans leur fuite, & ſur tout leurs canons, les ſiflent & les chargent d'injures & de railleries. La rencontre qu'ils firent preſque au port d'vne flote amie, qui venoit à leur ſecours, augmenta infiniment leur infamie. Le Roy d'Arvan l'envoyoit, & elle eſtoit compoſée de trente voiles avec toute ſorte de munitions neceſſaires : ils apprennent que luy-meſme venoit par terre avec quatre

quatre mil hommes de pied. Ces vaiſſeaux voyant le deſeſpoir precipité des Portugais ſe retirent dans leur païs. Les noſtres eſtant arrivez à Malaca trouvent Antoine Miranda & Lopes Aſevedo, qui avec de fraiches troupes, & de nouvelles munitions eſtoient déja en chemin pour les aller ſecourir. Ainſi toute choſe augmentant leur crime, ils furent encore punis trop legerement par leur confuſion, & par la raillerie publique. Des trois Rois qui avoient fui avec les noſtres, celuy de Pacen demeura à Malaca, & les deux autres ſe retirerent dans des vaiſſeaux marchands vers celuy d'Arvan. Mais leur refuge fut peu ſur, car Abrahem ayant chaſſé cét ami ſi ſecourable, & enflé de ſes conqueſtes, & d'avoir adjouſté quatre Royaumes au ſien, ſe rendit formidable par le moyen des canons qui leur eſtoient juſques-là inconnus, non ſeulement à ces nations Barbares, mais meſme encore aux Portugais, qui par là furent chaſſez pour jamais de Somatra.

CHAPITRE TREZIESME.

Alodin incommode Malaca. Les Chinois cruels aux Portugais. Troubles dans les Moluques. Arcez ſe fiant ſur l'appui des Portugais, enleve le Roy & ſes freres. Fait la guerre. Priſe de Mariaco, & de Machian.

L'EXPVLSION des troupes de George Albuquerque, & les nouveaux ſuccez arrivez à Bintan n'enfloient pas moins l'orgueil d'Alodin. Il taſche d'incommoder ceux de Malaca par vne armée qui ravage toute la coſte, & a meſme de l'avantage en quelques ſorties que les noſtres oſent faire. Les Chinois ayant conceû encore plus de haine contre les Portugais, exercent encore plus de cruauté. Martin Alphonſe Melos y eſtoit allé avecque ſix vaiſſeaux pour confirmer l'alliance, & pour eſtablir le commerce, ne ſçachant point encore ce que Thomas Perreia pourroit avoir obtenu. Si toſt que les Gouverneurs virent que les Portugais eſtoient abordez à Canton, ils donnent auſſi-toſt ordre de les chaſſer comme des

brigands, ou de les pendre ou de les tuër. Melos s'eſtonna peu de ces menaces, quoy que luy pûſſent dire les habiles & les experts. Ainſi il en eſt plus facilement opprimé par les Chinois. Au commencement les Portugais pour monſtrer à ces eſprits farouches, qu'ils n'avoient autre deſſein que de faire vne paiſible alliance, eſſuyerent quelque décharge de traits ſans vouloir en venir aux mains. Mais enfin l'ennemi les preſſant de toutes parts, & ne voulant eſcouter aucune propoſition de paix, ils ſont contraints de livrer vn rude & inégal combat. Les Chinois ayant vn beaucoup plus grand nombre de canons, & eſtant dans leur païs, environnent bien-toſt les noſtres, les battent, mettent en pieces leurs vaiſſeaux, & les vns fatiguez, ou les autres demandant quartier, ſont faits priſonniers. Melos aprés vne longue & vigoureuſe deffenſe s'eſchape courageuſement par vn ſecours particulier du Ciel, au travers de l'armée ennemie. Les priſonniers par ordre des Magiſtrats furent mal traittez, & jettez dans les priſons, & condamnez comme des brigands & des pirates; les vns expirerent dans les fers d'indignation ou de maladie; les autres conduits au ſupplice, furent livrez à la fureur du peuple aſſemblé, qui les perce de fleches, ou les deſchire par morceaux parmi les benedictions de leurs Predicateurs qui font paſſer leurs morts comme des expiations de leurs premiers attentats, & exagerant la nouvelle audace qui avoit ramené les noſtres armez dans les meſmes ports où ils avoient laiſſé de ſi recents veſtiges de leurs crimes, & de leurs forfaits. Toutes ces choſes eſtoient publiées à haute voix, pour effacer de l'eſprit du peuple la reputation que les Portugais avoient ailleurs & auparavant acquiſe par leur valeur & par leur probité. Parmi tant de diſgraces que les Portugais receurent en meſme temps, & en divers lieux, leur eſtabliſſement dans les Moluques ne fut pas guere plus tranquille. Arocz en eſtoit le Gouverneur, mais inſupportable à la Reine & aux principaux du Royaume, à cauſe de ſa ſuperbe, & de la trop grande authorité qu'il ſe donnoit, ſur le pretexte de l'alliance & des forces de Portugal. La citadelle par ſes ſoins avoit eſté meſme de beaucoup augmentée : & les murs chargez de canons donnoient peut-eſtre

trop de terreur à tout le monde. La Reine ſe repentan trop tard d'avoir ſubi ce joug ſous couleur d'vne alliance, aprés en avoir ſecretement conferé avec Almanſor ſon pere, ſe preparoit à la fuite avec ſes enfans, & ſes principaux amis : pour faire inſenſiblement deſerter la ville, & la laiſſer ainſi ſolitaire & abandonnée au Portugais. Brit Gouverneur de la citadelle en eſtant auſſi-toſt averti, aſſiege avec l'aide d'Aroez le Palais du Roy ; & enleva le jeune Prince Boahat, & ſes deux freres Aial & Tabar. La Reine eſchapée dans le tumulte, & le peuple conſterné & inquiet de l'eſtat de leur Prince, accourut à la citadelle où Brit & Aroez par des diſcours conformes au temps & accommodez aux choſes, les adouciſſent en les aſſeurant par les plus ſaints ſerments, que ce deſſein n'avoit eſté entrepris que pour le bien public, & pour la ſeureté du Throſne de Boahat, qui luy ſeroit fidelement gardé. En ſuite leur ayant exageré les richeſſes & l'eſclat de leur Emulateur : ils n'ont pas grande peine de porter à faire la guerre, leurs eſprits bouillans & enclins à la violence. Ainſi les deux nations commencent à combattre par des eſcarmouches peu dignes de ſouvenir. Il ſuffit de dire que le Roy de Ternat y eut tout l'avantage. Mariaco ville ſituée ſur le haut d'vne montagne, & qui avoit eſté autrefois la capitale de Tidor, aprés vn ſanglant combat, fut priſe & miſe en cendre. L'Iſle de Machian qui appartenoit également aux deux Rois, ſurpriſe par la crainte, ſe donna toute entiere au Ternate. Et c'eſt tout ce qui arriva pendant les trois ans du Generalat de Menezez.

CHAPITRE QVATORZIESME.

Vaſquez Gamma fait General. Tremblement de Mer. Il meurt. Menezez luy eſt ſubrogé. Maniere de faire les ſubrogez. Le General prend, chemin faiſant vers Cocin, des brigantins Mahometans : prend & bruſle Panan : en fait le meſme à Coulet.

VASQVEZ Gamma déja illuſtre par les premieres découvertes qu'il avoit faites dans l'Inde fut ſon ſucceſſeur.

Mais ſon Generalat ne fut que de trois mois. Il partit de Portugal avec ſeize vaiſſeaux, & trois mille ſoldats choiſis parmy la jeuneſſe & la Nobleſſe Portugaiſe. Si toſt qu'il fut arrivé ſur la coſte de Cambaïa : car il vouloit reconnoiſtre particulierement ce Royaume, aprés vn calme ſoudain, vn general ſilence des vents, la Mer s'agita de ſon propre mouvement, les vaiſſeaux s'entrehurtent, les parties ſe diſloquent, les ponts s'abatent, les Nautonniers ſont effrayez, & croyent avoir donné dans quelques eſcueils. Dans ce deſordre les vns jettent la ſonde, les autres courent à la ſentine, les autres au gouvernail. Les plus raſſis regardent par où ſe ſauver, & ſe ſaiſiſſent de quelques tonneaux ou de quelques planches pour favoriſer leur fuite. Le General meſme n'eſt pas abſolument exempt de quelque ſorte d'horreur. Mais enfin ayant reconnu que ce n'eſt qu'vn tremblement de terre, (qui ſans doute eſt ſenſible ſur la Mer à tous ceux qui navigent,) il ſe retourne vers ſes compagnons & leur crie gayement, Courage compagnons, la Mer de Cambaia tremble à noſtre arrivée. Ainſi les Portugais delivrez de ce peril arrivent heureuſement à Cocin. Vaſquez aprés avoir pris poſſeſſion de ſa Charge, & ayant envoyé pluſieurs Gouverneurs en divers lieux, ſur le point de faire eſclore mille beaux projets qu'il a conceus pour la gloire du Portugal, & au milieu de ſes plus ardens deſirs, il tombe griefvement malade, & meurt quelques jours aprés.

Henry Menezez, qui eſtoit Gouverneur de Goa, & homme de grande valeur, & d'vne probité reconnuë fut ſubſtitué à Vaſquez par l'ordre des ſubrogations. Voicy la maniere dont on en vſe. La couſtume veut qu'on mette trois billets, tout au moins, bien envelopez, chacun en particulier, cacheté du cachet du Roy, & rempli du nom de celuy qui doit commander au lieu ou du defunt ou du deſtitué. Il eſt eſcrit deſſus *premiere, ſeconde, troiſiéme & quatriéme ſubrogation.* Et ces billets ſont remis entre les mains de l'Archeveſque de Goa, comme ils l'eſtoient autrefois entre celles des Queſteurs & des Notaires. De ſorte que ſi le premier ſubrogé eſt en eſtat de ſervir, il n'eſt pas permis d'ouvrir le ſecond ou le troiſiéme. Donc ſi toſt que le General eſt mort on

s'assemble devant l'Archevesque & les Magistrats, & on tire les billets dans l'ordre que nous avons dit, pour éviter toute sorte de supercherie. Le premier nom est le subrogé, & les autres sont tenus secrets & reservez au gré du Prince. Cette sage precaution remedie à la trop longue privation d'vn General s'il faloit attendre les provisions de l'Europe, & empesche les contestations qui pourroient estre entre les Capitaines pour arriver à vn si grand employ. Si bien que de cette façon Henry declaré General s'en alla à Cocin: & en chemin faisant prit plusieurs brigantins Arabes & Malabarois avec leurs charges, ou les ayant ruinez les contraignit d'eschouër. Le Roy de Cananor implorant son secours contre des Pirates qui s'estoient revoltez; ce nouveau General appaisa le tumulte, & leur brûla quelques bourgades. En mesme temps la paix entre les Portugais & les Malabarois de Calecut fut interrompuë: le negoce fit naistre les premiers differents: & les soupçons acheverent d'irriter les esprits de part & d'autre. On passa aussi-tost aux injures: & enfin la guerre s'enflamma par les ordinaires instigations des Sarrazins. Sur l'avis qu'en receut le nouveau General avec cinquante voiles de toutes façons & chargez de deux mille hõmes de guerre, il part de Cocin, & va droit à Panan qui est sur la coste de Calecut. Sans faire aucune demande de ce qu'on luy pouvoit avoir pris: Il attaque d'abord par mer & par terre cette place bien munie, & en grande reputation; y passe au fil de l'espée la garnison Mahometane, & brusle la ville. On y prit quantité de canons, dont on remarquoit bien que quelques-vns avoient autrefois appartenu aux nostres. Vn Portugais transfuge commandoit à cette garnison. On en trouva le corps estendu sur la place, & le visage si découpé de blessures, qu'on avoit peine à le reconnoistre. De Panan il se presenta à Calecut, & jetta vne estrange espouvante dans la ville. Le port estoit rempli de vaisseaux, où l'on mit à l'instant le feu: & la garnison de la citadelle animée de l'arrivée des leurs, & faisant en mesme temps vne rude sortie, mit le feu à quelque fauxbourg. Si bien que le General ayant rafraichi le fort & batu l'ennemi, alla attaquer Coulet, ville de la mesme coste à sept lieuës delà vers le Septentrion. Son port est courbé & en façon de theatre, & dont le bord a vn doux

montant & artiſtement diſpoſé pour pouvoir tirer de quelque coſté que l'ennemi ſe preſente. Sur cette pante les Mahometans avoient fait vn retranchement, & de bons báſtions. Au deſſous il y avoit environ cent cinquante brigantins, les proüës tournées vers la Mer; de ſorte que le canon placé ſur le double rempart du bord, & le grand nombre d'hommes, car on dit qu'il y en accourut vingt mille, ſembloit aſſurer la ville contre toute ſorte d'attaque & d'incurſion des ennemis. Henri voyant cette foule de monde, mouille auprés du port, & ayant reconnu la ſituation du lieu, l'eſtat des travaux, & fait ſonder le gué par des chaloupes, il reſout en meſme temps trois attaques par differents endroits pour amuſer l'ennemi. Il fait deſcendre à terre Simon Menezez avec trois cents ſoldats pour attaquer le coſté gauche des baſtions: luy marche à la droite avec cent ſoldats, & ordonne que le corps de l'armée affronte droit l'ennemi. Ainſi à grand bruit vn rude combat commence, & de front & ſur les coſtez. L'ennemi avoit vne grande quantité de canons, ayant de long-temps eſtabli des boutiques où il s'en fabriquoit: & ainſi il ne croyoit pas que les Portugais oſaſſent l'attaquer: ou s'attendoient de punir de loin leur audace, & de les opprimer. Car comme ils vont à demi nuds, & ayant tout le corps expoſé aux coups, ils craignoient de venir aux mains avec les noſtres, qu'ils voyoient armez d'eſpées & de piques, & reveſtus de caſques & de corcelets. Mais ils furent deceus dans leur opinion. Car la grande quantité de leurs canons tirez, fit vne épaiſſe fumée, qui comme vn nuage couvrit la reſoluë approche des noſtres, & leur grand feu ne ſervit qu'à conduire nos vaiſſeaux, qu'à acrocher leurs brigantins, qu'à gagner le rempart, & qu'à y arborer nos eſtendars auparavant que les Barbares euſſent aperceu les Portugais. L'aſpect des Sarrazins, le ſouvenir de la foy des Calecutains ſi ſouvent violée, redoubloit la colere des Portugais. L'ennemi ne s'opiniaſtra pas davantage au combat. Il n'y eut qu'vn petit nombre de conjurez qui tinrent ferme juſqu'à leur dernier ſoûpir. Les autres à qui la couſtume du païs rendoit la fuite plus familiere que honteuſe, ſurpris du carnage des leurs, tournerent bien toſt le dos. Parmi ce grand nombre d'ennemis tuëz, Henry n'ayant per-

-du que quinze ſoldats, & n'ayant que quarante-huit des ſiens bleſſez, ſe rend maiſtre de la ville & des vaiſſeaux ennemis. Il y eut entre autre butin trois cents ſoixante canons de diverſe grandeur ; vne quantité incroyable de mouſquets; cinquante barques chargées la pluſpart d'épicerie. Les autres auſſi bien que la ville furent conſumées par le feu, que les noſtres irritez y mirent de toutes parts. Le Portugais glorieux & triomphant d'vne double victoire emportée preſque en meſme jour, retourne à Cananor & de là à Cocin.

CHAPITRE QVINZIESME.

Zamorin attaque la forteresſe de Calecut. Lima la deffend eſt ſecouru par Iuſartez.

ZAMORIN ayant fini la guerre qu'il avoit entrepriſe contre les peuples qui habitent les païs les plus reculez dans le continent, ne ſongeoit plus qu'à chaſſer les Portugais de leur forteresſe. Elle eſtoit ſituée ſur le bord de la coſte de Calecut, dont l'accés eſtoit difficile & dangereux, meſme dans la plus grande bonace, & meſme aux plus petits vaiſſeaux. De plus l'hyver approchoit, qui eſtoit vn temps d'autant plus precieux à Zamorin, qu'il rendoit impoſſibles toutes ſortes de ſecours pour les Portugais. Auſſi ne le voulut-il pas perdre. Il haſte les levées, & met en eſtat ſon attirail, ou pour emporter d'aſſaut la place, ou pour contraindre par la faim les noſtres à la rendre. Il envoye donc d'abord ſon General avec environ douze mille hommes de pied, parmi leſquels eſtoit vn certain Sicilien renegat, & habile Ingenieur, qui s'eſtoit trouvé à la priſe de Rhode avec Soliman. Par ſon conſeil les Barbares font vn foſſé large de dix-huit pieds, en demie lune, & y élevent vn fort qu'ils accompagnent de deux fortins placez aux deux coſtez, qui regardent la mer pour pouvoir empeſcher les ſecours, & qui battant en flanc le bord puſſent nettoyer tout ce qui s'y trouveroit. Son enceinte eſtoit munie de tranchées, & dans de petits intervales eſtoient poſtez cinq autres forts, d'où vne batterie de groſſes pieces de canon pouvoit battre à plomb la forteresſe. Les

assiegez interrompirent tant qu'ils purent ces travaux : mais la multitude à l'abri de leurs gabions & des autres machines, & en la presence de leurs Chefs ne laissa pas d'en venir à bout. Les assiegez n'estoient que trois cents : & le Gouverneur estoit Iean Lima, homme également courageux & entendu dans la guerre. Il connut bien qu'il n'avoit à esperer aucun secours par terre. Il avoit fait vne avance dans la mer de deux rangs de tonneaux remplis de sable bien liez les vns avec les autres, & avoit placé vn canon de deux en deux tonneaux pour deffendre les costez. Il avoit envoyé quelques legers vaisseaux au General pour l'advertir de son extrémité. Sur le commencement de Iuin, que l'hyver estoit rigoureux, Zamorin s'y rend avec le reste de son armée qui estoit de quatre-vingts dix mille hommes, les vns armez d'arcs & de fleches, les autres d'espées & de boucliers. Il y avoit quelques mousquetaires mépriſables en apparence; mais également à craindre pour leur adresse & pour leur agilité. Ces troupes estant arrivées, le Sicilien fait voir à Zamorin le bon estat de ses travaux achevez, & le Barbare ignorant de ces sortes d'ouvrages, en conceut vn succés infaillible, & vne prompte reddition de la place. Pour rendre la chose moins pernicieuse aux Indiens, le Sicilien demande vn abouchement avec les Portugais, & leur ayant fait vn long détail de toutes les forces de Zamorin, les exhorte tant qu'il peut à se rendre. Bien loin que les paroles, ni que la multitude des ennemis ébranlent ce genereux Capitaine, au contraire, il semble en prendre de l'audace, & fait aussi-tost vne vigoureuse sortie, quoique avec peu de monde. Il est vray que cette hardiesse pensa luy couster bon : car les ennemis y estant accourus en grand nombre le penserent couper, & il eut peine à faire sa retraite. Il y eut plusieurs blessez de part & d'autre. Depuis, soit du costé des assiegeans, soit de celuy des assiegez, les esprits parurent plus échauffez les vns à attaquer, les autres à se deffendre. L'artillerie faisoit grand feu de part & d'autre. Le Calecutain avoit des pieces d'vn calibre extraordinaire. Mais elles n'estoient pas si bien servies que les nostres. Leurs canoniers n'estoient pas encore bien versez en leur art, ou ils les chargeoient mal, & rendoient

doient leurs coups languiſſants, ou eſtoient longs à les charger, & par là les rendoient infrequents, ou les adreſſoient en des endroits à l'épreuve, & qui en recevoient impunément les impreſſions & les atteintes. Au contraire, les Portugais tiroient de juſteſſe & de portée, & ne manquoient point de faire vn grand effet ſur ces ſoldats amoncelez & à demi nuds pour peu qu'ils s'approchaſſent de la forteresſe. Les éclats & les tronçons d'arbres (car il y a quantité de palmiers) en tuoient meſme beaucoup. Mais toutes ces pertes eſtoient aiſément reparées par cette innombrable multitude de ſoldats : & il leur eſtoit aiſé de rafraichir leurs poſtes, relever leurs gardes & ſubſtituer les ſains aux bleſſez. Au lieu que les pauvres Portugais, outre les travaux ordinaires de la guerre, eſtoient obligez par leur petit nombre (mal qui leur arrive ſouvent) d'eſſuyer vne double & extraordinaire fatigue. Lima avoit donné vn poſte à chaque Officier, avec vn certain nombre de ſoldats, & s'eſtoit reſervé le reſte pour aller par tout où il ſeroit beſoin. Mais la plus grande peine, outre celle du combat & des coups, eſtoit la garde qu'il faloit faire jour & nuit. Ce Gouverneur luy-meſme avoit peine à ſe rencontrer par tout où il pouvoit eſtre neceſſaire. Cependant le General adverti du ſiege & de ſon extrémité, avoit envoyé deux vaiſſeaux avec cent quarante ſoldats ſous deux braves Capitaines, l'vn appellé Chriſtofe Iuſartez, & l'autre Edoüard Fonſeque. Iuſartez fut le plus heureux, & vint le premier mouiller aſſez prés du port de Calecut. Fonſeque ayant eſté plus lentement manqua tout à coup de vent, & fut contraint de ſe mettre à l'anchre vn peu plus loin. Ces vaiſſeaux apperceus réveillerent les deux partis. Les aſſiegez en conceurent de l'eſperance, & les aſſiegeans de l'effroy & du dépit, de voir tant de travaux ſoufferts & eſſuyez inutilement. Outre que le lieu eſtant ſuſpect, avoit déja alarmé les Indiens, & les avoit fait penſer à ſe precautionner contre vne pareille ruſe de guerre. Lima eſtant accouru au bord & n'ayant apperceû que quatre-vingts ſoldats. Car il n'y en avoit pas plus dans ce vaiſſeau, leur faiſoit ſigne de loin de ne pas tenter vne deſcente dangereuſe : & la pluſpart des ſecourants aprés avoir jetté les yeux ſur le grand nombre d'ennemis, ne ju-

geoit pas à propos de s'expoſer à ce hazard. Mais la gloire faiſant mépriſer le peril à Iuſartez, il ſauta avec trente-cinq volontaires dans vn eſquif, & donna ordre aux autres de garder le vaiſſeau, & ſi-toſt qu'ils les verroient à bord de faire de rudes décharges ſur l'ennemi pour les chaſſer. Ainſi à force d'avirons l'eſquif tire droit à cette machine de tonneaux enchaiſnez pour eſtre plus protegez du fort. Mais la mer plus forte que les vogueurs l'emporte vn peu au deſſous. D'abord grand nombre de Barbares y accourt de leur rempart & de leurs retranchements, & comme ils eſtoient nuds ſe jettent dans l'eau pour repouſſer l'enhemi. Les Portugais ne furent pas moins diligents à ſe jetter en bas de l'eſquif, ils combatent & ſe deffendent vaillamment ſur le limon & ſur la vaſe. Les autres Portugais ſpectateurs de leur bravoure deffendent qu'on ne tire, de peur que les coups adreſſez aux ennemis ne portent également ſur eux. Mais enfin aprés vn combat & long & douteux, les ennemis perdirent beaucoup de monde, & les noſtres n'eurent que quatre des leurs tuez & quelques autres bleſſez. Mais embarraſſez de leurs veſtements mouillez ils ſe tirerent de ce faſcheux pas, & gagnerent courageuſement la machine. Peu s'en falut que les ennemis qui les pourſuivoient n'y entraſſent avec eux. Le deſordre de ce combat ne laiſſa pas de faire paroiſtre le courage d'Emanuel Cernicez. Quoiqu'il fut entré dans la barriere, & qu'il fut bleſſé, voyant vn de ſes compagnons embarraſſé parmi les ennemis, il ſort & y court, & malgré l'opiniaſtreté des Indiens, le dégage, le ramene également ſatisfait & glorieux. Mais helas, le deſtin ne fit pas juſtice ni à ſa belle action ni à ſon merite, & il mourut quelques jours aprés de ſes bleſſures.

CHAPITRE QVINZIESME.

Les Barbares donnent vn assaut general du costé de terre. Lima les repousse à force de coups, & de grenades. Fonseque envoye & reçoit des lettres. Retourne à Cocin. Zamorin donne vn assaut general, mais il luy reüssit aussi mal que les travaux du Renegat. Lima sollicité de se rendre plustost que de mourir de faim, pour response jette de la chair fraische & du betel. Le secours arrive & chasse l'ennemi de ses travaux, se poste entre la forteresse & l'armée. Et la fait enfin miner & sauter en l'air, avec les Indiens qui s'en estoient emparez.

TANDIS que les Portugais favorisent le secours qui leur vient par mer, les Barbares croyant les endroits de terre abandonnez y vont, & avec des échelles taschent d'y monter. Lima adverti quitte le bord & y court, & fait tant à coups de leviers, d'espées, de traits, & de mousquets qu'il les en chasse. Les Portugais avoient de nouvelles machines pour attaquer l'ennemi & de prés & de loin: mais rien n'étonnoit plus les Barbares que certains feux volants, dont voicy l'invention. On prend vn pot d'argile à demi cuit pour en estre plus fragile, & qui a trois ou quatre anses. On le remplit de poudre, & on le bouche bien. On lie ensuite des cordes de coton ou d'estoupe soufrées & allumées. Quand on a à peu prés observé la portée on jette à force de bras cette machine, qui ne manque point de se rompre par sa chute, ni de prendre feu par ces meches attachées, & de faire vn extréme carnage tout autour du lieu où elle tombe. L'invention eut son premier vsage dans les combats navaux, & depuis eut vne pareille & fatale vogue dans les combats de terre. Les Indiens à demi brûlez furent ainsi cruellement repoussez des murailles, & rebutez d'aller à l'assaut. Fonseque encore que bien instruit du peril qu'avoient couru ceux qui estoient descendus, n'estoit pas moins resolu d'en essuyer vn second, s'il estoit de besoin. Il attache

donc des lettres à vne fleche & la tire dans la citadelle pour ſçavoir ce qu'il avoit à faire. Il reçoit par le meſme moyen reſponſe de Lima, qu'il ne miſt point au hazard viſible ni ſa perſonne, ni les ſiens, & qu'il retournaſt promptement à Cocin dire au General que l'entrée & le ſecours du fort eſtoient impoſſibles à moins d'avoir cinq cents Portugais. Il avoit adjouſté auſſi des lettres pour le General, par leſquelles il demandoit cinq cents bons hommes, de la poudre, & des proviſions. Fonſeque ayant cette reſponſe malgré les vents & la ſaiſon, ſingle droit à Cocin. Le General ſçachant l'extrémité des ſiens, envoye auſſi-toſt Antoine Sylves avec les vaiſſeaux & les troupes que Lima luy demandoit, & cependant il prend ſoin de mettre en eſtat ſon armée, pour ſi-toſt que la ſaiſon ſeroit venuë y aller en perſonne avec plus de forces. Ces choſes ayant eſté rapportées au Calecutain, pour prevenir le ſecours qui venoit aux aſſiegez, il taſche de les emporter par vn general & vigoureux aſſaut. D'ailleurs le Sicilien n'oublioit rien de ſon art pour ſatisfaire à l'extréme paſſion de Zamorin. Il fit élever à la maniere Turque, vn Parapet de la hauteur des murs : & enſuite fit diverſes tranchées ſous terre. En d'autres endroits il jettoit par des mortiers des choſes de grand poids, dont la chute eſtoit plus que ſuffiſante pour écraſer les maiſons de la fortereſſe. Mais tous ces travaux, dont par ſon ignorance Zamorin faiſoit tant d'eſtat reüſſirent mal ſelon ſes deſirs. Si-toſt qu'on eut commencé le combat, les Indiens furent chaſſez de leur ouvrage ; leurs mines furent éventées, & leurs mortiers, qui ſelon l'intelligence de ceux qui les tirent, font vn eſtrange fracas parmi les ennemis, pour eſtre mal tirez retomboient dans les lieux dont ils eſtoient partis, & furent funeſtes meſme aux canoniers. Ainſi Zamorin ayant ſi fatalement éprouvé les inventions eſtranges, ſe reſolut d'attendre de veritables effets de la ſeule ſaiſon, & de la famine des aſſiegez. Ces penſées eſtoient aſſez apparentes & fondées, s'il euſt eû quelques vaiſſeaux en mer pour empeſcher les ſecours. Mais il reconnut bien la verité du mot de Themiſtocle, qui diſoit que le maiſtre de la mer eſtoit le maiſtre de toutes choſes. Les Portugais envoyez de Cocin malgré les contrarietez & les obſtacles des tempeſtes, aprés

avoir eſté épars & jettez en divers lieux, ils ſe rendirent toutefois les vns aprés les autres à Calecut. Lima commençoit à reſpirer du coſté de l'ennemi fatigué, intimidé, & degouſté d'aller à l'aſſaut: mais il craignoit le beſoin des munitions de guerre & de bouche. Il refuſoit les petits ſecours de ſoldats, & attendoit avec impatience le General avec ſes troupes. Il ne deſiroit pour le preſent que des vivres & de la poudre. Tout cela luy arriva dans vne nuit tranquille & ſombre: & dés le lendemain les Portugais au lieu de reſpondre aux Indiens qui les exhortoient à ſe rendre, leur jettoient de la viande fraiſche, & d'autres aliments, juſqu'à des ragouts & du betel, qui fait leurs principales delices.

Cela acheva d'abatre le courage à Zamorin, & l'hyver eſtant paſſé il vit paroiſtre auſſi toſt le General avec vingt voiles, & quinze cents ſoldats, qui ſouſtenus du canon des vaiſſeaux & de la forteresſe deſcendirent en pluſieurs & divers endroits. Les plus braves des ſiens ſe jettoient courageuſement dans les tranchées des ennemis; & les autres ayant gagné les remparts, y tuerent ou brûlerent prés de trois mille Indiens. L'Ingenieur Sicilien receut dans cét incendie le juſte chaſtiment de ſa laſche deſertion du Chriſtianiſme. Les Portugais ne perdirent dans cette journée qu'environ trente ſoldats, & n'eurent que deux cents bleſſez. Le General ayant ruiné les travaux des ennemis ſe campa entre eux & la forteresſe. Zamorin étonné du grand carnage des ſiens, & craignant tout enſemble que les Portugais n'étendiſſent leur ravage ſur les palmiers, qui ſont vne de leurs plus ſenſibles & plus cheres pertes, il envoya vn Heraut & demanda vne tréve: on la luy accorda de quatre jours, pendant leſquels on travailleroit aux conditions de paix. On ne put toutefois en convenir, Zamorin ne voulant point accorder vn Renegat de Cocin que les noſtres deſiroient avoir. Mais enfin Henry ennuyé de l'eternelle inconſtance de cette nation, & de la perfidie Mahometane, ſe reſolut de raſer ce fort, & d'emmener ſes troupes de Calecut. Sa reſolution fut priſe d'autant plus aiſément qu'il avoit appris par des ordres ſecrets donnez à Gamma que c'eſtoit l'intention de Iean. Il fit donc ſecretement tranſporter dans les vaiſſeaux toute l'artillerie, & tout le ba

gage, & generalement tout ce qui y eſtoit, & ayant partout miné la forteresſe, il y fit mettre le feu. Les Barbares en foule, avides du butin, s'en emparerent auſſi-toſt par vne ſtupide temerité: quand les amorces commencerent à prendre, & à faire ſauter en l'air & les murailles, & les ennemis avec vn horrible fracas. Ce fut là la fin du ſiege & du fort.

CHAPITRE SEIZIESME.

Henry remene ſes troupes à Cocin, où il meurt. Succés des noſtres à Malaca. Leur diſgrace dans les Moluques. Exploits de Sylves prés la mer rouge. Retour de Rodrigues Lima Ambaſſadeur en Egypte. L'ambaſſade de Zagarab vers Iean. De François Alvarez vers le Pape.

HENRY ramena ainſi toute ſon armée ſaine & ſauve à Cocin, où il donna divers Gouvernements, & y envoya divers Officiers. Cependant il alla à Cananor avec dix-ſept vaiſſeaux. Là dans le deſſein d'aller à Cambaia & à Dio, il tombe malade & meurt n'ayant pas exercé ſa charge deux ans entiers. Ce fut l'année mil ſix cents vingt & ſix, depuis la Nativité de Noſtre-Seigneur. Pendant ce Generalat les affaires des Portugais ſemblerent refleurir, & l'on reconnut par evenement qu'vn bon General rend bon le ſoldat. Henry avoit outre ſes vertus guerrieres toutes les civiles, vne prudence non commune, & purgée de tout ſoupçon de ſordidité. Ce qui eſt tres-rare en ce païs.

Les Portugais eurent à Malaca de l'avantage. Les troupes d'Alodin preſſant extrémement la ville & par mer & par terre, obligerent les noſtres à faire vne ſortie qui fut ſi vigoureuſe qu'elle mit les ennemis en déroute. Le Roy de Linguan avec tres-peu de Portugais fut encore delivré du faſcheux ſiege de la citadelle que Raia Nara, gendre d'Alodin, avoit aſſiegée, & où il perdit ſix cents hommes, & eut pluſieurs des ſiens bleſſez, ſans qu'il nous en couſtaſt que la vie d'vn des noſtres. Dans les Moluques quelques Portugais eſtant partis pour aller aux mines d'or des Celebes en furent repouſſez, & en-

portez par vne horrible tempeſte dans vne Iſle à trois cents lieuës de là. Ils en trouverent les habitants ſinceres, & dans la ſimplicité des premiers temps, dans vne entiere ſecurité, & qui ſe familiariſerent auſſi-toſt par ſignes & par quelques termes Moluquois. Les deux ſexes y ſont joliment veſtus, & ont vn air agreable. Les hommes y portent la barbe & les cheveux longs. Leurs habits ſont faits d'vn fin tiſſu de joncs. Pour les ouvrages de menuiſerie ils vſent de certains os de poiſſons en guiſe de fer. Cette Iſle avoit eſté juſques là inconnuë, dont on ne ſçavoit ni le nom ni la ſituation. Elle fut donc ainſi trouvée par le Pilote Portugais, & miſe ſur la carte de mer dans les hauteurs de ſa plage, & fut appellée du nom de celuy qui l'avoit trouvée, l'Iſle de Gomez Sequeria. Les habitants des coſtes d'Arabie n'eurent pas la meſme bonté pour les Portugais. Hector Sylves avec quelques navires gardoit les détroits de la mer rouge. Ceux de Dofar voulurent les empeſcher d'approcher : mais ils furent bien punis de leur audace. Car les noſtres ayant chaſſé ceux qui s'eſtoient avancez avec des armes ſur le bord prirent la ville & la pillerent. Deux autres Iſles Mazua & Dalaca en poſſeſſion de maltraiter les Portugais dans leur paſſage furent bien-toſt & priſes & punies par le meſme de Sylves, & il leur impoſa vn rude tribut annuel, les mit ſous la protection de Portugal. Rodrigues Lima aprés ſix ans d'Ambaſſade paſſez en Egypte monta ſur cette flote, avec vn certain nommé Zagarab, Ambaſſadeur du Roy des Abyſſins vers celuy de Portugal, & François Alvarez, dont nous avons déja parlé, qui fut porteur de lettres & de preſents au Pape. Eſtant de retour en Portugal il alla en Italie, où il ſe trouva à Bologne dans cette celebre aſſemblée du Couronnement de Ceſar. Aprés avoir rendu tous les hommages dûs au Vicaire de Dieu en terre, & au Chef de l'Egliſe Vniverſelle, c'eſtoit pour lors Clement VII. il l'aſſura de la parfaite, entiere ſoûmiſſion, & obeïſſance du Roy des Abyſſins.

Fin du huitiéme Livre.